HISTOIRE ANCIENNE DES EGYPTIENS, DES CARTHAGINOIS, DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS, DES MEDES ET DES PERSES; DES MACÉDONIENS, DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collége Royal, & Associé à l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME DOUZIEME.

Nouvelle Edition.

A PARIS,

Chez SAVOYE, rue S. Jacques, à l'Espérance, N°. 12,
BARROIS l'aîné, BARROIS le jeune, quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

A S. A. S. MONSEIGNEUR
LE DUC
DE CHARTRES.

MONSEIGNEUR,

LORSQUE *je commençai l'Histoire Ancienne, VOTRE ALTESSE SERENISSIME étoit encore dans les premières années de l'enfance, & ni l'Ouvrage ni l'Auteur n'avoient l'avantage d'être connus de Vous. Souffrez que je fasse maintenant ce que je n'ai pu faire alors, & qu'en finissant mon travail il me soit permis de le décorer du nom de VOTRE ALTESSE.*

Depuis que Monseigneur le Duc d'Orléans a souhaité que j'eusse l'honneur d'assister quelquefois à vos études, j'ai été témoin par moi-même du compte exact que vous avez rendu, presque toujours en sa présence, de toute la suite de cette Histoire; & ç'a été pour moi une grande satisfaction de voir que mon Ouvrage, destiné principalement pour l'instruction de la Jeunesse, fût de quelqu'utilité à un Prince, dont l'éducation intéresse si vivement le Public. A présent que vous êtes entré dans l'Histoire Romaine, MONSEIGNEUR, je ne vous sers plus de guide; & vous y marchez à pas si rapides, que je ne puis pas même vous suivre : mais j'ai du moins le plaisir de voir & d'admirer vos progrès.

Dans l'attention continuelle qu'on a de vous

inſpirer des ſentimens dignes de votre naiſſance, on a eu grande raiſon, MONSEIGNEUR, de donner une préférence marquée à l'Hiſtoire ſur tous les autres exercices de Littérature. C'eſt là proprement l'étude des Princes, capable plus qu'aucune autre de leur former l'eſprit & le cœur. Outre qu'elle leur préſente d'illuſtres modèles de toutes les vertus qui leur conviennent, elle eſt en poſſeſſion de leur dire la vérité dans tous les tems, & de leur montrer juſqu'à leurs fautes même, ſans craindre de bleſſer la délicateſſe de leur amour-propre. Comme la cenſure qu'elle fait des vices ne leur eſt point perſonnelle, elle n'a rien pour eux d'amer ni d'offenſant. Quand elle peint dans Philippe & dans Alexandre ſon fils, des défauts bas & indignes, qui ont terni l'éclat de leurs belles actions, & déshonoré leurs régnes, ne ſont-ce pas autant de leçons pour tous les Princes qui auroient le malheur de s'abandonner aux mêmes excès?

La timide Vérité, rarement admiſe dans le palais des Grands, n'oſeroit leur faire des leçons à viſage découvert. Elle emprunte la voix de l'Hiſtoire, & cachée ſous l'ombre de ſon nom, elle donne aux Princes avec aſſurance des avis, que peut-être ils ne recevroient jamais d'aucune autre part, tant on craint de s'attirer leur diſgrace par de ſalutaires, mais dangereuſes remontrances.

Vous déteſtez maintenant la flaterie, MONSEIGNEUR; Vous ne ſouffrez qu'avec peine les plus juſtes louanges. Vous aimez ſincérement la vérité, lors même qu'elle pourroit ne vous être pas agréable. Je n'oublierai jamais la ſage réponſe que vous me fites dans

une occasion où j'usois de la liberté que vous m'aviez donnée de vous représenter tout ce que je croirois pouvoir vous être utile. Bien loin de vous en tenir offensé, vous daignâtes vous récrier qu'à cette marque vous reconnoissiez que j'étois de vos meilleurs amis. Oui, MONSEIGNEUR, (qu'il me soit permis de le répéter après vous) vos bons & solides amis seront ceux qui auront le courage de vous dire la vérité, au péril même de vous déplaire. Mais malheureusement le nombre en sera toujours fort petit.

A leur défaut, l'Histoire, qui aura contracté de bonne heure avec vous une espèce de familiarité, vous en fournira plusieurs, & d'un grand nom: un Aristide, un Phocion, un Dion, un Cyrus, un Tite, un Trajan, & tant d'autres qui vous sont connus. Que de belles choses, MONSEIGNEUR, ces grands hommes auront à vous dire sur tout ce qui peut rendre un Prince véritablement estimable & aimable! Quel facile accès ne trouveront-ils pas dans un cœur comme le vôtre: bon, compatissant, docile sans hauteur & sans fierté! Nos Grecs & nos Romains sont bien propres, MONSEIGNEUR, à détromper les Grands des fausses idées que souvent ils se forment de la gloire & de la grandeur. On la fait consister pour l'ordinaire dans un vain éclat d'actions brillantes, ou dans le frivole appareil du faste & du luxe; au lieu que ces Héros de l'antiquité, tout Payens qu'ils étoient, n'avoient que du mépris pour les plaisirs, les richesses, la pompe, la magnificence, & ne se croyoient revêtus de la puissance que pour faire du bien, & pour rendre les peuples heureux.

Il faut pourtant l'avouer, MONSEIGNEUR : *ces vertus, quelqu'éclatantes qu'elles fussent, manquoient de ce qui leur est le plus essentiel : & quoiqu'un gouvernement semblable à celui d'un Cyrus ou d'un Trajan fût capable de faire en un sens le bonheur des peuples, les Princes seroient bien malheureux eux-mêmes, s'ils se contentoient de ces phantômes de vertus qui étoient sans ame & sans vie. Or cette ame & cette vie*, MONSEIGNEUR, *c'est la piété, c'est la crainte de Dieu, sans laquelle tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde n'est qu'un pur néant.*

Ce que l'Histoire profane ne peut vous fournir, MONSEIGNEUR, *vous avez l'avantage de le trouver sous vos yeux & à chaque instant dans la personne d'un pere, en qui la piété relève toutes ses autres excellentes qualités, & qui estime infiniment plus le bonheur d'être Chrétien, que le haut rang de premier Prince du Sang de France. Puissiez-vous*, MONSEIGNEUR, *imiter ses exemples, & même (je ne crains point qu'il s'en trouve choqué) les surpasser. Ce sont les vœux que je ne cesserai de faire pour* VOTRE ALTESSE SERENISSIME, *& qu'elle agréera sans doute beaucoup plus que tous les éloges dont je la pourrois combler. Je suis avec un profond respect & un parfait dévouement*,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéissant serviteur, C. ROLLIN.

LIVRE VINGT-CINQUIEME.
DES BELLES-LETTRES.

AVANT-PROPOS.

LA Poéſie, l'Hiſtoire, l'Eloquence, qui ſont la matiere de ce vingt-cinquieme Livre, renferment ce qu'il y a de principal dans ce qu'on appelle les Belles-Lettres. C'eſt de toute la Littérature la partie qui a le plus d'agrément, qui jette le plus d'éclat, & qui, en un certain ſens, eſt le plus capable de faire honneur à une nation par des ouvrages qui ſont, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, la fleur de l'eſprit la plus fine & la plus déliée. Je ne prétens pas par-là diminuer rien du prix des autres ſciences, dont je parlerai dans la ſuite, & dont on ne peut faire trop de cas. Je remarque ſeulement que celles dont il s'agit ici ont quelque choſe de plus vif, de plus brillant, & de plus propre à frapper les hommes, & à exciter leur admiration; qu'elles ſont acceſſibles à un plus grand nombre de perſonnes; qu'elles entrent plus dans le commerce & dans l'uſage univerſel des hommes d'eſprit. La Poéſie aſſaiſonne la ſolidité de ſes inſtructions par l'attrait du plaiſir, & par de

riantes images dont elle a ſoin de les revêtir. L'Hiſtoire, en nous racontant d'une maniere agréable & ſpirituelle tous les événemens des ſiecles paſſés, pique & ſatisfait notre curioſité, & donne en même tems aux Rois, aux Princes, & aux perſonnes de tout état, d'utiles leçons ; mais ſous des noms empruntés, de peur de bleſſer leur délicateſſe. Enfin, l'éloquence ſe montrant à nous, tantôt avec un air ſimple & modeſte, tantôt avec toute la pompe & toute la majeſté d'une puiſſante reine, charme les eſprits, & entraîne les cœurs avec une douceur & une force auxquelles il n'eſt pas poſſible de réſiſter.

Athénes & Rome, ces deux grands théâtres de la gloire humaine, ont porté dans leur ſein ce qu'il y a eu de plus grands hommes dans l'antiquité, ſoit pour la valeur & la ſcience militaire, ſoit pour l'habilité dans le gouvernement. Mais ces grands hommes ſeroient-ils connus, & leur nom ne ſeroit-il pas demeuré enſeveli avec eux dans leurs tombeaux, ſans le ſecours des arts & des ſciences dont je parle, qui leur ont donné une ſorte d'immortalité dont les hommes ſont ſi jaloux ? Ces deux villes même, qui ſont encore généralement reſpectées comme la ſource primitive du bon goût en tout genre, & qui, au milieu du débri de tant d'empires, en ont conſervé un par rapport aux Belles-Lettres qui ne périra jamais, ne doivent-elles pas cette gloire aux excellens ouvrages de Poéſie, d'Hiſtoire & d'Eloquence dont elles ont enrichi l'univers ?

Rome ſembloit en quelque maniere s'y être bornée ; du moins elle n'a excellé pleinement que dans ces ſortes de connoiſſances, qu'elle

regardoit comme plus utiles & plus brillantes que les autres. La Grece a été plus riche en matiere de ſciences, & les a embraſſées toutes ſans diſtinction. Ses hommes illuſtres, ſes princes, ſes rois ont étendu leur protection à toutes les ſciences en quelque genre que ce pût être. Pour ne point parler de tant d'autres qui ſe ſont rendus recommandables par cet endroit, à quoi Ptolémée-Philadelphe a-t-il dû cette réputation qui l'a ſi fort diſtingué entre les rois d'Egypte, ſinon au ſoin particulier qu'il a pris d'attirer dans ſon royaume des ſavans de toutes les eſpèces, de les combler d'honneurs & de récompenſes, & d'y faire fleurir par leur moyen tous les arts & toutes les ſciences? La fameuſe bibliotheque d'Alexandrie enrichie par ſa magnificence vraiment royale, d'un nombre ſi conſidérable de livres, & ce Muſée célébre où s'aſſembloient tous les ſavans, ont plus illuſtré le nom de ce prince, & lui ont acquis une gloire plus ſolide & plus durable, que n'auroient pu faire les plus grandes conquêtes.

Notre France ne le céde pas à l'Egypte en ce point, pour ne rien dire de plus. La fameuſe bibliotheque du roi, augmentée infiniment par la magnificence de LOUIS le Grand, n'eſt pas une des choſes qui ait le moins illuſtré ſon régne. LOUIS XV ſon ſucceſſeur, qui a ſignalé le commencement du ſien par le glorieux établiſſement de l'inſtruction gratuite dans l'univerſité de Paris, s'eſt piqué auſſi, pour marcher ſur les traces de ſon illuſtre biſaïeul, de donner des ſoins particuliers à l'augmentation & à la décoration de la bibliotheque royale. En peu d'années il l'a enrichie de quinze à dix-huit mille volumes imprimés, & de près

de huit mille volumes manuſcrits qui faiſoient partie de la bibliotheque de M. Colbert, les plus rares & les plus anciens que l'on connoiſſe ; ſans parler de ceux que M. l'Abbé Sevin a rapportés tout récemment de ſon voyage de Conſtantinople. De ſorte que maintenant la bibliotheque du Roi monte environ à quatre-vingt-dix mille volumes imprimés, & à trente ou trente-cinq mille manuſcrits. Il ne reſtoit plus qu'à placer ce précieux tréſor d'une maniere qui en mît toutes les richeſſes en évidence, & qui répondît à la réputation & à la gloire du royaume. C'eſt ce qu'a fait encore LOUIS XV pour remplir les intentions de ſon biſaïeul, en faiſant préparer pour ſa bibliotheque un ſuperbe bâtiment qui fait déja l'admiration de tous les étrangers, & qui, lorſqu'il ſera achevé, ſera le plus magnifique vaiſſeau qui ſoit dans l'Europe pour placer des livres.

On a admiré le muſée d'Alexandrie : qu'étoit-ce en comparaiſon de nos académies d'architecture, de ſculpture, de peinture ; de l'académie françoiſe, de celle des belles-lettres, de celle des ſciences ? Ajoutez-y les deux plus anciens établiſſemens du royaume ; le college royal, où s'enſeignent toutes les langues ſavantes & preſque toutes les ſciences, & l'univerſité de Paris, la mere & le modele de toutes les académies du monde, dont la réputation ne vieillit point depuis tant de ſiécles, & qui, avec ſes rides reſpectables, conſerve toujours un air de fraîcheur & de jeuneſſe. Que l'on compte le nombre des ſavans qui rempliſſent toutes ces places, qu'on évalue les ſommes où montent leurs penſions, & l'on reconnoîtra qu'il n'y a rien de pareil dans l'Europe. Je ne puis m'empêcher,

pour l'honneur du regne & du miniſtere préſent, de faire remarquer, que pendant la guerre de 1736, qui s'eſt terminée ſi heureuſement & ſi glorieuſement pour nous, toutes ces penſions des ſavans n'ont été ni ſuſpendues, ni même retardées.

Qu'on pardonne à un vif amour de la patrie, & aux ſentimens d'une juſte reconnoiſſance dont je ſuis pénétré, cette petite digreſſion, qui n'eſt pourtant pas tout-à-fait étrangere à mon ſujet. Avant que d'entrer en matiere, je me crois obligé d'avertir, que, ſur-tout dans ce qui regarde la poéſie, je ferai grand uſage de pluſieurs diſſertations connues dans les mémoires de l'Académie des inſcriptions & belles-lettres. Ces extraits feront connoître combien cette Académie eſt capable de conſerver le bon goût de l'antiquité.

CHAPITRE PREMIER.

Des Poëtes.

IL eſt certain, ſi l'on conſidere la Poéſie dans la pureté de ſa premiere inſtitution, qu'elle fut inventée d'abord pour rendre à la majeſté divine des hommages publics d'adoration & de reconnoiſſance, & pour apprendre aux hommes les vérités les plus importantes de la religion. Cet art, qui paroît aujourd'hui ſi profane, prit naiſſance au milieu des fêtes deſtinées à honorer l'Etre Souverain. Dans ces jours ſolemnels

où les Hébreux célébroient la mémoire des merveilles que le Dieu d'Iſrael avoit opérés en leur faveur, & où, libres de leurs travaux, ils ſe livroient à une joie innocente & néceſſaire, tout retentiſſoit de cantiques ſacrés, dont le ſtile noble, ſublime & majeſtueux répondoit à la grandeur du Dieu qui en étoit l'objet. Quelle foule de beautés vives & animées dans ces divins cantiques! Les fleuves qui remontent vers leur ſource, les meres qui s'entrouvent & qui fuient; les collines qui treſſaillent; les montagnes qui fondent comme de la cire & qui diſparoiſſent; le ciel & la terre qui écoutent dans le reſpect & le ſilence; toute la nature qui s'émeut & qui s'ébranle devant la face de ſon Auteur!

Mais comme la ſimple voix humaine ſuccomboit ſous le poids de merveilles ſi étonnantes, & paroiſſoit au peuple trop foible pour marquer les ſentimens de reconnoiſſance & d'adoration dont il étoit pénétré; pour les exprimer avec plus de force, il appeloit à ſon ſecours la voix tonnante des tambours, des trompettes, & de tous les autres inſtrumens de muſique. Entrant même dans une ſorte de tranſport & d'enthouſiaſme religieux, il voulut que le corps prît part à la ſainte joie de l'ame par des mouvemens impétueux, mais concertés, afin que dans l'homme tout rendît hommage à la Divinité.

Tels furent les commencemens de la musique, de la danse, & de la poésie.

Quel homme doué d'un bon goût, quand il ne seroit pas plein de respect pour les livres saints, & qu'il liroit les cantiques de Moyse avec les mêmes yeux dont il lit les odes de Pindare, ne sera pas contraint d'avouer que ce Moyse que nous connoissons comme le premier historien & le premier législateur du monde, est en même-tems le premier & le plus sublime des poétes? Dans ses écrits la poésie naissante paroît tout d'un coup parfaite, parce que Dieu même la lui inspire, & que la nécessité d'arriver à la perfection par degres, n'est une condition attachée qu'aux arts inventés par les hommes. Les Prophetes & les Pseaumes nous offrent encore des modeles semblables. Là brille dans son éclat majestueux cette véritable Poésie, qui n'excite que d'heureuses passions, qui touche nos cœurs sans les séduire, qui nous plaît sans favoriser nos foiblesses, qui nous attache sans nous amuser par des contes frivoles & ridicules, qui nous instruit sans nous rebuter, qui nous fait connoître Dieu sans nous le représenter sous des images indignes de la Divinité, qui nous surprend toujours sans nous promener parmi des merveilles chimériques. Agréable & toujours utile, noble par ses expressions hardies, par ses vives figures, & plus encore par les vérités qu'elle

annonce, elle ſeule mérite le nom de langage divin.

Lorſque les hommes eurent transféré aux créatures l'hommage qui n'eſt dû qu'au créateur, la poéſie ſuivit le ſort de la religion, conſervant toujours néanmoins des traces de ſa premiere origine. On s'en ſervit dans les commencemens à remercier les fauſſes divinités de leurs prétendus bienfaits, & à leur en demander de nouveaux. Il eſt vrai qu'on l'appliqua bientôt à d'autres uſages : mais, dans tous les tems, on eut ſoin de la ramener à ſa premiere deſtination. Héſiode mit en vers la généalogie des dieux : un Poéte très-ancien compoſa les hymnes qu'on attribue ordinairement à Homere : Callimaque depuis en compoſa auſſi. Les Ouvrages même qui roulerent ſur d'autres matieres, conduiſirent & réglerent les événemens par l'entremiſe & par le miniſtere des puiſſances divines. Ils apprirent aux hommes à regarder les dieux comme les auteurs de tout ce qui arrive dans la nature. Homere, & les autres Poétes, nous les repréſentent par-tout comme les ſeuls arbitres de nos deſtinées. Ce ſont eux qui élevent & qui abattent le courage, qui donnent & qui ôtent la prudence, qui envoient la victoire & qui cauſent les défaites. Il ne s'exécute rien de grand ni d'héroïque que par l'aſſiſtance cachée ou viſible de quelque divinité. Et de toutes les vérités qu'on nous

enſeigne, celle qu'on nous préſente le plus ſouvent & qu'on établit avec le plus de ſoin, c'eſt que la valeur & la ſageſſe ne peuvent rien ſans le ſecours de la Providence.

Une des principales vues de la Poéſie, & qui étoit comme une ſuite naturelle de la premiere, fut auſſi de former les mœurs. Pour en être convaincu, il ne faut que conſidérer la fin particuliere de chaque eſpece de poéme, & que jetter les yeux ſur la pratique la plus générale des Poétes les plus illuſtres. Le poéme épique ſe propoſa d'abord de nous donner des inſtructions déguiſées ſous l'allégorie d'une action importante & héroïque. L'Ode, de célébrer les exploits des grands hommes, & d'engager par-là tous les autres à les imiter. La tragédie, de nous inſpirer de l'horreur pour le crime par les ſuites funeſtes qu'il entraîne après lui, & du reſpect pour la vertu par les juſtes louanges & les récompenſes qui la ſuivent. La Comédie & la Satyre, de nous corriger en nous divertiſſant, & de faire une guerre implacable aux vices & aux ridicules. L'Elégie, de verſer des pleurs ſur le tombeau des perſonnes qui méritent d'être regrettées. L'Eglogue, de chanter l'innocence & les plaiſirs de la vie champêtre.

Que ſi, dans la ſuite des tems, on ſe ſervit de ces différentes ſortes de pieces à d'autres uſages, il eſt certain qu'on les détourna de leur inſtitution naturelle, & qu'au

commencement elles tendoient toutes à un même but, qui étoit de rendre l'homme meilleur.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur cette matiere qui me jetteroit trop loin. Je me réduis à parler des Poétes qui ſe ſont le plus diſtingués dans chaque eſpece particuliere; je commencerai par les Grecs, puis je paſſerai aux Latins, en les réuniſſant pourtant quelquefois en partie, lors ſur-tout qu'il s'agira de les comparer enſemble.

Comme j'ai déja touché ailleurs une partie de ce qui regarde ces Ecrivains illuſtres, on me permettra, quand les mêmes matieres reviendront, d'y renvoyer les Lecteurs, pour ne point tomber dans des redites inutiles & ennuieuſes.

ARTICLE PREMIER.

DES POETES GRECS.

On ſait que c'eſt de la Gréce que la Poéſie a paſſé dans l'Italie, & que Rome lui doit toute la gloire & toute la réputation qu'elle s'eſt acquiſe dans ce genre.

§. I. *Des Poetes Grecs qui ſe ſont diſtingués dans le Poéme Epique.*

Je ne range point ici au nombre des Poétes, ni les Sibylles, ni Orphée & Muſée. Tous les Savans conviennent que les poéſies qui portent leur nom ſont ſuppoſées.

HOMERE. L'époque du tems où Homere a vécu n'eſt pas bien certaine. Hérodote la place quatre cens ans avant lui. Uſſérius met la naiſſance d'Hérodote l'an du monde 3520. Ainſi celle d'Homere a dû être vers l'an 3120, c'eſt-à-dire, 340 ans après la priſe de Troie.

Herod. lib. 2. cap. 53.
AN.M.3120.
AV.J.C.884.

Le lieu de ſa naiſſance n'eſt pas plus aſſuré. Sept villes ſe diſputerent cet honneur : Smyrne ſemble l'avoir emporté ſur les autres.

J'ai parlé du Poéme Epique & d'Homere vers la fin du ſecond Tome de cette Hiſtoire, & avec beaucoup plus d'étendue dans le premier tome du *Traité des Etudes*, où j'ai eſſaié de faire ſentir les beautés de ce Poéte.

Il paroît que Virgile, à juger de ſes vues par ſon ouvrage, ne ſe propoſa rien moins que de diſputer à la Grece l'avantage du Poéme Epique ; & c'eſt de ſon rival même qu'il emprunta des armes pour le combattre. Il comprit qu'ayant à faire venir des rives du Scamandre le héros de ſon poéme, il auroit beſoin d'imiter l'Odiſſée, qui contient une grande ſuite de voyages & de récits ; & qu'ayant à le faire combattre pour l'établir en Italie, il auroit beſoin d'avoir ſans ceſſe devant les yeux l'Iliade qui eſt remplie d'actions, de combats, & de tout ce miniſtere des dieux que demande la haute poéſie. Enée voyage comme Ulyſſe, & combat comme Achille. Virgile a fait entrer

les quarante-huit livres d'Homere dans les douze livres dont l'Enéide eſt compoſée. Dans les ſix premiers on retrouve l'Odiſſée preſque par-tout, comme on retrouve l'Iliade dans les ſix derniers.

C'eſt un grand avantage & un grand titre de ſupériorité pour le Poéte Grec d'avoir été l'original que l'autre a copié; & l'on peut bien lui appliquer ce que dit * Quintilien de Démoſthène par rapport à Cicéron, que quelque grand que ſoit Virgile, Homere l'a fait en grande partie tout ce qu'il eſt. Cet avantage néanmoins ne décide pas pleinement de leur mérite, & l'on diſputera toujours auquel on doit donner la préférence.

Ibid. Nous pouvons nous en tenir au jugement de Quintilien, qui, laiſſant la queſtion indéciſe, marque parfaitement en peu de mots ce qui diſtingue ces deux excellens Poétes. Il dit qu'il y a plus de génie & de naturel dans l'un, plus d'art & de travail dans l'autre; & que ce qui manque à Virgile du côté du ſublime, en quoi le Poéte Grec l'emporte ſans conteſtation, eſt peut-être compenſé par la juſteſſe & l'exactitude qui régne également par-tout dans l'Enéide. *Et herclè, ut illi naturæ cœleſti atque immortali ceſſerimus, ita curæ & diligen-*

* Cedendum verò in hoc quidem, quod & ille (Demoſthenes) prior fuit, & ex magna parte Ciceronem, quantus eſt, fecit. *Lib.* 10. *cap.* 1.

tiæ vel ideo in hoc plus eſt, quòd ei fuit magis laborandum : & quantum eminentioribus vincimur, fortaſſe æqualitate penſamus.

Il eſt difficile de mieux caractériſer ces deux Poétes. L'Iliade & l'Odyſſée ſont deux grands tableaux dont l'Enéide eſt le racourci. Celui-ci veut être regardé de près : tout y doit être achevé. Mais les grands tableaux ſe voient de loin : il n'eſt pas néceſſaire que tous les traits y ſoient ſi finis & ſi réguliers ; c'eſt même un défaut dans un grand tableau qu'un ſoin trop ſcrupuleux.

HÉSIODE. On dit qu'Héſiode étoit né à Cumes, ville d'Eolie, mais qu'il fut nourri & élevé à Aſcra, petite ville de Béotie, qui depuis a paſſé pour ſa patrie : auſſi Virgile l'appelle-t-il le Vieillard d'Aſcra. Les ſentimens ſont fort partagés ſur le tems où il a vécu. L'opinion la plus commune le fait contemporain d'Homere. De toutes ſes pieces de poéſie il ne nous en reſte que trois : 1°. *les Ouvrages & Les Jours*. 2°. *La Théogonie*, ou Généalogie des dieux. 3°. *Le Bouclier d'Hercule*. J'en ai parlé ailleurs.

Aſcræumque ſenem. *Eclog. 6.*

II. Tome de l'Hiſt. anc.

Quintilien trace ainſi ſon caractere. « Il *

* Rarò aſſurgit Heſiodus, magnaque pars ejus in nominibus eſt occupata : tamen utiles circa præcepta ſententiæ, lenitaſque verborum & compoſitionis

» arrive rarement à Héſiode de s'élever.
» Une grande partie de ſes ouvrages ne
» contient preſque que des noms propres.
» On y trouve pourtant d'utiles ſentences
» pour la conduite de la vie. Il a aſſez de
» douceur dans l'expreſſion & dans le ſtile.
» On lui donne la palme dans le genre d'é-
» crire médiocre ».

POETES moins connus.

AN.M.3356.

TERPANDRE. Il étoit fort renommé & pour la Poéſie & pour la Muſique.

AN.M.3364. *Pauſan. lib. 4. p. 244. &c.*

TYRTÉE. On croit qu'il étoit d'Athènes. Ce Poëte fit une grande figure dans la ſeconde guerre de Meſſénie. Il excelloit à chanter la valeur guerriere. Les Spartiates avoient reçu pluſieurs échecs qui leur avoient abattu le courage. L'Oracle de Delphes leur ordonna de demander aux Athéniens un homme capable de les aider de ſes avis & de ſes lumieres. Tyrtée leur fut envoyé. Le ſuccès ne répondit pas d'abord à l'attente des Spartiates. Ils furent encore battus trois fois conſécutivement, & réduits au déſeſpoir, ils étoient prêts de retourner à Sparte. Tyrtée les anima de nouveau par ſes vers, qui ne reſpiroient que l'amour de la patrie & le mépris de la mort. Ayant repris courage, ils attaque-

probabilis : daturque ei palma in illo medio dicendi genere. *Lib.* 10. *cap.* 1.

rent les Meſſéniens avec fureur. La victoire qu'ils remporterent en cette occaſion termina à leur avantage une guerre qu'ils ne pouvoient plus ſoutenir. Ils accorderent à Tyrtée le droit de bourgeoiſie, titre qui ne ſe prodiguoit pas à Lacédémone, & qui par-là devenoit infiniment honorable. Le peu qui nous en reſte, fait connoître que ſon ſtile étoit plein de force & de nobleſſe. Il paroît lui-même tranſporté de l'ardeur dont il vouloit enflammer l'eſprit de ſes auditeurs.

Tyrtæuſque mares animos in Martia bella
Verſibus exacuit. *Horat. in Art. poet.*

DRACON, célébre Légiſlateur des Athéniens. Il avoit compoſé un poéme de trois mille vers intitulé ὑποθῆκαι, dans lequel il donnoit d'excellens préceptes pour la conduite de la vie. AN.M. 3368.

ABARIS, Scythe de nation, ſelon Suidas, ſurnommé par d'autres l'Hyperboréen. Il compoſa pluſieurs pieces de poéſie. On débitoit de lui des fables de la derniere abſurdité, auxquelles il paroît qu'Hérodote même n'ajoutoit pas foi. Il ſe contente de dire que ce barbare avoit porté une fléche par tout le monde, & qu'il ne mangeoit rien. Iamblique va plus loin, & prétend qu'Abaris étoit porté ſur ſa fléche au travers de l'air, & qu'il paſſoit ainſi les rivieres, les mers, & les lieux les plus inacceſſibles, ſans être arrêté par aucun obſtacle. On dit

AN.M. 3368. *Suidas.*

Herod. lib. 4. cap. 36.

Iambl. in vit. Pytag.

passa le reste de ses jours. C'est ce qui lui a fait donner le surnom de *Rhodien.*

AN.M. 3756. EUPHORION de Chalcis. Antiochus le Grand lui confia le soin de sa Bibliotheque. Virgile * en fait mention dans ses Bucoliques.

Eclog. 10. *v.* 50.

AN.M. 3852. NICANDRE de Colophon dans l'Ionie, ou, selon d'autres, d'Etolie. Il fleurissoit du tems d'Attale, dernier roi de Pergame. Il a composé des poémes sur la médecine: θηριακὰ & Ἀλεξιφάρμακα; & quelques-uns aussi sur l'agriculture, que ** Virgile a imités dans ses Géorgiques.

AN.M. 3856. ANTIPATER de Sidon. Cicéron nous apprend qu'il avoit un si grand talent & une si grande facilité pour la poésie, que sur le champ il faisoit des vers hexamétres, ou de telle autre espèce qu'on vouloit, sur toutes les matieres qui lui étoient proposées. Valére Maxime & Pline rapportent qu'il avoit réguliérement la fiévre une seule fois chaque année toujours au même jour, qui étoit celui de sa naissance, & qui fut aussi celui de sa mort.

De Orat. lib. 3. *n.* 194.

Val. Max. lib. 1. *cap.* 8. *Plin. lib.* 7. *cap.* 51.

AN.M. 3911. A. Licinius ARCHIAS, pour qui Cicéron plaida. Il avoit fait un poéme sur la

* Quid? Euphorionem transibimus? quem nisi probasset Virgilius, idem nunquam certe conditorum Chalcidico versu carminum fecisset in Bucolicis mentionem. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

** Quid? Nicandrum frustra secuti Macer atque Virgilius? *Quintil. ibid.*

guerre des Cimbres, & en avoit commencé un ſur le conſulat de Cicéron. On a de lui quelques épigrammes dans l'Anthologie.

PARTHENIUS vivoit dans le même tems. Il avoit été fait priſonnier dans la guerre contre Mithridate. Virgile l'eut pour maître dans la poéſie grecque.

Macrob. l. 5. cap. 17.

APOLLINAIRE, Evêque de Laodicée en Syrie. Je ne le conſidere point ici comme Evêque, mais comme un poéte qui s'eſt fort diſtingué par ſes poéſies chrétiennes. Julien l'Apoſtat avoit défendu par un édit public à tous les maîtres d'enſeigner aux enfans des chrétiens les auteurs profanes. Le prétexte de cet édit étoit qu'il ne convenoit pas de les expliquer aux jeunes gens en les leur propoſant comme de grands perſonnages, & de condamner en même-tems leur religion. Mais les vrais motifs de cette défenſe étoient les grands avantages que les chrétiens tiroient des livres profanes pour combattre le paganiſme. Cet édit excita les deux Apollinaires à compoſer divers ouvrages utiles à la religion.

AN. J. C. 362.

Le pere, dont il s'agit ici, qui étoit grammairien, écrivit en vers héroïques, & à l'imitation d'Homére, l'hiſtoire ſainte juſqu'au régne de Saül, en vingt-quatre livres intitulés *des lettres de l'alphabet grec*. Il imita Ménandre par des comédies,

Euripide par des tragédies, Pindare par des odes, prenant des sujets de l'écriture sainte, & suivant le caractere & le stile de chaque poéme, afin que les chrétiens se pussent passer des auteurs profanes pour apprendre les belles-lettres.

Le fils, qui étoit sophiste, c'est-à-dire rhéteur & philosophe, fit des dialogues à la maniere de Platon, pour expliquer les évangiles & la doctrine des Apôtres.

La persécution de Julien dura si peu, que les ouvrages des Apollinaires furent inutiles; & l'on revint à la lecture des Auteurs profanes. Aussi de toutes leurs poésies ne nous est-il resté que la paraphrase des pseaumes composée par Apollinaire l'ancien, qui eut le malheur de donner dans des sentimens hétérodoxes sur Jesus-Christ.

An.J.C.350. S. GRÉGOIRE de Nazianze, contemporain d'Apollinaire, composa aussi un grand nombre de vers de toute espece: Suidas les fait monter à trente mille. On n'en a conservé qu'une partie. Ils furent, pour la plupart, l'occupation & le fruit de sa retraite. Quoiqu'il fût pour lors dans un âge fort avancé, on y trouve tout le feu & toute la vigueur que l'on pourroit souhaiter dans les ouvrages d'un jeune homme.

Dans la composition de ses poémes, qui lui servoient à lui-même d'amusement

dans la solitude, & de consolation dans ses maladies, il avoit en vue les jeunes gens, & ceux qui aimoient les belles-lettres. Pour les retirer des chansons & des poésies dangereuses, il vouloit leur fournir un divertissement, non-seulement innocent, mais encore utile, & leur rendre la vérité agréable. Il y a lieu de croire aussi qu'une de ses vues avoit été d'opposer des poésies où il n'y eût rien que d'exact & d'orthodoxe, à celles d'Apollinaire qui étoient mêlées de beaucoup d'opinions contraires à la foi.

C'étoit rappeller la poésie à son institution primitive, que de la faire servir ainsi à la religion. Il ne traitoit dans ses vers que des sujets de piété, qui pussent animer, purifier, instruire ou élever l'ame à Dieu. En y proposant aux chrétiens une sainte doctrine, il en bannit toutes les ordures & toutes les folies de la fable; & il auroit cru profaner sa plume, que de l'employer à faire revivre dans ses poésies les divinités payennes, que Jesus-Christ étoit venu abolir.

Voilà quels devroient être nos modeles. Je parle ici d'un Saint qui avoit toute la beauté, la vivacité, la solidité d'esprit qu'on peut imaginer. Il avoit été instruit dans les belles-lettres par ce qu'il y avoit de plus habiles maîtres dans le paganisme. Il avoit lu avec un extrême soin tous les

poétes anciens, & l'on en rencontre souvent des traces même dans ses ouvrages de prose. Mais, content d'y avoir pris le bon goût de la poésie, & d'en avoir bien étudié & senti toute la finesse, toute la délicatesse, il n'a jamais employé dans les siennes aucunes des divinités profanes; & ce n'est que plusieurs siecles après qu'elles ont été rappelées dans les poémes. Ce qui étoit condamné & défendu dans ces beaux siécles de l'église, doit-il maintenant nous être permis? J'ai traité ailleurs cette matiere avec quelque étendue.

Dans le premier tome du traité des études.

AN J.C. 420.

Pour l'honneur de la poésie & des Poétes, je ne dois pas omettre EUDOCIE, fille du sophiste Léonce, Athénien, laquelle, avant que d'être devenue chrétienne, & d'avoir épousé l'empereur Théodose le Jeune, s'appeloit *Athénaïs*. Son pere lui avoit donné une excellente éducation, & l'avoit rendue extrêmement habile. Elle joignoit à une beauté de visage extraordinaire, une beauté d'esprit encore plus grande. Elle fit un poéme héroïque sur la victoire que son mari remporta contre les Perses. Elle composa beaucoup d'autres pieces sur des sujets pieux. On en doit fort regretter la perte.

SYNESIUS, Evêque de Ptolémaïde, étoit du même tems. Il ne nous reste de lui que dix hymnes.

J'ai passé sous silence plusieurs poétes

dont il eſt parlé dans les auteurs, mais qui ſont peu connus; & je crains même d'en avoir rapporté encore un trop grand nombre de cette eſpece.

Je vais maintenant parler des Poétes tragiques & comiques. Mais comme j'ai traité cette double matiere avec aſſez d'étendue dans le cinquieme tome de cette hiſtoire, je ne ferai preſque ici que marquer le nom de ces Poétes, & le tems où ils ont vécu.

§. II. *DES POETES TRAGIQUES.*

AN. M. 340[illegible]

THESPIS eſt regardé comme l'inventeur * de la tragédie. Il eſt aiſé de juger combien dans ces premiers tems elle étoit groſſiere & imparfaite. Il barbouilloit de lie le viſage de ſes acteurs, & les promenoit de village en village ſur un tombereau, d'où ils repréſentoient leurs pieces. Il vivoit du tems de Solon. Ce ſage légiſlateur aſſiſtant un jour à une de ces repréſentations, dit, en frappant la terre avec ſa canne: *Je crains bien que ces fictions poétiques & ces menſonges ingénieux ne paſſent bientôt dans nos actes & dans nos contrats.*

Plut. in Solone, pag 9[illegible]

* Ignotum tragicæ genus inveniſſe camœnæ
Dicitur & plauſtris vexiſſe poemata Theſpis,
Quæ canerent agerentque peruncti fæcibus ora.
Hor. in Art. poet.

AN.M. 3508.

ESCHYLE * commença à perfectionner la tragédie, & à la mettre en honneur. Il donna à ses acteurs un masque, un habit plus décent, une chaussure plus haute appelée Cothurne, & leur construisit un petit théâtre. Son ** stile est noble & même sublime, son élocution grande & élevée, souvent jusqu'à l'enflure.

Plut. in Cim. pag. 483.

Dans une dispute publique entre les Poétes tragiques, établie à l'occasion des os de Thésée que Cimon avoit rapportés à Athènes, le prix fut adjugé à Sophocle. Eschyle eut une si grande douleur de voir un jeune Poéte venir lui enlever la gloire de primer sur le théâtre dont il étoit depuis long-tems en possession, qu'il ne put pas soutenir davantage le séjour d'Athénes. Il en partit, & se retira en Sicile chez le roi Hiéron. Il y mourut d'une mort bien singuliere. Comme il dormoit dans une campagne la tête nue, une aigle laissa tomber une pesante tortue sur sa tête qui étoit chauve, & qu'elle prit pour une roche. De quatre-vingt-dix tragédies qu'il avoit composées, il n'y en eut que vingt-huit, & selon d'autres que treize, où il remporta la victoire.

AN. M. 3532.

SOPHOCLE & EURIPIDE. Ces

* Post hunc personæ pallæque repertor honestæ
Æschylus, & modicis intravit pulpita tignis,
Et docuit magnumque loqui, nitique cothurno.
Horat. ibid.

** Tragœdias primus in lucem Æschylus protulit, sublimis, & gravis, & grandiloquus, sæpe usque ad vitium. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

deux * Poétes parurent enſemble, & illuſtrerent beaucoup le théâtre Athénien par des pieces également admirables, quoique d'un ſtile bien différent. Le premier étoit grand, élevé, ſublime : le ſecond tendre, touchant, & rempli de maximes excellentes pour les mœurs & pour la conduite de la vie. Les ſuffrages du public furent partagés à leur égard, comme ils le ſont aujourd'hui parmi nous à l'égard des deux Poétes qui ont fait tant d'honneur à notre théâtre, & qui l'ont mis en état de le diſputer à celui d'Athénes.

§. III. *DES POETES COMIQUES.*

EUPOLIS, CRATINUS, & ARISTOPHANE ont rendu fort célébre la *Comédie* appelée *Ancienne*, qui a tenu lieu chez les Grecs de ſatyre. Elle poſſédoit dans la derniere perfection ce qu'on nommoit *Atticiſme*, c'eſt-à-dire, ce qu'il y avoit dans le ſtile de plus élégant, de plus fin, de plus délicat, dont les autres poéſies ne pouvoient approcher. J'en ai parlé ailleurs.

AN.M. 3564.
Plut. in Moral. pag. 853.

MENANDRE. Il fut le chef & l'auteur de la *Nouvelle Comédie.* Plutarque le préfére infiniment à Ariſtophane. Il admire en lui une plaiſanterie douce, fine,

AN.M. 3680.
Plut. in Moral. pag. 853.

* Longè clarius illuſtraverunt hoc opus Sophocles atque Euripides : quorum in diſpari diſcendi via uter ſit poeta melior, inter plurimos quæritur. *Quint. lib.*

délicate, ſpirituelle, & qui ne s'écarte jamais des regles de la probité la plus auſtere: au lieu que les railleries d'Ariſtophane ameres & mordantes emportent la piéce, déchirent ſans aucun ménagement la réputation des plus gens de bien, & violent avec une impudence effrénée toutes les loix de la modeſtie & de la pudeur. Quintilien * ne craint point d'avancer que Ménandre a effacé tous ceux qui ont écrit avant lui dans le même genre, & que par l'éclat de ſa réputation il a entiérement obſcurci leur nom. Mais le plus grand éloge qu'on puiſſe faire de ce Poéte eſt de dire, que Térence, qui n'a preſque fait que copier ſes pieces, eſt regardé par les bons juges comme beaucoup inférieur à ſon original.

Lib. 2. cap. 23.

Aulu-Gelle nous a conſervé quelques endroits de Ménandre imités par Cécilius, ancien Poéte comique Latin. A la premiere lecture il avoit trouvé les vers de celui-ci fort beaux. Mais il avoue que d'ès qu'il les eut comparés avec ceux du Poéte grec, toute leur beauté diſparut, & qu'ils lui parurent pitoyables.

On ne rendit pas à Ménandre, de ſon vivant, toute la juſtice qui lui étoit due. De plus de cent comédies qu'il fit repréſenter, il ne remporta la palme que dans

* Atque ille quidem omnibus ejuſdem operis auctoribus abſtulit nomen, & fulgore quodam ſuæ claritatis tenebras obduxit. *Ibid.*

huit ſeulement. Soit * cabale & conſpiration contre lui, ſoit mauvais goût des juges ; PHILEMON, qui ne méritoit certainement que la ſeconde place, lui fut presque toujours préféré.

On a expliqué dans le cinquieme tome tout ce qui regarde l'ancienne comédie, la moyenne & la nouvelle.

§. IV. *DES POETES IAMBIQUES.*

AN. M. 3280.

ARCHILOQUE, natif de Paros, inventeur des vers Iambes, vivoit du tems de Candaule, roi de Lydie. Voyez ce qui en eſt dit tome II, vers la fin.

AN. M. 3460. *Suidas.*

HIPPONAX, étoit natif d'Ephéſe. En ayant été chaſſé par les tyrans qui y dominoient, il alla s'établir à Clazoméne. Il étoit laid, petit & menu ; mais ſa laideur a ſervi à l'immortaliſer ; car il n'eſt guère connu que par les vers ſatyriques qu'il compoſa contre deux freres ſculpteurs, Bupalus & Athénis, qui avoient fait ſa figure la plus ridicule qu'il leur avoit été poſſible. Il lança ſur eux une grêle de vers ſi mordans & ſi violens, que ſelon quelques-uns, ils ſe pendirent de dépit. Mais Pline obſerve qu'on avoit d'eux pluſieurs ſtatues faites depuis ce tems-là. On

* Philemon, ut pravis ſui temporis judiciis Menandro ſæpe prælatus eſt, ita conſenſu omnium meruit credi ſecundus. *Quintil. ibid.*

attribue à Hipponax l'invention du vers Scazon, où le ſpondée a pris la place de l'iambe qui ſe trouve toujours au dernier pié du vers qui porte ce nom.

§. V. *DES POETES LYRIQUES.*

ON appelle poéſie lyrique celle qui étoit faite pour être chantée ſur la lyre ou ſur d'autres inſtrumens pareils. Ses compoſitions ſe nomment odes, c'eſt-à-dire, chants, & ſe diſtribuent en ſtrophes ou ſtances.

Le but de la poéſie eſt de plaire à l'imagination. Mais ſi les différens genres de poéſies, comme l'idylle, l'élégie, le poéme épique, vont à ce but par des moyens différens, l'ode y parvient plus ſûrement, parce qu'elle les embraſſe tous; & que, de même qu'un fameux peintre raſſembla autrefois dans une ſeule figure tout ce qu'il avoit remarqué de plus gracieux & de plus achevé dans pluſieurs belles perſonnes, de même l'ode raſſemble en elle ſeule toutes les différentes beautés dont les différens genres de poéſies ſont ſuſceptibles. Mais elle a encore quelque choſe de plus qui n'appartient qu'à elle, & qui fait ſon véritable caractere. C'eſt l'enthouſiaſme; & par là les poétes croient pouvoir encore la comparer à cette Junon d'Homére, qui emprunte la ceinture de Vénus pour ſe rendre toute gracieuſe, mais qui eſt toujours

la reine des dieux, diſtinguée par un air de grandeur qui lui eſt particulier, par ſa fureur même & ſon emportement.

Cet enthouſiaſme ſe ſent mieux qu'il ne peut ſe définir. Quand un écrivain en eſt ſaiſi, ſon eſprit s'échauffe, ſon imagination s'allume, toutes les facultés de ſon ame ſe réveillent pour concourir à la perfection de ſon ouvrage. Tantôt les penſées nobles & les traits les plus brillans, tantôt les images tendres & gracieuſes ſe préſentent à lui en foule. Souvent auſſi la chaleur de l'enthouſiaſme s'empare tellement de ſon eſprit qu'il n'en eſt plus le maître; & pour lors il s'abandonne à cette vive impétuoſité & à ce beau déſordre, infiniment ſupérieurs à la régularité de l'art la plus étudiée.

Ces différentes impreſſions produiſent des effets différens; des deſcriptions quelquefois ſimples & pleines de douceur & d'agrément, quelquefois riches, nobles, & élevées; des comparaiſons juſtes & vives; des traits de morale lumineux; des endroits heureuſement empruntés de l'hiſtoire ou de la fable, & des digreſſions mille fois plus belles que le fond de ſon ſujet. L'harmonie, l'ame des beaux vers, ne ſe fait point dans ce moment chercher par le poéte. Les expreſſions nobles & les cadences heureuſes s'arrangent toutes ſeules, comme les pierres ſous la lyre d'Amphion: rien ne

ressent l'étude ni le travail. Les poésies qui sont le fruit de l'enthousiasme, ont un tel caractere de beauté, qu'on ne peut ni les lire ni les entendre sans être échauffé du même feu qui les a produites; & l'effet de la musique la plus parfaite n'est ni si sûr ni si grand que celui des vers nés dans le feu de la fureur poétique.

Ce petit morceau que j'ai tiré du commencement de la courte, mais éloquente dissertation de M. l'abbé Fraguer sur Pindare, suffit pour donner une juste idée de la poésie lyrique, & en même-tems de Pindare, qui tient le premier rang parmi les neuf Poétes grecs qui se sont distingués par cette sorte de poéme, & desquels il me reste à dire un mot.

AN.M. 3135. *Plut. in Lycurg. pag. 41.*

Il est parlé dans Plutarque de THALES *, à qui Lycurgue persuada de s'aller établir à Sparte. C'étoit un poéte lyrique, (il n'est point du nombre des neuf:) mais, sous prétexte de ne composer que des chansons, il faisoit en effet tout ce que les plus graves législateurs auroient pu faire. Car toutes ses pieces de vers étoient autant de discours qui portoient les hommes à l'obéissance & à la concorde par le moyen de certaines mesures si harmonieuses, & où il y avoit tant de justesse, tant de force, &

* *Plutarque paroît confondre le Thalès dont il s'agit ici, avec Thalès de Milet l'un des sept sages, qui lui étoit postérieur de plus de 150 ans.*

tant de douceur, qu'infenfiblement elles adouciffoient les mœurs de ceux qui les entendoient, & les portoient à l'amour des chofes honnêtes, en faifant ceffer les animofités & les haines qui regnoient entre eux. Ainfi, par les attraits & les charmes d'une poéfie mélodieufe, il prépara les voies à Lycurgue pour l'inftruction & la correction de fes citoyens.

AN.M. 3324.
Plut. de exil. pag. 599.

ALCMAN étoit de Sardes en Lydie. Son mérite le fit adopter par les Lacédémoniens, qui lui accorderent le droit de bourgeoifie, dont il fe félicite lui-même dans fes vers comme d'un honneur fingulier. Il fleuriffoit du tems d'Ardys, fils de Gygès, roi des Lydiens.

AN.M.3392.
Paufan. in Lacon. pag. 200.
Lib. 10. *c.* 1.

STESICHORE étoit d'Himere, ville de Sicile. Paufanias raconte que ce Poéte ayant perdu la vue en punition des vers mordans qu'il avoit faits contre Héléne, ne la recouvra qu'après avoir rétracté fes médifances par une nouvelle piéce contraire à la premiere, ce qu'on appela depuis *palinodie.* Quintilien * a dit qu'il chanta des guerres confidérables & d'illuftres Héros, & qu'il foutint fur la lyre la nobleffe & l'élévation du poéme épique. Horace lui donne le même caractere par une feule épithete, *Stefichorique graves camœnæ.*

* Stefichorum, quàm fit ingenio validus, materiæ quoque oftendunt, maxima bella & clariffimos canentem duces, & Epici carminis onera Lyrâ fuftinentem.

An. M. 3400.

ALCÉE. Sa patrie étoit Mitylene, ville de Lesbos : c'eſt de lui que le vers Alcaïque a tiré ſon nom. Il fut l'ennemi déclaré des tyrans de Leſbos, & en particulier de Pittacus, qu'il ne ceſſa de déchirer dans ſes vers. On dit que dans un combat où il ſe trouva ſaiſi de frayeur, il jetta bas ſes armes, & ſe ſauva par la fuite. Horace * raconte de lui-même une pareille aventure. Les Poétes ſe piquent moins de bravoure que de bel eſprit. Quintilien ** dit que le ſtile d'Alcée étoit ſerré, magnifique châtié ; &, ce qui met le comble à ſon éloge, qu'il reſſembloit fort à Homere.

Herod. lib. 5. c. 95.

Od. 7. lib. 2.

SAPHO. Elle étoit du même lieu & vivoit du même temps qu'Alcée. Le vers ſaphique lui doit ſon nom. Elle eut trois freres, Larychus, Eurygius, & Charaxus. Elle célébra extrêmement le premier dans ſes vers, & au contraire déchira Charaxus, parce qu'il aimoit éperdûment une courtiſanne appelée Rhodope : c'eſt cette Rhodope qui fit bâtir une des pyramides d'Egypte.

Sapho avoit composé un aſſez grand nombre de piéces, dont il ne nous en reſte que deux, qui font juger que les louanges que lui ont donné tous les ſiécles pour la

* Tecum Philippos & celerem fugam
Senſi, relicta non bene parmula.

** In loquendo brevis, magnificus, & diligens, plerumque Homero ſimilis. *Lib.* 10. *c.* 1.

beauté, la tendreſſe, le nombre, l'harmonie, & les graces infinies de ſes vers, ne ſont point ſans fondement. Auſſi lui donna-t-on le nom de *dixieme muſe*, & ceux de Mityléne firent graver ſon image ſur leur monnoie.

Il ſeroit à ſouhaiter que la pureté de ſes mœurs eût répondu à la beauté de ſon génie, & qu'elle n'eût pas déshonoré ſon ſexe & la poéſie par ſes vices & par ſes déréglemens.

On dit qu'au déſeſpoir & furieuſe de l'opiniâtre réſiſtance que Phaon jeune homme de Lesbos oppoſoit à ſes deſirs, elle ſe précipita dans la mer du haut du promontoire de Leucade en Acarnanie : reméde employé aſſez ordinairement dans la Grece par ceux qui étoient malheureux dans leur paſſion.

ANACREON. Ce Poéte étoit de Téos, ville d'Ionie. Il paſſa beaucoup de tems à la cour de Polycrate, ce Tyran de Samos, fameux par la proſpérité conſtante de ſa vie & par ſa fin tragique ; & il fut non-ſeulement de tous ſes plaiſirs, mais encore de ſon conſeil. Platon nous apprend qu'Hipparque, l'un des fils de Piſiſtrate, envoya un vaiſſeau de cinquante rames à Anacréon, & lui écrivit fort obligeamment pour le conjurer de vouloir bien venir à Athenes, où ſes beaux ouvrages ſeroient eſtimés & goûtés comme ils le méritoient.

AN.M. 3512. *Herod. lib.* 5, *cap.* 121.

In Hipp. pag. 228 & 229.

On dit que la joie & le plaiſir faiſoient ſon unique étude, & ce qui nous reſte de ſes pieces en fait foi. On voit par-tout dans ſes vers que ſa main écrit ce que ſon cœur ſent. Leur délicateſſe ſe fait mieux ſentir qu'on ne peut l'exprimer. Rien ne ſeroit plus eſtimable que ſes poéſies, ſi elles avoient un meilleur objet.

AN. M. 3444. SIMONIDE. Il étoit de l'île de Cée une des Cyclades dans la mer Egée. Il écrivit dans le dialecte Dorique, le fameux combat naval de Salamine. Son * ſtile étoit délicat, naturel, agréable. Il étoit touchant, & excelloit à exciter la compaſſion : c'étoit là ſon talent propre & perſonnel, par où les anciens l'ont caractériſé.

> Paulum quidlibet allocutionis
> Mœſtius lacrymis Simonideis. *Catul.*

Horace en parle de même :

> Sed ne relictis, Muſa procax, jocis,
> Ceæ retractes munera næniæ. *Od.* 1. *lib.* 2.

AN. M. 3464. IBYCUS. Nous ne connoiſſons que ſon nom, & il reſte de lui peu de fragmens.

AN. M. 3552. BACCHYLIDE. Il étoit de l'île de Cée, fils d'un frere de Simonide. Hiéron préféra ſes poémes à ceux de Pindare dans

* Simonides tenuis, alioqui ſermone proprio & jucunditate quadam commendari poteſt. Præcipua tamen ejus in commovenda miſeratione virtus, ut quidam in hac eum parte omnibus ejuſdem operis auctoribus præferant. *Quintil. lib.* 10. *c.* 1.

les jeux pythiens. Ammien Marcellin dit que la lecture de ce Poéte faisoit les délices de Julien l'Apostat.

PINDARE. Quintilien le met à la tête des neuf Poétes lyriques de la Grece. Ce qui fait son mérite personnel & son caractere dominant, c'est cette noblesse, cette grandeur, cette sublimité, qui l'éleve souvent au-dessus des régles ordinaires, auxquelles il ne faut pas exiger que les productions des grands génies soient servilement assujetties. On voit dans ses odes un effet sensible de cet enthousiasme dont j'ai parlé d'abord. Il pourroit même y paroître un peu trop de hardiesse, si un mêlange de traits plus agréables n'y servoit d'adoucissement. Le Poéte l'a bien senti ; & c'est ce qui lui a fait de tems en tems répandre des fleurs à pleines mains, en quoi sa rivale, la célébre Corynna, lui a même reproché l'excès.

AN. M. 3528.

Véritablement Horace ne le loue que par le caractere de sublimité. Selon lui, c'est un cygne qu'un effort impétueux & le secours des vents éleve jusques dans les nues; c'est un torrent, qui grossi par l'abondance des eaux, renverse tout ce qui s'oppose à l'impétuosité de son cours. Mais, à le regarder par d'autres endroits, c'est un ruisseau paisible, dont l'eau claire & pure coule sur un sable d'or entre des rives fleuries. C'est une abeille, qui pour composer

ſon nectar, ramaſſe ſur les fleurs ce qu'elles ont de plus précieux.

Son ſtile eſt toujours proportionné à ſa maniere de penſer, ſerré, concis & ſans trop de liaiſon dans les mots : l'eſprit en découvre aſſez dans la ſuite des choſes qu'il traite, & les vers en ont plus de force. Le ſoin d'ajouter des tranſitions ne feroit que rallentir le feu du Poéte, en donnant à l'enthouſiaſme le tems de ſe refroidir.

En parlant comme j'ai fait, de Pindare, je ne prétens pas le donner pour un auteur ſans défaut. Il en a, qu'il eſt difficile d'excuſer : mais le nombre & la grandeur des beautés qui les accompagnent, doivent les couvrir & les faire preſque diſparoître. Il falloit qu'Horace, bon juge en toute matiere, mais ſur-tout en celle-ci, eût conçu une haute idée de ſon mérite, puiſqu'il ne craint point de dire qu'on ne peut, ſans une témérité viſible, prétendre l'égaler. *Pindarum quiſquis ſtudet æmulari*, &c.

Ælian. lib. 13. cap. 25.

Pindare eut une dangereuſe rivale dans la perſonne de CORYNNA, qui ſe diſtingua dans le même genre de poéſie que lui, & qui lui enleva cinq fois la palme dans les diſputes publiques. Elle fut ſurnommée *la Muſe lyrique*.

Plut. in Alex. pag. 671.

Alexandre le Grand, lorſqu'il ruina la ville de Thebes, patrie de notre illuſtre Poéte, rendit, long-tems après ſa mort, un juſte & glorieux hommage à ſon mé-

rite dans la perſonne de ſes deſcendans, qu'il diſcerna du reſte des citoyens de cette ville malheureuſe, & dont il ordonna qu'on prît un ſoin particulier.

J'ai parlé ailleurs de quelques ouvrages de Pindare à l'occaſion d'Hiéron ; on peut conſulter l'endroit, tome III.

§. VI. *DES POETES ELEGIAQUES.*

ELÉGIE, ſelon Didyme, vient de ἒ ἒ λέγειν, *dire, hélas !* ſelon d'autres, de ἔλεον λέγειν, *dire des choſes touchantes.* Les Grecs, dont les Latins ont ſuivi l'exemple, compoſerent leurs poéſies plaintives, leurs élégies en vers hexametres & pentametres entrelacés. Depuis, toute piece écrite en vers hexametres & pentametres a été appellée élégie, quel qu'en fût le ſujet, gai ou triſte.

> Verſibus impariter junctis querimonia primùm,
> Mox etiam incluſa eſt voti ſententia compos.

Horat. in Art. poet.

Il ne nous reſte aujourd'hui aucune élégie Grecque, priſe dans le premier ſens, ſi ce n'eſt celle qu'Euripide a inſérée dans ſon Andromaque, qui ne contient que quatorze vers. On ne ſait point qui eſt l'inventeur de l'élégie.

> Qui tamen exiguos Elegos emiſerit auctor
> Grammatici certant, & adhuc ſub judice lis eſt.

Ibid.

Comme elle étoit deſtinée dans ſa pre-

miere inſtitution aux gémiſſemens & aux larmes, elle ne s'occupa d'abord que de malheurs & d'infortunes. Elle n'exprima d'autres ſentimens, elle ne parla d'autre langage que celui de la douleur. Négligée, comme il ſied aux perſonnes affligées, elle cherchoit moins à plaire qu'à toucher ; elle vouloit exciter la pitié & non l'admiration. Enſuite on l'employa à toutes ſortes de ſujets, & ſur-tout à la paſſion de l'amour. Mais elle retint toujours ſon même caractere, & ſe ſouvint de ſa premiere origine. Ses penſées furent toujours naturelles & éloignées de toutes recherches d'eſprit, ſes ſentimens tendres & délicats ; ſes expreſſions ſimples & faciles ; & toujours elle conſerva cette marche inégale dont Ovide lui fait un ſi grand mérite, (*In pedibus vitium cauſa decoris erat*) & qui donne à la poéſie élégiaque des anciens tant d'avantage ſur la nôtre.

Périandre, Pittacus, Solon, Chilon, Hippias écrivirent en vers élégiaques leurs préceptes de religion, de morale, de politique ; en quoi ils eurent pour imitateurs Théognis de Mégare, & Phocylide. Pluſieurs des poétes dont j'ai parlé juſqu'ici ont compoſé auſſi quelques élégies ; mais je ne rapporterai ici que ceux qui ſe ſont appliqués particuliérement à ce genre de poéſie, & je n'en choiſirai qu'un petit nombre.

CALLINUS. Il étoit d'Ephése. C'est un des plus anciens poétes élégiaques. On conjecture qu'il fleurissoit vers le commencement des olympiades. AN. M. 3230.

MIMNERMUS, de Colophon, ou de Smyrne. Il étoit contemporain de Solon. Quelques-uns le font inventeur du vers élégiaque. Du moins il lui donna sa perfection, & peut-être fut-il le premier qui transporta l'élégie des funérailles à l'amour. Les fragmens qui nous restent de lui ne respirent que la volupté, & c'est sur ce pied qu'Horace en parle. AN. M. 3408.

> Si, Mimnermus uti censet, sine amore jocisque
> Nil & jucundum: vivas in amore jocisque.

Horat. Epist. 6. lib. 1.

SIMONIDE, dont les vers étoient si touchans, pourroit être rangé parmi les Poétes élégiaques: mais je l'ai placé ailleurs. AN. M. 3344.

PHILÉTAS de Cos, & CALLIMAQUE de Cyréne, vécurent tous deux à la cour de Ptolomée Philadelphe, dont Philétas fut certainement précepteur, & Callimaque, à ce qu'on croit, bibliothécaire. On regardoit celui-ci comme le maître de l'élégie, & celui qui y avoit le mieux réussi: *Cujus (elegiæ) princeps habetur Callimachus;* & on donnoit le second rang à Philétas: *secundas, confessione plurimorum, Philætas occupavit.* Voilà le sentiment de Quintilien. Mais AN. M. 3724.

Quintil. lib. 10. cap. 1.

Horace paroît déférer le rang à Mimnermus au-dessus de Callimaque.

Epist. 1. lib. 2.

> Si plus adposcere visus,
> Fit Mimnermus, & optivo cognomine crescit.

Callimaque avoit embrassé tous les genres de littérature.

§. VII. *DES POETES AUTEURS d'Epigrammes.*

L'EPIGRAMME est une espece de poésie courte, susceptible de toutes sortes de sujets, qui doit finir par une pensée vive, nette & juste. Ce mot en grec, signifie *Inscription*. Celles que les anciens mettoient aux tombeaux, aux statues, aux temples, aux arcs de triomphe, étoient quelquefois en vers, mais dont le caractere étoit une grande simplicité. On a depuis attaché ce nom à l'espece de poésie dont je parle. L'épigramme est renfermée ordinairement dans un petit nombre de vers : quelquefois pourtant on lui donne plus d'étendue.

J'ai dit que cette poésie étoit susceptible de toutes sortes de sujets. Cela est vrai, pourvu qu'on ait soin d'en écarter toute médisance & toute obscénité.

La * liberté que les poétes comiques s'étoient donnée à Athénes d'attaquer hardiment

* In vitium libertas excidit, & vim
Dignam lege regi. Lex est accepta, chorusque
Turpiter obticuit. *Horat in Art. poet.*

diment les citoyens les plus considérables & les plus vertueux, donna lieu à une loi qui défendoit de déchirer ainsi par des vers mordans la réputation de qui que ce fût. A Rome, * parmi les loix des douze tables, qui condamnoient rarement à la mort, il y en avoit une qui soumettoit à cette peine quiconque par des vers diffamans auroit décrié un citoyen. La raison que Cicéron en apporte est bien sensée & bien remarquable. « Cette loi, dit-il, est sagement établie. Il y a des tribunaux à Rome, où l'on » peut nous appeler pour rendre compte » de notre conduite devant les magistrats : » mais notre réputation ne doit point être » abandonnée à la noire malignité des Poètes, & il ne doit point être permis de » former contre nous des accusations infamantes, sans que nous puissions y répondre & nous défendre en forme devant » les juges ». *Præclarè. Judiciis enim ac magistratuum disceptationibus legitimis propositam vitam, non poetarum ingeniis, habere debemus ; nec probrum audire, nisi ea conditione, ut respondere liceat, & judicio defendere.*

* Si mala condiderit in quem quis carmina, jus est Judiciumque. *Horat. satyr.* 1. *lib.* 2.

Nostræ contra XII tabulæ, cùm perpaucas res capite sanxissent, in his hanc quoque sanciendum putaverunt, si quis actitavisset, sive carmen condidisset, quod infamiam afferret flagitiumve alteri. *Cic. de Rep. lib.* 4. *apud D. August. lib.* 1. *cap.* 9. *Civit.*

La ſeconde exception, qui regarde la pureté des mœurs, n'eſt ni moins importante, ni moins fondée en raiſon. Notre pente au mal & au vice n'eſt déjà que trop naturelle & trop forte, ſans qu'il faille encore l'augmenter par les charmes & les attraits des vers fins & délicats, dont le poiſon caché ſous les fleurs d'une poéſie riante, pour * me ſervir des termes que Martial applique aux ſyrénes, cauſe une joie cruelle, & par ſa douceur enchantereſſe porte la mort dans les ames. Les plus ſages légiſlateurs de l'antiquité ont toujours regardé ceux qui font un tel abus de l'art des vers comme des peſtes publiques, comme des ennemis & des corrupteurs du genre humain, qu'on devoit abhorrer & réprimer par les notes d'infamie les plus flétriſſantes. De ſi ſages loix n'ont pas eu l'effet qu'on en devoit eſpérer, ſur-tout par rapport à l'épigramme, qui, de toutes les poéſies, eſt celle qui s'eſt le plus livrée à l'obſcénité.

En gardant les deux régles que je viens d'établir, les épigrammes n'auroient point été dangereuſes pour les mœurs, & elles auroient pu être utiles pour le ſtile, en y jettant de tems en tems & avec ſobriété des penſées vives, déliées, agréables, telles que ſont celles qui terminent les bonnes

* Sirenas, hilarem navigantium pœnam,
Blandaſque mortes, gaudiumque crudele.

épigrammes. Mais, ce qui étoit dans son origine délicatesse, beauté, vivacité d'esprit, (c'est proprement ce que les Latins entendoient par ces mots, *acutus*, *acumen*) dégénéra bientôt en une affectation vicieuse qui passa dans la prose même, dont on s'étudioit à terminer presque toutes les phrases, toutes les périodes, par une pensée brillante qui tenoit de la pointe. Nous aurons lieu de nous étendre davantage sur ce sujet.

Le pere Vavasseur Jésuite a traité à fond la matiere dont il s'agit ici, dans une préface également savante & élégante qu'il a mise à la tête de trois livres d'épigrammes qu'il a donnés au public. On trouve aussi, sur le même sujet, d'utiles réflexions dans le livre intitulé, *Epigrammatum Delectus*, &c.

Nous avons un recueil d'épigrammes grecques, appelé *Anthologie*.

MÉLÉAGRE, natif de Gadare, ville de Syrie, qui vivoit sous Séleucus VI, dernier roi de Syrie, est le premier qui a fait un recueil d'épigrammes grecques qu'il nomma *Anthologie*, à cause qu'ayant choisi ce qu'il trouva de plus brillant & de plus fleuri parmi les épigrammes de quarante-six Poétes anciens, il regarda son recueil comme un bouquet de fleurs, & attribua une fleur à chacun de ses Poétes, *le lys* à Anytes, *la rose* à Sapho, &c.

Après lui, PHILIPPE de Theſſalonique fit, du tems de l'Empereur Auguſte, un ſecond recueil, tiré ſeulement de quatorze Poétes. AGATIAS en fit encore un troiſieme environ cinq cens ans après, du tems de l'Empereur Juſtinien. Enfin PLANUDE, moine de Conſtantinople, qui vivoit en 1380, fit le quatrieme, qu'il diviſa en ſept livres; dans chacun deſquels les épigrammes ſont rangées ſelon les matieres, par ordre alphabétique. C'eſt l'Anthologie telle que nous l'avons aujourd'hui. Il en a retranché beaucoup de ſales épigrammes, de quoi quelques ſavans lui ont ſu bien mauvais gré.

Il y a dans ce recueil beaucoup de belles épigrammes fort ſenſées & fort ſpirituelles : mais elles ne ſont pas le plus grand nombre.

ARTICLE SECOND.

DES POETES LATINS.

LA poéſie, auſſi-bien que le reſte des beaux arts, n'a trouvé que fort tard accès chez les Romains, occupés uniquement pendant plus de cinq cens ans de vues & de penſées guerrieres, & ſans goût pour tout ce qui s'appelle littérature. Ce fut la Gréce vaincue & ſoumiſe qui, par un nouveau genre de victoire, s'aſſujettit à ſon tour ſes vainqueurs, & exerça ſur eux un empire d'autant plus glorieux qu'il étoit volontaire, & fondé ſur une ſupériorité

de lumieres qui ſe fit reſpecter dès qu'elle fut connue. Cette nation ſavante & polie, ſe trouvant liée par un commerce étroit avec les Romains, leur fit perdre peu à peu cet air de groſſiéreté & de rudeſſe qui leur reſtoit encore de leur ancienne origine, & leur inſpira du goût pour les arts propres à cultiver, à adoucir, & à humaniſer les eſprits.

Horat. Epiſ. 1. lib. 2.

> Græcia capta ferum victorem cepit, & artes
> Intulit * agreſti Latio. Sic horridus ille
> Defluxit numerus Saturnius, & grave virus
> Munditiæ pepulere.

Cet heureux changement commença par la poéſie, qui s'applique principalement à plaire, & dont les charmes, pleins de douceur & d'agrément, ſe font goûter avec plus de facilité & de promptitude. Elle fut pourtant elle-même fort groſſiere & inculte dans les commencemens. Ce fut ſur le théâtre qu'elle prit ſa naiſſance, ou du moins qu'elle commença à prendre un air plus poli & plus orné. Elle s'eſſaya, pour ainſi dire, dans la comédie, la tragédie, la ſatyre, qu'elle conduiſit peu à peu, & par des accroiſſemens inſenſibles, à un grand degré de perfection.

Les Romains ayant été près de quatre cens ans ſans aucuns jeux ſcéniques, le haſard & la débauche leur firent trouver dans une de leurs fêtes les vers ** *Feſcennins*, qui leur tinrent lieu de

* *Horace remarque ici le tems où la poéſie commença à ſe perfectionner chez les Latins ; car elle étoit connue à Rome dès le tems de Numa :* Saliare Numæ carmen. *Horat. Ep. 1. lib. 2.*

** *Ces vers furent ainſi appelés d'une ville d'Etrurie, nommée* Feſcennia, *d'où ils furent apportés à Rome.*

pieces de théâtre près de ſix-vingt ans. Ces vers étoient rudes, & ſans preſque aucun nombre, comme étant nés ſur le champ, & faits par un peuple encore ſauvage, & qui ne connoiſſoit d'autres maîtres que la joie & les vapeurs du vin. Ils étoient remplis de railleries groſſieres, & accompagnés de poſtures & de danſes.

Horat. Epiſt. 1. lib. 2.

> Feſcennina per hunc inventa licentia morem
> Verſibus alternis opprobria ruſtica fudit.

Liv. lib. 7. n. 2.

A ces vers licentieux & déréglés ſuccéda bientôt une autre eſpèce de poéme plus châtié, qui étoit auſſi rempli de railleries plaiſantes, mais qui n'avoient rien de déshonnête. Ce poéme parut ſous le nom de ſatyre, (*Satura*) à cauſe de ſa variété ; & cette ſatyre avoit des modes réglés, c'eſt-à-dire une muſique réglée & des danſes ; mais les poſtures déshonnêtes en étoient bannies. Ces ſatyres étoient proprement des farces honnêtes, où les ſpectateurs & les acteurs étoient joués indifféremment.

Liv. ibid.

Livius Andronicus trouva les choſes en cet état, quand il s'aviſa le premier de faire des comédies & des tragédies à l'imitation des Grecs. D'autres Poétes, en puiſant dans les mêmes ſources ſuivirent ſon exemple : Nævius, Ennius, Cécilius, Pacuvius, Accius, & Plaute. Ces ſept Poétes dont je vais parler, vécurent preſque en même tems dans l'eſpace de ſoixante ans.

Dans ce que je me propoſe de rapporter ici des Poétes Latins, je ne ſuivrai point l'ordre des matieres, comme je l'ai fait en parlant des Poétes Grecs, mais l'ordre des tems, qui m'a paru plus propre à faire connoître la naiſ-

ſance, les progrès, la perfection, & la décadence de la poéſie latine.

Je diviſerai tout ce tems en trois âges. Le premier comprendra l'eſpace d'environ deux cens ans, pendant leſquels la poéſie latine eſt née, s'eſt accrue, & s'eſt fortifiée par différens progrès. Le ſecond âge ſera de cent ans environ, depuis Jules-Céſar juſqu'au milieu de l'empire de Tibére : c'eſt le tems où la poéſie a été portée à ſon dernier degré de perfection. Le troiſieme âge contiendra les années ſuivantes, où, par des déclins aſſez prompts, elle eſt déchue de cet état, & a enfin dégénéré entiérement de ſon ancienne réputation.

§. I. *Premier âge de la Poéſie Latine.*

LIVIUS. Le Poéte Andronique prit le pré-nom de *Livius*, parce qu'il avoit été mis en liberté par M. Livius Salinator, dont il avoit inſtruit les filles.

Euſeb. in Chron.

Il repréſenta ſa premiere tragédie un an avant la naiſſance d'Ennius, la premiere année d'après la premiere guerre punique, qui étoit l'année de Rome 514, ſous le conſulat de C. Claudius Cento, & de M. Sempronius Tuditanus : environ cent ſoixante ans depuis la mort de Sophocle & d'Euripide, cinquante depuis celle de Ménandre, deux cens vingt avant celle de Virgile.

An. M. 3764. *Cic. in Brut. n. 72. Aul. Gell. lib. 17. cap. 21.*

CN. NÆVIUS, ſelon Varron, avoit ſervi dans la premiere guerre punique. Animé par l'exemple d'Andronique, il marcha ſur ſes traces, & commença cinq ans

An. M. 3769. *Aul. Gell. ib.*

après lui, à donner des pieces de théâtre ; c'étoient des comédies. Il s'attira la haine de la noblesse, & sur-tout d'un Métellus ; ce qui l'obligea a sortir de Rome. Il se retira à Utique, où il mourut. Il avoit composé en vers l'histoire de la premiere guerre punique.

Eufeb. in Chron.

AN. M. 3764.

Aurel. Vict. de Vir. illust. cap. 47.

1. Tusc. n. 3.

Q. ENNIUS est né l'an de Rome 514 ou 515, à Rudiæ, ville de Calabre. Il vécut dans la Sardaigne jusqu'à l'âge de 40 ans. C'est là qu'il fit connoissance avec Caton, qui apprit de lui la langue grecque dans un âge fort avancé, & qui l'emmena ensuite avec lui à Rome. M. Fulvius Nobilior le mena avec lui en Etolie. Le fils de ce Nobilior lui fit accorder le droit de bourgeoisie romaine, ce qui étoit, dans ces tems-là, un honneur fort considérable. Il avoit composé en vers héroïques les annales de Rome, & en étoit au douzieme livre à l'âge de 67 ans. Il avoit aussi célébré les victoires du premier Scipion l'Africain avec qui il étoit * lié d'une amitié particuliere, & qui lui donna toujours de grandes marques d'estime & de considération. Quelques-uns même croient qu'on lui accorda une place dans le tombeau des Scipions. Il mourut âgé de soixante-dix ans.

Aul. Gell. lib. 17. cap. 21.

* Carus fuit Africano superiori noster Ennius. Itaque etiam in sepulcro Scipionum putatur is esse constitutus. *Cic. pro Arch. poet. n. 22.*

Scipion étoit bien aſſuré que tant que Rome ſubſiſteroit, & que l'Afrique ſeroit ſoumiſe à l'Italie, la mémoire de ſes grandes actions ne pourroit être abolie : mais * il crut auſſi que les écrits d'Ennius étoient fort capables d'en illuſtrer l'éclat, & d'en perpétuer le ſouvenir : digne certainement d'avoir pour héraut de ſes éclatantes victoires un Homere plutôt qu'un Poéte, dont le ſtile répondoit mal à la grandeur de ſes actions.

On comprend aiſément que la poéſie latine, foible encore, & preſque naiſſante dans les tems dont je viens de parler, ne pouvoit pas avoir beaucoup de beauté & d'ornement. Elle montroit quelquefois de la force & des traits de génie, mais ſans élégance, ſans grace & avec de grandes inégalités. C'eſt ce que Quintilien, en traçant le portrait d'Ennius, exprime par une comparaiſon admirable. *Ennium ſicut ſacros veſtutate lucos adoremus, in quibus grandia & antiqua robora jam non tantam habent ſpeciem, quantam religionem.* « Révérons Ennius, dit-il, comme » on révére ces bois que l'ancienneté a » conſacrés, dont les grands & vieux chê-

* Non incendia Carthaginis impiæ,
Ejus, qui domita nomen ab Africa
Lucratus rediit, clarius indicant
Laudes, quàm Calabræ Pierides.
Horat. Od. 8. *lib.* 4.

» nes n'offrent plus aux yeux tant de
» beauté, qu'ils inſpirent un ſentiment de
» reſpect religieux ».

Cicéron, dans ſon traité de la Vieilleſſe, nous apprend un fait qui doit faire beaucoup d'honneur à la mémoire d'Ennius. Il dit que * « ce Poéte à l'âge de 70 ans,
» chargé de deux fardeaux, qu'on regarde
» comme accablans, la pauvreté & la vieil-
» leſſe, les portoit, non-ſeulement avec
» conſtance, mais avec gaieté: ce qui don-
» noit preſque lieu de penſer qu'elles lui
» faiſoient même plaiſir, & lui étoient
» agréables ».

CÉCILIUS. PACUVIUS. Ces deux Poétes vécurent du tems d'Ennius, plus plus jeunes pourtant que lui. Le premier, natif, ſelon quelques-uns, de Milan, étoit un poéte comique, & demeura d'abord avec Ennius. Pacuvius, neveu d'Ennius, étoit de Brunduſe. Il fut en même-tems peintre & poéte: on a toujours regardé la peinture & la poéſie comme deux ſœurs. Il ſe diſtingua particuliérement dans la poéſie tragique. Quoiqu'ils ** vécuſſent du tems

Euſeb. in Chron.

* Annos ſeptuaginta natus, (tot enim vixit Ennius) ita ferebat duo, quæ maxima putantur onera, paupertatem & ſenectutem, ut eis penè delectari videretur. *De ſenect. n.* 14.

** Mitto C. Lælium, P. Scipionem. Ætatis illius iſta fuit laus, tanquam innocentiæ, ſic latinè loquendi. Non omnium tamen: nam illorum æquales Cæcilium & Pacuvium malè locutos videmus. *Cic. in Brut. n.* 258.

de Lélius & de Scipion, c'eſt-à-dire, dans un tems auquel la pureté du langage, auſſi-bien que celle des mœurs, paroiſſoient ſingulierement attachées, leur diction ne ſe ſentoit pas de cet heureux ſiecle.

Cependant Lélius, l'un des perſonnages que Cicéron introduit dans ſon dialogue ſur l'Amitié, en * parlant de Pacuvius comme de ſon hôte & de ſon ami, dit que le peuple reçut avec des applaudiſſemens extraordinaires une de ſes pieces intitulée *Oreſte*, ſur-tout dans l'endroit, où, en préſence du Roi, Pilade ſe donne pour Oreſte, afin d'épargner la mort à ſon ami, & où, de ſon côté, Oreſte déclare que c'eſt lui qui eſt le véritable Oreſte. Il ſe peut faire que la beauté & la vivacité des ſentimens fiſſent oublier le peu de juſteſſe & de délicateſſe de l'expreſſion.

L. ATTIUS, ou *Accius*, car ſon nom ſe trouve écrit de ces deux manieres, étoit fils d'un affranchi. Il repréſenta quelques pieces tragiques du vivant de Pacuvius, quoiqu'il fût plus jeune que lui de cinquante ans. On en remarque quelques-unes ſous l'Edilité de P. Licinius Craſſus Mucianus, cet homme célébre, de qui l'on diſoit qu'il

AN. M. 3864. *Euſeb. in Chron.*

Aul. Gell. lib. 1. cap. 13.

* Qui clamores totâ caveâ nuper in hoſpitis mei & amici M. Pacuvii nova fabula, cùm, ignorante Rege uter eſſet Oreſtes: Pylades Oreſtem ſe eſſe diceret, ut pro illo necaretur: Oreſtes autem, ita ut erat, Oreſtem ſe eſſe perſeveraret! Stantes plaudebant in re ficta: quid arbitremur in vera facturos fuiſſe. *De Amic. n.* 24.

avoit réuni en sa personne cinq des plus grands avantages qu'on put posséder; étant * en même tems très-riche, très-noble, très-éloquent, très-habile jurisconsulte & grand pontife.

Valer. Max. lib. 8. cap. 14.

Ce Poéte étoit fort ami de D. Junius Brutus, qui le premier porta les armes romaines en Espagne jusqu'à l'Océan. Accius composa en son honneur des vers, dont ce général orna le vestibule du temple qu'il fit bâtir des dépouilles qu'il avoit prises sur les ennemis.

PLAUTE (*M. Accius Plautus*) étoit de Saline, ville d'Ombrie en Italie (dans la Romagne.) Il se rendit célébre à Rome par ses comédies dans le même tems que les trois derniers Poétes dont il vient d'être parlé.

A. Gell. lib. 3. cap. 3.

Aulu-Gelle rapporte, d'après Varron, que Plaute s'étant voulu mêler du négoce, & ayant perdu tout ce qu'il avoit, fut obligé, pour vivre, de se donner à un boulanger, chez qui il tournoit une meule de moulin.

Il ne reste de tous les autres Poétes qui avoient paru jusqu'à lui, que quelques fragmens. Plaute a été plus heureux. Vingt de ses comédies presque entiéres ont résisté au tems, & sont parvenues jusqu'à nous. Il y a beaucoup d'apparence que ses pieces se

* Ditissimus, nobilissimus, eloquentissimus, jurisconsultissimus, Pontifex maximus.

ſont mieux conſervées que celles des autres, parce qu'étant trouvées plus agréables, elles étoient auſſi plus ſouvent redemandées. On ne les jouoit pas ſeulement du tems d'Auguſte : il paroît par un paſſage d'Arnobe, qu'elles étoient encore jouées du tems de Dioclétien, trois cens ans après la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Arnob. lib. 7.

On a porté divers jugemens de Plaute. Il me ſemble que pour l'élocution il eſt généralement eſtimé, ſans doute par rapport à la pureté, à l'exactitude, à l'énergie, à l'abondance, & même à l'élégance du diſcours. Varron diſoit que ſi les Muſes vouloient parler en latin, elles emprunteroient le langage de Plaute, *licet Varro dicat Muſas..... Plautino ſermone locuturas fuiſſe, ſi latinè loqui vellent.* Un tel éloge n'excepte rien, & ne laiſſe rien à deſirer. Aulu Gelle n'en parle pas moins avantageuſement. *Plautus, homo linguæ atque elegantiæ in verbis Latinæ princeps.*

Quintil. lib. 10. cap. 1.

A. Gell. lib. 7. cap. 17.

Horace, bon juge ſans doute en cette matiere, ne paroît pas favorable à Plaute. Je rapporterai l'endroit entier.

At noſtri proavi Plautinos & numeros &
Laudavere ſales : nimium patienter utrumque,
Ne dicam ſtultè, mirati : ſi modò ego & vos
Scimus inurbanum lepido ſeponere dicto,
Legitimumque ſonum digito callemus & aure.

Horat. de Art. poet.

« Nos ancêtres, dit-il aux Piſons, ont loué

» & admiré les vers & les railleries de Plau-
» te, un peu trop bonnement, pour ne
» pas dire ſottement ; s'il eſt vrai que vous
» & moi ſachions diſtinguer, dans les rail-
» leries, le délicat d'avec le groſſier, &
» que nous ayons l'oreille aſſez fine pour
» bien juger du ſon & de la cadence des
» vers ». Cette critique peut faire d'autant
plus de tort à Plaute, qu'il paroît qu'Horace
n'étoit pas ſeul de ce ſentiment, & que la
cour d'Auguſte ne goûtoit pas plus que lui,
ni la verſification, ni les plaiſanteries de ce
poéte.

La cenſure d'Horace tombe ſur deux articles : ſur le nombre & la cadence des vers, *numeros* ; & ſur les railleries, *ſales*. Je crois qu'on ne peut pas ſe diſpenſer d'adopter le jugement d'Horace en grande partie. Mais il peut bien être arrivé que ce poéte, piqué de l'injuſte préférence que ceux de ſon ſiecle donnoient aux anciens poétes latins ſur ceux de leur tems, ait un peu outré la critique en quelques occaſions, & ici en particulier.

Il eſt certain que Plaute n'eſt point exact dans ſes vers, qu'il a appelés par cette raiſon *numeros innumeros*, des nombres ſans nombre, dans ſon épitaphe qu'il fit lui-même, il ne s'eſt point aſſujetti à ſuivre une même meſure, & il a mêlé tant de ſortes de vers, que les plus ſavans ont de la peine à les reconnoître. Il eſt certain encore qu'il a

des plaiſanteries fades, baſſes, & ſouvent outrées; mais il en a auſſi de fines & de délicates. C'eſt * pourquoi Cicéron qui n'étoit pas un mauvais juge de ce que les anciens appeloient *urbanité*, le propoſe comme un modele à ſuivre pour la raillerie.

Ces défauts de Plaute n'empêchent donc point qu'il n'ait été un excellent poéte comique. Ils ſont réparés bien avantageuſement par beaucoup de belles qualités qui peuvent non-ſeulement l'égaler à Térence, mais peut-être même le mettre au-deſſus de lui. C'eſt le jugement qu'en porte madame Dacier (pour lors M[lle] le Févre) dans la comparaiſon qu'elle fait de ces deux poétes.

Préface de la traduction de trois comédies de Plaute.

« Térence, dit-elle, a ſans doute beaucoup plus d'art, mais il me ſemble que » l'autre a plus d'eſprit. Térence fait plus » parler qu'agir : Plaute fait plus agir que » parler; & c'eſt le véritable caractere de la » comédie, qui eſt beaucoup plus dans l'action que dans le diſcours. Cette vivacité » me paroît donner encore un grand avantage à Plaute : c'eſt que ſes intrigues ſont » toujours conformes à la qualité des acteurs, que ſes incidens ſont bien variés,

* Duplex omnino eſt jocandi genus : unum illiberale, petulans, flagitioſum, obſcœnum ; alterum elegans, urbanum, ingenioſum, facetum : quo genere non modò Plautus noſter, & Atticorum antiqua Comœdia, ſed etiam Philoſophorum Socraticorum libri ſunt referti. *Lib.* 1. *de Offic. n.* 104.

» & ont toujours quelque chose qui surprend
» agréablement; au lieu que le théâtre sem-
» ble languir quelquefois dans Térence, à
» qui la vivacité de l'action, & le nœud des
» incidens & des intrigues manque manifes-
» tement ». C'est le reproche que lui fait
César dans des vers que je rapporterai en
parlant de Térence.

Pour donner au lecteur quelque idée du
stile de Plaute, de sa latinité & de son lan-
gage antique, je copierai ici le commen-
cement du prologue d'une de ses plus bel-
les pieces, intitulée *Amphitrion.* C'est
Mercure qui parle.

Ut vos in vostris voltis mercimoniis
Emundis vendundisque me lætum lucris
Afficere atque adjuvare in rebus omnibus :
Et ut res rationesque vostrorûm omnium
Bene expedire voltis peregreque & domi,
Bonoque atque amplo auctare perpetuo lucro,
Quasque incœpistis res, quasque incœptabitis :
Et uti bonis vos vostrosque omnis nuntiis
Me afficere voltis; ea afferam, eaque ut nuntiem,
Quæ maxumè in rem vostram communem fient :
(Nam vos quidem id jam scitis concessum & datum
Mi esse ab diis aliis, nuntiis præsim & lucro :)
Hæc ut me voltis approbare, annitier
Lucrum ut perenne vobis semper suppetat,
Ita huic facietis fabulæ silentium,
Itàque æqui & justi hîc eritis omnes arbitri.

Il faut se souvenir, pour entendre ces

vers, que Mercure étoit le dieu des marchands, & le courier des dieux.

« Par la même raiſon que vous voulez » que je vous ſois favorable dans vos achats » & dans vos ventes, que vous ſouhaitez » de proſpérer dans les affaires que vous » avez à la ville & dans les pays étrangers, » & de voir augmenter chaque jour d'un » profit conſidérable celles que vous avez » entrepriſes, ou que vous êtes ſur le point » d'entreprendre : par la même raiſon que » vous voulez que je vous apporte de bon- » nes nouvelles, à vous & à vos familles, » & que je vous apprenne des choſes qui » ſoient pour le bien de votre république : » (car vous ſavez, il y a long-tems qu'il » m'eſt échu en partage d'être le dieu des » nouvelles, & de préſider au gain.) Par » la même raiſon donc que vous voulez que » je vous accorde toutes ces choſes, & que » je n'oublie rien de ce qui peut vous pro- » curer l'avancement de vos affaires : par » cette même raiſon il faut auſſi que vous » donniez une favorable attention à cette » piece, & que vous en jugiez équitable- » ment ».

On rencontre de tems en tems dans Plaute de fort belles maximes pour la conduite de la vie & pour la pureté des mœurs. J'en apporterai un exemple, tiré de la piece que j'ai déja citée. Ceſt Alcméne qui parle à ſon mari Amphitrion, & qui renferme en peu

de vers tous les devoirs d'une femme ſage & vertueuſe.

Act.2.ſcen.2. Non ego illum mihi dotem duco eſſe, quæ dos dicitur :
Sed pudicitiam, & pudorem, & ſedatum cupidinem,
Deûm metum, parentum amorem, & cognatûm concordiam :
Tibi morigera, atque ut munifica ſim bonis, proſim probis.

« Pour moi j'eſtime que la véritable dot » d'une femme n'eſt pas l'argent qu'elle ap- » porte en ſe mariant. C'eſt l'honneur, c'eſt » la pudicité; c'eſt de ſavoir modérer ſes » deſirs, d'avoir la crainte des dieux, d'ai- » mer ceux de qui l'on a reçu la naiſſance, » & de vivre en bonne intelligence avec ſes » parens. Je n'ai jamais eu d'autre but que » que de vous obéir en toutes choſes, de ſe- » courir les gens de bien, & de pouvoir leur » être utile ».

Mais pour quelques endroits de cette ſorte, combien y en a-t-il de contraires à la pureté des mœurs! Il eſt bien fâcheux que ce reproche tombe preſque généralement ſur les meilleurs poétes du paganiſme. On peut bien appliquer ici ce que dit Quinti- *Lib. 1. c. 8.* lien de certaines poéſies dangereuſes : Qu'il faut les laiſſer abſolument ignorer à la jeuneſſe, s'il eſt poſſible, ou du moins les réſerver pour un âge plus mûr, & pour un tems où les mœurs ſeront en ſûreté. *Amoveam-*

tur, si fieri potest : si minùs, certè ad firmius ætatis robur reserventur...... cùm mores in tuto fuerint.

AN.M. 3818.

Sueton. in vit. Terent.

TÉRENCE naquit à Carthage après la seconde guerre punique, l'an de Rome 560. Il fut esclave de Térentius Lucanus, Sénateur Romain, qui, à cause de son esprit, non-seulement le fit élever avec beaucoup de soin, mais l'affranchit fort jeune. Ce fut ce Sénateur qui donna à ce poéte le nom de Térence. Car les affranchis portoient ordinairement le nom du maître qui les avoit mis en liberté.

Il étoit fort aimé & fort estimé des premiers de Rome. Il vivoit sur-tout très-familiérement avec Lélius & Scipion l'Africain qui prit & qui ruina Numance : ce dernier étoit moins âgé que lui d'onze ans.

Il nous reste de Térence six comédies. Quand il vendit aux Ediles la premiere, on voulut qu'il la lut auparavant à Cécile, poéte comique comme lui, & qui étoit fort estimé à Rome lorsque Térence commença à y paroître. Il alla donc chez lui, & le trouva à table. On le fit entrer ; & comme il étoit fort mal vétu, on lui donna près du lit de Cécile un petit siege, où il s'assit, & commença à lire. Mais il n'eut pas plutôt lu quelques vers, que Cécile le pria de souper & le fit mettre à table près de lui. Après souper, il acheva d'entendre cette lecture, & en fut charmé. Il ne faut pas toujours juger

des hommes par les dehors. Un méchant habit peut couvrir un excellent esprit.

L'Eunuque, qui est une des six comédies de Térence, eut un si grand succès, qu'elle fut jouée deux fois en un jour, le matin & le soir, ce qui n'étoit peut-être jamais arrivé à aucune piece; & on la paya beaucoup mieux qu'aucune comédie n'avoit été payée jusques-là : car Térence en eut huit mille sesterces, c'est-à-dire, mille livres.

C'étoit un bruit assez public que Scipion & Lélius l'aidoient dans la composition de ses pieces ; & il l'a augmenté lui-même en ne s'en défendant que fort légérement, comme il fait dans le prologue de ses Adelphes, qui est la derniere de ses comédies. *Pour ce que disent ces envieux, qu'il est aidé dans son travail par des hommes illustres qui composent avec lui, bien loin d'en être offensé, comme ils se l'imaginent, il trouve qu'on ne lui sauroit donner une plus grande louange, puisque c'est une marque qu'il a l'honneur de plaire à des personnes qui vous plaisent, Messieurs, & à tout le peuple Romain ; & qui en paix, en guerre, & en toutes sortes d'affaires, ont rendu à la république en général, & à chacun en particulier, des services très-considérables, sans en être pour cela plus fiers ni plus orgueilleux.*

On pourroit croire pourtant qu'il ne s'est si mal défendu, que pour faire sa cour à

Lélius & à Scipion, à qui il ſavoit bien que cela ne déplaiſoit pas. Cependant, dit Suétone dans la vie de Térence qui lui eſt attribuée, ce bruit s'eſt accru de plus en plus, & eſt venu juſqu'à notre tems.

Le poete Valgius, qui étoit contemporain d'Horace, dit poſitivement, en parlant des comédies de Térence :

Hæ quæ vocantur fabulæ, cujus ſunt
Nos has, qui jura populis recenſens * dabat,
Honore ſummo affectus fecit fabulas ?

« Ces comédies, de qui ſont-elles ? Ne ſont-» elles pas de cet homme comblé d'honneur, » & qui gouvernoit les peuples avec tant de » juſtice ? ou, qui donnoit la loi aux peu-» ples avec puiſſance & autorité » ?

* *Je ne ſais pas ce que ſignifie ici ce mot. Il pourroit bien s'y être gliſſé quelque faute.*

Soit que Térence voulût faire ceſſer le reproche qu'on lui faiſoit de donner les ouvrages des autres ſous ſon nom, ou qu'il eût deſſein d'aller s'inſtruire à fond des coutumes & des mœurs des Grecs pour les mieux repréſenter dans ſes pieces : quoi qu'il en ſoit, après avoir fait les ſix comédies que nous avons de lui, & n'ayant pas encore trente-cinq ans, il ſortit de Rome, & on ne le vit plus depuis.

Quelques-uns diſent qu'il mourut ſur mer à ſon retour de Grece, d'où il remportoit cent huit pieces qu'il avoit traduites de Ménandre. Les autres aſſurent qu'il mourut en Arcadie dans la ville de Stymphale, ſous le conſulat de Cn. Cornélius Dolabella & de

M. Fulvius ; & qu'il mourut d'une maladie que lui causa la douleur d'avoir perdu les comédies qu'il avoit traduites, & celles qu'il avoit faites lui-même.

Térence n'eut qu'une fille, qui, après sa mort, fut mariée à un chevalier Romain, & à laquelle il laissa une maison & un jardin de vingt arpens sur la voie Appienne.

Cicéron, dans une piece de vers qui avoit pour titre *Léimon*, d'un mot grec qui signifie *Prairie*, avoit ainsi parlé de Térence :

Tu quoque, qui solus lecto sermone, Terenti,
Conversum expressumque Latina voce Menandrum
In medio populi sedatis vocibus effers,
Quidquid come loquens, atque omnia dulcia linquens.

C'est-à-dire : *& vous aussi, Térence, dont le stile est si poli & si plein de charmes, vous nous traduisez & nous rendez parfaitement Ménandre, & lui faites parler avec une grace infinie la langue des Romains, en faisant un choix très-juste de tout ce qu'elle peut avoir de plus délicat & de plus doux.* Ce témoignage fait honneur à Térence : mais les vers qui l'expriment n'en font pas beaucoup à Cicéron.

Voici les vers de César que j'ai annoncés. Ce grand homme, qui écrivoit avec tant de force & de justesse, & qui avoit fait même une tragédie grecque intitulée *Œdipe*, dit, en s'adressant à Térence :

Tu quoque, in ſummis, ô dimidiate Menander,
Poneris, & meritò, puri ſermonis amator.
Lenibus atque utinam ſcriptis adjuncta foret vís
Comica, ut æquato virtus polleret honore
Cum Græcis, neque in hac deſpectus parte jaceres!
Unum hoc maceror, & doleo tibi deeſſe, Terenti.

« Toi auſſi, demi Ménandre, tu es mis au » nombre des plus grands poétes, & avec » raiſon, pour la pureté de ton ſtile. Eh! plût » aux dieux que la douceur de ton langage » fût accompagnée de la force qui convient » à la comédie, afin que ton mérite fût égal » à celui des Grecs, & qu'en cela tu ne fuſ- » ſes pas fort au-deſſous des autres! Mais » c'eſt ce qui te manque, Térence; & c'eſt » ce qui fait ma douleur ».

Le grand talent de Térence conſiſte dans un art inimitable de peindre les mœurs & d'imiter la nature avec une ſimplicité ſi naïve & ſi peu étudiée, que chacun ſe croit capable d'écrire de la même ſorte; & en même tems ſi élégante & ſi ingénieuſe, que perſonne n'a pu jamais en approcher. Auſſi eſt-ce par ce talent, c'eſt-à-dire par cet art merveilleux répandu dans toutes les comédies de Térence, qui charme & enléve ſans avertir & ſans frapper par rien de brillant, qu'Horace caractériſe ce poéte:

Vincere Cæcilius gravitate, Terentius arte, [Dicitur.] *Ep. 1. lib. 2.*

Térence joint à une extrême pureté de langage, & à un ſtile ſimple & naturel, toutes les graces & toute la délicateſſe dont ſa langue étoit ſuſceptible; & parmi tous les auteurs Latins, il n'y en a point qui ait autant approché que lui de l'Atticiſme, c'eſt-à-dire de ce qu'il y avoit de plus fin, de plus délié, de plus parfait chez les Grecs. Quintilien, en parlant de Térence, dont il ſe contente de dire que les écrits étoient fort élégans, remarque que le langage Romain ne rendoit que très-imparfaitement cette fineſſe de goût & cette grace inimitable, réſervée aux Grecs ſeuls, & qui ne ſe trouvoit même que dans le dialecte Attique. *Vix levem conſequimur umbram, adeo ut mihi ſermo ipſe Romanus non recipere videatur illam ſolis conceſſam Atticis venerem, quando eam ne Græci quidem in alio genere linguæ obtinuerint.* Il eſt fâcheux que la matiere de ces comédies les rende dangereuſes à la jeuneſſe. Je m'en ſuis expliqué au long dans le traité des Etudes.

Terentii ſcripta ſunt in hoc genere elegantiſſima

AN. M. 3856. *Euſeb. in Chron.*

LUCILE (*Caïus Lucilius*), Chevalier Romain, naquit à Sueſſa, ville de la Campanie, la cent cinquante-huitieme olympiade, l'an de Rome 605, dans le tems que Pacuve étoit dans ſa force. On dit qu'il porta les armes ſous le ſecond Scipion l'Africain à la guerre de Numance. Il n'avoit alors que quinze ans; & c'eſt ce qui rend ce fait douteux.

Il eut beaucoup de part à l'amitié de ce fameux général, & à celle de Lélius. Ils l'associoient aux amusemens & aux jeux innocens auxquels ils ne dédaignoient pas de se rabaisser, & où ces grands hommes, dans des momens de loisir, cherchoient à se délasser de leurs importantes & sérieuses occupations. Simplicité admirable dans des personnes de ce rang & de cette gravité!

Vell. Paterc. lib. 2. cap. 9.

Quin, ubi se à vulgo & scena in secreta remorant
Virtus Scipiadæ, & mitis sapientia Læli,
Nugari cum illo, & discincti ludere, donec
Decoqueretur olus, soliti.

Horat. Sat. 1. lib. 2.

Lucile passe pour l'inventeur de la Satyre, parce que c'est lui qui lui a donné sa derniere forme, telle qu'Horace ensuite, Perse & Juvénal l'ont traitée. Ennius néanmoins lui avoit déjà donné l'exemple, comme Horace lui-même le témoigne par ces vers, où il compare Lucile avec Ennius:

Fuerit Lucilius, inquam,
Comis & urbanus; fuerit limatior idem,
Quàm rudis & Græcis intacti carminis auctor.

Mais les * satyres d'Ennius, semblables à celles de Lucile & d'Horace pour le fond, en différoient seulement pour la forme, en ce qu'elles étoient mêlées de plusieurs sortes de vers.

* Olim carmen, quod ex variis poematibus constabat, SATYRA dicebatur, quæ scripserunt Pacuvius & Ennius. *Diomed. Grammat.*

Satyra, cibi genus, ex variis rebus conditum. *Fest.*

C'eſt comme je l'ai déjà dit, la nouvelle forme que Lucile donna à la ſatyre, qui l'en a fait regarder * par Horace & par Quintilien comme l'auteur & l'inventeur ; & il avoit mérité ce nom à juſte titre.

Il ** y avoit encore une autre eſpece de *ſatyre*, née auſſi de l'ancienne : c'eſt celle que l'on appelle *Varronienne*, ou la ſatyre *Ménippée ;* parce que Varron, le plus ſavant des Romains, en fut le premier auteur, & qu'il imita dans cet ouvrage les manieres de Ménippe Gadarénien, philoſophe cynique. Cette ſatyre n'étoit pas ſeulement mêlée de pluſieurs ſortes de vers ; Varron y avoit entremêlé de la proſe, & avoit fait un mélange de grec & de latin. L'ouvrage de Pétrone, celui de Sénéque ſur la mort de Claudius, & celui de Boéce de la conſolation de la philoſophie, ſont autant de ſatyres ſemblables à celles de Varron. Je reviens à mon ſujet.

Lucile compoſa trente livres de ſatyres, où il cenſuroit nommément & d'une maniere très-piquante pluſieurs perſonnes qualifiées, comme Horace nous l'apprend, ne reſpec-

* Quid cùm eſt Lucilius auſus
Primus in hunc operis componere carmina morem ?
Sat. 1. *lib.* 2.

Satyra quidem tota noſtra eſt, in qua primis inſignem laudem adeptus eſt Lucilius. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

** Alterum illud eſt & prius *ſatyræ* genus, quod non ſola carminum varietate condidit Terentius Varro, vir Romanorum eruditiſſimus. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

tant & ne ménageant que la vertu ſeule, & les hommes vertueux.

Primores populi arripuit, populumque tributim,
Scilicet uni æquus virtuti, atque ejus amicis.

Sat. 1. lib. 2.

Sa plume faiſoit trembler les coupables, comme s'il les eût pourſuivis l'épée à la main.

Enſe velut ſtricto quoties Lucilius ardens
Infremuit, rubet auditor cui frigida mens eſt
Criminibus, tacitâ ſudant præcordia culpâ.

Juvenal. Sat. 1.

Lucile * avoit coutume de dire qu'il ne ſouhaitoit ni des lecteurs ignorans, ni des lecteurs trop ſavans. En effet ces deux ſortes de lecteurs ſont quelquefois également redoutables. Les uns ne voient pas aſſez, & les autres voyent trop. Les uns ne connoiſſent pas ce que l'on préſente de bon, on n'a aucune juſtice à en attendre; & l'on ne ſauroit cacher aux autres ce qu'on a d'imparfait.

Il n'y a pas d'apparence qu'il ſoit mort à l'âge de 46 ans, comme quelques-uns l'aſſurent. Horace l'appelle vieillard, lorſqu'il dit que Lucile confioit à ſes livres, comme à de fideles amis, tous ſes ſecrets, & tout ce qui lui arrivoit dans la vie.

* Caius Lucilius, homo doctus & perurbanus, dicere ſolebat, ea quæ ſcriberet, neque ab indoctiſſimis neque ab doctiſſimis legi velle : quòd alteri nihil intelligerent, alteri plus fortaſſe quàm de ſeipſe. *De Orat. lib. 2. n. 25.*

Sat. 1. lib. 2. Ille velut fidis arcana ſodalibus olim
Credebat libris: neque, ſi malè geſſerat uſquam,
Decurrens aliò, neque ſi benè. Quo fit ut omnis
Votivâ pateat veluti deſcripta tabellâ
Vita ſenis.

Pompée, du côté maternel, étoit petit-fils, ou plutôt petit-neveu de Lucile.

De tous ſes ouvrages, il ne nous reſte que quelques fragmens de ſes ſatyres.

Ce poéte eut une grande réputation de ſon vivant même, & il la conſerva long-tems après ſa mort, juſques-là qu'il avoit encore, du tems de Quintilien *, des partiſans ſi zélés, qu'ils le préféroient, non-ſeulement à tous ceux qui avoient travaillé dans le même genre que lui, mais généralement à tous les poétes de l'antiquité.

Sat. 4. lib. 1. Horace en jugeoit bien autrement. Il nous le repréſente à la vérité comme un poéte d'un goût fin & délicat pour la raillerie, *facetus emunctæ naris* : mais dur & forcé dans ſa compoſition : ne pouvant ſe donner la peine qu'il faut prendre pour écrire, c'eſt-à-dire, pour écrire bien : car d'écrire beaucoup, c'étoit ſon grand défaut. Il étoit fort content de lui-même, & croyoit avoir fait merveilles, quand il avoit dicté deux cens vers en moins de tems qu'il n'en falloit pour les jetter ſur le papier. En un mot Ho-

* Lucilius quoſdam ita deditos ſibi adhuc habet amatores, ut eum non ejuſdem modò operis auctoribus, ſed omnibus poetis præferre non dubitent. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

race le compare à un fleuve, qui parmi beaucoup de boue, roule néanmoins un ſable précieux.

Satyr. lib. 1.

Le jugement qu'Horace avoit porté de Lucile, excita dans Rome de grandes clameurs. Les partiſans de ce dernier, outrés de voir qu'on eut oſé parler de la ſorte de leur héros, publierent qu'Horace n'avoit médit de Lucile que par envie, & pour ſe mettre par-là au-deſſus de lui. Nous ne devons pas leur ſavoir mauvais gré de leurs plaintes, quelque injuſtes qu'elles fuſſent : car elles nous ont valu une excellente ſatyre, dans laquelle Horace, en rendant à Lucile toute la juſtice qui lui eſt due, confirme & ſoutient par de ſolides preuves le jugement qu'il en a porté.

Je ſuis fâché, pour l'honneur de Quintilien, qu'un critique auſſi ſenſé que lui, & d'un goût ſi exact, s'écarte ici du ſentiment d'Horace. Il ne peut lui pardonner d'avoir comparé les écrits de Lucile à des eaux bourbeuſes, d'où l'on peut pourtant tirer quelque choſe de bon. Je * *trouve*, dit-il, *en lui une érudition merveilleuſe, & une très-grande liberté, qui rend ſes ouvrages piquans & pleins de ſel.* Horace lui accorde ces dernieres qualités, qui n'empêchoient pas qu'il n'y eût dans Lucile beaucoup d'endroits vicieux, qui méritoient d'ê-

* Nam & eruditio in eo mira, & libertas, atque inde acerbitas, & abundè ſalis. *Lib.* 10. *cap.* 1.

tre retranchés ou réformés. Pour l'*érudition*, Quintilien heurte ici directement le sentiment de Cicéron. *Ses * Ouvrages*, dit-il en parlant de Lucile, *sont assez légers ; on y trouve beaucoup de plaisanterie, mais peu d'érudition.* Au reste nous ne pouvons pas bien juger aujourd'hui d'un poëte dont il ne nous reste presque rien.

§. II. *Second âge de la poésie Latine.*

L'INTERVALLE de tems dont je parle ici, qui s'est écoulé depuis Jules-César jusqu'au milieu de l'Empire de Tibere, & qui renferme environ cent ans, a toujours été regardé, par rapport aux belles-lettres, comme le siecle d'or, pendant lequel une foule de beaux esprits en tout genre, poétes, historiens, orateurs, ont porté la gloire de Rome au plus haut comble. Jusques-là la littérature avoit fait de grands efforts, & l'on peut dire même de grands progrès : mais elle n'étoit point encore parvenue à ce juste degré de maturité qui fait la perfection des arts. Il y avoit dans les écrits du bon sens, du jugement, de la solidité, de la force, mais peu d'art, encore moins d'ornement, nulle délicatesse. Un petit nombre d'heureux génies, réunis dans un espace de tems assez court, tout d'un coup,

* Et sunt scripta illius (Lucilii) leviora, ut urbanitas summa appareat, doctrina mediocris. *Cic. de Finib. lib.* I. *n.* 7.

& comme inſpirés, ajoutant aux excellentes qualités de leurs prédéceſſeurs celles qui leur avoient manqué, fixerent en tout genre le bon goût pour toujours, & d'une maniere irrévocable; de ſorte que dès qu'on commença à perdre de vue ces parfaits modeles, tout commença auſſi-tôt à dégénérer.

Les heureux commencemens qui ont été expoſés préparoient aux merveilles qui ſuivirent: & de même que la premiere notion des belles-lettres dans Rome étoit venue de la Grece, auſſi fut-ce en étudiant de plus en plus les écrivains Grecs, que les Romains parvinrent à la perfection. Les premiers poëtes, tragiques & comiques particulierement, s'étoient contentés de traduire les pieces grecques.

Tentavit quoque rem, ſi dignè vertere poſſet,
Et placuit ſibi.

Horat. Ep. 1. lib. 2.

Ils firent enſuite un pas de plus. Ils oſerent voler de leurs ailes, & firent des piéces toutes romaines.

Nil intentatum noſtri liquere poëtæ :
Nec minimum meruere decus, veſtigia Græca
Auſi deſerere, & celebrare domeſtica facta ;
Vel qui Prætextas, vel qui docuere Togatas.

Id. de Art. Poet.

Ce qui n'avoit pas tout-à-fait réuſſi aux poëtes dramatiques, réuſſit parfaitement à Horace dans la poëſie lyrique.

Rome, animée d'une noble émulation,

qui fut le fruit de la lecture des ouvrages grecs, & de l'estime qu'on en avoit conçue, se proposa de les égaler, & même, s'il se pouvoit, de les surpasser: dispute bien louable & bien utile entre des nations, & qui leur fait également honneur!

Ajoutez à ce premier motif le caractere admirable des personnes qui, pour lors, avoient l'autorité souveraine à Rome, l'estime qu'on y faisoit des gens de lettres, les marques de distinction dont ils étoient honorés, les solides récompenses qu'on leur accordoit, & le respect général pour ceux qui se distinguoient par un mérite singulier; respect qui alloit presque jusqu'à les égaler aux premiers & aux plus puissans de la République. On l'a dit dans tous les tems, & l'on ne peut trop le répéter: c'est * l'émulation qui anime les esprits. La vue du mérite des autres, mêlée en même tems d'une juste admiration pour leurs excellens ouvrages, & d'un secret dépit de se sentir inférieur à eux, allume une ardeur pour la gloire qui est capable de tout. Et ce sont ces généreux efforts, excités & soutenus par l'espérance du succès, qui portent les arts à leur souveraine perfection.

C'est ce qui arriva, sur-tout du tems

* Alit æmulatio ingenia: & nunc invidia, nunc admiratio, incitationem accendit: naturaque, quod summo studio petitum est, ascendit in summum. *Vell. Paterc. lib.* 1. *cap.* 7.

d'Augufte, pour la poéfie, pour l'hiftoire, pour l'éloquence. Mais il ne s'agit ici que de la poéfie. Je rapporterai en peu de mots l'hiftoire des poëtes qui fe font le plus diftingués pendant ce beau fiecle de Rome. Je crois pouvoir ranger dans leur claffe Térence dont je viens de parler, qui les a précédés pour le tems, mais qui ne leur céde point pour le mérite. C'eft le premier entre les poëtes latins qui femble avoir levé en quelque forte l'étendart de la perfection, & avoir fait naître aux autres, par fon exemple, le defir & l'efpérance d'y parvenir.

AFRANIUS (*L. Afranius Quintianus*) étoit fort eftimé chez les anciens. Il * excelloit dans les comédies appelées ** *Togatæ* & *Atellanæ*. Horace femble le comparer à Ménandre :

Dicitur Afranî toga conveniffe Menandro. *In Art. Poet.*

Il étoit contemporain de Térence, mais beaucoup plus jeune; & il ne commença à avoir de la réputation qu'après fa mort. Il le mettoit au-deffus de tous les autres poëtes, & ne vouloit pas qu'on entreprît de lui en égaler aucun, de ceux apparemment

* Togatis excellit Afranius. *Quintil. l.* 10. *c.* 1.

** *On appeloit ces Comédies* Atellanæ, *d'Atella ville de Campanie, d'où elles avoient paffé à Rome:* & Togatæ, *parce qu'on n'y repréfentoit que des actions & des perfonnes romaines, défignées par la* Toge *qui en étoit l'habit propre.*

qui avoient écrit dans le même genre que lui.

Terentio non ſimilem dices quempiam.

Frag. Afran. Quintil. Ib.

Il étoit fort eſtimé pour ſes piéces de poéſies, & abſolument décrié pour ſes mœurs.

AN. M. 3908.

LUCRECE (*Titus Lucretius Carus*) naquit ſelon la Chronologie d'Euſebe, la deuxieme année de la cent ſoixante-onzieme olympiade, douze ans après Cicéron, ſous le conſulat de Luc. Licinius Craſſus & de Q. Mutius Scævola, l'an de Rome 658. Il ſe tua lui-même à l'âge de 44 ans. On lui avoit donné un philtre qui le fit tomber en fureur. Cette manie lui laiſſoit des momens lucides, pendant leſquels il compoſa les ſix livres *De rerum naturâ*, où il explique fort au long la phyſique d'Epicure dont il ſera parlé dans la ſuite. Il dédia ſon poéme à C. Memmius, qui avoit eu les mêmes maîtres que lui, & qui ſans doute étoit dans les mêmes ſentimens.

Cic. ad Q. fratr. Epiſt. 11. lib. 2.

La même chronique d'Euſebe nous apprend que cet ouvrage fut corrigé par Cicéron après la mort de l'Auteur. Cicéron ne parle qu'une ſeule fois de Lucrece; cependant il a eu ſouvent lieu d'en faire mention; & cet endroit, d'ailleurs aſſez obſcur, eſt lu différemment. *Lucretii poemata, ut ſcribis, ita ſunt* (d'autres liſent *non ita ſunt*) *multis luminibus ingenii, multæ tamen artis.*

Jamais homme ne nia plus hardiment que ce poëte la providence, & ne parla de la divinité avec plus d'insolence & d'audace. Il entre en matiere par ce début, en faisant l'éloge d'Epicure. « Pendant, » dit-il, que le genre humain gémissoit » asservi honteusement sous le dur joug » d'une religion impérieuse, qui se disoit » descendu du ciel, & qui faisoit trembler » toute la terre : un mortel, né dans la Grèce, osa le premier, d'un air hardi & intrépide, lever contr'elle l'étendart de la » guerre, sans que ni l'autorité des dieux, » ni la crainte des foudres, ni le ciel avec » le bruit effrayant de ses tonnerres fussent » capables de l'arrêter. Tous ces objets, au » contraire, ne servirent qu'à animer son » courage, & à le fortifier dans le dessein » qu'il avoit de forcer les barrieres de la » nature, & de pénétrer dans ses mysteres » les plus secrets ».

Humana ante oculos fœdè cùm vita jaceret
In terris oppressa gravi sub relligione ;
Quæ caput à cœli regionibus ostendebat,
Horribili super aspectu mortalibus instans :
Primùm Graius homo mortales tollere contrà
Est oculos ausus, primusque obsistere contrà.
Quem nec fama deûm, nec fulmina, nec minitanti
Murmure compressit cœlum : sed eo magis acrem
Irritat virtutem animi, confringere ut arcta
Naturæ primus portarum claustra cupiret.

Lucrece, dans tout ſon ouvrage, établit pour principe que les dieux ne ſe ſoucient & ne ſe mêlent de rien; & il prend à tâche d'expliquer les effets de la nature, la formation & la conſervation du monde, par le ſeul mouvement des atomes, & de réfuter ceux qui reconnoiſſent pour premiere cauſe la puiſſance & la ſageſſe d'une divinité. On connoîtra plus à fond ſes ſentimens, lorſque j'expoſerai ceux d'Epicure ſon maître.

Ce poëte a beaucoup de nobleſſe, de force & de génie: mais ſes vers ſont ſi fort éloignés de la douceur & de l'harmonie de ceux de Virgile, qu'on croiroit qu'il auroit vécu des ſiécles avant lui.

AN.M.3916. CATULLE (*Caius* ou *Quintus Valerius Catullus*) naquit à Vérone, l'an de Rome 666. La délicateſſe de ſes vers lui acquit l'amitié & l'eſtime des ſavans & des beaux eſprits qui étoient pour lors à Rome en grand nombre.

Il écrivit contre Céſar deux épigrammes ſatiriques, dans* l'une deſquelles il le traite avec une hauteur & un air mépriſant, que Quintilien a raiſon de traiter d'extravagance.

Nil nimium, Cæſar, ſtudeo tibi velle placere;
Nec ſcire utrum ſis ater an albus homo.

* Negat ſe magni facere aliquis Poetarum, *utrum Cæſar ater an albus homo ſit*: inſania. *Quintil. lib.* 11. *cap.* 1.

Ces vers, quelque injurieux qu'ils fussent, ne servirent qu'à faire éclater la modération de la personne offensée. César ne dissimula pas son mécontentement, mais il se contenta d'obliger le poëte à lui faire satisfaction, & l'invita à souper pour le soir même.

Une simplicité élégante, des graces naturelles, sont le caractere de Catulle. Heureux, s'il n'avoit point déshonoré souvent cette aimable naïveté par une impudence cynique!

LABÉRIUS (*Decimus*), Chevalier Romain, réussit admirablement à faire des Mimes, qui étoient de petites pieces comiques. A Rome, un homme de naissance qui composoit des poésies pour le théâtre, ne se dégradoit point : mais il ne pouvoit les représenter lui-même sans se déshonorer. Malgré cette opinion établie de longue main, Jules-César pressa vivement Labérius de monter sur le théâtre pour y jouer une de ses pieces, & lui donna pour cet effet une somme considérable. Le poëte s'en défendit long-temps, mais enfin il fallut céder. Les * prieres d'un prince, en de pareilles occasions, sont des ordres. Dans le prologue de cette piece, Labérius exhale sa douleur d'une maniere fort respectueuse

AN. M. 3952.

* Potestas, non solùm si invitet, sed & si supplicet, cogit. *Macrob.* Quod est potentissimum imperandi genus, rogabat qui jubere poterat. *Auson.*

pour César, & en même tems fort touchante. C'est un des plus beaux morceaux de l'antiquité. Je l'ai inséré tout entier avec la traduction dans le premier tome du Traité des Etudes. Macrobe nous l'a conservé avec quelques autres fragmens de la même piece.

Il nous apprend aussi que ce Chevalier Romain, outré de dépit d'avoir vu ainsi sa vieillesse déshonorée, pour s'en venger en la maniere seule dont il le pouvoit, fit malignement couler dans la piece dont nous venons de parler, quelques traits piquans contre César. Un valet maltraité par son maître, s'écrioit : *Romains, à mon secours, nous perdons la liberté.*

Porro, Quirites! Libertatem perdimus.

Et peu après il ajoutoit : *Il faut nécessairement que celui qui se fait craindre de beaucoup de personnes, en craigne aussi lui-même beaucoup.*

Necesse est multos timeat, quem multi timent.

Tout le peuple, à ces traits, reconnut César, & jetta les yeux sur lui. Quand la piece fut finie, César, comme pour le réhabiliter dans la dignité de Chevalier Romain, à laquelle il avoit dérogé par complaisance pour lui, le gratifia d'un anneau, qu'on pouvoit regarder comme de nouvelles lettres de noblesse. Labérius alla ensuite pour

prendre ſa place parmi les Chevaliers, qui ſe ſerrerent de telle ſorte, qu'il n'en trouva point.

P. SYRUS étoit Syrien de nation, d'où lui eſt venu ſon ſurnom de Syrus. D'eſclave qu'il étoit à Rome, où on l'avoit amené encore enfant, il devint affranchi très-jeune, & fut inſtruit avec beaucoup de diſtinction. Il excella dans la poéſie *Mimique*, où il devint le rival de Labérius, & qu'il ſurpaſſa même au jugement de Jules-Céſar. Mais on croit que cette préférence qu'il lui donna ne fut que pour mortifier Labérius, qui avoit jetté dans ſa piece quelques traits malins contre lui.

Nous avons un ouvrage de Syrus, qui renferme des ſentences en vers iambes libres, rangés ſelon l'ordre alphabétique. Sénéque le pere rapporte le ſentiment de Caſſius Sévérus, qui mettoit ces ſentences au-deſſus de ce qu'il y a de meilleur dans les poëtes comiques & tragiques. C'eſt beaucoup dire. Sénéque le fils les regardoit auſſi comme un excellent modele.

On a donné depuis peu au public une traduction de ces ſentences, & d'un poéme de Cornélius Sévérus, intitulé l'*Etna*, qui n'avoit jamais paru dans notre langue. On doit ſavoir gré aux auteurs qui cherchent ainſi à l'enrichir d'ouvrages anciens qui lui ſont inconnus & nouveaux pour elle. Ce traducteur * obſerve que *la Bruyere* a

* *M. Accarias de Ser-*

rionne, Avocat au Conseil.

répandu dans ses caracteres presque toutes les sentences de P. Syrus; & il en rapporte plusieurs exemples, tels que ceux-ci:

Fortuna usu dat multa, mancipio nihil.
Levis est fortuna: citò reposcit, quod dedit.

« La fortune ne donne rien: elle ne fait que » prêter pour un tems. Demain elle rede- » mande à ses favoris, ce qu'elle semble » leur donner pour toujours.

Mortem timere crudelius est, quàm mori.

» La mort n'arrive qu'une fois, & se fait » sentir à tous les momens de la vie. Il est » plus dur de l'appréhender que de la souf- » frir.

Est vita misero longa, felici brevis.

» La vie est courte pour ceux qui sont dans » les joies du monde; elle ne paroît lon- » gue qu'à ceux qui languissent dans l'af- » fliction ».

POLLION (*C. Asinius Pollio*), homme consulaire, & célébre orateur, avoit aussi composé des tragédies latines, fort estimées de son tems. Horace en parle plus d'une fois.

Od. 1. lib. 2.

Paulum severæ Musa Tragœdiæ
Desit theatris

Sat. 10. lib. 2.

Pollio regum
Facta canit pede ter percusso.

Virgile en fait aussi mention avec éloge.

Pollio & ipſe facit nova carmina. *Eclog. 3.*

Il * eſt le premier qui ouvrit à Rome une bibliothéque à l'uſage du public.

Auguſte le preſſant de ſe joindre à lui contre Antoine, il lui repréſenta que les ſervices qu'il avoit rendus à Antoine, & ceux qu'il en avoit reçus, ne lui permettoient pas de prendre parti contre lui ; qu'ainſi il avoit réſolu de demeurer neutre, comptant bien qu'il deviendroit la proie du vainqueur.

Le même prince ayant, dans une autre occaſion, écrit contre lui des vers feſcennins : *Je * me donnerai bien de garde*, dit-il, *d'y répondre : il n'eſt pas ſûr d'écrire contre un homme qui peut nous proſcrire.*

AN. M. 3534. AN. U. C. 684. *Vit. Virgil. incert. Auct.*

VIRGILE (*Publius Virgilius Maro*) naquit dans un village nommé Andès, près de Mantoue, de parens fort obſcurs, ſous le conſulat de Cn. Pompeius Magnus, & de M. Licinius Craſſus.

Il paſſa les premieres années de ſa vie à Crémone. A l'âge de dix-ſept ans il prit la robe virile. Ce jour fut celui où mourut le poëte Lucrece.

Après avoir fait quelque ſéjour à Milan, il ſe tranſporta à Naples, où il étudia les lettres latines & les lettres grecques avec une

* Aſinii Pollionis hoc Romæ inventum, qui primus, Bibliothecam dicando, ingenia hominum rem publicam fecit. *Plin. lib.* 35. *c.* 1.

** At ego taceo. Non eſt enim facile in eum ſcribere, qui poteſt proſcribere.

extrême application ; & enſuite les mathé-matiques & la médecine.

On attribue à la jeuneſſe de Virgile plu-ſieurs petites pieces, qui ne paroiſſent pas dignes de lui.

AN. M. 3963. AN. U. C. 713

Ayant été chaſſé de ſa maiſon & d'un pe-tit champ qui étoit ſa poſſeſſion unique, par la diſtribution qu'on fit aux ſoldats vé-térans d'Auguſte des terres du Mantouan & du Crémonois, il vint alors pour la pre-miere fois à Rome, & par le crédit de Mé-céne & de Pollion, tous deux protecteurs des gens de lettres, il recouvra ſon champ, & fut remis en poſſeſſion de ſon patrimoine.

C'eſt ce qui donna lieu à ſa premiere églogue, & ce qui commença à le faire con-noître d'Auguſte, dont il avoit inſéré un bel éloge dans cet églogue, précieux monu-ment de ſa reconnoiſſance. Ainſi, par l'évé-nement, ſa diſgrace devint la ſource de ſa fortune. Il finit ſes Bucoliques au bout de trois ans : ouvrage d'une extrême délicateſſe, & qui fit entrevoir dès-lors ce qu'on pouvoit attendre d'une plume qui ſavoit ſi bien allier les graces naturelles avec la correction. Ho-race en peint le caractere en deux mots :

Molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure Camœnæ.

On * ſait qu'en bonne latinité le mot *fa-*

* *Facetum* non tantùm circa ridicula opinor con-ſiſtere.... Decoris hanc ma-gis, & excultæ cujuſdam elegantiæ appellationem puto. *Quintil. lib. 6. c. 3.*

cetus ne s'applique pas ſeulement à raillerie, à la plaiſanterie, mais qu'il ſe dit de tout diſcours, de tout ouvrage d'eſprit où régne un caractere de fineſſe, de délicateſſe, & d'élégance.

Mécéne, qui avoit beaucoup de goût pour la poéſie, & qui avoit ſenti tout le mérite de Virgile par l'eſſai qu'il venoit d'en donner, ne le laiſſa pas en repos, & l'engagea à entreprendre un nouvel ouvrage plus conſidérable que le premier. C'eſt faire un bel uſage de ſon crédit, & rendre un grand ſervice au public, que d'animer ainſi les gens de lettres, qui, ſouvent, faute d'un tel ſecours, demeurent dans l'inaction, & laiſſent inutiles de grands talens. Ce fut donc par le conſeil de Mécene que Virgile commença les Géorgiques, & il y travailla pendant ſept ans entiers. Il paroît que pour ſe mettre en état d'y donner toute ſon application, & pour être moins diſtrait, il ſe retira à Naples. C'eſt lui-même qui nous apprend cette circonſtance à la fin du quatrieme livre des Géorgiques. Il y marque auſſi la date du tems où il les acheva, qui étoit l'année 724 de Rome, où Auguſte, au retour d'Egypte, s'étant approché de l'Euphrate, jetta la terreur de ſes armes dans le pays par le bruit des victoires qu'il venoit de remporter, & obligea Tiridate & Phraate, qui ſe diſputoient l'un à l'autre l'empire des Parthes, de conſentir à une ſorte d'accommodement.

AN.M. 3967.
AN.U.C. 717

Dio. Caſſ. lib. 51.

Hæc ſuper arvorum cultu pecorumque canebam,
Et ſuper arboribus ; Cæſar dum magnus ad altum
Fulminat Euphratem bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque affectat Olympo.
Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, ſtudiis florentem ignobilis otî.

Il s'en falloit bien que le repos dont il jouiſſoit alors à Naples, fût un loiſir *ignoble* & obſcur, comme il lui plaît ici de l'appeler. L'ouvrage des Géorgiques, qui en fut le fruit, eſt le plus achevé pour la diction de tous ceux qu'il nous a laiſſés, & même de tout ce qui a jamais été compoſé de poéſies latines. C'eſt qu'il avoit eu tout le tems de le polir, & d'y mettre la derniere main.

Il retouchoit ſes ouvrages avec un ſoin & une exactitude qu'on a peine à concevoir. Quand le premier feu de la compoſition, où tout plaît, étoit paſſé, il revoyoit ſes productions : non plus avec la complaiſance d'un auteur & d'un pere, mais avec la ſévérité inexorable d'un cenſeur, & preſque d'un ennemi. Il dictoit la matinée pluſieurs vers ; & revenant de ſang-froid à l'examen, il s'occupoit le reſte du jour à les corriger, & les réduiſoit à un très-petit nombre.

Il avoit coutume de ſe comparer à l'ourſe, qui de groſſiers & difformes que ſont ſes petits en naiſſant, ne vient à bout de les

rendre ſupportables qu'à force de les lécher. C'eſt ainſi que ſe font les excellens ouvrages. Ce fut par cette correction que Virgile donna chez les Latins le ton de la bonne poéſie, & qu'il montra l'exemple d'une verſification exacte, douce, harmonieuſe. Que l'on compare avec ſes vers non-ſeulement ceux de Cicéron, mais ceux de Lucréce & de Catulle, ces derniers paroîtront raboteux, mal polis, rudes, antiques; & l'on ſeroit tenté, comme je l'ai déja dit, de croire ces vers plus anciens de quelques ſiecles que ceux de Virgile.

On dit qu'Auguſte, au retour de ſes expéditions militaires, ne crut pas pouvoir mieux ſe délaſſer de ſes fatigues qu'en entendant la lecture de cet admirable poëme, à laquelle il donna quatre jours conſécutifs. Virgile, chaque jour, lui en liſoit un livre. Il avoit un talent merveilleux de faire ſentir la beauté de ſes vers par une prononciation douce, articulée, harmonieuſe. Dès qu'il paroiſſoit un peu fatigué, Mécene prenoit ſa place, & le ſoulageoit. Agréables journées pour un prince qui a de l'eſprit & du goût! Plaiſir infiniment ſupérieur à ces fades & frivoles divertiſſemens, qui ſont preſque toute l'occupation des hommes! Mais combien eſt admirable la bonté de ce maître du monde, qui ſe familiariſe ainſi avec un homme de lettres, qui le traite preſque d'égal, qui ménage ſa voix & ſes forces,

& qui regarde sa santé comme un bien public!

Je ne sais pourtant si c'étoit la ménager, que de donner à Virgile des marques si touchantes d'estime & d'amitié. Car un Auteur, après de tels traitemens, ne se ménage plus lui-même, & se consume tôt ou tard par un travail opiniâtre.

Virgile commença aussi-tôt son Enéide. Il y mit onze ou douze ans. Auguste, occupé à la guerre contre les Cantabres, le pressa vivement, par plusieurs lettres qu'il lui écrivit, de lui envoyer quelque partie de son Enéide. Virgile s'en défendit toujours. Il lui * représenta que, si son Enée lui avoit paru digne de cet honneur, il le lui auroit volontiers envoyé : mais qu'il trouvoit son ouvrage bien plus difficile qu'il n'avoit cru, & qu'il commençoit à craindre que ce n'eût été pour lui une témérité & une sorte de folie d'avoir osé l'entreprendre.

AN. M. 3962. AN. U. C. 732.

Quand Auguste fut de retour, Virgile ne put pas se défendre davantage de satisfaire la juste impatience de l'Empereur. Il lui fit donc lecture des 2e, 4e & 6e livres de l'Enéide, en présence d'Octavie sa sœur. Elle avoit perdu peu de tems auparavant M. Claudius Marcellus son fils, prince d'un mérite infini, & qu'Auguste destinoit

* De Ænea quidem meo, si mehercule jam dignum auribus haberem tuis, libenter mitterem. Sed tanta inchoata res est, ut pene vitio mentis tantum opus ingressus mihi videar. *Macrob. lib. 1. cap. ult.*

pour lui ſuccéder à l'Empire. Virgile avoit placé l'éloge du jeune Marcellus dans le 6ᵉ livre de l'Enéide avec tant d'adreſſe, & tourné d'une maniere ſi admirable, qu'il n'y a point de lecteur qui puiſſe le lire ſans en être vivement touché. Quand il fut venu à cet endroit, la récitation de ces vers, qui ſont au nombre de vingt-ſix, fit fondre en larmes l'Empereur & Octavie. On dit même qu'Octavie s'évanouit à ces paroles : *Tu Marcellus eris*. Elle fit compter au poëte dix grands ſeſterces (*dena ſeſtercia*) pour chaque vers, ce qui montoit à la ſomme de trente-deux mille cinq cens livres.

Virgile, après avoir achevé l'Enéide, avoit deſtiné une retraite de trois ans pour la revoir & la polir. Il partit dans ce deſſein pour la Gréce. Ayant rencontré à Athenes Auguſte qui revenoit de l'Orient, il changea d'avis, & prit le parti de le ſuivre à Rome. Il fut attaqué d'une maladie en chemin, & s'arrêta à Brunduſe. Sentant croître ſon mal, il demanda avec inſtance ſes manuſcrits, afin de jetter au feu l'Enéide. Et parce qu'on n'eut point la complaiſance de les lui apporter, il ordonna par ſon teſtament qu'on la brulât comme un ouvrage imparfait. Tucca & Varius qui étoient préſens, lui repréſenterent qu'Auguſte ne le permettroit pas. Sur leur repréſentation Virgile leur légua ſes écrits, à condition qu'ils n'y ajouteroient rien, & qu'ils laiſſeroient à demi

faits les vers qu'ils trouveroient en cet état.

AN.M.3986. Virgile mourut à Brundufe, l'année de Rome 735, âgé de cinquante-deux ans. Ses os furent tranfportés à Naples, & enfevelis à deux milles de la ville, avec cette infcription que lui-même avoit faite, & qui renferme en deux vers le lieu de fa naiffance, de fa mort, de fa fépulture, & le dénombrement de fes ouvrages.

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope. Cecini pafcua, rura, duces.

Il faut que le poëme épique foit un ouvrage d'une extrême difficulté, puifque pendant plufieurs fiecles, tant chez les Grecs que chez les Romains, à peine s'eft-il trouvé deux génies affez fublimes pour en foutenir toute la force & toute la dignité. Et depuis eux, a-t-on, dans quelque langue que ce foit, des poëmes épiques qu'on puiffe juftement comparer à ceux d'Homére & de Virgile?

J'ai marqué, en parlant du premier, comment Virgile avoit formé le deffein & le plan de l'Enéide fur l'Iliade & l'Odyffée d'Homére, ce qui donne un grand avantage à l'original fur fon imitateur. Cependant les fiecles paffés n'ont point encore décidé auquel des deux on doit donner la préférence. En attendant que ce procès foit jugé, & apparemment il ne le fera jamais, on peut s'en tenir au fentiment de Quinti-lien,

lien, que j'ai déja rapporté. Il * y a, dit-il, dans Homere plus de génie & de naturel, dans Virgile plus d'art & de travail. Le premier l'emporte inconteſtablement par le grand & le ſublime : l'autre compenſe peut-être ce qui lui manque de ce côté-là, par une exactitude qui ſe ſoutient par-tout également. On doit auſſi mettre en ligne de compte que Virgile n'a pu mettre la derniere main à ſon ouvrage, qui ſans doute auroit été encore beaucoup plus parfait qu'il n'eſt, quoique, tel qu'il eſt, il ſoit infiniment eſtimable.

On peut mettre, à coup-sûr, parmi les folies de Caligula, le mépris & la haine qu'il fit paroître pour Virgile, dont il tâcha de faire ôter de toutes les bibliothéques les écrits & le portrait. Il eut l'extravagance de dire que c'étoit un homme ſans eſprit & ſans ſavoir : *nullius ingenii*, *minimæque doctrinæ*. L'Empereur Alexandre Sévere en jugea bien autrement. Il l'appeloit le Platon des poëtes, & il en mit le portrait avec celui de Cicéron, dans la chapelle où il avoit donné place à Achile & aux grands hommes. Il eſt beau, pour l'honneur des lettres, de voir placer de la main d'un Em-

Sueton. in Calig. c. 34.

Lamprid. in Alex. Sev.

* Et hercle, ut illi naturæ cœleſti atque immortali ceſſerimus, ita curæ & diligentiæ vel ideo in hoc plus eſt, quòd ei fuit magis laborandum : & quantum eminentioribus vincimur, fortaſſe æqualitate penſamus. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

pereur sur une même ligne, les poëtes, les orateurs & les conquérans.

J'exposerai dans la vie d'Horace un trait de celle de Virgile, qui, ce me semble, lui fait, autant, ou même plus d'honneur, que son talent pour la poésie.

AN. M. 3940.

HORACE (*Quintus Horatius Flaccus*) étoit de Venuse, &, comme il le dit lui-même, fils d'un affranchi. Il naquit l'an de Rome 688.

Horat. Sat. 6. lib. 1.

Son pere, quoique simple affranchi, & d'une fortune très-médiocre, prit un soin particulier de son éducation. Des officiers riches & accommodés se contentoient d'envoyer leurs enfans chez un maître qui apprenoit à lire, à écrire & à compter. Le pere d'Horace, qui reconnut en son fils un fonds d'esprit capable des plus grandes choses, eut le courage de le mener lui-même à Rome, pour lui donner une éducation telle que les chevaliers & les sénateurs la donnoient à leurs enfans. A voir la maniere dont le jeune Horace étoit vêtu, & les esclaves qui le suivoient, on l'eût pris, dit-il lui-même, pour un riche héritier d'une longue suite d'ayeux opulens ; & cependant son pere n'avoit pour tout bien qu'une petite terre. Peut-être excédoit-il en ce point : mais qui oseroit le condamner ? Il ne craignit point de se ruiner ni lui ni son fils, en employant tout son revenu à le faire bien instruire, comptant qu'une bonne éducation

étoit le meilleur patrimoine qu'il pût lui laisser. Il fit plus, & prenant la peine de le garder lui-même, il lui servit de gouverneur, & l'accompagnoit chez tous ses maîtres.

Ipse mihi custos incorruptissimus omnes
Circum Doctores aderat.

On est charmé de voir le respect & la vive reconnoissance qu'Horace fit paroître pendant toute sa vie pour un tel pere. « Par » ses soins, dit-il, il m'a conservé la pureté, » qui est le premier fondement de la vertu; » & il m'a garanti, non-seulement de toute » action déshonnête, mais encore de tout » reproche, & de tout soupçon ». Que les jeunes gens pesent bien ces paroles, & qu'ils se souviennent que c'est un payen qui pense & qui parle de la sorte.

Quid multa? Pudicum,
Qui primus virtutis honos, servavit ab omni
Non solùm facto, verùm opprobrio quoque turpi.

Le pere d'Horace, quoique sans lettres & sans érudition, n'étoit pas moins utile à son fils que les maîtres les plus habiles qu'il pouvoit entendre. Il le formoit en particulier, l'instruisoit familiérement, & s'appliquoit à lui inspirer de l'horreur pour les vices, en les lui rendant sensibles par des exemples. S'il vouloit le détourner de quelque mauvaise action, Pourrois-tu, lui disoit-il, douter si l'action dont je veux t'éloigner

Sat. 4. lib 1.

eſt contraire à la vertu & à tes véritables intérêts, pendant qu'un tel, qui l'a faite, s'eſt abſolument décrié? que cet autre, par ſes débauches, a ruiné ſon bien & ſa ſanté: (& c'étoit ici que venoit le coup de ſatyre.) S'il vouloit, au contraire, le porter à faire quelque bonne action, il lui citoit quelqu'un qui l'avoit faite avec ſuccès; & il choiſiſſoit toujours les principaux d'entre les ſénateurs & les plus gens de bien.

Cette maniere d'inſtruire les jeunes gens a ſon utilité, pourvu qu'elle ne dégénere point en mediſance & en ſatyre. Les * exemples font bien plus d'impreſſion ſur l'eſprit, que tous les diſcours & toutes les moralités. C'eſt auſſi de cette ſorte que Déméa inſtruit ſon fils dans les Adelphes de Térence. *Act. 3. ſc. 3.*

Nihil prætermitto, conſuefacio. Denique
Inſpicere tanquam in ſpeculum in vitas omnium
Jubeo, atque ex aliis ſumere exemplum ſibi.
Hoc facito, & hoc fugito, &c.

« Je n'oublie rien, je l'accoutume peu à
» peu à la vertu. Enfin je l'oblige à regarder
» comme dans un miroir, dans la vie des
» autres, & à apprendre par leur exemple
» à faire le bien & à fuir le mal ».

Si l'on en croit Horace, c'eſt à ces inſtructions paternelles, reçues avec attention

* Longum iter eſt per præcepta, breve & efficax per exempla. *Senec. Epiſt.* 6, *lib.* 1.

& docilité, qu'il étoit redevable de se voir exempt des grands défauts.

> Ex hoc ego sanus ab illis
> Pernitiem quæcumque ferunt, mediocribus, & queis
> Ignoscas, vitiis teneor.

Mais c'est aussi à ces mêmes leçons qu'il attribue, soit par plaisanterie, ou autrement, le goût satyrique qui lui resta toute sa vie.

Il ne pouvoit se lasser d'admirer son bonheur d'avoir un tel pere, & il en parle avec une reconnoissance qu'on ne peut assez estimer. « Jamais je n'aurai honte d'un si bon » pere, tant que je saurai penser. Jamais je » ne suivrai l'exemple de la plupart des » gens, qui, pour excuser la bassesse de leur » naissance, ont soin d'observer que s'ils » n'ont pas eu des peres illustres, cela ne vient » point de leur choix. Je parle & pense bien » autrement. Car si la nature nous permet- » toit de recommencer notre vie depuis un » certain nombre d'années, & qu'elle nous » donnât la liberté de choisir les peres de » qui nous voudrions naître, je laisserois » chacun choisir au gré de sa vanité : mais » pour moi, content de ceux que j'ai, je n'en » irois point prendre au milieu des fais- » ceaux, ni sur les sieges curules ».

Sat. 6. lib. 1.

> Nil me pœniteat sanum patris hujus; eoque
> Non, ut magna dolo factum negat esse suo pars,
> Quòd non ingenuos habeat clarosque parentes,

Sic me defendam. Longè mea diſcrepat iſtis
Et vox & ratio. Nam, ſi natura juberet
A certis annis ævum remeare peractum,
Atque alios legere ad faſtum quoſcumque parentes
Optaret ſibi quiſque; meis contentus, honeſtos
Faſcibus & ſellis nollem mihi ſumere.

Il faut avouer qu'il y a bien de la baſſeſſe d'eſprit à rougir de celle de ſa naiſſance. On a remarqué ſans doute que la plupart des illuſtres Ecrivains que j'ai cités juſqu'ici, étoient d'une condition obſcure, & que beaucoup même avoient été eſclaves. Eſt-il jamais tombé dans l'eſprit d'aucun homme ſenſé d'en faire pour cela moins de cas. La nobleſſe, les richeſſes, les grandes places, peuvent-elles entrer en comparaiſon avec les talens de l'eſprit, & ſont-elles toujours une preuve du mérite ?

AN. M. 3959. Quand Horace fut arrivé à l'âge d'environ dix-neuf ans, ſon pere l'envoya étudier à Athènes : car il ne le laiſſa aller, & ne le voulut perdre de vue que quand il fut en âge de ſe conduire lui même, & de ſe préſerver de la corruption qui régnoit alors. Il avoit été inſtruit à Rome dans l'étude des belles-lettres, & s'y étoit formé le goût principalement par la lecture d'Homere. Il paſſa à des connoiſſances plus élevées dans la Gréce, & s'attacha à l'étude de la philoſophie. Il paroît que cette étude lui plaiſoit beaucoup, & il regretta fort de

quitter plutôt qu'il n'auroit ſouhaité un ſéjour ſi agréable. Brutus paſſant par Athénes pour aller en Macédoine, emmena avec lui pluſieurs jeunes gens, au nombre deſquels étoit Horace. Il le fit tribun des ſoldats. Horace avoit demeuré à Athénes quatre ou cinq ans.

Romæ nutriri mihi contigit, atque doceri, *Epiſt. 2. l. 2.*
Iratus Graiis quantum nocuiſſet Achilles.
Adjecere bonæ paulo plus artis Athenæ,
Scilicet ut poſſem curvo dignoſcere rectum,
Atque inter ſylvas Academi quærere verum.
Dura ſed amovere loco me tempora grato,
Civiliſque rudem belli tulit æſtus in arma,
Cæſaris Auguſti non reſponſura lacertis.

Un an après ſe donna la bataille de Philippes, où notre jeune Poëte, qui n'étoit pas né pour les armes, ne fit pas preuve auſſi de bravoure, ayant pris la fuite, & abandonné ſon bouclier, comme il le dit lui-même.

Tecum Philippos & celerem fugam
Senſi, relicta non bene parmula.

Horace, à ſon retour ne fut pas longtems ſans être connu de Mécéne. Ce fut le bon Virgile, car c'eſt ainſi qu'il l'appelle, *Optimus Virgilius*, qui le premier parla à ſon patron de ce mérite naiſſant. Varius enſuite vint à l'appui, & le ſeconda. Horace fut mandé. Quand il parut devant Mécéne, le reſpect pour un ſeigneur ſi puiſſant, & la

timidité qui lui étoit naturelle, lui lierent si bien la langue, qu'il ne parla que fort peu, & à paroles entrecoupées. Mécéne lui répondit en peu de mots, comme c'est la coutume des grands, après quoi Horace se retira. Neuf mois se passerent sans qu'il entendît parler de rien, & sans que de son côté il se donnât aucun mouvement. On auroit pu croire que Mécéne, peu content de ce premier abord, qui n'avoit pas, ce semble, montré un homme fort spirituel, ne songeoit plus à Horace. Quand cet espace fut écoulé, il le rappela, & le mit au nombre de ses amis; ce sont les termes d'Horace : & depuis ce tems-là il fut admis à une intime familiarité.

Saty. 6. lib. 1.

Nulla etenim mihi te fors obtulit. Optimus olim
Virgilius, post hunc Varius dixere quid essem,
Ut veni coram, singultim pauca locutus,
(Infans namque pudor prohibebat plura profari)
Non ego me, &c.
Sed quod eram, narro. Respondes, ut tuus est mos,
Pauca. Abeo : & revocas nono pòst mense, jubesque
Esse in amicorum numero.

Nos manieres ne souffriroient pas qu'un homme de lettres, à peine connu encore, se dît ami d'un aussi grand seigneur qu'étoit Mécéne. Il y avoit chez ces Anciens plus de simplicité, mais en même tems plus de noblesse & de grandeur. La langue

latine, qui étoit née dans le ſein de la liberté, n'avoit rien de ſervile, & n'admettoit aucun de ces complimens dont la nôtre eſt pleine. *Jubes eſſe in amicorum numero.*

Mais ce que j'admire ici, c'eſt le généreux procédé de Virgile. Il connoiſſoit le mérite du jeune Poëte. Il lui voyoit un génie propre à réuſſir à la cour, comme l'événement le fit bien voir. Il pouvoit craindre de ſe donner en ſa perſonne un rival dangereux, qui, partageant d'abord avec lui la faveur de leur commun protecteur, pourroit bien enſuite le ſupplanter entierement. Virgile n'eut aucune de ces penſées, qui ne conviennent qu'à une ame baſſe, & qu'il auroit cru, avec raiſon, injurieuſes à ſon ami, & encore plus à Mécéne. Car il n'en étoit pas de la maiſon de ce favori comme de celles de la plupart des grands Seigneurs & des miniſtres, où chacun ne ſonge qu'à ſes propres intérêts, où le mérite des autres fait ombrage, où tout ſe conduit par cabale & par de ſourdes menées, où la bonne foi & l'honneur ſont peu connus, & où ſouvent les plus noirs deſſeins ſont cachés ſous les dehors de l'amitié la plus affectueuſe. « Ce n'eſt pas ainſi, diſoit Horace à un homme qui lui promettoit, pour peu qu'il voulût lui donner d'accès auprès de Mécéne, qu'il le mettroit en état de ſupplanter bientôt tous les autres: » ce n'eſt pas ainſi » que l'on vit chez Mécéne. Il n'y a jamais

» eu de maiſon plus intégre que la ſienne,
» ni plus éloignée de toute cabale & de
» toute intrigue. Là, un plus riche ou un
» plus ſavant ne fait ni tort ni ombrage
» aux autres. Chacun a ſa place, & en eſt
» content ».

t. 9. lib. I.

Non iſto vivimus illic,
Quo tu rere, modo, domus hac nec purior ulla
eſt,
Nec magis his aliena malis. Nil mî officit unquam,
Ditior hic, aut eſt quia doctior. Eſt locus uni
Cuique ſuus.

Mécéne, dès les commencemens, rendit d'utiles ſervices à Horace auprès du prince, contre lequel il avoit porté les armes dans l'armée de Brutus Il obtint ſon pardon, & lui fit reſtituer ſes revenus qui avoient été confiſqués. Depuis ce tems-là Horace commença à entrer dans la familiarité de Mécéne, & à être admis dans ſa confidence & dans ſes plaiſirs. Il l'accompagna dans le voyage qu'il fit à Brunduſe, comme il paroît par la ſatyre V du premier livre.

La réputation & le crédit d'Horace augmentoient tous les jours par les piéces de poéſie qu'il publioit, tant ſur les victoires d'Auguſte, que ſur des événemens particuliers, & ſur d'autres matieres différentes, ſoit odes ou ſatyres, ou épîtres.

Le Poëte Quintilius Varus, parent de Virgile, étant mort, Horace tâche de

consoler son ami par l'ode XXIV du livre I.

Ergo Quinctilium perpetuus sopor
Urget? cui pudor, & justitiæ soror
Incorrupta fides, nudaque veritas,
Quando ullum invenient parem?
Multis ille quidem flebilis occidit,
Nulli flebilior quàm tibi, Virgili.
Tu frustra pius, heu! non ita creditum
Poscis Quinctilium deos.

Quand Virgile lui-même partit pour la Grece, dans le dessein d'employer le repos qu'il y alloit chercher pour revoir son Enéide, & y mettre la derniere main, Horace composa, à l'occasion de ce voyage, une ode pleine de vœux, qui, malheureusement, ne furent pas exaucés. C'est la IIIe du I. livre.

Sic te, diva potens Cypri,
Sic fratres Helenæ, lucida sidera,
Ventorumque regat pater,
Obstrictis aliis, præter Iapyga,
Navis quæ tibi creditum
Debes Virgilium; finibus Atticis
Reddas incolumem precor,
Et serves animæ dimidium meæ.

On peut juger de la tendre amitié de Mécéne pour Horace, par ce peu de mots qu'il écrivit à Auguste dans son testament. *Je vous conjure de vous souvenir d'Horace comme de moi-même.* Auguste lui offrit la charge de secrétaire du cabinet, & écrivit

pour cet effet à Mécéne de cette maniere : *Jusques ici je n'ai eu besoin de personne pour écrire mes lettres à mes am s ; mais aujourd'hui que je me vois accablé d'affaires & infirme, je souhaite que vous m'ameniez notre Horace. Il passera de votre table * à la mienne, & il m'aidera à faire mes lettres.* Horace, qui aimoit fort sa liberté, ne crut pas devoir accepter une offre si honorable, mais qui l'auroit fort gêné, & s'excusa sur ses infirmités vraies ou supposées. Le prince ne fut nullement choqué du refus qu'Horace fit de cette charge, & n'en fut pas moins de ses amis. Quelque tems après il lui écrivit en ces termes : *Usez-en ** à mon égard avec liberté, comme si vous étiez mon commensal ; cette qualité vous en donne le droit. Vous savez bien que je voulois que vous vécussiez avec moi de cette maniere, si votre santé l'eût permis.*

Combien de réflexions ce récit nous fourniroit sur la bonté d'Auguste, sur la

* *Le texte porte :* Veniet igitur ab ista parasitica mensa ad hanc regiam. « *Il passera de votre table, où il n'est que parasite, à cette table royale». La plaisanterie d'Auguste roule sur ce qu'Horace n'étoit point de la maison de Mécéne, & par conséquent n'avoit point droit de manger à sa table. Le mot* parasite *est déshonorant dans notre langue.*

** Sume tibi aliquid juris apud me, tanquam si convictor mihi fueris. Rectè enim & non temerè feceris, quoniam id usûs mihi tecum esse volui, si per valetudinem tuam fieri posset. *Sueton. in vita Virgil.*

franchiſe d'Horace, ſur la douceur du commerce qui régnoit alors dans la ſociété, ſur la différence des mœurs anciennes avec les nôtres ? Un ſecrétaire du cabinet à table avec un Empereur ! Un Poëte qui refuſe cet honneur, ſans que l'Empereur s'en trouve offenſé !

Horace ne ſe plaiſoit qu'à ſes maiſons de campagne, ſoit dans le pays de Sabine, ſoit à Tivoli; où, libre de ſoins & d'inquiétudes, il goûtoit dans une agréable retraite toute la douceur du repos, unique objet de ſes vœux.

O rus, quando ego te aſpiciam, quandoque licebit
Nunc veterum libris, nunc ſomno & inertibus horis,
Ducere ſollicitæ jucunda oblivia vitæ ?

La cour, qui plaît tant aux ambitieux, n'étoit pour lui qu'un exil & une priſon. Il ne comptoit vivre & reſpirer que quand il retournoit à ſa chere campagne; où il ſe trouvoit plus heureux que tous les Rois de la terre.

Vivo & regno, ſimul iſta reliqui,
Quæ vos ad cœlum effertis clamore ſecundo.

Il mourut ſous le conſulat de C. Marcius Cenſorinus & de C. Aſinius Gallus, âgé de cinquante-ſept ans, après avoir nommé Auguſte ſon héritier devant des témoins, la violence de ſon mal ne lui ayant

AN. M. 3997.
AV. J. C. 7.

pas donné le tems de ſigner ſon teſtament. Il fut enterré à l'extrêmité des Eſquilies, joignant le tombeau de Mécéne, qui étoit mort la même année peu de tems avant lui. Il avoit toujours ſouhaité de ne lui pas ſurvivre, & ſembloit même s'y être engagé par un ſerment.

Ah te meæ ſi partem animæ rapit
Maturior vis, quid moror altera,
 Nec carus æquè ; nec ſuperſtes
 Integer ? Ille dies utramque
Ducet ruinam. Non ego perfidum
Dixi ſacramentum. Ibimus, ibimus,
 Utcumque præcedes, ſupremum
 Carpere iter comites parati.

Les ouvrages d'Horace ſe réduiſent à ſes odes, ſes ſatyres & ſes épîtres, & à l'art poétique.

J'ai parlé de ſes odes, & en ai marqué le caractere, en les comparant avec celles de Pindare.

Les ſatyres & les épîtres me paroiſſent d'un prix infini. Elles n'ont rien au dehors qui avertiſſe, rien qui frappe. C'eſt, pour l'ordinaire, une pure proſe miſe en vers, & même dénuée de tout l'éclat & de toute la douceur de l'harmonie poétique. Ce n'eſt pas qu'Horace ne pût faire de très-beaux vers. L'endroit où il s'excuſe ſur ſon incapacité d'écrire les grandes actions d'Auguſte, ne montre-t-il pas combien il en étoit capable ?

Cupidum, pater optime, vires
Deficiunt. Neque enim quivis horrentia pilis
Agmina, nec fracta pereuntes cuspide Gallos,
Aut labentis equo describat vulnera Parthi.

Saty. 1. lib. 2.

Y a-t-il dans aucun Poéte une description plus élégante, plus expressive, plus énergique, & qui peigne un fait avec des couleurs plus vives, que celle du repas que donne le rat de campagne au rat de la ville?

Olim
Rusticus urbanum murem mus paupere fertur
Accepisse cavo, veterem vetus hospes amicum:
Asper & attentus quæsitis, ut tamen arctum
Solveret hospitiis animum. Quid multa?
Neque illi
Sepositi ciceris, nec longæ invidit avenæ:
Aridum & ore ferens acinum, semesaque lardi
Frusta dedit, capiens variâ fastidia cœnâ
Vincere tangentis malè singula dente superbo.

Satyr. 6. lib. 2.

Le reste de la Fable est du même goût.

Cette élégance, cet agrément, cette vivacité d'expressions & d'images, ne se trouvent point (je dis pour l'ordinaire) ni dans les satyres, ni dans les épitres. Qu'est-ce donc qui en rend la lecture si intéressante? C'est la délicatesse, l'urbanité, la raillerie fine, la maniere aisée qui y régnent: c'est un certain tour de naïveté, de simplicité, de vérité: c'est cette négligence même affectée dans la mesure du vers, laquelle contribue à donner un air plus naturel au discours, effet que produit dans notre langue le stile Marotique: c'est un fonds de raison,

de bon ſens, de jugement qui ſe fait ſentir par-tout : c'eſt un art merveilleux de peindre le caractere des hommes, & de mettre leurs défauts & leur ridicule dans tout leur jour. Il faut qu'il y ait dans tout cela une grande beauté ſonciere & eſſentielle pour faire une ſi vive impreſſion ſur les eſprits, ſans le ſecours des graces, du nombre, & de l'harmonie poétique.

Quintilien ſe contente, après avoir parlé de Lucile, de dire « qu'Horace * a beaucoup plus d'élégance, plus de pureté de ſtyle, & qu'il excelle à critiquer les mœurs & les vices des hommes ».

L'Art Poétique, joint à quelques ſatyres & à quelques épîtres, qui roulent ſur la même matiere, renferme tout ce qu'il y a de plus eſſentiel pour les regles de la poéſie. On peut regarder ce petit traité comme un excellent abrégé de rhétorique, très-propre à former le goût.

Je ne dis rien des mœurs d'Horace. A n'en juger que par certains endroits, on le prendroit pour le plus honnête homme du monde, & même pour un auſtere philoſophe. Si on l'en croit, « il trouve long & ennuyeux tout le tems qui l'empêche de s'appliquer ſérieuſement à l'objet ſeul digne de nos ſoins, qui eſt également utile aux pauvres & aux riches ; & qui, lorſ-

* Multo eſt terſior ac purus magis Horatius, & ad notandos hominum mores præcipuus. *Lib.* 10. *cap.* 1.

» qu'on le néglige, nuit également aux
» vieillards & aux jeunes gens ».

Sic mihi tarda fluunt ingrataque tempora, quæ spem
Consiliumque morantur agendi gnaviter id quod
Æquè pauperibus prodest, locupletibus æquè,
Æquè neglectum senibus puerisque nocebit.

Dans le fond, c'est un vrai Epicurien, uniquement occupé de ses plaisirs, si peu mesuré dans ses sentimens & dans ses expressions, qu'il n'est point d'honnête homme, comme le dit Quintilien de lui-même, qui voulut en expliquer certains endroits : *Horatium in quibusdam nolim interpretari.* Cela n'empêche point qu'il ne s'y trouve aussi d'excellentes maximes pour les mœurs. Il en est d'Horace comme de tous les Auteurs payens. Quand on ne heurte point leur passion dominante, & qu'il s'agit seulement de débiter de beaux principes, non de les mettre en pratique, alors ils parlent raison, & souvent même religion, en très-beaux termes & très-exacts : ce qu'on doit regarder comme des restes précieux des sentimens d'estime pour le beau & l'honnête, gravés dans le cœur des hommes par l'Auteur de la nature, & que leur corruption n'a pu entiérement éteindre.

OVIDE, (*Publius Ovidius Naso*) Chevalier Romain, est né sous le consulat

AN. M. 3961.
Av. J. C. 43.

d'Hirtius & de Panſa, l'année de Rome 709, auſſi bien que Tibulle.

Senec. Contr. 10. lib. 2.

Il étudia l'art oratoire ſous Arellius Fuſcus, & il déclama dans ſon école avec beaucoup de ſuccès.

Il avoit reçu de la nature une ſi forte inclination à verſifier, qu'il renonça, pour la ſatisfaire, à tout ſoin de fortune. Mais ſi l'inclination à la poéſie éteignit en lui tout le feu de l'ambition, elle nourrit au contraire & augmenta celui de l'amour, paſſion funeſte, à laquelle il ſe livra tout entier.

Son pere vit avec peine ſon fils quitter la route ordinaire de la jeuneſſe Romaine, & renoncer abſolument à l'eſpérance des charges, pour ſuivre un malheureux goût qui ne menoit à rien, & dont ſans doute il prévoyoit toutes les ſuites fâcheuſes. Il lui parla fortement, employa les remontrances & les prieres, en lui demandant quel fruit il eſpéroit donc titer de cette frivole étude, & s'il prétendoit devenir plus habile ou plus heureux qu'Homere qui étoit mort pauvre. Les vifs reproches de ſon pere firent impreſſion ſur ſon eſprit. Pour déférer à ſes avis, il réſolut de ne plus faire de vers, de ne plus écrire qu'en proſe, & de ſe préparer aux emplois qui convenoient aux jeunes gens de ſa condition. Quelqu'effort qu'il fit, ou qu'il feignit d'employer, la nature l'emporta. Ovide étoit poéte malgré lui: les

piés & les nombres se présentoient d'eux-mêmes sous sa plume : tout ce qu'il tentoit d'écrire étoit vers.

Sæpe pater dixit; studium quid inutile tentas?
Mæonides nullas ipse reliquit opes.
Motus eram dictis, totoque Helicone relicto
Scribere conabar verba soluta modis.
Sponte sua carmen numeros venibat adaptos,
Et, quod tentabam scribere, versus erat.

Il composoit avec une facilité étonnante, & ne pouvoit se donner la peine de retoucher ses vers, tout de feu dans la composition, tout de glace dans la correction, comme il le marque lui-même.

On lui passeroit sa négligence dans le style, si elle n'étoit point accompagnée d'une licence effrénée par rapport aux mœurs, & s'il n'avoit point rempli ses poésies d'ordures & de saletés. Ce fut le prétexte que prit Auguste pour l'exiler : très-louable dans cette conduite, si véritablement il l'eût relegué pour ce sujet. De tels Poétes sont des empoisonneurs publics, auxquels il faut interdire tout commerce; & de telles poésies doivent être abhorrées comme la peste du genre humain. Mais ce ne fut là qu'un prétexte. Un mécontentement secret, dont Ovide parle souvent dans ses vers, mais en général & sans l'expliquer, & qui est toujours demeuré inconnu, fut la cause de son malheur.

Il fut relégué à Tomes, ville d'Europe,

ſur le Pont-Euxin, vers les embouchures du Danube. L'Empereur lui laiſſa la jouiſſance de ſes biens. Il ne le fit point condamner par un arrêt du Sénat, & il ſe ſervit du terme de *reléguer*, qui, dans le droit romain, étoit plus doux que le terme de *bannir*.

Il couroit ſa cinquante & unieme année lorſqu'il partit de Rome pour aller à Tomes. Il avoit compoſé ſes Métamorphoſes avant le tems de ſa diſgrace. Mais ſe voyant condamné à l'exil, il les jetta dans le feu, ſoit par dépit, ſoit parce qu'il n'y avoit pas mis encore la derniere main, & ne les avoit pas entiérement achevées.

Triſt. l. 1. Eleg. 6 & lib. 3. Eleg. 14.

Carmina mutatas hominum dicentia formas,
Infelix domini quod fuga rupit opus :
Hæc ego diſcedens, ſicut bona multa meorum,
Ipſe mea poſui mœſtus in igne manu.

Quelques copies qu'on avoit déjà tirées de cet ouvrage, ont été cauſe qu'il n'a point péri.

Le lieu où il étoit relegué fut pour lui un vrai lieu de ſupplice : il en fait, en pluſieurs endroits de ſes poéſies, des deſcriptions affreuſes. Ce qu'il y trouvoit de plus fâcheux, c'eſt qu'il étoit expoſé aux rigueurs du froid, & voiſin d'un peuple féroce, qui avoit toujours les armes à la main, & lui donnoit de continuelles alarmes : ſituation triſte pour un Italien délicat qui avoit paſſé ſa vie ſous un climat doux & agréable, &

qui avoit toujours joui d'un tranquille repos.

Quoiqu'il n'eût pu obtenir ni ſon rappel, ni un changement d'exil, il ne manqua jamais de reſpect pour l'Empereur ; & il continua invariablement à le louer avec des excès qui tenoient de l'idolâtrie. On peut dire même qu'il en devint au pied de la lettre & réellement idolâtre, quand il eut appris ſa mort. Non-ſeulement il fit ſon éloge par un poéme en langue Gétique, pour le faire connoître & reſpecter par ces nations barbares, mais il l'invoqua auſſi, & lui conſacra une chapelle où il l'alloit encenſer & adorer tous les matins.

Nec pietas ignota mea eſt : videt hoſpita terra
In noſtra ſacrum Cæſaris eſſe domo.
Hîc ego do toties cum thure precantia verba,
Eoo quoties ſurgit ab orbe dies.

De Ponto. lib. 4. Ep. 19.

Le ſucceſſeur & la famille de ce prince avoient une bonne part à tout ce culte, & en étoient apparemment le véritable objet. Néanmoins Ovide n'y trouva point le remede de ſes infortunes. La cour fut inexorable ſous Tibére comme auparavant. Il mourut dans ſon exil la 4e année du régne de cet Empereur, & l'an de Rome 771, âgé d'environ ſoixante ans. Son exil avoit duré neuf ou dix ans.

Il avoit demandé qu'en cas qu'il mourût dans le pays des Gétes, ſes cendres fuſſent portées à Rome, afin de ne point de-

meurer encore exilé, même après sa mort, & que l'on mît sur son tombeau l'Epitaphe suivante, qu'il fit lui-même.

Trist. lib. 3. Eleg. 3.

Hîc ego qui jaceo tenerorum lusor amorum,
Ingenio perii Naso poëta meo.
At tibi, qui transis, ne sit grave, quisquis amasti,
Dicere : Nasonis molliter ossa cubent.

Ovide craignoit l'immortalité de l'ame, (avec plus de raison qu'il ne pensoit) & il souhaitoit qu'elle pérît avec le corps. Car il ne vouloit point que son ombre fût errante parmi celles des Sauromates. Ainsi en tout cas il desiroit avoir un tombeau à Rome.

Atque utinam pereant animæ cum corpore nostræ,
Effugiatque avidos pars mea nulla rogos.
Nam si morte carens vacuas volat altus in auras
Spiritus, & Samii sunt rata dicta senis ;
Inter Sarmaticas Romana vagabitur umbras,
Perque feros manes hospita semper erit.
Ossa tamen facito parva referantur in urna.
Sic ego non etiam mortuus exul ero.

Il avoit composé devant & pendant son exil un grand nombre de vers, dont plusieurs sont perdus ; & il seroit à souhaiter qu'il s'en fût encore moins conservé. On vantoit sa Médée comme une tragédie parfaite, qui marque, dit Quintilien, (car elle subsistoit encore de son tems) de quoi ce Poéte étoit capable, si au lieu de se livrer à la fécondité d'un génie trop facile, il eut voulu la retenir dans les bornes de la

raiſon. *Ovidii Medea videtur mihi oſtendere quantum vir ille præſtare potuerit, ſi ingenio ſuo temperare quàm indulgere maluiſſet.*

Quintil. lib. 10. cap. 1.

Le même Quintilien porte ſon jugement ſur les ouvrages de ce Poéte en peu de mots, mais bien juſtes & bien expreſſifs, & qui, ce me ſemble, les caractériſent parfaitement. *Laſcivus quidem in Heroïcis quoque Ovidius, & nimium amator ingenii ſui : laudandus tamen in partibus.* En effet, le grand défaut d'Ovide eſt d'être trop étendu, & par cette raiſon trop lâche, ce qui venoit de la vivacité & de la fécondité de ſon génie, & d'affecter de l'eſprit aux dépens du férieux & du grand ; *laſcivus.* Tout ce qu'il jettoit ſur le papier lui plaiſoit. Il avoit pour toutes ſes productions une indulgence plus que paternelle, qui ne lui permettoit pas d'en rien retrancher, ni même d'y rien changer. *Nimium amator ingenii ſui.* Il faut pourtant avouer qu'il eſt admirable par endroits : *laudandus tamen in partibus.* Ainſi dans ſes Métamorphoſes, qui ſont ſans conteſtation le plus beau de ſes ouvrages, il y a un grand nombre de morceaux exquis, & d'un très-bon goût. Auſſi étoit-ce l'ouvrage dont l'Auteur faiſoit le plus de cas, & duquel principalement il eſpéroit l'immortalité de ſon nom.

Ibid.

Jamque opus exegi, quod nec Jovis ira, nec ignes,
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetuſtas.

1. Metam. lib. 5. in fine.

TIBULLE & PROPERCE. Ces deux Poétes, qui ont fleuri à peu près en même tems, & dans le même genre de poésie, passent pour être d'une grande pureté de style, & d'une grande délicatesse. On donne la préférence à Tibulle sur Properce.

PHEDRE, natif de Thrace, & affranchi d'Auguste, écrivoit sous Tibere. Nous avons de cet Auteur cinq livres de fables en vers iambes, à qui il donne lui-même le nom de fables d'Esope, parce qu'il s'est proposé pour modele ce premier Inventeur, & qu'il en a même souvent emprunté le sujet de ses fables.

Prolog. l. 1. Æsopus auctor quam materiam repperit,
Hanc ego polivi versibus senariis.

Il déclare dès le commencement de son ouvrage, que ce petit livre a deux avantages, qui sont d'amuser & d'égayer le lecteur, & de plus de lui fournir de sages conseils pour la conduite de la vie.

Ibid. Duplex libelli dos est, quòd risum movet,
Et quòd prudenti vitam consilio monet.

En effet, outre que les matieres de cet ouvrage, où l'on fait parler les bêtes, & même les arbres, & où on leur donne de l'esprit, sont par elles-mêmes réjouissantes; la maniere dont elles sont traitées, a tout l'agrément & toute l'élégance possibles, en sorte que l'on peut dire que Phédre a employé dans ses fables le langage de la nature

nature même, tant le ſtyle en eſt ſimple & naïf, & cependant plein d'eſprit & de délicateſſe.

Elles ne ſont pas moins eſtimables par rapport aux avis ſenſés & à la ſolide morale qu'elles renferment. J'ai marqué ailleurs, en parlant d'Eſope, combien cette maniere d'inſtruire étoit en honneur & en uſage chez les Anciens, & le cas que les plus ſavans hommes en faiſoient. Quand nous ne conſidérerions ces fables que par l'utilité dont elles peuvent être pour l'éducation des enfans, à qui, ſous l'écorce d'un récit divertiſſant, elles commencent déjà à propoſer des principes de probité & de ſageſſe, elles devroient nous paroître d'un grand mérite. Mais Phédre a porté ſes vues plus loin : il n'y a aucun âge, aucune condition, qui n'y puiſſe trouver d'excellentes maximes pour la conduite de la vie. Comme les vertus y ſont par-tout miſes en honneur, & comblées de louanges : les crimes auſſi, comme l'injuſtice, la calomnie, la violence, y ſont repréſentés ſous de vives, mais d'affreuſes couleurs, qui leur attirent le mépris, la haine, & la déteſtation publique. Et c'eſt ſans doute ce qui anima contre lui Séjan, & l'expoſa à un extrême danger ſous ce miniſtre ennemi de tout mérite & de toute vertu. Phédre n'en marque ni la cauſe, ni aucune circonſtance particuliere, ni l'iſſue. Il ſe plaint ſeulement que toutes les formalités de juſtice ſont violées

à ſon égard, ayant pour accuſateur, pour témoin, pour juge, Séjan lui-même qui étoit ſon ennemi déclaré.

In Prolog. lib. 3.

Quòd ſi accuſator alius Sejano foret,
Si teſtis alius, judex alius denique,
Dignum faterer eſſe me tantis malis.

Il y a beaucoup d'apparence que cet indigne favori, qui abuſoit inſolemment de la confiance de ſon maître, ſe trouva choqué de quelques portraits déſavantageux tracés dans ces fables qui pouvoient le regarder. Mais, comme ils étoient ſans nom, s'en faire l'application ſoi-même, c'étoit ſe reconnoître, ou du moins ſe ſentir coupable, Phédre ayant pu n'avoir en vue que de décrire en général les vices des hommes, ainſi qu'il le déclare expreſſément.

Ibid.

Suſpicione ſi quis errabit ſua,
Et rapiet ad ſe quod erit commune omnium,
Stultè nudabit animi conſcientiam.
Huic excuſatum me velim nihilominus.
Neque enim notare ſingulos mens eſt mihi,
Verùm ipſam vitam & mores hominum oſtendere.

On ne ſait ni le tems, ni le lieu, ni aucune particularité de ſa mort. On croit qu'il a ſurvécu à Séjan, qui mourut la dix-huitieme année de l'empire de Tibére.

Phédre ſe rend un témoignage bien honorable, en déclarant qu'il avoit arraché de ſon cœur toute envie d'amaſſer.

Quamvis in ipſa natus penè ſim ſchola;
Curamque habendi penitus corde eraſerim.

Ibid.

Il ne paroît pas auſſi indifférent, ni auſſi déſintéreſſé, par rapport aux louanges ; & il parle aſſez volontiers de ſon propre mérite. Il étoit grand en effet, & nous n'avons rien, dans toute l'antiquité de plus accompli que ſes fables, j'entens dans le genre ſimple & naturel.

Il eſt ſurprenant qu'avec tout ce mérite Phédre ait été ſi peu connu, & ſi peu célébré par les anciens Auteurs. Il n'y en a que deux qui en ayent parlé, Martial & Avienus ; encore doute-t on que le vers où le premier nomme Phédre, regarde le nôtre. Caſaubon, qui étoit ſi docte, n'apprit qu'il y avoit un Phédre au monde, que par l'édition qu'en donna à Troyes Pierre Pithou en 1596. Celui-ci en envoya un exemplaire au P. Sirmond qui étoit alors à Rome. Ce Jéſuite le montra aux ſavans de Rome, & ils jugerent d'abord que c'étoit un livre ſuppoſé. Mais l'ayant examiné de plus près, ils changerent de ſentiment, & crurent y rencontrer les caractéres du ſiecle d'Auguſte. Le P. Vavaſſeur raconte cette petite aventure avec ſon élégance ordinaire.

Epigr. 20. lib. 3.

In tractatu de Ludicra dictione.

M. de la Fontaine, qui a porté, dans notre langue, ce genre d'écrire à ſa ſouveraine perfection en marchant ſur les traces de Phédre, a pourtant ſuivi une route toute différente. Soit qu'il n'ait pas cru la langue

F 2

françoise susceptible de cette heureuse simplicité, qui, dans l'Auteur latin, charme & enleve tous les esprits de bon goût; soit qu'il ne se soit pas lui-même trouvé propre à ce genre d'écrire; il s'est fait un style tout particulier, dont la langue latine n'est peut-être point non plus capable, & qui, sans être moins naïf & moins naturel, est plus égayé, plus orné, plus libre, plus rempli de graces, mais de graces, qui n'ont rien de fastueux ni d'affecté, qui ne font que rendre le fond des choses plus gai & plus amusant.

On en peut dire autant, ce me semble, par rapport à Térence & à Moliere. Ils excellent tous deux dans leur genre, & ont porté la comédie au plus haut point de perfection peut-être où elle puisse arriver. Mais ce genre est tout différent. Térence l'emporte sur Moliere pour la pureté, la délicatesse, l'élégance du langage. D'un autre côté, notre Poéte est infiniment audessus de Térence pour la conduite & l'intrigue des pieces de théâtre, ce qui en fait une des principales beautés; & sur tout pour la justesse & la variété des caracteres. Il a parfaitement rempli le précepte que donne Horace aux Poétes qui veulent réussir dans ce genre d'écrire, qui est de peindre d'après nature les mœurs & les inclinations des hommes, auxquelles la différence d'âge & de condition apporte de grands changemens.

Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores,
Mobilibusque decor naturis dandus & annis. — *Horat. in Art. poet.*

§. III. *Troisieme âge de la Poésie latine.*

J'AI déjà dit que ce troisieme âge de la Poésie latine commençoit vers le milieu du régne de Tibére. Quelques-uns des Poétes que je citerai d'abord pourroient être rangés parmi ceux du bon siécle, dont ils sont fort proches pour le tems & pour le mérite. On croit pourtant y remarquer quelque différence.

SENEQUE. Des dix tragédies latines qu'on a publiées & recueillies en un corps sous le nom de Sénéque, on convient assez communément que les plus belles sont de ce célébre Philosophe, précepteur de Néron. On croit que la Médée est véritablement de lui, puisque Quintilien en cite un endroit sous son nom. On a encore quelque raison particuliere pour le faire auteur de l'Œdipe. M. le Fevre trouve que l'Agamemnon, la Troade, & l'Hercule en fureur sentent trop la déclamation & l'école. Néanmoins d'autres croyent que la Troade & l'Hippolyte sont encore de lui : mais que l'Agamemnon, l'Hercule en fureur, le Thyeste & l'Hercule sur l'Œta, sont ou de Sénéque le pere, ou de quelque autre Auteur qui n'est pas connu. Pour la Thébaïde & l'Octavie, on juge qu'elles sont entiérement indignes de l'esprit & de l'éloquence

Lib. 9. c. 2.

de Sénéque. Il eſt certain que l'Octavie n'eſt faite qu'après la mort de Sénéque & de Néron même.

PERSE, (*Aulus Perſius Flaccus*) Poéte ſatyrique, ſous l'empire de Néron, étoit natif de Volterre dans la Toſcane. Il étoit Chevalier Romain, parent & allié de perſonnes du premier rang. Il étudia juſqu'à l'âge de douze ans à Volterre : puis il continua ſes études à Rome ſous le Grammairien Palémon, ſous le rhéteur Verginius, & ſous un Philoſophe Stoïcien, nommé Cornutus, qui conçut pour lui une amitié ſi particuliere, qu'il y eut toujours entre eux une liaiſon très intime.

Ce Poéte étoit d'un naturel fort doux, plein d'amitié & de reſpect pour ſes proches, & fort réglé dans ſes mœurs. Dans ſes ſatyres il reprend ſouvent les défauts des orateurs & des Poétes de ſon tems, ſans épargner Néron même.

On croit qu'il avoit voulu déſigner ce prince par ce vers injurieux, qu'on lit dans la premiere de ſes ſatyres :

Auriculas aſini * quis non habet ?

* *On dit qu'il avoit mis d'abord*, auriculas aſini Mida rex habet.

On y lit auſſi ces quatre vers, que l'on croit être de Néron, & qu'il cite en exemple d'un ſtyle vicieux & empoulé :

Torva Mimalloneis implerunt cornua bombis,
Et raptum vitulo caput ablatura ſuperbo
Baſſaris, & Lyncem Mænas flexura corymbis
Evion ingeminat : reparabilis adſonat Echo.

M. Desprêaux se justifie par cet exemple. « Examinons Perse, dit-il, qui écrivoit sous » le régne de Néron. Il ne raille pas sim- » plement les ouvrages des Poétes de son » tems, il attaque les vers de Néron même. » Car enfin tout le monde sait, & toute » la cour de Néron le savoit, que ces quatre » vers *Torva Mimalloneis*, &c. dont Perse » fait une raillerie si amere dans sa pre- » miere satyre, étoient des vers de Néron. » Cependant on ne remarque point que Né- » ron, tout Néron qu'il étoit, ait fait pu- » nir Perse; & ce tyran, ennemi de la rai- » son, & amoureux comme on sait de ses » ouvrages, fut assez galant homme pour » entendre raillerie sur ses vers, & ne crut » pas que l'Empereur, en cette occasion, » dût prendre les intérêts du Poéte ».

Discours sur la Satyre.

L'ouvrage de Perse, où régne une morale pure, & un fond merveilleux de sens, quoique d'une étendue fort médiocre, lui a acquis beaucoup de gloire, & une gloire fort solide, dit Quintilien. *Multum, & veræ gloriæ, quamvis uno libro, meruit Persius.* Il faut pourtant avouer que l'obscurité qui régne dans ses satyres, diminue beaucoup de son mérite. Elle a fait dire à quelqu'un, que puisque Perse ne vouloit pas être entendu, il ne vouloit pas l'entendre. *Si non vis intelligi, nec ego volo te intelligere.*

Il mourut âgé seulement de vingt huit

ans, l'an de Jesus-Christ 62, qui étoit la 8[e] de l'Empire de Néron. Il laissa par reconnoissance à Cornutus, son maître & son ami, sa bibliothéque, composée de sept cens volumes, ce qui étoit alors fort considérable, & une grande somme d'argent. Cornutus accepta les livres, & laissa l'argent aux héritiers, c'est-à-dire aux sœurs de Perse.

J'anticipe le tems de Juvénal, pour joindre ensemble ces deux Poétes satyriques.

JUVÉNAL (*Decimus* ou *Decius Junius Juvenalis*) étoit d'Aquin, au royaume de Naples. Il vivoit à Rome sur la fin du régne de Domitien, & même sous Nerva & sous Trajan. Il s'est rendu très-célebre par ses satyres. Nous en avons seize de lui. Il avoit passé une grande partie de sa vie dans les exercices scholastiques, où il avoit acquis la réputation de déclamateur véhément.

Desprèaux.

> Juvénal, élevé dans les cris de l'Ecole,
> Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.

Jule Scaliger, qui est toujours singulier dans ses sentimens, préfére la force de Juvénal à la simplicité d'Horace. Mais tous les gens de bon goût jugent que le génie déclamateur & mordant de Juvénal est beaucoup au-dessous de cette naïveté fine, délicate & naturelle d'Horace.

Il avoit osé attaquer dans sa septieme satyre le comédien Paris, dont le pouvoir étoit énorme à la cour, & qui donnoit généralement toutes les charges & de la robe & de l'épée.

Vetus Juven. vit.

Ille & militiæ multis largitur honorem,
Semestri vatum digitos circumligat auro.
Quod non dant proceres, dabit Histrio.

Le fier comédien ne souffrit pas patiemment une entreprise si criminelle. Il fit bannir Juvénal en Egypte, en l'envoyant commander un régiment campé à l'extrêmité de ce pays. Il revint à Rome après la mort de Domitien, & y demeura, comme on le juge par quelques-unes de ses satyres, jusqu'au régne d'Adrien.

On croit que Quintilien, qui s'étoit fait une régle de ne nommer aucun des Auteurs vivans, marque Juvénal lorsqu'il dit, qu'il y avoit de son tems des Poétes satyriques dignes d'estime, & qui seroient un jour fort célébres. *Sunt clari hodieque, & qui olim nominabuntur.*

Lib. 10. cap. 1.

Il seroit à souhaiter, qu'en reprenant les mœurs des autres avec tant de sévérité, il ne nous eût pas fait voir qu'il étoit lui-même sans pudeur, & qu'il n'eût pas combattu les crimes d'une maniere qui enseigne plus à les commettre, qu'elle n'en inspire de l'horreur.

LUCAIN (*M. Annæus Lucanus*) étoit neveu de Sénéque. Son ouvrage le plus

célébre eſt ſa *Pharſale*, où il décrit la guerre de Céſar & de Pompée. Il eſt riche en belles penſées, & a une grande vivacité de ſtyle : mais Quintilien croit qu'il doit être rangé plutôt parmi les orateurs, que parmi les Poëtes. *Lucanus ardens, & concitatus, & ſententiis clariſſimus ; &, ut dicam quod ſentio, magis oratoribus quàm poetis annumerandus.* Egaler Lucain à Virgile, comme quelques-uns l'ont voulu faire, ce n'eſt pas relever Lucain, mais faire voir qu'on a peu de diſcernement. Ce qu'on peut dire, c'eſt que ſi l'âge eût pu mûrir l'eſprit de Lucain, qui n'avoit peut-être pas vingt-ſix ans quand il eſt mort, & joindre à ſon feu & à ſon élévation le jugement de Virgile, on auroit pu voir en lui un Poéte achevé. On a perdu pluſieurs de ſes poéſies.

Qintil. lib. 10. cap. 1.

La vie de Lucain qu'on attribue à Suétone, l'accuſe d'avoir eu une langue légere & intempérante, & d'avoir ſur-tout parlé de Néron, qui l'aimoit, d'une maniere capable d'irriter même un prince doux & modéré.

* Il entra des premiers dans la conſpiration de Piſon, piqué de ce que Néron, par une baſſe jalouſie, s'oppoſoit à la réputation de ſes vers, & l'empêchoit de les

* Lucanum propriæ cauſæ accendebant, quòd famam carminum ejus premebat Nero, prohibueratque oſtentare, vanus adſimulatione. *Tac. Annal. lib.* 15. *c.* 50.

publier. Le Prince ordonna qu'on fît mourir Lucain, & on lui coupa les veines. Comme il sentoit la chaleur abandonner les extrémités de son corps, se souvenant qu'il avoit autrefois dépeint un soldat qui mouroit de la sorte, il prononça les vers qui exprimoient sa mort, & ce furent là ses dernieres paroles. Frivole consolation pour un mourant, mais digne d'un Poéte! Il mourut l'année 65 de l'ére chrétienne, & la douzieme de Néron.

PETRONE (*Petronius Arbiter*) étoit Provençal, d'auprès de Marseille, selon Sidoine Apollinaire, & vivoit, selon la plus commune opinion, sous Claude & Néron.

Nous avons de cet Auteur un reste de satyres, ou plutôt de plusieurs livres satyriques, (Satyricων) qu'il avoit composés tant en prose qu'en vers. C'est une espece de roman, qu'il fit en forme de satyre, du genre de celles que Varron, comme je l'ai déjà dit, avoit inventées en mêlant agréablement la prose avec les vers, le sérieux avec l'enjoué; & que Varron avoit nommées *Ménippées*, parce que Ménippe le Cynique avoit traité devant lui des matieres graves d'un style plaisant & moqueur.

Ces fragmens ne sont qu'un recueil indigeste, tiré des cahiers de quelque particulier qui avoit extrait de Pétrone ce qui lui avoit plu davantage, sans y observer d'ordre. Les savans y trouvent une grande

finesse & délicatesse de goût, & une merveilleuse fécondité à peindre les différens caractères de ceux qu'il fait parler. Ils observent pourtant que, bien que Pétrone paroisse avoir été grand critique, & d'un goût fort exquis, son style ne répond pas tout-à-fait à la délicatesse de son jugement : qu'on y remarque quelque affectation ; qu'il est trop fleuri & trop étudié, & qu'il dégénére déjà de cette simplicité naturelle & majestueuse de l'heureux siecle d'Auguste. Mais, quand il seroit beaucoup plus parfait pour le style, il en seroit encore plus dangereux pour les mœurs par les obscénités dont il a rempli son ouvrage.

On doute si notre Pétrone est le même que celui dont parle Tacite. Voici la peinture que fait cet Historien de Petronius Turpilianus, & qui convient assez à l'idée que la lecture de l'ouvrage dont je parle donne de son Auteur. « C'étoit * un volup-

* Illi dies per somnum, nox officiis & oblectamentis vitæ transigebantur. Utque alios industria, ita hunc ignavia ad famam protulerat, habebaturque non ganeo & profligator, ut plerique sua haurientium, sed erudito luxu. Ac dicta factaque ejus, quanto solutiora, & quandam sui negligentiam præferentia, tanto gratiùs in speciem simplicitatis accipiebantur. Proconsulatamen Bithyniæ, & mox Consul, vigentem se ac parem negotiis ostendit : deinde revolutus ad vitia, seu vitiorum imitationem, inter paucos familiarium Neroni adsumptus est, elegantiæ arbiter, dum nihil amœnum & molle, nisi quod ei Petronius approbavisset. Unde invidia Tigellini, quasi adversùs æmulum, & scientia voluptatum potiorem. *Tacit. Annal. lib. 16. cap. 18.*

» tueux, qui donnoit le jour au ſommeil,
» & la nuit aux plaiſirs ou aux affaires. Et
» au lieu que les autres ſe rendent célébres
» par leur application au travail, celui-ci
» s'étoit mis en réputation par ſon oiſiveté.
» Il ne paſſoit pourtant pas pour un débau-
» ché & un diſſipateur comme ceux qui ſe
» ruinent par des débauches folles & ſans
» goût, mais pour un homme d'un luxe dé-
» licat & réfléchi. Toutes ſes actions plai-
» ſoient d'autant mieux, qu'elles portoient
» un certain air de négligence, qui paroiſ-
» ſoit la ſimple nature, & qui avoit toutes
» les graces de la naïveté. Néanmoins lorſ-
» qu'il fut Proconſul de Bithynie, & de-
» puis Conſul, il ſe montra capable des
» plus grands emplois. Puis redevenu vo-
» luptueux, ou par inclination, ou par po-
» litique, à cauſe que le Prince aimoit la
» débauche, il fut l'un de ſes principaux
» confidens. C'étoit lui qui régloit tout dans
» les parties de plaiſir de Néron; & Néron
» ne trouvoit rien d'agréable ni de bon
» goût, que ce que Pétrone avoit approuvé.
» Delà naquit l'envie de Tigellin contre
» lui comme contre un dangereux rival,
» & qui le ſurpaſſoit dans la ſcience des
» voluptés ». Pétrone ſe donna la mort
à lui-même, pour prévenir celle à laquelle
l'Empereur, ſous une fauſſe accuſation,
l'auroit condamné.

Si ce Pétrone n'eſt pas l'Ecrivain dont

il s'agit ici, cet admirable portrait servira au moins à faire connoître le style de Tacite, dont j'aurai à parler dans la suite.

C. SILIUS ITALICUS s'est rendu célébre par son poéme de la seconde guerre punique.

Il * n'étoit pas né Poéte, & l'étude ne suppléa pas entiérement à ce qui lui manquoit du côté de la nature. D'ailleurs il ne s'appliqua à faire des vers qu'après avoir long-tems exercé dans le barreau la fonction d'Avocat, & avoir été consul, c'est-à-dire dans un âge déjà fort avancé & languissant.

Martial. Epigram. 63. lib. 7.

Quelque ** éloge que lui donne Martial, il n'est pas fort estimé en qualité de Poéte : mais on trouve qu'il surpasse tous ceux de son tems pour la pureté de la langue. Il suit avec assez d'exactitude la vérité de l'histoire, & l'on peut tirer de son poéme des lumieres pour les tems mêmes qui ne sont pas de son principal dessein, y ayant des faits qui ne se trouvent point ailleurs.

Ce qu'il y dit de Domitien, fait assez voir qu'il le composoit sous ce prince, après la guerre des Sarmates, sous laquelle il peut comprendre celle des Daces.

* Scribebat carmina majore cura quàm ingenio. | *Plin. Ep. 7. lib. 3.*

** Perpetui nunquam moritura volumina Sili
Qui legis & Latiâ carmina digna togâ.
Epigram. 63. lib. 7.

On croit que ſa mort arriva ſous Trajan, l'an 100. Il ſe laiſſa mourir de faim, ne pouvant plus ſouffrir la douleur d'un clou, que les médecins ne pouvoient guérir. Pline remarque, que Silius s'étant retiré dans la Campanie, à cauſe de ſa vieilleſſe, il ne quitta point ſa retraite pour venir à Rome féliciter Trajan ſur ſon avénement à l'empire. On * eſtima Trajan de n'avoir point été offenſé de cette liberté, & lui d'avoir oſé la prendre.

Plin. Epiſt. 7. lib. 3.

Si notre Poéte n'a pu arriver à une parfaite imitation de Virgile, du moins ſon reſpect pour lui ne pouvoit pas aller plus loin. Il étoit devenu maître du lieu où étoit le tombeau de Virgile. C'étoit ** pour lui un lieu ſacré, & qu'il reſpectoit comme un temple. Il célébroit tous les ans le jour natal de Virgile avec plus de joie & de ſolemnité que le ſien propre. Il ne put ſouffrir qu'un monument ſi reſpectable demeurât négligé entre les mains d'un pauvre payſan, & il en fit l'acquiſition.

Jam propè deſertos cineres, & ſancta Maronis
Nomina qui coleret, pauper & unus erat.
Silius optatæ ſuccurrere cenſuit umbræ :
Silius & vatem, non minor ipſe, colit.

Martial. Epigram. 50. lib. 11.

L'ouvrage de Silius étoit demeuré en-

* Magna Cæſaris laus, ſub quo hoc liberum fuit, magna illius, qui hac libertate auſus uti. *Plin. ibid.*

** Cujus (Virgilii) natalem religioſiùs quàm ſuum celebrabat : Neapoli maximè, ubi monumentum ejus adire ut templum ſolebat. *Plin. ibid.*

ſeveli depuis pluſieurs ſiecles dans la pouſſiere de la bibliotheque de S. Gal. Pogge l'y trouva pendant le Concile de Conſtance avec pluſieurs autres manuſcrits, comme je l'ai déjà marqué ailleurs.

STACE (*P. Statius Papinius*) a vécu ſous Domitien. Martial ne parle jamais de lui, quoiqu'ils vécuſſent à Rome en même tems. On croit que cela venoit de jalouſie, parce que Stace plaiſoit fort à Domitien par ſon extrême facilité à faire des vers ſur le champ.

Nous avons de Stace deux poémes héroïques : la *Thébaïde* en douze livres, & l'*Achiléïde* qui n'a que deux livres, parce que la mort l'a empêché de l'achever. Il les a adreſſés l'un & l'autre à Domitien après la guerre des Daces. Nous avons encore cinq livres de *Sylves*, ou de pluſieurs petits poémes ſur divers ſujets, dont beaucoup ont pour objet de flatter Domitien.

Ses poéſies furent fort eſtimées de ſon tems à Rome. Juvénal marque le concours extraordinaire avec lequel on alloit les entendre, & les applaudiſſemens qu'on leur donnoit.

Satyr. 6. lib. 3. Curritur ad vocem jucundam, & carmen amicæ
Thebaïdos, lætam fecit cùm Statius urbem,
Promiſitque diem : tanta dulcedine captos
Adficit ille animos, tantaque libidine vulgi
Auditur.

Les vers qui ſuivent, s'il faut les prendre

à la lettre, & s'ils ne ſont pas une de ces hyperboles familieres à Juvénal, nous apprennent que Stace étoit pauvre; & qu'après avoir acquis bien de la reputation par ſa Thébaïde, il étoit obligé de faire des pieces de théâtre, & de les vendre à des comédiens pour pouvoir vivre.

> Sed cùm fregit ſubſellia verſu,
> Eſurit, intactam Paridi niſi vendat Agaven.

Jule Scaliger prétend qu'il n'y a ni parmi les Anciens ni parmi les Modernes aucun auteur qui ait tant approché de Virgile que Stace, & il ne fait point difficulté de lui donner la préférence ſur tous les Poétes héroïques, Grecs & Latins, ſoutenant qu'il fait de meilleurs vers qu'Homére même. Un tel jugement marque bien que cet illuſtre critique n'avoit pas tant de juſteſſe d'eſprit que d'érudition. Souvent l'une nuit à l'autre.

Stace, auſſi-bien que Lucain & Silius Italicus, a traité ſon ſujet plutôt en hiſtorien qu'en Poéte, ſans s'attacher à ce qui fait l'eſſence & la conſtitution d'un véritable poéme épique. Pour la diction & la verſification, en cherchant trop à s'élever & à paroître grand, il donne dans l'enflure & devient empoulé.

Comme le régne d'Auguſte a porté les plus excellens des Poétes Latins, auſſi celui de Domitien nous a donné les plus conſidé-

rables d'entre les Poétes du second ordre.

VALERIUS FLACCUS. (*C. Valerius Flaccus Setinus Balbus.*) Ce Poéte étoit né à Setia, ville de Campanie, mais avoit fixé sa demeure à Padoue.

Nous avons son poéme héroïque du voyage des Argonautes, divisé en huit livres. Il fut commencé sous Vespasien, à qui il est adressé : une mort prématurée empêcha l'Auteur de l'achever. Les plus habiles gens ont une opinion assez médiocre de cet ouvrage, parce qu'ils y trouvent diverses fautes contre les régles de l'art ; point de grace & de beauté, & un style, qui, pour avoir affecté une grandeur mal soutenue, devient froid & languissant. Quintilien néanmoins dit que la poésie latine avoit beaucoup perdu par sa mort, qui arriva dans les dernieres années de Domitien. *Multum in Valerio Flacco nuper amisimus.*

Lib. 10. c. 1.

Martial lui écrit comme à son ami, & l'exhorte à quitter la poésie pour plaider, & faire quelque métier, auquel il puisse gagner plus d'argent qu'à courtiser les Muses de qui il n'a rien à attendre que de vaines couronnes & de stériles louanges, qui le laisseront à jeun & dans la misere.

Epig. 76. lib. 1.

Pierios differ cantusque chorosque Sororum,
Æs dabit ex illis nulla Puella tibi.....
Præter aquas Helicon, & serta, lyrasque dearum,
Nil habet, & magnum sed perinane sophos.

MARTIAL (*M. Valerius Martialis*) a réussi dans l'épigramme. Il étoit Espagnol, de la ville de Bilbilis, qu'on dit avoir été peu éloignée de celle de Calataïnde en Arragon. Il naquit sous Claude, vint à Rome sous Néron, à l'âge de vingt ans, & y en demeura trente, aimé des Empereurs, sur-tout de Domitien, qui lui accorda plusieurs graces. On croit que n'étant pas si bien traité après la mort de cet Empereur, il se retira en son pays. Il eut tout le tems de s'y ennuyer, n'y trouvant nulle compagnie sortable, & qui eut du goût pour les lettres, ce qui lui fit souvent regretter son séjour de Rome. Car, au lieu que dans cette savante ville ses vers étoient extrêmement goûtés & applaudis, à Bilbilis ils ne faisoient qu'exciter contre lui l'envie & la médisance : traitement qu'il est difficile de soutenir tous les jours avec patience. *Accedit his municipalium rubigo dentium, & judicii loco livor...... adversùs quod difficile est habere quotidie bonum stomachum.* Il mourut sous Trajan, vers l'an 100.

Martial in Præf. lib. 12.

Il nous reste de lui quatorze livres d'épigrammes, & un livre des spectacles. Vossius croit que ce dernier est un recueil des vers de Martial & de quelques autres Poétes de son tems sur les spectacles que Tite fit représenter l'an 80.

Pline, en l'honneur duquel il avoit fait

Plin. Epist. 21. lib. 3.

une Epigramme, (la 19[e] du livre 10[e]) lui donna une somme d'argent lorsqu'il se retira de Rome : car il étoit peu avantagé des biens de la fortune. A cette occasion Pline remarque que c'étoit un ancien usage, d'accorder des récompenses utiles ou honorables à ceux qui avoient écrit à la gloire des villes ou de quelques particuliers. Aujourd'hui, dit il, la mode en est passée avec tant d'autres, qui n'avoient pas moins de grandeur & de noblesse. Depuis que nous cessons de faire des actions louables, nous méprisons la louange. *Postquàm desiimus facere laudanda, laudari quoque ineptum putamus.*

Il pleura la mort de Martial, lorsqu'il en sut la nouvelle. Il aimoit & estimoit son génie. Mais il seroit à souhaiter qu'il y eût eu autant de pudeur & de modestie dans ses vers, qu'il y a quelquefois d'esprit. On lui reproche son humeur trop mordante, sa flatterie honteuse à l'égard de Domitien, jointe à la maniere indigne dont il le traita après sa mort.

L'amour des subtilités, & l'affectation des pointes dans le discours, avoient pris, dès le tems de Tibére & de Caligula, la place du bon goût qui régnoit sous Auguste. Ce défaut alla toujours croissant, & c'est ce qui fit si fort goûter Martial. Il s'en faut bien que toutes ses épigrammes soient de la même force : on leur a justement appliqué ce vers qui est de lui :

Sunt bona, ſunt quædam mediocria, ſunt mala
plura.

Le plus grand nombre eſt des mauvaiſes, mais il y en a d'excellentes : j'en rapporterai quelques-unes.

Sur une parfaite Sculpture. *Epig. 35. l. 1.*

Artis Phidiacæ toreuma clarum
Piſces adſpicis : adde aquam, natabunt.

Sur la lenteur d'un Barbier.

Eutrapelus tonſor dum circuit ora Luperci, *Epig. 83. l. 7.*
Expingitque genas, altera barba ſubit.

Conſeil à un homme de ne point plaider.

Et judex petit, & petit patronus : *Epig. 13. l. 2.*
Solvas cenſeo, Sexte, creditori.

Sur la mort prématurée d'un homme qui avoit remporté pluſieurs fois la victoire dans les courſes du Cirque.

Ille ego ſum Scorpus, clamoſi gloria Circi ; *Epig. 51. l. 10*
Plauſus, Roma, tui, deliciæque breves :
Invida quem Lacheſis raptum trieteride nona
Dum numerat palmas, credidit eſſe ſenem.

Sur l'action hardie de Mucius Scévola.

Dum peteret Regem decepta ſatellite dextra, *Epig. 22. l. 1.*
Injecit ſacris ſe peritura focis.
Sed tam ſæva pius miracula non tulit hoſtis,
Et raptum flammis juſſit abire virum.
Urere quam potuit contempto Mucius igne,
Hanc ſpectare manum Porſena non potuit.
Major deceptæ fama eſt & gloria dextræ :
Si non erraſſet, fecerat illa minùs.

Contre la dureté d'un riche avare.

Ep. 46. l. 2. Tu ſpectas hiemen ſuccincti lentus amici,
(Prô ſcelus!) & lateris frigora trita mei.
Quantum erat, infelix, pannis fraudare duobus,
(Quid renuis?) non te, Nævole, ſed tineas?

On ne conſerve véritablement que les biens qu'on a donnés.

Ep. 42. l. 8. Callidus effracta nummos fur auferet arca:
Proſternet patrios impia flamma lares...
Extra fortunam eſt quicquid donatur amicis.
Quas dederis, ſolas ſemper habebis opes.

Eloge & deſcription d'une petite Chienne.

Elle eſt un peu longue, mais d'une délicateſſe extrême. Je ſouhaiterois qu'une main habile traduisît en vers françois cette piéce en faveur des Dames.

Ep. 109. l. 1. Iſſa eſt paſſere nequior Catulli:
Iſſa eſt purior oſculo columbæ:
Iſſa eſt blandior omnibus puellis:
Iſſa eſt carior Indicis lapillis:
Iſſa eſt deliciæ catella Publi.
Hanc tu, ſi queritur, loqui putabis.
Sentit triſtitiamque, gaudiumque.
Collo nixa cubat, capitque ſomnos,
Ut ſuſpiria nulla ſentiantur:
Et deſiderio coacta ventris,
Gutta pallia non fefellit ulla;
Sed blando pede ſuſcitat, toroque
Deponi monet, & rogat levari:
Caſtæ tantus ineſt pudor catellæ!
Ignorat Venerem, nec invenimus
Dignum tam tenera virum puella.
Hanc ne lux rapiat ſuprema totam,

Picta Publius exprimit tabella.
In qua tam ſimilem videbis Iſſam,
Ut ſit tam ſimilis ſibi nec Iſſa.
Iſſam denique pone cum tabella,
Aut utramque putabis eſſe veram,
Aut utramque putabis eſſe pictam.

SULPITIA, Dame Romaine, étoit femme de Calenus. Elle fit un poéme ſur l'expulſion des Philoſophes, où elle maltraite fort Domitien, & le menace de la mort. C'eſt la ſeule piece qui nous reſte d'un grand nombre de poéſies qu'elle avoit faites. On l'imprime ordinairement à la fin des ſatyres de Juvénal. Il y a ſujet de regretter la perte des vers qu'elle écrivit à ſon mari ſur l'amour conjugal, & ſur la fidélité & la chaſteté que l'on doit garder dans l'état du mariage. Martial en fait un bel éloge dans une épigramme dont je rapporterai ſeulement quelques vers.

Ep. 35. l. 1.

Omnes Sulpitiam legant puellæ,
Uni quæ cupiunt viro placere.
Omnes Sulpitiam legant mariti,
Uni qui cupiunt placere nuptæ....
Hac condiſcipula, vel hac magiſtra,
Eſſes doctior & pudica Sappho.....

Nous avons quelques églogues, & une partie du poéme ſur la Chaſſe de *M. Aurelius Olympius Nemeſianus*, fort célébre en ſon tems pour la poéſie. On prétend qu'il étoit de Carthage. Il adreſſe ſon

poéme ſur la Chaſſe à Carin & à Numérien après la mort de leur pere, c'eſt-à-dire en 284.

TITUS CALPURNIUS de Sicile, a vécu ſous Carus, Carin & Numérien. Il compoſa ſept églogues qu'il adreſſa à Numéſien, Poéte bucolique comme lui. Les vers de ces deux Poétes ſe ſentent du ſiecle où ils ont été compoſés.

PRUDENCE, (*Aurelius Prudentius Clemens*) Poéte chrétien, officier à la cour de l'Empereur Honorius, naquit en Eſpagne à Sarragoſſe l'an 348, & mourut vers l'an 412.

Il ne commença ſes poéſies ſur la religion qu'à l'âge de cinquante-ſept ans. Il avoit été Avocat, puis Juge, enſuite homme de guerre : enfin il fut attaché à la cour par un emploi honorable. C'eſt lui-même qui nous apprend ces circonſtances dans le prologue de ſes ouvrages.

Per quinquennia jam decem,
Ni fallor, fuimus : ſeptimus inſuper
Annum cardo rotat, dum fruimur ſole volubili.

Après avoir parlé de ſa jeuneſſe, il expoſe ſes différens emplois.

Exin jurgia turbidos
Armarunt animos, & malè pertinax
Vincendi ſtudium ſubjacuit caſibus aſperis.
Bis legum moderamine
Frenos nobilium reximus urbium ;
Jus civile bonis reddidimus, terruimus reos.

Tandem

Tandem militiæ gradu
Evectum pietas Principis extulit,
Adſumptum propiùs ſtare jubens ordine proximo.

Les poéſies qu'on a de Prudence ſont plus remplies de zéle de religion, que des ornemens de l'art. On y trouve beaucoup de fautes de quantité. D'ailleurs l'orthodoxie n'y eſt pas toujours gardée. Il faut pourtant avouer qu'on trouve en pluſieurs endroits de ſes ouvrages beaucoup de goût & de délicateſſe. Je n'en veux pour preuves que ſes hymnes ſur les Innocens : j'en rapporterai quelques ſtrophes.

Salvete flores Martyrum,
Quos lucis ipſo in lumine,
Chriſti inſecutor ſuſtulit,
Ceu turbo naſcentes roſas.
Vos prima Chriſti victima,
Grex immolaturum tener,
Aram ſub ipſam ſimplices
Palma & coronis luditis......
Audit tyrannus anxius
Adeſſe regum principem,
Qui nomen Iſrael regat,
Teneatque David regiam.
Exclamat amens nuntio :
Succeſſor inſtat, pellimur,
Satelles i, ferrum rape,
Perfunde cunas ſanguine.
Transfigit ergo carnifex
Mucrone diſtricto furens
Effuſa nuper corpora,
Animaſque rimatur novas.

Le ſiecle d'Auguſte n'a rien de plus vif ni de plus délicat que ces ſtrophes.

CLAUDIEN (*Claudius*) Poéte Latin & payen, natif de Canope en Egypte, a vécu ſous Arcade & Honorius, qui lui firent dreſſer une ſtatue. Il mourut peu après Arcade.

Il mérite le premier rang entre tous les Poétes héroïques qui ont paru depuis l'heureux ſiecle d'Auguſte. De tous ceux qui ont tâché de ſuivre Virgile, il eſt celui qui approche le plus de la majeſté de ce Poéte, & qui tient le moins de la corruption de ſon ſiecle. On ſent bien qu'il avoit beaucoup de génie, & qu'il étoit né pour la poéſie. Il étoit plein de ce feu qui produit l'enthouſiaſme. Son ſtyle eſt châtié, doux, élégant, & en même tems noble & élevé. Il a trop de ſaillies de jeuneſſe, & eſt trop enflé. Il a de l'eſprit & de l'imagination, mais il eſt bien éloigné de cette délicateſſe de nombre, & de ce tour naturel de vers que les connoiſſeurs admirent dans Virgile. Il retombe ſans ceſſe dans la même cadence, ce qui fait qu'on a peine à le lire ſans ſe laſſer.

Entre les diverſes piéces de Claudien, ſes invectives contre Rufin & contre Eutrope ont été fort eſtimées.

AUSONE (*Decius*, ou plutôt *Decimus Magnus Auſonius*) naquit à Bordeaux.

A l'âge de trente ans il fut choisi pour y enseigner la grammaire, puis la Rhétorique. Il s'acquit une si grande réputation dans ce dernier emploi, qu'on l'attira à la cour impériale pour le faire précepteur de Gratien, fils de l'Empereur Valentinien I. Il accompagna son éléve dans le voyage que fit ce jeune Prince en Allemagne avec son pere.

AN. 367

Cet emploi lui acquit les premieres dignités de l'empire. Il fut fait Questeur par Valentinien. Après la mort de ce Prince, Gratien le fit Préfet du Prétoire : & il eut deux fois cette charge, premierement pour l'Italie & l'Afrique, & ensuite pour les Gaules. Enfin il le déclara Consul. On vit pour lors vérifiée de nouveau la maxime de Juvénal, que quand il plaît à la fortune, on passe de la fonction de rhéteur à la charge de Consul.

AN. 370.

Si fortuna volet, fies de Rhetore Consul.

L'Empereur, en lui conférant cette dignité, n'oublia rien de ce qu'il put imaginer de plus obligeant & de plus honnête. Ce doit être la science des Princes, de savoir ainsi assaisonner leurs présens & leurs bienfaits. Il dépêcha promptement un courier à Ausone, pour lui donner avis de sa nomination au Consulat, & lui écrivit en ces termes. « Comme je songeois il y a quel- » que tems à créer des Consuls pour cette

Auson. in Grat. Act.

» année, j'invoquai l'aſſiſtance de Dieu,
» comme vous ſavez que j'ai accoutumé de
» faire en tout ce que j'entreprends, & com-
» me je ſais que vous deſirez que je faſſe. J'ai
» cru que je devois vous nommer premier
» Conſul, & que Dieu demandoit de moi
» cette reconnoiſſance pour les bonnes inſ-
» tructions que j'ai reçues de vous. Je vous
» rends donc ce que je vous dois; & ſachant
» qu'on ne peut jamais s'acquitter ni envers
» ſes peres, ni envers ſes maîtres, je confeſſe
» que je vous dois encore ce que j'ai tâché
» de vous rendre ».

Afin que rien ne manquât à la grace qu'il lui avoit faite, il accompagna cette lettre d'un préſent, & lui envoya une robe fort riche, où étoit en broderie d'or la figure de l'Empereur Conſtantius ſon beau-pere. Auſone, de ſon côté, employa toute la force & toute la délicateſſe de ſon eſprit, pour faire en vers & en proſe l'éloge de ſon auguſte bienfaiteur. Nous avons encore le remerciement qu'il fit à l'Empereur, c'eſt une piece qui a été fort eſtimée. On y trouve beaucoup d'eſprit, & peut-être trop; des penſées belles & ſolides; des tours vifs, mais ſouvent trop recherchés. La latinité en eſt dure, & ſe reſſent du ſiecle où a vécu l'Auteur. Je rapporterai ici le commencement du diſcours qu'il prononça devant l'Empereur en action de graces, afin qu'on ait quelque idée de ſon ſtyle.

Ago tibi gratias, Imperator Auguste: si possem, etiam referrem. Sed nec tua fortuna desiderat remunerandi vices, nec nostra suggerit restituendi facultatem. Privatorum ista copia est, inter se esse munificos. Tua beneficia, ut majestate præcellunt, ita mutuum non reposcunt. Quod solum igitur nostræ opis est, gratias ago, verùm ita, ut apud Deum fieri solet, sentiendo copiosiùs, quàm loquendo; atque non in sacrario modò Imperialis oraculi, qui locus horrore tranquillo & pavore venerabili rarò eundem animum præstat & vultum: sed usquequaque gratias ago, tum tacens, tum loquens; tum in cœtu hominum, tum ipse mecum; & cùm voce potui, & cùm meditatione secessi; omni loco, actu, habitu, & tempore. Nec mirum, si ego terminum non statuo tam grata profitendi, cùm tu finem facere nescias honorandi. Qui enim locus est, aut dies, qui non me hujus aut similis gratulationis admoneat! Admoneat autem! O inertiam significationis ignavæ! Quis, inquam, locus est, qui non beneficiis tuis agitet, inflammet?

Il y a une extrême inégalité entre les ouvrages d'Ausone. Son style est dur, comme je l'ai déjà remarqué: mais la dureté est le moindre vice de ses poésies. Les obscénités dont il les a remplies en inter-

disent la lecture à quiconque n'a pas renoncé à toute pudeur.

S. PAULIN, Evêque de Nole, étoit de Bordeaux. Il naquit vers l'an 353. Il eut pour maître dans les lettres profanes le célébre Ausone, dont je viens de parler. S. Paulin déclare plus d'une fois qu'il devoit tout à Ausone, qu'il appelle son patron, son maître, son pere, & à qui il se reconnoît redevable de sa bonne éducation, de la connoissance qu'il avoit des lettres, & de son élévation dans les charges & les dignités.

Carm. 10.

Tibi disciplinas, dignitatem, litteras,
Linguæ, & togæ, & famæ decus,
Provectus, altus, institutus debeo
Patrone, præceptor, parens.

Il fit un grand progrès sous un tel maître. Ausone l'en félicite dans plusieurs de ses poésies, & il avoue, ce qui n'est pas peu pour un Poéte, que son disciple a emporté la palme sur lui pour les vers.

Auson Epist. 20.

Cedimus ingenio, quantum præcedimus ævo.
Assurgit Musæ nostra Camœna tuæ.

Id. Ep. 24. & 25.

La retraite de S. Paulin, qui étoit allé se cacher dans la solitude en Espagne, lui attira de violens reproches de la part d'Ausone. Cet homme mondain lui écrivit plusieurs lettres pour se plaindre de son injurieux oubli, dans lesquelles il s'emporte contre sa Tanaquil, c'est le nom odieux

qu'il donnoit à Thérafie fa femme, à qui il imputoit ce changement. Il accufoit fon difciple d'avoir perdu fa douceur ancienne, & d'être devenu fauvage & mifanthrope. Il lui attribuoit affez clairement un efprit renverfé par une noire mélancolie, qui lui faifoit fuir la compagnie & la converfation des hommes. C'eft le reproche ordinaire que font les gens du monde à ceux qui le quittent.

La divine providence empêcha qu'il ne reçût aucune de ces lettres avant qu'il fut affez fort pour réfifter aux pieges que le démon lui tendoit par la main d'un maître anciennement eftimé, & tendrement aimé. Au bout de quatre ans, il en reçut trois à la fois, auxquelles il répondit de fon côté par plufieurs lettres.

Après avoir rendu raifon de fon long filence, il s'excufe de fe remettre à la poéfie profane, qui ne convenoit point à une perfonne comme lui, qui ne vouloit plus fonger qu'à Dieu.

Quid abdicatas, in meam curam, pater,
Redire Mufas præcipis?
Negant Camœnis, nec patent Apollini
Dicata Chrifto pectora.

Il dit qu'il eft bien éloigné maintenant d'invoquer ni Apollon ni les Mufes, divinités fourdes & imbécilles; qu'un Dieu plus puiffant s'eft faifi de fon efprit, & de-

mande de lui d'autres ſentimens, & un autre langage.

Nunc alia mentem vis agit, Major Deus,
Aliofque mores poſtulat.

Il décrit enſuite le changement merveilleux que la grace opere dans le cœur de l'homme, lorſqu'elle s'en eſt ſaiſie par droit de conquête, & qu'elle ſe l'eſt entiérement aſſujetti, en lui faiſant perdre par un chaſte plaiſir le goût des anciennes voluptés; en étouffant toutes les peines & toutes les inquiétudes de la vie préſente par une vive foi & une vive eſpérance des biens futurs; & en ne lui laiſſant d'autre ſoin que de s'occuper de ſon Dieu, dont il repaſſe les merveilles, dont il étudie les ſaintes volontés, s'efforçant de lui rendre un hommage digne de lui par un amour ſans partage & ſans borne.

Hic ergo noſtris ut ſuum præcordiis
Vibraverit cœlo jubar,
Abſtergit ægrum corporis pigri ſuum,
Habitumque mentis innovat.
Exhaurit omne quod juvabat antea,
Caſtæ voluptatis vice.
Totoque noſtra jure domini vindicat
Et corda, & ora, & tempora.
Se cogitari, intelligi, credi, legi,
Se vult timeri & diligi.
Æſtus inanes, quos movet vitæ labor
Præſentis ævi tramite,
Abolet futuræ cum Deo vitæ fides, &c.

Il ajoute à tout cela une forte proteſtation de ne manquer jamais à ce que les obligations qu'il avoit à Auſone demandoient de lui.

Les louanges qu'Auſone, en pluſieurs endroits, donne à S. Paulin, ſemblent regarder plutôt les poéſies qu'il avoit faites avant ſon renoncement aux muſes profanes, que celles qu'il a compoſées depuis. Car, après une abdication ſi rare & ſi généreuſe, il s'eſt étudié à éteindre la plus grande partie de ſon feu, & ayant étouffé en lui tout deſir de la réputation humaine, il a rabaiſſé ſon eſprit & ſon ſtyle, & s'eſt renfermé dans les bornes d'une ſimplicité ennemie de tout orgueil, telle que la modeſtie chrétienne l'exige. Il a même porté le détachement juſqu'au point de ne ſe pas ſoucier de garder l'exactitude de la proſodie. Mais dans tout cet air négligé, qui paroît autant dans ſa verſification que dans le fond même du ſtyle de ſa poéſie, on trouve toujours de certains agrémens naturels qui font aimer l'Auteur & ſes ouvrages.

S. PROSPER étoit d'Aquitaine. C'étoit un homme laïc & marié. Il fut ſecrétaire des brefs ſous le Pape S. Léon.

Nous avons de S. Proſper, outre quelques autres petites pieces qui ſont douteuſes, un poéme très-conſidérable contre les ingrats, c'eſt-à-dire, contre les ennemis de la grace de Jeſus-Chriſt, dans lequel il explique en Théologien profond, la doc-

trine catholique contre les Pélagiens & les Sémipélagiens.

M. Godeau juge, après plusieurs autres Auteurs, que cet ouvrage est l'abrégé de tous les livres de saint Augustin sur cette matiere, & particulierement de ceux qui ont été écrits contre Julien. Il ajoute que les expressions en sont merveilleuses, & qu'il y a sujet, en beaucoup d'endroits, de s'étonner comment ce Saint a pu accorder la beauté de la versification avec les épines de son sujet. Ce qu'il y a encore de surprenant dans ce Poéme, c'est de voir que l'exactitude pour les dogmes de la foi y soit si régulierement observée malgré la contrainte des vers, & la liberté de l'esprit poétique, & que les vérités de la religion n'y soient altérées ni affoiblies par les ornemens de la poésie. Nous avons ce poéme traduit en vers françois. Je donnerai ici la préface, qui fera connoître & le sujet de cet excellent ouvrage, & le style de l'Auteur.

PRÆFATIO.

Unde voluntatis sanctæ subsistat origo,
　　Unde animis pietas insit, & unde fides:
Adversùm ingratos, falsa & virtute superbos,
　　Centenis decies versibus excolui.
Quos si tranquilla studeas cognoscere cura,
　　Tutus ab adverso turbine, Lector, eris.
Nec libertate arbitrii rapiere rebellis,
　　Ulla nec audebis dona negare Dei.

Sed bona quæ tibi ſunt operante fatebere Chriſto,
Non eſſe ex merito ſumpta, ſed ad meritum.

TRADUCTION.

Ma plume en mille vers combattant pour la Grace,
A pour Dieu combattu,
Attaquant ces ingrats pleins de la vaine audace
D'une fauſſe vertu.
J'ai fait voir d'où nos cœurs conçoivent la racine
D'un céleſte deſſein,
D'où la foi naît dans nous, d'où la vertu divine
Germe dans notre ſein.
Si donc ton eſprit calme, en liſant cet ouvrage,
Ni cherche que du fruit,
Ces vers te ſauveront du funeſte naufrage
Où l'erreur nous conduit.
Tu n'éleveras point contre ton Roi ſuprême
Ta fiere liberté,
Et tu ne croiras point mériter par toi-même
Les dons de ſa bonté.
Mais tu reconnoîtras que tu dois toute choſe
Au Dieu qui t'eſt ſi doux;
Et que notre mérite eſt l'effet, non la cauſe,
De ſa Grace dans nous.

SIDOINE APOLLINAIRE (*C. Sollius Apollinaris Sidonius*) naquit à Lyon d'un Préfet du Prétoire, gendre de l'Empereur Avite.

Nous avons ſes poéſies en vingt-quatre pieces, imprimées ordinairement avec les neuf livres de ſes épîtres. Le ſiécle où il vivoit fait excuſer le ſtyle dur, l'obſcurité, & les fautes de proſodie de ſes vers.

Il renonça à la poéſie en renonçant au ſiécle, & il ne fit plus de vers depuis qu'on l'eut fait Evêque de Clermont en Auvergne, ce qui arriva en l'an 472.

AVIENUS (*Rufus Festius Avienus*) vivoit sous Théodose l'ancien. Cet Auteur a mis en vers latins les *phénomenes* d'Aratus, & la *Périégése* de Denys, c'est-à-dire la description qu'il avoit faite de la terre. Il avoit mis aussi tout Tite-Live en vers iambes : travail assez inutile, & dont la perte ne doit pas être fort regrettée. Il nous reste de lui des fables qu'il a prises d'Esope pour les mettre en vers élégiaques, & qu'il a dédiées à Théodose, qui n'est autre que Macrobe : elles sont infiniment éloignées de la pureté, de la beauté, & de la grace de celles de Phédre.

BOECE (*Anicius Manlius Severinus Boëtius*) fut Consul seul l'an 510.

Ce que ce grand homme a fait de vers est inséré dans ses cinq livres de *la Consolation*, qu'il composa dans la prison où Théodoric, Roi des Goths, l'avoit fait mettre : il étoit son principal ministre d'Etat. Sa prose n'étant pas fort excellente, semble avoir contribué par ses ombres à relever l'éclat de sa poésie, qui est remplie de graves sentences & de belles pensées.

FORTUNAT étoit né dans la Marche Trévisane. Il fut fait Evêque de Poitiers, & mourut vers le commencement du VII[e] siecle.

C'est un des plus importans d'entre les Poétes de l'antiquité chrétienne. Nous avons onze livres de ses poésies diverses,

tant en vers lyriques, qu'en vers élégiaques; & quatre de la vie de S. Martin en vers hexamétres. Il faut juger du mérite de ses vers par le siecle où il vivoit.

CHAPITRE II.

DES HISTORIENS.

C'EST avec raison que l'Histoire a été appelée le témoin des tems, le flambeau de la vérité, l'école de la vertu, la dépositaire des événemens, &, s'il étoit permis de parler ainsi, la fidelle messagere de l'antiquité. En effet, elle nous ouvre la vaste carriere de tous les siécles passés, les rapproche en quelque sorte de nous, & nous les rend comme présens. Elle fait comparoître devant nous les Conquérans, les Héros, les Princes, & tous les grands hommes, mais dépouillés de l'appareil fastueux qui les accompagnoit pendant leur vie, & réduits à eux seuls, pour venir rendre compte de leurs actions au tribunal de la postérité, & pour y subir un jugement, où la flatterie n'a plus de part, parce qu'ils n'ont plus de pouvoir.

L'Histoire a le privilége aussi d'approcher du trône des Princes régnans, & est presque la seule qui puisse ou qui ose leur faire connoître la vérité, & leur montrer même leurs défauts s'ils en ont, mais sous des noms étrangers pour ménager leur délicatesse, & pour leur rendre ses avis utiles en évitant de leur déplaire. Elle n'est pas moins appliquée à instruire les particuliers.

Elle leur marque à tous généralement, de quelqu'âge & de quelque condition qu'ils ſoient, & les modeles de vertu qu'ils doivent ſuivre, & les exemples vicieux qu'ils doivent éviter.

On comprend aſſez que l'Hiſtoire, encore brute & groſſiere dans ſes commencemens, n'étoit pas en état de rendre au genre humain de ſi importans ſervices. Elle ſe contenta d'abord de conſerver la mémoire des événemens, en les gravant ſur la pierre & l'airain, en les fixant par des deſcriptions, en les inſérant dans les regiſtres publics, en les conſacrant en quelque ſorte par des hymnes & des cantiques. Elle s'eſt élevée peu-à-peu, & eſt parvenue par degrés à ce point de perfection, où les Grecs & les Latins l'ont conduite.

Je ne touche point à l'Hiſtoire du Peuple de Dieu, compoſée par Moyſe, la plus ancienne & la plus reſpectable de toutes. Je ne parle point non plus de pluſieurs Hiſtoriens dont nous n'avons conſervé que les noms, & tout au plus quelques légers fragmens. Je me borne ici aux Hiſtoriens Grecs & Latins, dont les ouvrages ſont parvenus juſqu'à nous en tout ou en partie. Comme j'ai eu ſoin de les citer exactement dans mon Hiſtoire Ancienne, & qu'ils me ſervent de garans pour les faits que j'y avance, il paroît néceſſaire que ceux de mes lecteurs qui ne les ont pas lus, en ayent quelque connoiſſance légere, & ſachent au moins le tems où ils ont vécu, les principales circonſtances de leur vie, les ouvrages qu'ils ont compoſés, & les jugemens qu'en ont porté les Savans.

ARTICLE PREMIER.

DES HISTORIENS GRECS.

§. I. HÉRODOTE étoit d'Halicarnasse, ville de Carie. Il naquit l'année même que mourut Artémise, Reine de Carie, & quatre ans avant la descente de Xerxès dans la Grece. Voyant sa patrie opprimée sous la tyrannie de Lygdamis, petit-fils d'Artémise, il la quitta pour se retirer dans l'île de Samos, où il apprit à fond le dialecte Ionique.

AN. M. 3520. AV. J.C. 484. *Suidas.*

C'est dans ce dialecte qu'il a composé son histoire renfermée en neuf livres. Il la commence à Cyrus, selon lui, premier Roi des Perses, & la conduit jusqu'à la bataille de Mycale, qui se donna la huitieme année de Xerxès; ce qui comprend l'espace de six-vingts ans sous quatre Rois de Perse, Cyrus, Cambyse, Darius, Xerxès, depuis l'année du monde 3405 jusqu'en 3524. Outre l'histoire des Grecs & des Perses, qui est son principal objet, il en traite plusieurs autres par digression, comme celle des Egyptiens, qui occupe le second livre. Il cite dans l'ouvrage que nous avons ses histoires des Assyriens & des Arabes, qu'il avoit écrites : mais il ne nous en reste rien, & l'on doute s'il les avoit achevées, parce qu'aucun Auteur n'en fait mention. On ne

Lib. 1. *c.* 184.

croit pas que la vie d'Homere, attribuée à Hérodote, soit de lui.

Suidas. Hérodote, pour se faire connoître en même tems à toute la Grece, choisit le tems qu'elle étoit assemblée aux jeux olympiques, & il y fit la lecture de son histoire, qui fut reçue avec des applaudissemens extraordinaires. On croyoit entendre parler les Muses, tant le style dans lequel elle est écrite parut doux & coulant, & c'est ce qui fit qu'on donna pour lors aux neuf livres qui la composent les noms des neuf Muses.

Il paroît qu'il accorda une lecture particuliere de son ouvrage à la ville d'Athénes, qui méritoit bien cette distinction; ce fut à la célebre fête des Panathénées. Il est facile de juger combien une histoire composée avec tant d'art & d'éloquence dut plaire à des oreilles aussi fines & aussi délicates que celles des Athéniens, & à des esprits aussi curieux & d'un aussi bon goût.

Marcellin. de vit. Thucyd. Suid. On peut croire que ce fut dans cette assemblée, plutôt qu'à celle des jeux olympiques, que Thucydide, encore tout jeune, & âgé peut-être de quinze ans, fut tellement frappé de la beauté de cette histoire, qu'il entra dans une espece de transport & d'enthousiasme, & versa des larmes de joie avec abondance. Hérodote s'en apperçut, en fit ses complimens au pere du jeune homme nommé Olore, & l'exhorta forte-

ment à prendre un ſoin particulier de ce fils, qui montroit déjà un goût ſi marqué pour les belles lettres, & qui pourroit un jour faire honneur à la Gréce. Les grands hommes ne peuvent être trop attentifs à encourager par quelques louanges de jeunes gens, en qui ils apperçoivent des talens & de la bonne volonté. C'eſt peut-être à ce petit mot d'Hérodote que nous devons l'admirable hiſtoire de Thucydide.

J'ai ſuppoſé que Thucydide pouvoit avoir quinze ans, lorſqu'il aſſiſta à la lecture qu'Hérodote fit de ſon hiſtoire à Athénes. Suidas dit qu'il étoit encore enfant, ou plutôt encore jeune : ἔτι παῖς. Or comme il n'étoit né que treize ans après Hérodote, Hérodote lui-même n'en avoit donc alors que ving-huit, ce qui ajoute beaucoup au mérite de cet Auteur, d'avoir à cet âge compoſé un ouvrage ſi eſtimable.

Hérodote, comblé de gloire, ſongea à retourner dans ſa patrie : c'eſt où le cœur nous rappelle toujours. Quand il fut arrivé, il exhorta ſes compatriotes à chaſſer le tyran qui les opprimoit, & à ſe remettre en poſſeſſion de la liberté, plus chere aux Grecs que la vie même. Ses exhortations eurent tout le ſuccès qu'il en pouvoit attendre, mais ne furent payées à ſon égard que d'ingratitude, par l'envie qu'une ſi glorieuſe & ſi heureuſe entrepriſe lui attira. Obligé de quitter une patrie ingrate, il crut

devoir profiter d'une conjoncture favorable qui se présenta fort à propos. C'étoit une colonie que les Athéniens envoyoient à Thurium, dans la partie de l'Italie appelée la grande Gréce, pour repeupler & rétablir cette ville. Il se joignit à la colonie, alla s'établir avec elle à Thurium, & y finit ses jours. Thurium étoit l'ancienne Sybaris : ou du moins cette ville fut bâtie dans le voisinage de Sybaris, & on y ramassa les restes de cette ancienne ville, ruinée par les Crotoniates.

Je différe à parler de ce qui regarde le jugement qu'on doit porter d'Hérodote, après que j'aurai traité l'article de Thucydide, afin de pouvoir les comparer ensemble.

AN. M. 3533. AV. J.C. 471. *Marcellin. de vit. Thucyd. Suidas.*

§. II. THUCYDIDE. On place la naissance de Thucydide au commencement de la 77e Olympiade, treize ans après celle d'Hérodote.

Il eut pour pere Olore (appelé ainsi du nom d'un Roi de Thrace,) & pour mere Hégésipyle. Il comptoit parmi ses ancêtres l'ancien Miltiade, fils de Cypsele, fondateur du royaume de la Quersonnése, qui, du consentement de Pisistrate, s'étoit retiré en Thrace, & y avoit épousé Hégésipyle, fille d'Olore, roi de Thrace, dont la fille apparemment, qui portoit le même nom, fut mere de notre Historien.

Celui-ci étudia la rhétorique sous An-

tiphon, & la philoſophie ſous Anaxagore. Il parle du premier dans ſon VIIIe livre, & dit qu'il fut d'avis d'abolir à Athénes le gouvernement populaire, & d'établir les Quatre-cens.

Thucyd. lib. 8. pag. 592.

Nous avons déjà dit qu'à l'âge de quinze ans il avoit entendu avec un extrême plaiſir la lecture de l'Hiſtoire d'Hérodote, ſoit à Olympie, ſoit à Athénes.

AN. M. 3548. AV. J. C. 456.

Porté à l'étude par une inclination violente, il ne ſongea point à s'engager dans l'adminiſtration des affaires publiques : il eut ſoin ſeulement de ſe former dans les exercices militaires qui convenoient à un jeune homme de ſa naiſſance. Il eut de l'emploi dans les troupes, & fit quelques campagnes.

A l'âge de vingt-ſept ans, il fut chargé en partie de conduire & d'établir à Thurium une nouvelle colonie d'Athéniens. Cet emploi l'occupa pendant trois ou quatre ans, après quoi il retourna à Athénes.

AN. M. 3560. AV. J. C. 444.

Pour lors il épouſa une fille de Thrace fort riche, & qui y poſſédoit un grand nombre de mines. Ce mariage le mit fort à ſon aiſe, & lui fournit de quoi faire une dépenſe aſſez conſidérable. Nous verrons bientôt l'utile emploi qu'il en fit.

Cependant la guerre du Péloponnéſe s'alluma dans la Gréce, & y excita de grands mouvemens & de grands troubles. Thucydide, qui prévoyoit qu'elle ſeroit

AN. M. 3573. AV. J. C. 431.

Thucyd. lib. 5. pag. 561.

de longue durée, & qu'elle auroit d'importantes ſuites, forma dès lors le deſſein d'en écrire l'hiſtoire. L'important étoit d'avoir des mémoires bien fideles & bien ſûrs, & de ſe faire inſtruire de part & d'autre dans le dernier détail de toutes les circonſtances de chaque expédition & de chaque campagne. C'eſt ce qu'il fit d'une maniere admirable, & qui a peu d'exemples.

Comme il ſervoit dans les troupes d'Athénes, il fut lui-même témoin oculaire d'une bonne partie de ce qui ſe paſſa dans l'armée des Athéniens juſqu'à la huitieme année de cette guerre, c'eſt-à dire, juſqu'au tems de ſon exil, dont voici quelle fut l'occaſion. Il avoit été commandé pour aller au ſecours d'Amphipolis ſur les frontieres de la Thrace, place d'une grande importance pour les deux partis. Braſidas, général des Lacédémoniens, le prévint, & prit la ville. Thucydide de ſon côté prit Eione, ſituée ſur le Strymon. Cet avantage, qui étoit aſſez peu conſidérable en comparaiſon de la perte qu'avoit faite Athénes par la priſe d'Amphipolis, fut compté pour rien. On lui fit un crime à Athénes d'avoir manqué par ſa lenteur à ſecourir Amphipolis, & le peuple, animé, par les cris tumultueux de Cléon, le punit de ſa prétendue faute, & le condamna à l'exil.

AN M. 3580. AV. J.C. 424.

Thucyd. lib. 4. pag. 321.

Thucydide mit ſa diſgrace à profit, & la fit ſervir à la préparation & à l'exécution

du grand dessein qu'il avoit formé de composer l'histoire de cette guerre. Il employa tout le tems de son exil, qui dura vingt ans à ramasser avec plus de soin que jamais des mémoires. Le séjour qu'il fit depuis ce tems-là, tantôt dans le pays de Sparte, tantôt dans celui d'Athénes, lui facilita extrêmement les recherches qu'il avoit à faire. Il n'épargna point la dépense pour y réussir, & fit de grandes largesses à des officiers des deux partis, pour être instruit par leur moyen de tout ce qui se passoit dans les deux armées. Il avoit déjà employé la même voye pendant qu'il étoit dans le service.

An.M. 3601.
Av. J.C. 403.

Les Athéniens, après que Thrasybule eut chassé d'Athénes les trente tyrans, permirent à tous les exilés de revenir, excepté aux Pisistratides. La tyrannie étoit tellement détestée à Athénes, que près de cent ans après l'expulsion de Pisistratides, leur famille & leur nom y étoient encore en horreur. Thucydide profita de ce décret, & revint à Athénes après un exil de vingt ans: il en avoit pour lors soixante & huit. Ce ne fut que dans ce tems, selon M. Dodwel, que Thucydide travailla réellement à la composition de son histoire, dont il avoit ramassé jusques-là & disposé les matériaux avec un soin incroyable. Elle avoit pour objet, comme je l'ai déjà dit, la fameuse guerre du Péléponnese qui dura vingt-sept

ans. Il ne la conduisit que jusqu'à la vingt & unieme année inclusivement. Les six années qui restoient furent suppléées par Théopompe & Xénophon. Il employa dans son histoire le dialecte attique, comme le plus pur, le plus élégant, & en même tems le plus fort & le plus énergique : d'ailleurs c'étoit le langage d'Athénes sa patrie. Il nous avertit lui-même qu'en la composant, il chercha non à plaire à ses lecteurs, mais à les instruire. C'est pourquoi il appelle son histoire, non un ouvrage fait pour l'ostentation, ἀγώνισμα; mais un monument qui devoit toujours durer, κτῆμα ἐς ἀεί. Il la distribue réguliérement par années & par campagnes. Nous avons une traduction de cet excellent Historien par M. d'Ablancourt.

Thucyd. lib. 1. pag. 15 & 16.

On croit que Thucydide survécut l'espace de treize ans à son retour de l'exil, & à la fin de la guerre du Péloponése. Il mourut âgé de plus de quatre-vingts ans, selon quelques-uns à Athénes, selon d'autres dans la Thrace, d'où l'on rapporta ses os à Athénes. Plutarque dit que, de son tems, on montroit encore le tombeau de Thucydide dans le monument même de la famille de Cimon.

AN. M. 3613. AV. J.C. 391.

In vit. Cim. pag. 480.

Comparaison d'Hérodote & de Thucydide.

Denys d'Halicarnasse, excellent Histo-

rien & critique, dans une lettre adressée au grand Pompée, compare ensemble Hérodote & Thucydide, les deux Historiens Grecs les plus estimés, & marque le jugement qu'il en porte, tant pour le fond de l'histoire même, que pour le style qui y est employé. Je rapporterai ici les principaux traits de cette petite dissertation. Il faut se souvenir que notre critique étoit d'Halicarnasse aussi-bien qu'Hérodote, ce qui pourroit le faire soupçonner peut-être de quelque partialité en faveur de son compatriote.

1. *Examen du fond de l'Histoire.*

1. Le premier devoir d'un écrivain qui songe à composer une histoire, & à transmettre à la postérité la connoissance & le souvenir des actions passées, est, ce me semble, de choisir une matiere grande, noble, intéressante, qui puisse, par la variété & l'importance des faits, rendre le lecteur attentif, & le tenir toujours comme en suspens & en haleine; enfin qui l'attache & lui cause un agréable plaisir par la nature même des événemens, & par l'heureux succès qui les termine.

On peut dire qu'Hérodote, en ce point, l'emporte de beaucoup sans contredit sur Thucydide. Le choix du sujet, dans le premier, ne pouvoit être plus favorable, ni plus intéressant. C'est la Gréce entiere, ja-

louſe de ſa liberté au point qu'on le ſait, attaquée par la puiſſance de l'univers la plus formidable, qui avec des armées de terre & de mer ſans nombre entreprend de l'abattre, & de la réduire en ſervitude. Ce ſont victoires ſur victoires, tant par terre que par mer, remportées ſur les Perſes par les Grecs, qui, ſans parler des vertus morales portées au plus haut degré de perfection, font paroître toute la bravoure, toute la prudence, toute l'habileté dans la ſcience militaire qu'on peut attendre des plus grands généraux. Enfin cette guerre, ſi longue & ſi terrible, où l'Aſie débordée entiérement & comme ſortie hors d'elle-même, ſembloit devoir inonder totalement le petit pays de la Grece, ſe termine par la fuite honteuſe de Xerxès, le plus puiſſant Roi de la terre, réduit à ſe ſauver dans une chaloupe, & par un ſuccès qui ôta pour toujours aux Perſes la penſée & l'envie de venir attaquer la Grece à main armée.

On ne voit rien de tel dans le choix de Thucydide. Il ſe borne à une guerre unique, qui n'eſt ni honnête dans ſes principes, ni fort variée dans ſes événemens, ni glorieuſe pour les Athéniens dans le ſuccès. C'eſt la Grece qui, devenue comme furieuſe, & poſſédée de l'eſprit de diſcorde, déchire elle-même ſes entrailles, en armant Grecs contre Grecs, alliés contre alliés.

alliés. Thucydide lui-même, dès le commencement de son histoire, annonce & montre en perspective tous les maux qui doivent accompagner cette malheureuse guerre, meurtres d'hommes, ravages de villes, tremblemens de terre, sécheresses, famines, maladies, pestes & contagions, en un mot, les calamités les plus affreuses. Quel début, quel spectacle ! Est-il rien plus capable de rebuter & de révolter l'esprit du lecteur ?

Telle est la premiere réflexion de Denys d'Halicarnasse, qui, ce me semble, ne touche point au mérite de l'Ecrivain. Le choix du sujet & le succès glorieux d'une guerre ne dépend point d'un Historien contemporain, qui n'est pas maître des événemens, & qui ne peut & ne doit écrire que ce qu'il voit. Il est malheureux de n'être le témoin que de faits affligeans, mais il n'en est pas moins habile. C'est, tout au plus un reproche à faire à un Poëte tragique ou épique, qui dispose de sa matiere. Quant à un auteur qui écrit l'histoire de son tems, ce qu'on a droit d'exiger de lui, c'est qu'il soit bien instruit, judicieux, impartial. L'histoire n'est-elle destinée qu'à réjouir le lecteur? Ne doit-elle pas plutôt l'instruire ? & les grandes calamités, qui sont l'effet & la suite des passions injustes, ne sont elles pas très-utiles pour apprendre à les éviter ?

En fecond lieu, il eft fort important à un écrivain de bien prendre fon point de vue, pour favoir où il doit commencer fon hiftoire, & jufqu'où il la doit conduire. C'eft en quoi Hérodote réuffit merveilleufement. Il expofe d'abord la caufe de la guerre que les Perfes déclarent à la Grece, qui eft le defir de fe venger d'une injure * reçue il y avoit plus de deux cens ans; & il en termine le récit par la punition exemplaire des Barbares. La prife de Troie pouvoit être tout au plus le prétexte de cette guerre : encore quel prétexte! La caufe étoit fans doute l'ambition des Rois de Perfe, & le defir de fe venger fur les Grecs des fecours donnés aux Ioniens. Pour Thucydide, il commence fon hiftoire par la defcription du trifte & fâcheux état où étoient alors les affaires de la Grece, premier coup-d'œil peu agréable & peu intéreffant. Il impute ouvertement la caufe de cette guerre à la ville d'Athénes, pouvant la rejetter fur l'envie de Sparte fa rivale depuis les exploits éclatans par lefquels les Athéniens s'étoient fi fort diftingués dans la guerre contre les Perfes.

* *La prife & la ruine de Troie par les Grecs. Cette ville étoit alliée des Perfes.*

Cette feconde réflexion de notre critique paroît encore moins bien fondée que la premiere. Thucydide auroit pu apporter ce prétexte, mais je ne fais fi c'auroit été avec juftice & vérité : ou plutôt on doit affirmer pofitivement qu'il ne le pouvoit

en aucune ſorte. Il eſt conſtant par Plutarque, que la cauſe de la guerre doit être imputée à l'ambition démeſurée des Athéniens, qui affectoient une domination univerſelle. Il eſt beau à Thucydide d'avoir ſacrifié la gloire de ſa patrie à l'amour de la vérité : qualité qui eſt le mérite le plus eſſentiel & qui fait l'éloge le plus parfait d'un Hiſtorien.

Troiſiémement, Hérodote comprenant qu'un long récit d'une même matiere, quelqu'agréable qu'elle puiſſe être, peut devenir ennuieux au lecteur, a varié ſon ouvrage à la maniere d'Homere, par des épiſodes & par des digreſſions qui jettent beaucoup d'agrément. Thucydide au contraire, toujours uniforme & ſur le même ton, pouſſe ſon ſujet ſans ſe laiſſer le tems de reſpirer, entaſſant combat ſur combat, préparatifs ſur préparatifs, harangues ſur harangues, & morcelant, pour ainſi dire, par campagne des actions qui pouvoient être montrées dans leur tout avec plus de grace & de clarté.

Il ſemble que Denys d'Halicarnaſſe n'a pas fait aſſez d'attention à la ſévérité des loix de l'hiſtoire, & qu'il a preſque cru pouvoir juger d'un Hiſtorien comme d'un Poéte. Bien des gens reprochent à Hérodote ſes longues & fréquentes digreſſions, comme un défaut conſidérable en fait d'hiſtoire. Je ſuis bien éloigné de penſer ainſi.

Elles devoient être fort agréables aux Grecs dans un tems, où l'hiſtoire des peuples dont il y eſt parlé leur étoit abſolument inconnue. Mais je ſuis encore plus éloigné de blâmer la conduite & le plan de Thucydide, qui ne perd preſque jamais de vue ſon ſujet : car c'eſt une des principales régles de l'hiſtoire, & à laquelle on ne doit jamais donner d'atteinte ſans une raiſon bien preſſante.

Quatriemement, Thucydide, attaché religieuſement à la vérité, qui doit être le fondement de l'hiſtoire, & qui eſt certainement la premiere & la plus eſſentielle qualité d'un hiſtorien, n'inſere rien de fabuleux dans ſon hiſtoire, ne ſonge point à l'embellir ni à l'égaier par des récits de faits & d'événemens qui tiennent du merveilleux, & n'y fait point intervenir, à toute occaſion, le miniſtere des Dieux & des déeſſes par les ſonges, les oracles, & les prodiges. En quoi il l'emporte inconteſtablement ſur Hérodote, peu délicat & peu précautionné ſur pluſieurs faits qu'il avance, & crédule pour l'ordinaire juſqu'à la foibleſſe & juſqu'à la ſuperſtition.

Cinquiemement. Si l'on en croit Denys d'Halicarnaſſe, on reconnoît dans les écrits de Thucydide un caractere de triſteſſe & de dureté naturelle, que ſon exil avoit encore aigri & irrité. Il eſt exact à faire ſentir toutes les fautes des généraux, & tou-

tes leurs fausses démarches ; & s'il montre quelquefois leurs bonnes qualités & leurs heureux succès, car souvent il les passe sous silence, il semble que c'est à regret & comme malgré lui.

Je ne sais si ce reproche est fondé : mais la lecture que j'ai faite de Thucydide ne m'en a point laissé cette idée. J'ai bien senti que la matiere étoit triste, mais non l'Historien. Denys d'Halicarnasse trouve dans Hérodote une disposition toute opposée, c'est-à-dire un caractere de bonté & de douceur toujours égal, & une extrême sensibilité aux biens & aux maux de sa patrie.

2. *Examen de l'Elocution.*

On peut considérer plusieurs choses dans ce qui regarde l'élocution.

La pureté, la propriété, l'élégance du langage. Ces qualités sont communes à nos deux Historiens, qui y ont également excellé, en se tenant toujours dans la noble simplicité de la nature. Il * est remarquable, dit Cicéron, que ces deux Auteurs, contemporains des Sophistes qui avoient introduit un style fleuri, peigné, ajusté, &

* Sophistas λογοδαιδάλους appellat in Phædro Socrates.... quorum satis arguta multa, sed minuta quædam, nimiumque depicta. Quo magis sunt Herodotus Thucydidesque mirabiles : quorum ætas cùm in eorum tempora, quos nominamus incidisset, longissimè tamen ipsi à talibus deliciis, vel potiùs ineptiis abfuerunt. *Cic. in Orat. n.* 39.

que Socrate pour cette raiſon appeloit λογοδαιδάλους, n'ayent jamais donné dans ces petits ou plutôt frivoles ornemens.

L'étendue ou la briéveté du ſtyle. C'eſt ici ce qui les diſtingue & les caractériſe particuliérement. Le ſtyle d'Hérodote eſt doux, coulant, étendu; celui de Thucydide, vif, concis, véhément. « L'un, pour » me ſervir des termes de Cicéron, eſt ſem» ble à un fleuve tranquille qui roule ſes » eaux avec majeſté; l'autre à un torrent » impétueux, & pour parler de guerre il » ſemble entonner la trompette. *Alter ſine ullis ſalebris quaſi ſedatus amnis fluit: alter incitatior fertur, & de bellicis rebus canit etiam quodammodo bellicum.*

Orat. n. 39.

» Thucydide eſt ſi plein de choſes, que » chez lui le nombre des penſées égale » preſque celui des mots; & en même tems » il eſt ſi juſte & ſi ſerré pour l'élocution, » qu'on ne ſait ſi ce ſont les mots qui or» nent les penſées, ou les penſées qui or» nent les mots. *Qui (Thucydides) ita creber eſt rerum frequentia, ut verborum propè numerum ſententiarum numero conſequatur: ita porro verbis aptus & preſſus, ut neſcias utrum res oratione, an verba ſententiis illuſtrentur.* Ce ſtyle burſque, pour ainſi dire, eſt merveilleuſement propre pour donner de la force & de l'énergie au diſcours, mais il y jette ordinairement beaucoup d'obſcurité. Et c'eſt

Lib. 1. de Orat. n. 56.

ce qui eſt arrivé à Thucydide, ſur-tout dans les harangues qui ſont en beaucoup d'endroits preſque inintelligibles. *Ipſæ illæ conciones ita multas habent obſcuras abditaſque ſententias, vix ut intelligantur:* de ſorte que la lecture de cet Auteur demande une attention ſuivie, & devient une étude ſérieuſe. Au reſte il n'eſt pas étonnant que Thucydide, faiſant alluſion dans ſes harangues à pluſieurs circonſtances notoires dans le tems, & devenues inconnues dans la ſuite, laiſſe des obſcurités dans l'eſprit des lecteurs, éloignés par tant de ſiécles de ces événemens. Mais ce n'en eſt pas là la principale cauſe.

Orat. n. 30.

Ce qui vient d'être dit, montre ce qu'il faut penſer de nos deux Hiſtoriens par rapport aux paſſions, qui dominent, comme on le ſait, dans l'éloquence, & en font le principal mérite. Hérodote réuſſit dans celles qui demandent de la douceur & de l'inſinuation; Thucydide dans les paſſions fortes & véhémentes.

On trouve des harangues dans l'un & dans l'autre, mais elles ſont plus rares & plus courtes dans le premier. Denys d'Halicarnaſſe trouve un défaut dans celles de Thucydide, c'eſt qu'elles ſont uniformes & toujours ſur le même ton, & que les caractères y ſont mal obſervés; au lieu qu'Hérodote garde mieux les bienſéances. Il eſt des perſonnes qui blâment en géné-

ral dans l'hiſtoire les harangues, ſur-tout celles qui ſont directes. J'ai répondu ailleurs à cette objection.

Tome XI.

Je terminerai cet article, qui eſt devenu plus long que je ne penſois, par l'élégant & judicieux caractere que trace Quintilien de nos deux Auteurs, dans lequel il réunit une partie de ce qui a été dit juſqu'ici. *Hiſtoriam multi ſcripſere, ſed nemo dubitat duos longè ceteris præferendos, quorum diverſa virtus laudem penè eſt parem conſecuta. Denſus, & brevis, & ſemper inſtans ſibi Thucydides: dulcis, & candidus & fuſus Herodotus. Ille concitatis, hic remiſſis affectibus melior: ille concionibus, hic ſermonibus: ille vi, hic voluptate.* « La Grece a eu pluſieurs » Hiſtoriens célébres; mais on convient » qu'il y en a deux qui ſont fort au-deſſus » des autres, & qui, par des qualités dif- » férentes, ont acquis une gloire preſqu'é- » gale. L'un concis, ſerré, toujours preſ- » ſé * d'arriver à ſon but, c'eſt Thucydi- » de: l'autre doux, clair, étendu, c'eſt » Hérodote. L'un eſt plus propre pour les » paſſions véhémentes, l'autre pour celles » qui demandent de l'inſinuation. L'un » réuſſit dans les harangues, l'autre dans

Quintil. lib. 10. cap. 1.

* Inſtans ſibi *eſt difficile à rendre: c'eſt-à-dire, qu'il eſt toujours preſſé, qu'il ſe hâte d'aller à ſon but, qu'il y tend continuellement, ſans le perdre de vue, ſans ſe détourner, ſans s'amuſer.*

» les discours ordinaires. Le premier en-
» traîne par la force, le second attire par
» le plaisir ». Ce qui ajoute, ce me sem-
ble, beaucoup au mérite d'Hérodote &
de Thucydide, c'est qu'ayant peu de mo-
deles qu'ils pussent suivre, ils ont néan-
moins tous deux porté l'histoire à sa per-
fection par une route differente.

L'estime générale des Anciens pour ces deux Auteurs, est pour eux un préjugé bien favorable. Il est difficile que tant de grands hommes se soient trompés dans le jugement qu'ils en portent.

XENOPHON. J'ai exposé ailleurs assez au long tout ce qui regarde les actions & les ouvrages de Xénophon. Je n'en dirai ici qu'un mot pour en rappeler le souvenir & les dates dans l'esprit du lecteur.

Xénophon, fils de Gryllus, naquit à Athénes la 3[e] année de l'olympiade 82. Il étoit plus jeune que Thucydide d'un peu plus de vingt ans. Il fut grand philosophe, grand historien, grand général.

AN. M. 3554.
AV. J. C. 450.

Il s'engagea dans les troupes du jeune Cyrus, qui marchoit contre son frere Artaxerxe Mnémon, roi de Perse, pour le détrôner. C'est ce qui fut la cause de son exil, parce que les Athéniens étoient alors amis d'Artaxerxe. La retraite des dix mille sous la conduite de Xénophon est connue de tout le monde, & a rendu son nom célebre à jamais.

AN. M. 3603.
AV. J. C. 401.

Depuis ſon retour, il fut toujours employé dans les troupes Lacédémoniennes, d'abord dans la Thrace, depuis dans l'Aſie, juſqu'au rappel d'Agéſilas qu'il accompagna juſqu'en Béotie. Alors il ſe retira à Scyllonte, où les Lacédémoniens lui avoient donné en propre une terre, ſituée aſſez près de la ville d'Elide.

Sa retraite ne fut pas oiſive. Il profita du repos qu'elle lui laiſſoit pour compoſer ſes hiſtoires. Il commença par la Cyropédie qui eſt l'hiſtoire du grand Cyrus renfermée en huit livres. Elle fut ſuivie de celle du jeune Cyrus qui eſt la fameuſe expédition des dix mille, en ſept livres, puis il écrivit l'hiſtoire grecque en ſept livres auſſi, qu'il commença où Thucydide avoit fini la ſienne. Elle contient l'eſpace à peu près de quarante-huit ans, depuis le retour d'Alcibiade dans l'Attique juſqu'à la bataille de Mantinée. Il a fait auſſi pluſieurs Traités particuliers ſur des ſujets hiſtoriques.

Son ſtyle, ſous un air de ſimplicité & de douceur naturelle, cache des graces inimitables, que les perſonnes d'un goût peu délicat ſentent & admirent moins, mais qui n'ont pas échappé à Cicéron, & qui lui ont fait dire, « Que les Muſes paroiſſent avoir » parlé par la bouche de Xénophon : » *Xenophontis voce Muſas quaſi locutas ferunt.*

Orat. n. 62.

Quintilien, dans l'éloge qu'il nous en a laissé, ne fait presque qu'étendre cette pensée. *Quid ego commemorem Xenophontis jucunditatem illam inaffectatam, sed quam nulla possit affectatio consequi? ut ipsæ finxisse sermonem Gratiæ videantur: & quod de Pericle veteris comœdiæ testimonium est, in hunc transferri justissimè possit, in labris ejus sedisse quandam persuadendi deam.* « Quelles » louanges ne mérite point cette douceur » charmante de Xénophon, si simple, si » éloignée de toute affectation, mais que » nulle affectation ne saura jamais attein- » dre? Vous diriez que les Graces elles- » même ont composé son langage, & l'on » pourroit lui appliquer justement ce que » l'ancienne comédie disoit de Périclès, » que la déesse de la persuasion résidoit sur » ses lévres ».

Lib. 10. c. 1.

CTESIAS, de Cnide, étoit contemporain de Xénophon. Il fut fait prisonnier après la bataille que le jeune Cyrus livra contre son frere Artaxerxe. Ayant guéri le Roi de la blessure qu'il y avoit reçue, il exerça la médecine dans la cour de Perse avec beaucoup de réputation, & demeura auprès du Prince pendant dix-sept ans.

Il écrivit l'Histoire des Assyriens & des Perses en vingt-trois livres. Un des fragmens que Photius avoit conservés, (car il ne nous reste de Ctésias que des fragmens,)

Photius.

nous apprend que dans les ſix premiers livres il traitoit de l'hiſtoire d'Aſſyrie, & de tout ce qui étoit arrivé avant l'Empire des Perſes : & que depuis le ſeptiéme juſqu'au treiziéme incluſivement, il rapportoit tout ce qui regarde les régnes de Cyrus, de Cambyſe, du Mage, de Darius & de Xerxès. Il avoit conduit l'hiſtoire des Perſes juſqu'à la 3e année de la 95e olympiade, où Denys l'ancien, tyran de Syracuſe, faiſoit de grands préparatifs de guerre contre les Carthaginois.

Diod. lib. 14. pag 273.

Il contredit preſque en tout Hérodote, & s'attache particuliérement à le décrier. Mais le décri eſt tombé ſur lui-même, & il eſt regardé par tous les ſavans comme un Ecrivain rempli de menſonge, & indigne d'être cru, ainſi que l'appelle Ariſtote. Il s'eſt auſſi écarté fort ſouvent des récits de Xénophon. On s'étonne que Diodore de Sicile, Trogus Pompeius, & quelques autres, ayent ſuivi Ctéſias préférablement à Hérodote, & même à Xénophon. Ce qui les a trompés, ſans doute, eſt l'aſſurance avec laquelle il affirme qu'il n'avance rien dans ſes Ecrits dont il n'ait été témoin oculaire, ou qu'il n'ait appris des Perſes mêmes, & puiſé dans leurs archives.

Photius.

οὐκ ἀξιόπιστος.

POLYBE. J'ai déjà parlé de ce célébre Ecrivain en quelques endroits de mon hiſtoire que je me contenterai d'indiquer, ajoutant ici ſeulement ce qui me paroîtra le

plus néceſſaire pour avoir quelque idée du caractere, des actions & des ouvrages de ce grand homme. On en trouve la vie aſſez étendue & fort bien écrite à la tête de la nouvelle traduction de Polybe : j'en ferai bon uſage, mais en l'abrégeant beaucoup.

Polybe étoit de Mégalopolis, ville du Péloponnéſe dans l'Arcadie. Il vint au monde environ l'an cinq cent quarante-huit de la fondation de Rome. Son pere ſe nommoit Lycortas, illuſtre par la fermeté avec laquelle il ſoutint les intérêts de la République des Achéens, pendant qu'il la gouvernoit.

AN. M. 3800.
AV. J. C. 204.

Il fut élevé, comme tous les enfans de ſa nation, dans un grand reſpect pour la divinité, pieux ſentiment, où les Arcadiens mettoient leur principale gloire, & dans lequel il perſévéra ſi conſtamment pendant toute ſa vie, & qu'il eſt peu d'Auteurs profanes qui ayent penſé de la Divinité plus religieuſement, & qui en ayent parlé avec plus de dignité.

Il eut pour maître, dans la politique, Lycortas ſon pere, grand homme d'état; & pour la guerre Philopémen, un des plus habiles & des plus intrépides capitaines de l'antiquité. Il fit uſage des excellentes leçons qu'il en avoit reçues dans les diverſes négociations & les différentes affaires où il fut employé, ſoit avec ſon pere, ſoit

ſeul, ſur-tout pendant la guerre des Romains contre Perſée, dernier roi de Macédoine, comme je l'ai marqué en ſon lieu.

AN. M. 3837. AV. J.C. 167.

Les Romains, après la défaite de Perſée, ſongerent à humilier & à punir ceux des Achéens qui avoient été les plus fermes à ſoutenir la liberté de la ligue Achéenne, & qui avoient paru contraires à leurs vues & à leurs intérêts. On en enleva mille, qui furent emmenés à Rome: de ce nombre fut Polybe.

Pendant le ſéjour qu'il y fit, ſoit que ſa réputation l'y eût prévenu, ſoit que ſa naiſſance ou ſon mérite le fît rechercher des plus grands de Rome, il gagna l'amitié de Q. Fabius & du jeune Scipion, tous deux fils de Paul Emile, & adoptés l'un par Q. Fabius, l'autre par P. Cornelius Scipion, fils de Scipion l'Africain. Il leur prêtoit ou empruntoit des livres, & s'entretenoit avec eux ſur les matieres qui y étoient traitées. Charmés tous deux de ſes grandes qualités, ils obtinrent du Préteur qu'il ne ſortiroit pas de Rome avec les autres Achéens. Ce qui ſe paſſa pour lors entre le jeune Scipion âgé ſeulement de dix-huit ans & Polybe, & qui donna lieu à la liaiſon intime qui ſe forma depuis entr'eux, eſt, ce me ſemble, un morceau d'hiſtoire des plus intéreſſans & qui peut être d'une grande inſtruction pour la jeune nobleſſe. J'ai rapporté ce trait à la fin de l'hiſtoire des Carthaginois.

Ce fut apparemment à Rome que Polybe compoſa la plus grande partie de ſon hiſtoire, ou du moins qu'il aſſembla des mémoires pour la compoſer. Où pouvoit-il mieux s'inſtruire des événemens qui s'étoient paſſés, ou pendant tout le cours de la ſeconde guerre punique, que dans la maiſon des Scipions; ou pendant les campagnes contre Perſée, que dans celle de Paul Emile? Il en eſt de même de toutes les affaires étrangeres qui ſe paſſerent du tems qu'il étoit à Rome, ou qu'il accompagnoit Scipion. Toujours à portée de voir par lui-même ou de recevoir les nouvelles de la premiere main, il ne pouvoit manquer d'être informé exactement de tout ce qui arrivoit de plus mémorable.

An. M. 3854.
Av. J C. 150.

Les Achéens, après bien des requêtes inutilement préſentées au Sénat, obtinrent enfin le retour de leurs exilés: ils n'étoient plus qu'au nombre de trois cens. Polybe n'uſa pas de cette permiſſion pour revoir Mégalopolis, ou, s'il s'en ſervit, il ne tarda pas à rejoindre Scipion, puiſque trois ans après il étoit avec lui au ſiége de Carthage. Après cette expédition, il fit quelques voyages par rapport à l'hiſtoire qu'il avoit toujours en vue. Mais quelle fut ſa douleur, lorſqu'en revenant dans le Péloponnéſe il vit la deſtruction & l'incendie de Corinthe, ſa patrie réduite en province de l'Empire Romain, & obligée de ſubir

An. M. 3858.
Av. J C. 146.

les loix d'un magiſtrat étranger qui devoit y être envoyé de Rome tous les ans. Si quelque choſe fut capable de le conſoler dans une conjoncture ſi funeſte, ce fut la facilité que lui donna ſon crédit auprès des Romains pour obtenir quelques adouciſſemens au malheur de ſes concitoyens, & l'occaſion qu'il eut de défendre la mémoire de Philopémen, ſon maître dans la ſcience de la guerre, dont on vouloit abattre les ſtatues. J'ai raconté ce fait.

Tome IX. pag. 247.

Après avoir rendu pluſieurs ſervices à ſa patrie, il retourna joindre Scipion à Rome, d'où il le ſuivit à Numance, au ſiége de laquelle il étoit préſent. Scipion mort, il prit la route de ſon pays : (car quelle ſûreté y avoit-il à Rome pour Polybe, après que Scipion avoit été mis à mort par la faction des Gracques ?) & ayant joui dans le ſein de ſa patrie, pendant ſix ans, de l'eſtime, de la reconnoiſſance, & de l'amitié de ſes chers citoyens, il mourut, à l'age de quatre-vingt-deux ans, d'une bleſſure qu'il s'étoit faite en tombant de cheval.

AN. M. 3877. AV. J.C. 127.

Lucian. in Macrob. pag. 642.

AN. M. 3883. AV. J.C. 121.

Les principaux ouvrages qu'il a compoſés, ſont la vie de Philopemen; un livre ſur la tactique, ou l'art de ranger les armées en bataille; l'hiſtoire de la guerre de Numance, dont Cicéron parle dans ſa lettre à Lucceius; & ſon hiſtoire univerſelle. Il ne nous reſte de tous ces ouvrages

que le dernier, & encore bien imparfait. Polybe l'appelle lui-même *Hiſtoire Univerſelle*, non par rapport aux tems, mais par rapport aux lieux, parce qu'elle contenoit non-ſeulement les guerres des Romains, mais tout ce qui s'étoit paſſé dans le monde connu pendant l'eſpace de cinquante-trois ans, c'eſt-à-dire depuis le commencement de la ſeconde guerre punique juſqu'à la réduction du royaume de Macédoine en province de l'Empire Romain.

Nulle hiſtoire ne préſente, dans un auſſi court eſpace de tems que celui dont il s'agit ici, un ſi grand nombre d'événemens, tous déciſifs & de la derniere importance. La ſeconde guerre punique entre les deux peuples de la terre les plus puiſſans & les plus belliqueux, laquelle mit Rome d'abord à deux doigts de ſa perte; puis, par un retour ſurprenant abattit Carthage, & fraya le chemin à ſa ruine totale : enſuite la guerre contre Philippe, que l'ancienne gloire des Rois de Macédoine, & le nom d'Alexandre le Grand encore redouté en un certain ſens, rendoient formidable : la guerre contre Antiochus, le plus opulent Roi de l'Aſie, qui traînoit après lui par terre & par mer des armées très-nombreuſes, & celle contre les Etoliens, peuple féroce, & qui prétendoit ne le céder à aucune nation en courage & bravoure : enfin la derniere guerre de Ma-

cédoine contre Perſée, laquelle porta le coup mortel à cet Empire autrefois ſi terrible, & pour qui le monde entier étoit trop étroit. Ce furent tous ces événemens, renfermés dans l'eſpace d'un peu plus de cinquante ans, qui firent ſentir à l'univers étonné ce que c'étoit que la grandeur Romaine, & comment Rome étoit deſtinée pour commander à tous les peuples de la terre. Or Polybe pouvoit-il ſouhaiter un ſujet d'hiſtoire plus grand, plus magnifique, plus intéreſſant ?

Tous les faits arrivés pendant cet eſpace de tems, rempliſſoient trente-huit livres, au-devant deſquels il en avoit mis deux, pour ſervir comme d'introduction aux autres, & de continuation à l'hiſtoire de Timée. Il y avoit donc en tout quarante livres, dont nous n'avons que les cinq premiers qui ſoient tels que Polybe les avoit laiſſés, des fragmens quelquefois aſſez conſidérables des douze livres ſuivans, avec *les Ambaſſades & les exemples de vertus & de vices* que l'empereur Conſtantin Porphyrogénéte, au douzieme ſiécle, avoit fait extraire de l'hiſtoire de Polybe, pour les inſérer dans ſes *Pandectes politiques*; grande compilation, où l'on voyoit rangé ſous certains titres tout ce que les anciens hiſtoriens avoient écrit ſur certaines matieres, où l'on pouvoit s'inſtruire de ce qui s'étoit fait dans les différens cas où

l'on ſe trouvoit ſoi-même, ſans avoir la peine de lire ces Hiſtoriens.

Voilà le véritable uſage & la grande utilité de l'hiſtoire, qui eſt, à proprement parler, la ſcience des Rois, des généraux d'armée, des miniſtres, & de tous ceux qui ſont employés au gouvernement. Car les hommes ſont toujours les mêmes, ils ſe conduiſent dans tous les tems par les mêmes principes, & ce ſont preſque toujours les mêmes reſſorts qui font mouvoir les états, & qui y cauſent les diverſes révolutions qui y arrivent. Ce prince étoit donc bien ſage de ſonger à établir dans ſon empire une eſpece de conſeil ſtable & perpétuel, compoſé de ce qu'il y avoit eu dans toute l'antiquité & en tout genre, de perſonnes plus éclairées, plus prudentes, plus expérimentées. Cependant ce deſſein, ſi louable en lui-même, eſt devenu funeſte à tous les ſiecles ſuivans. Dès qu'on eut pris l'habitude (& notre pareſſe nous y conduit bientôt) de ne conſulter que ces abrégés, on regarda les originaux comme inutiles, & l'on ne ſe donna plus la peine de les copier. C'eſt à quoi l'on attribue la perte de pluſieurs ouvrages importans : quoique ſans doute d'autres cauſes y ayent encore contribué. Ces abrégés même dont je parle en ſont un exemple. De cinquante titres qu'ils renfermoient, il ne nous en reſte que deux. S'ils nous avoient été conſervés en

entier, ils auroient pu en quelque façon nous consoler de la perte des originaux. Mais tout a subi le sort commun des choses humaines, & ne laisse que matiere à nos regrets.

Quel dommage qu'une histoire, comme celle de Polybe, soit perdue! Qui apporta jamais plus d'attention & d'exactitude à s'assurer des faits que lui? Pour ne se pas tromper dans la description des lieux, chose très-importante dans le récit militaire d'une attaque, d'un siége, d'une bataille, ou d'une marche, il s'y étoit transporté lui-même, & avoit fait dans cette seule vue une infinité de voyages. La vérité étoit son unique étude. C'est de lui que l'on tient cette maxime célébre, que la vérité est à l'histoire ce que les yeux sont aux animaux: que comme ceux-ci ne sont d'aucun usage dès qu'on leur a crévé les yeux, de même l'histoire sans la vérité n'est qu'une narration amusante & infructueuse.

Polyb. lib. 3. pag. 13.

Mais on peut dire qu'ici, ce qu'il y a de moins à regretter, ce sont les faits. Quelle perte irréparable que les excellentes régles de politique & les solides réflexions d'un homme, qui naturellement porté au bien public, en avoit fait toute son étude, qui pendant tant d'années, s'étoit trouvé dans les plus grandes affaires, qui avoit gouverné lui-même, & du gouvernement duquel on avoit été si satisfait! Voilà ce qui

fait le principal mérite de Polybe, & ce qu'un lecteur de bon goût doit principalement y chercher. Car, il en faut convenir, les réflexions (j'entends celles d'un homme sensé comme Polybe) sont l'ame de l'histoire.

On lui reproche ses digressions. Elles sont longues & fréquentes, je l'avoue; mais remplies de tant de faits curieux & d'instructions utiles, qu'on doit, non-seulement lui pardonner ce défaut, si c'en est un, mais même lui en savoir gré. D'ailleurs il faut se souvenir que Polybe avoit entrepris l'histoire universelle de son tems, comme il en a donné le titre à son ouvrage; ce qui doit suffire pour justifier ses digressions.

Denys d'Halicarnasse, Critique fort célébre dans l'antiquité, porte de notre Historien un jugement qui doit le rendre bien suspect lui-même en matiere de critique. Il dit nettement & sans circonlocution, qu'il n'y a point de patience à l'épreuve de la lecture de Polybe; & la raison qu'il en apporte, c'est que cet Auteur n'entend rien à l'arrangement des mots: c'est-à-dire qu'il auroit voulu trouver dans son Histoire des périodes arrondies, nombreuses, cadencées, telles qu'il les emploie lui-même dans la sienne, ce qui est un défaut essentiel en matiere d'histoire. Un style militaire, simple, négligé, se pardonne à un

Ecrivain tel que le nôtre, plus attentif aux choſes mêmes qu'aux tours & à la diction. Je n'héſite donc point à préférer au jugement de ce rhéteur celui de Brutus, qui loin de trouver la lecture de Polybe ennuieuſe, s'en occupoit continuellement, & en faiſoit des extraits dans ſes heures de loiſir. On le trouva appliqué à cette lecture la veille du jour où ſe donna la fameuſe bataille de Pharſale.

Plut. in Brut. pag. 985.

DIODORE de Sicile étoit d'Agyrium ville de Sicile, ce qui l'a fait appeler *Diodore de Sicile*, pour le diſtinguer de pluſieurs autres écrivains de ce nom. Il a vécu ſous Jule-Céſar & ſous Auguſte.

Son ouvrage a pour titre, *Bibliotheque Hiſtorique.* Il comprend en effet l'hiſtoire de preſque tous les peuples de la terre, qu'il faiſoit paſſer comme en revue devant ſon lecteur : Egyptiens, Aſſyriens, Médes, Perſes, Grecs, Romains, Carthaginois, & d'autres encore. Il comprenoit quarante livres, dont il nous trace lui-même l'idée & la ſuite dans ſa préface. Les ſix premiers, dit-il, contiennent ce qui s'eſt paſſé avant la guerre de Troye, c'eſt-à-dire tous les tems fabuleux : dans les trois premiers ſont les antiquités barbares, dans les trois autres, les antiquités grecques. Les onze ſuivans comprennent l'hiſtoire de tous les peuples, depuis la guerre de Troie juſqu'à la mort d'Alexandre le Grand incluſive-

ment. Dans les vingt-trois autres cette histoire générale eſt continuée jusqu'au commencement de la guerre contre les Gaulois où Jule-Céſar, après avoir ſubjugué pluſieurs nations Gauloiſes très-belliqueuſes, porta les limites de l'empire Romain juſqu'aux Iles Britanniques.

De ces quarante livres, il ne nous en reſte que quinze, avec quelques fragmens qui nous ont été conſervés principalement par Photius, & par les extraits de Conſtantin Porphyrogénéte. On a les cinq premiers de ſuite.

Dans le premier, Diodore traite de l'origine du monde, & de ce qui regarde l'Égypte.

Dans le ſecond, des premiers rois d'Aſie, depuis Ninus juſqu'à Sardanapale : des Médes, des Indiens, des Scythes, des Arabes.

Dans le troiſieme, des Ethiopiens & des Libyens.

Dans le quatrieme, de l'hiſtoire fabuleuſe des Grecs.

Dans le cinquiéme, de l'hiſtoire fabuleuſe de la Sicile, & des autres Iles.

Les livres 6, 7, 8, 9 & 10 ſont perdus.

Les ſept qui ſuivent, depuis l'onziéme juſqu'au dix-ſeptiéme incluſivement, renferment l'hiſtoire de quatre-vingt-dix ans, depuis l'expédition de Xerxès dans la Gréce juſqu'à la mort d'Alexandre le Grand.

Les trois ſuivans, ſavoir les 18, 19 & 20 traitent des différens & des guerres entre les ſucceſſeurs d'Alexandre juſqu'aux diſpoſitions pour la bataille d'Ipſus. Et là finit ce qui nous reſte de l'hiſtoire de Diodore de Sicile, dans l'endroit le plus intéreſſant, & dans le moment même où va ſe donner un combat qui décidera du ſort des ſucceſſeurs d'Alexandre.

Dans ces dix derniers livres, qui renferment proprement l'Hiſtoire ſuivie des Perſes, des Grecs, & des Macédoniens, Diodore y joint auſſi l'hiſtoire des autres peuples, & en particulier celle des Romains, ſelon que les événemens en concourent avec ſon principal ſujet.

Diodore nous marque lui-même dans ſa préface qu'il employa trente années à la compoſition de ſon hiſtoire. Le long ſéjour qu'il fit à Rome, lui fut pour cela d'un grand ſecours. Il parcourut auſſi, non ſans courir beaucoup de riſques, pluſieurs provinces de l'Europe & de l'Aſie, pour s'aſſurer par lui-même de la ſituation des villes & des autres lieux dont il devoit parler, ce qui n'eſt pas indifférent pour la perfection de l'hiſtoire.

Son ſtyle n'eſt point élégant ni orné, mais ſimple, clair, intelligible; & cette ſimplicité n'a rien de bas, ni de rampant. Il n'approuve pas qu'on interrompe le fil de l'hiſtoire par de fréquentes & de longues

Diod. lib. 10. pag. 746.

gues harangues : il n'en rejette pourtant pas entiérement l'uſage, & croit qu'on les peut employer fort à propos, quand l'importance de la matiere ſemble le demander. Après la défaite de Nicias on délibéra dans l'aſſemblée de Syracuſe quel traitement on devoit faire aux priſonniers Athéniens. Diodore rapporte les harangues de deux Orateurs, qui ſont longues, & fort belles, ſur-tout la premiere.

Diod. lib. 13. pag. 149. 161.

On ne doit pas compter abſolument ſur les dates de chronologie, ni ſur les noms, ſoit des Archontes d'Athénes, ſoit des Tribuns des ſoldats & Conſuls de Rome, où il s'eſt gliſſé pluſieurs fautes.

Cette hiſtoire préſente de tems en tems des réflexions fort ſenſées & fort judicieuſes. Diodore ſur-tout a grand ſoin de rapporter le ſuccès des guerres & des autres entrepriſes, non au haſard ou à une fortune aveugle, comme le font pluſieurs Hiſtoriens, mais à une ſageſſe & à une providence qui préſide à tous les événemens.

Tout bien peſé & bien examiné, on doit faire un grand cas des ouvrages de Diodore qui ſont parvenus juſqu'à nous, & regretter beaucoup la perte des autres, qui auroient jetté une grande lumiere ſur toute l'hiſtoire ancienne.

DENYS D'HALICARNASSE. L'Hiſtorien dont nous parlons nous apprend lui-

même dans la Préface de son ouvrage le peu que l'on sait touchant sa personne & son histoire. Il étoit d'Halicarnasse, ville de Carie dans l'Asie Mineure, patrie du grand Hérodote. Il eut pour pere Alexandre, qui n'est point connu d'ailleurs.

An.M. 3973.
Av. J.C. 31.

Il aborda en Italie vers le milieu de la cent quatre-vingt-septieme Olympiade, dans le tems que César-Auguste mit fin à la guerre civile qu'il soutint contre Antoine. Il demeura vingt-deux ans à Rome, & il employa ce tems à y apprendre dans une grande exactitude la langue latine, à s'instruire de la littérature & des écrits des Romains, & sur-tout à s'informer avec soin de ce qui avoit rapport à l'ouvrage qu'il méditoit; car il paroît que c'étoit là le motif de son voyage.

Pour se mettre en état d'y mieux réussir, il fit une étroite liaison avec ce qu'il y avoit de plus savans hommes à Rome, & eut avec eux de fréquens entretiens. A ces conversations de vive voix qui étoient pour lui d'un grand secours, il joignit une étude profonde des Historiens Romains les plus estimés, tels que Caton, Fabius Pictor, Valerius Antias, Licinius Macer, que Tite-Live cite fort souvent.

Quand il se crut suffisamment instruit de tout ce qu'il jugeoit nécessaire à l'exécution de son dessein, il se mit à travailler. Le titre de son ouvrage est *Les Antiquités*

Romaines ; & il l'appela ainſi, parce qu'en écrivant l'hiſtoire de Rome, il remonte juſqu'à ſa plus ancienne origine. Il avoit conduit ſon hiſtoire juſqu'au commencement de la premiere guerre Punique, & il s'étoit arrêté à ce terme, parce que ſon plan étoit d'éclaircir la partie de l'hiſtoire Romaine la moins connue. Or, depuis les guerres puniques, cette hiſtoire a été écrite par des auteurs contemporains qui étoient entre les mains de tout le monde.

Des vingt livres qui compoſoient les Antiquités Romaines, nous n'avons que les onze premiers, qui ne menent qu'à l'an 312 de la fondation de Rome. Les neufs derniers qui renfermoient tout ce qui ſe paſſa juſques à l'an 488 ſelon Caton, 490 ſelon Varron, ſont péris par l'injure du tems. A chacun des Auteurs anciens dont nous parlons, nous ſommes preſque toujours obligés de regretter la perte d'une partie de leurs ouvrages, ſur-tout quand ces Auteurs ſont excellens, comme l'eſt celui dont il s'agit ici.

On a encore de lui quelques fragmens au ſujet des Ambaſſades, qui ſont des morceaux détachés, & fort imparfaits. Les deux titres qui nous reſtent de Conſtantin Porphyrogénéte nous en ont conſervé auſſi pluſieurs fragmens.

Photius, dans ſa bibliothéque, parle

des vingt livres des Antiquités, comme d'un ouvrage entier qu'il avoit lu. Il cite de plus un abrégé que Denys d'Halicarnasse avoit fait de son histoire en cinq livres. Il en loue la justesse, l'élégance & la précision; & il ne fait point de difficulté de dire que cet Historien, dans son Epitome, s'étoit surpassé lui-même.

Nous avons deux traductions assez récentes de l'Histoire de Denys d'Halicarnasse, qui ont chacune leur mérite particulier, mais dans un genre différent. Il ne m'appartient point d'en faire la comparaison, ni de mettre l'une au-dessus de l'autre : je laisse ce soin au public, qui est en droit de porter son jugement sur les ouvrages qui lui sont abandonnés. Je me propose seulement d'en faire grand usage dans la composition de l'histoire Romaine.

Le Pere le Jay, Jésuite, dans la préface qu'il a mise à la tête de sa traduction de Denys d'Halicarnasse, trace de cet Auteur un portrait & un caractere, auquel il seroit difficile de rien ajouter. Je ne ferai presque que le copier, mais en l'abrégeant dans quelques endroits.

Tous les Ecrivains anciens & modernes qui ont parlé avec quelque connoissance de son histoire, reconnoissent dans lui un génie facile, une érudition profonde, un discernement exact, & une critique judicieuse. Il étoit versé dans tous les

beaux arts, bon Philoſophe, ſage Politique, excellent rhéteur. Il s'eſt peint dans ſon ouvrage ſans y penſer. On l'y voit ami de la vérité, éloigné de toute prévention, tempérant, plein de zéle pour ſa religion, déclaré contre les impies qui nioient une providence.

Il ne ſe contente pas de raconter les guerres du dehors : il décrit avec le même ſoin les exercices de la paix, qui contribuent au bon ordre du dedans, & qui ſervent à entretenir l'union & la tranquillité parmi les citoyens. Il ne fatigue point par des narrations ennuieuſes. S'il s'écarte en des digreſſions, c'eſt toujours pour apprendre quelque choſe de nouveau, & capable de faire plaiſir à ſes lecteurs. Il mêle dans ſes récits des réflexions morales & politiques qui ſont l'ame de l'hiſtoire, & le principal fruit qu'on en doive tirer. Il traite les matieres avec beaucoup plus d'abondance & d'étendue que Tite-Live; & ce que celui-ci renferme dans ſes trois premiers livres, l'Auteur Grec en fait la matiere d'onze livres.

Il eſt conſtant que, ſans ce qui nous reſte de Denys d'Halicarnaſſe, nous ignorerions pluſieurs choſes, dont Tite-Live & les autres Hiſtoriens Latins ont négligé de nous inſtruire, & dont ils ne parlent que très-ſuperficiellement. Il eſt le ſeul qui nous ait fait connoître à fond les Ro-

mains, qui ait laiſſé à la poſtérité un détail circonſtancié de leurs cérémonies, du culte de leurs dieux, de leurs ſacrifices, de leurs mœurs, de leurs coutumes, de leur diſcipline, de leurs triomphes, de leurs comices ou aſſemblées, du dénombrement & de la diſtribution du peuple en claſſes & en tribus. Nous lui ſommes redevables des loix de Romulus, de celles de Numa & de Servius, & de beaucoup d'autres choſes pareilles. Comme il n'écrivoit ſon hiſtoire que pour inſtruire les Grecs ſes compatriotes des faits & des mœurs des Romains, qui leur étoient inconnus, il s'eſt cru obligé à une plus grande attention ſur ce point que les autres Hiſtoriens Latins qui n'étoient pas dans le même cas que lui.

A l'égard du ſtyle que l'Hiſtorien Grec & l'Hiſtorien Latin ont employé dans la compoſition de leur ouvrage, le Pere le Jay ſe contente du jugement qu'en a porté Henry Eſtienne : « Que l'Hiſtoire » Romaine ne pouvoit être mieux écrite que » l'a fait en grec Denys d'Halicarnaſſe, & » Tite-Live en Latin ».

Pour moi je ſuis bien éloigné de ſouſcrire à ce jugement, qui met une ſorte d'égalité entre Denys d'Halicarnaſſe & Tite-Live, & qui ſemble les ranger tous deux ſur une même ligne par rapport au ſtyle. Je trouve entr'eux ſur ce point une

différence infinie. Chez l'Auteur Latin, les defcriptions, les images, les harangues, tout eft plein de beauté, de nobleffe, de grandeur, de force, de vivacité : chez le Grec, en comparaifon de l'autre, tout eft foible, prolixe, languiffant. Je voudrois que les bornes de mon ouvrage me permiffent d'inférer ici l'un des plus beaux faits de l'hiftoire ancienne de Rome, c'eft le combat des Horaces & des Curiaces, & de comparer enfemble les deux récits. Dans Tite-Live, le lecteur croit affifter réellement au combat. Au premier afpect des épées nues, au bruit & au cliquetis des armes, à la vue du fang qui coule des bleffures des combattans, il fe fent pénétré d'horreur. Il partage avec les Romains & les Albains les divers fentimens de crainte, d'efpérance, de douleur, de joie, qui fe fuccedent alternativement de part & d'autre. Il eft continuellement en fufpens dans l'attente inquiéte du fuccès qui va décider du fort des deux peuples. Le récit d'Halicarnaffe, qui eft beaucoup plus long, ne caufe dans le lecteur prefque aucun de ces mouvemens. On le parcourt de fang-froid, fans fortir de fa fituation tranquille & naturelle, & l'on n'eft point comme enlevé hors de foi-même par les violentes fecouffes que l'on fent dans Tite-Live à chaque changement qui arrive dans le fort des combattans. Denys d'Halicar-

naſſe peut avoir par d'autres côtés pluſieurs avantages ſur Tite-Live : mais, pour le ſty-le, il me ſemble qu'il ne peut point lui être comparé.

PHILON étoit un Juif d'Alexandrie, de la race ſacerdotale, & des plus illuſtres familles de toute la ville. Il avoit étudié avec un grand ſoin les livres ſacrés qui faiſoient la ſcience des Juifs. Il ſe rendit auſſi très-célébre dans les lettres humaines, & dans la philoſophie, ſur-tout dans celle de Platon. Il fut député par les Juifs d'Alexandrie vers l'Empereur Caïus Caligula, pour maintenir le droit de bourgeoiſie qu'ils prétendoient avoir dans cette ville.

Euſeb. lib. 2. cap. 5.

Outre beaucoup d'autres ouvrages, il écrivit en cinq livres, ſelon Euſébe, les maux que les Juifs ſouffrirent ſous Caïus. Nous n'en avons conſervé que les deux premiers; dont l'un a pour titre *Légation à Caïus*. Les trois autres ont été perdus. On dit que Philon ayant lu ſous Claude en plein Sénat les écrits qu'il avoit faits contre l'impiété de Caïus, ils y furent ſi eſtimés, qu'on les fit mettre dans la bibliothéque publique.

Ibid c. 18.

APION, ou Appion, étoit Egyptien; né à Oaſis à l'extrémité de l'Egypte. Mais ayant obtenu le droit de bourgeoiſie à Alexandrie, il ſe fit paſſer pour Alexandrin. Il étoit Grammairien de profeſſion, com-

me on appeloit alors ceux qui étoient habiles dans les lettres humaines, & dans la ſcience de l'antiquité. Il fut mis à la tête des députés que ceux d'Alexandrie envoyerent à Rome vers Caïus contre les Juifs de la même ville.

Il avoit été élevé par Didyme célébre Grammairien d'Alexandrie. C'étoit un homme de grande littérature, & qui poſſédoit parfaitement l'hiſtoire Grecque, mais fort plein de lui-même, & entêté de ſon mérite.

Suidas. Aul. Gell. lib. 5. cap. 14.

Ce qu'on cite de lui, c'eſt ſon hiſtoire d'Egypte, où il renfermoit preſque tout ce qu'il y avoit de plus mémorable dans ce pays ſi fameux. Il y parloit fort mal contre les Juifs, & encore plus dans un autre ouvrage, où il avoit ramaſſé contr'eux toutes ſortes de calomnies.

L'hiſtoire d'un eſclave nommé Androcle, qui fut nourri trois ans par un lion qu'il avoit guéri d'une plaie, & reconnu enſuite par le même lion à la vue de toute la ville de Rome, lorſqu'il étoit expoſé aux bêtes, doit être arrivée vers le tems dont nous parlons, puiſqu'Apion, de qui Aulu-Gelle la cite, aſſuroit qu'il l'avoit vue de ſes yeux. L'eſclave en eut la vie & la liberté pour récompenſe avec le lion même. Cette hiſtoire eſt décrite fort au long dans Aulu-Gelle, & mérite d'être lue.

Ibid.

JOSEPHE étoit de Jéruſalem, & de la

An. J. C. 37.

Joseph. in vita sua.

race Sacerdotale. Il naquit en la premiere année de Caïus. Il fut si bien instruit, qu'à l'âge de quatorze ans les Pontifes mêmes le consultoient sur ce qui regardoit la loi. Après avoir examiné avec soin les trois sectes qui partageoient alors les Juifs, il choisit celle des Phariſiens.

AN. J. C. 56.

A l'âge de dix-neuf ans, il commença à prendre part aux affaires publiques.

AN. J. C. 67.

Il soutint avec un courage incroyable le siége de Jotapat, qui dura près de sept semaines. La ville fut prise en la treiziéme année de Néron. Cette prise coûta bien cher aux Romains, & Vespasien y fut blessé. On y compta quarante mille Juifs de tués. Josephe, qui étoit caché dans une caverne, fut enfin contraint de se rendre à Vespasien.

Je ne rapporte point tout ce qui se passa depuis ce tems-là jusqu'au fameux siége & à la prise de Jérusalem : il en fait lui-même le récit fort au long, & l'on peut le consulter. Je remarque seulement que pendant toute cette guerre, & lors même qu'il étoit encore captif, Vespasien & Tite voulurent toujours l'avoir auprès d'eux : de sorte qu'il ne s'y passoit rien du tout dont il n'eût une entiere connoissance. Car il voyoit lui-même tout ce qui se faisoit du côté des Romains, & l'écrivoit exactement ; & il apprenoit des transfuges, qui s'adressoient tous à lui, ce qui se passoit dans la ville,

qu'il ne manquoit pas sans doute aussi d'écrire aussi-tôt.

Ce fut apparemment après la prise de Jotapat, & lorsqu'il se vit engagé à vivre avec les Romains, qu'il apprit la langue Grecque. Il avoue qu'il ne put jamais la bien prononcer, parce qu'il ne l'avoit pas apprise de jeunesse, les juifs estimant peu l'étude des langues. Photius juge que sa phrase est pure.

Antiq. l. 20. cap. 9.
Phot. c. 47.

Après que la guerre fut finie, Tite s'en allant à Rome, l'y amena avec lui. Vespasien le fit loger dans la maison qu'il avoit avant que d'être Empereur, le fit citoyen Romain, lui assigna une pension, lui donna des terres dans la Judée, & lui témoigna beaucoup d'affection tant qu'il vécut. Ce fut sans doute Vespasien, qui, en le faisant citoyen, lui donna le nom de Flavius, qui étoit celui de sa famille.

AN. J. C. 71.

Dans le loisir que Josephe avoit à Rome, il s'occupa à écrire l'Histoire de la guerre des Juifs sur les mémoires qu'il en avoit dressés. Il la composa d'abord en sa langue propre, qui étoit à peu près la même que la Syriaque. Il la traduisit ensuite en grec pour les peuples de l'Empire, en remontant jusqu'au tems d'Antiochus Epiphane & des Maccabées.

Josephe fait profession d'y rapporter avec une entiere sincérité tout ce qui s'est fait de part & d'autre, ne se réservant de l'af-

fection qu'il avoit pour ſa nation, que le droit de plaindre quelquefois ſes malheurs, & de déteſter les crimes des ſéditieux qui en avoient cauſé la ruine totale.

Dès que ſon hiſtoire grecque fut achevée, il la préſenta à Veſpaſien & à Tite, qui en furent extrêmement ſatisfaits. Celui-ci dans la ſuite, ne ſe contenta pas d'ordonner qu'elle fût rendue publique, & miſe dans une bibliotheque ouverte à tout le monde; mais il ſigna de ſa main l'exemplaire qui y devoit être mis, pour montrer qu'il vouloit que ce fut d'elle ſeule que tout le monde apprît ce qui s'étoit paſſé pendant le ſiége & la priſe de Jéruſalem.

Outre la ſincérité & l'importance de cette hiſtoire, où l'on trouve l'accompliſſement entier & littéral des prédictions de Jeſus-Chriſt contre Jéruſalem, & la vengeance terrible que Dieu tira de cette malheureuſe nation pour la mort qu'elle avoit fait ſouffrir à ſon fils, l'ouvrage en lui-même eſt fort eſtimé pour ſa beauté. Le jugement que porte Photius de cette hiſtoire, c'eſt qu'elle eſt agréable, pleine d'élévation & de majeſté, mais ſans excès & ſans enflure; qu'elle eſt vive & animée, pleine de cette éloquence qui excite ou appaiſe à ſon gré les mouvemens de l'ame; remplie d'excellentes maximes de morale; que les harangues en ſont belles & perſua-

Phot. c. 47.

ſives ; & que quand il faut ſoutenir les deux partis oppoſés, elle eſt féconde en raiſons adroites & plauſibles pour l'un & pour l'autre. S. Jérome loue Joſephe encore plus avantageuſement en un ſeul mot, qui le caractériſe parfaitement, en l'appelant le Tite-Live des Grecs.

Hier. Epiſt. 22.

Après que Joſephe eut écrit l'hiſtoire de la ruine des Juifs, il entreprit de faire l'hiſtoire générale de cette nation, en la commençant dès l'origine du monde, pour faire connoître à toute la terre les grandes merveilles de Dieu qui s'y rencontrent. C'eſt ce qu'il exécuta en vingt livres, auxquels il donne lui-même le titre d'Antiquités, quoiqu'il les continue juſqu'à la douzieme année de Néron, en laquelle les Juifs ſe révolterent. Il paroît qu'il adreſſa cet ouvrage à Epaphrodite, homme curieux & ſavant. On croit que c'eſt ce célébre Affranchi de Néron, que Domitien fit mourir en l'an 95. Joſephe acheva cet ouvrage en la 56e année de ſon âge, qui étoit la 13e du régne de Domitien.

AN. J. C. 93.

Il y fait profeſſion de ne rien ajouter à ce qui eſt dans le livre des Saints, dont il a tiré ce qu'il dit juſqu'après le retour de la captivité de Babylone, & de n'en rien retrancher. Mais il ne s'eſt pas acquitté de cette promeſſe auſſi religieuſement qu'il auroit été à ſouhaiter. Il ajoute quelques faits qui ne ſont point de l'écriture, il en

In Præfat.

retranche un plus grand nombre, & en déguiſe quelques autres d'une maniere qui les rend tous humains, & leur fait perdre cette grandeur divine, & cette majeſté que leur donne la ſimplicité de l'Ecriture. On ne peut pas auſſi l'excuſer de ce que ſouvent, après avoir rapporté les plus grands miracles de Dieu, il en affoiblit l'autorité en laiſſant à chacun la liberté d'en croire ce qu'il voudra.

Joſephe voulut joindre à ſes Antiquités l'hiſtoire de ſa vie, durant qu'il y avoit encore pluſieurs perſonnes qui pouvoient le démentir s'il s'éloignoit de la vérité. Il paroît en effet qu'il la fit auſſi-tôt après; & on l'a conſidérée comme une partie du vingtieme livre de ſes antiquités. Il l'employe preſque toute à décrire ce qu'il fit étant Gouverneur de Galilée avant la venue de Veſpaſien.

AN. J. C. 96.

Comme diverſes perſonnes témoignoient douter de ce qu'il diſoit des Juifs dans ſes Antiquités, & objectoient que ſi cette nation eût été auſſi ancienne qu'il la faiſoit, les autres Hiſtoriens en auroient parlé : il entreprit ſur cela un ouvrage, non-ſeulement pour montrer que pluſieurs Hiſtoriens avoient parlé des Juifs, mais auſſi pour réfuter toutes les calomnies qui avoient été répandues contr'eux par divers auteurs, & particuliérement par Apion, dont nous avons parlé; ce qui fait que tout l'ou-

vrage eſt ordinairement intitulé *contre Apion*.

Il n'y a point eu de livres plus généralement eſtimés & goûtés que ceux de Joſephe. La traduction en notre langue en parut dans un tems, où, faute de meilleures lectures, les Romains étoient entre les mains de tout le monde. Elle contribua beaucoup à faire tomber ce mauvais goût. En effet, on comprend aiſément qu'il n'y a que des eſprits faux, légers, ſuperficiels, qui puiſſent s'attacher à de pareils ouvrages, qui ne ſont que l'effet des rêveries creuſes d'un écrivain ſans poids & ſans autorité, & les préférer à des hiſtoires auſſi belles & auſſi ſolides que celles de Joſephe. La vérité ſeule eſt la nourriture naturelle de l'eſprit, & il faut qu'il ſoit malade pour lui préférer, ou même pour lui comparer des fictions & des fables.

AN. J. C. 48.

PLUTARQUE naquit à Chéronée, ville de Béotie, cinq ou ſix ans avant la mort de l'Empereur Claude, autant qu'on le peut conjecturer. La Béotie * étoit décriée chez les Anciens comme un pays qui ne portoit point d'hommes d'eſprit ni de mérite. Plutarque, ſans parler de Pindare & d'Epaminondas, eſt une bonne réfutation de cet injuſte préjugé, & une preuve évidente, qu'il n'y a point de terroir,

* Bœotum in craſſo jurares aëre natum. *Horat.*

comme il le dit lui-même, où l'eſprit & la vertu ne puiſſe naître.

Il deſcendoit d'une des plus honnêtes & des plus conſidérables familles de Chéronée. On ignore le nom de ſon pere : il en parle comme d'un homme d'un grand mérite & d'une grande érudition. Son aïeul s'appeloit Lamprias, à qui il rend ce témoignage, qu'il étoit très-éloquent, qu'il avoit une imagination fertile, & qu'il ſe ſurpaſſoit lui-même lorſqu'il étoit à table avec ſes amis. Car alors ſon eſprit s'animoit d'un nouveau feu, & ſon imagination toujours heureuſe, devenoit plus vive & plus féconde ; & Plutarque nous a conſervé ce bon mot que Lamprias diſoit de lui-même : *Que la chaleur du vin faiſoit ſur ſon eſprit le même effet que le feu produit ſur l'encens, dont il fait évaporer ce qu'il a de plus fin & de plus exquis.*

Plutarque nous apprend qu'il recevoit des leçons de Philoſophie & de Mathématiques ſous le Philoſophe Ammonius à Delphes, pendant le voyage que Néron fit en Gréce : il pouvoit alors avoir 17 ou 18 ans.

Il paroît que les talens de Plutarque éclaterent de bonne heure dans ſon pays. Car, encore jeune, on le députa avec un autre citoyen vers le Proconſul pour quelqu'affaire importante. Son collégue étant demeuré en chemin, il acheva ſeul le voya-

Plut. in Moral. pag. 816

ge, & fit ce que portoit leur commiſſion. A ſon retour, comme il ſe diſpoſoit à en rendre compte au public, ſon pere le prenant en particulier, lui parla de la ſorte. « Mon fils, dans le rapport que vous allez » faire, gardez-vous bien de dire, *Je ſuis* » *allé, j'ai parlé, j'ai fait ;* mais dites » toujours, *Nous ſommes allés, nous* » *avons parlé, nous avons fait*, en aſ- » ſociant votre collégue à toutes vos ac- » tions, afin que la moitié du ſuccès ſoit » attribuée à celui que la patrie a honoré » de la moitié de la commiſſion, & que » par ce moyen vous écartiez de vous » l'envie qui ſuit preſque toujours la gloire » d'avoir réuſſi ». C'eſt ici une leçon bien ſage, & rarement pratiquée par ceux qui ont des collégues, ou dans le commandement des armées, ou dans l'adminiſtration des affaires, ou dans quelque commiſſion que ce ſoit ; à qui il arrive ſouvent, par un amour-propre mal entendu, & par une baſſeſſe d'ame odieuſe & mépriſable, de vouloir s'attribuer à eux ſeuls l'honneur d'un ſuccès qui leur eſt commun avec leurs collégues. Ils ne font pas réflexion que la gloire ſuit ordinairement ceux qui la fuient, & qu'elle leur rend avec uſure ce qu'ils en ont bien voulu communiquer aux autres. Il fit pluſieurs voyages en Italie : on en ignore le ſujet. On peut ſeulement conjecturer avec beaucoup de fondement que le deſſein d'ache-

ver & de perfectionner ſon ouvrage des Vies des hommes illuſtres, l'obligea à faire un plus grand ſéjour à Rome, qu'il n'auroit fait ſans cela. Ce qu'il dit dans la vie de Démoſthene, appuie cette conjecture. « Selon lui, un homme qui a entrepris » de raſſembler des faits, & d'écrire une » hiſtoire composée d'événemens qui ne » ſont ni ſous ſa main, ni arrivés dans ſon » pays, mais étrangers, divers, & épars » ça & là dans pluſieurs différens écrits, a » beſoin d'être dans une grande ville bien » peuplée, & où régne le goût des belles » choſes. Un tel ſéjour le met en état d'a- » voir quantité de livres en ſa diſpoſition, » & de s'inſtruire, par la converſation, de » toutes les particularités qui ont échappé » aux Ecrivains, & qui, s'étant conſervées » dans la mémoire des hommes, n'en ont » acquis que plus d'autorité par cette eſ- » pece de tradition. C'eſt le moyen de ne » pas faire un ouvrage imparfait, & qui » manque de ſes principales parties ».

In vit. Demoſth. p. 840.

Il eſt impoſſible de dire préciſément en quel tems il fit ſes voyages. On peut ſeulement aſſurer qu'il n'alla à Rome pour la premiere fois qu'à la fin du régne de Veſpaſien, & qu'il n'y alla plus après celui de Domitien. Car il paroît qu'il fut fixé dans ſa patrie peu de tems après la mort du dernier, & qu'il s'y retira à l'âge de quarante-quatre ou quarante-cinq ans.

Le motif qui le porta à y fixer sa retraite pour toujours, est digne de remarque. *Je suis né*, disoit-il, *dans une ville fort petite ; & pour l'empêcher de devenir encore plus petite, j'aime à m'y tenir.* En effet quelle gloire ne lui a-t-il pas procurée ! Caton d'Utique ayant persuadé, non sans peine, au Philosophe Athénodore de venir avec lui d'Asie à Rome, fut si flatté & si content de cette conquête, qu'il la regarda comme un exploit plus grand, plus éclatant & plus utile, que ceux de Luculle & de Pompée, qui avoient triomphé des nations & des royaumes de l'Orient. Si un étranger, célébre par sa sagesse, fait tant d'honneur à une ville où il n'est point né, quel relief ne donne point un grand Philosophe, un grand écrivain, à la ville qui l'a porté, & où il a choisi de finir ses jours, quoiqu'il pût trouver ailleurs de plus grands avantages. M. Dacier a raison de dire que rien ne doit faire plus d'honneur à Plutarque que ce sentiment d'amour & de tendresse qu'il témoigna à Chéronée. On voit tous les jours des gens quitter leur patrie pour faire fortune, & pour s'aggrandir : mais on n'en voit point qui renoncent à leur ambition, pour faire, s'il est permis de parler ainsi, la fortune de leur patrie.

Plutarque a bien illustré la sienne. Qu'on nomme Chéronée, personne presque ne se

ſouvient que ce fut là que Philippe remporta ſur les Athéniens & ſur les Béotiens cette grande victoire qui le rendit maître de la Gréce ; mais une infinité de gens diſent : C'eſt là que Plutarque eſt né , c'eſt où il a fini ſes jours, & où il a écrit la plupart de ces beaux traités qui ſeront éternellement utiles au genre humain.

Pendant le ſéjour qu'il fit à Rome, ſa maiſon étoit toujours remplie d'amateurs des belles connoiſſances, parmi leſquels on comptoit les plus illuſtres perſonnages de la ville, qui alloient entendre ſes diſcours ſur les différentes matieres de Philoſophie. Car, dans ce tems-là, les premieres perſonnes de l'état, & les Empereurs même, ſe faiſoient un honneur & un plaiſir d'aſſiſter aux leçons des grands Philoſophes & des Rhéteurs de réputation. On peut juger de l'empreſſement avec lequel ces diſcours publics de Plutarque étoient écoutés, & de l'attention qu'on lui donnoit, par ce qu'il raconte lui-même dans ſon traité de la Curioſité. « Autrefois à » Rome, dit-il, un jour que je parlois » en public, Arulenus Ruſticus, celui que » Domitien fit mourir enſuite à cauſe de » l'envie qu'il portoit à ſa gloire, étoit du » nombre de mes auditeurs. Comme j'é- » tois au milieu de mon diſcours, un offi- » cier entra, & lui rendit une lettre de Cé- » ſar, (apparemment de Veſpaſien.) D'a-

Pag. 522.

» bord un grand ſilence régna dans l'aſ-
» ſemblée, & je m'arrêtai pour lui don-
» ner le tems de lire ſa lettre : mais il ne
» le voulut point, & n'ouvrit ſa lettre qu'a-
» près que j'eus achevé, & que l'aſſemblée
» fut congédiée ». C'étoit peut-être pouſſer
un peu trop loin la conſidération pour l'O-
rateur. Défaut peu commun, & qui part
d'un principe bien louable !

Plutarque ne faiſoit ſes diſſertations
qu'en Grec. Car, quoique la langue la-
tine fût en uſage dans tout l'Empire, il
ne la connoiſſoit pas aſſez pour la parler.
Il nous dit lui-même, dans la vie de Dé-
moſthéne, que pendant ſon ſéjour à Rome
& dans les autres villes d'Italie, il n'avoit
pas eu le tems de l'apprendre à cauſe des
affaires publiques dont il étoit chargé, &
du grand nombre de perſonnes qui alloient
tous les jours chez lui pour s'entretenir de
la philoſophie ; qu'il ne commença que
fort tard à lire les écrits des Romains, &
que les termes de cette langue n'avoient
pas tant ſervi à lui faire entendre les faits,
que la connoiſſance qu'il avoit déjà des
faits l'avoit conduit à entendre les ter-
mes. Mais la langue Grecque étoit fort
connue à Rome, & elle étoit même, à
proprement parler, la langue des ſciences,
témoin les ouvrages de l'Empereur Marc-
Auréle, qui écrivit en Grec ſes admirables
réflexions. Ce défaut de connoiſſance de la

Pag. 846.

langue latine a fait commettre à Plutarque quelques fautes que l'on remarque dans ses écrits.

Il eut dans sa patrie les charges les plus considérables : car il fut Archonte, c'est-à-dire premier Magistrat. Mais il avoit exercé auparavant des exploits inférieurs, & les avoit exercés avec le même soin, la même application, & la même satisfaction, qu'il exerça ensuite les plus importans. Il étoit persuadé, & il enseignoit par son exemple, que dans les emplois dont la patrie nous charge, quelque bas qu'ils paroissent, il n'y a rien qui nous rabaisse, & qu'il dépend d'un homme de bien & d'un homme sage de les annoblir par la maniere dont il s'en acquitte, ce qu'il prouve par l'exemple d'Epaminondas.

In Moral. p. 811.

Comme Plutarque remplit exactement tous les devoirs de la vie civile, & qu'il fut en même tems bon fils, bon frere, bon pere, bon mari, bon maître, bon citoyen, il eut la joie aussi de trouver dans son domestique & dans l'intérieur de sa famille toute la paix & la satisfaction qu'il pouvoit desirer : bonheur qui n'est pas commun, & qui est le fruit d'un esprit sage, modéré & complaisant. Il parle fort avantageusement de ses freres, de ses sœurs & de sa femme. Elle étoit des meilleures familles de Chéronée, & on la regardoit comme un modele de sagesse, de modestie &

Consol. ad uxor. p. 608 &c.

de vertu : elle s'appeloit Timoxéne. Il en eut quatre garçons de ſuite, & une fille. Il perdit deux de ſes fils, & cette fille mourut à l'âge de deux ans, après deux de ſes freres. Nous avons la lettre de conſolation qu'il écrivit à ſa femme ſur la mort de cet enfant.

Il eut un neveu appelé Sextus, Philoſophe d'un ſi grand ſavoir & d'une ſi grande réputation, qu'il fut appelé auprès de l'empereur Marc-Aurele, pour lui enſeigner les lettres Grecques. Cet Empereur lui rend un témoignage bien glorieux dans le premier livre de ſes Réflexions. *Sextus*, dit-il, *m'a enſeigné par ſon exemple à être doux, à gouverner ma maiſon en bon pere de famille, à avoir une gravité ſimple ſans affectation, à tâcher de deviner & de prévenir les ſouhaits & les beſoins de mes amis, à ſouffrir les ignorans & les préſomptueux qui parlent ſans penſer à ce qu'ils diſent, & à m'accommoder à la portée de tout le monde*, &c. Voilà beaucoup d'excellentes qualités, ſur-tout celle qui le portoit *à deviner & à prévenir les ſouhaits & les beſoins de ſes amis*, parce qu'elle marque que Marc-Auréle connoiſſoit le devoir eſſentiel d'un Prince, qui eſt d'être intimement perſuadé, que, par ſa qualité de Prince, il eſt né pour les autres, & non les autres pour lui. Il en faut dire

autant de tous ceux qui ſont en place.

Il eſt tems de venir aux ouvrages de Plutarque. On les partage en deux claſſes ; les Vies des hommes illuſtres, & les traités de Morale.

Il y a dans ceux-ci un grand nombre de faits curieux qu'on ne trouve point ailleurs, de leçons très-utiles pour la conduite de la vie particuliere & pour l'adminiſtration des affaires publiques, de principes même admirables ſur la Divinité, ſur la Providence, ſur l'immortalité de l'ame ; mais le tout avec un mélange d'opinions abſurdes & ridicules, tel qu'il ſe trouve dans preſque tous les payens. L'ignorance de la bonne phyſique rend auſſi la lecture de pluſieurs de ſes Traités fort ennuieuſe & rebutante.

La partie des ouvrages de Plutarque la plus eſtimée, eſt celle qui comprend les Vies des hommes illuſtres Grecs & Latins, qu'il apparie & compare enſemble. Nous n'avons pas toutes celles qu'il a compoſées : on en a perdu au moins ſeize. Celles, dont la perte doit être le plus regrettée, ſont les vies d'Epaminondas & des deux Scipions Africains. Il nous manque auſſi les comparaiſons de Thémiſtocle & de Camille, de Pyrrhus & de Marius, de Phocion & de Caton, de Céſar & d'Alexandre.

Il ne faut pas s'étonner qu'un homme de

de bon goût & de bon jugement, interrogé lequel de tous les livres de l'antiquité profane il voudroit conſerver, s'il n'en pouvoit ſauver qu'un ſeul à ſon choix d'un incendie commun, ſe ſoit déterminé pour les Vies de Plutarque.

C'eſt l'ouvrage le plus accompli que nous ayions, & le plus propre à former les hommes, ſoit pour la vie publique & les fonctions du dehors, ſoit pour la vie privée & domeſtique. Plutarque ne ſe laiſſe point éblouir, comme la plupart des Hiſtoriens, par les actions d'éclat, qui font beaucoup de bruit, & qui attirent l'admiration du vulgaire & du plus grand nombre des hommes. Il juge des choſes ordinairement par ce qui en fait le véritable prix. Les ſages réflexions qu'il mêle dans ſes écrits, accoutument ſes lecteurs à en juger de la même ſorte, & leur apprennent en quoi conſiſte la véritable grandeur & la ſolide gloire. Il refuſe inflexiblement ces titres honorables à tout ce qui ne porte point le caractere de juſtice, de vérité, de bonté, d'humanité, d'amour du bien public, & qui n'en a que les apparences. Il ne s'arrête point aux actions extérieures & brillantes, où les Princes, les conquérans, & tous les grands de la terre, attentifs à ſe faire un nom, jouent chacun un rôle ſur la ſcene du monde, y repréſentent, pour ainſi dire, un perſon-

nage paſſager, & réuſſiſſent à ſe contrefaire pour un tems. Il les démaſque, il les dépouille de tout l'appareil étranger qui les environne, il les montre tels qu'ils ſont en eux-mêmes ; & pour les mettre hors d'état de ſe dérober à ſa vue perçante, il les ſuit avec ſon lecteur juſques dans l'intérieur de leurs maiſons, les examine, s'il étoit permis de s'exprimer ainſi, dans leur deshabillé, prête l'oreille à leurs converſations les plus familieres, les conſidere à table, où l'on ne ſait ce que c'eſt que de ſe contraindre, & dans le jeu où l'on ſe gêne encore moins. Voilà ce qu'il y a de merveilleux dans Plutarque, & ce qui eſt, ce me ſemble, trop négligé par nos Hiſtoriens, qui évitent comme bas & rampant un certain détail d'actions communes, qui font pourtant mieux connoître les hommes que les plus éclatantes. Ces détails, loin de défigurer les Vies de Plutarque, ſont préciſément ce qui en rend la lecture & plus agréable, & plus utile.

Qu'il me ſoit permis d'apporter ici un exemple de ces ſortes d'actions. Je l'ai déjà cité dans le Traité des Etudes, à l'endroit où j'examine en quoi conſiſte la véritable grandeur.

M. de Turenne ne partoit jamais pour ſes campagnes, qu'il n'eût fait avertir auparavant tous les ouvriers qui avoient fait quelque fourniture pour ſa maiſon, de re-

mettre leurs mémoires entre les mains de ſon Intendant. La raiſon qu'il en apportoit, c'eſt qu'il ne ſavoit pas s'il reviendroit de la campagne. Cette circonſtance peut paroître petite & baſſe à de certaines perſonnes, & peu dignes d'entrer dans l'hiſtoire d'un auſſi grand homme que M. de Turenne. Plutarque n'en auroit pas penſé ainſi; & je ſuis perſuadé que l'Auteur de la nouvelle vie de ce Prince, qui eſt un homme ſenſé & judicieux, ne l'auroit pas omiſe s'il en eut été informé. Elle marque en effet un fond de bonté, d'équité, d'humanité, & même de religion, qui ne ſe trouve pas toujours dans les grands ſeigneurs, inſenſibles quelquefois aux plaintes du pauvre & de l'artiſan, dont le paiement néanmoins, ſelon l'écriture, différé ſeulement de quelques jours, crie vengeance au ciel, & ne manque pas de l'obtenir.

Pour ce qui regarde le ſtyle de Plutarque, ſa diction n'eſt pas pure, ni élégante: mais en récompenſe elle a une force & une énergie merveilleuſement propre à peindre en peu de mots de vives images, à lancer des traits perçans, & à exprimer des penſées nobles & ſublimes. Il emploie aſſez fréquemment des comparaiſons, qui jettent beaucoup de grace & de lumiere dans ſes réflexions & dans ſes récits. Il a des harangues d'une beauté inimitable, preſ-

que toujours dans le ſtyle fort & véhément.

Il faut que les beautés de cet Auteur ſoient bien ſolides & bien frappées au coin du bon goût, pour ſe faire encore ſentir, comme elles ſont, dans le vieux gaulois d'Amiot. Mais j'ai tort. Ce vieux gaulois a un air de fraîcheur qui le fait rajeunir, ce ſemble, de jour en jour. Auſſi de très-habiles gens aiment mieux employer la traduction d'Amiot, que de traduire eux-mêmes les paſſages de Plutarque qu'ils citent, *ne croiant pas* (c'eſt M. Racine qui parle ainſi) *pouvoir en égaler les graces*. Je ne le lis jamais, ſans regretter la perte d'une infinité de bons mots de ce vieux langage, preſque auſſi énergiques que ceux de Plutarque. Nous laiſſons notre langue s'appauvrir tous les jours, au lieu de ſonger, à l'exemple des Anglois nos voiſins, à découvrir des moyens de l'enrichir. On dit que nos dames, par trop de délicateſſe, ſont cauſe en partie de cette diſette où notre langue court riſque d'être réduite. Elles auroient grand tort, & devroient bien plutôt favoriſer par leurs ſuffrages, qui en entraînent beaucoup d'autres, la ſage hardieſſe d'Ecrivains d'un certain rang & d'un certain mérite : comme ceux-ci de leur côté, devroient auſſi devenir plus hardis, & hazarder plus de nouveaux mots qu'ils ne ſont, mais toujours avec une retenue & une diſcrétion judicieuſe.

Dans la Préface de Mithridate.

On a pourtant obligation à M. Dacier d'avoir substitué une nouvelle traduction des Vies de Plutarque à celle d'Amiot, & d'avoir mis par-là beaucoup plus de personnes en état de les lire. Elle pouvoit être plus élégante & plus travaillée. Mais un Ouvrage d'une si vaste étendue, pour être conduit à la derniere perfection, demanderoit la vie d'un homme entiere.

ARRIEN étoit de Nicomédie. Sa science & son éloquence, qui lui firent donner le titre de nouveau Xénophon, l'éleverent dans Rome à toutes les dignités, jusqu'au Consulat même. On peut croire que c'est le même qui gouverna la Cappadoce dans les dernieres années d'Adrien, & qui repoussa les Alains. Il vécut à Rome sous Adrien, Antonin & Marc-Auréle.

Il étoit disciple d'Epictete, le plus célébre Philosophe de ce tems-là. Il avoit fait en huit livres un ouvrage sur *les Entretiens d'Epictete* : nous n'en avons que les quatre premiers. Il avoit composé encore beaucoup d'autres ouvrages.

On a les sept livres qu'il a écrits sur les expéditions d'Alexandre : histoire d'autant plus estimable, qu'elle part de la main d'un écrivain qui étoit en même tems homme de guerre, & bon politique. Aussi Photius lui donne-t-il la gloire d'avoir écrit mieux que personne la vie de ce Conquérant. Ce critique nous a donné un abrégé

de celles des ſucceſſeurs d'Alexandre, qu'Arrien avoit auſſi écrites en dix autres livres. Il ajoute que le même Auteur avoit fait un livre ſur les Indes: & on l'a encore, mais on en a fait un huitieme livre de l'hiſtoire d'Alexandre.

Il a fait auſſi la deſcription des côtes du Pont-Euxin. On lui en attribue une autre de celles de la mer Rouge, c'eſt-à-dire des côtes orientales de l'Afrique, & de celles de l'Aſie juſqu'aux Indes. Mais il ſemble qu'elle ſoit d'un Auteur plus ancien, contemporain de Pline le Naturaliſte.

ELIEN (*Claudius-Ælianus*) étoit de Préneſte, mais avoit paſſé la plus grande partie de ſa vie à Rome: c'eſt pourquoi il ſe dit lui-même Romain. Il a fait un petit ouvrage en quatorze livres, qui a pour titre *Hiſtoriæ variæ*, c'eſt-à-dire *Mêlange d'hiſtoires;* & un autre en dix-ſept livres ſur l'hiſtoire des animaux. Nous avons un écrit en grec & en latin ſur l'ordre obſervé par les Grecs dans l'arrangement des armées, adreſſé à Adrien. & fait par un Elien. Tous ces ouvrages peuvent être du même Auteur, qu'on croit être celui dont Martial loue l'éloquence dans une épigramme.

Lib. 11. *Epigr.* 24.

APPIEN étoit d'Alexandrie. Il vivoit du tems de Trajan, d'Adrien & d'Antonin. Il plaida quelque tems à Rome: puis il eut l'Intendance du domaine des Empereurs.

Il écrivit l'hiſtoire Romaine, non tout de ſuite comme Tite-Live, mais faiſant un ouvrage à part de chacune des nations ſubjuguées par les Romains, où il mettoit ſelon l'ordre des tems tout ce qui regardoit la même nation. Ainſi ſon deſſein étoit de faire une hiſtoire exacte des Romains, & de toutes les provinces de leur Empire, juſqu'à Auguſte: & il alloit auſſi quelquefois juſqu'à Trajan. Photius en compte vingt-quatre livres, & il n'avoit pas néanmoins encore vu tous ceux dont Appien parle dans ſa préface.

Nous en avons aujourd'hui l'hiſtoire des guerres d'Afrique, de Syrie, des Parthes, de Mithridate, d'Ibérie ou d'Eſpagne, d'Annibal ; de fragmens de celles d'Illyrie ; cinq livres des guerres civiles au lieu des huit que marque Photius, & quelques fragmens de pluſieurs autres, que M. Valois a tirés des recueils de Conſtantin Porphyrogénete, avec des extraits ſemblables de Polybe, & de divers autres Hiſtoriens.

Photius remarque que cet Auteur aime extrêmement la vérité de l'hiſtoire, & qu'il apprend autant qu'aucun autre l'art de la guerre : que ſon ſtile eſt ſimple & ſans ſuperfluité, mais vif & animé. Dans ſes harangues il donne d'excellens modeles de la maniere dont il faut s'y prendre, ſoit pour redonner du courage à des ſoldats abat-

tus, ſoit pour les adoucir quand ils s'emportent avec trop de violence. Il prend beaucoup de choſes de Polybe, & copie ſouvent Plutarque.

DIOGENE LAERCE, ou *de Laërte*, a vécu ſous Antonin, ou peu après lui. D'autres ne le mettent que ſous Séver & ſes ſucceſſeurs. Il a écrit en dix livres les vies des Philoſophes dont il rapporte avec ſoin les ſentimens & les Apophthegmes. Cet ouvrage eſt fort utile pour connoître les différentes ſectes des anciens Philoſophes.

Le ſurnom *de Laërte* qu'on a accoutumé de lui donner, marque apparemment ſon pays, qui pouvoit être le château ou la ville de Laërte dans la Cilicie.

On tire de ſes écrits qu'après avoir bien étudié l'hiſtoire & les dogmes des Philoſophes, il avoit embraſſé la ſecte des Epicuriens, les plus éloignés de la vérité, & les plus oppoſés à la vertu.

DION CASSIUS étoit de Nicée en Bithynie. Il a vécu ſous les Empereurs Commode, Pertinax, Sévere, Caracalla, Macrin, Héliogabale, Alexandre, qui eurent toujours pour lui une grande conſidération, & lui confierent les gouvernemens & les poſtes de l'empire les plus importans. Alexandre le nomma pour être une ſeconde fois Conſul. Après ce conſulat, il obtint la permiſſion d'aller paſſer le reſte de ſa

AN. J. C. 229.

vie en ſon pays à cauſe de ſes infirmités.

Il a écrit en huit décades, c'eſt-à-dire en quatre-vingts livres, toute l'hiſtoire Romaine, depuis la venue d'Enée en Italie jufqu'à l'Empereur Alexandre. Il nous apprend lui-même qu'il employa dix ans à ramaſſer des mémoires de tout ce qui s'étoit paſſé depuis la fondation de Rome juſqu'à la mort de Séver, & douze autres années à en compoſer l'hiſtoire juſqu'à celle de Commode. Il y joignit enſuite celle des autres Empereurs avec le plus d'exactitude qu'il put juſqu'à la mort d'Héliogabale, & un ſimple abrégé des huit premieres années d'Alexandre, parce qu'ayant été peu en Italie pendant ce tems-là, il n'avoit pas pu ſi bien ſavoir comment les choſes s'étoient paſſées.

Suidas. Phot.

Dio. lib. 71. pag. 829.

Id. lib. 80. pag. 917.

Photius remarque que ſon ſtile eſt élevé & proportionné à la grandeur de ſon ſujet: que ſes termes ſont magnifiques, que ſa phraſe & ſon tour ſentent l'antiquité: qu'il a pris Thucydide pour ſon modele, qu'il l'imite excellemment dans ſa maniere de narrer & dans ſes harangues, & qu'il l'a ſuivi preſque en tout, ſinon qu'il eſt plus clair. Cet éloge eſt bien favorable à Dion, mais je ne ſais s'il ne paſſe pas un peu les bornes du vrai.

Voſſius dit, & Lipſe avoit penſé de même avant lui, qu'on ne peut pardonner à cet hiſtorien de n'avoir pas ſu eſtimer la

vertu ſelon ſon prix, & d'avoir décrié les plus grands hommes de l'antiquité, comme Cicéron, Brutus, Caſſius, Sénéque, ſoit par une malignité d'eſprit, ſoit par une corruption de mœurs & de jugement. Le fait eſt conſtant; & quoi qu'il en ſoit du motif, la choſe en ſoi ne peut jamais lui faire d'honneur.

Il avoit fait, comme nous avons dit, quatre-vingts livres de l'hiſtoire Romaine: mais il ne nous reſte qu'une bien petite partie de ce grand ouvrage. Car les trente-quatre premiers livres ſont perdus, avec la plus grande partie du trente-cinquieme, hors quelques fragmens. Les vingt ſuivans, depuis la fin du trente-cinquieme juſqu'au cinquante-quatrieme, eſt ce qu'on en a de plus entier. Voſſius croit que les ſix ſuivans, qui vont juſqu'à la mort de Claude, le ſont auſſi. Mais Buchérius ſoutient qu'ils ſont fort tronqués: & cela paroît fort vraiſemblable. Nous n'avons des vingt derniers que quelques fragmens.

Ce qui ſupplée un peu à ce défaut, c'eſt un abrégé de Dion, depuis le trente-cinquieme livre & le tems de Pompée juſqu'à la fin, composé par Jean Xiphilin, Patriarche de Conſtantinople, dans l'onzieme ſiécle. On trouve que cet abrégé eſt aſſez juſte, Xiphilin n'ayant rien ajouté à Dion qu'en très-peu d'endroits où cela étoit néceſſaire, & s'étant d'ordinaire ſervi de ſes

propres termes. L'hiſtoire de Zonare ſe peut dire encore un abrégé de Dion : car il le ſuit fidélement, & nous apprend quelquefois des choſes que Xiphilin avoit omiſes.

HÉRODIEN. On ne ſait de la vie d'Hérodien autre choſe, ſinon qu'il étoit d'Alexandrie, fils d'un Rhéteur nommé Apollonius le *Dyſcole* ou le Difficile, & qu'il ſuivit la profeſſion de ſon pere. Il eſt fort connu par les huit livres qu'il nous a donnés de l'hiſtoire des Empereurs, depuis la mort de M. Aurele juſqu'à celle de Maxime & de Balbin. Il nous aſſure lui-même que l'hiſtoire de ces ſoixante années eſt celle de ſon tems, & de ce qu'il avoit vu. Il avoit été employé en divers miniſteres de la cour & de la police, ce qui lui avoit donné moyen de prendre part à pluſieurs des événemens qu'il rapporte.

Pour ſon hiſtoire, Photius en fait un jugement fort avantageux. Car il dit que ſon ſtile eſt clair, élevé, agréable; que ſa diction eſt ſage & tempérée, tenant le milieu entre l'élégance affectée de ceux qui dédaignent les beautés ſimples & naturelles, & le diſcours bas & ſans vigueur de ceux qui ſe font honneur d'ignorer ou de mépriſer toutes les délicateſſes de l'art; qu'il ne recherche point un faux agrément par des diſcours inutiles, & qu'il n'omet rien de néceſſaire; qu'en un mot il céde à peu d'Auteurs dans toutes les beautés de

l'hiſtcire. La traduction qu'Ange Politien a faite de l'ouvrage d'Hérodien, ſoutient dignement & égale preſque l'élégance de l'original. La verſion Françoiſe que nous en a donné M. l'Abbé Mongaut, enchérit beaucoup ſur la Latine.

An. J.C. 365. EUNAPE étoit de Sardes en Lydie. Il vint à Athénes à l'âge de 16 ans. Il étudia l'éloquence ſous Proéréſe, Sophiſte Chrétien, & la magie ſous Chryſante, qui avoit épouſé ſa couſine. Nous avons une hiſtoire des vies des Sophiſtes du quatrieme ſiecle par Eunape. On y trouve beaucoup de particularités pour l'hiſtoire de ce tems-là. Il commence par Plotin, qui parut au milieu du troiſieme ſiecle, d'où il paſſe à Porphyre, à Jamblique & à ſes diſciples, ſur leſquels il s'étend particulierement. Il avoit auſſi écrit une hiſtoire des Empereurs en quatorze livres, qui commençoient en l'an 268, au régne de Claude ſucceſſeur de Gallien, & ſe terminoient à la mort d'Eudoxie femme d'Arcade en l'an 404. Il nous reſte quelques fragmens de cette hiſtoire dans les extraits de Conſtantin Porphyrogénéte ſur les ambaſſades, & dans Suidas. On y voit qu'il étoit extrêmement envenimé contre les Empereurs Chrétiens, ſur-tout contre Conſtantin. On remarque la même aigreur dans ſes vies des Sophiſtes, principalement contre les moines. Il ne faut pas s'étonner qu'un magicien fût ennemi de la religion chrétienne.

ZOSIME, Comte & Avocat du Fisc, vivoit du tems de Théodose le jeune. Il a écrit l'histoire des Empereurs Romains en six livres. Le premier, qui comprend la suite de ces Princes depuis Auguste jusqu'à Probus, (car on a perdu ce qui regardoit Dioclétien) est extrêmement abrégé. Les cinq autres sont plus étendus, sur-tout au tems de Théodose le Grand & de ses enfans. Il ne passe pas le second siege qu'Alaric mit devant la ville de Rome. La fin du sixieme livre nous manque. Photius loue son stile. Il dit que Zosime n'a presque fait que copier & abréger l'histoire d'Eunape; & c'est peut-être ce qui l'a fait perdre. Il n'est pas moins animé que lui contre les Empereurs Chrétiens.

AN. J.C. 415.

PHOTIUS, Patriarche de Constantinople, a vécu dans le neuvieme siecle. Il étoit d'une érudition immense, & d'une ambition encore plus vaste, qui le porta à d'horribles excès, & causa des troubles infinis dans l'église. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici.

Je le place parmi les Historiens Grecs, & je finis par lui ce qui les regarde, non qu'il ait composé une histoire en forme, mais parce que, dans l'un de ses ouvrages, il nous a donné des extraits d'un grand nombre d'Historiens, dont plusieurs, sans lui, nous seroient presque absolument inconnus. Cet ouvrage est intitulé

Μυριόβιβλον.

Bibliothéque, & en effet il mérite ce nom. Photius y examine près de trois cens Auteurs, & en marque le nom, le pays, le tems où ils ont vécu, les ouvrages qu'ils ont composés, le jugement qu'il en faut porter pour le ſtile & le caractere, & quelquefois même en extrait d'aſſez longs morceaux, ou en fait des abrégés, qui ne ſe trouvent que dans cet ouvrage. On voit par-là combien il nous eſt précieux.

ARTICLE SECOND.

DES HISTORIENS LATINS.

Je ne m'arrêterai pas long-tems à décrire les foibles commencemens, &, pour ainſi dire, l'enfance de l'hiſtoire Romaine. On ſait que d'abord * elle ne conſiſtoit que dans de ſimples mémoires dreſſés par le grand Pontife, où il inſéroit réguliérement chaque année tout ce qui ſe paſſoit de plus conſidérable dans l'état, ſoit en paix ſoit en guerre; & cette coutume, établie dans les commencemens de Rome, dura juſqu'au tems de P. Mucius grand Pontife, c'eſt-à-dire juſqu'à l'année de Ro-

* Erat hiſtoria nihil aliud niſi annalium confectio: cujus rei, memoriæque publicæ retinendæ cauſa, ab initio rerum Romanarum uſque ad P. Mucium Pontificem maximum res omnes ſingulorum annorum mandabat literis Pontifex maximus.... qui etiam nunc *Annales maximi* nominantur. *Cic. lib.* 2. *de Orat. n.* 52.

me 629 ou 631. On donnoit à ces mémoires le nom de *grandes Annales*.

On juge bien que ces mémoires, dans des tems si reculés, étoient écrits d'un stile fort simple & même fort grossier. Les * Pontifes se contentoient d'y marquer les principaux événemens de chaque année, le tems & le lieu où ils étoient arrivés, le nom & les qualités des personnes qui y avoient eu le plus de part, ne songeant qu'à narrer les faits, non à les orner.

Quelque brutes & imparfaites que fussent ces Annales, elles étoient d'une grande importance, parce qu'on n'avoit point d'autres monumens qui pussent conserver la mémoire de tout ce qui se passoit à Rome; & ** ce fut une grande perte, lorsque l'incendie de la ville par les Gaulois en fit périr la plus grande partie.

Quelques années après, l'histoire commença à quitter cette grossiéreté antique, & à se produire en public avec plus de décence. Ce furent les Poétes, qui les premiers songerent à l'embellir & à l'orner. NEVIUS fit un poéme sur la premiere guerre punique, & ENNIUS écrivit en vers héroïques les annales de Rome.

* Sine ullis ornamentis monumenta solùm temporum, hominum, locorum, gestarumque rerum reliquerunt... Non exornatores rerum, sed tantummodo narratores fuerunt. *Ibid. n.* 54.

** Si quæ in commentariis Pontificum, aliisque publicis privatisque erant monumentis, incensa urbe pleraque interierunt. *Li. l.* 6. *n.* 1.

Enfin l'hiſtoire prit une forme réguliere, & fut écrite en proſe. Q. FABIUS PICTOR eſt le plus ancien des Hiſtoriens Latins : il vivoit du tems de la ſeconde guerre punique. L. CINCIUS Alimentus étoit du même tems. Tite-Live les cite ſouvent tous deux avec éloge. On croit qu'ils avoient écrit leur hiſtoire d'abord en grec, puis en latin. Cincius avoit fait certainement dans cette derniere langue l'hiſtoire de Gorgias célebre Rhéteur.

Liv. lib. 21.

CATON le Cenſeur (*M. Porcius Cato*) mérite à plus juſte titre qu'eux la qualité d'hiſtorien Latin : car il eſt certain que c'eſt dans cette langue qu'il avoit écrit ſon hiſtoire. Elle étoit compoſée de ſept livres, & avoit pour titre *Origines*, parce que dans les ſecond & troiſieme livres il expliquoit l'origine de toutes les villes d'Italie. Il paroît que Cicéron faiſoit un grand cas de cette hiſtoire. *Jam verò Origines ejus* (*Catonis*) *quem florem, aut quod lumen eloquentiæ non habent ?* Mais ſur ce que Brutus trouvoit cette louange outrée, il y met une reſtriction, & ajoute, Qu'il ne manquoit aux écrits de Caton & aux traits de ſon pinceau que certaine vivacité & certaines couleurs qui n'étoient pas encore en uſage de ſon tems : *Intelliges nihil illius lineamentis niſi eorum pigmentorum, quæ inventa nondum erant, florem & colorem defuiſſe.*

Cornel. Nep. in fragm.

In Brut. n. 66.

Ibid. n. 298.

On cite auſſi parmi ces anciens Hiſtoriens L. PISO FRUGI, ſurnommé Calpurnius. Il fut Tribun du Peuple ſous le conſulat de Cenſorinus & de Manlius, l'an de Rome 605. Il fut auſſi pluſieurs fois Conſul. Il étoit Juriſconſulte, orateur & Hiſtorien. Il avoit compoſé des harangues qui ne ſe trouvoient plus du tems de Cicéron, & des annales d'un ſtile aſſez bas, au ſentiment de cet orateur. Pline en parle plus avantageuſement.

Le * véritable caractere de tous ces écrivains étoit une grande ſimplicité. Ils ne connoiſſoient point encore ce que c'étoit que délicateſſe, beauté & ornement du diſcours. Contens de ſe faire entendre, ils ſe bornoient à un ſtile court & ſuccinct.

Je paſſe maintenant aux Hiſtoriens qui ſont plus connus, & dont nous avons les écrits.

SALLUSTE. Ce n'eſt point ſans raiſon que Salluſte a été appelé le premier des Hiſtoriens Romains :

Criſpus Romana primus in Hiſtoria. *Martial.*

& qu'on a cru pouvoir l'égaler à Thucydide, ſi généralement eſtimé entre les Hiſ-

* Qualis apud Græcos Pherecydes, Hellanicus, Acuſilaus fuit : tales noſter Cato, & Pictor, & Piſo : qui neque tenent quibus rebus ornetur oratio (modò enim huc iſta ſunt importata) &, dum intelligatur quid dicant, unam dicendi laudem putant eſſe brevitatem. *Lib. 2. de Orat. n. 53.*

Quintil. toriens Grecs : *Nec opponere Thucydidi Salluſtium verear.* Mais, ſans vouloir régler ici les rangs, ce qui ne nous convient point, il ſuffit de le regarder comme un des plus excellens Hiſtoriens de l'antiquité. On trouve de très-ſolides réflexions ſur le caractere de Salluſte dans la Préface qui eſt à la tête de la traduction de cet Hiſtorien.

La qualité dominante de ſes écrits, & qui caractériſe Salluſte d'une maniere plus propre & plus ſinguliere, eſt la briéveté du ſtile que Quintilien appelle *immortalem Salluſtii velocitatem.* Scaliger eſt le ſeul qui lui diſpute cette louange : mais il eſt preſque toujours biſarre dans ſes jugemens, comme je l'ai déja obſervé.

Cette briéveté dans Salluſte, vient de la force & de la vivacité de ſon génie. Il penſe fortement & noblement, & il écrit comme il penſe. On peut comparer ſon ſtile à ces fleuves, qui ayant leur lit plus ſerré que les autres, ont auſſi leurs eaux plus profondes, & portent des fardeaux plus peſans.

La langue dans laquelle il écrivoit, lui étoit extrêmement commode pour ſerrer ſa diction, & pour ſuivre en cela le penchant de ſon génie. Elle a cet avantage, auſſi bien que la grecque, d'être également ſuſceptible des deux extrêmités oppoſées. Dans Cicéron elle nous préſente un ſtile nombreux, arrondi, périodique : dans Sal-

lucte, un ſtile bruſque, rompu, précipité. Celui-ci ſupprime aſſez ſouvent des mots, laiſſant au lecteur le ſoin de les ſuppléer. Il met enſemble pluſieurs termes ou pluſieurs phraſes, ſans les lier par aucune conjonction, ce qui donne une ſorte d'impétuoſité au diſcours. Il ne fait point difficulté d'employer dans ſon hiſtoire de vieux termes, quand ils ſont plus courts, ou plus énergiques que les termes uſités : liberté qu'on * lui a reprochée, & qu'une ancienne épigramme marque en ces termes :

Et verba antiqui multùm furate Catonis
Criſpe, Jugurthinæ conditor hiſtoriæ.

Mais, ſur-tout, il fait un grand uſage des métaphores, & il ne prend pas les plus modeſtes & les plus meſurées, comme les maîtres de l'art enſeignent qu'on le doit faire, mais les plus conciſes & les plus fortes, les plus vives & les plus hardies.

Par tous ces moyens, & d'autres encore que j'omets, Salluſte eſt venu à bout de ſe faire un ſtile tout particulier, & qui ne convient qu'à lui ſeul. Il marche hors de la route commune, mais ſans s'égarer, & par des ſentiers qui abrégent ſeulement le chemin. Il paroît ne penſer pas comme les autres hommes, & néanmoins il puiſe toutes ſes penſées dans le bon ſens. Ses idées ſont naturelles & raiſonnables : mais toutes

* Salluſtii novandi ſtudium multa cum invidia fuit. *Aul. Gell. lib.* 4. *cap.* 15.

naturelles & toutes raiſonnables qu'elles ſont, elles ont encore l'avantage d'être nouvelles.

On ne ſait ce qu'on doit admirer davantage dans cet excellent auteur, ou les deſcriptions, ou les portraits, ou les harangues : car il réuſſit également dans toutes ces parties ; & l'on ne voit pas ſur quoi fondé Sénéque le pere, ou plutôt Caſſius Sévérus dont il rapporte le ſentiment, a pu dire que les harangues de Salluſte n'étoient ſupportées qu'en faveur de ſes hiſtoires : *in honorem hiſtoriarum leguntur.* Elles ſont d'une force, d'une vivacité, d'une éloquence, auxquelles on ne peut rien ajouter. Il y a beaucoup d'apparence que dans l'endroit en queſtion, il ne s'agit pas des harangues inſérées par Salluſte dans ſon hiſtoire, mais de celles qu'il prononça dans le Sénat, ou de quelques plaidoyers. Quand on lit, dans l'hiſtoire de la guerre de Jugurtha, le récit de ce fort ſurpris par un Ligurien de l'armée de Marius, il ſemble qu'on voie monter & deſcendre ce ſoldat le long des rochers eſcarpés : il ſemble même qu'on y monte & qu'on en deſcende avec lui, tant la deſcription en eſt vive & animée.

On trouve dans Salluſte cinq ou ſix portraits, qui ſont autant de chef-d'œuvres, & je ne ſais ſi dans toute l'étendue des lettres il y a rien dont la beauté approche plus

de l'idée de la perfection. J'en rapporterai ſeulement ici deux, qui ne ſont pas des moins beaux.

Portrait de CATILINA.

L. Catilina nobili genere natus, fuit magna vi & animi & corporis, ſed ingenio malo pravoque. Huic ab adoleſcentia bella inteſtina, cædes, rapinæ, diſcordia civilis grata fuere, ibique juventutem ſuam exercuit. Corpus patiens inediæ, algoris, vigiliæ, ſupra quàm cuiquam credibile eſt. Animus audax, ſubdolus, varius, cujuſlibet rei ſimulator ac diſſimulator: alieni appetens, ſui profuſus, ardens in cupiditatibus. Satis eloquentiæ, ſapientiæ parum. Vaſtus animus immoderata, incredibilia, nimis alta ſemper cupiebat.

« L. Catilina joignoit à la nobleſſe du » ſang une ame courageuſe, & un corps » robuſte, mais un eſprit pervers & cor» rompu. Il aima, dès les premieres an» nées de ſa vie, les guerres inteſtines, les » meurtres, le pillage, la diſcorde civile; » & il en fit les plus ordinaires exercices de » ſa jeuneſſe. Il ſupportoit les fatigues, la » faim, le froid, les veilles, avec une pa» tience au-deſſus de tout ce qu'on peut » imaginer. Il étoit hardi, ruſé, fourbe, » capable de tout feindre & de tout diſſi» muler. Avide du bien d'autrui, prodigue

» du ſien, vif & emporté dans ſes paſ-
» ſions. Il avoit aſſez de facilité à parler,
» mais peu de diſcernement. Un vaſte gé-
» nie & une ambition ſans bornes, pour
» qui il n'y avoit rien de trop élevé, lui
» propoſoit ſans ceſſe de chimériques deſ-
» ſeins & de folles eſpérances ».

Portrait de SEMPRONIA.

In his erat Sempronia, quæ multa ſæpe virilis audaciæ facinora commiſerat. Hæc mulier genere atque forma, præterea viro atque liberis ſatis fortunata fuit: Literis Græcis & Latinis docta: pſallere, ſalutare elegantiùs, quàm neceſſe eſt probæ: multa alia, quæ inſtrumenta luxuriæ ſunt, ſed ei cariora ſemper omnia, quàm decus atque pudicitia fuit. Pecuniæ an famæ minùs parceret, haud facilè diſcerneres..... Ingenium ejus haud abſurdum: poſſe verſus facere, jocum movere, ſermone uti vel modeſto, vel molli, vel procaci. Prorſus multæ facetiæ, multuſque lepos inerat.

« Du nombre de ces femmes étoit Sem-
» pronia, qui avoit prouvé par bien des
» actions qu'elle ne le cédoit point en au-
» dace aux hommes les plus audacieux.
» Elle étoit belle, de bonne naiſſance,
» avantageuſement mariée, & avoit des
» enfans qui lui faiſoient honneur. Elle
» poſſédoit parfaitement les langues grec-

» que & latine; ſavoit mieux danſer &
» mieux chanter qu'il ne convient à une
» honnête femme; & avoit tous ces talens
» dangereux qui rendent le vice aimable,
» & dont elle fit toujours plus de cas que
» de la vertu & des bienſéances de ſon ſexe.
» Il n'étoit pas aiſé de dire lequel des deux
» elle ménageoit le moins, de ſon argent
» ou de ſa réputation. Elle avoit de l'a-
» grément dans l'eſprit, de la facilité à faire
» des vers, du talent pour la plaiſanterie.
» Sérieuſe, tendre, libre dans la converſa-
» tion, elle donnoit à ſes paroles le tour
» qu'elle vouloit : mais dans tout ce qu'elle
» diſoit il y avoit toujours beaucoup de
» ſel & de grace ».

Il y a un grand nombre d'admirables endroits dans Salluſte, ſur-tout lorſqu'il compare les mœurs anciennes de la République avec celles de ſon tems. Quand on l'entend parler fortement, comme il lui eſt aſſez ordinaire de le faire, contre le luxe, les débauches, & les autres vices de ſon ſiécle, on le prendroit pour le plus honnête homme du monde. Mais il ne faut pas s'en laiſſer éblouir. Sa conduite fut ſi dérangée, qu'il ſe fit chaſſer du Sénat par les Cenſeurs.

Outre les guerres de Catilina & de Jugurtha, Salluſte avoit fait une hiſtoire générale des événemens d'un certain nombre d'années, dont il nous reſte entre autres

fragmens plusieurs discours parfaitement beaux.

CORNELIUS NEPOS. On a pendant quelque tems attribué mal à propos ses ouvrages à Emilius Probus. Vossius croit que c'étoit le nom du Libraire qui offrit à Théodose *les Vies des grands Capitaines*, écrites partie de sa main, partie de celle de son pere & de sa mere. Cornélius Népos a vecu du tems de César & d'Auguste, & est mort sous le dernier. Il étoit né dans la Gaule Cisalpine à Hostilie, petit bourg qui dépendoit de Vérone.

De différens ouvrages qu'il avoit composés, il ne nous reste que les Vies abrégées des grands capitaines, un abrégé de celle de Caton, & la Vie de Pomponius Atticus qui est assez étendue. Il y a vingt-deux Vies des grands capitaines, tous Grecs, excepté les deux derniers, qui sont Carthaginois, savoir Amilcar & Annibal. Entre Timoléon & Amilcar, Népos donne une espece de liste de Rois tant de Perse que de la Grece, dans le chapitre XXI qui est fort court.

Il avoit écrit les vies abrégées des capitaines Romains sur le même plan que celles des Grecs : afin, dit-il lui-même, qu'on en pût faire la comparaison, & juger plus facilement du mérite des uns & des autres.

In vit. Annib. cap. 13.

Il paroît qu'il avoit fait aussi la vie des Auteurs grecs & latins. Il parle de celle

Cap. 3.

de

de Philiſtus dans la vie de Dion. Aulu-Gelle cite un premier livre de la vie de Cicéron. Dans l'abrégé de la vie de Caton qui eſt parvenu juſqu'à nous, Népos en cite une plus étendue, qu'il avoit faite à la priere d'Atticus, & à laquelle il renvoie ſes lecteurs. Enfin nous avons la vie de Pomponius Atticus, qui eſt un morceau précieux, & qui ſuffit ſeule pour nous donner une juſte idée du mérite de cet Hiſtorien.

XV. 28.

Cap. 3.

Son ſtile eſt pur, net, élégant. La ſimplicité, qui en fait un des principaux caracteres, eſt mêlée d'une grande délicateſſe, & relevée de tems en tems par des penſées nobles & ſolides. Mais ce qui me paroît de plus eſtimable dans cet Auteur, eſt un goût marqué pour les grands principes d'honneur, de probité, de vertu, de déſintéreſſement, d'amour du bien public, qu'il ſemble avoir deſſein d'inſinuer dans tous ſes écrits. L'intime union qu'il avoit avec Atticus, & par ſon moyen ſans doute avec Hortenſius, Cicéron, & d'autres grands hommes de ſon tems, marque aſſez l'eſtime qu'ils faiſoient autant de ſon bon cœur, que de ſon excellent eſprit. Quelques extraits que je tirerai de la vie d'Atticus, ſerviront à le faire connoître par l'un & l'autre endroit.

Erat in puero, (Pomponio Attico) præter docilitatem ingenii, ſumma ſuavitas oris ac vocis, ut non ſolùm cele-

riter arriperet quæ tradebantur, ſed etiam excellenter pronuntiaret. Qua ex re, in pueritia, nobilis inter æquales ferebatur, clariuſque explendeſcebat, quàm generoſi condiſcipuli animo æquo ferre poſſent. Cap. 1.

« La grande facilité à apprendre que fit » paroître Pomponius Atticus dès ſes pre- » mieres années, étoit accompagnée d'un » ſon de voix plein de douceur & d'agré- » ment. Auſſi non-ſeulement il ſaiſiſſoit » avec promptitude tout ce qu'on lui enſei- » gnoit, mais il excelloit encore dans la » prononciation. Ces qualités le diſtin- » guoient ſingulierement de tous ſes com- » pagnons d'étude : mais comme ils étoient » pleins d'ardeur pour la gloire, ils ne » voyoient point ſans peine l'éclat brillant » de ſes progrès & de ſa réputation ».

*Primum illud munus fortunæ, quòd in ea potiſſimum urbe natus eſt, in qua domicilium orbis terrarum eſſet imperii, ut eandem & patriam haberet, & * dominam: hoc ſpecimen prudentiæ, quòd, cùm in eam civitatem ſe contuliſſet, quæ antiquitate, humanitate, doctrina præſ-*

* *Cette expreſſion*, & dominam, *eſt difficile à entendre, & encore plus à rendre. Athénes étant pour lors ſoumiſe aux Romains, on ne pouvoit pas dire d'un Athénien qu'il avoit cette ville en même tems pour patrie, & pour maîtreſſe* (*qu'on me pardonne cette expreſſion*) : *au lieu qu'on le pouvoit dire d'un Romain par rapport à Rome. Je crois que c'eſt à quoi Népos fait ici alluſion.*

taret omnes, unus ante alios fuerit carissimus. Cap. 3.

« Ce fut pour lui un avantage dont il » fut redevable à la fortune, d'être né dans » une ville qui étoit le siege de l'Empire du » monde: de sorte qu'il n'étoit soumis aux » loix que de la même ville qu'il avoit pour » patrie. Mais ce qu'il ne dut qu'à sa pru- » dence, ce fut, qu'ayant choisi pour son » séjour Athenes, la ville de l'univers la » plus célebre par l'ancienneté de son ori- » gine, par ses mœurs douces & polies, » par son goût pour les arts & les scien- » ces, il sut s'y faire plus aimer & estimer » que les citoyens mêmes ».

Habebat avunculum Q. Cæcilium..... divitem, difficillima natura: cujus sic asperitatem veritus est, ut, quem nemo ferre posset, hujus sine offensione ad summam senectutem retinuerit benevolentiam. Cap. 5.

« Il avoit pour oncle Q. Cécilius, hom- » me riche, mais d'un caractere extrême- » ment dur & difficile. Cependant il sut » le ménager avec tant d'adresse & de pa- » tience, que malgré ses mauvaises humeurs » qui le rendoient insupportable à tous les » autres, il s'en fit aimer jusqu'à son ex- » trême vieillesse, sans lui avoir jamais » déplu ».

Cum quo (M. Cicerone) à condiscipulatu vivebat conjunctissimè, multo etiam

familiariùs quàm cum Quinto : ut judicari poſſit plus in amicitia valere ſimilitudinem morum, quàm affinitatem. Utebatur autem intimè Q. Hortenſio, qui iis temporibus principatum eloquentiæ tenebat, ut intelligi non poſſet uter eum plus diligeret, Cicero an Hortenſius : & id, quod erat difficillimum, efficiebat, ut inter quos tantæ laudis eſſet æmulatio, nulla intercederet obtrectatio, eſſetque talium virorum copula. Cap. 5.

« Atticus, qui avoit été lié avec Marcus Cicéron dès ſon enfance par des études communes, conſerva toujours depuis avec lui une parfaite union. Il vivoit avec lui dans une bien plus grande familiarité qu'avec Quintus Cicéron ſon * beau-frere : ce qui fait voir que la conformité de mœurs & de caractere contribue beaucoup plus à former une intime amitié, que la ſimple affinité. Atticus étoit auſſi ami particulier d'Hortenſius, qui pour lors tenoit ſans contredit le premier rang parmi les orateurs. On ne pouvoit diſcerner qui d'Hortenſius ou de Cicéron aimoit le plus Atticus. Il étoit le nœud de l'amitié de ces deux grands hommes, & faiſoit que, tout rivaux qu'ils étoient, & animés de part & d'autre d'un deſir également vif de ſe diſtinguer, il n'y avoit entr'eux, choſe bien

* *Il avoit épouſé Pomponia, ſœur d'Atticus.*

» rare & bien difficile, aucune* jalousie ».

Cujus (*Antonii*) *gratiâ cum augere possent possessiones suas, tantùm abfuit à cupiditate pecuniæ, ut nulla in re usus sit ea, nisi in deprecandis amicorum aut periculis, aut incommodis.* Cap. 12.

« Pouvant par le moyen d'Antoine, » (tout-puissant alors dans la République) » augmenter considérablement son bien, il » songea si peu à s'enrichir, qu'il n'usa jamais » de son crédit auprès du Triumvir, que » pour protéger ses amis dans leurs périls, » ou pour les soulager dans leurs besoins ».

* *Il est bon d'entendre Cicéron lui-même s'expliquer sur ce sujet.* » *J'étois* » *bien éloigné*, dit-il, en » parlant d'Hortensius, *de* » *le regarder comme un en-* » *nemi ou un rival dange-* » *reux. Je l'aimois & l'es-* » *timois comme le témoin &* » *le compagnon de ma gloi-* » *re. Je sentois quel avan-* » *tage c'étoit pour moi d'a-* » *voir en tête un tel adver-* » *saire ; & quel honneur de* » *pouvoir quelquefois lui* » *disputer la victoire. Ja-* » *mais l'un ne trouva l'au-* » *tre à sa rencontre, ni op* » *posé à ses intérêts. Nous* » *nous faisions un plaisir de* » *nous entr'aider, en nous* » *communiquant nos lumie-* » *res, en nous donnant des* » *avis, & en nous soute-* » *nant l'un l'autre par une* » *estime mutuelle, qui fai-* » *soit que chacun mettoit* » *son ami au-dessus de lui-* » *même* ». Dolebam quòd non, ut plerique putabant, adversarium aut obtrectatorem laudum mearum, sed socium potiùs & consortem gloriosi laboris amiseram... Quo enim animo ejus mortem ferre debui, cum quo certare erat gloriosius, quàm omnino adversarium non habere? Cùm præsertim non modò nunquam sit, aut illius à me cursus impeditus, aut ab illo meus, sed contra semper alter ab altero adjutus & communicando, & monendo, & favendo. *Brut. n.* 2. 3.

Sic duodecim post meum consulatum annos in maximis causis, cùm ego mihi illum, sibi me ille anteferret, conjunctissimè versati sumus. *Ibid. n.* 323.

Neque verò minùs ille vir, bonus pater familias habitus eſt, quàm civis. Nam cùm eſſet pecunioſus, nemo illo fuit minus emax, minùs ædificator. Neque tamen non in primis bene habitavit, omnibuſque optimis rebus uſus eſt. Cap. 13.

« Il n'étoit pas moins bon pere de famille » que bon citoyen. Quoiqu'aſſez riche, » il fut toujours infiniment éloigné de » la manie d'acheter & de bâtir. Il étoit » pourtant logé décemment & avec digni- » té, & il ſe piquoit d'avoir en tout genre » ce qu'il y avoit de meilleur ».

Elegans, non magnificus : ſplendidus, non ſumptuoſus : omni diligentia munditiem non affluentem affectabat. Supellex modica, non multa, ut in neutram partem conſpici poſſet. Cap. 13.

« Il étoit délicat ſans magnificence, & » noble ſans ſomptuoſité. Il étoit extrême- » ment curieux d'une propreté qui n'eût » rien de ſuperflu. Son ameublement étoit » modeſte, & renfermé dans les bornes » d'une ſage médiocrité. Il croyoit devoir » s'éloigner également des deux excès, » c'eſt-à-dire du trop & du trop peu ».

Nunquam ſine aliqua lectione apud eum cœnatum eſt, ut non minùs animo, quàm ventre, convivæ delectarentur. Namque eos vocabat, quorum mores à ſuis non abhorrerent. Cap. 14.

« Les repas, chez lui, étoient toujours
» aſſaiſonnés de quelque lecture, afin que
» l'eſprit ne fût pas moins nourri que le
» corps. Cette coutume faiſoit grand plai-
» ſir à ſes convives, parce qu'il avoit ſoin
» de n'en choiſir point d'autres, que ceux
» qui étoient de même goût que lui ».

Cùm tanta pecuniæ facta eſſet acceſſio, nihil de quotidiano cultu mutavit, nihil de vitæ conſuetudine : tantaque uſus eſt moderatione, ut neque in ſeſtertio vicies, quod à patre acceperat, parum ſe ſplendidè geſſerit; neque in ſeſtertio centies affluentiùs vixerit quàm inſtituerat, parique faſtigio ſteterit in utraque fortuna. Ibid.

« Ses revenus conſidérablement augmen-
» tés, ne lui firent rien changer dans ſon
» ancienne maniere de vivre. Toujours mo-
» déré, toujours égal à lui-même, quand
» il n'avoit que deux millions * de ſeſterces
» que ſon pere lui avoit laiſſés, il vivoit
» fort honorablement; & quand ſon bien
» fut monté à dix millions * de ſeſterces, il
» ne fit pas plus de dépenſe qu'aupara-
» vant ».

* *Deux cens cinquante mille livres.*

* *Un million, deux cens cinquante mille livres.*

Mendacium neque dicebat, neque pati poterat. Itaque ejus comitas non ſine ſeveritate erat, neque gravitas ſine facilitate : ut difficile eſſet intellectu, utrum eum amici magis vererentur, quàm amarent. Cap. 15.

« Il ne lui échappoit jamais de menſon-
» ge * à lui-même, & il ne pouvoit le
» ſouffrir dans les autres. Son air affable &
» prévenant, étoit accompagné d'une ſorte
» de ſévérité ; & ſa gravité, tempérée par
» un air de bonté & de douceur. En ſorte
» qu'on ne pouvoit dire ſi ſes amis le reſ-
» pectoient plus qu'ils ne l'aimoient ».

Je ne ſais ſi je me trompe, mais il me ſemble qu'un Hiſtorien toujours attentif à relever les actions vertueuſes, & à mettre dans tout leur jour les qualités du cœur préférablement à toutes les autres, ſonge moins à louer ceux dont il parle, qu'à inſtruire ceux pour qui il écrit. Et c'eſt par cet endroit, encore plus que par la pureté de ſon ſtile, que Cornélius Népos me paroît eſtimable.

TITE-LIVE. La préface latine, qui eſt à la tête de la nouvelle édition de Tite-Live, que M. Crévier, Profeſſeur de Rhétorique au College de Beauvais, a donnée depuis peu, me fournira le peu que j'ai deſſein de dire ici au ſujet de cet excellent Hiſtorien. Si je n'étois autant ami que je le ſuis de M. Crévier, qui veut abſolument que je le déclare mon diſciple, ce que je tiens à grand honneur, je m'é-

* *Cornelius Népos dit quelque choſe de pareil en parlant d'Epaminondas : « Il avoit un tel reſpect » pour la vérité, que ja- » mais il ne mentoit, mê- » même en riant ».* Adeo veritatis diligens, ut ne joco quidem mentiretur. *Cap. 3.*

tendrois ſur l'utilité & le mérite de ſon ouvrage. Il ne faut que lire ſa préface, pour juger par ſoi-même du cas qu'on en doit faire.

Plus on a d'empreſſement de connoître un auteur célébre par ſes écrits, plus on a de regret de n'en ſavoir preſque que le nom. Tite-Live eſt du nombre de ces écrivains qui ont rendu leur nom immortel, mais dont la vie & les actions ſont peu connues. Il naquit à Padoue, ſous le conſulat de Piſon & de Gabinius, cinquante-huit ans avant l'ére chrétienne. Il eut un fils, auquel il écrivit une lettre ſur l'éducation & les études de la jeuneſſe, dont Quintilien fait mention en plus d'un endroit, & dont la perte doit être bien regretée. C'eſt dans cette lettre, ou plutôt dans ce petit traité, qu'au ſujet des auteurs dont on doit conſeiller la lecture aux jeunes gens, il dit qu'ils doivent lire Démoſthene & Cicéron; puis ceux qui reſſembleront davantage à ces deux excellens Orateurs: *Legendos Demoſthenem atque Ciceronem, tum ita ut quiſque eſſet Demoſtheni & Ciceroni ſimillimus.* Il parle dans la même lettre, d'un * maître de rhétorique qui étoit mécontent des compoſitions de ſes

Quintil. lib. 10. cap. 1.

* Apud Titum Livium invenio fuiſſe præceptorem aliquem, qui diſcipulos obſcurare quæ dicerent juberet, Græco verbo utens σκότισον. Unde illa ſcilicet egregie laudatio: *Tanto melior; ne ego quidem intellexi.* Quintil. lib. 8. cap. 2.

diſciples, loſqu'elles étoient fort claires & fort intelligibles, & les leur faiſoit retoucher pour y jetter de l'obſcurité. Et quand ils les rapportoient en cet état : *Voilà qui eſt bien mieux maintenant*, diſoit-il, *je n'y entends rien moi-même.* Croiroit-on un pareil travers d'eſprit poſſible ? Tite-Live avoit auſſi compoſé quelques ouvrages philoſophiques & des dialogues mêlés de Philoſophie.

Senec. Epiſt. 100.

Mais ſon grand ouvrage étoit l'hiſtoire Romaine, contenue en cent quarante ou cent quarante-deux livres, depuis la fondation de Rome juſqu'à la mort & à la ſépulture de Druſus, qui tombe en l'an de Rome 743, & qui renfermoit par conſéquent ce nombre d'années. On trouve, par quelques époques de ſon hiſtoire, qu'il employa à la compoſer tout le tems qui s'écoula depuis la bataille d'Actium juſqu'à la mort de Druſus, c'eſt-à-dire environ vingt & un an. Mais il en produiſoit en public de tems en tems quelque partie ; & c'eſt ce qui lui fit une ſi grande réputation à Rome, & qui lui attira du fond de l'Eſpagne l'honorable viſite d'un étranger, qui entreprit un ſi long voyage uniquement pour le voir. La Capitale du monde avoit de quoi occuper & ſatisfaire les yeux d'un curieux par la magnificence de ſes édifices, & par la multitude de ſes tableaux, de ſes ſtatues, & de ſes anciens monumens. Ce-

Plin. Epiſt. [illegible]. *lib.* 2.

lui-ci ne trouva rien de plus rare ni de plus précieux dans Rome que Tite-Live. Après avoir joui à ſon aiſe de ſa converſation, & s'être agréablement nourri de la lecture de ſon hiſtoire, il retourna joyeux & content dans ſon pays. C'eſt connoître ce que valent les hommes.

On ne ſait rien de plus de ce qui regarde perſonnellement Tite-Live. Il paſſa une grande partie de ſa vie à Rome, eſtimé & honoré des grands & des ſavans comme il le méritoit. Il mourut dans ſa patrie à l'âge de ſoixante & ſeize ans, la quatrieme année de l'empire de Tibere. Les Padouans ont honoré ſa mémoire dans tous les tems, & ils prétendent conſerver encore actuellement chez eux quelques reſtes de ſon corps, & avoir fait préſent à Alphonſe V, roi d'Arragon, de l'un de ſes bras, l'an 1451, du moins l'inſcription le porte ainſi.

Il ſeroit bien plus à ſouhaiter qu'on eût pu conſerver ſon hiſtoire. Il ne nous en reſte que trente-cinq livres, dont quelques-uns même ne ſont pas entiers : ce n'eſt pas la quatrieme partie de l'ouvrage. Quelle perte ! Les ſavans ſe ſont flattés de tems en tems de quelques lueurs d'eſpérance de recouvrer le reſte, fondés uniquement, à ce qui paroît, ſur le grand deſir qu'on en avoit.

Jean *Freinshémius* a tâché de conſoler le Public de cette perte par ſes *Supplé-*

mens ; & il y a réussi autant que la chose étoit possible. Freinshémius, né à *Ulm* dans la Suabe en 1608, avoit fait ses études à Strasbourg avec un grand succès. En 1642 il fut appelé en Suéde, & y remplit plusieurs places de littérature considérables. De retour dans sa patrie, il fut fait professeur honoraire dans l'université que l'Electeur Palatin rétablissoit à Heidelberg, où il mourut en 1660. La République littéraire lui a une obligation infinie d'avoir rendu à Tite-Live le même service qu'à Quinte-Curce, en remplissant par 105 livres de supplémens tout ce que nous avons perdu de ce grand Historien de Rome. M. Doujat avoit aussi suppléé les lacunes ou vuides qui se trouvent dans les derniers livres qui nous restent de Tite-Live, mais avec un succès bien différent. M. Crévier a revu & retouché en quelques endroits les supplémens de Freinshémius, & travaillé tout de nouveau ceux de Doujat. Nous avons par ce moyen un corps suivi & complet de l'histoire Romaine; j'entends celle de la République.

On doute si Tite-Live avoit lui-même partagé son histoire de dix en dix livres, c'est-à-dire en décades. Quoi qu'il en soit, cette division paroît assez commode.

A l'égard des sommaires qui sont à la tête de chaque livre, les savans ne croyent pas qu'on puisse les attribuer ni à Tite-

Live, ni à Florus. Quel qu'en ſoit l'Auteur, ils ont leur utilité, puiſqu'ils ſervent à faire connoître de quoi il étoit parlé dans les livres qui nous manquent.

Examinons maintenant l'ouvrage en lui-même. Il y régne, dans toutes les parties, une éloquence parfaite, & parfaite en tout genre. Soit récits, ſoit deſcriptions, ſoit harangues, le ſtile, quoique varié à l'infini, ſe ſoutient toujours également : ſimple ſans baſſeſſe, élégant & orné ſans affectation, grand & ſublime ſans enflure : étendu ou ſerré, plein de douceur ou de force, ſelon l'exigence des matieres; mais toujours clair & intelligible, ce qui n'eſt pas une petite louange dans une hiſtoire.

Pollion, * d'un goût rafiné & difficile, prétendoit découvrir dans le ſtile de Tite-Live de la *Patavinité :* c'eſt-à-dire apparemment quelques termes ou quelques tours qui ſentoient la province. Il ſe peut faire qu'un homme né & élevé à Padoue, eût conſervé, s'il eſt permis de parler ainſi, un goût de terroir, & qu'il n'eût pas toute cette fineſſe, cette délicateſſe de l'*urbanité* Romaine, qui ne ſe communiquoit pas à des étrangers auſſi facilement que le droit de bourgeoiſie.

* In Tito Livio miræ facundiæ viro putat ineſſe Pollio Aſinius quandam Patavinitatem. Quare, ſi fieri poteſt, & verba omnia, & vox, hujus alumnum urbis oleant, ut oratio Romana plane videatur, non civitate donata. *Quintil. lib.* 8. *c.* 1.

Mais c'eſt ce que nous ne pouvons pas appercevoir ni ſentir.

Ce reproche de Patavinité n'a pas empêché Quintilien d'égaler * Tite-Live à Hérodote, ce qui eſt un grand éloge. Il fait remarquer le ſtile doux & coulant de ſes narrations, & la ſouveraine éloquence de ſes harangues, où le caractere des perſonnes qu'on y fait parler eſt gardé avec toute la juſteſſe poſſible, & où les paſſions, ſur-tout celles qui ſont douces & tendres, ſont traitées avec un art merveilleux. Cependant tout ce qu'a pu faire Tite-Live, a été d'atteindre, par des qualités toutes différentes, à l'immortelle réputation que Salluſte s'eſt acquiſe par ſa briéveté inimitable : car on a dit avec raiſon que ces deux Hiſtoriens ſont plutôt égaux que ſemblables : *pares magis quàm ſimiles.*

Ce n'eſt pas ſeulement par ſon éloquence, ou par la beauté & les agrémens de ſa narration, que Tite-Live a mérité la réputation dont il jouit depuis tant de ſiécles. Il ne s'eſt pas rendu moins recommandable par ſa fidélité, vertu ſi néceſſaire & ſi deſi-

* Nec indignetur ſibi Herodotus æquari Titum Livium, cùm in narrando miræ jucunditatis clariſſimique candoris, tum in concionibus, ſupra quàm dici poteſt eloquentem : ita dicuntur omnia cùm rebus tum perſonis accommodata. Sed affectus quidem, præcipuè eos qui ſunt dulciores, ut parciſſimè dicam, nemo hiſtoricorum commendavit magis. Ideoque immortalem illam Salluſtii velocitatem diverſis virtutibus conſecutus eſt. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

rée dans un hiſtorien. Ni la crainte de déplaire aux puiſſances de ſon tems, ni l'envie de leur faire la cour, ne l'ont empêché de dire la vérité. Il parloit, dans ſon hiſtoire, avec éloge des plus grands ennemis de la maiſon des Céſars, comme de Pompée, de Brutus, de Caſſius, & d'autres, ſans qu'Auguſte s'en ſoit trouvé offenſé: de ſorte qu'on ne ſait ce qu'on doit le plus admirer, ou la rare modération du prince, ou la généreuſe liberté de l'Hiſtorien. Dans les trente-cinq livres qui nous reſtent de Tite-Live, il ne parle d'Auguſte qu'en deux endroits ſeulement, & il en parle avec une retenue & une ſobriété de louange, qui fait honte à ces écrivains flatteurs & intéreſſés, qui prodiguent ſans diſcernement & ſans meſure aux places & aux dignités un encens qui n'eſt dû qu'au mérite & à la vertu.

Tacit. Annal. lib. 4. cap. 34.

Lib. 1. n. 19 & lib. 4. n. 20.

Si l'on peut reprocher quelque défaut à Tite-Live, c'eſt le trop grand amour de ſa patrie : écueil dont il n'a pas eu toujours aſſez de ſoin de ſe garantir. Perpétuel admirateur de la grandeur des Romains, non-ſeulement il exagere leurs exploits, leurs ſuccès & leurs vertus; mais il diſſimule ou il diminue leurs vices, & les fautes où ils ſont tombés.

Sénéque le pere impute à Tite-Live d'avoir fait paroître une baſſe jalouſie contre Salluſte, en l'accuſant d'avoir dérobé à Thu-

Lib. 4. controv. 4.

cydide une ſentence, & de l'avoir défigurée en la traduiſant mal. Quelle apparence que Tite-Live, qui copioit des livres entiers de Polybe, fît un crime à Salluſte d'avoir copié une ſentence, c'eſt-à dire une ligne? D'ailleurs, elle eſt parfaitement bien rendue. Δεινὰ γὰρ αἱ εὐπραξίαι συγκρύψαι καὶ συσκιάσαι τὰ ἑκάστων ἁμαρτήματα. *Res ſecundæ mirè ſunt vitiis obtentui.* Comment accommoder cette accuſation avec ce que dit le même Sénéque dans un autre endroit : Que Tite-Live jugeoit avec équité & candeur les ouvrages de beaux eſprits? *Ut eſt natura candidiſſimus omnium magnorum ingeniorum æſtimator T. Livius.* Je crois qu'on s'en peut tenir à ce dernier témoignage.

Id ſuaſor. 7. 6.

Il y a un autre grief contre lui bien plus grave & plus important. On le taxe d'ingratitude & de mauvaiſe foi, pour n'avoir pas nommé Polybe, ou pour l'avoir fait avec trop d'indifférence, dans des endroits où il le copioit preſque mot à mot. Je ſerois fâché qu'on pût lui faire ce reproche avec fondement : car il touche aux qualités du cœur, dont l'honnête homme doit être jaloux. Mais ne pourroit-on pas croire qu'en d'autres endroits de ſon hiſtoire qui ne ſont pas parvenus juſqu'à nous, il a parlé de Polybe avec éloge, qu'il lui a rendu toute la juſtice qui lui étoit due, qu'il a averti par avance qu'il ſe faiſoit une gloire & un

devoir de le copier mot à mot en plusieurs endroits, & qu'il le feroit même souvent sans le citer, pour ne point toujours répéter la même chose? Je parle ici un peu pour mon intérêt : car j'ai besoin, sur cet article, qu'on use d'indulgence à mon égard.

Ces especes de taches qu'on remarque dans Tite-Live, n'ont cependant point fait de tort à sa gloire. La postérité n'en a pas moins admiré son ouvrage, non-seulement comme un chef-d'œuvre d'éloquence, mais comme une Histoire où tout inspire l'amour de la justice & de la vertu; où l'on trouve, avec le récit des faits, les plus saines maximes pour la conduite de la vie; où brille par-tout un attachement & un respect singulier pour la religion établie à Rome lorsqu'il écrivoit; (malheureusement pour lui elle étoit fausse, mais il n'en connoissoit point d'autre); enfin où l'on voit une généreuse hardiesse & un pieux zele à condamner avec force les sentimens impies des incrédules de son siecle. *Nondum hæc*, dit-il en un endroit, *quæ nunc tenet seculum, negligentia deûm venerat: nec interpretando sibi quisque jusjurandum & leges aptas faciebat, sed suos potiùs mores ad ea accommodabat.* « Ce » mépris des dieux, si commun dans le sie» cle où nous vivons, n'étoit point encore » connu. Le serment & la loi étoient des

Lib. 3. n. 10.

» régles inflexibles auxquelles on confor-
» moit ſa conduite ; & l'on ignoroit l'art
» de les accommoder à ſes inclinations
» par des interprétations frauduleuſes ».

C'eſt par tout ce que je viens de dire, qu'on eſt en droit de juſtifier Tite-Live ſur la prétendue ſuperſtition avec laquelle il affecte de raconter dans ſon hiſtoire tant de miracles & de prodiges auſſi ridicules qu'incroyables. La bonne foi demandoit qu'il ne ſupprimât pas des choſes qu'on diſoit être arrivées avant lui, qu'il trouvoit dans ſes mémoires & dans les annales, & qui faiſoient partie de la religion reçue alors communément, quoique peut-être il ne les crût pas. Et * il s'en explique lui-même aſſez ſouvent & aſſez clairement, attribuant la plupart des prétendus prodiges qu'on faiſoit tant valoir, à une ignorante & crédule ſuperſtition.

C. JULIUS CESAR ſe diſtingua autant par l'eſprit que par le courage. Il s'appliqua d'abord au barreau, & y brilla. Il ** n'y eut que l'envie d'occuper le pre-

* Romæ, aut circa urbem, multa eâ hieme prodigia facta, aut (quod evenire ſolet motis ſemel in religionem animis) multa nunciata & temere credita ſunt. *Lib.* 21. *n.* 62.

Cumis (adeo minimis etiam rebus prava religio inferit deos) mures in æde Jovis aurum roſiſſe nunciatum eſt. *Lib.* 27. *n* 23.

** C. verò Cæſar, ſi foro tantùm vacaſſet, non alius ex noſtris contra Ciceronem nominaretur. Tanta in eo vis eſt, id acumen, ea concitatio, ut illum eodem

mier rang dans la république par la puiſſance, qui l'empêcha de diſputer auſſi le premier rang dans le barreau par l'éloquence. Son caractere particulier étoit la force, la véhémence. On ſentoit dans ſes diſcours le même feu qu'il fit paroître dans les combats. A cette vivacité de ſtile il joignoit une grande pureté de langage, dont il avoit fait une étude particuliere, & dont il ſe piquoit plus qu'aucun autre Romain.

Il compoſa pluſieurs ouvrages, entr'autres deux livres ſur l'analogie de la langue Latine. Qui croiroit qu'un auſſi grand homme de guerre que Céſar s'occuperoit ſérieuſement à compoſer des traités ſur la grammaire? Combien nos mœurs & nos inclinations ſont différentes de celles de ces tems-là! C'eſt dans un de ces livres de l'Analogie qu'il recommandoit particulierement d'éviter comme un écueil, les expreſſions nouvelles & inſolites: *tanquam ſcopulum, ſic fugias inſolens verbum.*

Aul. Gell. lib. 1. cap. 10

On avoit auſſi de lui pluſieurs plaidoyers. Outre * la pureté & la délicateſſe de la lan-

animo dixiſſe, quo bellavit, appareat. Exornat tamen hæc omnia mira ſermonis, cujus propriè ſtudioſus fuit, elegantia. *Quintil. lib.* 10. *c.* 1.

* Cùm, inquit Atticus, ad hanc elegantiam verborum Latinorum (quæ etiamſi Orator non ſis & ſis ingenuus civis Romanus, tamen neceſſaria eſt) adjungit illa oratoria ornamenta dicendi: tum videtur tanquam fabulas bene pictas collocare in bono lumine. *Cic. in Brut. n.* 252.

gue Latine, qui convient, dit Atticus, ou plutôt Cicéron, non-ſeulement à tout orateur, mais à tout Citoyen Romain, on y admire tous les ornemens de l'art oratoire, mais principalement un talent merveilleux à peindre les objets, & à mettre dans tout leur jour les choſes dont il parle.

Il ne nous reſte de Céſar que deux ouvrages, qui ſont les ſept livres de la guerre des Gaules, & les trois de la guerre civile. Ce ne ſont, à proprement parler, que des mémoires, & il ne les avoit donnés que ſur ce pié-là : *Commentarii.* Il * les compoſoit à la hâte, ſans étude, & dans le tems même de ſes expéditions, uniquement dans la vue de laiſſer des matériaux aux écrivains, pour en compoſer une hiſtoire. Il y a mis ſans doute cette netteté de ſtile & cette élégance, qui lui étoient naturelles : mais il a négligé tous les ornemens brillans qu'un génie auſſi heureux que le ſien pouvoit répandre dans un ouvrage de cette nature. Cependant ** tout ſimple & négligé qu'il pouvoit paroître, on convenoit généralement, dit Hirtius, qu'aucun autre écrit, quelque travaillé & quelque limé qu'il fût, n'approchoit de la beauté des Commentaires de

* Ceteri quàm bene atque emendate : nos etiam quàm facilè atque celeriter eos confecerit, ſcimus. *Hirt. Præf. lib.* 8. *de bell. Gall.*

** Conſtat inter omnes nihil tam operosè ab aliis eſſe perfectum, quod non horum elegantiâ Commentariorum ſuperetur. *Hirt. ibid.*

César. Son deſſein n'avoit été que de fournir des matériaux à ceux qui voudroient en compoſer une hiſtoire en forme. « En » quoi, dit Cicéron, il peut avoir fait » plaiſir à de petits eſprits, qui ne crain» dront point d'en défigurer les graces na» turelles par le fard & l'ajuſtement qu'ils » voudront y ajouter : mais tout homme » ſenſé ſe donnera bien de garde d'y tou» cher en aucune ſorte, ni d'y faire aucun » changement. Car rien ne fait tant de plai» ſir dans l'hiſtoire, qu'une briéveté de » ſtile ſi claire & ſi élégante ». *Dum voluit alios habere parata unde ſumerent, qui vellent ſcribere hiſtoriam, ineptis fortaſſe gratum fecit, qui volent illa calamiſtris inurere; ſanos quidem homines à ſcribendo deterruit. Nihil enim eſt in hiſtoria purâ & illuſtri brevitate dulcius.* Hirtius emploie auſſi la même penſée à l'égard des Ecrivains qui ſongeroient à compoſer une hiſtoire ſur les mémoires de Céſar. « Certainement, dit-il, il leur en » fournit le moyen : mais, s'ils ſont ſages, » il doit leur en ôter l'envie pour toujours ». *Adeo probantur omnium judicio, ut prærepta non, præbita facultas ſcriptoribus videatur.* La traduction des Commentaires de Céſar par M. d'Ablancourt eſt fort eſtimée. Elle pourroit devenir encore meilleure, ſi d'habiles mains la retouchoient en quelques endroits.

Céſar avoit par lui-même un bel eſprit, & un heureux naturel, on ne peut pas en douter : mais * il avoit pris ſoin auſſi de le cultiver par une étude aſſidue, & de l'enrichir de tout ce que la littérature avoit de plus rare & de plus exquis ; & c'étoit par ce moyen qu'il étoit venu à bout de l'emporter pour la pureté du langage & pour la délicateſſe du ſtile ſur preſque tout ce qu'il y avoit de plus éloquens orateurs à Rome. J'en fais exprès la remarque après Cicéron, pour animer notre jeune nobleſſe à ſuivre un ſi bel exemple, en joignant à la louange du courage celle des talens de l'eſprit & des belles connoiſſances. J'ai vu de jeunes ſeigneurs Anglois, qui m'ont fait l'honneur de me rendre viſite, très-inſtruits dans les belles-lettres tant Grecques que Latines, & fort verſés dans l'étude de l'hiſtoire. Ici la jalouſie, ou pour parler plus juſte, l'émulation eſt louable entre nation & nation. Nos jeunes François ne le cédent à aucune nation pour la vivacité & la ſolidité de l'eſprit. Ils doivent ſe piquer, ce me ſemble, de ne céder en rien aux Etrangers, & de ne point leur abandonner la gloire de l'érudition & du bon goût.

* Audio (inquit Atticus) Cæſarem omnium ferè oratorum latinè loqui elegantiſſimè.... Et ut eſſet perfecta illa bene loquendi laus, multis literis, & iis quidem reconditis & exquiſitis, ſummoque ſtudio & diligentia eſt conſecutus. *Cic. in Brut. n.* 252 & 253.

C'eſt à quoi Céſar ſemble les exhorter. Ses Commentaires doivent être continuellement entre leurs mains. C'eſt le livre des gens de guerre. Dans tous les tems les grands Généraux l'ont regardé comme leur maître. La lecture de ce livre a toujours fait leur occupation & leurs délices. Ils y voyent la pratique des régles de l'art militaire, ſoit pour les ſieges, ſoit pour les batailles. Ils peuvent y apprendre auſſi la maniere de faire des mémoires, ce qui n'eſt pas un talent médiocre. Il ſeroit à ſouhaiter que tous nos Généraux miſſent par écrit réguliérement toutes les opérations des campagnes où ils ont commandé. Quel ſecours ne ſeroit-ce point pour une hiſtoire! Quelle lumiere pour la poſtérité! Y a-t-il rien de plus eſtimable que les mémoires de M. de Turenne, imprimés dans le ſecond tome de ſa vie, & que ceux de Jacques II, Roi d'Angleterre, alors Duc d'York?

Hirtius acheva ce que Céſar n'avoit pu faire. Le huitieme livre de la guerre des Gaules eſt de lui, auſſi bien que ceux de la guerre d'Alexandrie & de celle d'Afrique. On doute qu'il ſoit l'auteur du Livre qui traite de la guerre d'Eſpagne.

Cai. ou Pub. ou Marc. VELLEIUS PATERCULUS fleuriſſoit ſous l'Empire de Tibere. Il y a beaucoup d'apparence qu'il naquit l'an de Rome 735. Ses ancêtres

AN. J. C. 15

furent illuſtres par leur mérite & par leurs charges. Il étoit Tribun des ſoldats, lorſque Caius Céſar, petit-fils d'Auguſte, s'aboucha avec le Roi des Parthes dans une île de l'Euphrate. Il commanda dans la cavalerie en Allemagne ſous Tibere, & il accompagna ce prince pendant neuf années conſécutives dans toutes ſes expéditions. Il en reçut des récompenſes honorables. Il fut élevé à la Préture l'année même qu'Auguſte mourut.

Vell. Paterc. lib. 2. cap. 101.

Ibid. c. 104.

Ibid. c. 124.

On ne ſait point préciſément le tems où il commença à travailler à ſon hiſtoire, ni ce qu'elle contenoit. Le commencement en eſt perdu. Ce que nous en avons comprend un fragment de l'ancienne hiſtoire Grecque, avec l'hiſtoire Romaine depuis la défaite de Perſée juſqu'à la ſeizième année de Tibère. Il adreſſe ſon hiſtoire à M. Vinicius qui étoit alors Conſul. Il en promettoit une plus étendue. Les voyages qu'il avoit faits en diverſes contrées, auroient pu lui fournir des faits très-agréables & très-curieux.

Son ſtile eſt très-digne du ſiècle où il vivoit, qui étoit encore celui du bon goût & du beau langage. Il excelle ſur-tout dans les portraits & les caracteres. Je pourrai en citer quelques-uns à la fin de cet article.

On juge que ſa narration eſt fidele & ſincere juſqu'au tems des Céſars, ou dans les faits qui ne les intéreſſent point. Car, depuis ce

ce tems-là, le desir de flatter Tibere lui fait omettre ou déguiser, ou même altérer la vérité en diverses choses. Il accuse Germanicus de lâcheté, ou plutôt d'une molle complaisance pour les séditieux, pendant qu'il donne à beaucoup d'autres des louanges excessives. *Quo quidem tempore pleraque..... ignavè * Germanicus.*

Lib. 2 c. 125.

On lui reproche avec justice d'avoir fait des éloges excessifs de Tibere. Les ménagemens injustes pour les passions de cet Empereur se font sentir, comme je l'ai déjà marqué, par le soin qu'il a de passer légérement sur les actions éclatantes de Germanicus, d'en supprimer la plupart, & de donner des atteintes à la gloire d'Agrippine & des autres personnes que Tibere n'aimoit pas.

Ce qu'on lui pardonne encore moins, c'est d'avoir accablé de louanges Séjan, qui causa tant de maux à l'Empire, & de l'avoir représenté, malgré tous ses vices & tous ses crimes, comme un des plus vertueux personnages qu'ait jamais eu la république Romaine. *Sejanus, vir antiquissimi moris, & priscam gravitatem semper humanitate temperans.*

Lib. 2. cap. 116.

Cela n'est encore rien, en comparaison du panégyrique qu'il en fait dans la suite.

* *Un savant Interprete* (Boëclerus) *croit que ce passage est corrompu, & qu'il faut lire gnavè. Corriger ainsi le texte contre la foi des MSS. c'est deviner.*

Ib. c. 127. & 128.

« Il établit d'abord par plusieurs exemples » la nécessité où sont les Princes de se faire » aider dans le gouvernement, & de s'associer des coopérateurs qui partagent avec » eux le poids des affaires ». *Raro eminentes viri non magnis adjutoribus ad gubernandam fortunam suam usi sunt..... Etenim magna negotia magnis adjutoribus egent.* Qui en doute ? Il s'agit de faire un bon choix. Il passe ensuite à Séjan, & après avoir relevé l'éclat de sa naissance, il le représente « comme un homme qui sait » tempérer l'autorité du commandement par » un air de douceur & de sérénité ; qui traite les affaires les plus épineuses, sans presque paroître s'en occuper ; qui ne s'arroge » rien, & par-là atteint à tout ; qui se met » toujours dans son esprit au-dessous de » l'estime qu'on a de lui dans le public ; » dont le visage & les dehors paroissent » tranquilles, pendant qu'au fond les soins » de l'Etat ne lui laissent aucun repos. C'est » le jugement uniforme que portent de ce » sage Ministre & la cour & la ville, & le » Prince & les citoyens ». *Virum severitatis lætissimæ, hilaritatis priscæ ; actu otiosis simillimum ; nihil sibi vindicantem, eoque assequentem omnia ; semper infra aliorum æstimationes se metientem ; vultu vitâque tranquillum, animo exsomnem. In hujus virtutum æstimationem jampridem judicia civitatis cum judiciis prin-*

cipis certant. Quel amour du bien public, ſi l'on en croit cet Hiſtorien ! Quelle application au travail ! Quel zele pour les intérêts du Prince & de l'état ! Quel caractere aimable au milieu des ſoins les plus accablans ! Quel déſintéreſſement ! Quelle modeſtie ! En un mot, quel aſſemblage des plus grandes vertus, atteſté généralement par des ſuffrages unanimes !

Pour voir ce qu'il en faut penſer, conſidérons un ſecond portrait du même Séjan, de la main d'un autre peintre, qui n'étoit point à ſes gages, & qui ne fut jamais ſoupçonné de flatterie. C'eſt Tacite, dont nous parlerons bientôt. *Sejanus Tiberium variis artibus devinxit adeo, ut obſcurum adversùs alios, ſibi uni incautum intectumque efficeret : non tam ſolertia, (quippe iiſdem artibus victus eſt) quàm deûm irâ in rem Romanam ; cujus pari exitio viguit, ceciditque. Corpus illi laborum tolerans ; animus audax, ſui obtegens ; in alios criminator : juxtà adulatio & ſuperbia ; palam compoſitus pudor, intus ſumma apiſcendi libido, ejuſque cauſa modò largitio & luxus, ſæpe induſtria ac vigilantia haud minùs noxiæ quotiens parando regno finguntur.*

Tacit. Annal. l. 4. c. 1.

« Séjan gagna ſi » bien l'eſprit de Tibere par divers arti» fices, que ce Prince, couvert & impé» nétrable pour tous les autres, n'avoit rien » de caché ni de ſecret pour lui : ce qui ne

» doit pas être principalement attribué aux
» ruſes & aux artifices de ce miniſtre, puiſ-
» qu'il tomba dans les mêmes pieges & pé-
» rit par la voie de la fraude & de l'artifice;
» mais plutôt à la colere des dieux contre
» l'empire Romain, à qui ſa faveur & ſa
» diſgrace furent également funeſtes. Il
» avoit une force de corps capable de ſup-
» porter les plus grandes fatigues. Le ca-
» ractere de ſon eſprit étoit l'audace, l'a-
» dreſſe à ſe cacher, & une noire malignité
» envers les autres. Il étoit en même tems
» flatteur juſqu'à la baſſeſſe, & fier juſqu'à
» l'inſolence: plein de modeſtie & de rete-
» nue en apparence, mais au-dedans dévoré
» d'ambitition. Les moyens pour parvenir
» à ſon but étoient, tantôt le luxe & la dé-
» penſe, tantôt la vigilance & l'application
» aux affaires, vertus auſſi dangereuſes que
» les vices mêmes, quand on en prend les
» dehors pour uſurper une puiſſance illégi-
» time ».

Pour réunir tout en un mot, Séjan, ſi fort vanté dans Paterculus, étoit un fléau de la colere des dieux contre l'Empire Romain : *Deûm irâ in rem Romanam.* Ceux qui ſont en place, qui ſont maîtres des graces, & diſpenſateurs des bienfaits, peuvent juger par-là du cas qu'ils doivent faire des louanges qu'on leur prodigue avec ſi peu de meſure, & ſouvent avec ſi peu de pudeur,

J'ai dit que Paterculus excelloit ſur-tout dans les portraits & les caracteres. Il y en a de courts qui ne ſont pas les moins beaux ; & pluſieurs qui ſont plus étendus. J'en rapporterai de l'une & de l'autre ſorte.

MARIUS. *Hirtus atque horridus, vitaque ſanctus, quantum bello optimus, tantum pace peſſimus, immodicus gloriæ, inſatiabilis, impotens, ſemperque inquietus.* « Marius avoit quelque choſe de dur » & de ſauvage dans le caractere : ſes mœurs » étoient auſteres, mais irrépréhenſibles : » excellent dans la guerre, déteſtable dans » la paix, avide, ou plutôt inſatiable de » gloire ; violent dans ſes projets ; toujours » inquiet & incapable de ſouffrir le repos ».

Lib. 2. cap. 9.

SYLLA. *Adeo Sylla diſſimilis fuit bellator ac victor, ut dum vincit, juſtiſſimo lenior; poſt victoriam, audito fuerit crudelior.* « Rien ne fut plus différent que » Sylla faiſant la guerre, & le même Sylla » devenu vainqueur. Pendant la guerre il fut » doux juſqu'à l'excès; après la victoire, » cruel juſqu'à la barbarie ».

Lib. 2. c. 15.

MITHRIDATE. *Mithridates, Ponticus rex : vir neque ſilendus, neque dicendus, ſine cura. Bello acerrimus, virtute eximius, aliquando fortuna, ſemper animo maximus : conſiliis dux, miles manu, odio in Romanos Annibal.* « Mithridate, » Roi de Pont, dont il eſt difficile & de ſe » taire & de parler ; d'une valeur extrême :

Lib. 2. c. 18.

» grand par une brillante fortune dans certains tems de ſa vie, toujours par le courage & l'élévation des ſentimens : Général pour le conſeil & les réſolutions, ſoldat pour les coups de main, un ſecond Annibal par ſa haine contre les Romains ».

Lib. 2. c. 88.

MECENE. *C. Mecenas, equeſtri ſed ſplendido genere natus : vir, ubi res vigiliam exigeret, ſanè exſomnis, providens, atque agendi ſciens : ſimul verò aliquid ex negotio remitti poſſet, otio ac mollitiis penè ultra feminam fluens.* « Mécene deſcendoit d'une famille de ſimples Chevaliers, mais illuſtre & ancienne. S'il étoit beſoin de vigilance, on le voyoit actif, toujours en mouvement, penſant à tout, ſe refuſant même le ſommeil. Dès que les affaires lui donnoient du relâche, plus mou preſque qu'une femme, il ſe livroit tout entier au plaiſir & aux charmes de l'oiſiveté ».

Lib. 1. c. 12.

SCIPION EMILIEN. *P. Scipion Æmilianus, vir avitis P. Africani paterniſque L. Pauli virtutibus ſimillimus, omnibus belli ac togæ dotibus, ingeniique ac ſtudiorum eminentiſſimus ſeculi ſui : qui nihil in vita niſi laudandum aut fecit, aut dixit, ac ſenſit... Tam elegans liberalium ſtudiorum omniſque doctrinæ auctor & admirator fuit, ut Pollybium Panætiumque, præcellentes ingenio viros, domi militiæque ſecum habuerit. Neque enim*

Ib. cap. 13.

quisquam hoc Scipione elegantiùs intervalla negotiorum otio dispunxit: semperque aut belli aut pacis servit artibus; semper inter arma ac studia versatus, aut corpus periculis, aut animum disciplinis exercuit. « Scipion Emilien, également
» recommandable par toutes les qualités qui
» peuvent illustrer la robe & l'épée, faisoit
» revivre en sa personne les vertus de Sci-
» pion l'Africain son aïeul, & de Paul Emi-
» le son pere. Il étoit le premier homme de
» son siecle pour l'esprit & le goût des scien-
» ces. Actions, discours, sentimens, on ne
» vit rien que de louable en lui pendant
» tout le cours de sa vie.... Plein d'estime
» & d'admiration pour les belles-lettres &
» pour les sciences, où il excelloit lui-mê-
» me, il avoit toujours avec lui, tant en
» paix qu'en guerre, Panétius & Polybe,
» deux illustres savans. Personne ne savoit
» mieux que lui entremêler le repos & l'ac-
» tion, ni mettre à profit avec plus de dé-
» licatesse & de goût les vuides que lui laif-
» soient les affaires. Partagé entre les armes
» & les livres, entre les travaux militaires
» du camp & les occupations paisibles du
» cabinet, ou il exerçoit son corps par les
» fatigues de la guerre, ou il cultivoit son
» esprit par l'étude des sciences ».

CATON D'UTIQUE. *M. Cato, genitus proavo M. Catone, principe illo familiæ Portiæ: homo virtuti simillimus, &*

Lib. 2. c. 35.

per omnia ingenio diis quàm hominibus propior : qui nunquam rectè fecit, ut facere videretur, sed quia aliter facere non poterat, cuique id solum visum est rationem habere, quod haberet justitiam, omnibus humanis vitiis immunis, semper fortunam in sua potestate habuit. « Caton d'Utique eut pour bisaïeul Caton le Censeur, ce chef illustre de la famille Porcienne. Plus semblable par son caractere aux dieux qu'aux hommes, on pouvoit le regarder comme le portrait vivant de la vertu. Il ne fit jamais rien de vertueux pour le paroître, mais parce qu'il ne pouvoit pas faire autrement. Il ne trouvoit rien de raisonnable, que ce qui étoit juste. Exempt de tous les défauts humains, il demeura toujours maître de la fortune, sans jamais lui céder ».

Lib. 2. c. 29. POMPÉE. *Innocentiâ eximius, sanctitate præcipuus, eloquentiâ medius : potentiæ, quæ honoris causâ ad eum referretur, non ut ab eo occuparetur, cupidissimus. Dux bello peritissimus; civis in toga (nisi ubi vereretur ne quem haberet parem) modestissimus. Amicitiarum tenax, in offensis exorabilis, in reconcilianda gratia fidelissimus, in accipienda satisfactione facillimus. Potentiâ suâ nunquam, aut raro, ad impotentiam usus : penè omnium vitiorum expers, nisi numeraretur inter maxima, in civitate libera*

dominoque gentium indignari, cùm omnes cives jure haberet pares ; quemquam æqualem dignitate conspicere. «. Pompée étoit » de mœurs très-pures, d'une probité irré- » prochable, d'une éloquence médiocre. » Très-avide de distinctions & d'emplois, » pourvu qu'on les lui déférât volontaire- » ment & par honneur, mais non jusqu'à » les envahir par force. Général très-habile » dans la guerre, citoyen très-modéré pen- » dant la paix, sinon lorsqu'il craignoit » que quelqu'un ne devînt son égal. Ami » constant, facile à pardonner les injures, » de bonne foi lorsqu'il se réconcilioit, & » n'exigeant point les satisfactions à la ri- » gueur. Il n'usa jamais ou rarement de son » pouvoir pour commettre des injustices & » des violences On auroit pu dire qu'il étoit » exempt de tous les vices, si ce n'en étoit » un très-grand dans une ville libre, maî- » tresse de toutes les nations, où de droit » tous les citoyens sont égaux, de ne pou- » voir souffrir qu'aucun l'égalât en crédit » & en autorité ».

CESAR. *Cæsar forma omnium civium excellentissimus, vigore animi acerrimus, munificentiæ effusissimus, animo super humanam & naturam & fidem evectus : magnitudine consiliorum, celeritate bellandi, patientiâ periculorum, magno illi Alexandro, sed sobrio neque iracundo simillimus : qui denique semper & somno &*

Lib. 2. c. 4

cibo in vitam non in voluptatem uteretur.
« César, le mieux fait d'ailleurs de tous les
» Romains, l'emportoit sur eux par la force
» & l'étendue d'un génie supérieur, par une
» générosité & une magnificence portée
» jusqu'à la profusion : enfin il paroissoit
» élevé au-dessus de l'homme par un es-
» prit & un courage qui passent toute
» croyance. La grandeur de ses projets,
» sa rapidité dans la maniere de faire la
» guerre, sa hardiesse intrépide à affronter
» les dangers, l'ont rendu tout-à-fait sem-
» blable à Alexandre le Grand, mais à
» Alexandre encore sobre & maître de sa
» colere. Il usoit de la nourriture & du
» sommeil, non pour le plaisir, mais unique-
» ment pour satisfaire aux besoins de la
» nature ».

TACITE (*C. Cornelius Tacitus*) étoit plus âgé que Pline le jeune, qui étoit né en l'an de J. C. 61.

Vespasien commença à l'élever aux dignités : Tite continua, & Domitien y en ajouta de plus grandes. Il fut Préteur sous ce dernier, & Consul sous Nerva, subrogé à Verginius Rufus, dont il fit le panégyrique.

Plin. Ep. 1. lib. 2.

AN. de J. C. 77 ou 78.

AN. 93.

Il épousa la fille de Cn. Julius Agricola, célébre par la conquête de l'Angleterre. Il étoit hors de Rome depuis quatre ans avec sa femme, lorsqu'Agricola mourut. Lipse croit que Tacite laissa des enfans,

Vopisc. in vit. Tacit.

parce que l'Empereur Tacite se disoit descendu de lui ou de la même famille.

Les lettres ont rendu Tacite plus illustre que ses dignités. Il plaida, même après avoir été Consul, avec une grande réputation d'éloquence, dont le caractere particulier étoit la gravité & la majesté. Il avoit été fort estimé dès ses premieres années.

Plin. Ep. 1. & 11. lib. 2.

Pline le Jeune fut un de ses premiers admirateurs, & ils s'unirent ensemble par une amitié très-étroite. Ils se corrigeoient mutuellement leurs ouvrages : grand secours pour un auteur ! Je l'éprouve tous les jours avec une vive reconnoissance, & je sens bien que je dois le succès de mon travail à un pareil secours que me rendent des amis également éclairés & affectionnés.

Id. Ep. 2. l. 7.

Id. Ep. 7. lib. 8.

Il paroît que Tacite avoit donné au public quelques harangues, ou plaidoyers Il avoit fait aussi quelques vers. Il nous est resté de lui une lettre parmi celles de Pline.

Id. Ep. 10. l. 9.

Mais on ne le connoît aujourd'hui que par ce qu'il a écrit sur l'histoire, à laquelle S. Sidoine dit qu'il ne s'appliqua qu'après avoir tâché inutilement de porter Pline à l'entreprendre

Sidon. Ep. 22. lib. 4.

Il composa sa *Description de l'Allemagne* durant le second consulat de Trajan : du moins il y a lieu de le conjecturer ainsi.

De Germ. cap. 37.

La vie d'Agricola son beau-pere paroît aussi, par la préface, être un de ses pre-

miers Ouvrages, & faite au commencement de Trajan. Il emploie une partie de cette Préface à décrire les tems orageux d'un régne cruel & ennemi de toute vertu : *Sæva & infesta virtutibus tempora.* C'étoit celui de Domitien. Il la conclud, en marquant « qu'il consacre cet écrit à la gloire d'Agri- » cola son beau-pere ; & il ajoute qu'il es- » pere que le sentiment de respect & de » reconnoissance qui l'a porté à entreprendre » cet ouvrage, le fera paroître louable, ou » du moins excusable ». *Hic interim liber honori Agricolæ soceri mei destinatus, professione pietatis aut laudatus erit aut excusatus.*

Il entre ensuite en matiere, & expose les principales circonstances & les principales actions de la vie de son beau-pere. Cet écrit est un des plus beaux & des plus précieux morceaux de l'antiquité. Les gens de guerre, les courtisans, les magistrats y peuvent trouver d'excellentes instructions.

Tacit. Hist. lib. 1. cap. 1.

Le grand ouvrage de Tacite est celui dans lequel il avoit écrit l'histoire des Empereurs, en commençant à la mort de Galba, & finissant à celle de Domitien : c'est ce que nous appelons ses *Histoires.* Mais des vingt-huit ans que cette histoire contenoit depuis l'an 69 jusqu'en 96, il ne nous reste que l'année 69, & une partie de 70 Pour composer cet ouvrage, il demandoit des mémoires aux particuliers, comme

il en demanda à Pline le Jeune ſur la mort de ſon oncle. Et ceux qui étoient bien aiſes que la poſtérité les connût, lui en envoyoient d'eux-mêmes ; ce que nous voyons par le même Pline qui eſpéra de s'immortaliſer par ce moyen. Les lettres qu'il lui en écrivit ſemblent être de l'an 102 ou 103 ; & l'on peut juger par-là du tems auquel Tacite travailloit à cet ouvrage.

Plin. Ep. 16. lib. 6.

Id. Ep. 16. & 20. lib. 6.

Il avoit deſſein, après l'avoir achevé, ſi Dieu lui conſervoit la vie, de faire auſſi l'hiſtoire de Nerva & de Trajan : tems heureux, dit-il, où l'on pouvoit penſer ce qu'on vouloit, & dire ce qu'on penſoit. *Rara temporum felicitate, ubi ſentire quæ velis, & quæ ſentias dicere licet* Mais il ne paroît pas qu'il ait exécuté ce projet.

Tacit. Hiſt. lib. 1. cap. 1.

Au lieu de cela il reprit l'hiſtoire Romaine depuis la mort d'Auguſte juſqu'à Galba ; & c'eſt ce qu'il appelle lui-même ſes *Annales*, parce qu'il tâchoit d'y marquer tous les événemens ſur leur année, ce qu'il n'obſerve pas néanmoins toujours quand il rapporte quelque guerre.

Dans un endroit de ſes Annales, il renvoie à l'hiſtoire de Domitien qu'il avoit écrite auparavant : ce qui marque que les *Hiſtoires* ſont antérieures aux *Annales*, quoique celles-ci ſoient placées les premieres. Auſſi l'on remarque que le ſtile de ſes hiſtoires eſt plus fleuri & plus étendu, & celui de ſes Annales plus grave & plus reſſerré,

Annal. lib. 11. cap. 11.

ſans doute parce que, porté naturellement à la conciſion, il ſe fortifioit de plus en plus dans cette habitude à meſure qu'il écrivoit davantage. Des quatre Empereurs dont Tacite avoit écrit l'hiſtoire dans ſes Annales, ſavoir Tibere, Caligula, Claude, Néron, il n'y a que le premier & le dernier dont nous ayons l'hiſtoire à peu près entiere : encore nous manque-t-il trois années de Tibere, & les dernieres de Néron. Caligula eſt perdu tout entier, & nous n'avons que la fin de Claude.

Hieron. Zachar.

Il avoit deſſein d'écrire auſſi l'hiſtoire d'Auguſte : mais S. Jérome paroît n'avoir connu de lui que ce qu'il avoit fait depuis la mort de ce prince juſqu'à celle de Domitien : ce qui, dit-il, faiſoit trente livres.

Si ce que Quintilien dit d'un Hiſtorien célébre de ſon tems qu'il ne nomme point, doit s'entendre de Tacite, comme quelques Auteurs l'ont cru, il paroîtroit qu'il auroit été obligé de retrancher des endroits trop libres & trop hardis. Voici le paſſage de Quintilien. « Il eſt * un hiſtorien qui vit » encore pour la gloire de notre ſiécle, & » qui mérite de vivre éternellement dans » la mémoire des ſiecles à venir. On le nom-

* Supereſt adhuc & exornat ætatis noſtræ gloriam vir ſeculorum memoriâ dignus, qui olim nominabitur, nunc intelligitur. Habet amatores, nec imitatores, ut libertas, quanquam circumciſis quæ dixiſſet, ei nocuerit : ſed elatum abundè ſpiritum & audaces ſententias deprehendas etiam in iis quæ manent. *Quint.* 10. *c.* 1.

» mera un jour : maintenant on voit bien
» de qui je veux parler. Ce grand homme
» a des admirateurs & peu d'imitateurs; l'a-
» mour de la vérité lui ayant nui, quoiqu'il
» ait ſupprimé une partie de ce qu'il avoit
» écrit. Dans ce qui eſt reſté, on ne laiſſe
» pas de ſentir parfaitement un génie élevé,
» & une façon de penſer hardie & géné-
» reuſe ».

Il eſt fâcheux qu'on ne ſoit pas plus inſ-
truit des circonſtances de la vie d'un écri-
vain ſi célébre. On ne ſait rien non plus
de ſa mort. L'Empereur Tacite, qui tenoit à
honneur de deſcendre de la famille de notre
Hiſtorien, ordonna qu'on mît ſes ouvrages
dans toutes les bibliothéques, & qu'on en
fît tous les ans dix copies aux dépens du
public, afin qu'elles fuſſent plus correctes.
C'étoit une ſage & louable précaution, qui
auroit dû, ce me ſemble, nous conſerver
en entier un ouvrage ſi digne dans toutes
ſes parties de paſſer à la poſtérité.

Vopiſc. in vit. Tacit. Imper.

Tacite ſe vante d'avoir écrit ſans haine
& ſans prévention, *ſine ira & ſtudio*, &
d'avoir ſuivi en tout l'exacte vérité, ce qui
eſt le principal devoir d'un Hiſtorien. Pour
remplir ce devoir, Tacite auroit eu beſoin,
non-ſeulement d'un grand amour pour le
vrai, mais d'un diſcernement très-fin, &
de beaucoup de précaution. « Car il re-
» marque lui-même, en parlant des hiſtoires
» de Tibere, de Caïus, de Claude, de Né-

» ron, que ſoit qu'elles fuſſent écrites de » leur vivant, ou peu après leur mort, la » fauſſeté y régnoit également, parce que » la crainte avoit dicté les unes, & la haine » les autres » : *Florentibus ipſis, ob metum falſæ; poſtquam occiderunt, recentibus odiis compoſitæ ſunt.* « Il y a, dit-il » ailleurs, deux grands défauts qui donnent atteinte à la vérité : la fureur de louer » outrément les puiſſances pour leur plaire, » le plaiſir ſecret d'en dire du mal pour ſe » venger. Il ne faut pas s'attendre que tels » Hiſtoriens, qui ſont ou flatteurs ou ennemis déclarés, ménagent fort l'eſtime » de la poſtérité. *Veritas pluribus modis infracta... libidine aſſentandi, aut rurſus odio adversùs dominantes. Ita neutris cura poſteritatis, inter infenſos vel obnoxios.* « On eſt choqué d'une baſſe flatterie, parce qu'elle ſent la ſervitude : mais » on ouvre volontiers ſes oreilles à la médiſance, dont la malignité ſe couvre d'un » air de liberté ». *Sed ambitionem ſcriptoris facilè adverſeris, obtrectatio & livor pronis auribus accipiuntur, quippe adulationi fœdum crimen ſervitutis, malignitati falſa ſpecies libertatis ineſt.* Tacite promet de s'écarter de ces deux excès, & proteſte d'une fidélité à l'épreuve de toute ſéduction. *Incorruptam fidem profeſſis, nec amore quiſquam & ſine odio dicendus eſt.*

Annal. lib. 1. cap. 1.

Hiſtor. lib. 1. cap. 1.

Le morceau du régne de Tibere paſſe pour le chef-d'œuvre de Tacite par rapport à la politique. Le reſte de ſon hiſtoire, dit-on, pouvoit être composé par un autre que par lui; & Rome ne manquoit pas de déclamateurs, pour dépeindre les vices de Caligula, la ſtupidité de Claude, & les cruautés de Néron. Mais, pour écrire la vie d'un prince comme Tibere, il falloit un Hiſtorien comme Tacite, qui pût démêler toutes les intrigues du cabinet, aſſigner les cauſes véritables des événemens, & diſcerner le prétexte & l'apparence d'avec la vérité.

Il eſt utile & important, je l'avoue, de démaſquer les fauſſes vertus, de pénétrer dans les ténébres où l'ambition & les autres paſſions ſe cachent, & de mettre les vices & les crimes dans tout leur jour pour en inſpirer de l'horreur. Mais n'eſt-il point à craindre qu'un Hiſtorien, qui affecte preſque par-tout de fouiller dans le cœur humain, & d'en ſonder les replis les plus cachés, ne donne ſes idées & ſes conjectures pour des réalités, & ne prête ſouvent aux hommes des intentions qu'ils n'ont point eues, & des deſſeins auxquels ils n'ont jamais penſé? Salluſte ne manque pas de jetter dans ſon hiſtoire des réflexions de politique, mais il le fait avec plus d'art & de réſerve, & par-là ſe rend moins ſuſpect. Il ſemble que Tacite, dans l'hiſtoire des

Empereurs, eſt plus attentif à faire appercevoir le mal, qu'à montrer le bien : ce qui vient peut-être de ce que ceux dont nous avons les vies ſont preſque tous de mauvais princes.

Pour ce qui regarde le ſtile de Tacite, on ne peut pas nier qu'il ne ſoit fort obſcur : il eſt même quelquefois dur, & n'a pas toute la pureté des bons Auteurs de la langue Latine. Mais il excelle à renfermer de grands ſens en peu de mots, ce qui donne à ſon diſcours une force, une énergie, une vivacité toute particuliere. Il excelle encore à peindre les objets, tantôt d'une maniere plus courte, tantôt avec plus d'étendue, mais toujours avec de vives couleurs, qui rendent ſenſible ce qu'il décrit, & (ce qui eſt ſon caractere propre) qui font beaucoup plus penſer qu'il ne dit. Quelques exemples en convaincront mieux que mes paroles. Je les tirerai ſeulement de la vie d'Agricola.

Endroits de Tacite pleins de vivacité.

1. Tacite parle des peuples de la Grande Bretagne qui fourniſſoient volontiers les levées, payoient les tributs, & ſatisfaiſoient à toutes les autres charges, quand les Gouverneurs envoyés de Rome les conduiſoient avec douceur, « mais qui ſouffroient avec » peine les traitemens durs & violens, aſ» ſez domptés pour obéir, non pour être

» traités en esclaves ». *Has* (*injurias*) *ægrè tolerant, jam domiti ut pareant, nondum ut serviant.* Cap. 13.

2. « Agricola s'étant appliqué dès la pre- » miere année à arrêter ces désordres, re- » mit la paix en honneur chez ces peuples, » laquelle auparavant, soit par la négligen- » ce, soit par la connivence des Gouver- » neurs, étoit autant appréhendée que la » guerre ». *Hæc primo statim anno comprimendo, egregiam famam paci circumdedit, quæ, vel incuriâ vel toleranti â priorum, haud minùs quàm bellum timebatur.* Cap. 20.

3. La réception d'Agricola par Domitien au retour de ses glorieuses campagnes, est un des beaux endroits de Tacite, mais dont on ne peut rendre la vivacité dans une traduction. *Exceptus brevi osculo, & nullo sermone, turbæ servientium immixtus est.* « Après une embrassade froide, sans que » l'Empereur lui dit un mot, il se confon- » dit dans la foule des Courtisans ». Cap. 40.

4. Il en faut dire autant de ce qui suit immédiatement. Agricola qui connoissoit parfaitement le génie de la cour, & qui savoit combien la réputation d'un homme de guerre qui a réussi est à charge à ces Courtisans oisifs & sans mérite, pour en tempérer l'éclat, & pour amortir l'envie, se réduisit à une vie tranquille & retirée. *Cete-*

rùm, ut militare nomen, grave inter otiosos, aliis virtutibus temperaret, tranquillitatem atque otium penitùs auxit. « Il avoit un équipage médiocre, se ren-
» doit affable à tout le monde, & marchoit
» accompagné seulement d'un ou de deux
» amis : de sorte que le grand nombre, qui
» a coutume de juger du mérite des hom-
» mes par l'éclat & la magnificence de leur
» train, après avoir vu & considéré Agri-
» cola, se demandoient si c'étoit donc là
» cet homme si célébre, & peu le recon-
» noissoient sous cet extérieur ». *Cultu modicus, sermone facilis, uno aut altero amicorum comitatus : adeo ut plerique, quibus magnos viros per ambitionem æstimare mos est, quærerent famam, pauci interpretarentur.* Quel moyen de rendre ces deux dernieres phrases, *quærerent famam, pauci interpretarentur*, qui ont un sens profond & qu'il faut presque deviner. L'Historien y a préparé, en disant qu'on ne juge ordinairement des grands hommes que par l'éclat extérieur qui les environne : *plerisque magnos viros per ambitionem æstimare mos est.* Il distingue deux sortes de spectateurs. Les uns qui faisoient le grand nombre, en voyant la modestie de l'extérieur d'Agricola, cherchoient sur quoi pouvoit être fondée sa réputation, n'en appercevant pas les marques ordinaires : *ut plerique quærerent famam.* D'autres, & ils

étoient en très-petit nombre, s'élevant au-dessus des préjugés populaires, comprenoient qu'un grand mérite pouvoit être caché sous des dehors simples & modestes, & que l'un n'étoit pas incompatible avec l'autre : *pauci interpretarentur.*

5. Tacite mêle quelquefois aux faits qu'il expose des réflexions bien sensées. C'est ce qu'il fait d'une maniere merveilleuse en relevant la sagesse & la modération avec laquelle Agricola ménageoit & adoucissoit l'humeur violente de Domitien, quoiqu'il en eût reçu beaucoup de mauvais traitemens. *Proprium humani ingenii est, odisse quem læseris, Domitiani verò natura præceps in iram, & quo obscurior, eo irrevocabilior, moderatione tamen prudentiaque Agricolæ leniebatur : quia non contumacia, nec inani jactatione libertatis, famam fatumque provocabat. Sciant quibus moris illicita mirari, posse etiam sub malis principibus magnos viros esse, obsequiumque ac modestiam, si industria ac vigor adsint, eò laudis excedere, quò plerique per abrupta, sed in nullum reipublicæ usum, ambitiosa morte inclaruerunt.* Cap. 42. « Quoique ce soit le » propre de l'homme de haïr celui qu'on » a offensé, & que Domitien fût d'un na- » turel violent, & d'autant plus irrécon- » ciliable que sa haine & sa colere étoient » plus cachées ; Agricola savoit l'adoucir

» par sa modération & sa prudence, parce
» qu'il ne provoquoit point le couroux du
» Prince, & n'alloit point au trépas & à
» la réputation par une vaine & fiere affec-
» tation de liberté qui tient de la révolte.
» Que ceux qui n'admirent qu'une géné-
» rosité téméraire, apprennent par son
» exemple qu'il peut y avoir de grands
» hommes sous de mauvais Princes, & que
» la soumission & la modestie, si elles sont
» soutenues d'une vigueur & d'une acti-
» vité propres aux grandes affaires, peu-
» vent arriver au même point de gloire,
» où tendent la plupart des hommes par
» des procédés hardis & violens, sans au-
» cun avantage pour le bien public, &
» sans autre fruit pour eux-mêmes que de
» se signaler par une chûte éclatante ».

Tom. VI de l'Hist. anc.

QUINTE-CURCE (*Quintus Curtius Rufus*). J'ai déjà remarqué ailleurs qu'on ne sait point précisément dans quel tems Quinte-Curce a vécu. C'est le sujet d'une grande dispute parmi les savans, les uns le plaçant sous Auguste ou Tibere, d'autres sous Vespasien, quelques-uns sous Trajan.

Il a écrit l'histoire d'Alexandre le Grand en dix livres, dont les deux premiers ne sont pas venus jusqu'à nous : ils ont été suppléés par Freinshémius. Son stile est fleuri, agréable, rempli de réflexions sensées, & de harangues fort belles, mais pour l'ordinaire trop longues, & qui sentent

quelquefois le déclamateur. Ses pensées ingénieuses, & souvent très-solides, ont néanmoins un éclat & un brillant affecté, qui ne paroît pas marqué tout-à-fait au coin du siécle d'Auguste. Il seroit assez étonnant que Quintilien, dans le dénombrement qu'il fait des Auteurs Latins, n'eût fait aucune mention d'un Historien aussi recommandable que Quinte-Curce, s'il avoit vécu avant lui.

On lui reproche plusieurs défauts d'ignorance par rapport à l'astronomie, à la géographie, aux dates des événemens, & même aux effets de la nature les plus connus, comme d'avoir pensé que la lune s'éclipse indifféremment quand elle est nouvelle, & quand elle est pleine. *Lunam deficere, cùm aut terram subiret, aut sole premeretur.*

Lib. 4. c. 10.

Nous avons une excellente traduction de Quinte-Curce par M. de Vaugelas.

SUETONE étoit fils de Suétonius Lenis, Tribun de la treizieme légion, qui se trouva à la journée de Bédriac, où les troupes de Vitellius vainquirent celles d'Othon. Il a fleuri sous l'empire de Trajan, & sous celui d'Adrien.

Sueton. in Othon. c. 10.

Pline le Jeune l'aimoit beaucoup, & vouloit l'avoir toujours auprès de lui. Il dit que plus il le connoissoit, plus il l'aimoit, à cause de sa probité, de son honnêteté, de sa bonne conduite, de son ap-

Plin. lib. 10 Epist. 100.

plication aux lettres, de ſon érudition ; & il lui rendit pluſieurs ſervices.

Suétone compoſa un fort grand nombre de livres, qui ſont preſque tous perdus. Il ne nous reſte que ſon hiſtoire des douze premiers Empereurs, & une partie de ſon traité des illuſtres Grammairiens & Rhéteurs.

Cette hiſtoire eſt fort eſtimée par les ſavans. Elle s'attache beaucoup moins aux affaires de l'Empire qu'à la perſonne des Empereurs, dont elle fait connoître les actions particulieres, la conduite domeſtique, & toutes les inclinations tant bonnes que mauvaiſes. Suétone n'obſerve point l'ordre des tems, & jamais hiſtoire ne fut plus différente des Annales que celle-ci. Il réduit tout à certains chefs généraux & met enſemble ce qui ſe rapporte à chaque chef. Son ſtile eſt fort ſimple, & l'on voit bien qu'il a plus recherché la vérité que l'éloquence. On lui reproche avec raiſon d'avoir donné trop de licence à ſa plume, & d'avoir été auſſi libre & auſſi peu meſuré dans ſes récits, que les Empereurs dont il fait l'hiſtoire l'avoient été dans leur vie.

Voſſ. FLORUS. On croit qu'il pouvoit être Eſpagnol, de la famille des Sénéques, & avoit eu les noms de *L. Annæus Seneca*, par la naiſſance, & de *L. Julius Florus* par adoption. Nous avons de lui un abrégé de

de l'hiſtoire Romaine en quatre livres depuis le régne de Romulus juſqu'au tems d'Auguſte, qui paroît écrit ſous Trajan. Il n'a point le défaut ordinaire des abrégés, d'être ſec, décharné & ennuyeux. Le ſtile en eſt élégant, agréable, & tient quelque choſe de la vivacité poétique : mais on y trouve en quelques endroits trop d'emphaſe & de pompe, & quelquefois même de l'enflure. Ce n'eſt point un abrégé de Tite-Live, avec qui ſouvent il ne s'accorde pas. Nous avons déja dit qu'on doute avec fondement que les Epitomes ou ſommaires qui ſont à la tête des livres de Tite-Live, ſoient de Florus.

JUSTIN. On croit que c'eſt à Tite-Antonin que Juſtin a adreſſé ſon abrégé de l'hiſtoire de Trogus Pompeius : mais on n'en peut rien aſſurer, y ayant pluſieurs Empereurs du nom d'Antonin. Trogus Pompeius eſt mis entre les illuſtres Ecrivains du tems d'Auguſte. On le place entre les hiſtoriens du premier mérite, avec Tite-Live, Salluſte, & Tacite. Son ouvrage étoit d'une étendue immenſe, & comprenoit en quarante-quatre livres toute l'hiſtoire Grecque & Romaine, juſqu'au tems d'Auguſte. Juſtin en a fait l'abrégé en autant de livres ; en quoi il nous a rendu un mauvais ſervice, s'il eſt vrai que cet abrégé ſoit la cauſe de la perte de l'original. On peut juger combien le ſtile de Trogue étoit pur

& élégant, par la harangue de Mithridate à ses troupes, que Justin a insérée toute entiere dans son trente-huitieme Livre. Elle est fort longue, mais indirecte. Car Justin nous fait remarquer que Trogue n'approuvoit pas que Tite-Live & Salluste eussent fait entrer dans leurs histoires des harangues directes. C'est à la fin de cette harangue que Mithridate, après avoir représenté à ses soldats qu'il les conduit, non plus dans les solitudes affreuses de la Scythie, mais dans le pays de l'univers le plus fertile & le plus opulent, ajoute : « Que l'Asie les » attend avec impatience, & semble les » appeler à haute voix & leur tendre les » bras ; tant la rapacité des Proconsuls, » les violences des gens d'affaires, les mau- » vaises chicanes qu'on leur suscite dans les » tribunaux, leur ont inspiré de haine & » d'aversion pour les Romains ». *Tantumque se avida expectat Asia, ut etiam vocibus vocet : adeo illis odium Romanorum incussit rapacitas Proconsulum, sectio publicanorum, calumniæ litium.* Le stile de Justin est net, intelligible, agréable : on y rencontre de tems en tems de belles pensées, de solides réflexions, & des descriptions fort vives. A l'exception d'un petit nombre de mots ou de locutions, la latinité y est assez pure ; & il y a beaucoup d'apparence qu'il a employé ordinai-

rement les propres termes & les phrases mêmes de Trogus.

AUTEURS DE L'HISTOIRE AUGUSTE.

On appelle *Histoire Auguste* celle de six Auteurs Latins qui ont écrit les vies des Empereurs Romains depuis Adrien jusqu'à Carin. Ces Auteurs sont Spartien, Lampride, Vulcace, Capitolin, Pollion, & Vopisque. Ils ont tous vécu sous Dioclétien, quoique quelques-uns ayent encore écrit sous ses Successeurs. Je n'entrerai point dans le détail de leurs ouvrages, qui n'ont point de rapport à mon histoire.

AURELE VICTOR a vécu sous le régne de Constance, & long-tems encore après. On croit qu'il étoit Africain. Il étoit né à la campagne, d'un pere fort pauvre & sans lettres. Il paroît qu'il étoit encore Payen quand il écrivit. Son histoire des Empereurs commence à Auguste, & va jusqu'à la vingt-troisieme année de Constance.

Nous avons encore du même Auteur un abrégé des vies des hommes illustres presque tous Romains, depuis Procas jusqu'à Jules-César. D'autres attribuent ce petit ouvrage à Cornélius Népos, à Æmilius Probus, &c. mais Vossius soutient qu'il est d'Aurele Victor. Ces abrégés ne contiennent presque que des noms propres &

des dates, & par cette raiſon conviennent peu à des enfans qui ne peuvent pas y prendre beaucoup de latinité.

AMMIEN MARCELLIN étoit Grec de nation, d'une famille conſidérable dans la ville d'Antioche. Il ſervit long-tems dans les armées Romaines du tems de Conſtance. Il quitta enſuite la milice, & ſe retira à Rome, où il écrivit ſon hiſtoire, qu'il diviſa en trente & un livres. Elle s'étendoit depuis Nerva, où finit Suétone, juſqu'à la mort de Valens. Nous n'en avons aujourd'hui que les derniers livres, qui commencent à la fin de l'année 353, immédiatement après la mort de Magnence. Quoiqu'il fût Grec, il l'écrivit en Latin, mais en un Latin qui ſent beaucoup ſon Grec & ſon ſoldat. Ce défaut eſt récompenſé, dit Voſſius, par les autres qualités de l'Auteur, qui eſt grave, ſérieux, prudent, très-ſincere, & très-amateur de la vérité. On voit bien qu'il eſt zélé pour les idoles, & pour ceux qui les adoroient, particulierement pour Julien l'Apoſtat, dont il fait ſon héros, & au contraire, il paroît fort ennemi de Conſtance. Cependant il ne laiſſe pas de montrer de l'équité à l'égard de l'un & de l'autre.

EUTROPE a écrit ſon abrégé de l'hiſtoire Romaine ſous Valentinien & Valens, mais par ordre du dernier, à qui il l'adreſſe. A en juger par ſon ſtile, on pour-

roit croire qu'il étoit plutôt Grec que Romain.

CHAPITRE TROISIEME.

Des Orateurs.

AVANT-PROPOS.

IL me reste à traiter ici de la partie des belles-lettres qui a le plus de beauté, de solidité, de grandeur, d'éclat, & qui est d'un usage plus étendu : je veux dire le talent de la parole ; talent qui éléve l'Orateur au-dessus du commun des hommes, & presque au-dessus de l'humanité même : qui le rend en quelque sorte le maître & l'arbitre des délibérations les plus importantes : qui lui donne un empire sur les esprits d'autant plus admirable, qu'il est tout volontaire, & fondé uniquement sur la force de la raison placée dans tout son jour : en un mot, qui le met en état de tourner les cœurs à son gré, de vaincre leur résistance la plus opiniâtre, & de leur inspirer tels sentimens qu'il lui plaît, de tristesse ou de joie, de haine ou d'amour, de crainte ou d'espérance, de colere ou de compassion. Qu'on se représente ces nombreuses assemblées à Athénes ou à Rome, dans lesquelles il s'agissoit des plus grands intérêts de l'état, & où l'Orateur, du haut de la tribune aux harangues, dominoit par son éloquence sur un peuple immense, qui l'écoutoit avec un profond silence, on ne

l'interrompoit que par des applaudiſſemens & des acclamations. Dans tout ce que le monde a de plus magnifique en apparence, & de plus capable d'éblouir, y a-t-il rien de ſi grand, rien de ſi flateur pour l'amour-propre ?

Lib. 1. de Brut. n. 6. 16.

Ce qui releve encore infiniment le prix de l'éloquence, ſelon la judicieuſe réflexion de Cicéron, c'eſt la rareté étonnante des bons Orateurs dans tous les ſiécles. Qu'on parcoure toutes les autres profeſſions, toutes les ſciences, tous les arts, on trouvera un grand nombre de perſonnes qui s'y ſont diſtinguées, généraux d'armées, politiques, magiſtrats, philoſophes, mathématiciens, médecins, en un mot, hommes excellens en tout genre. On ne peut pas en dire tout-à-fait autant des poétes, je parle de ceux qui ont atteint la perfection de leur art : le nombre en a toujours été fort rare, mais beaucoup plus grand néanmoins que celui des bons Orateurs.

Ce que je dis ici doit paroître d'autant plus étonnant, que pour ce qui regarde les autres arts & les autres ſciences, il faut aller pour l'ordinaire les puiſer dans des ſources écartées, inconnues, & hors de l'uſage commun : au lieu que le talent de la parole eſt une choſe toute naturelle, à la portée, ce ſemble, de tous, qui n'a rien d'obſcur, ni d'abſtrait, dont une des principales régles & une vertu eſſentielle eſt de s'exprimer clairement ſans jamais s'écarter de la nature.

On ne peut pas dire que chez les Anciens le ſuccès des autres arts venoit de ce que l'attrait de la récompenſe engageoit un plus grand nombre de perſonnes à s'y appliquer. Soit à Athénes, ſoit à Rome, qui ſont les deux grands

théâtres où les talens de l'eſprit ont brillé avec tant d'éclat, jamais aucune étude n'a été cultivée, ni plus généralement, ni avec plus d'activité & d'ardeur, que celle de l'éloquence. Et il ne faut pas s'en étonner. Dans des républiques comme celles-là, où l'on examinoit en commun toutes les affaires de l'état; où l'on traitoit de la guerre, de la paix, des alliances, des loix devant le peuple ou devant le ſénat; où tout ſe concluoit à la pluralité des ſuffrages, le talent de la parole devoit néceſſairement dominer. Quiconque dans ces aſſemblées parloit avec le plus d'éloquence, devenoit à coup ſûr le plus puiſſant. Ainſi la jeuneſſe, pour peu qu'elle eût d'ambition, ne manquoit pas de s'appliquer de toutes ſes forces à une étude, qui ſeule ouvroit la porte aux richeſſes, au crédit, aux dignités.

Pourquoi donc, malgré le travail & les efforts d'un ſi grand nombre d'eſprits excellens, malgré tant d'avantages du côté de la fortune, malgré les attraits d'une réputation ſi flatteuſe, s'eſt-il toujours trouvé un ſi petit nombre d'excellens Orateurs? La raiſon en eſt évidente, & l'on doit conclure, qu'il faut néceſſairement que parmi tous les arts qui occupent l'eſprit humain, l'éloquence ſoit le plus grand, le plus difficile, & celui qui demande un plus grand nombre de talens, & de talens tout différens, & en apparence même tout oppoſés.

On ſait qu'il y a trois genres de diſcours; le grand ou le ſublime, le commun ou le ſimple, le tempéré ou l'orné, qui tient le milieu entre les deux autres.

Dans * le genre ſublime, l'Orateur fait uſage de tout ce qu'il y a de plus noble dans les penſées, de plus majeſtueux dans les expreſſions, de plus hardi dans les figures, de plus touchant & de plus fort dans les paſſions. Son diſcours alors eſt comme un torrent impétueux, incapable d'être arrêté ni retenu, qui entraîne par ſa violence ceux qui l'écoutent, & les force malgré eux de le ſuivre par-tout où il les emporte. Il eſt de plus d'une ſorte de ſublime. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de traiter de cette matiere, qui ſeule prouveroit l'étendue des talens que demande l'Eloquence.

Le ** ſtile ſimple eſt tout différent. Il eſt clair, net, intelligible, & rien de plus. Il ne ſonge point à s'élever, & ne cherche qu'à ſe faire entendre. Il ſe pique ſeulement d'une pureté de langage particuliere, d'une grande élégance, d'une fine délicateſſe. Si quelquefois il haſarde quelqu'ornement, c'eſt une parure toute ſimple & toute naturelle. Je ne puis mieux exprimer ce ſtile que par ce mot d'Horace, *ſimplex munditiis*; ni en donner de plus parfaits modeles, que Phédre & Térence.

* Grandiloqui (quidam) ut ita dicam fuerunt, cùm ampla & ſententiarum gravitate & majeſtate verborum, vehementes, varii, copioſi, graves, ad permovendos & convertendos animos inſtructi & parati. *Cic. in Orat n.* 20.

At ille qui ſaxa devolvat, & pontem indignetur, & ripas ſibi faciat, multus & torrens Judicem vel nitentem contrà feret, cogetque ire qua rapit. *Quintil. lib.* 12. *cap.* 10.

** Contrà (ſunt quidam) tenues, acuti, omnia docentes, & dilucidiora non ampliora facientes, ſubtili quadam & preſſa oratione limati.... Alii in eadem jejunitate concinniores, id eſt faceti, florentes etiam, & leviter ornati. *Orat. n.* 20.

Un * troiſieme genre d'éloquence tient comme le milieu entre les deux autres, c'eſt pourquoi on l'appelle le genre tempéré. Il n'a ni la délicateſſe du dernier, ni la force foudroyante du premier. Il les avoiſine tous deux, mais ſans y atteindre, & ſans leur reſſembler. Il participe de l'un & de l'autre, ou, pour parler plus juſte, il n'eſt ni l'un ni l'autre. L'Orateur dans ce genre, emploie volontiers le brillant des métaphores, l'éclat des figures, l'agrément des digreſſions, l'harmonie de l'arrangement, la beauté des penſées ingenieuſes, mais conſervant en tout cela le caractere d'une douceur tempérée qui lui eſt propre ; de ſorte qu'on peut alors le comparer à une riviere d'une eau claire & coûlante, dont les bords ſont ombragés par des arbres verdoyans.

Chacun de ces trois genres eſt fort eſtimable en ſoi-même, & acquiert une grande réputation à tout écrivain qui y réuſſit. Mais ** le ſublime l'emporte infiniment ſur les deux

* Eſt autem quidam interjectus medius, & quaſi temperatus, nec acumine poſteriorum, nec fulmine utens ſuperiorum : vicinus amborum, in neutro excellens : utriuſque particeps, vel utriuſque (ſi verum quærimus) potiùs expers. *Ibid. n.* 21. Medius hic modus, & tranſlationibus crebrior, & figuris erit jucundior; egreſſionibus amœnus, compoſitione aptus, ſententiis dulcis : lenior tamen, ut amnis lucidus quidam, & virentibus utrinque ſylvis inumbratus. *Quintil. lib.* 12. *cap.* 10.

** Tertius eſt ille amplus, copioſus, gravis, ornatus, in quo profectò vis maxima eſt. Hic eſt enim, cujus ornatum dicendi & copiam admiratæ gentes, eloquentiam in civitatibus plurimum valere paſſæ ſunt; ſed hanc eloquentiam, quæ curſu magno ſonituque ferretur, quam ſuſpicerent omnes, quam admirarentur, quam ſe aſſequi poſſe diffiderent. Hujus eloquentiæ eſt tractare animos, hu-

autres. C'eſt cette ſorte d'éloquence qui excite l'admiration, qui arrache les applaudiſſemens, qui met en œuvre toutes les paſſions; & qui tantôt en tonnant & foudroyant, porte le trouble dans le fond des cœurs; tantôt s'inſinue dans les eſprits avec douceur, & d'une maniere tendre & touchante.

C'eſt la réunion de toutes ces parties qui fait l'Orateur parfait; & l'on ſent aiſément combien il eſt difficile & rare qu'un même homme réuniſſe en lui ſeul tant de qualités différentes. Le dénombrement que nous ferons bientôt des anciens Orateurs, tant Grecs que Latins, nous en montrera quelques-uns qui ſe ſont attachés avec ſuccès aux deux derniers genres, très-peu qui ayent pu atteindre juſqu'au ſublime, & encore moins qui ayent réuſſi dans tous les trois enſemble.

Ce qui rend ici le ſuccès ſi difficile & ſi rare, c'eſt que les qualités excellentes qui forment les trois ſortes de ſtile dont nous parlons, ont chacune tout près d'elles un défaut qui ſe pare de leur nom, qui leur reſſemble en effet juſqu'à un certain point, mais qui les altere & les corrompt en voulant les pouſſer trop loin, & qui fait dégénérer la ſimplicité en baſſeſſe, l'ornement en vaine parure, le grand & le ſublime en une enflure faſtueuſe. Car il en eſt du ſtile comme de la vertu. Il y a dans l'un & dans l'autre certaines meſures & certains tempéramens à garder, ſans quoi l'on donne dans un excès vicieux:

jus omni modo permovere. Hæc modò perfringit, modò irrepit in ſenſus: inſerit novas opiniones, evellit inſitas. *Orat. n.* 97.

Eſt modus in rebus, ſunt certi denique fines,
Quos ultra citraque nequit conſiſtere rectum. *Horat.*

Excès d'autant plus à craindre, qu'il ſemble naître de la vertu même, & ſe confondre avec elle.

Les Grecs * appellent cet excès κακόζηλον, *mauvaiſe affectation.* Elle peut ſe trouver dans les trois genres de ſtile, lorſqu'on va au-delà du bon & du vrai, que l'eſprit n'eſt point guidé par le jugement, & qu'on ſe laiſſe éblouir par la fauſſe apparence du bon : ce qui eſt, en matiere d'éloquence, le plus grand & le plus dangereux de tous les défauts ; parce qu'au lieu qu'on évite les autres, celui-ci eſt recherché.

Il eſt ** auſſi une vertu commune à tous les genres de ſtile, & je finirai par cette réflexion. Il y a parmi les Orateurs, & l'on en doit dire autant des Hiſtoriens, des Poétes, & de tous les Ecrivains, une variété infinie de ſtiles, de génies, de caracteres, qui met entr'eux une très-grande différence, ſans qu'on puiſſe en trouver un ſeul qui reſſemble parfaitement à un autre. Cependant il y a auſſi entr'eux une ſorte de reſſemblance ſecrette, & comme un lien commun, qui les rapproche & les réunit. J'entends par-là un certain goût exquis & délicat, une ſorte de teinture du vrai & du beau, une maniere de penſer

* Κακόζηλον, id eſt mala affectatio, per omne dicendi genus peccat.... Ita vocatur, quicquid eſt ultra virtutem, quoties ingenium judicio caret, & ſpecie boni fallitur : omnium in eloquentia vitiorum peſſimum : nam, cetera cùm vitentur, hoc petitur. *Quintil. lib.* 8 *c* 3.

** Habet omnis eloquentia aliquid commune. *Quint. lib.* 10. *cap.* 2.

& de s'exprimer puisée dans la nature même ; enfin je ne sais quoi, que l'on sent mieux qu'on ne peut l'expliquer, qui fait discerner à un lecteur judicieux & sensé les ouvrages tant anciens que modernes qui sont marqués au coin de la bonne antiquité.

Voilà à quoi les jeunes gens qui songent à s'avancer dans les belles-lettres, doivent principalement donner leurs soins & leur application : je veux dire à étudier dans les ouvrages ces beautés naturelles qui sont de tous les siecles & de toutes les langues, & à se les rendre familieres par une lecture sérieuse & réitérée des Auteurs où elles se trouvent, pour en venir à ce point de les discerner au premier coup d'œil, & si j'osois m'exprimer ainsi, de les sentir presque à l'odorat.

ARTICLE PREMIER.

DES ORATEURS GRECS.

§. I. *Siecle où l'éloquence a le plus fleuri à Athénes.*

La * Grece, si fertile en beaux génies pour tous les autres arts, a été long-tems

* Græcia ... omnes artes vetustiores habet, & multo antè non inventas solùm, sed etiam perfectas, quàm est à Græcis elaborata vis dicendi atque copia. In quam cùm intueor, maximè mihi occurrunt, Attice, & quasi lucent Athenæ tuæ, qua in urbe primùm se Orator extulit.... Non in constituentibus Rempub. nec in bella gerentibus.. nasci cupiditas dicendi solet. Pacis est comes, otiique socia, & jam bene constitutæ civitatis, quasi alumna quædam eloquentia. *Cic. in Brut. n.* 26. & 45.

ſtérile par rapport à l'Eloquence, & l'on peut dire qu'avant Périclès elle ne faiſoit encore en quelque ſorte que balbutier, & que juſques-là elle avoit eu peu d'idée & fait peu de cas du talent de la parole. Ce fut à Athénes que l'Eloquence commença à jetter de l'éclat. Et il ne faut pas s'étonner qu'il ſe fût déjà paſſé pluſieurs ſiécles, ſans qu'elle y eût été miſe en honneur. Ce n'eſt pas parmi les ſoins de l'établiſſement d'un état, ni dans le trouble des guerres, qu'elle a coutume d'être cultivée. Amie de la paix & de la tranquillité, il lui faut, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, pour berceau une république déjà bien affermie & bien policée.

Mais * ce qui doit paroître étonnant, c'eſt que l'éloquence, preſque encore naiſſante & dès ſes premiers commencemens, (car c'eſt au tems de Périclès que Cicéron en fixe l'époque) ſoit tout d'un coup parvenue à une ſi haute perfection. Avant ** Périclès on n'avoit aucun diſcours, aucun ouvrage, où il parût quelque lueur de beauté & d'ornement, ni qui reſſentît l'Orateur: & ſes diſcours brilloient déjà de ce qu'il y a de plus beau, de plus fort, & plus ſublime dans l'éloquence.

Périclès, ayant en vue de ſe rendre puiſſant dans la république, & de dominer

* Hæc ætas prima Athenis oratorem prope perfectum tulit. *Ibid. n.* 45.

** Ante Periclem... litera nulla eſt, quæ quidem ornatum aliquem habeat, & oratoris eſſe videatur. *Ib. n.* 17.

dans les assemblées du peuple, regarda l'éloquence comme l'instrument le plus nécessaire pour parvenir à ses fins, & il y donna toute son application. La beauté naturelle de son génie lui fournissoit toutes les ressources nécessaires ; & * l'étude profonde qu'il avoit faite de la Philosophie sous Anaxagore lui avoit appris par quels ressorts on remue & on tourne à son gré le cœur des hommes. Il employoit avec un art merveilleux tantôt la douceur & l'insinuation pour persuader, tantôt la force des grands mouvemens pour abattre & renverser Athénes, ** qui voyoit luire dans son sein une nouvelle lumiere, charmée des graces & de la sublimité de ses discours, admiroit son éloquence, & la craignoit. On *** a remarqué que dans le tems même qu'il s'opposoit aux volontés

* In Phædro Platonis [*pag.* 270.] hoc Periclem præstitisse ceteris dicit oratoribus Socrates, quòd is Anaxagoræ Physici fuerit auditor; à quo censet eum, cùm alia præclara quædam & magnifica didicisset, uberem & fœcundum fuisse, gnarumque (quod est eloquentiæ maximum) quibus orationis modis quæque animorum partes pellerentur. *Cic. in Orat. n.* 15.

** Hujus suavitate maximè exhilaratæ sunt Athenæ; hujus ubertatem & copiam admiratæ; ejusdem vim dicendi terroremque timuerunt. *In Brut. n.* 44.

*** Quid Pericles? de cujus dicendi copia sic accepimus, ut cùm contra voluntatem Atheniensium loqueretur pro salute patriæ, severius tamen id ipsum, quod ille contra populares homines diceret, populare omnibus & jucundum videretur. Cujus in labris veteres Comici, etiam cum illi maledicerent (quod tum Athenis fieri liceret) leporem habitasse dixerunt; tan-

du peuple, avec une ſorte de roideur inflexible, il ſavoit lui plaire, & avoit l'adreſſe de le ramener inſenſiblement à ſon avis. Auſſi les Poétes comiques, dans leurs Satyres contre lui (car alors les plus puiſſans de la république n'y étoient point épargnés) diſoient à ſa louange, d'un côté, que la déeſſe de la perſuaſion avec toutes les graces réſidoit ſur ſes levres; de l'autre, qu'il * tonnoit & foudroyoit, tant ſes diſcours avoient de véhémence, & qu'il laiſſoit toujours une ſorte d'éguillon dans l'ame de ſes auditeurs.

Par ce ** rare talent de la parole, Périclès vint à bout de ſe conſerver pendant quarante ans de ſuite, tant en paix qu'en guerre, une entiere autorité ſur le peuple du monde le plus inconſtant, le plus capricieux, & en même tems le plus jaloux de ſa liberté; dont il falloit tantôt relever le découragement dans les diſgraces qui lui arrivoient, tantôt rabattre la fierté & arrêter les fougues dans les heureux ſuccès. On voit par-là ce que peut l'éloquence, & quel cas on en doit faire.

tamque in eo vim fuiſſe, ut in eorum mentibus qui audiſſent quaſi aculeos quoſdam relinqueret. *De Orat. lib.* 3. *n.* 138.

* Ab Ariſtophane poeta fulgurare, tonare, permiſcere Græciam dictus eſt. *Orat. n.* 29.

Ἤστραπτε, ἐβρόντα, ξυνεκύκα τὴν Ἑλλάδα.

** Itaque hic doctrina, conſilio, eloquentia excellens, quadraginta annos præfuit Athenis, & urbanis eodem tempore & bellicis rebus. *Ibid.*

Quoique Périclès n'ait laiſſé après lui aucune piece d'éloquence, il mérite bien cependant d'être mis à la tête des orateurs Grecs; d'autant plus que, ſelon * Cicéron, c'eſt lui qui fit naître à Athénes le goût de la ſaine & parfaite éloquence, qui la mit en honneur, qui en montra le véritable uſage & la véritable deſtination, & qui en fit ſentir les ſalutaires effets par le ſuccès qu'eurent ſes harangues.

Je parlerai maintenant des dix Orateurs Athéniens dont Plutarque nous a donné la vie en abrégé, & je ne m'arrêterai que ſur ceux qui ſont le plus connus.

Des dix Orateurs Grecs.

Plut. de vita decem Rhet.

ANTIPHON profita beaucoup des entretiens qu'il eut avec Socrate. Il donnoit des leçons de Rhétorique. Il compoſoit auſſi des plaidoyers pour ceux qui en avoient beſoin; & l'on croit qu'il fut le premier qui introduiſit cette coutume. Il étoit vif & riche pour l'invention, exact pour le ſtile, fort pour les preuves, habile pour répondre aux objections imprévues : il réuſſiſſoit à émouvoir les paſſions, & à donner à chaque perſonnage qu'il faiſoit parler ſon caractere propre & particulier. Il fut condamné à mort pour avoir favoriſé l'établiſſement des Quatre-cens à Athenes.

* Pericles primus adhibuit doctrinam, &c. *In Brut. n.* 44.

ANDOCIDE étoit auſſi contemporain de Socrate. Il commença à fleurir vingt ans avant Lyſias. Il fut appelé en jugement, comme ayant eu part au renverſement des ſtatues de Mercure, qui furent toutes abattues ou mutilées en une ſeule nuit, au commencement de la guerre du Péloponéſe. Il ne ſe tira de ce danger qu'en promettant d'indiquer les coupables, du nombre deſquels il mit ſon propre pere, à qui pourtant il ſauva la vie. Son ſtile étoit ſimple & preſqu'entiérement deſtitué de figures & d'ornemens.

Plut.

LYSIAS étoit originaire de Syracuſe, mais né à Athénes. A l'âge de quinze ans il paſſa à Thurium en Italie avec deux de ſes freres dans la nouvelle colonie qui alloit s'y établir. Il y demeura juſqu'à la déroute des Athéniens devant Syracuſe; & il retourna pour lors à Athénes âgé de quarante-huit ans.

Dionyſ. Halicarn. in Lyſ.

Il s'y diſtingua par un mérite particulier, & il a toujours été regardé comme un des plus excellens Orateurs Grecs, mais dans le genre d'éloquence ſimple & tranquille. La clarté, la pureté, la douceur, la délicateſſe du ſtile, faiſoit ſon caractere propre. C'étoit, dit * Cicéron, un écrivain d'une préciſion, d'une élégance extrême, & déjà

* Fuit Lyſias..... egregiè ſubtilis atque elegans, quem jam prope audeas oratorem perfectum dicere. *Cic. in Brut. n.* 35.

Athénes pouvoit presque se vanter d'avoir un Orateur parfait. Quintilien en donne la même idée. Lysias *, dit-il, a le stile élégant & léger. S'il suffit à l'Orateur d'instruire, il n'en est point qu'on puisse mettre au-dessus de lui. On ne voit rien d'inutile, rien d'affecté dans son discours. Son stile est néanmoins plus semblable à un ruisseau clair & pur, qu'à un grand fleuve.

Si Lysias se renferma pour l'ordinaire dans cette simplicité, &, comme ** Cicéron l'appelle, cette maigreur de stile, ce n'est pas qu'il fut absolument incapable de force & de grandeur: car, selon le même Cicéron, on trouve dans ses harangues des endroits très forts & très-nerveux. Il en usoit ainsi par choix & par jugement Il ne plaidoit point lui même de cause dans le barreau, mais il composoit des plaidoiers pour les autres; & pour entrer dans leur caractere, il étoit souvent obligé d'employer un stile simple & peu relevé, sans

* Lysias subtilis atque elegans, & quo nihil, si oratori satis sit docere, quæras perfectius. Nihil enim est inane, nihil accersitum: puro tamen fonti, quàm magno flumini, propior. *Qintil. lib.* 10. *cap.* 1.

** In Lysia sunt sæpe etiam lacerti, sic ut nihil fieri possit valentius: verùm est certè genere toto strigosior. *Brut. n.* 64.

*** Illud in Lysia dicendi textum tenue atque rarum lætioribus numeris corrumpendum non erat. Perdidisset enim gratiam, quæ in eo maxima est, simplicis atque inaffectati coloris: perdidisset fidem quoque. Nam scribebat aliis, non ipse dicebat, ut opportuerit esse illa rudibus & incompositis similia, quod ipsum compositio est. *Quint. lib.* 9. *cap.* 4.

quoi il eût perdu cette grace de la naïveté qui eſt admirable en lui, & il eut trahi lui-même ſon ſecret. Il falloit donc que ſes diſcours, qu'il ne prononçoit pas lui-même, euſſent un air négligé, ce qui eſt un grand art, & un des grands ſecrets de la compoſition. On éludoit ainſi la loi qui ordonnoit aux accuſés de plaider eux-mêmes leur cauſe, ſans employer le miniſtere des Avocats.

Quand Socrate fut appelé devant les Juges pour rendre compte de ſes ſentimens ſur la religion, Lyſias lui apporta un plaidoyer qu'il avoit compoſé avec beaucoup de ſoin, & où ſans doute il avoit fait entrer tout ce qui étoit capable de toucher les Juges. Socrate, après l'avoir lu, dit * qu'il le trouvoit fort beau, fort oratoire, mais peu convenable au caractere de force & de courage qu'un philoſophe devoit montrer.

Lib. 1 de Orat. n. 31.

Denys d'Halycarnaſſe peint fort au long, & avec beaucoup de goût & de jugement, le caractere du ſtile de Lyſias, & en marque en détail tous les traits, mais toujours dans le genre d'éloquence ſimple & naturelle dont j'ai parlé. Il rapporte même quelques morceaux d'une de ſes harangues, pour mieux faire connoître ſon ſtile.

ISOCRATE étoit fils de Théodore

* Illam orationem diſertam ſibi & oratoriam videri, fortem & virilem non videri.

Athénien, qui s'étant enrichi à faire des inſtrumens de muſique, amaſſa aſſez de bien pour être en état de faire élever avec ſoin ſes enfans; car il avoit encore deux fils, & une fille. Iſocrate vint au monde vers la quatre-vingt-ſixieme olympiade, vingt-deux ans après Lyſias, & ſept avant Platon.

AN. M. 3568.
AV. J.C. 436.

Il reçut une excellente éducation, & eut pour maîtres Prodicus, Gorgias, Tiſias, & ſelon quelques-uns, Théraméne, c'eſt-à-dire tout ce qu'il y avoit alors de plus fameux Rhéteurs.

Son inclination l'auroit aſſez porté à ſuivre la route ordinaire des jeunes Athéniens, & à entrer dans le manîment des affaires: mais la foibleſſe de ſa voix, & une timidité preſque inſurmontable, ne lui permettant pas de ſe haſarder à paroître en public, il tourna ſes vues d'un autre côté. Il ne renonça pas néanmoins entiérement ni à la gloire de l'éloquence, ni au deſir de ſe rendre utile au public, qui étoient ſes deux grandes paſſions; & ce que l'empêchement naturel de ſa voix lui refuſoit, il ſongea à le regagner par le miniſtere de la main & de la plume. Il s'appliqua donc avec ſoin à la compoſition, & ne prit point pour objet de ſon travail, comme la plupart des Sophiſtes, des queſtions vagues & inutiles, ou des ſujets de pure curioſité, mais des matieres ſolides & importantes de gouvernement & de politique, qui puſſent

être utiles aux républiques & aux Princes mêmes, auſſi bien qu'aux particuliers, & qui puſſent auſſi lui faire honneur par les graces qu'il tâcheroit de répandre dans ſes écrits. C'eſt Iſocrate lui-même qui nous apprend dans l'exorde de l'un de ſes diſcours, que telles avoient été ſes vues.

In Panathem.

Il s'exerça auſſi à compoſer des plaidoyers pour ceux qui en avoient beſoin, ſelon l'uſage aſſez ordinaire en ces tems-là, quoique contraire à la diſpoſition des loix, qui ordonnoient, comme je l'ai déjà marqué, que les parties ſe défendiſſent elles-mêmes ſans employer de ſecours étrangers. Mais comme ces plaidoyers lui attiroient à lui-même des affaires à cauſe du violement de la loi, & l'obligeoient de comparoître ſouvent devant les juges, il y renonça entiérement, & ouvrit une école d'éloquence pour inſtruire la Jeuneſſe.

Par ce * nouvel établiſſement, la maiſon d'Iſocrate devint pour toute la Gréce une pépiniere féconde de grands hommes, & il n'en ſortit, dit Cicéron, comme du che-

* Extitit igitur Iſocrates (cujus domus cunctæ Græciæ quaſi ludus quidam patuit atque officina dicendi) magnus orator & perfectus magiſter quanquam forenſi luce caruit, intraque parietes aluit eam gloriam, quam nemo quidem, meo judicio, eſt poſtea conſecutus. *Cic. in Brut. n.* 32.

Ex Iſocratis ludo, tanquam ex equo Trojano, innumeri principes extiterunt. *Lib.* 2. *de Orat. n.* 94.

Clariſſimus ille præceptor Iſocrates, quem non magis libri benè dixiſſe, quàm diſcipuli bene docuiſſe teſtantur. *Quintil. lib.* 2. *c.* 9.

val de Troie, que d'illuſtres perſonnages. Quoiqu'il ne parût point en public au barreau, & qu'il demeurât renfermé dans l'enceinte particuliere de ſon école ou de ſon cabinet, il ſe fit une réputation à laquelle perſonne après lui ne put atteindre, également eſtimé & pour le talent de bien compoſer, & pour l'art de bien enſeigner, comme ſes écrits & ſes diſciples en firent foi.

Il avoit un diſcernement merveilleux pour connoître la force, le génie, le caractere de ſes écoliers; pour voir comment il falloit manier leur eſprit, & de quel côté il falloit les tourner : talent * rare, & abſolument néceſſaire pour réuſſir dans l'important emploi d'enſeigner. Iſocrate avoit coutume de dire, en parlant de deux de ſes plus illuſtres diſciples, qu'il uſoit d'éperon à l'égard d'Ephore, & de bride à l'égard de Théopompe, pour exciter la lenteur de l'un, & retenir la trop grande vivacité de l'autre. Celui-ci, en compoſant, s'abandonnoit à ſon feu & à ſon imagination, & ſe répandoit en expreſ-

* Diligentiſſimè hoc eſt eis, qui inſtituunt aliquos atque erudiunt, videndum, quò ſua quemque natura maximè ferre videatur.... Dicebat Iſocrates, doctor ſingularis, ſe calcaribus in Ephoro, contrà autem in Theopompo frenis uti ſolere. Alterum enim exultantem verborum audacia reprimebat, alterum cunctantem & quaſi verecundantem incitabat. Neque eos ſimiles effecit inter ſe, ſed tantum alteri affinxit; de altero limavit, ut id conformaret in utroque, quod utriuſque natura pateretur. *Lib. 3 de Orat. n. 36.*

ſions hardies & brillantes ; il le réprimoit. L'autre, au contraire, timide & réſervé, ne ſongeoit qu'à la juſteſſe, & n'oſoit rien haſarder ; il lui faiſoit prendre l'eſſor. Son deſſein n'étoit pas de les rendre ſemblables : mais, en retranchant à l'un, & ajoutant à l'autre, il vouloit les amener au point de perfection dont leur naturel étoit ſuſceptible.

L'école d'Iſocrate fut fort utile au public, & en même tems fort lucrative pour lui-même. Il y amaſſa plus d'argent que n'avoit fait encore aucun des ſophiſtes. Il avoit pour l'ordinaire plus de cent écoliers, & il tiroit de chacun d'eux mille dragmes, c'eſt-à-dire plus de cinq cens livres, apparemment pour tout le tems qu'ils étudioient ſous lui. Je ſerois fâché, pour l'honneur d'un ſi habile maître, que ce qu'on dit de lui par rapport à Démoſthéne fût vrai, qu'il ne voulut pas lui laiſſer prendre ſes leçons, parce qu'il n'étoit pas en état de lui payer entiérement la rétribution ordinaire. Je m'en tiens à ce que le même Plutarque dit dans le même endroit, Qu'Iſocrate ne prenoit rien des citoyens d'Athénes, mais ſeulement des étrangers. Cette conduite généreuſe & déſintéreſſée convient beaucoup mieux à ſon caractere, & aux excellens principes de morale répandus dans tous ſes ouvrages.

Plut. de decem. Orator. Gr. in Iſocr.

Outre le revenu de ſon école, il rece-

voit de grands préſens de perſonnes conſidérables. Nicoclès, roi de Cypre, fils d'Evagore, lui donna vingt talens (vingt mille écus) pour le diſcours qui porte ſon nom.

Plut. ibid. On rapporte d'Iſocrate une parole fort ſenſée. Il étoit à la table de Nicocréon, roi de Cypre, & on le preſſoit de parler & de fournir à la converſation. Il s'en excuſa toujours, & apporta cette raiſon de ſon refus : *Ce que je ſais n'eſt point ici de ſaiſon ; & ce qui ſeroit ici de ſaiſon, je ne le ſais point.* Cette penſée reſſemble fort à celle de Séneque. *Je * n'ai jamais voulu plaire au peuple, car il n'approuve point ce que je ſais, & je ne ſais point ce qu'il approuve.*

Ibid. Iſocrate ayant appris la défaite des Athéniens par Philippe à la bataille de Chéronée, ne put pas ſurvivre au malheur de ſa patrie, & mourut de douleur, étant demeuré quatre jours ſans manger. Il avoit vécu quatre-vingt-dix-huit ou cent ans.

Il eſt difficile de mieux peindre le caractere du ſtile d'Iſocrate que ne l'ont fait Cicéron & Quintilien : je citerai leurs propres paroles.

In Orat. n. 41. & 42. Cicéron, après avoir rapporté l'idée avantageuſe que Socrate s'étoit formée

* Nunquam volui populo placere : nam, quæ ego ſcio, non probat; quæ probat populus, ego neſcio. *Senec. Epiſt. 29.*

d'Iſocrate

d'Iſocrate encore tout jeune; & l'éloge magnifique que Platon, l'ennemi déclaré, ce ſemble, des rhéteurs, avoit fait du même Iſocrate fort âgé, continue ainſi en décrivant ſon ſtile. *Dulce igitur orationis genus, & ſolutum, & effluens, ſententiis argutum, verbis ſonans, eſt in illo epidictico genere, quod diximus proprium Sophiſtarum, pompæ quàm pugnæ aptius, gymnaſiis & palæſtræ dicatum, ſpretum & pulſum foro.* « Ce genre » d'éloquence eſt doux, agréable, cou- » lant, plein de penſées fines & d'expreſ- » ſions harmonieuſes: mais il a été exclu » du barreau, & renvoyé aux académies, » comme plus propre aux exercices de pur » appareil, qu'aux vrais combats ».

Voici le portrait qu'en fait Quintilien, qui paroît tiré d'après le premier. *Iſocrates in diverſo genere dicendi* (Il venoit de parler de Lyſias) *nitidus & comptus, & paleſtræ quàm pugnæ magis accommodatus, omnes dicendi veneres ſecutus eſt. Nec immeritò, auditoriis enim ſe, non judiciis compararat: in inventione facilis, honeſti ſtudioſus, in compoſitione adeo diligens, ut cura ejus reprehendatur.*

Lib. 10. c. 1.

Il y avoit une grande reſſemblance ſur pluſieurs chefs entre Lyſias & Iſocrate, comme le montre fort au long Denys d'Halicarnaſſe: mais le dernier avoit un ſtile plus doux, plus coulant, plus élé-

gant, plus fleuri, plus orné; des penſées plus vives & plus délicates; un arrangement de paroles étudié avec un ſoin extrême, & pouſſé peut-être juſqu'à l'excès. En un mot, toutes les beautés, toutes les graces de l'éloquence, telles que les comporte le genre démonſtratif propre aux Sophiſtes, ſont étalées dans ſes diſcours, deſtinés non pour l'action & le barreau, mais pour la pompe & l'oſtentation.

Cicéron, en pluſieurs endroits de ſes livres de rhétorique, inſiſte beaucoup ſur ce qu'Iſocrate eſt le premier, à proprement parler, qui a introduit dans la langue grecque, le nombre, la cadence, l'harmonie, qui étoient avant lui peu connus, & preſque généralement négligés.

Il me reſte à expoſer une derniere qualité d'Iſocrate, qui eſt ſon vif amour du bien & de la vertu, que Quintilien exprime par ce mot, *honeſti ſtudioſus*, & qui, ſelon Denys d'Halicarnaſſe, l'éleve infiniment au-deſſus de tous les autres Orateurs. En parcourant les principaux de ſes diſcours, il montre qu'ils ne tendent tous qu'à inſpirer aux villes, aux princes, aux particuliers même des ſentimens de probité, d'honneur, de bonne foi, de modération, de juſtice, d'amour du bien public, de zele pour la conſervation de la liberté, de reſpect pour la ſainteté du ſerment & des traités, & pour tout ce qui

a rapport à la religion. Il conſeille à tous ceux qui ſont chargés du ſoin de gouverner les états & d'adminiſtrer les affaires publiques, de lire & d'étudier avec une attention ſinguliere ces livres admirables, qui renferment tous les principes de la ſaine & véritable politique.

ISÉE étoit de Chalcis en Eubée. Etant venu à Athénes, il prit les leçons de Lyſias, dont il imita ſi bien le ſtile, qu'en liſant leurs diſcours on avoit de la peine à diſtinguer duquel des deux ils étoient. Il commença à paroître avec éclat après la guerre du Péloponnéſe, & continua juſqu'au tems de Philippe. Il fut maître de Démoſthéne, qui s'attacha à lui préférablement à Iſocrate, parce que l'éloquence d'Iſée étoit plus forte & plus véhémente, & par cette raiſon plus conforme au génie vif de Démoſthéne.

Plut. in Iſ

LYCURGUE fut fort eſtimé à Athénes pour ſon éloquence, & encore plus pour ſa probité. Il fut chargé de pluſieurs commiſſions importantes, & s'en acquitta toujours avec ſuccès. On lui confia le ſoin de la police dans Athénes, & il fit une rude guerre aux malfaiteurs, qu'il obligea de ſortir tous de la ville. Il paſſoit pour un Juge ſévére & inexorable. C'eſt à quoi Cicéron fait alluſion, en écrivant à ſon ami Atticus : *Noſmetipſi, qui Lycurgei*

Ad Attic. Ep. 13, l. 1.

à principio fuissemus, quotidie demitigamur.

Lycurgue fut nommé Questeur, c'est-à-dire receveur général des revenus de la république, à trois différentes reprises, & exerça cette charge pendant quinze ans. Pendant ce tems-là il lui passa par les mains quatorze mille talens, (quarante-deux millions) dont il rendit un fidele compte. Avant lui le revenu de la ville n'étoit que de soixante * talens (soixante mille écus): il le fit monter jusqu'à douze cens talens (douze cens mille écus). C'est ce Questeur, qui, voyant qu'un Fermier faisoit mener en prison le Philosophe Xénocrate, parce qu'il avoit manqué à payer dans le tems un certain tribut comme étranger, le tira d'entre les mains des archers, & y fit conduire à sa place le fermier, pour avoir eu l'insolence & la dureté de traiter ainsi un homme de lettres. Cette action fut applaudie généralement. Lycurgue étoit du nombre des Orateurs qu'Alexandre demanda qui lui fussent livrés, à quoi les Athéniens ne purent consentir.

Traité des études, tome 2. Hist. Anc. tom. 6.

ESCHINE. DEMOSTHENE. J'ai exposé ailleurs fort au long l'histoire de ces deux célébres Orateurs, qui furent tou-

* *Ce revenu seroit bien médiocre pour une ville comme Athénes, & l'augmentation bien considérable. Je ne sais si on ne pourroit pas lire* ἑξακόσια, *six cens, au lieu de* ἑξήκοντα, *soixante.*

jours émules & rivaux, & dont les disputes ne cesserent que par l'exil d'Eschine. J'ai traité aussi ce qui regarde leur stile & leur éloquence. Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit sur ces deux articles. Je me contente de remettre ici sous les yeux du lecteur les deux portraits qu'en trace Quintilien.

Sequitur Oratorum ingens manus, cùm decem simul Athenis ætas una tulerit; quorum longè princeps Demosthenes, ac penè lex orandi fuit: tanta vis in eo, tam densa omnia, ita quibusdam nervis * *intenta sunt, tam nihil otiosum, is dicendi modus, ut nec quid desit in eo, nec quid redundet, invenias. Plenior Æschines, & magis fusus, & grandiori similis; quo minùs strictus est; carnis tamen plus habet, lacertorum minus.* « Suit » maintenant une foule d'Orateurs, car il » y en a eu à Athénes jusqu'à dix à la fois : » à la tête desquels marche Démosthéne, » qui les a tous passés de bien loin, & qui a » mérité d'être proposé presque comme la » régle de l'éloquence. Son stile a tant de » force, il est si serré, si tendu, tout s'y » trouve dans une telle justesse & dans une » précision si exacte, qu'on ne trouve rien à

Lib. 10 c. 1.

* *La métaphore n'est point ici tirée des nerfs du corps, comme l'ont supposé les traducteurs, mais des cordes d'un arc, qui étant extrêmement tendues, poussent les traits avec une force & une impétuosité extraordinaire.*

» y ajouter, ni à en retrancher. Eſchine eſt » plus abondant, plus diffus. Il paroît plus » grand, parce qu'il eſt moins ramaſſé. Il a » plus d'embonpoint, & moins de nerfs ».

Plut. in Hyper.

HYPERIDE avoit été d'abord auditeur & diſciple de Platon. Il ſe tourna enſuite du côté du barreau, & il y fit admirer ſon éloquence. Son * ſtile avoit beaucoup de douceur & de délicateſſe : mais il n'étoit propre que pour les petites cauſes. Il ſe trouva uni avec Lycurgue pour le maniement des affaires publiques dans le tems qu'Alexandre attaqua les Grecs, & il ſe déclara toujours ouvertement contre ce Prince. Après la perte de la bataille près de Cranon, les Athéniens étant près de le livrer à Antipater, il s'enfuit à Egine, & étant parti de là, il ſe ſauva dans un temple de Neptune, d'où il fut arraché & conduit à Corinthe vers Antipater, qui le fit appliquer à une cruelle queſtion pour tirer de lui quelques ſecrets & quelques éclairciſſemens dont il avoit beſoin. Mais, dans la crainte d'être forcé par la violence de la douleur à trahir ſa patrie & ſes amis, il ſe coupa la langue avec les dents, & expira dans les tourmens.

Plut. in Din.

DINARQUE, natif de Corinthe ſelon quelques-uns, vint s'établir à Athénes dans

* Dulcis imprimis & acutus Hyperides : ſed minoribus cauſis, ut non dixerim utilior, magis par. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

le tems qu'Alexandre pouſſoit ſes conquêtes dans l'Aſie. Il fut diſciple de Théophraſte qui avoit pris la place & l'école d'Ariſtote, & fit auſſi une liaiſon particuliere avec Démétrius de Phalére. Il ne plaidoit pas par lui-même, mais compoſoit des plaidoiers pour ceux qui avoient des procès. Il ſe propoſa pour modele Hypéride, ou plutôt ſelon d'autres, Démoſthéne, dont le ſtile vif & véhément convenoit mieux à ſon caractere.

Changement arrivé chez les Grecs dans l'Eloquence.

L'eſpace qui s'eſt écoulé depuis Périclès juſqu'à Démétrius de Phalére dont nous allons parler, a été le beau tems de l'éloquence chez les Grecs : cet eſpace eſt à peu près de cent trente ans. Avant Périclès la Grece avoit eu beaucoup de grands hommes pour le gouvernement, pour la politique, pour la guerre, & l'on y avoit vu une foule d'excellens Philoſophes : mais l'éloquence y étoit peu connue. Ce fut lui, comme je l'ai déjà obſervé, qui le premier la mit en honneur, qui en montra la force & le pouvoir, & qui en fit naître le goût. Ce goût ne fut pas commun à toute la Gréce. Parle-t-on dans ces tems là de quelque Orateur Argien, Corinthien, ou Thébain ? Il ſe renferma dans Athénes, qui

porta dans les cinquante dernieres années de l'eſpace dont je parle ce grand nombre d'illuſtres Orateurs, dont le mérite lui a tant fait d'honneur, & rendu ſa réputation immortelle. Tout ce tems-là fut comme le régne de la ſaine & de la vraie Eloquence, qui ne connoît & n'admet d'autre parure qu'une beauté naturelle & ſans fard. *Hæc ætas effudit hanc copiam; &, ut opinio mea fert, ſuccus ille & ſanguis incorruptus uſque ad hanc ætatem oratorum fuit, in quo naturalis ineſſet, non fucatus nitor.*

Brut. n. 36.

Tandis que l'on ſe propoſa ces grands Orateurs pour modeles, & que l'on fut fidele à les imiter, le goût de la bonne éloquence, c'eſt-à-dire d'une éloquence mâle & ſolide, ſe conſerva dans toute ſa pureté. Mais quand, après leur mort, on eut commencé à les perdre inſenſiblement de vue, & à ſuivre d'autres routes, une éloquence d'un nouveau genre, plus parée & plus embellie, ſuccéda à l'ancienne, & la fit bientôt diſparoître. Ce fut Démétrius de Phalere qui cauſa ce changement; & c'eſt de lui qu'il me reſte à parler.

DÉMÉTRIUS, dont il s'agit fut ſurnommé le *Phalérien* du nom de Phalére ſa patrie, qui étoit un des ports d'Athénes. Il eut pour maître le célébre Théophraſte.

Je ne rapporterai point ici ſon hiſtoire, qui eſt traitée avec aſſez d'étendue dans le

VIIe volume. On y voit comment Caſſandre s'étant rendu maître d'Athénes quelque tems après la mort d'Alexandre le Grand, en confia le gouvernement à Démétrius, qui le conſerva pendant dix ans, & s'y conduiſit avec tant de ſageſſe, que le peuple lui dreſſa trois cens ſoixante ſtatues: comment enſuite elles furent renverſées, & lui obligé de ſe retirer en Egypte, où Ptolémée Soter le reçut fort bien: enfin comment, ſous Ptolémée Philadelphe fils de Soter, il fut mis en priſon, où il mourut d'une morſure d'aſpic.

Liv. XV §. v.

§ VII. Livre XVII. §. v.

Je ne conſidere maintenant Démétrius de Phalére que comme Orateur, & je dois expoſer comment il contribua à la décadence & au dépériſſement de l'éloquence à Athénes.

J'ai déjà marqué qu'il avoit été diſciple de Théophraſte, appelé de ce nom à cauſe de ſa *maniere de parler* excellente & *divine*. Il avoit pris ſous lui un ſtile orné, fleuri, & élégant. Il s'étoit exercé dans le genre d'éloquence qu'on appelle le genre *tempéré*, qui tient le milieu entre le ſublime & le ſimple; qui admet toute la parure & tous les ornemens de l'art; qui emploie les graces brillantes de l'élocution, & la beauté éclatante des penſées: en un mot, qui eſt rempli de douceur & d'agrément, mais dénué de force & de vigueur, & qui avec tout ſon brillant & tout ſon éclat ne

s'éléve pourtant point au-dessus du médiocre. Démétrius excelloit dans ce genre d'écrire, fort capable de plaire & d'exciter l'admiration par lui-même, si on ne le comparoit au genre sublime & magnifique, dont la beauté solide & majestueuse fait disparoître l'éclat de ces graces légéres & superficielles. Il * étoit aisé de reconnoître à son stile coulant, doux, agréable, qu'il avoit été disciple de Théophraste. Ses expressions éclatantes, ses métaphores heureuses, étoient, dit Cicéron, comme autant d'astres brillans, qui donnoient du lustre à son discours, & le rendoient lumineux.

On se laisse, pour l'ordinaire, assez facilement éblouir par cette sorte d'éloquence, qui fait illusion à l'esprit, en flatant l'imagination. C'est ce qui arriva pour lors à Athénes, & Démétrius fut le premier ** qui donna atteinte à l'ancien & solide goût, & qui commença à corrompre

* Orator parum vehemens, dulcis tamen, ut Theophrasti discipulum agnosceres. *Offic. l.* 1. *n.* 3.

Cujus oratio cùm sedatè placidèque loquitur, tum illustrant eam quasi stellæ quædam tralata verba atque immutata. *Orat. n.* 92.

** Hic primus inflexit orationem, & eam mollem teneramque reddidit; & suavis, sicut fuit, videri maluit quàm gravis: sed suavitate ea, qua perfunderet animos, non qua perfringeret: & tantùm ut memoriam concinnitatis suæ, non (quemadmodum de Pericle scripsit Eupolis) cum delectatione aculeos etiam relinqueret in animis eorum, à quibus esset auditus. *Brut. n.* 38.

l'éloquence. Son unique but, en parlant au peuple étoit de lui plaire. Il vouloit montrer qu'il avoit de la douceur, & c'étoit en effet son caractere : mais cette douceur chatouilloit les oreilles sans aller plus loin, & il laissoit seulement l'agréable souvenir d'un arrangement de pensées & de mots étudiés, & d'une douce harmonie. Ce n'étoit point comme dans Périclès une éloquence victorieuse, qui, pleine de charmes, mais armée en même tems d'éclairs & de foudres, laissoit dans l'esprit des auditeurs, avec le sentiment d'un agréable plaisir, une vive impression & une sorte d'éguillon perçant qui pénétroit jusqu'au cœur.

Cette éloquence d'appareil peut avoir quelquefois lieu dans des actions de pompe & d'éclat, où l'on ne se propose d'autre but que de plaire à l'auditoire, & de faire montre d'esprit, tels que sont les Panégyriques, pourvu néanmoins qu'on y garde de sages mesures, & qu'on resserre dans de justes bornes la liberté que l'on accorde à ce genre de discours. Peut-être aussi que cette éloquence auroit été moins dangereuse, si elle s'étoit tenue renfermée dans les assemblées particulieres des rhéteurs & des sophistes, qui n'admettoient qu'un nombre d'auditeurs assez borné. Mais celle de Démétrius avoit un bien plus grand théâtre. C'étoit devant le peuple en-

tier qu'elle paroiſſoit : de ſorte que ſa maniere de haranguer, ſi elle étoit applaudie, comme elle l'étoit toujours, devenoit la regle du goût public. On ne connut plus d'autre langage dans le Barreau, les écoles de Rhétorique furent obligées de s'y conformer. Toutes les Déclamations, qui en faiſoient le principal exercice, & dont on attribue l'invention à notre Démétrius, étoient formées ſur ce même plan. En ſe propoſant ſon ſtile pour modèle, on ne s'en tint pas au point où il s'étoit arrêté : car il avoit d'excellentes parties, & étoit louable en beaucoup de choſes. Elocution, penſées, figures, tout fut outré à l'excès. Ce mauvais goût paſſa rapidement dans les provinces, & s'y corrompit encore beaucoup plus. Dès * que l'éloquence, ſortie du Pirée en cet état, ſe fut répandue dans les Iles & dans l'Aſie, perdant, pour ainſi dire, cet air de ſanté & d'embonpoint qu'elle avoit conſervé ſi long-tems dans ſon terroir naturel, elle prit bientôt les manieres étrangeres, & déſapprit preſque à parler : tant fut grande & prompte ſa décadence. C'eſt Cicéron qui en fait cette peinture.

La perte de la liberté à Athénes entraîna

* Ut ſemel è Piræo eloquentia evecta eſt, omnes peragravit inſulas, atque ita peregrinata tota Aſia eſt, ut ſe externis oblineret moribus, omnemque illam ſalubritatem Atticæ dictionis quaſi ſanitatem perderet, ac loqui penè dediſceret. *Brut. n.* 51.

en partie celle de l'éloquence. On n'y vit plus paroître de ces grands hommes, qui par le talent de la parole lui avoient fait tant d'honneur. Quelques Rhéteurs seulement & quelques Sophistes, répandus en différens endroits de la Grece & de l'Asie, soutinrent un peu l'ancienne réputation : j'en ai parlé ailleurs.

Mais, ce qui est étonnant, plusieurs siecles après, l'Eloquence reprit de nouvelles forces, & reparut avec presque autant d'éclat qu'elle avoit fait autrefois à Athènes. On voit bien que je veux parler de cet heureux tems, où les Peres Grecs firent un si louable & si saint usage du talent de la parole. Car je ne crains point de mettre en parallèle avec les plus célébres Orateurs d'Athénes S. Basile, S. Grégoire de Nazianze, S. Jean Chrysostôme, & quelques autres. J'en ai rapporté plusieurs extraits dans le second Volume du Traité des Etudes, sur-tout de S. Jean Chrysostôme, qui ne le cédent point, ce me semble, aux harangues de Démosthéne, ni pour la beauté du style, ni pour la grandeur des choses mêmes, ni pour la force & la véhémence des passions. On peut consulter ces endroits, qui me dispensent d'apporter ici de nouvelles preuves de ce que j'avance ; & je crois que l'on conviendra avec moi qu'on ne trouve rien de plus beau ni de plus éloquent dans toute l'antiquité Grecque.

Nous verrons bientôt que l'Eloquence Latine n'a pas eu le même avantage. Depuis, qu'après avoir jetté un éclat extraordinaire pendant quelques années, elle eut commencé à déchoir, elle s'affoiblit toujours de plus en plus par des déclins assez promts, & tomba enfin dans une corruption dont elle ne s'est jamais relevée. C'est ce que je dois montrer dans l'Art. suivant.

ARTICLE SECOND.

DES ORATEURS LATINS.

Rome, occupée d'abord à s'affermir dans son premier établissement, puis à s'étendre de jour en jour dans les contrées voisines, & enfin à porter au loin ses conquêtes, donna pendant plusieurs siécles tous ses soins & toute son application aux exercices militaires, & demeura pendant tout ce tems-là sans goût pour les arts & pour les sciences en général, & en particulier pour l'éloquence, dont elle n'avoit encore presque aucune idée. Ce ne fut qu'après * avoir domté les peuples les plus puissans, & s'être affermie dans un tranquille repos, que le commerce qu'elle eut avec les Grecs commença à la tirer de cette grossiereté & de cette espece de barbarie par rapport aux

* Postea quàm imperio omnium gentium constituto, diuturnitas pacis otium confirmavit, nemo ferè laudis cupidus adolescens non sibi ad dicendum studio omni enitendum putavit. *Lib.* 1. *de Orat. n.* 14.

exercices de l'esprit ; & que la Jeunesse Romaine, sortie comme d'un profond sommeil, & devenue sensible à une nouvelle espece de gloire inconnue à ses ancêtres, commença à ouvrir les yeux, & à prendre du goût pour l'éloquence.

Pour donner quelque idée des premiers commencemens de l'éloquence dans Rome, de ses progrès, de sa perfection, & de sa décadence, je partagerai en quatre âges les Orateurs Romains : mais je ne m'arrêterai qu'à ceux qui sont les plus connus ou par leur réputation, ou par leurs Ouvrages.

§. I. *Premier âge des Orateurs Romains.*

LES ROMAINS à l'abri de la paix, amie des sciences, & mere du loisir, firent d'abord par eux-mêmes quelques efforts pour acquérir le talent de la parole. Mais, * comme ils ignoroient absolument la route qu'il falloit tenir pour y arriver, & qu'ils n'avoient d'autre guide que leur propre esprit & leurs propres réflexions, ils n'avançoient pas beaucoup. Il fallut que la Grece vaincue vînt au secours de ses vainqueurs. Quand on eut entendu parler à Rome les

* Ac primò quidem totius rationis ignari, qui neque exercitationis ullam viam, neque aliquod præceptum artis esse arbitrarentur, tantum, quantum ingenio & cogitatione poterant, consequebantur. Pòst autem, auditis oratoribus Græcis, cognitisque eorum literis, adhibitisque Doctoribus, incredibili quodam nostri homines dicendi studio flagraverunt. *Lib.* 1 *de Orat. n.* 14.

Rhéteurs Grecs, qu'on eut pris leurs leçons, & qu'on se fut formé dans la lecture de leurs Livres, la Jeunesse Romaine conçut une ardeur incroyable pour l'Eloquence. Nous avons vu ailleurs quelles difficultés elle trouva à sa premiere entrée à Rome, & quelles traverses il lui fallut essuier pour s'y établir. Mais c'est le propre de l'Eloquence de vaincre les obstacles & de forcer les barrieres qu'on lui oppose. Elle prit le dessus à Rome malgré les efforts de Caton, qui, grand Orateur lui-même, ne vouloit pas néanmoins qu'on se livrât trop aux Arts des Grecs; & elle y devint en peu de tems l'étude dominante. Les plus grands hommes dans la suite, comme Scipion & Lélius, avoient toujours auprès d'eux d'habiles Grecs, dont ils se faisoient gloire de prendre les leçons.

Hist. Anc. T. XI. part. 1.

Lib. 2. de Orat. n. 155.

Pour venir aux Orateurs du premier âge, les plus connus sont Caton le Censeur, les Gracques, Scipion l'Emilien, Lélius. Ils avoient un excellent naturel, un merveilleux fond d'esprit, beaucoup d'ordre dans leurs discours, de force dans les preuves, de solidité dans les pensées, d'énergie dans les expressions : mais nul art, nulle délicatesse, nulle grace, nul soin de l'arrangement des mots, nulle connoissance du nombre & de l'harmonie du discours.

CATON avoit composé un nombre infini de harangues. On en comptoit du

Cic. in Brut. n. 65.

tems de Cicéron plus de cent cinquante : mais elles n'étoient point lues. Il * prétend néanmoins qu'il ne manquoit aux traits de ſon éloquence qu'une certaine fleur de ſtile, & une vivacité de couleurs qui n'étoient point encore alors en uſage.

LES GRACQUES ſe diſtinguoient auſſi par une éloquence mâle & robuſte, mais dénuée d'ornemens. Cicéron nous a conſervé quelques lignes d'un diſcours que tint le jeune Gracchus après la mort de ſon frere, qui ſont très-vives & très-touchantes, & que lui-même a imitées dans la péroraiſon de ſon plaidoyer pour Muréna. *Quò me miſer conferam? quò vertam? In Capitolium-ne? at fratris ſanguine redundat. An domum? matrem-ne ut miſeram lamentantemque videam, & abjectam?* « Où irai-je? de quel côté me tournerai-» je, malheureux que je ſuis? Sera-ce vers » le Capitole? mais il eſt encore teint du » ſang de mon frere. Retournerai-je dans » ma maiſon? Quoi! pour y voir une mere » affligée, dans la derniere déſolation, & » baignée dans ſes pleurs »? Si le reſte du diſcours reſſembloit à ce peu de lignes, il ne le céderoit en rien à ceux de Cicéron. En ** les prononçant, tout parloit en lui,

Lib. 3. de Orat. n. 215.

* Intelliges nihil illius lineamentis, niſi eorum pigmentorum, quæ inventa nondum erant, florem & colorem defuiſſe. *Brut. n.* 298.

** Quæ ſic ab illo acta eſſe conſtabat oculis, voce,

les yeux, la voix, le geste, de sorte que ses ennemis mêmes ne purent retenir leurs larmes. Aulu-Gelle nous a conservé deux fragmens de discours de C. Gracchus, qui ne sont point du goût de celui que cite Cicéron. Ils sont élégans, mais froids, quoique dans une matiere grave & touchante. C'est le même Gracchus qui avoit toujours derriere lui un domestique, qui, avec sa flûte, l'avertissoit quand il devoit hausser ou baisser le ton de sa voix.

Lib. 10. c. 3.

Quintilien oppose souvent le stile du siécle dont nous parlons, à celui du tems où lui-même vivoit; & il donne à cette occasion un excellent précepte. « Les * jeunes gens, dit-il, ont deux grands défauts » à éviter. Le premier seroit, si quelque » admirateur outré des Anciens leur don» noit pour lecture & pour modeles les » harangues de Caton, des Gracques, & » d'autres pareils Auteurs: car ce seroit le

gestu, inimici ut lacrymas tenere non possent. *Ibid.*

* Duo genera maximè cavenda pueris puto, unum, ne quis eos antiquitatis nimius admirator in Gracchorum Catonisque & aliorum similium lectione durescere velit: fient enim horridi atque jejuni.... Alterum, quod huic diversum est, ne recentis hujus lasciviæ flosculis capti, voluptate quadam prava delinientur, ut prædulce illud genus & puerilibus ingeniis hoc gratius, quo propius est, adament. Firmis autem judiciis jamque extra periculum positis, suaserim & antiquos legere, ex quibus si assumatur solida ac virilis ingenii vis, deterso rudis seculi squalore, tum noster hic cultus clariùs enitescet; & novos, quibus & ipsis multa virtus adest. *Quintil. lib. 2. cap. 6.*

» moyen de leur faire prendre un ſtile ſec,
» dur, âpre, hériſſé. Un autre défaut tout
» contraire ſeroit qu'éblouis par la parure
» brillante du ſtile mou & efféminé qui
» eſt devenu à la mode, ils ſe laiſſaſſent
» gâter le goût par cette éloquence dou-
» cereuſe & fleurie, d'autant plus dange-
» reuſe pour eux, qu'elle a plus de rapport
» à leur caractere & à leur âge. Quand ils
» auront le jugement formé & ſûr, je les
» exhorterai, dit Quintilien, à lire les An-
» ciens, dont l'éloquence mâle & vigou-
» reuſe, lorſqu'on en aura ſéparé la ru-
» deſſe du ſiecle groſſier où ils vivoient,
» ſervira à ſoutenir, & même à relever les
» beautés & les ornemens de la nôtre. Je
» leur conſeillerai auſſi de lire beaucoup
» les modernes, qui ont d'excellentes par-
» ties, & qui peuvent leur être d'une
» grande utilité ».

J'ai cru que ce morceau de Quintilien étoit fort propre à faire connoître le ſtile du tems dont il s'agit ici : outre qu'il renferme un avis bien ſenſé, & dont nos jeunes gens auſſi pourront profiter.

Je ne m'arrêterai point ſur le caractere de l'éloquence de Scipion & de Lélius. Je ſuis perſuadé, que, quoiqu'elle ſe reſſentît du ſiecle où ils vivoient, elle étoit beaucoup éloignée de la dureté de celle de Caton & des Gracques. Je rapporterai ſeulement ici un fait bien honorable pour Lé-

lius, & qui montre jusqu'où il portoit la candeur & la bonne foi. Il avoit été chargé d'une cause très-importante. Il la plaida avec beaucoup d'éloquence. Les Juges cependant ne crurent point que la cause fût en état d'être jugée, & la renvoyerent à une autre audience. Il la travailla de nouveau, & la plaida une seconde fois. Elle eut le même sort qu'auparavant. Alors Lélius n'hésita point, & força ses parties à remettre leur cause entre les mains de Galba, célébre Orateur de ce tems-là, qui avoit plus de véhémence & de pathétique que lui. Il eut beaucoup de peine à s'en charger, & au premier plaidoyer, il la gagna tout d'une voix. « On savoit pour lors, dit Cicéron, » rendre justice au mérite d'autrui, même à » son propre préjudice ». *Erat omnino tum mos, ut in reliquis rebus melior, sic in hoc ipso humanior : ut faciles essent in suum cuique tribuendo.*

Brut. n. 85. 88.

§. II. *Second âge des Orateurs Romains.*

Je placerai dans ce second âge quatre Orateurs : Antoine & Crassus, qui étoient plus âgés ; Cotta & Sulpitius, qui étoient plus jeunes. On ne les connoît guère que par ce que Cicéron nous en apprend dans ses livres de rhétorique. Il * remarque

* Quod idcirco posui, ut dicendi latinè prima maturitas in qua ætate extitisset, posset animadverti. *Cic. in Brut. n.* 161.

Ego sic existimo.... in his

que ce fut ſous les deux premiers que l'éloquence latine, parvenue à une ſorte de maturité, commença à pouvoir entrer en lice avec celle des Grecs.

ANTOINE, dans le voyage qu'il fit pour aller en Cilicie en qualité de Proconſul, s'arrêta quelque tems à Athénes & dans l'île de Rhodes ſous différens prétextes, mais en effet pour avoir occaſion de converſer avec les plus habiles maîtres de rhétorique, & pour ſe perfectionner dans l'éloquence par leurs avis. Il affecta pourtant toujours dans la ſuite de paroître ignorer ce que les Grecs enſeignoient ſur l'art de parler, eſpérant par ce moyen rendre ſon éloquence moins ſuſpecte. En * effet il paſſoit communément dans l'eſprit de ſes auditeurs pour venir au barreau plaider ſes cauſes preſque ſans préparation. Mais, dans la vérité, il étoit tellement préparé, que ſouvent les Juges ne l'étoient pas aſſez pour ſe défier de lui. Rien de ce qui pouvoit ſervir à ſa cauſe ne lui échappoit. Il ſavoit placer chaque preuve dans l'endroit où elle faiſoit plus d'impreſſion Il étoit moins attentif à la délicateſſe & à

Lib. 1. *de Orat. n.* 82.
Lib. 2. *de Orat. n.* 3.

Ibid. n. 153.

primùm cum Græcorum gloria Latinæ dicendi copiam æquatam. *Ibid. n.* 138.

* Erat memoria ſumma, nulla meditationis ſuſpicio. Imparatus ſemper aggredi ad dicendum videbatur: ſed ita erat paratus, ut Judices, illo dicente, nonnunquam viderentur non ſatis parati ad cavendum fuiſſe. *Brut. n.* 139.

l'élégance des mots, qu'à leur force & à leur énergie. Il ne paroiſſoit occupé que des choſes mêmes, & du raiſonnement. Il avoit toutes les grandes parties d'un orateur, & il les ſoutenoit merveilleuſement par la force & la dignité de ſa prononciation.

Lib. 2. de Orat. n. 19, 203.

Il trace lui-même, dans le ſecond livre de l'orateur, le plan d'une harangue qu'il prononça en faveur de Norbanus, pourſuivi, & à juſte titre, comme auteur de ſédition : cauſe, comme on le ſent bien, très-difficile & très-délicate. Il la traita avec un art, une force, une éloquence, qui arracherent le coupable à la ſévérité des Juges; & il avoue lui-même qu'il gagna ſa cauſe, moins par l'évidence des raiſons, que par la force des paſſions qu'il ſut employer à propos. *Ita magis affectis animis Judicum, quàm doctis, tua, Sulpiti, eſt à nobis tum accuſatio victa.* Et cependant Sulpitius, Avocat de l'autre partie, avoit laiſſé les Juges parfaitement convaincus de la juſtice de ſa cauſe, & enflammés de colere contre Norbanus: *Cùm tibi ego, non judicium, ſed incendium tradidiſſem.* Rien n'eſt plus propre à former de jeunes Avocats, que le plan de cette harangue : mais ils ne doivent pas imiter l'uſage qu'Antoine fit pour lors de ſes talens, pour arracher un coupable à la peine qui lui étoit due.

CRASSUS étoit le ſeul qu'on pût mettre en parallele avec Antoine, & quelques-uns même le lui préféroient. Il n'avoit que trois ans moins que lui. Son * caractere propre étoit un air de gravité & de dignité, qu'il ſavoit tempérer par une douceur inſinuante, par une grande délicateſſe & même par une fine raillerie, mais ſans jamais ſortir de la décence qui convient à un Orateur. Il avoit une expreſſion pure, exacte, élégante, mais ſans affectation. Il s'expliquoit avec une merveilleuſe netteté, & relevoit la beauté de ſon diſcours par la force des preuves, & par l'agrément des ſimilitudes.

Brut. n. 143.

Lorſque Craſſus avoit affaire à des perſonnes de mérite & de réputation, il avoit grand ſoin de les ménager, & les railleries qu'il emploioit à leur égard n'avoient rien de piquant, ni d'injurieux : *in quo genere nulli aculei contumeliarum inerant.* Modération ** rare dans ceux qui ſe piquent de plaiſanterie, & qui ont bien de la peine à retenir un bon mot qui leur vient ſur le champ, & qui, ſelon eux, leur feroit honneur. Mais il en uſoit autrement à l'égard

* Erat ſumma gravitas : erat cum gravitate junctus facetiarum & urbanitatis oratorius non ſcurrilis lepos. Latinè loquendi accurata & ſine moleſtiâ diligens elegantia. *&c.*

** Quod eſt hominibus facetis & dicacibus difficillimum, habere hominum rationem & temporum, & ea quæ occurrant, cùm ſalſiſſimè dici poſſunt, tenere. 2. *de Orat. n.* 221.

de ceux qui donnoient prise sur eux par leur mauvaise conduite. Un Brutus, dont je vais parler, étoit de ce genre. Il faisoit le métier d'accusateur pour profiter des récompenses qu'accordoient les loix à ceux qui faisoient condamner un criminel : métier, qui étoit regardé à Rome comme peu digne d'un homme de condition & de probité, quoique l'on y approuvât fort qu'un jeune homme se fît connoître en accusant quelque personnage important. Ce même Brutus étoit décrié généralement comme un dissipateur qui avoit perdu tout son bien en débauches. Plaidant un jour contre Crassus, il fit lire deux plaidoiers de cet Orateur, dans lesquels il se contredisoit manifestement. Crassus piqué sut bien lui rendre la pareille. Il fit lire à son tour trois Dialogues du pere de Brutus, dans chacun desquels, selon une coutume assez ordinaire, il étoit fait mention au commencement, de la maison de Campagne où l'on supposoit que la conversation s'étoit tenue ; & après avoir bien constaté par cette lecture le nom & la réalité des trois Terres que son pere lui avoit laissées, il lui demanda, avec d'amers reproches, ce qu'elles étoient devenues.

Une * occasion fortuite donna lieu à

* Quis est qui non fateatur, hoc lepore atque iis facetiis non minùs refutatum esse Brutum, quàm illis tragœdiis quas egit idem, cùm causu in eadem causa cum

Crassus

Craſſus de le traiter encore dans la même cauſe avec tout une autre force & tout une autre vivacité, & de joindre l'invective amere à la plaiſanterie. Pendant qu'ils plaidoient, paſſa dans la place publique, où l'on ſait que ſe plaidoient les grandes cauſes, le convoi d'une dame Romaine, à la tête duquel, ſelon la cérémonie des funérailles uſitée à Rome, on portoit les images de ſes ancêtres : elle étoit de la famille des Junius dont les Brutus étoient une branche. A ce ſpectacle inopiné, Craſſus tranſporté comme par un ſubit enthouſiaſme, jettant de vifs regards ſur Brutus, avec un geſte & un ton de voix animé : « Que faites-vous ici, lui dit-il? Quelle » nouvelle voulez-vous que cette Dame

funere efferretur anus Junia? Proh dii immortales! Quæ fuit illa, quanta vis, quàm inexpectata, quàm repentina, cùm, conjectis oculis, geſtu omni imminente, ſumma gravitate & celeritate verborum : *Brute, quid ſedes? Quid illam anum patri nunciare vis tuo? Quid illis omnibus, quorum imagines duci vides? quid Lucio Bruto, qui hunc populum dominatu regio liberavit? Quid te facere? Cui rei, cui gloriæ, cui virtuti ſtudere? Patrimonio ne augendo? At id non eſt nobilitatis. Sed fac eſſe. Nihil ſupereſt : libidines totum diſſipaverunt. An juri civili? Eſt paternum Sed &c. An rei militari, qui nunquam caſtra videris? An eloquentiæ, quæ nulla eſt in te, & quidquid eſt vocis ac linguæ, omne id iſtum turpiſſimum calumniæ queſtum contuliſti? Tu lucem aſpicere audes? Tu hos intueri? Tu in foro, tu in urbe, tu in civium eſſe conſpectu? Tu illam mortuam, tu imagines ipſas non perhorreſcis : quibus non modò imitandis, ſed ne collocandis quidem tibi ullum locum reliquiſti?* Lib. 2. de Orat. n. 223-226.

» porte à votre pere, à ces grands hommes,
» dont vous voyez qu'on porte ici les images, à tous vos autres ancêtres, & en
» particulier à Junius Brutus, qui a délivré ce peuple de la domination des
» rois ? De quelle action, de quelle ſorte
» de gloire, de quel genre de mérite leur
» dira-t-elle que vous vous piquez ? Eſt-ce
» du ſoin d'augmenter votre patrimoine ?
» Cela conviendroit peu à votre naiſſance ;
» mais ſuppoſons que cela n'y dérogeât
» point : vos débauches l'ont entiérement
» abſorbé. Eſt-ce de l'étude du droit civil ? Le nom de votre pere devroit vous
» y porter : mais vous en ignorez jusqu'aux
» principes les plus communs. Eſt-ce de la
» ſcience militaire, vous qui n'avez jamais
» vu ni camp ni armée ? Enfin eſt-ce de l'éloquence, dont vous n'avez aucun trait ?
» & ce qu'on peut remarquer en vous de
» volubilité de langue & de force de poumons, vous ne l'employez ici qu'à exercer par vos calomnies un honteux &
» ſordide commerce d'avarice. Quoi ! vous
» oſez encore ſoutenir la lumiere du jour,
» enviſager ces Juges, & paroître, ſoit
» dans le barreau, ſoit dans la ville, en
» préſence de vos concitoyens ? Quoi ! vous
» n'êtes pas couvert de honte & ſaiſi de
» tremblement à la vue du convoi de cette
» illuſtre dame, & de tant de reſpectables
» images, dont vous déshonorez la gloire

» par votre indigne conduite » ? Un ſeul morceau comme celui-ci doit faire connoître ce qu'il faut juger de la qualité & du mérite de l'éloquence de Craſſus.

Il joignoit à ce rare talent une grande connoiſſance du droit : en quoi pourtant Scévola l'emportoit de beaucoup ſur lui. C'étoit le plus habile Juriſconſulte de ſon ſiécle, & en même tems un des plus célébres Orateurs. Ils * étoient tous deux à peu près du même âge, avoient paſſé par les mêmes dignités, étoient appliqués aux mêmes fonctions & aux mêmes études. Cette reſſemblance mutuelle, & cette ſorte d'égalité, loin d'exciter entr'eux le moindre ſentiment, le moindre nuage de jalouſie, comme il arrive ſouvent, & d'altérer le moins du monde leur amitié, ne ſervoit qu'à en ſerrer les nœuds de plus près, & à la rendre plus parfaite.

Je ne dirai qu'un mot de deux jeunes Orateurs qui brilloient déjà beaucoup dans le barreau, Cotta & Sulpitius. Le caractere de leur éloquence étoit tout différent.

COTTA **, du côté de l'invention,

* Illud gaudeo, quòd & æqualitas veſtra, & pares honorum gradus, & artium ſtudiorumque quaſi finitima vicinitas, tantum abeſt ab obtrectatione invidiæ, quæ ſolet lacerare pleroſque, uti ea non modò non exulcerare veſtram gratiam, ſed etiam conciliare videatur. *Brut. n.* 156.

** Inveniebat igitur acutè Cotta, dicebat purè ac ſolutè : & ut ad infirmitatem

avoit de la pénétration & de la justesse d'esprit. son élocution étoit pure & coulante. Comme la foiblesse de sa poitrine l'obligeoit d'éviter toute contention de voix, il avoit soin aussi de régler sur ce peu de force son stile & sa maniere de composer. Tout étoit juste, exact, & de bon goût dans son discours. Mais ce qui étoit le plus admirable en lui, c'est que ne pouvant presque faire usage du stile véhément & impétueux, & se trouvant hors d'état par conséquent d'entraîner les Juges par la force de son discours, il savoit pourtant les manier avec tant d'adresse & d'habileté, qu'il produisit sur leur esprit le même effet par son éloquence douce & tranquille, que Sulpitius par les traits vifs & enflammés de la sienne.

SULPITIUS *, au contraire, avoit le

laterum perscienter contentionem omnem remiserat, sic ad virium imbecillitatem dicendi accommodabat genus. Nihil erat in ejus oratione nisi sincerum, nihil nisi siccum, atque sanum: illudque maximum, quòd, cùm contentione orationis flectere animos Judicum vix posset, nec omnino eo genere diceret, tractando tamen impellebat, ut idem facerent à se commoti, quod à Sulpitio concitati. *Brut.* n. 202.

* Fuit enim Sulpitius vel maxime omnium, quos quidem ego audiverim, grandis, &, ut ita dicam, tragicus orator. Vox cùm magna, tum suavis & splendida: gestus & motus corporis ita venustus, ut tamen ad forum non ad scenam institutus videretur. Incitata & volubilis, nec ea redundans tamen, nec circumfluens oratio. Crassum hic volebat imitari, Cotta malebat Antonium. Sed ab hoc vis aberat Antonii, Crassi ab illo lepos. *Ibid.* n. 203.

ſtile grand, véhément, & pour ainſi dire tragique ; la voix douce, forte, éclatante ; le geſte & le mouvement du corps extrêmement agréable & gracieux ; mais d'un agrément & d'une grace qui convenoit au barreau, non au théâtre. Son diſcours étoit abondant & rapide, mais ſans paſſer les juſtes bornes, & ſans ſe répandre en ſuperfluités. Sulpitius prenoit pour modele Craſſus, Antoine plaiſoit davantage à Cotta. Mais ni ce dernier n'avoit la force d'Antoine, ni l'autre l'agrément de Craſſus.

L'exemple de Sulpitius & de Cotta montre que deux Orateurs peuvent être excellens ſans ſe reſſembler ; & que l'important eſt de bien diſcerner à quoi la nature nous porte, & de la prendre pour guide. Ceux-ci eurent le bonheur de trouver dans Antoine & dans Craſſus deux maîtres habiles, & deux guides pleins d'amitié, qui leur donnerent tous leurs ſoins, & ſe firent un plaiſir de les former à l'éloquence.

Il y eut une différence remarquable entre le ſort de Cotta & celui de Sulpitius. Celui-ci périt jeune, au lieu que Cotta vécut juſqu'à un âge avancé, devint Conſul, & plaida avec Hortenſius, qui étoit néanmoins beaucoup plus jeune que lui.

§. III. *Troiſieme âge des Orateurs Romains.*

C'eſt ici le beau ſiecle de l'éloquence,

qui fut de peu de durée, mais qui jetta un grand éclat, & qui égala presque Rome à Athénes. Il porta un grand nombre de bons Orateurs, Hortensius, César qui auroit été un Orateur du premier ordre, s'il se fût attaché au barreau; Brutus, Messala, & plusieurs autres, qui tous se sont fait un grand nom chez les Romains, quoique leurs discours ne soient point arrivés jusqu'à nous. Mais Cicéron efface la gloire de tous les autres, & peut être proposé parmi les Romains, comme le modele le plus parfait d'éloquence qui ait encore paru. Qu'il me soit permis de renvoyer mes lecteurs à l'endroit du Traité des Etudes, où je me suis fort étendu sur ce qui regarde Cicéron, & le caractere de son éloquence, dont, par cette raison, il me reste peu de chose à dire.

Tome II.

Il apporta en naissant un génie heureux, que son pere prit soin de cultiver d'une maniere particuliere, sous la direction de Crassus, qui présidoit à ses études, & qui en régloit le plan. Il prit les leçons des plus habiles maîtres qui fussent alors à Rome, & ensuite passa dans la Gréce & dans l'Asie Mineure, pour y puiser dans les sources mêmes les préceptes de l'Art Oratoire.

Lib. 2. de Orat. n. 2.

Son * frere Quintus croyoit que la natu-

* Soles nonnunquam hac de re à me in disputationibus nostris dissentire, quòd ego eruditissimorum hominum artibus eloquentiam contineri statuam; tu au-

re ſeule, aidée & ſoutenue par un fréquent exercice, ſuffiſoit pour former l'Orateur. Cicéron penſoit bien autrement, & étoit perſuadé que le talent de la parole ne pouvoit s'acquérir que par une vaſte étendue de connoiſſances. Auſſi, perſuadé que ſans une étude opiniâtre, & ſans une ardeur qui allât preſque juſqu'à la paſſion, on ne pouvoit rien faire de grand, il ſe donna tout entier au travail. On en vit bientôt les fruits, & dès qu'il parut au barreau, il s'attira un applaudiſſement général.

Il avoit un eſprit fécond, vif, brillant; une imagination riche & pleine de vivacité; un ſtile orné, abondant, étendu; ce qui n'eſt pas un défaut dans un jeune Avocat. On ſait que Cicéron, devenu maître de l'art, & en donnant des régles, veut qu'il paroiſſe dans les jeunes gens de la fécondité & de l'abondance : *Volo ſe efferat in adoleſcente fœcunditas.* Quintilien * recommande ſouvent & fortement aux maîtres de ne point attendre ni exiger de leurs diſciples un diſcours déjà formé & parfait. Il aime mieux un travail hardi, qui s'égaye & faſſe des efforts, & qui paſſe les bornes

Lib. 2. de Orat. n. 88.

tem illam ab elegantia doctrinæ ſegregandam putes, & in quodam ingenii atque exercitationis genere ponendam. *Lib. 1. Orat. n. 5.*

* In pueris oratio perfecta nec exigi nec ſperari poteſt : melior autem eſt indoles læta generoſique conatus & vel plura concipiens interim ſpiritus... Facile remedium eſt ubertatis, ſterilia nullo labore vincuntur. *Quintil. lib. 2. cap. 4.*

d'une exacte justesse. On corrige facilement l'abondance, mais il n'y a point de remède contre la stérilité.

In Orat. n. 107. 108.

Cicéron lui-même cite un exemple de ce stile trop abondant & trop fleuri, tiré de son plaidoyer pour Roscius d'Amérie, accusé d'avoir fait mourir son pere. Dans un grand lieu commun sur le parricide, après avoir décrit le supplice établi par les loix romaines contre ceux qui en étoient convaincus, lequel consistoit à les mettre dans un sac bien fermé & bien cousu, & à les jetter dans la mer, il ajoute la réflexion suivante, pour faire sentir l'énormité du crime par la singularité du supplice, dont le choix semble avoir eu pour but d'ôter l'usage de toute la nature à un ingrat, qui a été assez dénaturé pour ôter la vie à son pere. *Quid est tam commune quàm spiritus vivis, terra mortuis, mare fluctuantibus, littus ejectis? Ita vivunt, dum possunt, ut ducere animam de cœlo non queant: ita moriuntur, ut eorum ossa terra non tangat: ita jactantur fluctibus, ut nunquam abluantur: ita postremò ejiciuntur, ut ne ad saxa quidem mortui conquiescant, &c.* « Qu'y a-t-il d'un usage » si commun que la respiration aux vivans, » la terre aux morts, l'eau à ceux qui sont » portés sur la mer, le rivage à ceux qui » sont poussés par les flots? Par l'invention

Pro Rosc. Amer. n. 70.

» de ce supplice, ces malheureux, pendant
» le peu de tems qu'ils peuvent conserver
» la vie, vivent sans pouvoir respirer l'air;
» ils meurent, sans que leurs os puissent
» toucher la terre : ils sont portés sur les
» eaux, sans pouvoir en être lavés : enfin
» ils sont poussés sur les rivages & sur les
» rochers, sans pouvoir y trouver de repos,
» même après leur mort ».

Tout * l'endroit du supplice des parricides, & sur-tout celui que je viens de citer, fut reçu avec des applaudissemens extraordinaires. Mais Cicéron, quelques tems après, commença à sentir que ce lieu commun sentoit trop le jeune homme, (il avoit pour lors vingt-sept ans) & que s'il avoit été applaudi, c'étoit moins par la beauté réelle de cet endroit, que par l'espérance & l'attente qu'il montroit pour l'avenir. En effet ce morceau n'a qu'un brillant peu solide, qui peut éblouir dans le premier moment, mais qui ne peut soutenir un examen un peu sérieux. Les pensées y sont peu naturelles & outrées, & l'on y voit une recherche affectée d'antithèses & d'oppositions.

Cicéron changea bientôt de goût, & après le voyage qu'il fit à Athénes & dans

In Brut. 316.

* Quantis illa clamoribus adolescentuli diximus de supplicio parricidarum ! quæ nequaquam satis defervuisse pòst aliquanto sentire cœpimus. Sunt enim omnia sicut adolescentis, non tam re & maturitate, quàm spe & expectatione laudari.

l'Aſie Mineure, où tout célébre Avocat qu'il étoit, il ſe rendit le diſciple des ſavans rhéteurs qui y enſeignoient, il revint à Rome preſque tout changé & tout autre. Molon * le Rhodien ſur-tout lui rendit de grands ſervices en lui apprenant à retrancher de cette ſuperfluité & de cette abondance qui étoit l'effet de l'ardeur & de la vivacité de l'âge, & en l'accoutumant à ſerrer davantage ſon ſtile, à le retenir dans de juſtes bornes, & à lui donner plus de poids & de maturité.

L'émulation qu'exciterent en lui les grands ſuccès d'Hortenſius ſon ami, mais ſon rival, lui ſervit infiniment. J'en ai parlé ailleurs avec beaucoup d'étendue. Il ſemble que depuis ce tems-là il forma le deſſein d'enlever à la Grece, ou du moins de lui diſputer la gloire de l'éloquence. Il en embraſſa courageuſement toutes les parties, & n'en négligea aucune. Le ſtile ſimple, le ſtile orné, le ſtile ſublime, lui devinrent également familiers; & l'on trouve des modeles achevés de ces trois genres dans ſes harangues. Il ** en déſigne lui-

Traité des Études, Tome II.

* Molo dedit operam, ſi modò id conſequi potuit, ut nimis redundantes nos & ſuperfluentes juvenili quadamdicendi impunitate reprimeret, & quaſi extra ripas diffluentes coerceret. Ita recepi me, biennio pòſt non modò exercitatior, ſed propè mutatus.

** Nulla eſt ullo in genere laus oratoris, cujus in noſtris orationibus non ſit aliqua, ſi non perfectio, at conatus tamen atque adumbratio. Non aſſequimur, ac

même plusieurs endroits dans son traité *de l'Orateur*, où il avoit employé ces divers genres d'écrire, & il avoue ingénûment qu'il croit, sinon en avoir atteint la perfection, du moins avoir essaié d'y réussir, & en avoir approché. Personne n'a mieux connu que lui le cœur de l'homme, ni mieux réussi à en mouvoir les ressorts, soit * par les passions douces & tendres, dont l'insinuation est le propre effet; soit par celles qui employent les grandes figures, les grands mouvemens, & qui mettent en œuvre tout ce que l'éloquence a de plus fort & de plus touchant. On n'a qu'à lire ses péroraisons. Quand on ** partageoit les plaidoyers, on lui laissoit toujours cette derniere partie, & il y réussissoit particuliérement; non, dit-il, qu'il eût plus d'esprit que les autres, mais parce qu'il étoit plus touché & plus attendri, sans quoi son discours n'auroit point été capable de toucher & d'attendrir les Juges.

Ce *** fut ce rare mêlange & cet heureux

quid deceat, videmus. *Orat. n.* 103.

* Hujus eloquentiæ est tractare animos, hujus omni modo permovere. Hæc modò perstringit, modò irrepit in sensus : inserit novas opiniones, evellit insitas. *Orat. n.* 97.

** Si plures dicebamus, perorationem mihi tamen omnes relinquebant : in quo ut viderer excellere, non ingenio sed dolore assequebar.... nec unquam is qui audiret incenderetur, nisi ardens ad eum perveniret oratio. *Orat. n.* 130 & 132.

*** Jejunas hujus multiplicis & æqualiter in omnia genera fusæ orationis aures civitatis accepimus, easque

aſſortiment de toutes les différentes qualités de l'Orateur qui fut la cauſe du rapide ſuccès qu'eurent les plaidoyers de Cicéron. Il ne craint pas de dire lui même qu'on n'avoit encore rien vu ni entendu de pareil à Rome, & que ce nouveau genre d'éloquence charma les eſprits, & enleva tous les ſuffrages. Celle des Anciens, comme je l'ai déja remarqué, avoit beaucoup de ſolidité, mais étoit dénuée de tout agrément. Rome *, qui étoit encore ſans goût & ſans délicateſſe d'oreilles, les toléroit, & alloit même juſqu'à les admirer. Hortenſius avoit commencé à jetter des graces dans le diſcours. Mais, outre que content & sûr, à ce qu'il croyoit, de ſa réputation, il ſe négligea fort dans les derniers tems, les ornemens qu'il employoit conſiſtoient plus dans les mots & dans les tours, que dans les penſées, & avoient plus d'élégance que de véritable beauté.

Cicéron s'appliqua à donner à l'éloquence toutes les graces dont elle étoit ſuſceptible, mais ſans rien diminuer de la ſolidité & de la gravité du diſcours. En cela il s'écarta un peu de la route qu'avoit

nos primi, quicumque eramus & quantulumcumque dicebamus, ad hujus generis dicendi, audiendi, incredibilia ſtudia convertimus. *Orat. n* 106.

Propter exquiſitius & minimè vulgare orationis genus, animos hominum ad me dicendi novitate converteram. *Brut. n.* 321.

* Erant, nondum tritis hominum auribus & erudita civitate, tolerabiles. *Brut. n.* 124.

tenue Démosthéne, lequel, uniquement attentif aux choses mêmes, & nullement à sa propre réputation, va droit au but, & néglige tout ce qui ne seroit que pour l'ornement. Notre * Orateur crut devoir accorder quelque chose au goût de son tems, & à la délicatesse des Romains, qui demandoient un discours plus agréable & plus orné. Il ne perdoit jamais de vue l'utilité de sa partie, mais il songeoit aussi à plaire à ses juges; & il disoit qu'en cela même il servoit utilement sa partie, ce qui étoit vrai : car dès-là que son discours étoit agréable, il étoit aussi plus persuasif. Cet ** agrément de stile, répandu dans les harangues de Cicéron, faisoit que ce qu'il arrachoit par force, il sembloit l'obtenir par douceur; & que les Juges qu'il entraînoit par une véhémence impérieuse, croyoient le suivre simplement & de leur plein gré.

Il enrichit encore l'éloquence latine d'un autre avantage, qui en releva extrê-

* Ne illis quidem nimiùm repugno qui dandum putant non nihil esse temporibus atque auribus, nitidius aliquid atque affectatius postulantibus.... Atque id fecisse M. Tullium video, ut cùm omnia utilitati, tum partem quandam delectationi daret; cùm & ipsam se rem agere diceret (agebat autem maximè) litigatoris. Nam hoc ipso proderat, quòd placebat. *Quintil. lib.* 12. *c.* 10.

** Cui tanta unquam jucunditas affuit? Ut ipsa illa quæ extorquet, impetrare eum credas, & cùm transversum vi sua Judicem ferat, tamen ille non rapi videatur, sed sequi. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

mement le mérite : j'entends l'arrangement des mots, qui contribue infiniment à la beauté du difcours. Car * les penfées les plus agréables & les plus folides, fi les termes dans lefquels elles font exprimées manquent de ftructure & de nombre, bleffent les oreilles, dont le fentiment eft d'une extrême délicateffe. Il ** y avoit près de quatre cens ans que les Grecs étoient en poffeffion de ce genre de beauté par les ouvrages merveilleux de leurs écrivains, qui avoient porté la douceur & l'harmonie de l'arrangement à fa derniere perfection. J'ai marqué au commencement de ce volume comment Cicéron avoit procuré cet avantage à fa langue.

Il en faut dire autant de toutes les parties de l'éloquence, dont *** il a donné le premier la connoiffance aux Romains, ou qu'il a du moins entiérement perfectionnées. En quoi Céfar avoit raifon de dire que Cicéron avoit rendu un grand fervice à fa patrie. Car, par fon moyen, Rome,

* Quamvis graves fuavefque fententiæ, tamen fi inconditis verbis efferuntur, offendunt aures, quarum eft judicium fuperbiffimum. *Orat.* n. 150.

** Et apud Græcos quidem jam anni prope quadringenti, cùm hoc (numerus) probatur : nos nuper agnovimus. *Orat.* n. 171.

*** Cæfar Tullium, non folùm principem atque inventorem copiæ dixit, quæ erat magna laus; fed etiam bene meritum de populi Romani nomine & dignitate. Quo enim uno vincebamur à victa Græcia, id aut ereptum illis eft, aut certè nobis cum illis communicatum. *Brut.* n. 254.

qui ne le cédoit à la Gréce que pour cette ſorte de gloire, la lui a enlevée, ou, ſi l'on veut, eſt venue à bout de la partager avec elle.

On peut donc dire avec vérité que Cicéron étoit à Rome, ce que Démoſthéne avoit été à Athénes : c'eſt-à-dire que l'un & l'autre, chacun de leur côté, ont porté l'éloquence au plus haut degré où elle ſoit jamais parvenue.

§. IV. *Quatrieme âge des Orateurs Romains.*

C'eſt le ſort ordinaire des choſes humaines, quand elles ſont parvenues à leur plus grande perfection, d'en déchoir bientôt, & d'aller toujours après en dégénérant. L'éloquence éprouva à Rome cette triſte fatalité, auſſi-bien que la Poéſie & l'Hiſtoire. Peu d'années après la mort d'Auguſte, cette région, ſi fertile en beaux ouvrages & en riches productions, ne * porta plus de ces fruits excellens qui l'avoient tant miſe en honneur; & comme ſi elle eût été frappée d'un vent brûlant, cette fleur d'urbanité Romaine, c'eſt-à-dire, cette extrême délicateſſe de goût qui régnoit dans tous les écrits, ſécha preſque tout-à-coup, & diſparut.

* Omnis fœtus repreſſus, exuſtuſque flos ſiti veteris ubertatis exaruit. *Brut. n.* 16.

Un homme, eſtimable d'ailleurs par ſes rares talens, par ſon bel eſprit, par ſes ſavans ouvrages, cauſa ce changement dans l'éloquence : on ſent bien que je veux parler de Sénéque. Une trop grande eſtime de lui-même, une ſorte de jalouſie contre les grands hommes qui avoient paru avant lui, un deſir violent de ſe diſtinguer, &, pour ainſi dire, de faire ſecte, & de marcher à la tête des autres pour leur donner le ton, lui firent quitter le chemin ordinaire, & le jetterent dans des routes nouvelles & inconnues aux anciens.

On abuſe des meilleures choſes, & l'on change les vertus mêmes en vices en les outrant, & voulant les pouſſer trop loin. Les graces, dont Cicéron avoit embelli & enrichi l'éloquence Romaine, étoient diſpenſées ſobrement & avec juſteſſe : Sénéque les prodigua ſans diſcernement & ſans meſure. Dans les écrits du premier, c'étoient des ornemens graves, mâles, majeſtueux, & propres à relever la dignité d'une reine : dans ceux du ſecond, on pourroit preſque dire que c'étoit une parure de courtiſane, qui bien loin d'ajouter un nouvel éclat à la beauté naturelle de l'éloquence, l'étouffoit à force de perles & de diamans, & la faiſoit diſparoître. Car le fond de Sénéque eſt admirable. Nul auteur ancien n'a tant de penſées que lui, ni ſi belles, ni ſi ſolides. Mais il les gâte par le tout qu'il

leur donne, par les antithéſes & les jeux de mots dont elles ſont ordinairement accompagnées, par une affectation outrée de finir preſque à chaque période par une pointe, ou par une ſorte de penſée brillante qui en approche. C'eſt ce qui a fait dire à Quintilien qu'il auroit été à ſouhaiter que Sénéque, en compoſant, eût ſuivi ſon propre génie, mais qu'il eût fait uſage du jugement d'autrui. *Velles eum ſuo ingenio dixiſſe, alieno judicio.* Ce que j'en ai remarqué ailleurs avec beaucoup d'étendue, me diſpenſe d'en dire ici davantage.

Lib. 1. c. 1.

Traité des Etudes, tome II.

PLINE LE JEUNE. L'Auteur, dont je commence à parler, eſt un des hommes de l'antiquité qui mérite le plus d'être connu. Je tracerai d'abord un plan de ſa vie, que je tirerai de ſes lettres mêmes, où l'on trouvera toutes les qualités d'un homme de probité & d'honneur, avec un caractere de bonté & de générosité le plus aimable qu'il ſoit poſſible d'imaginer. Puis je donnerai quelque idée de ſon ſtile par des extraits tirés de ſon Panégyrique de Trajan, qui eſt la ſeule piece d'éloquence de lui qui ſoit parvenue juſqu'à nous.

Abrégé de la Vie de Pline le jeune.

Pline le jeune naquit à Côme, ville d'Italie, d'une ſœur de Pline le Naturaliſte, qui l'adopta enſuite pour ſon fils.

AN. J. C. 61.

Ayant perdu ſon pere de fort bonne heure, il eut pour tuteur Virginius Rufus, l'un des plus grands hommes de ſon ſiécle, qui le regarda toujours comme ſon propre fils, & en prit un ſoin particulier. Virginius, devenu ſuſpect, & même odieux par ſes vertus aux Empereurs, eut néanmoins le bonheur de ſe ſauver de leur jalouſie & de leur haine. Il vécut quatre-vingt-trois ans, toujours heureux, toujours admiré. L'Empereur Trajan lui fit faire des obſéques magnifiques, & Corneille Tacite, Conſul, prononça l'Oraiſon funébre.

Ep. 1. lib. 2.

Pline ne fut pas moins heureux en maîtres, qu'il l'avoit été en tuteur. Nous avons vu ailleurs qu'il étudia la rhétorique ſous Quintilien, & qu'il fut de tous ſes diſciples celui qui lui fit le plus d'honneur, & qui lui marqua auſſi le plus de reconnoiſſance. Toute la ſuite de ſa vie ſera une preuve du goût qu'il avoit pris dans l'école de ce célébre Rhéteur pour les belles-lettres en tout genre. Dès l'âge de quatorze ans il compoſa une tragédie grecque. Il s'exerça depuis preſque en toutes ſortes de poéſies. C'étoient là ſes amuſemens.

Ep. 4. lib. 7.

Il crut devoir entendre auſſi Nicéte de Smyrne, célebre Rhéteur Grec, qui étoit alors à Rome.

Ep. 6. lib. 6.

Je mets au nombre de ſes maîtres Ruſticus Arulenus, qui avoit été Tribun du

Ep. 14. lib. 1.

peuple en 69, & qui faisoit profession de la philosophie stoïcienne. Son mérite & sa vertu devinrent pour lui un crime sous un Empereur qui s'en étoit déclaré l'ennemi, & lui firent perdre la vie. Il avoit pris un soin particulier de former Pline à la vertu; & celui-ci en avoit conservé une vive reconnoissance.

Domitien.

Pline fut envoyé en Syrie, où il servit pendant quelques années à la tête d'une légion. Là, tout le tems que son devoir lui laissoit libre, il le donnoit aux leçons & aux entretiens d'Euphrate, célébre Philosophe, qui crut dès-lors voir dans Pline tout ce qu'il fut dans la suite. Il fait un beau portrait de ce Philosophe. Son air *, dit-il, est sérieux, sans être chagrin. Son abord inspire le respect, sans imprimer la crainte. Son extrême politesse égale la pureté de ses mœurs. Il fait la guerre aux vices, & non pas aux hommes. Il ramene ceux qui s'égarent, & ne leur insulte point.

Ep. 10. *l.* 1.

De retour à Rome, il s'attacha plus que jamais à Pline le Naturaliste qui l'avoit adopté, en qui il eut le bonheur de trouver un pere, un maître, un modele, un guide parfait. Il recueilloit ses moindres discours, il étudioit toutes ses actions.

* Nullus horror in vultu, nulla tristitia, multum severitatis. Reverearis occursum, non reformides. Vitæ sanctitas summa, comitas par. Insectatur vitia, non homines: nec castigat errantes, sed emendat.

Son oncle, alors âgé de cinquante-six ans, fut obligé d'aller du côté de Naples, pour y commander la flote que les Romains avoient à Miséne. Pline le jeune l'y suivit, & l'y perdit par le funeste accident dont j'ai parlé ailleurs.

Destitué d'un tel appui, il n'en chercha que dans son propre mérite, & se tourna tout entier du côté des affaires publiques. Il plaida sa premiere cause à dix-neuf ans. Encore tout jeune, il parla devant les Centumvirs dans une affaire où il falloit combattre contre tout ce qu'il y avoit de plus accrédité dans Rome, sans excepter ceux que le Prince honoroit de sa faveur. C'est * cette action qui, la premiere, le fit connoître, & lui ouvrit une porte à la réputation qu'il s'acquit dans la suite. Il continua depuis avec une approbation aussi universelle que rare, dans une ville où l'on ne manquoit ni de concurrens, ni d'envieux. Il eut plus d'une fois la satisfaction de se voir l'entrée du barreau fermée par la foule des Auditeurs qui l'attendoient quand il devoit plaider. Il falloit qu'il passât au travers du tribunal des juges pour arriver à sa place. Il lui est arrivé de parler quelquefois sept heures, & d'en être seul fatigué.

Il ne plaida jamais que pour l'intérêt public, pour ses amis, ou pour ceux à qui

Ep. 8. lib. 5. — *Ep. 18. l. 1.* — *Ep. 16. l. 4.* — *Ep. 14. l. 5.*

* Illa actio mihi aures hominum, illa januam famæ patefecit.

leur mauvaiſe fortune n'en avoit point laiſſé. La plupart des autres Avocats vendoient leur miniſtere, & à la gloire, autrefois le ſeul prix d'un ſi noble emploi, ils avoient ſubſtitué un ſordide intérêt. L'Empereur Trajan, pour arrêter ce déſordre, donna un * Décret qui fit beaucoup de plaiſir & en même tems beaucoup d'honneur à Pline. « Que je ſuis content, diſoit-il, » de ne m'être pas ſeulement abſtenu de » faire aucun traité pour les cauſes dont » je me ſuis chargé, mais d'avoir toujours » refuſé toutes ſortes de préſens, & juſ» qu'à des étrennes ! Il ** eſt vrai que tout » ce qui n'a pas l'air honnête ſe doit éviter » non comme défendu, mais comme hon» teux. Il y a pourtant je ne ſais quelle » ſatisfaction à voir publiquement défen» dre ce qu'on ne s'eſt jamais permis ».

Ep. 23. lib. 6.

Ep. 23. lib. 6.

Il ſe faiſoit un plaiſir, & même un devoir d'aider de ſes avis, & de produire dans le barreau de jeunes gens de famille, & de bonne eſpérance. Il ne ſe chargeoit de certaines cauſes, qu'à condition qu'on

* *Par ce décret il étoit ordonné à tous ceux qui avoient un procès, de faire ſerment qu'ils n'avoient rien donné, rien promis, rien fait promettre à celui qui s'étoit chargé de leur cauſe. On permettoit, après le procès terminé, de donner juſqu'à la concurrence de dix mille ſeſterces. (douze cens cinquante livres.)* Ep. 21. l. 5.

** Oportet quidem quæ ſunt inhoneſta, non quaſi illicita, ſed quaſi pudenda vitare. Jucundum tamen, ſi prohiberi publicè videas, quod nunquam tibi ipſe permiſeris.

lui donneroit pour adjoint un jeune Avocat. Le * comble de sa joie étoit d'en voir, qui, en suivant ses conseils & ses traces, commençoient à se distinguer dans la plaidoyerie. De quel bon cœur, de quel fond d'amour du bien public partoient de tels sentimens!

Ep. 11. l. 6.

Ce fut par ces degrés que bientôt Pline monta jusqu'aux premieres charges de l'état. Il y porta par-tout les vertus qui l'y avoient élevé. Dès le tems de Domitien, il fut fait préteur.

Ce prince farouche, qui regardoit comme une censure de sa conduite l'innocence des mœurs, chassa de Rome & de l'Italie tous les Philosophes. Artémidore, ami de Pline, étoit de ce nombre. Il s'étoit retiré dans une maison qu'il avoit aux portes de la ville. « J'allai l'y trouver, dit Pline, dans » une conjoncture où ma visite étoit plus » remarquable & plus dangereuse. J'étois » Préteur. Il ne pouvoit qu'avec une grosse » somme acquitter les dettes qu'il avoit » contractées pour de très-nobles usages. » Quelques-uns de ses amis les plus puis» sans & les plus riches ne voulurent pas » s'appercevoir de son embarras. Moi,

Ep. 11. l. 3.

* O diem lætum, notandumque mihi candidissimo calculo! quid enim aut publicè lætius, quàm clarissimos juvenes nomen & famam ex studiis petere; aut mihi optatius, quàm me ad recta tendentibus quasi exemplar esse propositum?

» j'empruntai la ſomme, & je lui en fis » don. J'avois pourtant alors ſujet de » trembler pour moi-même. On venoit de » faire mourir ou d'envoyer en exil ſept » de mes amis. Les morts étoient Sénécion, » Ruſticus, Helvidius : les exilés, Mauri- » cus, Gratilla, Arria, Fannia. La * fou- » dre tombée autour de moi tant de fois, » & encore fumante, ſembloit me préſager » évidemment un ſemblable ſort. Mais il » s'en faut bien que je croye avoir pour » cela mérité toute la gloire que me donne » Artémidore. Je n'ai fait qu'éviter l'in- » famie ». Où trouve-t-on de pareils amis, & de pareils ſentimens ?

J'admire le bonheur de Pline, d'avoir échappé, homme de bien comme il l'étoit, à la cruauté de Domitien. Je ſouhaiterois bien qu'il eût cette obligation à Quintilien ſon maître & ſon ami, qui ſans doute avoit beaucoup de crédit auprès de l'Empereur, depuis ſur-tout qu'il l'avoit chargé de l'éducation des petits-fils de ſa ſœur. L'hiſtoire ne nous dit rien ſur ce ſujet : elle nous apprend ſeulement qu'on trouva une accuſation toute prête contre Pline parmi les papiers de Domitien.

Ep. 5. lib. 1. AN. J.C. 96.

La mort ſanglante de cet Empereur, qui eut pour ſucceſſeur Nerva, rendit la tran-

* Tot circa me jactis fulminibus quaſi ambuſtus, mihi quoque impendere idem exitium certis quibuſdam notis augurare.

quillité aux gens de bien, & fit trembler à leur tour les méchans. Un célébre délateur, nommé Régulus, non content d'avoir fomenté la perfécution faite à Rufticus Arulenus, avoit encore triomphé de fa mort en infultant à fa mémoire par des écrits injurieux & pleins d'une infolente raillerie. Jamais on ne vit un homme plus lâche & plus rampant depuis la mort de Domitien. C'eft l'ordinaire de ces ames vendues à l'iniquité, & fans honneur. Il craignit le reffentiment de Pline, l'ami déclaré de Rufticus dans tous les tems. D'ailleurs il l'avoit attaqué perfonnellement du vivant de Domitien, & dans une plaidoyerie publique au barreau, il lui avoit dreffé un piege meurtrier par une interrogation infidieufe au fujet d'un homme de bien que l'Empereur avoit exilé: laquelle expofoit Pline à un péril certain s'il eût rendu hautement témoignage à la vérité; ou l'auroit déshonoré pour toujours, s'il l'eût trahi. Ce lâche mit tout en mouvement pour prévenir la jufte vengeance de Pline, employa auprès de lui la recommandation de fes meilleurs amis, & vint enfin lui-même le trouver en perfonne, pour le prier, avec les dernieres baffeffes, de vouloir oublier le paffé. Pline ne jugea pas à propos de s'expliquer, voulant, pour prendre fon parti, attendre le retour de Mauricus, frere de Rufticus, qui n'étoit pas encore revenu

de

de ſon exil. On ne ſait pas ce que devint cette affaire.

Une autre, du même genre, lui fit beaucoup d'honneur. Auſſi tôt que Domitien eut été tué, Pline jugea, après y avoir ſérieuſement penſé, que l'occaſion étoit grande & belle de pourſuivre les ſcélérats, de venger les innocens opprimés, & d'acquérir beaucoup de gloire. Il avoit été lié d'une amitié particuliere avec Helvidius Priſcus, l'homme le plus vertueux & le plus reſpecté de ſon tems, auſſi bien qu'avec Arria & Fannia, dont la premiere étoit femme de Pœtus Thraſea, & mere de Fannia; & celle-ci femme de Priſcus. Publicius Certus Sénateur, homme fort puiſſant & fort accrédité, qui étoit déſigné Conſul pour l'année ſuivante, avoit, ſous le régne précédent, pourſuivi dans le ſénat même la mort d'Helvidius, Sénateur comme lui, & homme Conſulaire. Pline entreprit de venger ſon illuſtre ami. Arria & Fannia, qui étoient revenues d'exil, ſe joignirent à lui dans une ſi généreuſe entrepriſe. Il n'avoit jamais rien fait ſans prendre l'avis de Corellius, qu'il regardoit comme le plus ſage & le plus habile homme du ſiécle. Mais dans cette occaſion, le connoiſſant d'une prudence timide & trop circonſpecte, & * ſachant que ſur ce qu'on

Ep. 13. l. 9.

Ep. 17. l. 4.

* Expertus uſu, de eo quod deſtinaveris non eſſe conſulendos, quibus conſultis obſequi debeas.

a bien résolu de faire il ne faut point consulter les personnes dont les conseils deviennent pour nous des ordres, il ne lui fit point part de son dessein, & se contenta de le lui communiquer le jour même de l'exécution, mais sans lui demander son avis.

Le Sénat s'étant assemblé, Pline s'y rendit, & demanda permission de parler. Il commença avec beaucoup d'applaudissement: mais, dès qu'il eut tracé le premier plan de l'accusation, qu'il eut laissé entrevoir le coupable, sans pourtant le nommer encore, on s'éleva contre lui de tous côtés. Il ne fut ni ému ni troublé par tous ces cris. Un Consulaire de ses amis l'avertit tout bas, mais en termes fort pressans, qu'il s'étoit exposé avec trop de courage & trop peu de prudence, & le pressa vivement de se désister de cette accusation. Il ajouta même qu'il se rendroit par-là redoutable aux Empereurs à venir. *Tant mieux*, répondit Pline, *pourvu que ce soit aux méchans Empereurs.*

Enfin on commença à opiner. Les premiers qui parlerent, & c'étoient les plus considérables, firent l'apologie de Certus, comme si Pline l'avoit nommé, quoiqu'il n'eût point encore prononcé son nom. Presque tous les autres se déclarerent en faveur du coupable.

Le tour de Pline étant venu, il traita la matiere à fond, & répondit à tout ce qu'on

avoit avancé. Il n'eſt pas concevable avec quelle attention, avec quels applaudiſſemens, ceux mêmes qui peu auparavant s'élevoient contre lui, reçurent tout ce qu'il dit, tant fut ſubit le changement que produiſit ou l'importance de la cauſe, ou la force du diſcours, ou le courage de l'accuſateur.

L'Empereur ne jugea pas à propos d'ordonner qu'on achevât l'inſtruction du procès. Pline obtint cependant ce qu'il s'étoit propoſé. Le Collégue de Certus parvint au Conſulat, auquel il avoit été deſtiné: mais un autre fut nommé à la place de Certus.

Quel honneur pour Pline! Un ſeul homme, par l'idée qu'on a de ſon zéle pour le bien public, ramene à lui tous les ſuffrages, ſoutient l'honneur de ſon corps, & rend le courage à une compagnie auſſi auguſte qu'étoit le Sénat de Rome, mais que la terreur du régne précédent rendoit encore tremblante & preſque muette.

Je rapporterai encore deux occaſions importantes, où il fit paroître, non comme Sénateur, mais comme Avocat, & la force de ſon éloquence, & ſa juſte indignation contre les oppreſſeurs du peuple dans les provinces. Elles ſont toutes deux du même tems: je n'en ſais pas préciſément l'année.

Dans la premiere, « on vit un événe- *Ep. 11. l. 2.*
» ment fameux par le rang de la perſonne,

» falutaire par la févérité de l'exemple, » mémorable à jamais par fon importan- » ce ». J'emploie les propres paroles de Pline, mais en abrégeant beaucoup fon récit.

« Marius Prifcus, Proconful d'Afrique, » accufé par les Africains, fans propofer » aucune défenfe, fe retranche à demander » des Juges ordinaires. Corneille Tacite » & moi, (c'eft Pline qui parle) chargés » par ordre du Sénat de la caufe de ces » peuples, nous crumes qu'il étoit de no- » tre devoir de remontrer que les crimes » dont il s'agiffoit étoient d'une énormité » qui ne permettoit pas de civilifer l'affai- » re. On n'accufoit pas Prifcus de moins, » que d'avoir vendu la condamnation, & » même la vie des innocens...... Vitellius » Honoratus, & Flavius Martianus, com- » plices affignés, parurent. Le premier étoit » accufé d'avoir acheté trois * cens mille » fefterces le banniffement d'un Chevalier » Romain, & la mort de fept de fes amis. » Le fecond en avoit donné fept * cens » mille, pour faire fouffrir divers tourmens » à un autre Chevalier Romain. Ce Che- » valier avoit été d'abord condamné au » fouet, delà envoyé aux mines, & à la » fin étranglé en prifon. Mais une mort » favorable déroba Honoratus à la juftice » du Sénat. On amena donc Martianus » fans Prifcus. Sur quelques conteftations » qui arriverent à ce fujet, l'affaire fut

* *Trente-fept mille cinq cens livres.*

* *Quatre-vingt-fept mille cinq cens livres.*

» envoyée à la premiere assemblé du Sé-
» nat.

» Cette assemblée fut des plus augustes.
» Le prince y présidoit : il étoit Consul. Trajan.
» Nous entrions dans le mois de Janvier,
» qui est celui où le Sénat est ordinaire-
» ment le plus nombreux. D'ailleurs l'im-
» portance de la cause, le bruit qu'elle
» avoit fait, la curiosité naturelle à tous
» les hommes de voir de près les grands
» & rares événemens, avoient attiré de
» toute part une foule d'auditeurs. Imagi-
» nez-vous quels sujets d'inquiétude & de
» crainte pour nous, qui devions porter
» la parole en une telle assemblée, & en
» présence de l'Empereur. J'ai plus d'une
» fois parlé dans le Sénat. J'ose dire même
» que je ne suis nulle part aussi favorable-
» ment écouté. Cependant tout m'éton-
» noit, comme si tout eût été nouveau
» pour moi.

» La difficulté de la cause ne m'embar-
» rassoit guère moins que le reste. Je re-
» gardois dans la personne de Priscus, un
» homme, qui, peu auparavant, tenoit
» le rang de Consulaire, étoit orné d'un
» important sacerdoce, & qui alors étoit
» dépouillé de ces deux grands titres. J'a-
» vois un véritable chagrin, d'accuser un
» malheureux déjà condamné. Si l'énor-
» mité de son crime parloit contre lui, la
» pitié, qui suit ordinairement une pre-

» miere condamnation, parloit en fa fa-
» veur. Enfin je me raffurai. Je commen-
» çai mon difcours, & je reçus autant
» d'applaudiffemens que j'avois eu de
» crainte. Je parlai près de cinq heures:
» car * on me donna près d'une heure &
» demie au-delà des trois & demie qui m'a-
» voient été d'abord accordées. Tout ce
» qui me paroiffoit contraire & fâcheux
» quand j'avois à le dire, me devint favo-
» rable quand je le dis. Les bontés, les
» foins de l'Empereur pour moi, je n'ofe-
» rois dire fes inquiétudes, allerent fi
» loin, qu'il me fit avertir plufieurs fois
» par un affranchi que j'avois derriere moi,
» de ménager mes forces, & de ne pas ou-
» blier la foibleffe de ma complexion.

» Claudius Marcellinus défendit Mar-
» tien. Le Sénat fe fépara pour fe raffem-
» bler le lendemain : car il n'y avoit pas
» affez de temps pour achever un nouveau
» plaidoyer avant la nuit.

» Le jour d'après, Salvius Liberalis parla
» pour Marius. Cet ** Orateur a l'efprit
» délié, arrange fon fujet avec ordre, a
» beaucoup de véhémence, & eft vérita-
» blement difert. Ce jour là il déploya tous
» fes talens. Corneille *** Tacite répondit

* Nam decem clepfydris, quas fpatiofiffimas acceperam, funt additæ quatuor.

** Vir fubtilis, difpofitus, acer, difertus.

*** Refpondit Cornelius Tacitus eloquentiffimè, &, quod eximium orationi ejus ineft, σεμνῶς.

» avec beaucoup d'éloquence, & fit écla-
» ter ce grand, ce ſublime, qui régne dans
» ſes diſcours. Catius Fronto fit une très-
» belle replique pour Marius, & comme
» il parloit le dernier, & qu'il reſtoit peu
» de tems, il tâcha plus à fléchir les juges,
» qu'à juſtifier l'accuſé. La nuit ſurvint, &
» l'affaire fut encore remiſe au lendemain.

» Alors il fut queſtion d'examiner les
» preuves, & d'opiner. C'étoit certaine-
» ment quelque choſe de fort beau, de fort
» digne de l'ancienne Rome, que de voir
» le Sénat trois jours de ſuite aſſemblé,
» trois jours de ſuite occupé, ne ſe ſéparer
» qu'à la nuit. Cornutus Tertullus Conſul
» déſigné, homme d'un rare mérite, &
» très-zélé pour la juſtice, opina le pre-
» mier. Il fut d'avis de condamner Marius
» à porter au tréſor public les ſept cens
» mille ſeſterces qu'il avoit reçus, & de le
» bannir de Rome & d'Italie. Il alla plus
» loin contre Martien, & fut d'avis de le
» bannir même d'Afrique. Il conclut par
» propoſer au Sénat de déclarer que nous
» avions *, Tacite & moi, fidélement & di-
» gnement rempli & ſon attente, & notre
» miniſtere. Les Conſuls déſignés, & tous
» les Conſulaires, qui parlerent enſuite,
» ſe rangerent à cet avis. Il y eut après cela
» quelque partage : mais enfin tout le

* Ego & Tacitus. *Le latin eſt plus ſimple & moins cérémonieux.* Moi & Tacite.

» monde revint au ſentiment de Cornutus ».

Pline termine ſa lettre par un petit trait de gaieté. « Vous voilà, dit-il à ſon ami, » bien informé de ce qui ſe paſſe ici. In- » formez-moi à votre tour de ce que vous » faites à votre campagne. Rendez-moi un » compte exact de vos arbres, de vos vi- » gnes, de vos blés, de vos troupeaux; & » ſongez que, ſi je ne reçois de vous une » très-longue lettre, vous n'en aurez plus » de moi que de très-courtes. Adieu »

Epiſt. 4. & 9. lib. 3.

Il paroît que Pline étoit comme le refuge & l'aſyle des provinces opprimées. Les députés de la * Bétique vinrent ſupplier le Sénat de vouloir bien ordonner à Pline d'être leur Avocat dans l'action qu'ils venoient intenter contre Cécilius Claſſicus, qui ſortoit du Gouvernement de cette province. Quelque occupé d'ailleurs qu'il fut, il ne put refuſer ſon miniſtere à ces peuples, pour qui il avoit déjà plaidé dans une pareille occaſion. Car, dit ** Pline, vous détruiſez vos premiers bienfaits, ſi vous ne prenez ſoin de les ſoutenir par des ſeconds. Obligez cent fois, refuſez une, le refus ſeul reſtera dans l'eſprit. Il ſe chargea donc de leur cauſe.

* *L'Andalouſie répond en grande partie à ce que les Anciens appeloient la Bétique.*

** Eſt ita natura comparatum, ut antiquiora beneficia ſubvertas, niſi illa poſterioribus cumules. Nam, quamlibet ſæpe obligati, ſi quid unum neges, hoc ſolum meminerunt quod negatum eſt.

Une mort, ou volontaire ou naturelle, déroba Claſſicus aux ſuites de ce procès. La Bétique ne laiſſa pas de demander que tout mort qu'il étoit, ſon procès fût inſtruit. Les loix le vouloient ainſi. Elle accuſa en même tems les miniſtres, les complices de ſon crime, & demanda juſtice contre eux. La premiere choſe que Pline crut devoir établir, c'eſt que Claſſicus étoit coupable ; ce qu'il ne fut pas difficile de prouver. Il avoit laiſſé parmi ſes papiers un mémoire écrit de ſa main, où l'on trouvoit au juſte ce que lui avoit valu chacune de ſes concuſſions. Probus & Hiſpanus, deux de ſes complices, embarraſſerent davantage. Avant que d'entrer dans la preuve de leurs crimes, Pline crut qu'il étoit néceſſaire de faire voir, que l'exécution de l'ordre d'un Gouverneur en une choſe manifeſtement injuſte, étoit un crime : autrement c'eût été perdre ſon tems, que de prouver qu'ils avoient été les exécuteurs des ordres de Claſſicus. Car ils ne nioient pas les faits dont ils étoient chargés, mais ils s'excuſoient ſur l'obéiſſance qui les y avoit forcés, & qui faiſoit, ſelon eux, leur juſtification. Ils prétendoient qu'on ne pouvoit pas leur en faire un crime, vu qu'ils étoient des gens de province, accoutumés à trembler au moindre commandement du Gouverneur. Leur Avocat, qui étoit fort habile, avoua dans la ſuite, qu'il

ne fut jamais plus troublé, jamais plus déconcerté, que lorsqu'il se vit arracher les seules armes où il avoit mis toute sa confiance.

Voici quel fut l'événement. Le Sénat ordonna, que les biens dont Classicus jouissoit avant qu'il prît possession de son Gouvernement, seroient séparés de ceux qu'il avoit acquis depuis. Les premiers furent adjugés à sa fille, les autres furent abandonnés aux peuples de la Bétique. On exila pour cinq ans Hispanus & Probus; tant ce qui d'abord paroissoit à peine criminel, parut atroce après que Pline eut parlé. Les autres complices furent poursuivis de même.

Quelle fermeté, quel courage dans Pline ! Quelle haine contre l'injustice & la violence ! Mais quel bonheur pour des provinces éloignées, comme l'étoit l'Andalousie, où les Gouverneurs, comme autant de petits Tyrans, se croyant tout permis, pilloient & vexoient impunément les peuples, quel bonheur de trouver un défenseur zélé & intrépide, que ni le crédit ni les menaces ne soient pas capables d'ébranler ! Car ces voleurs publics trouvent de la protection, & il est rare qu'on en fasse des exemples, qui seuls pourroient arrêter une si pernicieuse licence.

AN. J. C. 99. *In Panegyr. Traj.*

Le zéle de Pline fut bientôt récompensé d'une maniere éclatante. Il exerçoit actuel-

lement avec Cornutus Tertullus la charge de Préfet du Trésor public, c'est-à-dire d'Intendant des Finances, qui duroit deux ans, lorsqu'ils furent nommés tous deux Consuls pour être subrogés l'année suivante aux ordinaires. Trajan parla dans le Sénat pour leur faire donner cet honneur, présida à l'assemblée du peuple où se fit leur nomination, & lui-même les proclama Consuls. Il en fit un grand éloge, les représentant comme des hommes qui égaloient les anciens Consuls de Rome par l'amour de la justice & du bien public. « Alors * je connus à fond, dit Pline en » parlant de son Collégue, quel homme, » & de quel prix il étoit. Je l'écoutois » comme un maître, je le respectois com- » me un pere, moins pour son âge déjà » avancé, que pour sa profonde sagesse ».

Ep. 13. l. 5

AN. J. C. 100

Pline étant Consul, prononça, en son nom & au nom de son collégue, un discours pour remercier Trajan de leur avoir donné cette dignité, & pour faire son panégyrique selon l'ordre qu'il en avoit reçu du Sénat, & au nom de tout l'empire. J'aurai lieu dans la suite de parler de ce Panégyrique.

AN. J. C. 103

Sur la fin de l'an 103, Pline fut envoyé

* Tunc ego qui vir & quantus esset, altissimè inspexi; quem sequerer ut magistrum; ut parentem vererer: quod non tam ætatis maturitate, quàm vita, merebatur.

pour gouverner le Pont & la Bithynie en qualité de Proconſul. On le vit uniquement occupé à établir dans ſon Gouvernement le bon ordre, à y faire régner la juſtice, à y procurer le ſoulagement des peuples. Il ne ſongea point à s'en attirer le reſpect par le faſte de ſes équipages, par la difficulté à ſe laiſſer approcher, par ſon dédain à écouter, par ſa dureté à répondre.

Une ſimplicité majeſtueuſe, un accès toujours libre & toujours ouvert, une affabilité qui conſoloit des refus néceſſaires, une modération qui ne ſe démentit jamais, lui concilierent tous les cœurs.

Trajan, le Prince d'ailleurs le plus humain & le plus juſte, avoit excité contre les chrétiens une violente perſécution. Pline, par la néceſſité de ſa charge, & par une ſuite de ſon aveuglement, y prêta ſon miniſtere. Mais la douceur de ſon naturel ſe révoltoit, au moins juſqu'à un certain point, contre ces ſupplices exercés ſur des hommes qu'il ne trouvoit coupables d'aucun crime. Se trouvant donc embarraſſé dans l'exécution des ordres de l'Empereur, il lui écrivit une lettre ſur ce ſujet, & en reçut une réponſe, qui ſont, entre les monumens du Paganiſme, ce qui fait peut-être le plus d'honneur à la religion chrétienne. Je les inſérerai ici toutes deux dans leur entier.

Lettre de Pline à l'Empereur Trajan.

« Je me fais une religion, Seigneur, de *Ep. 97. l. 10.*
» vous expoſer tous mes ſcrupules. Car qui
» peut mieux, ou me déterminer, ou m'inſtrui-
» re? Je n'ai jamais aſſiſté à l'inſtruction & au
» jugement du procès d'aucun Chrétien. Ainſi
» je ne ſais ſur quoi tombe l'information que
» l'on fait contr'eux, ni juſqu'où l'on doit por-
» ter leur punition. J'héſite beaucoup ſur la
» différence des âges. Faut-il les aſſujettir tous
» à la peine, ſans diſtinguer les plus jeunes
» des plus âgés? Doit-on pardonner à celui qui
» ſe repent? ou eſt-il inutile de renoncer au
» Chriſtianiſme, quand une fois on l'a embraſ-
» ſé? Eſt-ce le nom ſeul que l'on punit en eux,
» ou ſont-ce les crimes attachés à ce nom? Ce-
» pendant voici la régle que j'ai ſuivie dans les
» accuſations intentées devant moi contre les
» Chrétiens. Ceux qui l'ont avoué, je les ai
» interrogés une ſeconde & une troiſieme fois,
» & les ai menacés du ſupplice. Quand ils ont
» perſiſté, je les y ai envoyés. Car de quelle
» nature que fût ce qu'ils confeſſoient, j'ai cru
» que l'on ne pouvoit manquer à punir en eux
» leur déſobéiſſance, & leur invincible opi-
» niâtreté. Il y en a eu d'autres entêtés de la
» même folie, que j'ai réſervés pour les envoyer
» à Rome, parce qu'ils ſont citoyens Romains.
» Enſuite, les accuſations de ce genre devenant
» plus fréquentes par l'inſtruction même, com-
» me il arrive d'ordinaire, il s'en préſente de plu-
» ſieurs eſpeces. On m'a remis entre les mains un
» mémoire ſans nom d'auteur, où l'on accuſe
» différentes perſonnes d'être Chrétiennes, qui

» nient de l'être, & de l'avoir jamais été. Ils
» ont en ma présence, & dans les termes que je
» leur prescrivois, invoqué les dieux, & offert
» de l'encens & du vin à votre image, que
» j'avois fait apporter exprès avec les statues
» de nos divinités. Ils se sont même emportés
» en imprécations contre Christ. C'est à quoi,
» dit-on, l'on ne peut jamais forcer ceux qui
» sont véritablement Chrétiens. J'ai donc cru
» qu'il les falloit absoudre. D'autres déférés
» par un dénonciateur, ont d'abord reconnu
» qu'ils étoient Chrétiens, & aussi-tôt après ils
» l'ont nié, déclarant que véritablement ils l'a-
» voient été, mais qu'ils ont cessé de l'être,
» les uns il y avoit plus de trois ans, les autres
» depuis un plus grand nombre d'années, quel-
» ques-uns depuis plus de vingt. Tous ces gens-
» là ont adoré votre Image, & les statues des
» dieux. Tous ont chargé Christ de malé-
» dictions. Ils * assuroient que toute leur er-
» reur & leur faute avoit été renfermée dans
» ces points : Qu'à un jour marqué ils s'assem-
» bloient avant le lever du soleil, & chan-
» toient tour à tour des hymnes à la louange
» de Christ, comme s'il eût été Dieu; qu'ils
» s'engageoient par serment, non à quelque
» crime, mais à ne point commettre de vol ni

* Affirmabant autem hanc fuisse summam vel culpæ suæ, vel erroris, quòd essent soliti stato die ante lucem convenire, carmenque Christo, quasi Deo, dicere secum invicem : seque sacramento non in scelus aliquod obstringere, sed ne furta, ne latrocinia, ne adulteria committerent, ne fidem fallerent, ne depositum appellati abnegarent : quibus peractis, morem sibi discedendi fuisse, rursusque coeundi ad capiendum cibum, promiscuum tamen & innoxium.

» d'adultere, à ne point manquer à leur pro-
» messe, à ne point nier un dépôt : Qu'après
» cela ils avoient coutume de se séparer, &
» ensuite de se rassembler, pour manger en
» commun des mets innocens : Qu'ils avoient
» cessé de le faire depuis mon édit, par lequel,
» selon vos ordres, j'avois défendu toutes sor-
» tes d'assemblées. Ces dépositions m'ont persua-
» dé de plus en plus qu'il étoit nécessaire d'ar-
» racher la vérité par la force des tourmens à
» deux filles esclaves, qu'ils disoient être dans
» le ministere de leur culte : mais je n'y ai dé-
» couvert qu'une mauvaise superstition, por-
» tée à l'excès ; &, par cette raison, j'ai tout
» suspendu pour vous demander vos ordres.
» L'affaire m'a paru digne de vos réflexions,
» par la multitude de ceux qui sont envelop-
» pés dans ce péril. Car un très-grand nom-
» bre de personnes de tout âge, de tout or-
» dre, de tout sexe, sont & seront tous les
» jours impliqués dans cette accusation. Ce
» mal contagieux n'a pas seulement infecté les
» villes : il a gagné les villages & les campa-
» gnes. Je crois pourtant que l'on y peut re-
» médier, & qu'il peut être arrêté. Ce qu'il y
» a de certain, c'est que les temples qui étoient
» presque déserts, sont fréquentés, & que les
» sacrifices, long-tems négligés, recommencent.
» On vend par-tout des victimes, qui trouvoient
» auparavant peu d'acheteurs. De-là on peut
» juger quelle quantité de gens peuvent être
» ramenés, si l'on fait grace au repentir ».

Réponse de l'Empereur Trajan à Pline.

« Vous avez, mon très-cher Pline, suivi la
» voie que vous deviez dans l'instruction du

Ep. 98.

» procès des Chrétiens qui vous ont été dé-
» férés : car il n'eſt pas poſſible d'établir une
» forme certaine & générale dans cette ſorte
» d'affaire. Il ne faut pas en faire perquiſition :
» mais s'ils ſont accuſés & convaincus, il faut
» les punir. Si pourtant l'accuſé nie qu'il ſoit
» Chrétien, & qu'il le prouve par ſa conduite,
» je veux dire en invoquant les dieux, il faut
» pardonner à ſon repentir, de quelque ſoup-
» çon qu'il ait auparavant été chargé. Au *
» RESTE, DANS NUL GENRE DE CRIME L'ON NE
» DOIT RECEVOIR DES DÉNONCIATIONS, QUI NE
» SOIENT SOUSCRITES DE PERSONNE : CAR CELA
» EST D'UN PERNICIEUX EXEMPLE, ET NE CON-
» VIENT POINT A NOTRE RÉGNE, NI AU TEMS
» OÙ NOUS VIVONS ».

Je laiſſe aux Lecteurs le ſoin de faire les réflexions que fourniſſent naturellement ces deux lettres, ſur l'éloge magnifique qu'on y trouve de la pureté des mœurs des premiers Chrétiens ; ſur le progrès étonnant qu'avoit déjà fait en ſi peu d'années le Chriſtianiſme, juſqu'à faire déſerter les temples ; ſur le nombre incroyable de fideles de tout âge & de tout ſexe, de toute condition ; ſur le témoignage authentique que rend un payen à la croyance de la divinité de Jeſus-Chriſt établie généralement parmi ces fideles ; ſur la contradiction frappante de l'avis de Trajan, puiſque

* Sine auctore vero propoſiti libelli, nullo crimine locum habere debent. Nam & peſſimi exempli, nec noſtri ſeculi eſt.

ſi les Chrétiens étoient coupables, il étoit juſte de les rechercher avec ſoin, & s'ils ne l'étoient pas, injuſte de les punir quoiqu'ils fuſſent accuſés; enfin ſur la maxime puiſée dans le droit naturel, par laquelle l'Empereur termine ſa lettre, en déclarant qu'il trouveroit ſon ſiecle déshonoré, ſi, pour quelque crime que ce fût (l'expreſſion eſt générale) on avoit égard à des libelles ſans nom d'Auteur.

Pline, revenu à Rome, reprit les affaires & ſes emplois. Sa premiere femme étoit morte ſans enfans. Il en épouſa une ſeconde, nommée Calphurnia. Comme elle étoit fort jeune, & qu'elle avoit beaucoup d'eſprit, il n'eut pas de peine à lui inſpirer le goût des belles-lettres. Elle en fit toute ſa paſſion : mais elle la concilia toujours ſi bien avec l'attachement qu'elle avoit pour ſon mari, que l'on ne pouvoit dire, ſi elle aimoit Pline pour les belles-lettres, ou les belles-lettres pour Pline. S'il plaidoit quelque cauſe importante, elle chargeoit toujours pluſieurs perſonnes de venir lui apprendre les premieres nouvelles du ſuccès; & l'agitation où la mettoit cette attente ne ceſſoit que par leur retour. S'il liſoit quelque harangue ou quelque autre piece dans une aſſemblée d'amis, elle ne manquoit jamais de ſe ménager quelque place, d'où elle pût, derriere un rideau, recueillir elle-même les applaudiſſemens qu'il s'attiroit.

Ep. 19. l. 4.

Elle tenoit continuellement en ſes mains les ouvrages de ſon mari, * ſans le ſecours d'autre maître que de ſon amour, elle compoſoit ſur ſa lyre des airs pour les vers qu'il avoit faits.

Les lettres qu'il lui écrivoit font voir juſqu'où alloit ſa tendreſſe pour une épouſe ſi digne d'être aimée & eſtimée. « Vous » me mandez que mon abſence vous cauſe beaucoup d'ennui, que vous ne trou» vez de ſoulagement qu'à lire mes ouvra» ges, & ſouvent à les mettre à ma place » auprès de vous. Je ſuis ravi que vous me » déſiriez ſi ardemment, & que ces ſortes » de conſolation ayent quelque pouvoir » ſur votre eſprit. Pour moi, je lis, je re» lis vos lettres, & les reprens de tems en » tems comme ſi c'en étoit de nouvelles. » Mais elles ne ſervent qu'à rendre plus » vif le chagrin que j'ai de ne vous point » voir. Car quelle douceur ne doit-on point » trouver dans la converſation d'une per» ſonne dont les lettres ont tant de char» mes. Ne laiſſez pas pourtant de m'écrire » ſouvent, quoique cela me faſſe une ſorte » de plaiſir qui me tourmente ». Dans une autre lettre: « Je vous conjure avec la » derniere inſtance, de prévenir mon in» quiétude par une, & même par deux let-

Ep. 7. lib. 6.

Ep. 4. lib. 6.

* Verſus quidem meos cantat formatque cithara, non artifice aliquo docente, ſed amore, qui magiſter eſt optimus.

» tres chaque jour. Je me raſſurerai du
» moins tant que je lirai : mais je retombe-
» rai dans mes premieres allarmes dès que
» j'aurai lu ». Dans une troiſieme : « Il n'eſt
» pas croyable à quel point je ſens votre
» abſence. Je paſſe une grande partie des
» nuits à penſer à vous. Pendant le jour,
» & aux heures où j'avois coutume de vous
» voir, mes piés, comme on dit, me por-
» tent d'eux-mêmes à votre appartement;
» & ne vous y trouvant point, je m'en re-
» tourne auſſi triſte & auſſi honteux que ſi
» l'on m'avoit refuſé la porte ».

Ep. 7. lib. 7.

Après s'être bleſſée dans une premiere groſſeſſe, elle guérit à la vérité, & vécut aſſez long-tems, mais elle ne lui laiſſa point de poſtérité.

Ep. 10. lib. 8.

On ne connoît ni le tems, ni les particularités de la mort de Pline.

Je n'ai pas prétendu juſqu'ici faire un récit exact & ſuivi des actions de Pline, mais ſeulement donner quelque idée de ſon caractere par des événemens plus marqués que les autres, & plus capables de le faire connoître. J'y joindrai encore, dans la même vue, quelques faits, ſans m'attacher à l'ordre des tems. Je les réduirai à quatre ou cinq chefs.

I. *Application de Pline à l'étude.*

Il étoit difficile que Pline, élevé ſous les yeux & par les ſoins de Pline le Natu-

raliſte ſon oncle, n'eût pas beaucoup de goût pour les ſciences, & ne s'y donnât pas tout entier. On peut croire qu'il ſuivit dans ſes premieres études le plan qu'il preſcrit à un jeune homme qui l'avoit conſulté ſur ce ſujet. J'inférerai ici une partie de cette lettre : elle peut être utile aux jeunes gens.

Ep. 9. lib. 7.

« Vous me demandez comment je vous » conſeillerois d'étudier. L'une des meil- » leures manieres, ſelon l'avis de beaucoup » de gens, c'eſt de traduire du grec en la- » tin, ou du latin en grec. Par là vous ac- » querrez la juſteſſe & la beauté de l'expreſ- » ſion, la richeſſe des figures, la facilité » de vous expliquer ; & dans cette imita- » tion des Auteurs les plus excellens, vous » prenez inſenſiblement des tours & des » penſées ſemblables aux leurs. Mille cho- » ſes qui échappent à un homme qui lit, » n'échappent point à un homme qui » traduit. La traduction ouvre l'eſprit, & » forme le goût.

» Vous pouvez encore, après avoir lu » quelque choſe ſeulement pour en pren- » dre le ſujet, le traiter vous-même, ré- » ſolu de ne pas céder à votre Auteur ; » enſuite conférer vos écrits avec les ſiens, » & ſoigneuſement examiner ce qu'il a » dit mieux que vous, ce que vous avez » dit mieux que lui. Quelle joie ſi l'on » s'apperçoit que l'on prend quelquefois le

» deſſus ! Quel redoublement d'émulation, » ſi l'on voit que l'on demeure toujours » au-deſſous !

» Je ſais que votre étude préſente eſt » l'éloquence du barreau : mais pour cela » je ne vous conſeillerois pas de vous en » tenir uniquement à ce ſtile contentieux, » qui ne reſpire que la guerre & les com- » bats. Comme les champs ſe plaiſent à chan- » ger de différentes ſemences, nos eſprits auſſi » veulent être exercés par différentes étu- » des. Je voudrois, tantôt qu'un beau mor- » ceau d'hiſtoire vous occupât, tantôt que » vous priſſiez ſoin d'écrire une lettre, quel- » quefois que vous fiſſiez des vers..... C'eſt » ainſi que les plus grands Orateurs, & » même que les plus grands hommes s'exer- » çoient ou ſe délaſſoient : ou plutôt c'eſt » ainſi qu'ils ſe délaſſoient & s'exerçoient » tout enſemble. Il eſt ſurprenant combien » ces petits ouvrages éveillent l'eſprit, & » le réjouiſſent.....

» Je n'ai point dit ce qu'il falloit lire, » quoique ce ſoit l'avoir aſſez dit que d'a- » voir marqué ce qu'il falloit écrire. Sou- » venez-vous ſeulement de bien choiſir les » meilleurs livres dans chaque genre, car * » on a fort bien dit qu'il falloit beaucoup » lire, mais non beaucoup de choſes ».

Nous avons vu que Pline, à l'âge de quatorze ans, avoit fait une tragédie grec-

* Aiunt multum legendum eſſe, non multa.

que, & qu'enſuite il s'exerça dans différens genres de poéſies. La lecture de Tite-Live faiſoit ſes délices. Il * admiroit ces Anciens, mais il n'étoit pas de ceux qui mépriſent les modernes. Je ne puis croire, diſoit-il, que la nature épuiſée & devenue ſtérile, ne produiſe plus rien de bon.

Ep. 21. l. 6.

Ep. 6. lib. 9.

Il expoſe à un ami comment il s'occupoit pendant les divertiſſemens publics. « J'ai paſſé tous ces derniers jours à com- » poſer, à lire dans la plus grande tran- » quillité du monde. Vous demandez com- » ment cela ſe peut au milieu de Rome ? » C'étoit le tems des ſpectacles du Cir- » que, qui ne me touchent pas, même lé- » gérement. Je n'y trouve rien de nouveau, » rien de varié, rien qu'il ne ſuffiſe d'a- » voir vu une fois. C'eſt ce qui redouble » l'étonnement où je ſuis, que tant de mil- » liers d'hommes.... & même de fort hon- » nêtes gens..... ayent la puérile paſſion » de revoir ſi ſouvent des chevaux qui cou- » rent, & des hommes qui conduiſent des » chariots. Quand ** je ſonge qu'ils ne ſe » laſſent point de revoir avec tant de goût

* Sum ex iis qui mirer antiquos; non tamen, ut quidam, temporum noſtrorum ingenia deſpicio. Neque enim quaſi laſſa & effœta natura, ut nihil jam laudabile pariat.

** Quos ego (quoſdam graves homines) cùm recordor in re inani, frigida, aſſidua, tam inſatiabiliter deſidere, capio aliquam voluptatem, quòd hac voluptate non capiar. Ac per hos dies libentiſſimè otium meum in litteris colloco, quos alii otioſiſſimis occupationibus perdunt.

» & d'affiduité des chofes fi vaines & fi » froides, & qui reviennent fi fouvent; je » fens un plaifir fecret de n'en point trou- » ver à ces bagatelles, & j'emploie vo- » lontiers aux belles-lettres un loifir que » les autres perdent dans de fi frivoles amu- » femens ».

On voit que l'étude faifoit toute fa joie & toute fa confolation. « Les belles-let- » tres, difoit-il, me divertiffent & me » confolent; & je ne fais rien de fi agréa- » ble qui le foit plus qu'elles, rien de fi » fâcheux qu'elles n'adouciffent. Dans le » trouble que me caufe l'indifpofition de » ma femme, la maladie de mes gens, la » mort même de quelques-uns, je * ne » trouve d'autre remède que l'étude. Vé- » ritablement elle me fait mieux compren- » dre toute la grandeur du mal, mais elle » me le rend auffi plus fupportable ». *Ep. 19. lib. 8.*

II. *Eftime & attachement de Pline pour les perfonnes vertueufes, & pour les gens de lettres.*

Pline eut pour ami tout ce que fon fiécle a produit de grands hommes, tous ceux que leurs rares vertus diftinguoient le plus: Virginius Rufus, qui refufa l'Empire; Corellius, que l'on regardoit comme un mo-

* Ad unicum doloris levamentum ftudia confugio quæ præftant ut adverfa magis intelligam, fed patientiùs feram.

dele parfait de ſageſſe & de probité ; Helvidius, l'admiration de ſon tems ; Ruſticus Arulenus & Sénécion, que Domitien fit mourir ; Cornutus Tertullus, que Pline eut pluſieurs fois pour Collégue.

Il ſe faiſoit honneur auſſi d'être lié d'une amitié particuliere avec ce qu'il y avoit de perſonnes plus diſtinguées de ſon tems dans les belles-lettres, Tacite, Suétone, Martial, Silius Italicus.

Ep. 20. l. 7.

« J'ai lu votre livre, dit-il à Tacite, » & j'ai marqué avec le plus d'exactitude » qu'il m'a été poſſible ce que je crois y » devoir être changé, & en devoir être » retranché : * car je n'aime pas moins à » dire la vérité, que vous à l'entendre ; & » d'ailleurs l'on ne trouve point de gens » plus dociles à la cenſure, que ceux qui » méritent le plus de louanges. Je m'attens » qu'à votre tour vous me renverrez mon li- » vre avec vos remarques. O ** l'agréable, » ô le charmant échange ! Que j'ai de plai- » ſir à penſer, que ſi jamais la poſtérité » fait quelque cas de nous, elle ne ceſ-

* Nam & ego verum dicere aſſuevi, & tu libenter audire. Neque enim ulli patientiùs reprehenduntur, quàm qui maximè laudari merentur.

** O jucundas, ô pulcras vices ! Quàm me delectat, quòd, ſi qua poſteris cura noſtri, uſquequaque narrabitur, qua concordia, fide, ſimplicitate vixerimus ! Erit rarum & inſigne, duos homines ætate, dignitate propemodum æquales, nonnullius in literis nominis, (cogor enim de te quoque parciùs dicere, quia de me ſimul dico) alterum alterius ſtudia foviſſe.

» ſera

» ſera de publier avec quelle union, quelle
» franchiſe, quelle amitié nous avons vé-
» cu enſemble ! Il ſera rare & remarqua-
» ble que deux hommes à peu près de
» même âge, de même rang, de quelque
» nom dans l'empire des lettres, (car il
» faut bien que je parle modeſtement de
» vous, puiſque je parle en même tems de
» moi) ſe ſoient ſi fidélement aidés dans
» leurs études. Pour moi, dès ma plus ten-
» dre jeuneſſe, la réputation, la gloire que
» vous aviez acquiſe, me faiſoient déjà
» deſirer de vous ſuivre, de marcher & de
» paroître marcher ſur vos traces, non pas
» de près, mais de plus près qu'un autre.
» Ce n'eſt pas qu'alors nous n'euſſions à
» Rome beaucoup d'eſprits du premier or-
» dre : mais entre tous les autres le rap-
» port de nos inclinations vous montroit
» à moi comme le plus propre à être imi-
» té, comme le plus digne de l'être. C'eſt
» ce qui redouble ma joie, quand j'entens
» dire que ſi la converſation tombe ſur les
» belles-lettres, on nous nomme enſemble ».

On peut connoître combien Pline cherchoit à obliger Suétone l'hiſtorien, par ce qu'il en écrit à un ami. Cette lettre, quoique courte, eſt, parmi celles qui ſont venues juſqu'à nous, une des plus élégantes.

« Suétone, qui * loge avec moi, a deſ- *Ep. 24 lib. 1.*

* Tranquillus, contubernalis meus, vult emere agel-

» sein d'acheter une petite terre, qu'un de
» vos amis veut vendre. Faites en sorte, je
» vous prie, qu'elle ne soit vendue que ce
» qu'elle vaut : c'est à ce prix qu'elle lui
» plaira. Un mauvais marché ne peut être
» que désagréable, mais principalement
» par le reproche continuel qu'il semble
» nous faire de notre imprudence. Cette
» acquisition, si d'ailleurs elle n'est pas
» trop chere, tente mon ami par plus d'un
» endroit : son peu de distance de Rome,
» la commodité des chemins, la médio-
» crité des bâtimens, les dépendances plus
» capables d'amuser que d'occuper. En ef-
» fet, il ne faut à ces Messieurs les Sa-
» vans, absorbés comme lui dans l'étude,
» que le terrein nécessaire pour délasser

lum, quem venditare amicus tuus dicitur. Rogo cures, quanti æquum est, emat : ita enim delectabit emisse. Nam mala emptio semper ingrata est, eo maximè quòd exprobrare stultitiam domino videtur. In hoc autem agello (si modo arriserit pretium) Tranquilli mei stomachum multa sollicitant : vicinitas urbis, opportunitas viæ, mediocritas villæ, modus ruris, qui avocet magis quàm distringat. Scholasticis porro studiosis, ut hic est, sufficit abundè tantum soli, ut relevare caput, reficere oculos, reptare per limitem, unamque semitam terere, omnesque viticulas suas nosse, & numerare arbusculas possint. Hæc tibi exposui, quo magis scires, quantum ille esset mihi, quantum ego tibi debiturus, si prædiolum istud, quod commendatur his dotibus, tam salubriter emerit, ut pœnitentiæ locum non relinquat. Vale. *La langue Françoise ne peut point rendre la délicatesse & l'élégance des diminutifs & des fréquentatifs répandus en abondance dans cette petite Lettre.* Agellum. Venditare. Reptare per limitem. Viticulas. Arbusculas. Prædiolum.

» leur esprit, & réjouir leurs yeux. Il ne
» leur faut qu'une allée pour se promener,
» qu'une vigne dont ils puissent connoître
» tous les seps, que des arbres dont ils
» sachent le nombre. Je vous mande tout
» ce détail, pour vous apprendre quelle
» obligation il m'aura, & toutes celles que
» lui & moi vous aurons, s'il achete à des
» conditions dont il n'ait jamais lieu de se
» repentir, une petite maison telle que je
» viens de la dépeindre ».

Martial, si connu par ses épigrammes, étoit aussi des amis de Pline, & la mort de ce Poéte lui causa de vifs regrets. « J'ap-
» prens, dit-il, que Martial est mort, &
» j'en ai beaucoup de chagrin. C'étoit * un
» esprit agréable, délié, piquant, & qui
» savoit parfaitement mêler le sel & l'a-
» mertume dans ses écrits, & en même
» tems rendre justice au mérite. A son dé-
» part de Rome, je lui donnai de quoi
» l'aider à faire son voyage. Je devois ce
» petit secours à notre amitié, je le de-
» vois aux vers qu'il a faits pour moi. C'é-
» toit ** un ancien usage d'accorder des
» récompenses utiles ou honorables à

Ep. 21. l. 3.

* Erat homo ingeniosus, acutus, acer, & qui plurimum in scribendo & salis haberet & fellis, nec candoris minus.

** Fuit moris antiqui, eos qui vel singulorum laudes, vel urbium scripserant, aut honoribus aut pecunia ornare: nostris verò temporibus, ut alia speciosa & egregia, ita hoc imprimis exolevit. Nam postquam desiimus facere laudanda, laudari quoque ineptum putamus.

» ceux qui avoient écrit à la gloire des vil-
» les, ou de quelques particuliers. Aujour-
» d'hui la mode en est passée, avec tant
» d'autres, qui n'avoient guère moins de
» grandeur & de noblesse. Depuis que
» nous cessons de faire des actions loua-
» bles, nous méprisons la louange ». Pline
rapporte l'endroit de ces vers où le Poéte
adresse la parole à sa Muse, & lui recom-
mande d'aller trouver Pline à sa maison des
Esquilies, & de l'aborder avec respect.

Sed ne tempore non tuo disertam
Pulses ebria januam, videto.
Totos dat tetricæ dies Minervæ,
Dum centum studet auribus virorum
Hoc quod secula posterique possint
Arpinis quoque comparare chartis.
Seras tutior ibis ad lucernas :
Hæc hora est tua, cùm furit Lyæus,
Cùm regnat rosa, cùm madent capilli,
Tunc me vel rigidi legant Catones.

M. de Sacy a traduit ainsi ces vers.

Prends garde, petite ivrognesse,
De n'aller pas, à contretems,
Troubler les emplois importans
Où du soir au matin l'occupe sa sagesse.
Respecte les momens qu'il donne à des discours
Qui font le charme de nos jours,
Et que tout l'avenir admirant notre Pline,
Osera comparer aux Oracles d'Arpine.
Prends l'heure que les doux propos,
Enfans des verres & des pots,

Ouvrent tout l'eſprit à la joie;
Qu'il ſe détend, qu'il ſe déploye,
Qu'on traite les ſages de ſots;
Et qu'alors, en humeur de rire,
Les plus Catons te puiſſent lire.

« Ne croyez-vous pas, dit Pline en finiſ-
» ſant ſa lettre, que celui qui a écrit de
» moi dans ces termes, a bien mérité de
» recevoir des marques de mon affection à
» ſon départ, & de ma douleur à ſa mort?

Il pleura auſſi beaucoup celle de Silius Italicus, de la poéſie duquel il porte un jugement tout-à-fait ſenſé. *Il * faiſoit des vers*, dit-il, *où il y avoit plus d'art que de génie.* Un abcès incurable qui lui étoit ſurvenu, l'ayant dégoûté de la vie, il finit ſes jours par une abſtinence volontaire.

Ep. 7. l. 3.

III. *Libéralités de Pline.*

Pline, en comparaiſon de certains riches de Rome, avoit un bien médiocre, mais une ame véritablement grande, & des ſentimens bien nobles. Ses libéralités, preſque ſans nombre, en ſont une bonne preuve. Je n'en rapporterai qu'une partie.

Il s'étoit fait des principes ſur cette matiere, qui ſont bien dignes d'attention. « Je * veux, dit-il, qu'un homme vrai-
» ment libéral, donne à ſa patrie, à ſes

Ep. 30. l. 9.

* Scribebat carmina majore cura quàm ingenio.

** Volo eum, qui ſit verè liberalis, tribuere patriæ, propinquis, affinibus, amicis, ſed amicis pauperibus.

» proches, à ses alliés, à ses amis, mais » à des amis qui sont dans le besoin ». Voilà l'ordre que l'équité prescrit, & qu'il suivoit exactement.

Nous avons vu qu'il fit un présent fort honnête à Quintilien son maître, pour servir à la dot de sa fille qu'il marioit, & qu'il aida Martial lorsqu'il se retira de Rome. De ces deux amis, le dernier étoit dans le besoin, & l'autre n'étoit pas riche.

Epist. 3. l. 6. Il avoit donné à sa nourrice une petite terre, qui valoit, lorsqu'il lui en fit don, cent mille sesterces, c'est-à-dire douze mille cinq cens livres. Où sont les grands Seigneurs maintenant qui en usent de la sorte? Pline appelle néanmoins cette somme un petit présent : *Munusculum.* Et après le don qu'il avoit fait de cette terre, il s'intéressoit encore au revenu qu'en tiroit sa nourrice. Il écrit à celui qui s'étoit chargé de la faire valoir, & lui en recommande le soin. « Car, ajoute-t-il, celle qui » a reçu ce petit fonds, n'a pas plus d'in- » térêt qu'il produise beaucoup, que moi » qui l'ai donné ».

Epist. 4. l. 2. Voyant Calvine, qu'il avoit en partie dotée de son bien, sur le point de renoncer à la succession de Calvinus son pere, dans la crainte que les biens qu'il laissoit ne fussent pas suffisans pour payer les sommes dues à Pline; il lui écrivit de ne pas faire cet affront à la mémoire de son pere,

& pour la déterminer lui envoya une quittance générale.

Dans une autre occaſion, il donna trois cens mille ſeſterces (trente-ſept mille cinq cens livres) à Romanus, afin de lui procurer un revenu néceſſaire pour entrer dans l'ordre des Chevaliers Romains.

Ep. 19. l. 1.

Corellia, ſœur de Corellius Rufus, pour qui Pline avoit eu un reſpect infini pendant ſa vie, acheta de lui des terres ſur le pié de ſept cens mille ſeſterces. Mieux informée du prix de ces terres, elle apprit qu'elles en valoient neuf cens mille, & le preſſa vivement de recevoir le ſurplus, ſans pouvoir obtenir de lui cette grace. Beau combat de droiture & de généroſité! Quelle délicateſſe dans la perſonne qui acquiert, quel noble déſintéreſſement dans le vendeur! Où trouve-t-on de pareils procédés?

Ep. 14. l. 7.

Des marchands avoient acheté ſes vendanges à un prix fort raiſonnable, dans l'eſpérance du gain qu'ils ſe promettoient d'y faire. Leur attente fut trompée. Il leur fit à tous des remiſes. La raiſon qu'il en apporte eſt encore plus admirable que la choſe même. « Je * ne trouve pas moins » glorieux de rendre juſtice dans la mai» ſon, que dans les tribunaux; dans les

Ep. 2. l. 8.

* Mihi egregium imprimis videtur, ut foris ita domi, ut in magnis ita in parvis, ut in alienis ita in ſuis, agitare juſtitiam.

» petites affaires, que dans les grandes;
» dans les ſiennes, que dans celles d'au-
» trui ».

Ep. 13. l. 4. Ce qu'il fit pour ſa patrie, paſſe encore tout ce que j'ai dit juſqu'ici. Les habitans de Come, n'ayant point de maîtres chez eux pour inſtruire leurs enfans, étoient obligés de les envoyer dans d'autres villes. Pline, qui avoit pour ſa patrie un cœur de fils & de pere, fit ſentir aux habitans quel avantage ce ſeroit pour la jeuneſſe d'être élevée dans Come même. « Où, *
» dit-il aux parens, leur trouver un ſéjour
» plus agréable que la patrie? Où former
» leurs mœurs plus ſûrement que ſous les
» yeux de pere & de mere? Où les entre-
» tenir à moins de frais que chez vous?
» N'eſt-il pas plus convenable que vos en-
» fans reçoivent l'éducation dans le même
» lieu où ils ont reçu la naiſſance, & qu'ils
» s'accoutument dès l'enfance à ſe plaire,
» à ſe fixer dans leur pays natal »? Il offrit de contribuer du tiers à fonder les appointemens des maîtres, & crut devoir laiſſer les parens chargés du reſte, pour les rendre plus attentifs à choiſir de bons maîtres, par la néceſſité de la contribution,

* Ubi aut jucundiùs morarentur, quàm in patria, aut pudiciitiùs continerentur, quàm ſub oculis parentum; aut minore ſumptu, quàm domi?... Edoceantur hîc, qui hîc naſcuntur, ſtatimque ab infantia natale ſolum amare, frequentare conſueſcant.

& par l'intérêt de placer utilement leur dépenſe.

Il ne borna pas là ſon bienfait. Car, * comme il le dit ailleurs, la libéralité ne ſait point s'arrêter, & plus on en fait uſage, plus on en ſent la beauté. Il y fonda une bibliothéque, avec des penſions annuelles pour un certain nombre de jeunes gens de famille, à qui leur mauvaiſe fortune avoit refuſé les ſecours néceſſaires pour étudier. Il avoit accompagné la dédicace de cette bibliothéque d'un diſcours qu'il prononça en préſence ſeulement des principaux de la ville. Il délibéra dans la ſuite s'il le rendroit public. « Il ** eſt » difficile, dit-il, de vanter le bien qu'on » a fait, ſans donner lieu de juger que » l'on ne s'en vante pas parce qu'on l'a » fait, mais qu'on l'a fait pour s'en vanter. Pour moi je n'ai pas oublié qu'une » grande ame eſt plus touchée du témoignage ſecret de la conſcience, que des » témoignages éclatans de la renommée. » Ce n'eſt pas à nos actions à courir après » la gloire, c'eſt à la gloire à les ſuivre.

Ep. 8. l. 1.

* Neſcit enim ſemel incitata liberalitas ſtare, cujus pulchritudinem uſus ipſe commendat. *Ep.* 12. *lib.* 5.

** Meminimus quanto majore animo honeſtatis fructus in conſcientia, quàm in fama reponatur. Sequi enim gloria, non appeti debet: nec, ſi caſu aliquo non ſequatur, idcirco quod gloriam non meruit, minus pulchrum eſt. Ii verò qui beneſacta ſua verbis adornant, non ideo prædicare quia fecerint, ſed ut prædicarent feciſſe creduntur.

» Et s'il arrive que par un sort bizarre, » elle nous échappe, il ne faut pas croire » que ce qui l'a méritée, perde rien de son » prix ».

On a de la peine à comprendre comment un particulier a pu fournir à tant de largesses. Il nous l'explique lui-même en écrivant à une dame, à qui il avoit fait une remise considérable. « N'appréhendez » point, lui dit-il, qu'une telle donation » me soit à charge : qu'elle ne vous fasse » point de peine. Il est vrai, j'ai un bien » médiocre. Mon rang exige de la dépense, » & mon revenu, par la nature de mes » terres, est aussi casuel que modique. Ce » qui me manque de ce côté-là, je le re» trouve dans la frugalité, la source la plus » assurée de mes libéralités. *Quod cessat* » *ex reditu, frugalitate suppletur : ex* » *qua, velut è fonte, liberalitas nostra de*» *currit* ». Quelle leçon, quel reproche pour ces grands Seigneurs, qui, avec des revenus immenses, ne font du bien à personne, & souvent meurent endettés! Ils sont prodigues pour le luxe & pour leurs plaisirs, durs & fermés pour leurs amis & pour leurs domestiques. « N'oubliez * jamais, » disoit Pline à un jeune Seigneur, que » l'on ne peut avoir trop d'horreur de ce

Ep. 4. l. 2.

Ep. 6. l. 2.

* Memento nihil magis esse vitandum, quàm istam luxuriæ & sordium novam societatem : quæ cùm sint turpissima discreta ac separata, turpiùs junguntur.

» monſtrueux mélange d'avarice & de
» prodigalité qu'on a introduit de nos
» jours ; & que ſi un ſeul de ces vices ſuf-
» fit pour ternir la réputation de quelqu'un,
» celui qui les raſſemble ſe déshonore in-
» finiment d'avantage ».

IV. *Innocens plaiſirs de Pline.*

Pline n'étoit point d'un caractere dur & auſtere. Il avoit, au contraire, beaucoup d'enjouement dans l'eſprit, & prenoit plaiſir à s'égayer avec ſes amis. *Aliquando rideo, jocor, ludo : utque omnia innoxiæ remiſſionis genera complectar, homo ſum.*

Ep. 3. l. 5.

Il voyoit volontiers ſes amis à table, & donnoit aſſez ſouvent des repas ou en recevoit, mais dont la frugalité, la converſation, ou la lecture, faiſoient le principal aſſaiſonnement. « J'irai * ſouper chez
» vous, dit-il à un ami, mais je veux faire
» mon marché. Je prétends que le repas
» ſoit ſans appareil & frugal, ſeulement
» beaucoup d'entretiens à la maniere de
» Socrate ; & de cela même point d'excès ».

Ep. 12. l. 3.

Il reproche à un autre de ne lui avoir pas tenu parole. « Vraiment, vous l'en-
» tendez. Vous me mettez en dépenſe
» pour vous donner à ſouper, & vous

Ep. 15. l. 1.

* Veniam ad cœnam : ſed jam nunc paciſcor ſit expedita, ſit parca, Socraticis tantùm ſermonibus abundet : in his quoque teneat modum.

» me manquez. Il y a bonne juſtice à Ro-
» me. Vous me le payerez juſqu'à la der-
» niere obole, & cela va plus loin que
» vous ne penſez. J'avois préparé à cha-
» cun ſa laitue, trois eſcargots, deux œufs,
» un gâteau, du vin miellé, & de la neige.
» Nous avions des olives d'Eſpagne, des
» courges, des échalottes, & mille autres
» mets auſſi délicats.... Mais vous avez
» mieux aimé, chez je ne ſais qui, des hui-
» tres, des ventres de truies farcis, des poiſ-
» ſons rares. Je ſaurai vous en punir ».

Ep. 6. l. 1. Il nous décrit lui-même, avec tout l'eſ-
prit & tout l'agrément poſſible, une de
ſes parties de chaſſe. « Vous allez rire, &
» je vous le permets; riez-en tant qu'il vous
» plaira. Ce Pline, que vous connoiſſez,
» a pris trois ſangliers, mais très-grands.
» Quoi lui-même, dites vous? Lui même.
» N'allez pourtant pas croire qu'il en ait
» coûté beaucoup à ma pareſſe. J'étois aſſis
» près des toiles: je n'avois à côté de moi
» ni épieu, ni dard, mais des tablettes
» & une plume: je rêvois, j'écrivois, &
» je * me préparois la conſolation de rem-
» porter mes feuilles pleines ſi je m'en re-
» tournois les mains vuides ».

On voit par-là que l'étude étoit ſa paſ-
ſion dominante. Ce goût le ſuivoit par-
tout, à la table, à la chaſſe, à la prome-
nade. Il y employoit tout ce qui lui reſtoit

* Ut ſi manus vacuas, plenas tamen ceras reportarem.

de tems, après que les devoirs publics étoient remplis : car * il s'étoit fait une loi de donner toujours la préférence aux affaires sur les plaisirs, au solide sur l'agréable.

C'est ce qui le faisoit soupirer avec tant d'ardeur après la retraite & le repos. « Ne ** » m'arrivera-t-il donc jamais, s'écrioit-il » dans des momens d'accablement, de » rompre les nœuds qui m'attachent, puisque je ne puis les délier ? Non, je n'ose » m'en flatter. Chaque jour, nouveaux » embarras viennent se joindre aux anciens. » Une affaire n'est pas encore finie, qu'une » autre commence. La chaîne que forment » mes occupations, ne fait que s'allonger » & s'appesantir. *Ep. 8. lib. 2.*

En écrivant à un ami, qui, dans un séjour délicieux, usoit de son loisir en homme sage, il ne peut s'empêcher de lui porter envie. « C'est ainsi, lui dit-il, » que doit passer sa vieillesse, un homme » non moins distingué dans les fonctions » de la magistrature, que dans le commandement des armées, & qui s'est tout » dévoué au service de la République tant *Ep. 23. l. 4.*

* Hunc ordinem secutus sum, ut necessitates voluptatibus, seria jucundis anteferrem *Epist* 21. *lib.* 8.

** Nunquam-ne hos arctissimos laqueos, si solvere negatur, abrumpam ? Nunquam, puto. Nam veteribus negotiis nova accrescunt, nec tamen priora peraguntur : tot nexibus, tot quasi catenis majus in dies occupationum agmen extenditur.

» que l'honneur l'a voulu. Nous * de-
» vons à la patrie notre premier & notre
» ſecond âge; mais nous nous devons le
» dernier à nous-mêmes. Les loix ſemblent
» nous le conſeiller, lorſqu'à ſoixante ans
» elles nous rendent au repos. Quand aurai-
» je la liberté d'en jouir ? Quand l'âge me
» permettra-t-il d'imiter une retraite ſi glo-
» rieuſe ? Quand la mienne ne pourra-t-elle
» plus être appelée pareſſe, mais un hono-
» rable loiſir ?

Il comptoit ne vivre & ne reſpirer, que quand il pouvoit ſe dérober de la ville pour aller à quelqu'une de ſes maiſons de campagne, car il en avoit pluſieurs. L'agréable deſcription qu'il en fait, marque aſſez combien il s'y plaiſoit. Il y parle de ſes vergers, de ſes potagers, de ſes jardins, de ſes bâtimens, & ſur-tout des endroits qui étoient comme l'ouvrage de ſes mains, avec cette joie & cette complaiſance, que ſent tout homme qui a bâti ou planté à la campagne. Il appelle ces endroits, ſes délices, ſes amours, ſes véritables amours : *amores mei, revera amores : ipſe poſui*. Et ailleurs : *præterea indulſi amori meo ; amo enim quæ maxima ex parte ipſe inchoavi, aut inchoata percolui*. « Ai-je tort, » dit-il à un de ſes amis, de tant chérir

Ep. 17. lib. 2.

Ep. 6. lib. 5.

* Nam & prima vitæ tempora & media patriæ, extrema nobis impertiri debemus, ut ipſæ leges monent, quæ majorem anni ſexaginta otio reddunt.

» cette retraite, d'en faire mes délices, d'y
» demeurer si long-tems? » Et dans une
autre lettre: « On ne trouve point ici de
» fâcheux ni d'importuns. Tout y est cal-
» me, tout y est paisible: & comme la
» bonté du climat y rend le ciel plus se-
» rein, & l'air plus pur, je m'y trouve aussi
» le corps plus sain & l'esprit plus libre.
» J'exerce l'un par la chasse, & l'autre par
» l'étude ».

V. *Ardeur de Pline pour la gloire & pour la réputation.*

On ne peut douter que la gloire ne fût l'ame des vertus de Pline. Veilles, repos, divertissemens, études, il y rapportoit tout. Il avoit pour maxime, que la * seule ambition convenable à un honnête homme, c'étoit ou de faire des choses dignes d'être écrites, ou d'écrire des choses dignes d'être lues. Il ne dissimuloit pas que l'amour de la gloire étoit sa passion. « Chacun ** juge différemment du bonheur des hommes.
» Pour moi je n'en estime point de plus
» heureux, que celui qui jouit d'une grande
» & solide réputation; & qui, sûr des suf-
» frages de la postérité, goûte par avance

* Equidem beatos puto, quibus deorum munere datum est aut facere scribenda, aut scribere legenda. *Ep. 16. lib. 6.*

** Alius alium, ego beatissimum existimo, qui bonæ mansuræque famæ præsumptione perfruitur, certusque posteritatis cum futura gloria vivit.

» toute la gloire qu'elle lui deſtine. Rien *
» ne me touche ſi fort, dit-il, que le deſir de
» vivre long-temps dans l'eſprit des autres :
» diſpoſition véritablement digne d'un
» homme, ſur-tout de celui qui n'ayant rien
» à ſe reprocher, ne craint point les juge-
» mens de la poſtérité ». Le célébre Thra-
ſea avoit coutume de dire qu'on devoit ſe
charger de trois ſortes de cauſes : de celles
de ſes amis, de celles qui manquent de
protection, & enfin de celles qui doivent
tirer à conſéquence pour l'exemple... « J'a-
» jouterai ** à ces trois genres (dit encore
» Pline) & peut être en homme qui a de
» l'ambition, les cauſes grandes & fa-
» meuſes. Car il eſt juſte de plaider quel-
» quefois pour ſa réputation & pour ſa
» gloire, c'eſt-à-dire de plaider ſa propre
» cauſe ».

Ep. 33. l. 7. Il deſiroit avec paſſion que Tacite écri-
vît ſon hiſtoire : mais, moins vain que Ci-
céron, il ne lui demandoit point de l'em-
bellir par des menſonges : *mendaciunculis
aſpergere.* « Mes *** actions, lui dit-il, de-

* Me nihil æquè ac diuturnitatis amor & cupido ſollicitat : res homine digniſſima, præſertim qui nullius ſibi conſcius culpæ, poſteritatis memoriam non reformidet.

** Ad hæc ego genera cauſarum, ambitiosè fortaſſe, addam tamen claras & illuſtres. Æquum enim eſt agere nonnunquam gloriæ & famæ, id eſt ſuam cauſam.

*** Hæc, utcumque ſe habent, notiora, clariora, majora tu facies : quanquam non exigo ut excedas actæ rei modum. Nam nec hiſtoria debet egredi veritatem, & honeſtè factis veritas ſufficit.

» viendront entre vos mains plus brillan-
» tes, plus célébres, plus grandes. Je n'e-
» xige pourtant pas que vous exagériez.
» Je ſais que l'hiſtoire ne doit jamais s'é-
» carter de la vérité, & que la vérité ho-
» nore aſſez les bonnes actions ». Je ne ſais ſi j'ai eu raiſon de dire que Pline étoit moins vain que Cicéron, & ſi au contraire Cicéron ne doit pas nous paroître plus modeſte, parce qu'il étoit plus ſincere. Il ſentoit ce qui lui manquoit, & il y demandoit un ſupplément officieux. Mais Pline ne croit pas avoir beſoin de grace, ni de ſecours. Il eſt plus content de ſa vertu. Elle eſt aſſez belle, aſſez ſolide, aſſez grande, pour ſe ſoutenir par elle-même aux yeux de la poſtérité. Elle n'a beſoin que d'une trompette éclatante, qui enſeigne la ſimple vérité aux ſiecles à venir, ſans y rien ajouter d'étranger.

Pline aſſembloit ſouvent une troupe d'amis choiſis pour leur faire lecture de ſes compoſitions, ſoit en vers, ſoit en proſe. Il déclare dans pluſieurs lettres que c'étoit dans la vue de profiter des avis qu'on lui donneroit, & cela pouvoit être : mais le deſir d'être loué & admiré y avoit grande part, car il y étoit infiniment ſenſible. « Je * me
» repréſente déjà cette foule d'auditeurs, (il

Ep. 10. lib. 1.

* Imaginor qui concurſus, quæ admiratio te, qui clamor, quod etiam ſilentium maneat, quo ego, cùm dico vel recito, non minùs quàm clamore delector, ſit modò ſilentium acre, & intentum, & cupidum ulteriora audiendi.

parle à un ami qu'il exhortoit à faire lecture de ses ouvrages) « ces transports d'admiration, ces applaudissemens, ce silence » même qui, lorsque je parle en public » ou que je lis mes piéces, n'a guère » moins de charme pour moi que les applaudissemens, quand il est causé par la » seule attention, & par l'impatience d'entendre la suite ».

Ep. 17. lib. 6. Il entroit véritablement en colere, lorsqu'il s'agissoit de ses amis, contre les auditeurs muets & dédaigneux. « On lisoit, » dans une assemblée, où j'étois invité, un » ouvrage excellent. Deux ou trois hommes, qui se croyoient bien plus habiles » que tous les autres, écoutoient comme » s'ils étoient sourds & muets. Ils ne remuerent pas les levres, ils ne firent pas le » moindre geste, ils ne se leverent pas même, » du moins par lassitude d'être assis. Quel * » travers, & (pour dire encore mieux) » quelle folie, de passer tout un jour à » offenser un homme, chez qui vous n'êtes » venu que pour lui témoigner votre estime & votre amitié »!

Ep. 1 lib. 15. Il faisoit de belles actions, mais il étoit bien aise qu'elles fussent connues, & qu'on l'en louât. « Je ** veux bien l'avouer, dit-

* Quæ sinisteritas, ac potius amentia, in hoc totum diem impendere, ut offendas, ut inimicum relinquas, ad quem tanquam amicissimus veneris.

** Neque enim sum tam sapiens, ut nihil mea intersit, an iis quæ honestè fecisse me credo, testificatio quædam & quasi præmium accedat.

» il, ma ſageſſe ne va point juſqu'à ne
» compter pour rien cette eſpece de ré-
» compenſe, que la vertu trouve dans l'ap-
» probation de ceux qui l'eſtiment ».

On reproche à Pline de parler ſouvent de lui-même, mais on ne peut au moins lui reprocher de ne parler que de lui. Jamais perſonne ne prit plus de plaiſir à vanter le mérite des autres, juſques-là qu'il fut accuſé de le faire avec excès, défaut dont il étoit bien éloigné de ſe défendre, ni de vouloir s'en corriger. « Vous dites que
» quelques gens me reprochent de louer
» en toute occaſion avec excès mes amis.
» J'avoue mon crime, & j'en fais gloire.
» Car, qu'y a-t-il de plus honnête que
» de pêcher par indulgence ? Quelles ſont
» pourtant ces perſonnes, qui croyent
» connoître mes amis mieux que je ne les
» connois ? Mais ſoit : je veux qu'elles les
» connoiſſent mieux. Pourquoi m'envier
» une erreur ſi flatteuſe ? Car ſuppoſons
» que mes amis ne ſoient pas tels que je le
» dis, je ſuis toujours heureux de le croire.
» Je conſeille donc à ces cenſeurs de por-
» ter leur maligne délicateſſe à d'autres qui
» croyent qu'il y a de l'eſprit & du ju-
» gement à critiquer ſes amis : pour moi,
» l'on ne me perſuadera jamais que j'aime
» trop les miens ».

Ep. 7. lib. 28.

Ne me ſuis je point trop étendu ſur les actions particulieres de Pline, & les ex-

traits que j'ai donnés de ſes Lettres ne paroîtront-ils point au lecteur trop longs & trop peu meſurés ; j'avoue mon foible. Ces ſortes de caractères de droiture, de probité, de généroſité, d'amour du bien public, devenus ſi rares pour le malheur de notre ſiécle, m'enlevent à moi-même & me raviſſent d'admiration, & je ne puis me réſoudre à en abréger le portrait. En effet, je le répéte encore, eſt-il un caractere plus doux, plus liant, plus ſociable, plus aimable en tout genre, que celui dont j'ai tâché juſqu'ici de donner quelque idée? Combien le commerce de la vie devient-il agréable, quand on ſe trouve lié avec de tels amis? Quel bonheur pour le Public, quand des perſonnes bienfaiſantes, comme Pline, ſans humeur & ſans paſſion, occupent les premieres places d'un état, & s'étudient à ſoulager la peine de ceux qui ont affaire à elles!

J'ai eu tort de dire que Pline étoit ſans paſſion. Exempt de celles qui, ſelon le jugement du monde même, déshonorent les hommes, il en avoit une plus délicate & moins groſſiere, mais non moins vive ni moins vicieuſe aux yeux du ſouverain Juge, quelqu'effort que faſſe la corruption générale du cœur humain pour l'annoblir, en lui donnant preſque le nom de vertu. Je parle de cet amour exceſſif de la gloire, qui étoit l'ame de toutes ſes actions & de

toutes ſes entrepriſes. Pline n'étoit occupé, non plus que tous ces illuſtres écrivains du Paganiſme, que du deſir & du ſoin de vivre dans la mémoire de la poſtérité, & de tranſmettre leur nom aux ſiecles futurs par des écrits qu'ils eſpéroient devoir durer autant que le monde, & leur procurer une ſorte d'immortalité dont ils étoient aſſez aveugles pour ſe contenter. Y avoit-il rien de plus caſuel, de plus incertain, de plus frivole que cette eſpérance ? A quoi a-t-il tenu que la poſtérité ne connût que leur nom, & pas même leur nom ? Le tems, qui a aboli la plus grande partie des ouvrages de ces hommes vains, ne pouvoit-il pas encore abolir le peu qui nous en reſte ? A qui doivent-ils les petits débris qui ont échappé au naufrage général ? Le peu qui eſt parvenu juſqu'à nous, empêche-t-il que tout ce qui leur appartient, juſqu'à leur nom même, ne ſoit abſolument péri dans toute l'Afrique, dans toute l'Aſie, dans une grande partie de l'Europe ? Sans les études que l'égliſe Chrétienne a maintenues, la barbarie n'auroit-elle pas anéanti leurs ouvrages & leurs noms dans tout le reſte de l'univers ? Quelle eſt donc la futilité de la béatitude ſur laquelle ils comptoient, & à laquelle ils ſe rapportoient tout entiers ? Ceux qui ont fait l'admiration de leur ſiécle, ne tombent-ils pas dans le gouffre de l'oubli & de la mort,

auſſi bien que les plus ſtupides & les plus ignorans? Nous ſommes bien inſenſés & bien aveugles, nous que la religion a mieux inſtruits, ſi, deſtinés par la grace du Sauveur à une bienheureuſe immortalité, nous nous laiſſons éblouir par une grandeur imaginaire, & par le phantôme d'une éternité en idée.

Les extraits que j'ai tirés de ſes lettres, ſont plus que ſuffiſans pour faire connoître le caractere de ſon eſprit & de ſes mœurs: il me reſte à dônner une idée de ſon ſtile par quelques extraits du Panégyrique de Trajan, qui eſt une piece d'éloquence extrêmement travaillée, & qu'on a toujours regardée comme ſon chef-d'œuvre.

PANÉGYRIQUE DE TRAJAN.

J'ai déja marqué que Pline, après qu'il eut été nommé Conſul par Trajan conjointement avec Cornutus Tertullus ſon ami intime, reçut ordre du Sénat de faire le panégyrique de ce Prince au nom de tout l'empire. Il lui adreſſe toujours la parole, comme s'il étoit préſent. S'il le fut en effet, car on en doute, il en coûta beaucoup à la modeſtie de l'Empereur: mais quelque répugnance qu'il eût à s'entendre louer en face, ce qui eſt toujours fort déſagréable, il ne crut pas devoir s'oppoſer au décret d'une compagnie ſi reſpectable. On juge aiſément que Pline, dans cette occa-

ſion, fit uſage de tout ſon eſprit, auquel la vive reconnoiſſance dont ſon cœur étoit pénétré ajoutoit une nouvelle force. Quelques extraits que je vais faire de cette piéce montreront en même tems, & l'éloquence du Panégyriſte, & les qualités admirables du Prince qui y eſt loué.

LOUANGE UNIVERSELLE de Trajan.

Sæpe ego mecum, Patres Conſcripti, tacitus agitavi qualem quantumque eſſe oporteret cujus ditione nutuque maria, terræ, pax, bella regerentur: cùm interea fingenti formantique mihi principem, quem æquata diis immortalibus poteſtas deceret, nunquam voto ſaltem concipere ſuccurrit ſimilem huic quem videmus. Enituit aliquis in bello, ſed obſolevit in pace. Alium toga, ſed non & arma honeſtarunt. Reverentiam ille terrore, alius amorem humanitate captavit. Ille quæſitam domi gloriam, in publico; hic in publico partam, domi perdidit. Poſtremò, adhuc nemo extitit, cujus virtutes nullo vitiorum confinio læderentur. At principi noſtro quanta concordia quantuſque concentus omnium laudum omniſque gloriæ contigit; ut nihil ſeveritati ejus hilaritate, nihil gravitati ſimplicitate, nihil majeſtati humanitate detrahatur! Jam firmitas, jam proceritas corporis, jam honor capitis, & dignitas oris, ad hoc ætatis indeflexa maturitas, nec ſine quodam munere deûm feſtinatis ſenectutis inſignibus ad augendam majeſtatem ornata cæſaries, nonne longè latèque principem oſtentant?

« Je me ſuis ſouvent appliqué, Meſſieurs,
» à me former l'idée d'un Prince digne de l'Em-
» pire du monde, également propre à comman-
» der ſur la terre & ſur la mer, dans la paix
» & dans la guerre ; j'avoue qu'en l'imaginant
» au gré de mes deſirs, tel qu'il pût ſoutenir
» avec honneur une puiſſance comparable à
» celle des dieux, mes vœux n'ont point été
» juſqu'à en ſouhaiter un qui reſſemblât à
» notre Empereur. L'un s'eſt illuſtré dans la
» guerre, mais il s'eſt avili dans la paix. L'au-
» tre s'eſt acquis dans l'exercice de la * Magiſ-
» trature une gloire qu'il a perdue dans les
» armées. Celui-là s'eſt attiré le reſpect par la
» crainte, celui-ci l'amour par la douceur.
» Tel a ſu ſe concilier dans l'intérieur
» de ſa maiſon une eſtime, qu'il n'a pu con-
» ſerver en public. Tel autre s'eſt acquis
» une réputation en public, qu'il a mal
» ſoutenue dans ſa maiſon. Enfin, juſqu'à ce
» jour nous n'en avions point vu dont les ver-
» tus n'euſſent reçu nulle atteinte, & n'euſ-
» ſent approché de quelque vice. Mais quelle
» alliance de toutes les rares qualités, quel
» accord de tous les genres de gloire n'admi-
» rons-nous point dans notre Prince ! Sa gaieté
» prend-elle rien ſur la gravité de ſes mœurs ?
» Son affabilité, ſur la majeſté de ſon air ? Sa
» taille, ſa démarche, ſes traits, cette fleur
» de ſanté qui brille encore dans un âge mûr,
» ſes cheveux que les dieux ſemblent n'avoir
» fait blanchir avant le tems que pour le ren-
» dre plus reſpectable ; tout cela n'annonce-t-il
» pas un Souverain à tout l'univers » ?

* *A Rome, les Princes étoient Magiſtrats & Guerriers, & en faiſoient également les fonctions.*

CONDUITE

CONDUITE DE TRAJAN dans l'armée.

Quid cùm ſolatium feſſis militibus, ægris opem ferres? Non tibi moris tua inire tentoria, niſi commilitonum antè luſtraſſes; nec requiem corpori, niſi poſt omnes, dare. Hæc mihi admiratione dignus Imperator, non videretur, ſi inter Fabricios, & Scipiones, & Camillos talis eſſet. Tunc enim illum imitationis ardor, ſemperque melior aliquis accenderet. Poſtquàm verò ſtudium armorum à manibus ad oculos, ad voluptatem à labore tranſlatum eſt, quàm magnùm eſt unum ex omnibus patrio more, patria virtute lætari, & ſine æmulo ac ſine exemplo ſecum certare, ſecum contendere: ac, ſicut imperat ſolus, ſolum ita eſſe qui debeat imperare!

« Qui apporta jamais plus d'attention à con-
» ſoler les ſoldats fatigués par de longues mar-
» ches, à ſecourir les malades? Et qui jamais
» plus religieuſement que vous obſerva la
» coutume de ne ſe retirer dans ſon quartier
» qu'après avoir viſité tous les autres, & de
» ne prendre de repos qu'après l'avoir aſſuré
» à toute l'armée? Qu'il ſe trouvât un tel Gé-
» néral au milieu des Fabrices, des Scipions
» & des Camilles, je m'en étonnerois moins.
» Les grands exemples alors réveilleroient ſon
» ardeur, & quelque autre plus vertueux que lui
» ne ceſſeroit point d'allumer dans ſon ame une
» noble émulation. Mais aujourd'hui que nous
» n'aimons plus les combats que dans les ſpecta-
» cles; & que ce qui étoit un travail & une
» fatigue chez nos ancêtres, nous ne le con-
» noiſſons plus que comme plaiſir & délaſſe-

» ment : qu'il eſt glorieux d'avoir ſeul conſervé
» les mœurs & les vertus de nos peres ; de n'a-
» voir d'autre modèle à ſe propoſer, d'autre
» rival à combattre que ſoi-même ; &, quand
» ſeul on occupe la premiere place, d'avoir
» ſeul tout ce qui la mérite » !

Veniet tempus quo poſteri viſere, viſendum tradere minoribus ſuis geſtient, quis ſudores tuos hauſerit campus, quæ refectiones tuas arbores, quæ ſomnum ſaxa prætexerint, quod denique tectum magnus hoſpes impleveris, ut tunc ipſi tibi ingentium ducum ſacra veſtigia iiſdem in locis monſtrabantur.

« Un tems viendra où nos neveux s'empreſ-
» ſeront d'aller voir & de faire voir à leurs
» enfans les plaines où vous avez ſoutenu de
» ſi nobles travaux, (à la lettre, les plaines
» qui ont été arroſées de vos ſueurs,) les ar-
» bres qui ont prêté leur ombre à vos repas
» militaires, les antres où vous preniez votre
» repos, les maiſons qui ont été honorées de
» la préſence d'un ſi grand hôte. Enfin on mon-
» trera dans ces mêmes lieux vos traces avec
» autant de ſoin que vous en avez eu d'y exa-
» miner vous-même celles des fameux capi-
» taines que vous vous plaiſiez tant à ſuivre ».

Itaque perinde ſummis atque infimis carus, ſic Imperatorem commilitonemque miſcueras, ut ſtudium omnium laboremque, & tanquam exactor intenderes, & tanquam particeps ſociuſque relevares. Felices illos, quorum fides & induſtria, non per nuncios & interpretes, ſed ad ipſo te, nec auribus tuis ſed oculis probantur. Conſecuti ſunt, ut abſens quoque de abſentibus nemini magis, quàm tibi, crederes.

« Egalement chéri des grands & des petits, » vous avez tellement confondu le ſoldat avec » le Général, qu'en même tems qu'auguſte ſur- » veillant vous animiez le travail de vos ſol- » dats, vous ſoulagiez auſſi leurs fatigues en » les partageant avec eux. Heureux ceux qui » vous ſervent! Vous n'en connoiſſez point le » zèle & la capacité ſur la foi d'autrui, mais » par vous-même, & par ce que vous leur » avez vu faire. Ils ont le bonheur, que, » lorſqu'ils ſont abſens, vous ne vous en rap- » portez à perſonne tant qu'à vous ſur ce qui » les regarde ».

RETOUR ET ENTRÉE de Trajan dans la ville, depuis qu'il eut été nommé Empereur.

Ac primùm qui dies ille, quo expectatus deſideratuſque urbem tuam ingreſſus es!... Non ætas quemquam, non valetudo, non ſexus retardavit quominus oculos inſolito ſpectaculo expleret. Te parvuli noſcere, oſtentare juvenes, mirari ſenes, ægri quoque neglecto medentium imperio ad conſpectum tuî, tanquam ad ſalutem ſanitatemque, prorepere. Inde alii ſe ſatis vixiſſe te viſo, te recepto: alii nunc magis vivendum eſſe prædicabant. Feminas etiam tunc fecunditatis ſuæ maxima voluptas ſubiit, cum cernerent cui principi cives, cui imperatori milites peperiſſent. Videres referta tecta ac laborantia, ac ne eum quidem vacantem locum, qui non niſi ſuſpenſum & inſtabile veſtigium caperet: Oppletas undique vias, anguſtumque tramitem relictum tibi: alacrem hinc atque inde popu-

lum : ubique par gaudium, paremque clamorem.

« Que dirai-je de ce jour, où Rome, après
» vous avoir ſi long-tems deſiré & attendu,
» eut enfin le plaiſir de vous recevoir?.....
» Il n'y eut perſonne que ſon âge, ſon ſexe,
» ou ſa ſanté pût empêcher de courir à un ſpec-
» tacle ſi nouveau. Les enfans s'empreſſoient
» de vous connoître, les jeunes gens de vous
» montrer, les vieillards de vous admirer; les
» malades même, ſans égard pour les ordres
» de leurs Médecins, ſe traînoient ſur votre
» paſſage: on eut dit qu'ils alloient à la gué-
» riſon & à la ſanté. Les uns s'écrioient qu'ils
» avoient aſſez vécu, puiſqu'ils vous avoient
» vu. Les autres diſoient que c'étoit mainte-
» nant qu'il étoit doux de vivre. Les femmes
» ſe réjouiſſoient d'avoir mis au monde des en-
» fans, voyant à quel prince elles avoient don-
» né des citoyens, à quel général elles avoient
» donné des ſoldats. On voyoit les toîts plier
» ſous le poids des ſpectateurs qui s'y étoient
» portés. Les places même où l'on ne pouvoit
» ſe tenir qu'à demi ſuſpendu, étoient occu-
» pées. La foule dont les rues étoient pleines,
» vous laiſſoit à peine un ſentier étroit pour
» paſſer à travers le peuple rangé en haye; &
» par-tout vous trouviez pareilles joies, pareil-
» les acclamations ».

COMBIEN L'EXEMPLE du prince eſt puiſſant.

Non cenſuram adhuc, non præfecturam morum recepiſti; quia tibi beneficiis potius quàm remediis ingenia noſtra experiri placet. Et alioqui neſcio an plus moribus confe-

rat princeps, qui bonos esse patitur, quàm qui cogit. Flexibiles quamcumque in partem ducimur à principe, atque, ut ita dicam, sequaces sumus.... Vita principis censura est, eaque perpetua : ad hanc dirigimur, ad hanc convertimur : nec tam imperio nobis opus est, quàm exemplo. Quippe infidelis recti magister est metus. Meliùs homines exemplis docentur, quæ imprimis hoc in se boni habent, quod approbant, quæ præcipiunt, fieri posse.

« Vous n'avez point encore voulu exercer » la censure, ni vous charger de l'inspection » des mœurs. Vous aimez mieux nous porter » à la vertu par vos bienfaits, que par des » remedes toujours amers. Aussi je ne sais si le » Prince qui souffre & honore la pureté des » mœurs, n'y contribue pas davantage, que » celui qui la commande.... La vie du Prince » est une censure continuelle : nous nous réglons » sur elle, nous la prenons pour modele : nous » avons bien moins besoin de loix que d'exem- » ples. La crainte enseigne mal à bien vivre. » Les exemples ont beaucoup plus d'autorité. Ils » ne portent pas seulement à la vertu, ils prou- » vent qu'il n'est pas impossible de la prati- » quer ».

LA VERTU, NON LES STATUES, fait honneur aux Princes.

Ibit in secula fuisse principem, cui florenti & incolumi nunquam nisi modici honores, sæpius nulli decernerentur... Ac mihi intuenti in sapientiam tuam, minùs mirum videtur, quòd mortales, istos caducosque titulos aut

depreceris, aut temperes. Scis enim ubi verà principis, ubi sempiterna sit gloria; ubi sint honores, in quos nihil flammis, nihil senectuti, nihil successoribus liceat. Arcus enim, & statuas, aras etiam templaque demolitur & obscurat oblivio, negligit carpitque posteritas: contra, contemptor ambitionis & infinitæ potestatis domitor ac frenator animus ipsa vetustate florescit, nec ab ullis magis laudatur, quàm quibus minimè necesse est. Præterea, ut quisquis factus est princeps, extemplo fama ejus, incertum bona an mala, ceterùm æterna est. Non ergo perpetua principi fama, quæ invitum manet, sed bona concupiscenda est. Ea porro non imaginibus & statuis, sed virtute ac meritis propagatur.

« On dira dans tous les siecles, qu'il y a » eu un Prince comblé de vertus, à qui les » hommes de son tems ne décernerent que des » honneurs médiocres, & à qui souvent ils n'en » décernerent aucuns.... Une sagesse si pro- » fonde, quand je la considére, me fait com- » prendre que nous ne devons pas tant nous » étonner si vous rejettez ou si vous tempérez » ces honneurs communs & périssables. Vous » savez en quoi consiste la vraie gloire, la » gloire immortelle d'un Prince; vous savez » où résident les honneurs qui ne craignent ni » le feu ni le tems, ni l'envie des successeurs. » Il n'est point d'arcs de triomphe, de statues, » d'autels, de temples même, qui ne périssent, » & qui enfin ne soient oubliés. Si le tems » les épargne, la postérité souvent les néglige » ou les critique. Mais celui qui a le courage » de mépriser l'ambition, & de mettre un

» frein à une puiſſance accoutumée à n'en point » avoir, s'attire une vénération que la révolu- » tion des ſiecles ne fait qu'accroître & rajeu- » nir : il n'eſt jamais tant loué, que de ceux » qui ont le plus de liberté de s'en diſpen- » ſer. Le Prince ne doit donc pas deſirer que » la renommée parle éternellement de lui ; » malgré lui elle en parlera : mais il doit ſou- » haiter qu'elle ne ceſſe jamais d'en parler » bien. C'eſt ce que le mérite & la vertu don- » nent ſeuls, & ce qu'on ne peut ſe promet- » tre des images & des ſtatues ».

LE BONHEUR DU PRINCE lié avec celui des peuples.

Fuit tempus, *ac nimium diu fuit*, *quo alia adverſa*, *alia ſecunda principi & nobis. Nunc communia tibi nobiſcum tam læta*, *quàm triſtia ; nec magis ſine te nos eſſe felices*, *quàm tu ſine nobis potes. An*, *ſi poſſes*, *in fine votorum adjeciſſes*, UT ITA PRECIBUS TUIS DII ANNUERINT, SI JUDICIUM NOSTRUM MERERI PERSEVERASSES ?

« Un tems a été, & il n'a duré que trop, » où notre bonheur & notre malheur ne ſe » régloient point ſur ceux du Prince. Main- » tenant triſteſſe & joie, tout nous eſt » commun ; & il n'eſt pas plus poſſible que nous » ſoyons heureux ſans vous, qu'il l'eſt que vous » le ſoyez ſans nous. S'il en étoit autrement, » auriez-vous ajouté à la fin de votre priere » publique, *Que vous ne demandiez aux* » *dieux leur protection, qu'auſſi long tems que* » *vous continuerez à mériter notre amour ?* »

Il eſt remarquable que c'eſt par l'ordre de Trajan même qu'on avoit appoſé une condi-

tion aux vœux publics que l'on faiſoit pour lui : SI BENE REMPUBLICAM ET EX UTILITATE OMNIUM REXERIS. C'eſt-à-dire, *ſi vous gouvernez avec juſtice & uniquement pour l'avantage de la République.* « O vœux, s'écrie Pline, dignes » d'être éternellement formés, éternellement » exaucés! La République a, par votre entremiſe, » contracté avec les dieux. Ils ſont engagés à » veiller à votre conſervation, tant que vous » veillerez à la conſervation de la patrie; & » ſi vous faites rien de contraire, ils ſont obli- » gés de détourner leurs regards & leur protec- » tion de deſſus vous ». *Digna vota, quæ ſemper ſuſcipiantur, ſemperque ſolvantur. Egit cum diis, ipſo te auctore, Reſpublica, ut te ſoſpitem incolumenque præſtarent, ſi tu ceteros præſtitiſſes : ſi contrà, illi quoque à cuſtodia tui corporis oculos dimoverent.*

UNION ADMIRABLE entre la femme & la ſœur de Trajan.

Nihil eſt tam pronum ad ſimultates quàm emulatio, in feminis præſertim. Ea porro maximè noſcitur ex conjunctione, alitur æqualitate, exardeſcit invidiâ, cujus finis eſt odium. Quo quidem admirabilius exiſtimandum eſt, quòd mulieribus duabus in tota domo parique fortuna nullum certamen, nulla contentio eſt. Suſpiciunt invicem, invicem cedunt : cùmque te utraque effuſiſſimè diligat, nihil ſuâ putant intereſſe utram tu magis ames. Idem utrique propoſitum, idem tenor vitæ, nihilque ex quo ſentias duas eſſe.

« Rien n'eſt plus propre à faire naître des » diſſentions, que la jalouſie, ordinaire entre

» les femmes. Elle prend ſa naiſſance dans les » liaiſons mêmes qui devroient l'éloigner, elle » ſe nourrit dans l'égalité, elle s'irrite par » l'envie, & dégénere enfin en haine implacable. C'eſt ce qui doit nous faire regarder » comme un prodige de vertu, qu'entre deux » illuſtres Dames qui habitent un même Palais, dont la fortune eſt égale, on ne voie » jamais la moindre diſpute. Elles ſe reſpectent, elles ſe cédent tour à tour; & quoique » toutes deux vous aiment très-tendrement, » elles ne croyent point qu'il leur importe laquelle des deux vous aimiez le plus. Elles » ne ſe propoſent toutes deux qu'une même » fin : elles n'ont qu'un même genre de vie; » enfin rien ne vous fait appercevoir que ce » ſont deux perſonnes ».

TRAJAN ÉTOIT SENSIBLE aux douceurs de l'amitié.

Jam etiam & in privatorum animis exoleverat priſcum mortalium bonum amicitia, cujus in locum migraverant aſſentationes, blanditiæ, & pejor odio amoris ſimulatio. Etenim in principum domo nomen tantum amicitiæ, inane ſcilicet irriſumque, manebat. Nam quæ poterat eſſe inter eos amicitia, quorum ſibi alii domini, alii ſervi videbantur? Tu hanc pulſam & errantem reduxiſti. Habes amicos, quia amicus ipſe es. Neque enim, ut alia ſubjectis, ita amor imperatur: neque eſt ullus affectus tam erectus, & liber, & dominationis impatiens, nec qui magis vices exigat.

« L'amitié, ce bien précieux, qui faiſoit » autrefois la félicité des mortels, étoit ban-

» nie même du commerce des hommes privés,
» & à ſa place avoient ſuccédé la flaterie, les
» paroles officieuſes, & un phantôme d'amitié
» plus dangereux que la haine. Si le nom d'a-
» mitié étoit encore connu dans la maiſon des
» Princes, il n'y étoit qu'un objet de mépris &
» de raillèrie. Quelle amitié pouvoit régner
» entre ceux qui ſe regardoient réciproquement
» comme maîtres & eſclaves ? Vous l'avez rap-
» pelée d'un long exil. Vous avez des amis,
» parce que vous ſavez l'être. Car un Prince
» ne commande point l'amitié, comme il peut
» commander le reſte. Ce ſentiment veut être
» libre : il a quelque choſe de grand, eſt en-
» nemi de la contrainte, & exige rigoureuſe-
» ment autant qu'il donne ».

POUVOIR SOUVERAIN des Affranchis ſous les mauvais Empereurs.

Plerique principes, cùm eſſent civium domini, libertorum erant ſervi. Horum conſiliis, horum nutu regebantur : per hos audiebant, per hos loquebantur: per hos Præturæ etiam, & Sacerdotia, & Conſulatus, imò & ab his petebantur. Tu libertis tuis ſummum quidem honorem, ſed tanquam libertis, habes ; abundeque his ſufficere credis, ſi probi & frugi exiſtimentur. Scis enim, præcipuum eſſe indicium non magni principis, magnos libertos.

« La plupart de nos Empereurs étoient maî-
» tres des Citoyens, & eſclaves de leurs Af-
» franchis. Ils ne ſe gouvernoient que par le
» conſeil de ces ſortes de gens : ils n'enten-

» doient, ils ne parloient que par eux. Par
» eux on obtenoit la Préture, le Sacerdoce,
» & le Consulat : ou plutôt, c'étoit à eux qu'il
» falloit les demander. Pour vous, vous consi-
» dérez beaucoup vos affranchis, mais vous ne
» ne les considérez que comme des affranchis,
» & vous croyez qu'ils sont assez honorés, s'ils
» passent pour gens de bien. Car vous savez
» qu'il n'y a pas de marque plus infaillible de
» la petitesse du Prince, que la grandeur de
» ses affranchis ».

LE PRINCE NE PEUT S'ÉLEVER qu'en s'abaissant.

Cui nihil ad augendum fastigium superest, hic uno modo crescere potest, si se ipse submittat, securus magnitudinis suæ. Neque enim ab ullo periculo fortuna principum longiùs abest, quàm ab humilitate.

« Il ne reste à celui qui est parvenu jus-
» qu'au comble des honneurs, qu'un seul moyen
» pour s'élever, c'est que, sûr de sa propre
» grandeur, il sache en descendre. De tous les
» périls que les Princes peuvent courir, celui
» qu'ils doivent craindre le moins, c'est de
» s'avilir en s'abaissant ».

EN QUOI CONSISTE la grandeur des Princes.

Ut felicitatis est quantum velis posse, sic magnitudinis velle quantum possis.

« Si c'est le souverain bonheur, que de
» pouvoir faire tout le bien qu'on veut;

» c'eſt le comble de la grandeur, que de
» vouloir faire tout le bien qu'on peut.

Du ſtyle de Pline.

Le Panégyrique de Pline a toujours paſſé pour ſon chef-d'œuvre, même de ſon tems, où l'on avoit de lui pluſieurs piéces d'éloquence qui lui avoient acquis une grande réputation dans le Barreau. Il n'eſt pas étonnant qu'ayant à louer en qualité de Conſul & par ordre du Sénat, un Prince auſſi accompli que l'étoit Trajan, qui d'ailleurs l'avoit comblé de bienfaits, il ait fait un effort de génie pour lui marquer ſa reconnoiſſance particulière, & en même tems la joie univerſelle de tout l'empire. L'eſprit brille par-tout dans ce diſcours, mais le cœur de Pline s'y fait encore plus ſentir; & l'on ſait que c'eſt du cœur que part la véritable éloquence.

Pectus eſt quod diſertos facit. *Quintil.* *Ep.* 18. *l.* 3.

En prononçant ce Panégyrique, il ne lui donna pas autant d'étendue qu'il en a maintenant. Ce ne fut qu'après coup, après l'action, qu'en habile Peintre, il ajouta de nouveaux traits au portrait de ſon héros, mais tous d'après nature, & qui, bien loin d'en altérer la reſſemblance & la vérité, ne ſervoient qu'à la rendre encore plus ſenſible. Il nous * apprend lui-même ce qui l'avoit

* Officium conſulatûs injunxit mihi ut Reip. nomine Principi gratias agerem Quod ego in Senatu cùm ad rationem & loci & temporis ex more feciſſem, bono

porté à en uſer de la ſorte. « Ma premiere » vue, dit-il, a été de faire aimer encore » davantage à l'Empereur ſes vertus, par » les charmes d'une louange naïve. J'ai » voulu en même tems tracer à ſes ſucceſ- » ſeurs, par ſon exemple mieux que par » aucun précepte, la route de la ſolide gloi- » re. S'il y a beaucoup d'honneur à former » les princes par de nobles leçons, il y » a bien autant d'embarras dans cette en- » trepriſe, & peut-être encore plus de pré- » ſomption. Mais, laiſſer à la poſtérité l'é- » loge d'un Prince accompli, montrer com- » me d'un phare aux Empereurs qui vien- » dront après lui une lumiere qui les gui- » de, c'eſt tout à la fois être auſſi utile, & » plus modeſte ». Il étoit difficile de leur propoſer un modele plus parfait. On peut dire que Trajan réuniſſoit toutes les qualités d'un grand Prince en une ſeule, qui étoit d'être intimement convaincu qu'il étoit Empereur, non pour lui, mais pour

civi convenientiſſimum credidi eadem illa ſpatioſiùs & uberiùs volumine amplecti. Primùm, ut Imperatori noſtro virtutes ſuæ veris laudibus commendarentur: deinde ut futuri Principes, non quaſi à magiſtro, ſed tamen ſub exemplo præmonerentur, qua potiſſimum via poſſent ad eandem gloriam niti. Nam præcipere qualis eſſe debeat Princeps, pulcrum quidem, ſed oneroſum ac propè ſuperbum eſt. Laudare verò optimum Principem, ac per hoc poſteris, velut è ſpecula, lumen quod ſequantur oſtendere, idem utilitatis habet, arrogantiæ nihil.

les peuples. Mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit ici.

Le ſtyle de ce diſcours eſt élégant, fleuri, lumineux, tel que le doit être celui d'un Panégyrique, où il eſt permis d'étaler avec pompe tout ce que l'éloquence a de plus brillant. Les penſées y ſont belles, ſolides, en grand nombre, & ſouvent paroiſſent toutes neuves. Les expreſſions, quoiqu'aſſez ſimples pour l'ordinaire, n'ont rien de bas, rien qui ne convienne au ſujet, & qui n'en ſoutienne la dignité. Les deſcriptions ſont vives, naturelles, circonſtanciées, pleines d'images naïves, qui mettent l'objet ſous les yeux, & le rendent ſenſible. Tout le diſcours eſt rempli de maximes & de ſentimens véritablement dignes du Prince qu'on y loue.

Cependant il me ſemble que ce diſcours, quelque beau & quelque éloquent qu'il ſoit, ne peut point être mis dans le genre ſublime. On n'y voit point, comme dans les harangues de Cicéron, j'entends même celles du genre démonſtratif, de ces expreſſions vives & énergiques, de ces penſées nobles & ſublimes, de ces tours hardis & frappans, de ces figures pleines de feu & de vivacité, qui étonnent, qui ſurprennent, & qui raviſſent l'ame hors d'elle-même. Son éloquence ne reſſemble point à ces grands fleuves, qui roulent leurs eaux avec bruit & majeſté, mais plutôt à une claire &

agréable fontaine, qui coule lentement à l'ombre des arbres dont ses bords sont embellis. Pline laisse son Lecteur tranquille, & ne le tire point de son assiette naturelle. Il plaît, mais par endroits & par parties. Une sorte de monotonie qui régne dans tout le panégyrique, fait qu'on a peine à en soutenir une lecture entiere & suivie; au lieu que la harangue de Cicéron la plus longue est celle qui paroît la plus belle, & qui fait le plus de plaisir. Il faut ajouter que le style de Pline se sent un peu du goût d'antithèses, de pensées coupées, de tours recherchés qui dominoit de son tems. Il ne s'y livroit pas, mais il étoit obligé de s'y prêter. Le même goût régne dans ses lettres, mais il y est moins choquant, parce que ce sont toutes piéces détachées, où cette sorte de style ne déplaît pas : je crois pourtant qu'elles doivent être mises aussi beaucoup au-dessous de celles de Cicéron. Mais tout bien pesé, tout bien examiné, & les lettres de Pline & son Panégyrique méritent l'estime & l'approbation que tous les siecles leur ont accordées. J'ajouterai que son Traducteur doit la partager avec lui.

ANCIENS PANÉGYRIQUES.

Nous avons un recueil de Harangues Latines intitulé *Panegyrici veteres*, qui renferment le Panégyrique de plusieurs

Empereurs Romains. Celui de Pline eſt à la tête. Il eſt ſuivi d'onze autres pieces du même genre. Ce recueil, outre qu'il contient beaucoup de faits qui ne ſe trouvent point ailleurs, peut être fort utile pour ceux qui ſont chargés de faire des Panégyriques. La bonne antiquité ne nous fournit point de modeles de ces ſortes de diſcours, excepté la harangue de Cicéron pour la loi Manilia, & quelques endroits de ſes autres Harangues, qui ſont des chef-d'œuvres achevés dans le genre démonſtratif. Il ne faut pas s'attendre à trouver la même beauté ni la même délicateſſe dans les panégyriques dont je parle. L'éloignement du ſiécle d'Auguſte avoit fait déchoir beaucoup l'éloquence, qui n'avoit plus cette ancienne pureté de langage, cette fineſſe d'expreſſion, cette ſobriété d'ornemens, cet air ſimple & naïf, relevé, quand il le falloit, par une grandeur & une nobleſſe de ſtyle admirable. Mais on trouve dans ces diſcours beaucoup d'eſprit, de fort belles penſées, des tours heureux, de vives deſcriptions, & des louanges très-ſolides.

Pour en donner quelque idée, je me contenterai d'en tranſcrire ici deux endroits en latin ſeulement. Ils ſont tirés du Panégyrique prononcé par Nazaire en l'honneur du grand Conſtantin le jour de la naiſſance des deux Céſars ſes fils. S. Jérôme parle de ce Nazaire comme d'un célébre Orateur; &

AN. J. C. 321.

il dit qu'il avoit une fille auſſi eſtimée que lui pour l'éloquence.

PREMIER ENDROIT.

Nazaire parle ici des deux Céſars.

Nobiliſſimorum Cæſarum laudes exequi velle, ſtudium quidem dulce, ſed non & cura mediocris eſt; quorum in annis pubeſcentibus non erupturæ virtutis tumens germen, non flos præcurſor indolis bonæ lætior quàm uberior apparet; ſed jam facta grandifera, & contra rationem ætatis maximorumque fructuum matura perceptio. Quorum alter jam obterendis hoſtibus gravis terrorem paternum, quo ſemper barbaria omnis intremuit, derivare ad nomen ſuum cœpit: alter jam Conſulatum, jam venerationem ſui, jam patrem ſentiens, ſi quid intactum aut parens aut frater reſervet, declarat mox victorem futurum, qui animo jam vincit ætatem. Rapitur quippe ad ſimilitudinem ſuorum excellens quæque natura, nec ſenſim ac lentè indicium promit boni, cùm involucra infantiæ vividum rumpit ingenium.

SECOND ENDROIT.

Nazaire loue dans Conſtantin une vertu bien rare dans les Princes, mais bien eſtimable: c'eſt la continence. Il y ajoute auſſi quelques autres louanges.

Jam illa vix audeo de tanto Principe commemorare, quod nullam matronarum cui forma emendatior fuerit ſui boni piguit; cùm ſub abſtinentiſſimo Imperatore ſpecies luculenta, non incitatrix licentiæ eſſet, ſed pudoris or-

natrix. Quæ ſine dubio magna, ſeu potius divina laudatio, ſæpe & in ipſis etiam Philoſophis, non tam re exhibita, quàm diſputatione jactata. Sed remittamus hoc Principi noſtro, qui ita temperantiam ingenerare omnibus cupit, ut eam non ad virtutum ſuarum decus adſcribendam, ſed ad naturæ ipſius honeſtatem referendam arbitretur. Quid faciles aditus? quid, aures patientiſſimas? quid, benigna reſponſa? quid, vultum ipſum auguſti decoris gravitate, hilaritate permixta, venerandum quiddam & amabile renidentem, quis dignè exequi poſſit?

Peut-on rien de plus ſolide que cette penſée? *Nulle Dame, quelle belle qu'elle ait été, n'a eu lieu de s'en repentir: parce que ſous un prince auſſi ſage que Conſtantin, la beauté n'eſt point un attrait à la licence, mais un ornement à la pudeur.* Et pouvoit-elle mieux être exprimée? *cùm ſub abſtinentiſſimo Imperatore ſpecies luculenta, non incitatrix licentiæ eſſet, ſed pudoris ornatrix.*

LIVRE VINGT-SIXIEME.

DES SCIENCES SUPÉRIEURES.

NOUS voici arrivés à ce qu'il y a de plus grand & de plus élevé dans l'ordre des connoiſſances naturelles, j'entends la Philoſophie & les Mathématiques qui en ſont une branche, qui ont ſous elles un grand nombre d'Arts & de Sciences qui en dépendent, ou qui y ont rapport, & dont l'étude demande pour y réuſſir, de la force & de l'étendue d'eſprit, & perfectionne à ſon tour ces qualités naturelles. On conçoit bien que des matieres ſi variées, ſi étendues, ſi importantes, ne peuvent être traitées ici que très-ſuperficiellement. Je ne prétends pas même les embraſſer toutes, ni en faire un détail exact J'en cueillerai la fleur pour ainſi dire, & je m'arrêterai à ce qui me paroîtra le plus propre à ſatisfaire ou plutôt à exciter la curioſité des lecteurs peu éclairés ſur ces matieres, & à leur donner une légere idée de l'hiſtoire des grands hommes qui ſe ſont diſtingués dans ces ſciences, & des progrès qu'elles ont pu faire en paſſant des Anciens aux Modernes. Car il n'en eſt pas ici comme des belles-lettres, où certainement, pour ne rien dire de plus, les ſiecles poſtérieurs n'ont rien ajouté aux productions d'Athénes & de Rome.

Toutes les ſciences dont je dois ici parler, peuvent ſe diviſer en deux parties, qui ſont la Philoſophie & les Mathématiques. La Philoſophie ſera la matiere de ce vingt-ſixieme Livre; & les Mathématiques celle du ſuivant, qui ſera le dernier.

DE LA PHILOSOPHIE.

LA Philoſophie eſt l'étude de la nature & de la morale fondée ſur le raiſonnement. Cette ſcience fut d'abord appelée *Sageſſe*, σοφία; & ceux qui en faiſoient profeſſion, *Sages*, σοφοί. Ces noms parurent trop faſtueux à Pythagore, & il leur en ſubſtitua de plus modeſtes, appelant cette ſcience *Philoſophie*, c'eſt-à-dire amour de la ſageſſe; & ceux qui l'enſeignoient ou qui s'y appliquoient, *Philoſophes*, c'eſt-à-dire amateurs de la ſageſſe.

Preſque dans tous les tems, & dans toutes les nations policées, il y a eu des hommes ſtudieux & d'un eſprit élevé, qui ont cultivé cette ſcience avec un grand ſoin : les Prêtres en Egypte, les Mages dans la Perſe, les Caldéens à Babylone, les Brachmanes ou Gymnoſophiſtes chez les Indiens, les Druides chez les Gaulois. Quoique la Philoſophie doive ſon origine à pluſieurs de ceux que je viens de nommer, je ne la conſidérerai ici qu'autant qu'elle a paru dans la Grece, qui lui a donné un nouvel éclat, qui en eſt devenue comme l'école générale. Ce ne ſont pas ſeulement

quelques particuliers épars çà & là en différentes régions, qui faſſent de tems en tems d'heureux efforts, & qui jettent par leurs écrits & par leur réputation une lumière brillante, mais courte & paſſagére. La Gréce, par un privilege ſingulier, a nourri & formé dans ſon ſein pendant une longue ſuite de ſiécles non interrompue, une foule, ou, pour mieux dire, un peuple de Philoſophes, uniquement occupés à chercher la vérité, dont pluſieurs dans cette vue renonçoient à leurs biens, quittoient leur patrie, entreprenoient de longs & pénibles voyages, & paſſoient toute leur vie dans l'étude juſqu'à une extrême vieilleſſe.

Peut-on croire que ce concours d'hommes ſavans & ſtudieux ſi perſévérant & d'une ſi longue durée dans un ſeul & même pays, n'ait été l'effet que du haſard, & non d'une providence particuliere, qui a ſuſcité cette nombreuſe ſuite de Philoſophes pour maintenir & perpétuer l'ancienne tradition ſur certaines vérités eſſentielles & capitales? Combien leurs préceptes ſur la morale, ſur les vertus, ſur les devoirs, ont-ils été utiles pour empêcher le débordement des vices! Quel affreux déſordre par exemple, auroit-on vu, ſi la ſecte Epicurienne eût été ſeule & dominante! Combien leurs diſputes ont-elles ſervi pour conſerver les dogmes importans de la diſtinction de la matière & de l'eſprit, de l'immortalité de l'ame, de l'exiſtence d'un Etre ſouverain! Il * n'eſt pas douteux que Dieu leur avoit décou-

* Quod notum eſt Dei manifeſtum eſt in illis: Deus enim illis manifeſtavit.

vert ſur tous ces points d'admirables principes préférablement à tant d'autres peuples, que la barbarie tenoit dans une profonde ignorance.

Il eſt vrai que, parmi ces Philoſophes, pluſieurs ont avancé d'étranges abſurdités. Tous même, ſelon S. Paul, *ont retenu la vérité de Dieu dans l'injuſtice.... ne l'ayant point glorifié comme Dieu, & ne lui ayant point rendu graces.* Aucune Ecole n'a jamais oſé ſoutenir ni prouver l'unité d'un Dieu, quoique les plus habiles Philoſophes fuſſent tous pleinement convaincus de cette vérité. Dieu a voulu nous apprendre par leur exemple, ce qu'eſt & ce que peut l'homme abandonné à lui ſeul. Pendant quatre cens ans & plus, tous ces beaux eſprits ſi ſubtils, ſi pénétrans, ſi profonds, n'ont ceſſé de diſputer, d'examiner, de dogmatiſer, ſans pouvoir convenir de rien entr'eux, & ſans rien finir. Ce n'étoit pas eux que Dieu avoit deſtinés pour être la lumiere du monde. *Non hos elegit Dominus.*

Rom. 1. 19. & 21.

Baruc.

La Philoſophie, chez les Grecs, s'eſt diviſée en deux grandes Sectes: l'une appelée l'*Ionique*, fondée par Thalès qui étoit d'Ionie; l'autre nommée l'*Italique*, parce que c'eſt dans cette partie de l'Italie, appelée la Grande Grece, qu'elle a été établie par Pythagore. L'une & l'autre ſe partagent en pluſieurs autres branches, comme on le verra bientôt.

Voilà en gros la matiere de la Diſſertation que j'entreprends de donner ſur la Philoſophie ancienne. Elle deviendroit immenſe, ſi je ſongeois à la traiter à fond, ce qui ne convient point au plan que je me propoſe. Je me contenterai donc, en expoſant l'hiſtoire & les ſentimens de ceux qui ſe ſont le plus diſtingués

parmi ces Philoſophes, de rapporter ce qui me paroîtra le plus important, le plus inſtructif, le plus propre à ſatisfaire la juſte curioſité d'un lecteur, qui regarde les actions & les opinions de ces Philoſophes comme une partie eſſentielle de l'hiſtoire, mais dont il lui ſuffit d'avoir une connoiſſance ſuperficielle, & une idée générale. Mes guides ſeront, parmi les anciens, Cicéron dans ſes œuvres philoſophiques, & Diogéne Laërce dans ſon traité des Philoſophes; & parmi les modernes, le ſavant Stanley, Anglois, qui a fait un excellent ouvrage ſur cette matiere.

Je diviſerai ma diſſertation en deux parties. Dans la premiere je rapporterai l'hiſtoire des Philoſophes, ſans m'étendre beaucoup ſur leurs ſentimens: dans la ſeconde je traiterai l'hiſtoire de la philoſophie même, en expoſant les principaux dogmes des différentes ſectes.

PREMIERE PARTIE.

HISTOIRE DES PHILOSOPHES.

Je parcourrai toutes les ſectes de la Philoſophie ancienne, & je donnerai une hiſtoire abrégée des Philoſophes qui s'y ſont le plus diſtingués.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DES PHILOSOPHES DE LA SECTE IONIQUE,

Jusqu'au partage qui s'en fit en plusieurs branches.

LA Secte Ionique, à compter depuis Thalès qui en est regardé comme le fondateur, jusqu'à Philon & Antiochus que Cicéron entendit, a duré plus de cinq cens ans.

Diog. Laërt.

Av. J. C. 640.

THALÈS étoit de Milet, ville célébre de l'Ionie. Il vint au monde la premiere année de l'Olympiade XXXV.

Pour profiter des lumieres de ce qu'il y avoit alors de plus habiles gens, il fit plusieurs voyages, selon la coutume des Anciens: d'abord dans l'île de Créte, puis dans la Phénicie, & enfin dans l'Egypte, où il consulta les prêtres de Memphis, qui cultivoient avec un soin extrême les sciences supérieures. Il apprit sous ces grands maîtres la géométrie, l'astronomie, & la philosophie. Un disciple de cette espece ne l'est pas long-tems. Aussi Thalès passa-t-il bien vîte des leçons aux découvertes. Ses maîtres de Memphis apprirent de lui le moyen

moyen de meſurer exactement les immenſes Pyramides qui ſubſiſtent encore.

L'Egypte étoit gouvernée pour lors par Amaſis, prince qui aimoit les lettres, parce qu'il étoit lui-même fort lettré. Il fit tout le cas qu'il devoit du mérite de Thalès, & lui donna des marques publiques de ſon eſtime. Mais ce Philoſophe Grec, amateur de la liberté & de l'indépendance, n'avoit pas ce qu'il falloit pour ſe maintenir à la cour. Il étoit grand aſtronome, grand géométre, excellent Philoſophe, mais mauvais Courtiſan. La maniere trop libre dont il déclamoit contre la Tyrannie, déplut à Amaſis, & lui fit prendre contre lui des impreſſions de défiance & de crainte, qu'il ne ſe mit pas trop en peine d'effacer, & qui furent ſuivies peu de tems après de ſa diſgrace entiere. La Gréce en profita. Thalès quitta la Cour, & revint à Milet répandre dans le ſein de ſa patrie les tréſors de l'Egypte.

Le grand progrès qu'il avoit fait dans les ſciences, le fit mettre au nombre des ſept Sages de la Grece ſi vantés dans l'antiquité. De ces ſept Sages, il n'y eut que Thalès qui fonda une ſecte de Philoſophes, parce qu'il s'appliqua à la contemplation de la nature, forma une école & un corps de doctrine, eut des diſciples & des ſucceſſeurs. Les autres ne ſe firent remarquer que par un genre de vie plus réglé,

& par quelques préceptes moraux qu'ils donnerent dans les occasions.

J'ai parlé ailleurs avec quelqu'étendue de ces Sages, aussi-bien que de plusieurs circonstances de la vie de Thalès ; de son séjour à la cour de Crésus, roi de Lydie, & de son entretien avec Solon. J'ai rapporté le mot plaisant & sensé d'une femme qui le vit tomber dans une fosse lorsqu'il contemploit les astres : *Comment*, lui dit-elle, *pourriez-vous connoître ce qui se passe dans le ciel, puisque vous ne voyez pas ce qui est proche de vos piés* ? & le tour ingénieux dont il se servit pour éluder les poursuites de sa mere qui le pressoit de se marier, en lui répondant lorsqu'il étoit jeune, *Il n'est pas encore tems* ; & lorsqu'il fut sur le retour, *Il n'est plus tems.*

Les raisons qui avoient empêché Thalès de se donner des chaînes en s'engageant dans le mariage, lui firent préférer une vie douce & tranquille aux emplois les plus brillans. Animé d'un desir vif de connoître la nature, il l'étudia assidûment dans un heureux loisir que lui donnoit une retraite exacte, impénétrable au tumulte, mais ouverte à tous ceux que l'amour de la vérité, ou le besoin de ses conseils lui amenoit. Il n'en sortoit que très-rarement ; c'étoit pour aller prendre un repas frugal chez Thrasybule son ami, qui devint par ses talens roi de Milet dans le tems du traité

que les Miléſiens firent avec Alyatte II, roi de Lydie.

Cicéron dit que Thalès eſt le premier des Grecs qui ait traité des matieres de phyſique.

Cic. de Nat. Deor. lib. 1. n. 25.

On lui donne la gloire d'avoir fait pluſieurs belles découvertes dans l'aſtronomie : dont l'une, qui regarde la grandeur du diamétre du ſoleil comparé au cercle de ſon mouvement annuel, lui faiſoit grand plaiſir. Auſſi un homme riche à qui il en fit part, offrant à ce Philoſophe pour récompenſe tout ce qu'il voudroit, Thalès ne lui en demanda point d'autre, ſinon qu'il fît honneur de cette découverte à celui qui en étoit l'auteur. On reconnoît ici le vrai caractere des ſavans, infiniment plus ſenſibles à l'honneur d'une nouvelle découverte, qu'aux plus grandes récompenſes; & la vérité de ce que diſoit * Tacite en parlant d'Helvidius Priſcus, *Que la derniere choſe dont les gens même les plus ſages ſe dépouillent, c'eſt le deſir de la gloire.* Il ſe diſtingua fort par ſon habileté à prédire dans une grande exactitude les éclipſes du ſoleil & de la lune, ce qui étoit regardé pour lors comme une choſe bien merveilleuſe.

Apud. Florid.

Saint Clément d'Alexandrie rapporte, d'a-

* Erant quibus appetentior famæ videbatur, quando etiam ſapientibus cupido gloriæ noviſſima exuitur. *Tacit. Hiſt. lib. 4. c. 6.*

près Diogéne Laërce, deux belles paroles de Thalès. Interrogé * un jour ce qu'étoit Dieu : *C'est*, dit-il, *ce qui n'a ni commencement ni fin.* Un autre lui demandant si l'homme pouvoit dérober à Dieu la connoissance de ses actions : *Comment pourroit-il le faire*, répondit-il, *puisqu'il n'est pas en son pouvoir de lui cacher même ses pensées* ? Valére ** Maxime ajoute que Thalès parloit ainsi, afin que l'idée de la présence de Dieu aux pensées les plus secrettes de l'ame, obligeât les hommes à tenir leur cœur, non moins que leurs mains, dans une grande pureté. Cicéron fait précisément la même remarque, quoiqu'en termes un peu différens. Thalès, dit-il, qui *** tenoit le premier rang parmi les sept Sages de la Gréce, croyoit qu'il étoit de la derniere importance que les hommes fussent bien convaincus que la Divinité remplissoit tout, & voyoit tout ; & que c'é-

* Rogatus Thales quid sit Deus? Id, inquit, quod neque habet principium, nec finem. Cùm autem rogasset alius, an Deum lateat homo aliquid agens : Et quomodo, inquit, qui ne cogitans quidem ?

** Mirificè Thales. Nam interrogatus an facta hominum deos fallerent; nec cogitata, inquit. Ut non solùm manus, sed etiam mentes puras habere vellemus; cùm secretis cogitationibus nostris celeste numen adesse crederemus. *Val. Max. lib.* 7. *cap.* 2.

*** Thales, qui sapientissimus inter septem fuit, dicebat, homines existimare oportere deos omnia cernere, deorum omnia esse plena : fore enim omnes castiores. *Cic. de leg. lib.* 2. *n.* 25.

toit là le moyen de les rendre plus ſages & plus religieux.

Il mourut la premiere année de l'Olympiade LVIII, âgé de quatre-vingt-douze ans, dans le tems même qu'il aſſiſtoit à la célébration des Jeux Olympiques.

AN. M. 3456. AV. J.C. 548.

ANAXIMANDRE. Thalès eut pour ſucceſſeur Anaximandre, ſon diſciple & ſon compatriote. L'hiſtoire ne nous a rien conſervé du détail de ſes actions. Il s'écarta en pluſieurs points de la doctrine de ſon Maître. On prétend qu'il avertit les Lacédémoniens du terrible tremblement de terre qui renverſa leur ville. ANAXIMENE prit ſa place.

Cic. de divin. lib. 1. *n.* 112.

ANAXAGORE, l'un des plus illuſtres Philoſophes de l'antiquité, naquit à Clazoméne dans l'Ionie, environ la LXX[e] Olympiade, & fut diſciple d'Anaximéne. La nobleſſe de ſon extraction, ſes richeſſes, & la générofité qui le porta à abandonner ſon patrimoine, le rendirent fort conſidérable. Regardant * les ſoins d'une famille & d'un héritage comme des obſtacles au goût qu'il ſe ſentoit pour la contemplation, il y renonça abſolument, afin de donner tout ſon tems & toute ſon ap-

AN. M. 3504. AV. J.C. 500.

* Quid ait Homero ad delectationem animi ac voluptatem, aut cuiquam docto defuiſſe unquam arbitramur? An, ni ita ſe res haberet, Anaxagoras, aut hic ipſe Democritus, agros & patrimonia ſua reliquiſſent, huic diſcendi quærendique divinæ delectationi toto ſe animo dediſſent? *Cic. Tuſc. Quæſt. lib.* 5. *n.* 114 & 115.

plication à l'étude de la ſageſſe, & à la recherche de la vérité, qui faiſoient ſon unique plaiſir. Quand * de retour dans ſa patrie après un long voyage, il eut vu toutes ſes terres abandonnées & incultes, loin d'en regretter la perte : *J'étois perdu*, s'écria-t-il, *ſi tout cela n'avoit péri*. Socrate, employant à ſon ordinaire l'ironie, montre que les Sophiſtes de ſon tems avoient plus de ſageſſe qu'Anaxagore, puiſqu'au lieu d'abandonner comme lui leur patrimoine, ils travailloient ardemment à s'enrichir, déſabuſés qu'ils étoient de la ſottiſe du vieux tems, & perſuadés que LE SAGE DOIT ETRE SAGE POUR LUI-MEME, c'eſt-à-dire qu'il doit appliquer ſes ſoins & ſon induſtrie à amaſſer le plus d'argent qu'il lui ſera poſſible.

Plato in Hipp. maj. pag. 283.

Anaxagore, pour ſe donner tout entier à l'étude, renonça aux honneurs & aux ſoins du gouvernement. Perſonne cependant n'étoit plus en état d'y réuſſir que lui. On peut juger de ſon habileté en ce genre par les progrès merveilleux qu'il fit faire dans la politique à Périclès ſon éleve. Il lui inſpira ces manieres graves & majeſtueuſes qui le rendirent ſi capable de gouverner la République. Il le prépara à cette

Plut. in Pericl. p. 154.

* Cùm è diutina peregrinatione patriam repetiſſet, poſſeſſioneſque deſertas vidiſſet : NON ESSEM, inquit, EGO SALVUS, NISI ISTÆ PERIISSENT. *Val. Max. l.* 8. *cap.* 7.

éloquence ſublime & victorieuſe qui le rendit ſi puiſſant. Il lui apprit à craindre les dieux ſans ſuperſtition. En un mot, il étoit ſon conſeil, & l'aidoit de ſes avis dans les affaires les plus importantes, comme Péricles lui-même lui en rend témoignage. J'ai marqué ailleurs le peu de ſoin que celui-ci prit de ſon Maître, juſques-là qu'Anaxagore manquant du néceſſaire, réſolut de ſe laiſſer mourir de faim. Sur cette nouvelle Périclès étant accouru à ſon logis, & le preſſant vivement de renoncer à cette funeſte réſolution : *Quand on veut faire uſage d'une lampe*, reprit le Philoſophe, *on a ſoin d'y verſer de l'huile & de l'entretenir.*

Ibid. p. 162.

Abſorbé dans l'étude des ſecrets de la nature, qui étoit ſa paſſion, il avoit renoncé également & aux richeſſes, & aux affaires publiques. Un jour qu'on lui demanda s'il ne ſe ſoucioit donc point en aucune ſorte de ſon pays : *Oui*, dit-il en levant la main vers les cieux, *j'ai un ſoin extrême de ma patrie.* Une autre fois on lui demanda pourquoi il étoit né : il répondit, *Pour contempler le ſoleil, la lune & le ciel.* Eſt-ce donc là la deſtination de l'homme ?

Diog. Laërt.

Il étoit venu à Athénes à l'âge de vingt ans vers la premiere année de l'Olympiade LXXV, à peu près dans le tems de l'expédition de Xerxès contre la Grece. Il y a

Diog. Laërt.

AN. M. 3524.
AV. J.C. 480.

des Auteurs qui disent qu'il y transporta l'Ecole philosophique qui avoit fleuri dans l'Ionie depuis son fondateur Thalès. Il demeura à Athénes, & y enseigna pendant trente ans.

On rapporte diversement les circonstances & l'issue du procès d'impiété qui lui fut suscité dans Athénes. Le sentiment de ceux qui croyent que Périclès ne trouva point de moyen plus sûr de sauver ce Philosophe, que de le faire sortir d'Athénes, paroît le plus vraisemblable. Le sujet, ou plutôt le prétexte d'une accusation si grave, fut ce qu'il enseignoit sur la nature du soleil, qu'il définissoit *une masse de matiere enflammée;* comme si par-là il eut dégradé le soleil, & l'eut retranché du nombre des dieux. On a de la peine à comprendre que dans une ville aussi savante qu'Athénes, un Philosophe n'ait pu expliquer par des raisons de physique les propriétés des astres sans courir risque de la vie. Mais toute cette affaire étoit une intrigue & une cabale de gens ennemis de Périclès, qui vouloient le perdre, & qui tenterent de le rendre lui-même suspect d'impiété à cause de la grande liaison qu'il avoit avec ce Philosophe.

Anaxagore fut condamné par contumace, & condamné à mort. Quand il en apprit la nouvelle, il dit, sans faire paroître d'émotion: *Il y a long-tems que la nature*

a prononcé contre mes Juges, aussi-bien que contre moi, un arrêt de mort. Il passa le reste de sa vie à Lampsaque. Dans une maladie, qui fut pour lui la derniere, ses amis lui demandant s'il vouloit qu'après sa mort on le fît porter à Clazoméne sa patrie: *Cela* * *n'est pas nécessaire*, reprit-il, *Le chemin aux* ** *enfers n'est pas plus long d'un lieu que d'un autre.* Les principaux de la ville l'étant allés visiter pour recevoir ses derniers ordres, & pour savoir ce qu'il desiroit d'eux après sa mort; il répondit qu'il ne souhaitoit autre chose, sinon que le jour anniversaire de sa mort fût un congé pour les jeunes gens. Cela fut exécuté, & la coutume en duroit encore au tems de Diogéne Laërce. On dit qu'il vécut soixante & deux ans. On lui rendit de grands honneurs, jusqu'à lui ériger un autel.

ARCHELAUS, d'Athénes selon quelques-uns, de Milet selon d'autres, fut disciple & successeur d'Anaxagore, dans la doctrine duquel il fit peu de changemens. Quelques-uns ont dit que ce fut lui qui transporta la Philosophie d'Ionie à Athénes. Il s'attacha principalement à la Physique, comme ses prédécesseurs: mais il

* Nihil necesse est, inquit: undique enim ad inferos tantundem viæ est. *Cic.* 1. *Tusc. n.* 104.

** *Les Anciens entendoient par ce mot le lieu où les ames de tous les hommes se rendoient après leur mort.*

ſe mêla auſſi de la morale un peu plus qu'ils n'avoient fait. Il forma un diſciple qui la mit bien en honneur, & en fit ſon étude capitale.

SOCRATE fut diſciple d'Archélaüs, qui l'avoit été auſſi d'Anaxagore. Il naquit la quatrieme année de la LXXVII olympiade, & mourut la premiere de la XCV^e, après avoir vécu ſoixante-dix ans.

An. M. 3534.
An. M. 3604.

Cicéron, en plus d'un endroit, a remarqué que Socrate, conſidérant que toutes les vaines ſpéculations ſur les choſes de la nature ne menoient à rien d'utile, & ne contribuoient point à rendre l'homme plus vertueux, s'attacha uniquement à étudier les mœurs. *Il * fut le premier*, dit-il *qui tira la Philoſophie du ciel*, où juſques-là elle s'étoit occupée à contempler le cours des aſtres; *qui l'établit dans les villes; qui l'introduiſit dans les maiſons particuliéres, & qui l'obligea à tourner ſes recherches ſur ce qui regarde les mœurs, les devoirs de la vie, les vertus & les vices.*

Academ. Quæſt. lib. 1. *n.* 15.

C'eſt donc avec raiſon que Socrate eſt regardé comme le fondateur de la philoſophie morale chez les Grecs.

Ce n'eſt pas qu'il n'eût étudié à fond les autres parties de la Philoſophie : il les poſ-

* Socrates primus philoſophiam devocavit è cœlo, & in urbibus collocavit, & in domos etiam introduxit, & coegit de vita & moribus rebuſque bonis & malis quærere. *Cic. Tuſcul. Quæſt. l.* 5. *n.* 10.

ſédoit toutes parfaitement, & s'y étoit rendu très-habile. Mais comme il les jugeoit peu utiles pour la conduite de la vie, il en fit peu d'uſage : &, ſi l'on en croit Xénophon, jamais dans ſes diſputes, on ne l'entendit parler ni d'aſtronomie, ni de géométrie, ni de ces autres ſciences ſublimes, qui juſqu'à lui faiſoient l'unique occupation des Philoſophes ; en quoi il paroît vouloir contredire & réfuter Platon, qui met ſouvent dans la bouche de Socrate ces ſortes de matieres.

Epiſt. ad Æſchin.

Je ne dirai rien ici, ni des circonſtances de la vie & de la mort de Socrate, ni de ſes ſentimens : je l'ai fait ailleurs avec aſſez d'étendue. Il ne me reſte à parler que de ſes diſciples, qui ſe faiſant tous honneur de reconnoître Socrate pour leur Chef, ſe partagerent néanmoins en différens ſentimens.

Tome IV. de l'Hiſt. anc.

XÉNOPHON fut certainement un des plus illuſtres diſciples de Socrate, mais il ne forma point de Secte : & c'eſt pour cette raiſon que je le ſépare des autres. Il étoit auſſi grand guerrier que Philoſophe. On ſait quelle part il eut à la fameuſe retraite des dix mille : j'en ai fait le récit dans toute ſon étendue.

Son attachement au parti du jeune Cyrus, qui s'étoit déclaré ouvertement contre les Athéniens, lui attira la haine de ceux-ci, & fut cauſe de ſon exil. Après ſon re-

Diog. Laë

tour de l'expédition contre les Perſes, il s'attacha à Agéſilas, Roi de Lacédémone, qui commandoit pour lors en Aſie. Comme Agéſilas ſe connoiſſoit parfaitement en mérite, il eut toujours pour Xénophon une conſidération particuliere. Rappelé par l'ordre des Ephores au ſecours de ſa patrie, il y mena le Général Athénien avec lui. Xénophon, après divers événemens, ſe retira à Corinthe avec ſes deux fils, où il paſſa le reſte de ſa vie. La guerre étant ſurvenue entre les Thébains & les Lacédémoniens, & ceux d'Athénes ayant réſolu de ſecourir les derniers, il envoya à Athénes ſes deux fils. Gryllus ſe diſtingua d'une maniere particuliere dans la bataille de Mantinée, & l'on prétend que ce fut lui qui bleſſa dans le combat Epaminondas. Il ne ſurvécut pas long-tems à une ſi glorieuſe action, & fut tué lui-même. La nouvelle en fut portée à ſon pere dans le tems qu'il offroit un ſacrifice. Il ôta de deſſus ſa tête la couronne : mais ayant appris du courier que ſon fils étoit mort glorieuſement les armes à la main, il l'y remit bientôt, continua ſon ſacrifice ſans verſer une ſeule larme, & dit froidement : *Je ſavois bien que ce fils que j'avois mis au monde étoit mortel.* Voilà, dirai-je, une conſtance, ou une dureté bien Spartaine.

Xénophon mourut, âgé de plus de qua-

tre-vingt-dix ans, la premiere année de la CV[e] olympiade.

AN.M. 3644. Av.J.C. 360.

Je parlerai ailleurs de ses ouvrages. Il fut le premier qui mit par écrit & publia les discours de Socrate, mais tels qu'ils étoient sortis de sa bouche, & sans y rien ajouter du sien, comme le fit Platon.

On a prétendu qu'il y avoit eu entre ces deux Philosophes une jalousie secrette, peu digne du nom qu'ils portoient, & de la profession de sagesse dont ils se piquoient l'un & l'autre. On apporte quelques preuves de cette jalousie. Jamais Platon, dans aucun de ses livres qui sont en grand nombre, n'a parlé de Xénophon, ni celui-ci * de l'autre, quoique tous deux ayent souvent fait mention des disciples de Socrate. Il y a plus. Tout le monde sait que la Cyropédie de Xénophon est un Livre, où en rapportant l'histoire de Cyrus, dont il vante l'éducation, il donne le modéle d'un Prince accompli, & l'idée d'un gouvernement parfait. On prétend qu'il ne l'avoit composé que pour contrequarrer les livres de Platon sur la république qui commençoient à paroître; & que Platon en fut si vivement piqué, que pour décrier cet ouvrage il parla de Cyrus, dans un livre qu'il écrivit peu après, comme d'un Prince

Aul. Gell. lib. 14. cap. 3.

De leg. lib. 5. pag. 694.

* *Vossius a remarqué que Xénophon a parlé une fois de Platon; & il le nomme simplement.* Memorab. l. 3. pag. 772.

à la vérité plein de courage & d'amour pour ſa patrie, mais * qui avoit eu une fort mauvaiſe éducation. Aulu Gelle, qui rapporte ce que je viens de dire, ne peut s'imaginer que des philoſophes de la réputation de ceux dont il s'agit ici, ayent été capables d'une ſi baſſe jalouſie: (elle n'eſt pourtant que trop ordinaire parmi les gens de lettres) & il aime mieux l'attribuer à leurs admirateurs & à leurs partiſans. Il arrive ſouvent en effet que les diſciples, par un zele trop partial, ſont plus délicats ſur la réputation de leurs maîtres, & pouſſent leurs intérêts avec plus de vivacité que les maîtres mêmes.

CHAPITRE II.

Partage de la Philoſophie Ionique en différentes ſectes.

JUSQU'A Socrate il n'y avoit point eu encore parmi les Philoſophes des ſectes différentes, quoique les ſentimens ne fuſſent pas toujours les mêmes: mais depuis ce tems-là il s'en éleva pluſieurs, dont les unes ont eu plus de vogue & de durée, & les autres moins. Je commencerai par les dernieres, qui ſont la Cyrénaïque, la

* Παιδείας δὲ ὀρθῆς οὐχ ἧφθαι τὸ παράπαν.

Mégarique, l'Eliaque, & l'Erétrique. Elles tirent leurs noms des lieux où elles ont eu cours.

ARTICLE PREMIER.

De la ſecte Cyrénaïque.

Laërt.

ARISTIPPE fut le chef de la ſecte Cyrénaïque. Il étoit originaire de Cyréne dans la Libye. La grande réputation de Socrate lui fit quitter ſon pays, pour aller s'établir à Athénes, afin d'avoir le plaiſir de l'entendre. Il fut un des principaux diſciples de ce Philoſophe : mais il mena une vie fort oppoſée aux préceptes qu'on enſeignoit dans cette excellente école, &, de retour dans ſa patrie, il ouvrit à ſes diſciples une route bien différente. Le fonds de ſa doctrine eſt, que le ſouverain bonheur de l'homme pendant cette vie conſiſte dans la volupté. Sa conduite ne démentit point ſes ſentimens, & il employoit les reſſources d'un eſprit préſent & agréable à éluder, par des plaiſanteries, les juſtes reproches qu'on lui faiſoit de ſes excès. Il étoit livré ſans ceſſe à la bonne chére & aux femmes. Comme * on le railloit ſur le commerce qu'il avoit avec la courtiſanne Laïs:

* Ne Ariſtippus quidem ille Socraticus erubuit, cùm eſſet objectum habere eum Laïda : *Habeo*, inquit, *Laïda, non habeor à Laïde.* Cic. Epiſt. 26. lib. 9. ad famil.

Il eſt vrai, dit-il, *je poſſéde Laïs, mais Laïs ne me poſſéde pas.* Quand on lui reprochoit qu'il vivoit trop ſplendidement, il diſoit : *Si la bonne chere étoit blâmable, on ne feroit pas de ſi grands feſtins dans toutes les fêtes des dieux.*

La réputation de Denys le Tyran, dont la Cour étoit le centre des plaiſirs, dont la bourſe, diſoit-on, étoit ouverte aux ſavans, & la table toujours magnifiquement ſervie, l'attira à Syracuſe. Comme il avoit l'eſprit ſouple, adroit, inſinuant ; qu'il ne manquoit aucune occaſion de flatter le Prince, & qu'il ſupportoit ſes railleries & ſes mauvaiſes humeurs avec une patience qui alloit juſqu'à la ſervilité, il eut beaucoup de crédit dans cette Cour. Un jour Denys lui demandant pourquoi on voyoit perpétuellement des Philoſophes chez les grands ſeigneurs, & qu'on ne voyoit jamais ceux-ci chez les Philoſophes : *C'eſt*, répondit Ariſtippe, *que les Philoſophes connoiſſent leurs beſoins, & que les grands Seigneurs ne connoiſſent pas les leurs.*

Si Ariſtippe pouvoit ſe contenter de légumes, diſoit contre lui Diogéne le Cynique, *il ne s'abaiſſeroit pas à faire la cour aux Princes. Si celui qui me condamne*, répliquoit Ariſtippe, *ſavoit faire la cour aux Princes, il ne ſe contenteroit pas de légumes.*

Si pranderet olus patienter, Regibus uti
Nollet Ariſtippus. Si ſciret Regibus uti,
Faſtidiret olus qui me notat.

Horat. Ep. 17. lib. 1.

L'un cherchoit à faire bonne chére, l'autre à ſe faire admirer du peuple.

Scurror ego ipſe mihi, populo tu.

Lequel vaut le mieux ? Horace n'héſite point : il donne la préférence à Ariſtippe, dont il fait l'éloge en plus d'un endroit. Il lui reſſembloit trop pour ne le pas louer. Cependant il n'oſe ſe livrer aux principes d'Ariſtippe : il y retombe par une pente ſecrette.

Nunc in Ariſtippi furtim præcepta relabor.

Id. Ep. 1. lib. 1.

Tant l'amour de la volupté a de baſſeſſe, que ſe diſſimulent le mieux qu'ils peuvent, mais que ne peuvent ſe cacher entiérement ceux mêmes qui s'y abandonnent.

Ariſtippe fut le premier des diſciples de Socrate qui commença d'exiger certaine rétribution de ceux qu'il enſeignoit, de quoi ſon maître lui ſut bien mauvais gré. Ayant demandé à un homme cinquante dragmes pour inſtruire ſon fils : « Comment, cinquante dragmes, s'écria le pere de l'enfant ! Et il n'en faudroit pas davantage pour acheter un eſclave. Hé bien, repartit Ariſtippe, achete-le, & tu en auras deux ».

Vingt-cinq livres.

Ariſtippe mourut en retournant de Sy-

racuse à Cyréne. Il avoit une fille nommée Aréta, qu'il eut grand soin d'élever dans ses principes; & elle y devint très-habile. Elle instruisit elle-même son fils Aristippe, surnommé Métrodidacte.

THEODORE, disciple d'Aristippe, outre les autres principes des Cyrénaïques, enseigna publiquement qu'il n'y avoit point de dieux. Les Cyrénéens l'exilerent. Il se réfugia à Athénes, où il auroit été conduit devant l'Aréopage, & condamné, si Démétrius de Phalere n'eût trouvé le moyen de le sauver. Ptolémée fils de Lagus le reçut chez lui, & l'envoya un jour en qualité d'Ambassadeur vers Lysimaque. Le Philosophe lui parla avec tant d'effronterie, que l'Intendant de ce Prince qui se trouva présent, lui dit: *Je crois, Théodore, que tu t'imagines qu'il n'y a pas de Rois, non plus que de dieux.*

On croit que ce Philosophe fut à la fin condamné à mort, & qu'on l'obligea de prendre du poison.

Nous voyons ici combien cette doctrine impie de l'Athéisme, contraire à la créance commune & immémoriale des hommes, scandalise & révolte généralement tous les peuples, jusqu'à être jugée digne de mort. Elle doit sa naissance à des maîtres plongés dans la débauche de la bonne chere & des femmes, & qui se proposent la volupté des sens pour leur derniere fin.

ARTICLE SECOND.

De la secte Mégarique.

Elle fut établie par EUCLIDE, qui étoit de Mégare, ville d'Achaïe, près de l'Isthme de Corinthe. Il étudioit actuellement sous Socrate à Athénes, lorsque survint le célebre decret, qui donna lieu en partie à la guerre du Péloponnése, & qui défendoit aux citoyens de Mégare, sous peine de mort, de mettre le pié dans Athénes. Un danger si pressant ne put refroidir son zele pour l'étude de la sagesse. Déguisé en femme, il entroit le soir dans la ville, passoit la nuit chez Socrate, & sortoit avant le jour, faisant ainsi réguliérement tous les jours presque dix lieues, tant pour aller que pour revenir. Il est peu d'exemples d'une ardeur si vive & si constante.

Amplius viginti millia.

Il changea peu de choses dans les sentimens de son maître. Après la mort de Socrate, Platon & les autres Philosophes, qui craignoient les suites de cette mort, se retirerent chez lui à Mégare, & y furent très-bien reçus. Son frere, un jour, dans un mouvement de colere, & pour quelque mécontentement particulier, lui ayant dit : *Que je périsse, si je ne me venge de vous. Et moi*, reprit Euclide, *que je périsse si par ma douceur je ne viens point à bout de vous corriger de ces vio-*

lens emportemens, & de vous rendre autant mon ami que vous l'étiez par le passé.

L'Euclide dont nous parlons, est différent d'Euclide le Mathématicien, qui étoit aussi de Mégare, mais qui fleurit plus de quatre-vingt-dix ans après, sous le premier des Ptolémées.

Il eut pour successeur EUBULIDE, qui avoit été son disciple. Diodore succéda à celui-ci. Nous verrons dans la suite que ces trois Philosophes contribuerent beaucoup à jetter dans les disputes de dialectique un mauvais goût de raisonnemens subtils, & uniquement fondés sur des sophismes.

Je passe presque sous silence ce qui regarde les deux sectes Eliaque & Erétrique, qui renferment peu de choses importantes.

ARTICLE TROISIEME.

Des sectes Eliaque & Erétrique.

Je confons ensemble & tranche en peu de mots ces deux sectes, qui ne renferment rien d'important.

La secte *Eliaque* fut fondée par Phædon, l'un des plus chers disciples de Socrate. Il étoit d'Elée dans le Péloponése.

L'*Erétrique* fut ainsi nommée d'Erétrie, ville d'Eubée, patrie de Ménédéme son fondateur.

ARTICLE QUATRIEME.

Des trois ſectes Académiciennes.

Parmi toutes les ſectes qui ſortirent de l'école de Socrate, la plus célébre fut L'ACADÉMICIENNE, ainſi appelée du lieu où ſe tenoient ſes aſſemblées, qui étoient la maiſon d'un ancien Héros d'Athénes, nommé ACADEMUS, ſituée dans un fauxbourg de cette ville, où Platon enſeigna. Nous avons vu dans l'hiſtoire de Cimon, que ce Général Athénien, qui cherchoit à ſe diſtinguer autant par l'amour des ſciences & des ſavans, que par les exploits guerriers, orna & embellit l'*Académie* de fontaines & d'allées d'arbres pour la commodité des Philoſophes qui s'y aſſembloient. Depuis ce tems, tous les lieux où ſe ſont aſſemblés les gens de lettres, ont été appelés Académies.

On compte trois *Académies*, ou trois ſectes Académiciennes. Platon fut le chef de l'*ancienne*, ou de la premiere. Arcéſilas, l'un de ſes ſucceſſeurs, apporta quelques changemens dans ſa Philoſophie, & fonda, par cette réforme, ce qu'on appelle la *moyenne* ou la ſeconde Académie. On attribue à Carnéade l'établiſſement de la *nouvelle* ou troiſieme Académie. Nous verrons bientôt ce qui en faiſoit la différence.

§. I. *De l'ancienne Académie.*

Ceux qui la firent fleurir en se succédant les uns aux autres, furent Platon, Speusippe, Xénocrate, Polémon, & Crantor.

AN.M. 3576. AV.J.C. 428.

PLATON naquit la premiere année de la LXXXVIII[e] Olympiade. Il fut d'abord appelé Aristocle, du nom de son grand-pere: son maître de Palestre l'appela Platon, à cause de ses épaules larges & quarées; & ce fut le nom qui lui resta. Pendant qu'il étoit encore en maillot, un jour qu'il dormoit sous un myrte, on dit qu'un essain d'abeilles se posa sur ses lévres, d'où l'on augura que cet enfant deviendroit un homme éloquent, dont le style seroit d'une grande douceur. La chose arriva, quoiqu'il faille penser de l'augure; d'où lui est resté le surnom d'*Apis Attica*, Abeille Athénienne.

Il étudia sous les plus habiles maîtres de grammaire, de musique, de peinture. Il s'appliqua aussi à la poésie, & fit même des tragédies qu'il brûla à l'âge de vingt ans, après avoir entendu Socrate. Il s'attacha uniquement à ce Philosophe; & comme il avoit beaucoup de dispositions pour la vertu, il profita si bien des leçons de son maître, qu'à vingt-cinq ans il donna des marques d'une sagesse extraordinaire.

AN.M. 3600. AV.J.C. 404.

Le sort d'Athénes, pour lors, étoit bien

trifte. Lyfandre, Général des Lacédémoniens, y avoit établi les trente Tyrans. Le mérite de Platon, qui étoit déjà fort connu, les porta à faire tous leurs efforts pour l'attirer dans leur parti, & pour l'obliger à fe mêler du gouvernement. Il y confentit d'abord dans l'efpérance de s'oppofer à la Tyrannie, ou du moins de l'adoucir : mais il s'apperçut bientôt que le mal étoit fans remède, & que pour prendre part aux affaires, il falloit fe rendre le complice de leurs crimes, ou la victime de leur paffion. Il attendit donc un tems plus favorable.

AN. M. 3602. Av. J. C. 402.

Ce tems parut bientôt après être venu. Les Tyrans furent chaffés, & la forme du gouvernement toute changée. Mais les affaires n'en allerent pas mieux, & l'état recevoit tous les jours de nouvelles plaies. Socrate même fut immolé à la haine de fes ennemis Platon fe retira pour lors chez Euclide à Mégare, d'où il paffa à Cyréne pour fe perfectionner dans les mathématiques fous Théodore, qui étoit le plus grand mathématicien de fon tems. Il vifita enfuite l'Egypte, & converfa long-tems avec les prêtres Egyptiens, qui lui enfeignerent une grande partie de leurs traditions. On croit même qu'ils lui firent connoître les livres de Moyfe, & ceux des Prophétes. Non content de toutes ces connoiffances, il alla dans cette partie de l'Italie que l'on appelloit la grande Gréce, pour y

entendre les trois plus fameux Pythagoriciens de ce tems-là, Philolaüs, Architas de Tarente, & Eurytus. De là il passa en Sicile pour voir les merveilles de cette île, & sur tout les embrasemens du mont Etna. Ce voyage qui n'étoit qu'un pur effet de sa curiosité, jetta les premiers fondemens de la liberté de Syracuse, comme je l'ai exposé fort au long dans l'histoire des deux Denys, Tyrans de Syracuse, & dans celle de Dion. Il avoit dessein d'aller jusqu'en Perse, & de consulter les Mages; mais il en fut empêché par les guerres qui troubloient alors l'Asie.

De retour dans son pays, après toutes ses courses, où il avoit amassé une infinité de rares connoissances, il établit sa demeure dans un quartier d'un fauxbourg d'Athénes, appelé l'Académie, (il en a déjà été parlé;) & c'est là qu'il donna ses leçons, & qu'il forma tant d'illustres disciples.

Platon se fit un systême de doctrine composé des opinions de trois Philosophes. Il suivoit Héraclite dans les choses naturelles & sensibles: c'est-à-dire, qu'il croyoit, comme Héraclite, qu'il n'y avoit qu'un monde; que toutes choses se produisoient de leurs contraires; que le mouvement, qu'il appelle la guerre, fait la production des êtres, & le repos leur dissolution.

Il suivoit Pythagore dans les vérités intellectuelles, qui est ce que nous appelons

lons Métaphyſique : c'eſt-à-dire qu'il enſeignoit, comme ce Philoſophe, qu'il y a un ſeul Dieu, auteur de toutes choſes ; que l'ame eſt immortelle ; que les hommes ne doivent travailler qu'à ſe purger de leurs paſſions & de leurs vices pour être unis à Dieu : qu'après cette vie il y a une récompenſe pour les bons, & une punition pour les méchans ; qu'entre Dieu & les hommes il y a différens ordres d'Eſprits qui ſont les Miniſtres du premier Etre. Il avoit pris auſſi de Pythagore la Métempſycoſe, mais qu'il tourna à ſa maniere.

Enfin il imitoit Socrate dans les choſes de la morale & de la politique, c'eſt-à-dire, qu'il ramenoit tout aux mœurs, & qu'il ne travailloit qu'à porter tous les hommes à remplir les devoirs attachés à l'état où ils étoient engagés par la Providence.

Il perfectionna auſſi beaucoup la Dialectique, ou, ce qui eſt la même choſe, l'art de raiſonner avec ordre & juſteſſe.

Tous les ouvrages de Platon, hors ſes lettres, qui ne nous reſtent qu'au nombre de douze, ſont en forme de dialogues. Il a choiſi exprès cette manière d'écrire, comme plus agréable, plus familiere, plus variée, & plus propre à inſtruire & à perſuader que toute autre. Par elle il réuſſit merveilleuſement à mettre les vérités dans tout leur jour. Il donne à chacun de ſes

Interlocuteurs ſon caractère propre, & * par un enchaînement ingénieux de propoſitions qui ſuivent néceſſairement les unes des autres, il les conduit à avouer, ou plutôt à dire eux-mêmes tout ce qu'il veut leur prouver.

Pour le ſtyle, on ne peut rien imaginer de plus grand, de plus noble, de plus majeſtueux; ** de ſorte, dit Quintilien, qu'il paroît parler le langage, non des hommes, mais des dieux. Le nombre & la cadence y forment une harmonie, qui ne le céde preſque point à celle des poéſies d'Homere; & l'Atticiſme, qui étoit parmi les Grecs, en matiere de ſtyle, ce qu'il y avoit de plus fin, de plus délicat, de plus parfait en tout genre, y régne généralement, & s'y fait ſentir d'une maniere toute particuliere.

Mais, ni la beauté du ſtyle, ni l'élégance & le choix des expreſſions, ni l'harmonie du nombre, ne ſont pas les grands avantages des écrits de Platon. Ce qu'on y doit le plus admirer, c'eſt la ſolidité & la grandeur des ſentimens, des maximes, des principes qui y ſont répandus, ſoit pour la conduite de la vie, ſoit pour la politique

* In dialogis Socraticorum, maximèque Platonis, adeo ſcitæ ſunt interrogationes, ut, cùm pleriſque bene reſpondeatur, res tandem ad id quod volunt efficere, perveniat. *Quintil. lib.* 5. *cap.* 7.

** Ut mihi, non hominis ingenio, ſed quodam Delphico videatur oraculo inſtinctus. *Quintil. l.* 10. *c.* 1

& le gouvernement, soit pour la religion. J'en citerai quelques endroits dans la suite.

Platon mourut la premiere année de la CVIII[e] Olympiade, qui étoit la treizieme du régne de Philippe, âgé de 81 ans, & à pareil jour qu'il étoit né.

An.M. 3656. Av.J.C. 348.

Il eut plusieurs disciples, dont les plus distingués furent Speusippe son neveu du côté maternel, Xénocrate Calcédonien, & le célèbre Aristote. On prétend que Théophraste fut encore du nombre de ses auditeurs, & que Démosthene aussi le regarda toujours comme son maître : son style en est une bonne preuve. Dion, beau-frere de Denys le Tyran, lui a fait aussi beaucoup d'honneur par son caractère excellent, par son attachement inviolable à sa personne, par son goût extraordinaire pour la Philosophie, par ses rares qualités de l'esprit & du cœur, & par les grandes & héroïques actions qu'il fit pour rendre la liberté à sa patrie.

Après la mort de Platon, ses disciples se partagerent en deux sectes. Les premiers continuerent à enseigner dans l'Académie dont ils retinrent le nom. Les autres placerent leur école dans le Lycée, endroit d'Athénes orné de portiques & de jardins. Ils furent appelés Péripatéticiens, & eurent pour chef Aristote. Ces deux sectes ne différoient que de nom, & convenoient pour les sentimens. Elles avoient toutes deux

Cic. Acad. Quæst. lib. 1. *n.* 17. 18.

renoncé à la coutume & à la maxime de Socrate, qui étoit de ne rien affirmer, & de ne s'expliquer dans les disputes qu'en doutant & en hésitant. Je parlerai des Péripatéticiens dans la suite, lorsque j'aurai exposé en peu de mots l'histoire des Philosophes qui fixerent leur demeure dans l'Académie.

SPEUSIPPE étoit le neveu de Platon. Il fut d'une conduite fort déréglée dans sa jeunesse, de sorte que son pere & sa mere le chasserent de leur maison. Celle de son Oncle devint pour lui un asyle. Platon vivoit avec lui comme s'il n'avoit jamais oui parler de ses débauches. Ses amis, étonnés & choqués d'une douceur placée si mal à propos, & d'une conduite si pleine d'indolence, le blâmoient de ne pas travailler à corriger son neveu, & à le retirer de cet abyme. Il leur répondoit, sans s'émouvoir, qu'il y travailloit plus efficacement qu'ils ne pensoient, en lui faisant connoître par sa maniere de vivre la différence infinie qu'il y a entre le vice & la vertu, entre les choses honnêtes & déshonnêtes. En effet, cette méthode lui réussit si bien, qu'il inspira à Speusippe un très-grand respect pour lui, & un violent desir de l'imiter, & de s'adonner à la Philosophie, dans l'étude de laquelle il fit ensuite de fort grands progrès. Il faut bien de la dextérité pour manier l'esprit d'un jeune

homme déréglé, & pour le rappeler à ſon devoir. Il eſt rare que cette fougue de l'âge céde à la violence, qui ſouvent ne ſert qu'à l'irriter, & à la précipiter dans le déſeſpoir.

Platon avoit lié Speuſippe d'une maniere particuliere avec Dion, dans la vue d'adoucir l'humeur auſtere de ce dernier, par l'enjouement & les graces de ſon neveu.

Il ſuccéda à l'école de ſon oncle après ſa mort, mais il ne la tint que huit ans ; après quoi ſes infirmités l'obligerent de la remettre à Xénocrate. Speuſippe ne s'écarta point de ſa doctrine, mais il ne ſe piqua pas de l'imiter dans tout le reſte. Il étoit colere, aimoit le plaiſir, & parut intéreſſé, ayant exigé une récompenſe de ſes diſciples, contre la coutume & les principes de Platon.

XÉNOCRATE étoit de Calcédoine. Il ſe mit de très-bonne-heure ſous la diſcipline de Platon.

Il étudia ſous ce grand maître en même tems qu'Ariſtote, mais non avec les mêmes talens. Il * avoit beſoin d'éperon, & l'autre de frein : c'eſt le jugement qu'en portoit Platon, & il ajoutoit qu'en les commettant enſemble, il apparioit un cheval avec un âne. On le loue de ce que cette lenteur, qui lui rendoit l'étude beaucoup

* *Iſocrate diſoit la même choſe de Théopompe & d'Ephore.*

plus pénible qu'aux autres, ne lui fit pas perdre courage. Plutarque emploie cet exemple, & celui de Cléanthe, pour encourager ceux qui se sentent moins de pénétration & de vivacité, & il les exhorte à imiter ces deux grands Philosophes, & à se mettre, comme eux, au-dessus des railleries de leurs compagnons. Si Xénocrate, par la pesanteur de son esprit, se trouva très-inférieur à Aristote, il le surpassa de beaucoup dans ce qui regarde la Philosophie pratique, & la pureté des mœurs.

Plut. de audit. pag. 47.

Il étoit naturellement mélancolique, & avoit quelque chose de dur & d'austère dans l'humeur : c'est pourquoi Platon l'exhortoit souvent *à sacrifier aux Graces*, lui faisant entendre assez clairement par ces mots qu'il avoit besoin d'adoucir son humeur. Il lui reprochoit quelquefois ce défaut avec plus de force & moins de ménagement, dans la crainte que ce manque de politesse & de douceur ne devînt un obstacle à tout le bien qu'il pouvoit faire par ses instructions & par ses exemples. Xénocrate n'étoit point insensible à ces reproches : mais jamais ils ne diminuerent en lui le profond respect qu'il avoit toujours eu pour son Maître. Et comme on cherchoit à l'indisposer contre Platon, & qu'on le portoit à se défendre avec quelque vivacité, il imposa silence à ces amis indiscrets, en leur disant : *Il me traite ainsi pour mon*

Diog. Laërt.

Ælian. lib. 11. cap. 9.

bien. Il prit la place de Platon la ſeconde année de la CXe olympiade.

AN.M. 3666.

Diogene Laërce dit qu'il n'aima ni les plaiſirs, ni les richeſſes, ni les louanges. Il fit paroître en pluſieurs occaſions un noble & généreux déſintéreſſement. La Cour de Macédoine avoit la réputation d'entretenir beaucoup de penſionnaires & d'eſpions dans toutes les Républiques voiſines, & de corrompre à force d'argent toutes les perſonnes qu'on lui envoyoit pour traiter d'affaires. Xénocrate fut député avec quelques autres Athéniens vers Philippe. Ce Prince, habile dans l'art de s'inſinuer dans les eſprits, s'appliqua particuliérement à gagner Xénocrate, dont il connoiſſoit le mérite & la réputation. L'ayant trouvé inacceſſible aux préſens & à l'intérêt, il tâcha de le renverſer par un mépris affecté, & par de mauvais traitemens, ne l'admettant point aux conférences qu'il avoit avec les autres Ambaſſadeurs de la République d'Athénes, qu'il avoit corrompus par ſes careſſes, ſes feſtins & ſes libéralités. Notre Philoſophe, ferme & invariable dans ſes principes, conſerva toute ſa roideur & toute ſon intégrité, & exclus de tout, demeura dans une tranquillité parfaite, & ne parut point aux audiences ni aux feſtins comme ſes Collégues. A leur retour à Athénes, ſes Collégues travaillerent de concert à le décrier dans l'eſprit

Diog. Laërt.

du peuple, & se plaignirent de ce qu'il ne leur avoit servi de rien dans cette ambassade ; & l'on étoit tout prêt à le condamner à une amende. Xénocrate, forcé par l'injustice de ses accusateurs à rompre le silence, exposa tout ce qui s'étoit passé à la Cour de Philippe, fit entendre au peuple de quelle importance il étoit qu'on veillât sur la conduite de Députés qui s'étoient vendus à l'ennemi de la République, couvrit de honte ses Collégues, & s'acquit une gloire immortelle.

Cic. Tuscul. Quæst. lib. 5. n. 91. Valer. Max. lib. 4. cap. 3.

Son désintéressement fut mis aussi à l'épreuve par Alexandre le Grand. Les Ambassadeurs de ce Prince, qui étoient sans doute venus à Athénes pour quelque négociation publique, (on n'en marque ni le tems ni le sujet) offrirent à Xénocrate, de la part de leur Maître, cinquante talens, c'est-à-dire cinquante mille écus. Xénocrate les invita à souper. Le repas étoit simple, frugal, sans appareil, & vraiment philosophique. Le * lendemain les Députés lui demanderent entre les mains de qui il vouloit qu'ils remissent l'argent qu'ils étoient chargés de lui donner. *Quoi !* leur dit il : *le festin d'hier ne vous a pas fait*

* Cùm postridie rogarent eum cui numerari juberet : *Quid! Vos hesternâ*, inquit, *cœnulâ non intellexistis me pecuniâ non egere ?* Quos cùm tristiores vidisset, triginta minas accepit, ne aspernari regis liberalitatem videretur. *Cic.*

comprendre que je n'ai pas besoin d'argent? Il ajouta qu'Alexandre en avoit plus besoin que lui, parce qu'il avoit plus de monde à nourrir. Voyant que sa réponse les attristoit, il accepta trente mines, (quinze cens livres) pour ne pas blesser le Roi par un refus dédaigneux, qui marqueroit de la fierté ou du mépris. Ainsi, * dit un Historien en terminant ce récit, le Roi voulut acheter l'amitié du Philosophe, & le Philosophe refusa de vendre son amitié au Roi.

Il falloit que son désintéressement l'eût réduit à une grande pauvreté, puisqu'il n'avoit pas de quoi payer un certain tribut que les étrangers étoient tenus de payer chaque année au trésor de la ville d'Athénes. Plutarque raconte qu'un jour, comme on le traînoit en prison, faute d'avoir satisfait à ce paiement, l'Orateur Lycurgue acquitta sa dette, & le tira par ce moyen des mains des Fermiers, qui souvent ne sont pas fort sensibles au mérite littéraire. Quelques jours après Xénocrate ayant rencontré le fils de son libérateur, lui dit : *Je paye avec usure à votre pere le plaisir qu'il m'a fait, car je suis cause qu'il est loué de tout le monde.* Diogéne Laërce rapporte à son sujet un fait tout pareil, qui pourroit bien être le même, déguisé

Plut. in Flamin. p. 375.

Diog. Laërt. in Xenocr.

* Ita rex philosophi amicitiam emere voluit, Philosophus regi suam vendere noluit. *Valer. Max.*

par quelques différences. Il dit que les Athéniens le vendirent, parce qu'il ne pouvoit pas payer la capitation imposée sur les étrangers, mais que Démétrius de Phalere l'acheta, & le remit aussi-tôt en liberté. Il n'y a guère d'apparence que les Athéniens ayent fait un si dur traitement à un Philosophe de la réputation de Xénocrate.

Cic. orat. pro Corn. Balb. n 14. Val. Max. lib. 6. cap. 9.

On avoit à Athenes une grande idée de sa probité. Un jour qu'il comparut devant les Juges pour rendre témoignage sur quelque affaire, comme il s'approchoit de l'autel pour jurer que ce qu'il avoit affirmé étoit vrai, tous les Juges se leverent, ne voulant point souffrir qu'il jurât, & déclarant que sa simple parole leur tenoit lieu de serment.

S'étant trouvé dans une compagnie où l'on débitoit force médisance, il n'y prit aucune part, & demeura toujours muet. Quelqu'un lui demandant raison de ce profond silence, il répondit : *C'est que je me suis souvent repenti d'avoir parlé, & jamais de m'être tu.*

Plut. de audit. pag. 38.

Il avoit une fort bonne maxime sur l'éducation des jeunes gens, & qu'il seroit à souhaiter que les peres & les meres fissent observer exactement dans leur maison. Il * vouloit que, dès leur plus tendre

* Τῶν λόγων τοὺς φαύλους συλάττεσθαι παραινῶν, πρὶν ἑτέρους χρηστοὺς ὥσπερ φύλακας, ἐντραφέντας ὑπὸ φιλοσοφίας, τῷ ἔθει τὴν μάλιστα κινουμένην αὐτοῦ καὶ ἀναπειθομένην χῶραν κατασχεῖν.

enfance, de ſages & vertueux diſcours, répétés ſouvent en leur préſence, mais ſans affectation, s'emparaſſent, pour ainſi dire, de leurs oreilles comme d'une place encore vacante, à travers laquelle le vice & la vertu peuvent également pénétrer juſqu'au fond du cœur; & que ces ſages & vertueux diſcours, comme de fidèles gardiens, en tinſſent l'entrée ſévérement fermée à toutes les paroles capables d'altérer le moins du monde la pureté des mœurs, juſqu'à ce que, par une longue habitude, ils euſſent fortifié les jeunes gens, & mis leurs * oreilles en ſûreté contre le ſoufle empeſté des mauvaiſes converſations.

Selon Xénocrate, il n'y a de véritables Philoſophes que ceux qui font de bon gré & de leur propre mouvement, ce que les autres ne font que par la crainte des loix & de la punition.

Plut. de vi moral. p. 44

Il compoſa pluſieurs ouvrages, l'un entr'autres, ſur la maniere de bien régner : du moins Alexandre le lui avoit demandé.

Il ne perdoit guère de tems en viſites. Il aimoit beaucoup la retraite du cabinet,

* *Il emploie une comparaiſon tirée des Athlétes qui ſe battoient à coups de poings, & qui couvroient leur tête & leurs oreilles d'une eſpèce de calotte, pour amortir la violence des coups. Il dit que cette précaution eſt bien plus néceſſaire aux jeunes gens. Car, tout le riſque que courent les Athlètes, c'eſt d'avoir les oreilles déchirées : au lieu que les autres courent riſque de perdre leur innocence, & de ſe perdre eux mêmes.*

& méditoit beaucoup. On le voyoit très-rarement dans les rues : mais quand il y paroiſſoit, la jeuneſſe débauchée n'oſoit y reſter, & s'écartoit pour éviter ſa rencontre.

Diog. Laërt. Val. Max. l. 5. cap. 9.

Un jeune Athénien, plus vicieux que tous les autres, & abſolument décrié pour ſes déréglemens dont il faiſoit gloire, (il s'appeloit Polémon) n'eut pas la même retenue. Au ſortir d'une partie de débauche, paſſant devant l'école de Xénocrate, & y ayant trouvé la porte ouverte, il y entra, plein de vin, tout parfumé d'eſſence, & portant une couronne ſur la tête, & prit ſéance parmi les auditeurs, moins pour écouter que pour inſulter. Toute l'aſſemblée fut étrangement ſurpriſe & indignée. Xénocrate, ſans ſe démonter, & ſans changer de viſage, changea ſeulement de diſcours, & ſe mit à parler ſur la tempérance & la ſobriété, dont il fit valoir tous les avantages, en leur oppoſant la honte & la turpitude des vices oppoſés à ces vertus. Le jeune libertin, qui écoutoit avec attention, ouvrant les yeux ſur la difformité de ſon état, eut honte de lui-même. La * couronne lui tombe de deſſus la tête, il baiſſe

* Facias-ne quod olim
Mutatus Polemon ? Ponas inſignia morbi,
Faſciolas, cubital, focalia ? potus ut ille
Dicitur, ex collo furtim carpſiſſe coronas,
Poſtquam eſt impranſi correptus voce magiſtri.
Horat. ſatyr. 3. lib. 3.

les yeux, s'enferme ſous ſon manteau, & au lieu de cet air enjoué & pétulant qu'il avoit montré en entrant dans l'école, il paroît ſérieux & rêveur. Enfin il ſe fit un entier changement en lui, & guéri abſolument de ſes paſſions par un ſeul diſcours, d'infame débauché qu'il étoit, il devint un excellent Philoſophe, & répara heureuſement les déſordres de ſa jeuneſſe par une vie ſage & réglée, qui ne ſe démentit jamais.

Xénocrate mourut âgé de 82 ans, la premiere année de la CXVI[e] Olympiade.

An. M. 3688.
Av. J.C. 316.

POLÉMON. CRATÈS. CRANTOR.

Je joins ces trois Philoſophes ſous un même titre, parce qu'on connoît peu de choſes de leur vie.

POLÉMON remplit dignement la chaire de Xénocrate ſon Maître, & ne s'écarta jamais de ſes ſentimens, ni des exemples de ſageſſe & de ſobriété qu'il lui avoit donnés. Il renonça tellement au vin depuis l'âge de trente ans, qui fut l'époque du changement célébre qui arriva dans ſa conduite, qu'il ne but plus que de l'eau tout le reſte de ſa vie.

Athen. l. 2. pag. 44.

CRATÈS qui lui ſuccéda, eſt peu connu, & doit être diſtingué d'un Philoſophe Cynique qui porta le même nom, & dont il ſera parlé dans la ſuite.

CRANTOR fut plus célébre. Il étoit

de Soli en Cilicie. Il quitta ſon pays natal pour ſe rendre à Athénes, où il fut diſciple de Xénocrate avec Polémon. Il * paſſe pour l'un des piliers de la ſecte Platonique. Ce qu'en dit Horace, en faiſant l'éloge d'Homere, marque le cas qu'on faiſoit de ce Philoſophe, & combien ſes principes de morale étoient eſtimés.

Horat. Ep. 2. lib. 1.

Qui, quid ſit pulcrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Pleniùs ac meliùs Chryſippo & Crantore dicit.

On n'en peut pas dire autant de ſes principes ſur la nature de l'ame, comme nous le verrons dans ſon lieu.

Plut. de Conſol. pag. 104.

Il avoit fait un livre *de Conſolation* qui s'eſt perdu : il étoit adreſſé à Hippoclès, à qui une mort prompte avoit enlevé tous ſes enfans. On ** en parloit comme d'un livre tout d'or, & qui méritoit d'être appris par cœur mot pour mot. Cicéron en avoit fait grand uſage dans un Traité qui portoit le même titre. Il eut pour diſciple Arcéſilas, auteur de la moyenne Académie.

§. II. *De la moyenne Académie.*

Elle eſt ainſi appelée, parce qu'elle ſe

* Crantor ille, qui in noſtra Academia vel in primis fuit nobilis. *Cic. Tuſc. Quæſt. lib.* 3. *n.* 12.

** Legimus omnes Crantoris, veteris Academici, de luctu, eſt enim non magnus, verùm aureolus, & ut Tuberoni Panætius præcipit, ad verbum ediſcendus libellus. *Acad. Quæſt. lib.* 4. *n.* 135.

ſe trouve entre l'ancienne établie par Platon, & la nouvelle qui le ſera bientôt par Carnéade.

ARCÉSILAS naquit à Pirane dans l'Étolie. Etant venu à Athénes, il ſe rendit diſciple des plus habiles Philoſophes. On met au nombre de ſes maîtres Polémon, Théophraſte, Crantor, Diodore, Pyrrhon. Ce fut ſans doute de ce dernier qu'il apprit à douter de tout. Il n'avoit que le nom d'Académicien, & il ne garda ce nom que par reſpect pour Crantor, dont il ſe faiſoit honneur d'être le Diſciple.

Diog. Laërt. in Arceſil.

Num. apud Euſeb. Præpar. Evang. lib. 14. c. 5.

Il ſuccéda à Cratès, ou ſelon d'autres, à Polémon, dans la régence de l'Ecole Platonique; & il s'y rendit novateur. Car il fonda une ſecte, qu'on nomma la moyenne ou ſeconde Académie, pour la diſtinguer de celle de Platon. Il étoit fort oppoſé aux Dogmatiques, c'eſt-à-dire aux Philoſophes qui affirmoient & décidoient. Il paroiſſoit douter de tout: il ſoutenoit également le pour & le contre, & ſuſpendoit en toutes choſes ſon jugement. Il attira à ſon auditoire un grand nombre de diſciples. L'entrepriſe de combattre toutes les ſciences, & de rejetter non-ſeulement le témoignage des ſens, mais auſſi le témoignage de la raiſon, eſt la plus hardie qu'on puiſſe former dans la république des Lettres. Pour s'y promettre quelques ſuccès, il falloit avoir tout le mérite d'Arcéſilas.

Diog. Laërt.

Il * étoit naturellement d'un génie heureux, prompt, vif: ſa perſonne étoit remplie d'agrémens : il parloit avec grace & enjouement. Les charmes de ſon viſage ſecondoient admirablement ceux de ſa voix. Auſſi Luculle, qui réfute ſavamment & ſolidement l'opinion des Académiciens, dit ** que jamais perſonne n'eût ſuivi le ſentiment d'Arcéſilas, ſi l'éloquence & l'habileté du Docteur n'euſſent couvert & fait diſparoître l'abſurdité manifeſte qui s'y trouvoit.

On raconte de ſa libéralité des choſes qui lui font beaucoup d'honneur. Il *** aimoit à faire du bien, & ne vouloit pas qu'on le ſût. Ayant **** fait une viſite à un ami ***** qui étoit malade, & qui manquoit du néceſſaire, mais qui avoit honte de l'avouer, il lui gliſſa adroitement ſous

* Arceſilas floruit, tum acumine ingenii, tum admirabili quodam lepore dicendi. *Academ. Quæſt. lib.* 4. *n.* 16.

** Quis iſta, tam apertè perſpicueque & perverſa & falſa, ſecutus eſſet, niſi tanta in Arceſila.... & copia rerum, & dicendi vis fuiſſet? *Ibid. n.* 60.

*** Ε'υεργετῆσαι πρόχειρος ἦν, καὶ λαθεῖν τὴν χάριν ἀτυφότατος. *Diog. Laërt.*

**** Arceſilaus, ut aiunt, amico pauperi, & paupertatem ſuam diſſimulanti, ægro autem, & ne hoc quidem confitenti deeſſe ſibi in ſumptum ad neceſſarios uſus, cùm clam ſuccurrendum judicaſſet, pulvino ejus ignorantis ſcapulum ſubjecit, ut homo inutiliter verecundus, quod deſiderabat, inveniret potiùs quàm acciperet. *Senec. de Benef. lib.* 2. *cap.* 10

***** *Séneque l'appelle Créſibius : il eſt nommé autrement dans Plutarque.* De diſcr. amic. & adulat. *p.* 63.

l'oreiller une bourſe pleine d'argent, voulant épargner ſa pudeur & ménager ſa délicateſſe, & faire en ſorte qu'il parût avoir trouvé cet argent, & non l'avoir reçu.

On ne rend pas un témoignage ſi favorable à la pureté de ſes mœurs, & on l'accuſe des crimes les plus honteux. Et cela ne doit pas paroître étonnant dans un Philoſophe, que, doutant de tout, doutoit par conſéquent s'il y avoit des vertus & des vices, & ne pouvoit reconnoître véritablement aucune régle pour les devoirs de la vie civile.

Diog. Laert.

Il n'aimoit point à ſe mêler des affaires publiques. Néanmoins, ayant été choiſi pour aller négocier à Démétriade auprès du roi Antigone une affaire qui regardoit ſa patrie, il accepta la députation : mais il en revint ſans ſuccès.

Idem.

Tourmenté par * les douleurs de la goutte, il affectoit une patience & une inſenſibilité de Stoïcien. *Rien n'eſt paſſé de là ici*, dit-il en montrant ſes piés & ſa ** poitrine à Carnéade l'Epicurien, qui s'affligeoit de le voir ainſi ſouffrir. Il vouloit lui faire croire que ſon ame étoit inacceſſible à la

Diog. Laërt.

* Is cùm arderet podagræ doloribus, viſitaſſetque hominem Carneades Epicuri perfamiliaris, & triſtis exiret : Mane, quæſo, inquit, Carneade noſter, Nihil illinc huc pervenit, oſtendens pedes & pectus. *De Finib. lib. 5. n. 94.*

** *La poitrine étoit regardée par les Anciens comme le ſiege de l'ame & du courage.*

douleur. Langage fastueux, mais qui n'a rien de réel que l'orgueil.

Academ. Quæst. lib. 4. n. 16.

Arcésilas fleurissoit vers la CXX^e^ olympiade, c'est-à-dire vers l'an du monde 3704. Il mourut d'avoir trop bu, & en délire, à l'âge de 75 ans.

Il eut pour successeurs, Lacyde, Evandre, Egésime, qui fut maître de Carnéade.

§. III. *De la nouvelle Académie.*

CARNÉADE, qui étoit de Cyréne, établit la troisiéme ou nouvelle Académie, qui, à proprement parler, ne différoit point de la seconde. Car, à quelques adoucissemens près, Carnéade étoit un aussi vif & aussi zélé défenseur de l'incertitude qu'Arcésilas La différence * qui se trouve entr'eux, & l'innovation qu'on attribue à celui dont nous parlons actuellement, consiste en ce qu'il ne nioit pas, comme Arcésilas, qu'il y eût des vérités ; mais il soutenoit qu'elles étoient mêlées de tant d'obscurités, ou plutôt de tant de faussetés, qu'il n'étoit pas en notre pouvoir de discerner avec certitude le vrai du faux. Il se rabat-

* Non sumus ii quibus nihil verum esse videatur, sed ii qui omnibus veris falsa quædam adjuncta esse dicamus, tanta similitudine, ut in iis nulla insit certa judicandi & assentiendi nota. Ex quo existit & illud, multa esse probabilia, quæ quanquam non perciperentur, tamen, quia visum haberent quemdam insignem & illustrem, his sapientis vita regeretur. *De nat. deor. lib.* 1. *n.* 12.

toit donc à admettre des choſes probables, & il conſentoit que la vraiſemblance nous déterminât à agir, pourvu qu'on ne prononçât ſur rien abſolument. Ainſi il paroît qu'il retenoit tout le fond du dogme d'Arcéſilas, mais que par politique, & pour ôter à ſes adverſaires les prétextes les plus ſpécieux de déclamer contre lui, & de le tourner en ridicule, il leur accorda des degrés de vraiſemblance qui doivent déterminer l'homme ſage à prendre un tel ou tel parti dans la conduite de la vie civile. Il vit bien que ſans cela il ne répondroit jamais aux objections les plus frappantes, & qu'il ne prouveroit jamais que ſon principe ne réduiſoit point l'homme à l'inaction.

Carnéade fut l'antagoniſte déclaré des Stoïciens, & il s'attacha avec une ardeur extrême à réfuter les ouvrages de Chryſippe, qui avoit été depuis peu la colonne du Portique. Il ſouhaita ſi ardemment de le vaincre, qu'en ſe préparant à le combattre il s'armoit d'une priſe d'ellébore, pour avoir l'eſprit plus libre, & pour exciter avec plus de force contre lui le feu de ſon imagination.

Val. Max. lib. 8. cap. 7.

On rapporte de lui une maxime de morale, qui eſt bien admirable dans un payen. « Si l'on ſavoit en ſecret, dit-il, qu'un en» nemi, ou une autre perſonne à la mort de » laquelle on auroit intérêt, viendroit s'aſ» ſeoir ſur de l'herbe ſous laquelle il y au-

Cic. de finib. lib. 2. n. 59.

» roit un aſpic caché, on agiroit en mal-
» honnête homme ſi on ne l'en avertiſſoit
» pas, quand même notre ſilence pour-
» roit demeurer impuni, perſonne n'étant
» en état de nous en faire un crime ».

Mais la conduite de ces payens ſe dé-
mentoit toujours par quelque endroit. Ce
grave Philoſophe ne rougiſſoit pas d'avoir
chez lui une concubine.

Plutarque nous a conſervé un aſſez bon
Pag. 58. mot de Carnéade : c'eſt dans le traité où il
marque la différence qu'il y a entre un flat-
teur & un ami. Il avoit rapporté l'exemple
d'un homme, qui, diſputant le prix de la
courſe contre Alexandre, s'étoit laiſſé vain-
cre exprès, dont le prince lui avoit ſu
très-mauvais gré; il ajoute : « Le manège
» eſt la ſeule choſe où les jeunes Princes
» n'ont rien à craindre de la flatterie. Leurs
» autres maîtres aſſez ſouvent leur attri-
» buent de bonnes qualités qu'ils n'ont point.
» Ceux qui luttent avec eux ſe laiſſent tom-
» ber. Mais un cheval renverſe par terre,
» ſans diſtinction de pauvre ou de riche,
» de ſujet ou de Souverain, tous les mala-
» droits qui le montent ».

L'ambaſſade de Carnéade à Rome eſt fort
célébre : j'en ai parlé ailleurs.

Pour achever ce qui regarde Carnéade,
j'obſerverai qu'il n'avoit pas négligé en-
tierement la Phyſique, mais la morale
Diog. Laert. avoit fait ſa principale application. Il étoit

extrêmement laborieux, & si avare de son tems, qu'il ne songeoit ni à tailler ses ongles, ni à faire couper ses cheveux. Uniquement occupé de son étude, non-seulement il évitoit les festins, mais il oublioit même à manger à sa propre table, & il falloit que sa servante, qui étoit aussi sa concubine, lui mît les morceaux à la main, & presque à la bouche.

Val. Max. lib. 8. cap. 7.

Il appréhendoit extrêmement de mourir. Cependant, ayant appris qu'Antipater son antagoniste, Philosophe de la secte Stoïcienne, s'étoit empoisonné, il lui prit une saillie de courage contre la mort, & il s'écria : *Donnez-moi donc aussi.... Et quoi*, lui demanda-t-on. *Du vin miellé*, répondit-il, s'étant bientôt ravisé. Diogéne Laërce le raille de cette pusillanimité, & lui reproche d'avoir mieux aimé souffrir les langueurs d'une phtisie, que de se donner la mort : car c'étoit une gloire chez les payens, quoique les plus sages parmi eux pensassent autrement. Il mourut la quatrieme année de l'olympiade CLXII, âgé de quatre-vingt-cinq ans.

Diog. Laërt.

An.M. 3871. Av.J.C. 133.

CLITOMAQUE, disciple de Carnéade, lui succéda. Il étoit Carthaginois, & se nommoit Asdrubal dans la langue Punique. Il composa plusieurs livres qui étoient fort estimés, dont l'un avoit pour titre, *Consolation*. Il l'adressa à ses concitoyens après la prise & la ruine de Carthage, pour

Plut. de fort. Alex. pag. 328. Cic. lib. 3. Tusc. Quæst. n. 54.

les consoler de l'état de captivité où ils se trouvoient.

PHILON ET ANTIOCHUS.

Tusc. Quæst. lib. 2. n. 9.

PHILON succéda à Clitomaque son maître. Il enseignoit dans un tems la Philosophie, & dans un autre la Rhétorique. Cicéron fréquenta son Ecole, & profita de ses doubles leçons.

Il reçut aussi celles d'Antiochus disciple & successeur de Philon. Antiochus étoit d'Ascalon : c'est le dernier des Philosophes Académiciens dont l'histoire soit connue.

Plut. in Cic. pag. 862.

Cicéron, dans le voyage qu'il fit à Athénes, fut enchanté de sa maniere de parler, qui étoit douce, coulante, & pleine de grace : mais il n'approuvoit pas le changement qu'il avoit introduit dans la méthode de Carnéade. Car Antiochus, après avoir soutenu long-tems avec force les dogmes de la nouvelle Académie, qui rejettoit tout rapport des sens & même de la raison, & qui enseignoit qu'il n'y avoit rien de certain, avoit embrassé tout d'un coup les sentimens de la vieille Académie, soit qu'il eût été désabusé par l'évidence des choses & par le rapport des sens ; soit, comme quelques-uns le pensoient, que la jalousie & l'envie contre les disciples de Clitomaque & de Philon l'eussent porté à prendre ce parti.

Luculle, ce fameux Romain, autant con-

nu par son goût merveilleux pour les sciences, que par son habileté dans le métier de la guerre, s'étoit déclaré ouvertement pour la secte des Académiciens, non de la nouvelle Académie, quoiqu'elle fût alors très-florissante par les écrits de Carnéade que Philon expliquoit, mais pour celle de la vieille Académie, dont l'Ecole étoit tenue alors par Antiochus. Il avoit recherché l'amitié de ce Philosophe avec un empressement extrême, il le logeoit chez lui, & il s'en servoit pour l'opposer aux disciples de Philon, parmi lesquels Cicéron tenoit le premier rang.

Plut. in Lucull. p. 519. & 520.

ARTICLE CINQUIEME.

Des Péripatéticiens.

ARISTOTE. J'ai déjà remarqué qu'après la mort de Platon, ses disciples se partagerent en deux sectes, dont l'une demeura dans l'école même où Platon avoit enseigné, qui étoit l'Académie, & l'autre passa dans le Lycée, lieu agréable situé dans un fauxbourg d'Athénes. La derniere eut pour chef & fondateur Aristote.

Il étoit de Stagire, ville de Macédoine. Il naquit la premiere année de l'olympiade XCIX, quarante ans environ après Platon. Son pere, appelé Nicomaque, étoit médecin, & fleurissoit sous Amyntas, roi de Macédoine, pere de Philippe.

Diog. Laërt.

AN. M. 3620.

Agé de dix-ſept ans, il vint à Athénes, entra dans l'Ecole de Platon, & y reçut ſes leçons pendant vingt ans. Il en faiſoit tout l'honneur, & Platon l'appeloit l'ame de ſon Ecole. Il avoit une ſi grande paſſion pour l'étude, qu'afin de réſiſter à l'accablement du ſommeil, il mettoit un baſſin d'airain à côté de ſon lit, & quand il étoit couché, il étendoit hors du lit une de ſes mains où il tenoit une boule de fer, afin que le bruit de cette boule qui tomboit dans le baſſin lorſqu'il vouloit s'endormir, le réveillât ſur le champ.

An.M.3656. Après la mort de Platon, qui arriva la premiere année de l'olympiade CVIII, il ſe retira chez Hermias, Tyran d'Atarne dans la Myſie, ſon condiſciple, qui le reçut chez lui avec plaiſir, & le combla d'honneurs. Hermias ayant été condamné & mis à mort par le Roi des Perſes, Ariſtote épouſa ſa ſœur Pithaïde, qui étoit demeurée ſans biens & ſans protection.

Aul. Gell. lib. 9. cap. 3. C'eſt dans ce tems-là que Philippe le choiſit pour prendre ſoin de l'éducation d'Alexandre ſon fils, qui pouvoit alors avoir quatorze ou quinze ans. Il y avoit long-tems qu'il l'avoit deſtiné pour cet important & glorieux emploi. Dès que ſon fils fut venu au monde, il lui en apprit la nouvelle par une lettre qui ne fait pas moins d'honneur à Philippe qu'à Ariſtote. Je ne crains point de la rapporter encore

ici.

ici. *Je vous apprens*, lui dit-il, *que j'ai un fils. Je rends graces aux dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir donné du tems d'Ariſtote. J'ai lieu de me promettre que vous en ferez un ſucceſſeur digne de nous, & un Roi digne de la Macédoine.* Quintilien * dit expreſſément qu'Ariſtote enſeigna à Alexandre les premiers élémens des Lettres. Mais comme ce ſentiment ſouffre quelque difficulté, je ne m'y arrête pas entiérement. Quand le tems de prendre ſoin de l'éducation du Prince fut arrivé, Ariſtote ſe tranſporta en Macédoine. On a vu ailleurs le cas que Philippe & Alexandre faiſoient de ſon rare mérite.

Après un ſéjour de quelques années dans cette Cour, il obtint la permiſſion de ſe retirer. Calliſthéne, qui l'y avoit accompagné, prit ſa place, & fut deſtiné pour ſuivre Alexandre dans ſes campagnes. Ariſtote, ** qui avoit joint à beaucoup de jugement un grand uſage du monde, prêt à faire voiles pour Athénes, avertit

* An Philippus Macedonum rex Alexandro filio ſuo prima literarum elementa tradi ab Ariſtotele ſummo ejus ætatis Philoſopho voluiſſet, aut ille ſuſcepiſſet hoc officium, ſi non ſtudiorum initia à perfectiſſimo quoque tractari, pertinere ad ſummam credidiſſet? *Quintil. lib. 1. cap. 1.*

** Ariſtoteles Calliſthenem auditorem ſuum ad Alexandrum dimittens, monuit ut cum eo aut rariſſimè, aut quàm jucundiſſimè loqueretur, quo ſcilicet apud regias aures vel ſilentio tutior, vel ſermone eſſet acceptior. *Val. Max. lib. 7. cap. 2.*

Callifthéne de fe rappeler fouvent une maxime de Xénophane, qu'il jugeoit abfolument néceffaire aux perfonnes qui vivent à la Cour. « Parlez rarement devant le » Prince, lui dit-il; ou parlez-lui d'une » maniere qui lui plaife : afin que votre » filence vous mette en fûreté, ou que vos » difcours vous rendent agréable ». Callifthéne, qui avoit de la dureté & de l'aigreur dans l'efprit, profita mal de ce confeil, qui dans le fond fe fent plus du Courtifan que du Philofophe.

Ariftote n'ayant donc pas jugé à propos de fuivre fon éleve à la guerre, pour laquelle fon attachement à l'étude lui donnoit beaucoup d'éloignement, après le départ d Alexandre, retourna à Athénes. Il y fut reçu avec toutes les marques de diftinction dues à un Philofophe célébre par tant d'endroits. Xénocrate tenoit alors l'Ecole de Platon dans l'Académie: Ariftote ouvrit la fienne dans le Lycée. Le concours des auditeurs y fut extraordinaire. Le matin fes leçons étoient fur la Philofophie, l'après-midi fur la Rhétorique ; il les donnoit ordinairement en fe promenant, ce qui fit appeler fes difciples Péripatéticiens.

Cic. lib. 3. de Orat. n. 141. Quintil. lib. 3. cap. 1.

Il n'enfeignoit d'abord que la Philofophie : mais la grande réputation d'Ifocrate, âgé pour lors de quatre-vingt-dix ans, qui s'étoit donné tout entier à la Rhétori-

que, & qui y avoit un ſuccès incroyable, le piqua de jalouſie, & le porta à en donner auſſi des leçons. C'eſt peut-être à cette noble émulation, permiſe entre Savans quand elle ſe borne à imiter, ou même à ſurpaſſer ce que les autres font de bien, que nous devons la Rhétorique d'Ariſtote, Ouvrage le plus complet & le plus eſtimé que nous ait laiſſé l'antiquité ſur cette matiere : à moins qu'on n'aime mieux croire qu'il l'avoit compoſé pour Alexandre.

Un mérite auſſi éclatant que celui d'Ariſtote ne manqua pas d'exciter contre lui l'envie, qui rarement épargne les grands hommes. Tant que vécut Alexande, le nom de ce Conquérant en ſuſpendit l'effet, & arrêta la mauvaiſe volonté de ſes ennemis. Mais à peine fut-il mort, qu'ils s'éleverent contre lui de concert, & jurerent ſa perte. Eurymédon, prêtre de Cérès, leur prêta ſon miniſtere, & ſervit leur haine avec un zéle d'autant plus à craindre, qu'il étoit couvert du prétexte de la religion. Il cita Ariſtote devant les Juges, & l'accuſa d'impiété, prétendant qu'il enſeignoit des dogmes contraires au culte des dieux reçu à Athénes. Il apportoit en preuve l'hymne compoſée en l'honneur d'Hermias, & l'inſcription gravée ſur la ſtatue du même Hermias au temple de Delphes. On a encore cette inſcription dans Athénée & dans Diogéne Laërce. Elle

consiste en quatre vers, qui n'ont nul rapport aux choses sacrées, mais seulement à la perfidie du Roi de Perse envers ce malheureux ami d'Aristote: & l'hymne n'est pas plus criminelle. Peut-être Aristote avoit-il offensé personnellement par quelque trait de raillerie le Prêtre de Cérès Eurymédon, crime plus impardonnable que s'il n'eût attaqué que les dieux. Quoi qu'il en soit, ne croyant pas qu'il fut sûr pour lui d'attendre le succès du jugement, il sortit d'Athénes, après y avoir enseigné pendant treize ans. Il se retira à Chalcis dans l'île d'Eubée, & plaida sa cause de loin par écrit. Athenée rapporte quelques paroles de cette apologie, mais il ne garantit pas qu'elle soit effectivement d'Aristote. Quelqu'un lui demandant la cause de sa retraite, il répondit que *c'étoit pour empêcher les Athéniens de commettre une seconde injustice contre la Philosophie*: il faisoit allusion à la mort de Socrate.

Athen. lib. 5. pag. 696. & 697.

Ælian. lib. 3. cap. 36.

On a prétendu qu'il étoit mort de chagrin, pour n'avoir pu comprendre le flux & reflux de l'Euripe, & que même il s'étoit précipité dans cette mer, en disant, *Que l'Euripe m'engloutisse, puisque je ne puis le comprendre.* Il y avoit bien d'autres choses dans la nature qui passoient son intelligence, & il avoit trop bon esprit pour s'en chagriner. D'autres assurent, avec plus de vraisemblance, qu'il mourut d'une

Laërt.

colique, en la soixante-troisieme année de son âge, deux ans après la mort d'Alexandre. Il fut extrêmement honoré dans Stagire sa patrie. Elle avoit été ruinée par Philippe, Roi de Macédoine : mais Alexandre la fit rebâtir à la priere d'Aristote. Les habitans, pour reconnoître ce bienfait, consacrerent un jour de fête à l'honneur de ce Philosophe ; & lorsqu'il fut mort à Chalcis dans l'île d'Eubée, ils transporterent ses os chez eux, dresserent un autel sur son monument, donnerent à ce lieu le nom d'Aristote, & y tinrent dans la suite leurs assemblées. Il laissa un fils nommé Nicomaque, & une fille qui fut mariée à un petit-fils de Démarate, Roi de Sparte.

AN. M. 3683.

Ammon. in vit. Aristot.

J'ai exposé ailleurs quel fut le sort de ses ouvrages, pendant combien d'années ils demeurerent ensevelis dans les ténébres & inconnus, & comment enfin ils virent le jour, & devinrent publics.

Tome X.

Quintilien dit qu'il ne sait ce qu'on doit le plus admirer dans Aristote, ou de sa vaste & profonde érudition, ou de la prodigieuse multitude d'écrits qu'il a laissés, ou de l'agrément de son style, ou de la pénétration de son esprit, ou de la variété infinie de ses ouvrages. On croiroit, dit-il dans un autre endroit, qu'il a dû employer plusieurs siecles à l'étude, pour comprendre dans l'étendue de son savoir tout ce qui regarde, non-seulement les Philosophes & les Ora-

Lib. 10. c. 1

Lib. 12. cap ult.

teurs, mais même les animaux & les plantes dont il a recherché la nature & les propriétés avec un ſoin infini. Alexandre, pour ſeconder le zele de ſon maître dans ce ſavant travail, & pour ſatisfaire ſa propre curioſité, donna ordre que dans toute l'étendue de la Gréce & de l'Aſie on fît d'exactes recherches ſur tout ce qui regardoit les oiſeaux, les poiſſons & les animaux de toute eſpece : dépenſe qui monta à plus de huit cens talens, c'eſt-à-dire à plus de huit cens mille écus. Ariſtote compoſa ſur cette matiere cinquante volumes, dont il n'en reſte que dix.

Plin. lib. 8. cap. 16.

Athen. lib. 9. p. 398.

On a penſé bien diverſement, dans l'Univerſité de Paris, des écrits d'Ariſtote ſelon la différence des tems. Dans le Concile de Sens tenu à Paris en 1209, on ordonna de brûler tous ſes livres, avec défenſe de les lire, de les écrire, ou de les garder. On apporta enſuite quelque modération & quelque tempérament à la rigueur de cette défenſe. Enfin, par un Décret de deux Cardinaux que le Pape Urbain V envoya à Paris l'an 1366 pour réformer l'Univerſité, tous les livres d'Ariſtote y furent permis : Décret qui fut renouvelé & confirmé en 1452 par le Cardinal d'Etouteville. Depuis ce tems-là, la doctrine d'Ariſtote a toujours prévalu dans l'Univerſité de Paris, juſqu'à ce que les heureuſes découvertes du dernier ſiecle ayent ouvert les

yeux aux Savans, & leur ayent fait embrasser un système de philosophie bien différent des anciennes opinions de l'école. Mais comme autrefois on a admiré Aristote au-delà des justes bornes, aussi peut-être le méprise-t-on aujourd'hui plus qu'il ne le mérite.

Successeurs d'Aristote.

THÉOPHRASTE étoit de l'île de Lesbos. Aristote, avant que de se retirer à Chalcis, le désigna pour son successeur. Il remplit donc la place de son maître avec un tel succès & une telle réputation, que le nombre de ses auditeurs alla jusqu'à deux mille. Démétrius de Phalére fut un de ses disciples & de ses intimes amis. La beauté & la délicatesse de son éloquence lui fit donner le nom de Théophraste, qui signifie *divin parleur*.

Laert.

C'est * de lui que Cicéron raconte une chose assez particuliere. Il disputoit avec une marchande sur le prix de quelque chose qu'il vouloit acheter. La bonne vieille

* Ut ego jam non mirer illud Theophrasto accidisse quod dicitur, cùm percontaretur ex anicula quadam quanti aliquid venderet? & respondisset illa, atque addidisset: *Hospes, non pote minoris*: tulisse eum molestè, se non effugere hospitis speciem, cùm ætatem ageret Athenis, optimèque loqueretur. *In Brut. n.* 172.

Quomodo & illa Attica anus Theophrastum, hominem alioqui disertissimum, annotata unius affectatione verbi, hospitem dixit: nec alio se id deprehendisse interrogata respondit, quàm quòd nimium Atticè loqueretur. *Quintil. lib.* 8. *cap.* 1.

X iv

lui répondit: *Non, Monſieur l'étranger, vous ne l'aurez pas à moins.* Il fut extrêmement ſurpris, & même fâché, qu'après avoir paſſé une partie de ſa vie à Athénes, dont il ſe piquoit de parler le langage en perfection, on reconnût pourtant encore qu'il étoit étranger. Mais ce fut ſon attention même à la pureté du langage Attique, qui allant juſqu'à l'excès, le fit reconnoître pour étranger, comme l'obſerve Quintilien. Quel goût il y avoit à Athénes juſques dans le petit peuple!

Il ne croyoit pas, non plus qu'Ariſtote, que ſans les biens & les commodités de la vie on pût jouir ici d'une vraie béatitude: en quoi, dit * Cicéron, il dégrada la vertu, & la dépouilla de ſa plus grande gloire, la réduiſant à l'impuiſſance de rendre par elle-même l'homme heureux. Il attribue la ſuprême Divinité, dans un endroit, à l'Intelligence: dans un autre, au ciel en général; & après cela, aux aſtres en particulier.

Lib. 1. de nat. deor. n. 35.

Il mourut à l'âge de 85 ans, épuiſé de travaux & de veilles. On dit qu'en mourant il murmura fort contre la nature, de ce qu'elle accordoit une longue vie aux cerfs & aux corneilles, qui n'en tirent aucune utilité; pendant qu'elle abrégeoit le

Tuſc. Quæſt. lib. 3. n. 69.

* Spoliavit virtutem ſuo decore, imbecillemque reddidit, quòd negavit in ea ſola poſitum eſſe beatè vivere. *Academ. Quæſt. lib.* 1, *n.* 33.

cours de celle des hommes, qu'une plus longue vie mettroit en état de parvenir à une connoissance parfaite des sciences : murmure également inutile & injuste, & que la raison seule a appris à plusieurs des Anciens à condamner comme une espèce de révolte contre la volonté divine. *Quid enim est aliud gigantum more bellare cum diis, nisi naturæ repugnare?*

Cic. de Senect. n. 5.

STRATON étoit de Lampsaque. Il s'appliqua beaucoup à la Physique, & peu à la morale, ce qui lui fit donner le nom de *Physicien*. Il commença à tenir son école la troisieme année de la CXXIII^e olympiade, & il y enseigna pendant 18 ans. Il fut maître de Ptolémée Philadelphe.

Laërt.

AN. M. 3715

LYCON, de la Troade. Il gouverna son école pendant 40 ans.

ARISTON. CRITOLAUS. Ce dernier étoit un des trois Ambassadeurs que les Athéniens envoyerent à Rome la deuxieme année de la CXL^e olympiade, & la 534 de Rome.

AN. M. 378

DIODORE. Ce fut un des derniers qui se distinguerent dans la secte des philosophes Péripatéticiens.

ARTICLE SIXIEME.

De la secte des Cyniques.

Les philosophes Cyniques doivent leur origine & leur établissement à Antisthène,

Laert.

difciple de Socrate. Cette fecte tira fon nom du lieu où fon fondateur enfeignoit, appelé * *Cynofarge*, qui étoit dans un fauxbourg d'Athénes. Si cette origine eft la vraie, au moins ne peut-on douter que leur impudence ne leur ait bien confirmé un nom que le lieu leur avoit donné. Antifthéne menoit une vie fort dure, & n'avoit pour tout habit qu'un méchant manteau. Il avoit une longue barbe, un bâton à la main, une befacе fur le dos. Il comptoit pour rien la nobleffe & les richeffes, & faifoit confifter le fouverain bonheur de l'homme dans la feule vertu. Comme on lui demandoit à quoi lui avoit fervi la Philofophie, il repondit, *A pouvoir vivre avec moi.*

Laërt. DIOGÈNE fut le plus célébre de fes difciples. Il étoit de Sinope, ville de Paphlagonie. Il en fut chaffé pour le crime de fauffe monnoie. Son pere, qui étoit banquier, fut banni pour le même crime. Diogéne étant venu à Athénes, alla trouver Antifthenes, qui le rebuta fort & le repouffa avec fon bâton, parce qu'il avoit réfolu de ne plus prendre de difciples. Diogéne ne s'étonna point, & baiffant la tête, « Frappez, frappez, lui-dit-il; ne craignez » point : vous ne trouverez jamais de bâton » affez dur pour m'éloigner de vous tant » que vous parlerez ». Antifthéne, vaincu

* *Ce mot fignifie un chien blanc, ou promt & vîte.*

par l'opiniâtreté de Diogene, lui permit d'être son disciple.

Diogene profita bien de ses leçons, & imita parfaitement sa maniere de vivre. Il n'avoit pour tout meuble qu'un bâton, une besace, & une écuelle. Encore, ayant apperçu un jeune enfant qui buvoit dans le creux de sa main : *Il m'apprend*, dit-il, *que je conserve encore du superflu*, & il cassa son écuelle. Il marchoit toujours les piés nuds, sans porter jamais de sandales, non pas même lorsque la terre étoit couverte de neige. Un tonneau lui servoit de logis : il le promenoit par-tout devant lui ; & il n'eut point d'autre maison. On sait ce qu'il dit à Alexandre, qui l'alla visiter à Corinthe ; & la célébre parole de ce Prince, *Je voudrois être Diogéne, si je n'étois pas Alexandre.* Juvenal, * en effet, trouve l'habitant du tonneau plus grand & plus heureux que le conquérant de l'Univers. L'un ne souhaitoit rien, & le monde entier ne suffisoit pas à l'autre. Séneque ** ne se trompe donc pas, quand il dit qu'Alexandre, le plus fier des hommes, & qui croyoit que tout devoit trembler devant

* Sensit Alexander, testâ cùm vidit in illa
Magnum habitatorem, quantò felicior hic, qui
Nil cuperet, quàm qui totum sibi posceret orbem.

** Quidni victus sit illo die, quo homo supra mensuram humanæ superbiæ tumens, vidit aliquem cui nec dare quidquam posset, nec eripere? *Senec. de Benef. l. 5. c. 6.*

lui, le céda ce jour-là à Diogéne, ayant trouvé en lui un homme à qui il ne pouvoit ni rien donner, ni rien ôter.

Au reste il ne faut pas croire qu'avec son manteau plein de piéces, sa besace, & son tonneau, il en fût plus humble. Il tiroit autant de vanité de toutes ces choses, qu'Alexandre en pouvoit tirer de la conquête de toute la terre. Etant entré un jour chez Platon, qui étoit meublé assez magnifiquement, il se mit à deux pieds sur un beau tapis, & dit, *Je foule aux pieds le faste de Platon. Oui*, répliqua celui-ci, *mais par une autre sorte de faste.*

Ælian. l. 3. cap. 29.

Diog. Laërt.

Il avoit un souverain mépris pour tout le genre humain. Se promenant en plein midi une lanterne allumée à la main, on lui demanda ce qu'il cherchoit: *Je cherche un homme*, répondit-il.

Il vit un jour un homme qui se faisoit chausser par son esclave. *Tu ne seras pas content*, dit-il, *jusqu'à ce qu'il te mouche. De quoi te servent tes mains*?

Une autre fois en passant il vit des Juges qui menoient au supplice un homme qui avoit volé une petite fiole dans le Trésor public. *Voilà de grands voleurs*, disoit-il, *qui en conduisent un petit.*

Des parens qui lui présentoient un jeune homme pour être son disciple, lui

en disoient tous les biens imaginables : qu'il étoit sage, de bonnes mœurs, & qu'il savoit beaucoup. Diogéne écouta tout fort tranquillement. *Puisqu'il est si accompli*, dit il, *il n'a aucun besoin de moi.*

On l'a accusé de parler & de penser mal de la divinité. Il disoit que le bonheur constant d'Harpalus, qui passoit généralement pour un voleur & un brigand, portoit témoignage contre les dieux.

De nat. deor. lib. 3. n. 83.

Parmi d'excellentes maximes de morale, il en avoit aussi de très-pernicieuses. Il regardoit la pudeur comme une foiblesse, & ne craignoit point de braver avec effronterie tous les sentimens de retenue & de honte naturelle. En général, le caractere des Cyniques étoit d'outrer tout en matiere de morale, & de rendre la vertu même, s'il étoit possible, haïssable par les excès & les travers auxquels ils la portoient.

> Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui,
> Ultra, quàm satis est, virtutem si petat ipsam.

Horat. Ep. 6. lib. 1.

Son Historien lui donne une éloquence fort persuasive, & en rapporte des effets merveilleux. Onésicrite avoit envoyé à Athénes un de ses fils. Ce jeune homme ayant entendu quelques leçons de Diogéne, se fixa dans cette ville. Son frere aîné, bientôt après, en fit autant. Onésicrite lui-

Diog. Laërt.

même ayant eu la curiosité d'entendre ce Philosophe, devint son disciple, tant l'éloquence de Diogéne avoit d'attraits. Cet Onésicrite étoit un homme important. Il fut fort considéré d'Alexandre, il le suivit dans ses guerres, il y eut des emplois de distinction, & il composa une Histoire qui renfermoit les commencemens de la vie d'Alexandre. Phocion, encore plus illustre que lui, fut disciple de Diogéne, aussi bien que Stilpon de Mégare.

Plut. in Alex. p. 701.

Diogéne, en passant à l'île d'Egine, fut pris par des pirates qui l'emmenérent en Créte, & l'exposerent en vente. Il répondit au crieur qui lui demandoit : *Que savez-vous faire?* qu'il savoit commander aux hommes, & le pressa de dire : *Qui est-ce qui veut acheter son maître?* Un Corinthien, appellé Xéniade, l'acheta, & l'ayant mené avec lui à Corinthe, le donna pour précepteur à ses fils. Il lui confia aussi toute l'intendance de sa maison. Diogene s'acquitta si bien de tous ces emplois, que Xéniade ne pouvoit se lasser de dire partout, *Un bon génie est entré chez moi.* Les amis de Diogéne voulurent le racheter. *Vous n'êtes pas sages*, leur dit-il. *Les lions ne sont pas esclaves de ceux qui les nourrissent; mais ceux-ci sont les valets des lions.* Il éleva très-bien les enfans de Xéniade, & s'en fit fort aimer. Il vieillit dans

Laërt.

cette maison, & quelques-uns disent qu'il y mourut.

Il ordonna en mourant qu'on laissât son corps sur la terre sans l'inhumer. « Quoi ! » lui dirent ses amis, vous demeurerez » exposé aux bêtes farouches & aux oi- » seaux? Non, répondit-il, vous mettrez au- » près de moi un bâton, afin que je les » chasse. Et comment le pourrez-vous, di- » rent-ils, puisque vous n'aurez plus de sen- » timent? Que m'importe donc, répliqua » le Cynique, d'être mangé par les bêtes, » puisque je n'en sentirai rien? »

Tusc. Quæst. lib. 1. n. 104.

On n'eut point d'égard à cette grande indifférence de Diogéne pour la sépulture. Il fut enterré magnifiquement près de la porte qui étoit vers l'Isthme. On érigea à côté de son tombeau une colonne, sur laquelle on plaça un chien de marbre de Paros.

Il mourut âgé de près de quatre-vingt-dix ans, selon quelques-uns le jour même de la mort d'Alexandre : mais d'autres le font survivre de quelques années à ce Prince.

CRATÈS le Cynique fut un des principaux disciples de Diogéne. Il étoit Thébain, d'une famille très-considérable, & qui possédoit de grands biens. Il vendit tout son patrimoine, dont il tira plus de deux cens talens, qu'il mit entre les mains d'un banquier, & le pria de les rendre à ses en-

Diog. Laërt.

Deux cens mille écus.

fans en cas qu'ils fe trouvaffent avoir peu d'efprit : mais s'ils avoient affez d'élévation pour être Philofophes, il lui permit de diftribuer cet argent aux citoyens de Thébes, parce que les Philofophes n'avoient befoin de rien. Toujours de l'excès & du travers jufques dans les actions louables par elles-mêmes.

Hypparchia, fœur de Métrocle l'Orateur, charmée des manieres libres de Cratès, voulut abfolument l'époufer malgré l'oppofition de tous fes parens. Cratès, à qui ils s'étoient adreffés, fit de fon côté tout ce qu'il put pour la détourner de ce mariage. S'étant dépouillé devant elle pour lui faire voir fa boffe & fon corps tout de travers, & ayant jetté par terre fon manteau, fa beface, & fon bâton : *Voilà toutes mes richeffes*, dit-il, *& ma femme n'en doit prétendre d'autres pour elle-même.* Elle perfifta dans fon deffein, époufa ce boffu, s'habilla en Cynique & devint encore plus effrontée que fon mari.

L'effronterie étoit le caractere dominant de ces Philofophes. Ils reprochoient aux autres leurs défauts fans garder aucun ménagement, ajoutant même à leurs reproches un air de mépris & d'infulte. C'eft ce qui, felon quelques-uns, leur fit donner le nom de Cyniques, parce qu'ils étoient mordans, & qu'ils aboyoient après tout le monde comme des chiens ; & auffi parce

qu'ils n'avoient honte de rien, & qu'ils tenoient qu'il étoit permis de tout faire en public ſans pudeur & ſans retenue.

Cratès fleuriſſoit à Thébes vers la CXIII^e olympiade, & effaçoit tous les autres Cyniques de ce tems. C'eſt lui qui a été le maître de Zénon, chef de la ſecte des Stoïciens ſi renommée.

AN. M. 3676.

ARTICLE SEPTIEME.

Des Stoïciens.

Diog. Laërt.

ZÉNON étoit de la ville de Citrie dans l'île de Cypre. Comme il revenoit d'acheter de la pourpre de Phénicie, car il s'étoit d'abord appliqué au commerce, il fit naufrage au port de Pyrée. Cette perte le rendit fort triſte. Il ſe retira à Athénes, entra chez un Libraire, ſe mit à lire un livre de Xénophon, dont la lecture lui cauſa un plaiſir infini, & lui fit oublier ſon chagrin. Il demanda au libraire où demeuroient ces ſortes de gens dont parloit Xénophon. Cratès le Cynique paſſa par haſard dans ce moment. Le Libraire le montra du bout du doigt à Zénon, & l'exhorta à le ſuivre. Il commença en effet dès ce jour-là à être ſon diſciple : il étoit pour lors âgé de trente ans. Il ſentit bientôt tout le prix & toute l'utilité de la Philoſophie. Il ſe félicitoit lui-même ſur le malheur qui lui étoit arrivé, & diſoit ſouvent que jamais naviga-

AN. M. 3672.

tion n'avoit été aussi heureuse pour lui, que celle où il avoit fait naufrage. La morale des Cyniques lui plut fort, mais il ne put goûter leur impudence & leur effronterie.

Après avoir étudié dix ans sous Cratès, & passé dix autres années chez Stilpon de Mégare, Xénocrate, & Polémon, il établit à Athénes une nouvelle secte. Sa réputation ne tarda guère à se répandre dans toute la Gréce. Il devint en peu de tems le plus distingué des Philosophes du pays. Comme il enseignoit ordinairement dans une galerie, ses sectateurs furent appelés *Stoïciens*, du mot grec στοά, qui signifie galerie, portique.

An. M. 3652.

Ayant rencontré un jeune homme, qui, plein d'estime pour lui-même, & se croyant fort habile, prenoit toujours la parole dans les assemblées : *Souvenez-vous*, lui dit-il, *que la nature nous a donné deux oreilles & une seule bouche, pour nous apprendre qu'il faut plus écouter que parler.*

Laert.

Zénon vécut jusqu'à l'âge de 98 ans, sans avoir jamais eu aucune incommodité. Il y avoit quarante huit ans qu'il enseignoit sans interruption, & soixante-huit qu'il avoit commencé de s'appliquer à la Philosophie sous Cratès le Cynique. Eusébe met sa mort à la CXXIX^e olympiade. Il fut fort regretté. Quand Antigone,

AN. M. 3740.

Roi de Macédoine, en apprit la nouvelle, il en fut ſenſiblement touché. Les Athéniens lui firent ériger un tombeau dans le bourg de Céramique, & par un décret public, où ils faiſoient ſon éloge comme d'un Philoſophe qui avoit perpétuellement excité à la vertu les jeunes gens qui étoient ſous ſa diſcipline, & qui avoit toujours mené une vie conforme aux préceptes qu'il enſeignoit, ils lui décernerent une couronne d'or, & lui firent rendre des honneurs extraordinaires : « Afin, dit le Décret, que » tout le monde ſache que les Athéniens » ont ſoin d'honorer les gens d'un mérite » diſtingué & pendant leur vie & après » leur mort ». Rien ne fait plus d'honneur à une nation que des ſentimens ſi nobles & ſi généreux, qui partent d'un grand fonds d'eſtime pour la ſcience & pour la vertu.

J'ai déjà remarqué ailleurs qu'une nation voiſine, je parle de l'Angleterre, ſe diſtingue par cette eſtime qu'elle fait des grands hommes en ce genre, & par la reconnoiſſance qu'elle marque à ceux qui ont relevé la gloire de leur patrie.

CLÉANTHE étoit d'Aſſos dans la Troade. Il n'avoit que quatre dragmes, c'eſt-à-dire quarante ſols, quand il entra à Athénes. Il ſe rendit fort recommandable par la patience courageuſe avec laquelle il ſoutenoit les plus durs & les plus péni- *Laert.*

bles travaux. Il passoit la nuit presque entiere à puiser de l'eau pour un jardinier, afin d'avoir de quoi vivre, & de pouvoir s'appliquer à l'étude de la philosophie pendant le jour. Cité devant les Juges de l'Aréopage, pour rendre compte, selon que l'ordonnoit une loi de Solon, de quoi il vivoit, il produisit en témoignage le Jardinier, & sans doute ses propres mains endurcies par le travail & pleines de callosités. Les Juges, ravis en admiration, ordonnerent qu'on lui fournît du trésor public dix mines, c'est-à dire six cens livres. Zénon lui défendit de les accepter : tant la pauvreté étoit en honneur parmi ces Philosophes ! Il remplit la chaire du Portique avec beaucoup de réputation.

Il avoit naturellement l'esprit pesant & tardif; mais il surmonta ce défaut par une application opiniâtre au travail. L'éloquence n'étoit pas son talent. Il * s'avisa pourtant de composer une Rhétorique, aussi bien que Chrysippe, dont il sera bientôt parlé : mais l'un & l'autre avec si peu de succès, que, si l'on en croit Cicéron bon juge certainement en cette matiere, ces ouvrages n'étoient propres qu'à rendre un homme muet.

* Scripsit artem Rhetoricam Cleanthes, Chrysippus etiam, sed sic, ut, si quis obtumescere concupierit, nihil aliud legere debeat. *De Finibus, lib.* 4. *n.* 7.

CHRYSIPPE étoit de Soli, ville de Cilicie. Il avoit l'esprit fort subtil & propre aux disputes de la dialectique où il s'étoit fort exercé, & sur laquelle il avoit fait plusieurs traités. Diogéne Laërce les fait monter à plus de trois cens. On prétend que ce qui l'engagea à écrire beaucoup, fut l'envie qu'il portoit à Epicure, qui avoit fait plus de livres qu'aucun autre Philosophe : mais il n'égala jamais ce concurrent. Ses ouvrages étoient peu travaillés, & par une suite nécessaire peu corrects, pleins de répétitions ennuieuses, & souvent même de contradictions. C'étoit le défaut ordinaire des Stoïciens, de mêler beaucoup de subtilité & de sécheresse dans leurs disputes, soit de vive voix, soit par écrit. Ils évitoient, ce semble, avec autant de soin tout agrément dans le style, comme tout relâchement dans les mœurs. Cicéron * ne les blâmoit pas beaucoup de manquer d'un talent entiérement étranger à leur profession, & qui n'y étoit pas absolument nécessaire. *Si ** un Philosophe*, dit-il, *a de l'éloquence, je lui en sais bon gré : s'il n'en a point, je ne lui en fais pas un*

Laert.

* Videmus iisdem de rebus jejunè quosdam & exiliter, ut eum, quem acutissimum ferunt, Chrysippum, disputavisse, neque ob eam rem Philosophiæ non satisfecisse, quòd non habuerunt hanc dicendi ex arte alienam facultatem. *De Orat. lib.* 1. *n.* 49.

** A Philosopho, si affetat eloquentiam, non aspernor: si non habeat, non admodum flagitem. *De Finib. lib.* 1. *n.* 15.

crime. Il * se contentoit qu'ils fussent clairs & intelligibles; & c'est par où il estimoit Epicure.

Quintilien cite souvent avec éloge un ouvrage que Chrysippe avoit fait sur l'éducation des enfans.

Academ. lib. 4. *n.* 7.

Il s'associa pendant quelques tems aux Académiciens, soutenant à leur maniere sur un même sujet le pour & le contre. Les Stoïciens se plaignirent de ce que Chrysippe avoit ramassé tant, & de si forts argumens pour le systême des Académiciens, qu'il ne put ensuite les réfuter, ce qui avoit fourni des armes à Carnéade, leur antagoniste.

Plut contra Stoïc. p. 1074. 1075. *Laert.*

Sa doctrine, sur plusieurs points, ne faisoit pas d'honneur à sa Secte, & n'étoit capable que de la décrier. Il croyoit les dieux périssables, & soutenoit qu'ils périroient en effet dans l'incendie du monde. Il permettoit les incestes les plus crians & les plus abominables, & admettoit la communauté des femmes parmi les sages. Il avoit composé plusieurs écrits remplis d'obscénités qui faisoient horreur. Voilà ce qu'étoit le Philosophe ** qui passoit pour le plus ferme appui du Portique, c'est-à-dire de la secte la plus sévére du paganisme.

* Oratio me istius Philosophi non offendit. Nam & complectitur verbis quod vult, & dicit planè quod intelligam. *Ibid.*

** Fulcire putatur porticum Stoicorum. *Academ.* 4. *n.* 75.

Il doit paroître étonnant après cela que * Sénéque faſſe de ce Philoſophe, en le joignant à Xénon, un éloge ſi magnifique, juſqu'à dire de l'un & de l'autre, qu'ils ont fait de plus grandes choſes par les travaux de leur cabinet, que s'ils avoient commandé des armées, rempli les premieres places d'un état, établi de ſages loix; & qu'il les conſidere comme des légiſlateurs, non d'une ſeule ville, mais du genre humain entier.

Chryſippe mourut dans l'olympiade CXLIII[e]. On lui dreſſa un tombeau parmi ceux des plus illuſtres Athéniens. Sa ſtatue ſe voyoit dans le Céramique.

AN. M. 3797.

DIOGÉNE le Babylonien étoit ainſi appelé, parce que Sélucie ſa patrie étoit voiſine de Babylone. Il étoit un des trois Philoſophes qu Athénes députa vers les Romains.

Il fit paroître une grande modération & une grande tranquillité d'ame dans une conjoncture capable d'émouvoir l'homme le plus doux & le plus patient. Il ** faiſoit une diſſertation ſur la colere. Un jeune

* Nos certè ſumus, qui dicimus, & Zenonem & Chryſippum majora egiſſe, quàm ſi duxiſſent exercitus, geſſiſſent honores, leges tuliſſent, quas, non uni civitati, ſed toti humano generi tulerunt. *Senec. de Ot. ſap. cap. 32.*

** Ei de ira cùm maximè diſſerenti adoleſcens protervus inſpuit. Tulit hoc ille leniter ac ſapienter. Non quidem, inquit, iraſcor: ſed dubito tamen an iraſci oporteat. *Senec. de Ira lib. 3. cap. 38.*

homme, pétulant & effronté à l'excès, lui cracha au visage, apparemment pour voir s'il mettroit en pratique les leçons qu'il donnoit aux autres. Le Philosophe, sans paroître ému, & sans hausser le ton, dit froidement : *Je ne me fâche point : mais je doute néanmoins si je devrois me fâcher.* Ce doute convenoit-il à un Stoïcien ?

ANTIPATER étoit de Sidon. Il est souvent parlé de lui dans le IV[e] livre des Questions Académiques comme de l'un des Stoïciens les plus habiles & les plus estimés. Il avoit été disciple de Diogéne le Babylonien, & Posidonius fut le sien.

Strab. l. 14. p. 655.

PANÉTIUS a été, sans contredit, un des plus célébres Philosophes de la Secte Stoïcienne. Il étoit Rhodien, & ses ancêtres avoient commandé les armées de la République. On peut placer sa naissance vers le milieu de la CXLVIII[e] Olympiade.

AN.M. 3814.

Il répondit parfaitement aux soins particuliers qu'on avoit pris de son éducation, & se livra tout entier à l'étude de la Philosophie. L'inclination, peut-être les préjugés, le déterminerent en faveur de la Secte des Stoïciens, alors très-accréditée. Antipater de Tarse fut son Maître. Il l'écouta en homme qui connoissoit les droits de la raison : & malgré la déférence aveugle avec laquelle les Stoïciens recevoient les décisions des fondateurs du Portique, Panétius abandonna

De Divin. lib. 1. n. 6.

donna ſans ſcrupule celles qui ne lui parurent pas ſuffiſamment établies.

Pour ſatisfaire ſon deſir d'apprendre, qui étoit ſa paſſion dominante, il quitta Rhodes, peu touché des avantages auxquels ſembloit le deſtiner la grandeur de ſa naiſſance. Les perſonnes les plus diſtinguées en tout genre de littérature ſe raſſembloient ordinairement à Athénes, & les Stoïciens y avoient une école fameuſe. Panétius la fréquenta avec aſſiduité, & en ſoutint dans la ſuite la réputation avec éclat. Les Athéniens, réſolus de ſe l'attacher, lui offrirent le droit de bourgeoiſie : il les en remercia. « Un homme modeſte, leur dit-il, au rapport de Proclus, » doit ſe contenter d'une ſeule patrie ». En quoi il imitoit Zénon, qui, dans la crainte de bleſſer ſes citoyens, ne voulut point accepter la même grace.

Procl. in Heſiod. p. 151.

Plut. de Stoïc. repug. p. 1034.

Le nom de Panétius ne tarda guère à paſſer les mers. Les ſciences, depuis quelque tems, avoient fait à Rome des progrès conſidérables. Les grands les cultivoient à l'envi, & ceux que leur naiſſance ou leur capacité avoient mis à la tête des affaires, ſe faiſoient un honneur de les protéger efficacement. Voilà les circonſtances dans leſquelles Panétius vint à Rome. Il y étoit ardemment ſouhaité. La jeune Nobleſſe courut à ſes leçons, & il compta parmi ſes diſciples les Lélius &

les Scipions. Une amitié tendre les unit depuis ; & Panétius, comme le témoignent plusieurs écrivains, accompagna Scipion dans ses diverses expéditions. En revanche, cet illustre Romain lui donna dans une occasion éclatante, des marques de la confiance la plus flatteuse. Panétius * fut le seul sur lequel il jetta les yeux, lorsque le Sénat le nomma Ambassadeur auprès des peuples & des Rois de l'Orient alliés de la République. Les liaisons de Panétius avec Scipion ne furent pas inutiles aux Rhodiens, qui employerent souvent avec succès le crédit de leur compatriote.

Plut. in Mor. pag. 814.

On ne sait point précisément l'année de sa mort; Cicéron nous apprend que Panétius a vécu trente ans après avoir publié le Traité des devoirs de l'homme, que Cicéron a fondu dans le sien : mais on ne sait pas en quel tems ce traité a paru. On peut juger qu'il le publia à la fleur de son âge. Le cas & l'usage que Cicéron en a fait, en traitant la même matiere, sont de bons garants de l'excellence de cet ouvrage, dont la perte doit être regrettée. Il en avoit composé beaucoup d'autres, dont on peut voir le dénombrement dans le mémoire de M. l'Abbé Sevin, sur la vie & sur les ouvrages de Panétius, que je n'ai

Tome X. des Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres.

* P. Africani historiæ loquuntur, in legatione illa nobili quam obiit, Panætium unum omnino comitem fuisse. *Acad. Quæst. lib. 4. n. 5.*

fait qu'extraire dans ce que j'en ai rapporté ici.

Il faut avouer, à la louange des Stoïciens, que moins occupés que les autres Philoſophes de ſpéculations frivoles & ſouvent dangereuſes, ils conſacroient leurs veilles à l'éclairciſſement de ces grands principes de la morale, qui ſont le plus ferme appui de la ſociété : * mais la ſéchereſſe & la dureté, qui régnoient dans leurs écrits auſſi bien que dans leurs mœurs, rebutoient la plupart des Lecteurs, & diminuoient beaucoup l'utilité qu'on en auroit pu tirer. L'exemple des fondateurs du Portique, Cléanthe & Chryſippe, ne ſéduiſit point Panétius. Attentif aux intérêts du public, & perſuadé que l'utile ne paſſe d'ordinaire qu'à la faveur de l'agréable, à la ſolidité du raiſonnement il joignit la beauté & l'élégance du ſtyle, & répandit dans ſes ouvrages les graces & les ornemens dont ils étoient ſuſceptibles.

POSIDONIUS étoit d'Apamée en Syrie, mais il paſſa la plus grande partie de ſa vie à Rhodes, où il enſeigna la Philoſophie avec grande réputation, & fut employé au gouvernement avec un pareil ſuccès.

* Stoïci horridiores evadunt, aſperiores, duriores & oratione & moribus. Quam illorum triſtitiam atque aſperitatem fugiens Panætius, nec acerbitatem ſententiarum, nec diſſerendi ſpinas probavit : fuitque in altero genere mitior, in altero illuſtrior. *De Finib. lib.* 4. *n.* 78. 79.

Pompée, au retour de son expédition contre Mithridate, passa par Rhodes pour le voir. Il le trouva malade. Nous verrons dans la suite comment se passa cette visite.

Je ferois injure à la secte des Stoïciens, si, dans le dénombrement de ceux qui s'y sont attachés, j'omettois Epictete, celui peut-être de tous ces philosophes qui lui a fait le plus d'honneur, par la sublimité de ses sentimens, & par la régularité de sa conduite.

EPICTETE étoit né à Hiérapolis, ville de Phrygie, vis-à-vis de Laodicée. La bassesse de son origine nous a dérobé la connoissance de ses parens. Il fut esclave d'un Epaphrodite, nommé par Suidas *un des Gardes de Néron* ; & c'est d'où lui fut donné le nom d'Epictete, qui signifie *serviteur acheté, esclave*. On ne sait ni par quel accident il fut mené à Rome, ni comment il fut vendu ou donné à Epaphrodite : on sait seulement qu'il fut son esclave. Epictéte fut apparemment mis en liberté. Il fut toujours attaché à la philosophie des Stoïciens, qui étoient alors la secte la plus parfaite & la plus sévere.

Ἐπίκτητος.

An. J. C. 94.

Il vécut à Rome jusqu'à l'édit de Domitien, qui en chassa tous les Philosophes. Si * l'on en croit Quintilien, plusieurs

* Nostris temporibus sub hoc nomine maxima in plerisque vitia latuerunt. Non enim virtute ac studiis, ut haberentur philosophi, laborabant; sed vultum, & tristitiam, & dissentientem à ceteris habitum pessimis moribus prætendebant. *Quintil. lib.* 1. *in Proœm.*

d'entr'eux cachoient de grands vices ſous un ſi beau nom; & ils s'étoient fait la réputation de Philoſophes, non par leur vertu & leur ſcience, mais par un viſage triſte & ſévere, & par une ſingularité d'habit & de manieres, qui ſervoit de maſque à des mœurs très-corrompues. Peut-être Quintilien charge-t-il un peu ce portrait, pour faire plaiſir à l'Empereur ? ce qui eſt certain, c'eſt qu'on ne peut en aucune ſorte l'appliquer à Epictete.

Au ſortir de Rome, il alla s'établir à Nicopolis, ville conſidérable d'Epire, où il paſſa pluſieurs années, toujours dans une grande pauvreté, mais toujours fort honoré & fort reſpecté. Il revint enſuite à Rome, ſous le régne d'Adrien, de qui il fut fort conſidéré. On ne marque ni le tems ni le lieu, ni aucune circonſtance de ſa mort: il mourut dans une aſſez grande vieilleſſe.

Il réduiſoit toute ſa philoſophie à ſouffrir les maux patiemment, & à ſe modérer dans les plaiſirs, ce qu'il exprimoit par ces deux mots Grecs, ἀνέχου καὶ ἀπέχου : *ſuſtine & abſtine.*

Celſe, qui a écrit contre les Chrétiens, dit que ſon Maître lui ſerrant la jambe avec beaucoup de violence, il lui dit ſans s'émouvoir, & comme en riant : *Mais vous m'allez caſſer la jambe.* Et comme cela fut arrivé, il lui dit du même ton : *Ne vous l'avois-je pas bien dit que vous me la caſſeriez ?*

Orig. in Celſ. lib. 7.

Lucian. adverſ. indoct. p. 548.

Lucien ſe moque d'un homme qui avoit acheté très * cher la lampe d'Epictete, quoiqu'elle ne fût que de terre; comme s'il ſe fut imaginé qu'en s'en ſervant, il deviendroit auſſi habile que cet admirable & vénérable vieillard.

* *Trois mille dragmes, c'eſt-à-dire quinze cens livres.*

Epictete avoit compoſé pluſieurs écrits, dont il ne nous reſte que ſon *Enchiridion* ou *Manuel*. Mais Arrien, ſon diſciple, a fait un grand ouvrage, qu'il prétend n'être compoſé que des choſes qu'il lui avoit ouï dire, & qu'il avoit recueillies, autant qu'il avoit pu, dans les mêmes termes. Des huit livres qui formoient cet ouvrage, nous n'en avons que quatre.

Stobée nous a conſervé quelques ſentences de ce Philoſophe, qui étoient échappées à la diligence de ſon diſciple. J'en citerai deux ou trois.

« Il ne dépend pas de toi d'être riche, » mais il dépend de toi d'être heureux. Les » richeſſes même ne ſont pas toujours un » bien, & certainement elles ſont toujours » de peu de durée; mais le bonheur qui » vient de la ſageſſe, dure toujours.

» Quand tu vois une vipere ou un ſer» pent dans une boëte d'or, l'en eſtimes» tu davantage? & n'as-tu pas toujours pour » lui la même horreur à cauſe de ſa na» ture mal-faiſante & venimeuſe? Fais de » même à l'égard du méchant, quand tu le » vois environné d'éclat & de richeſſes.

» Le soleil n'attend point qu'on le prie
» pour faire part de sa lumiere & de sa
» chaleur. A son exemple, fais tout le
» bien qui dépend de toi, sans attendre
» qu'on te le demande ».

Voici la priere qu'Epicte souhaitoit de faire en mourant: elle est tirée d'Arrien. « Seigneur, ai-je violé vos commandemens?
» Ai-je abusé des présens que vous m'avez
» faits? Ne vous ai-je pas soumis mes sens,
» mes vœux, mes opinions? Me suis-je ja-
» mais plaint de vous? Ai-je accusé votre
» Providence? J'ai été malade, parce que
» vous l'avez voulu; & je l'ai voulu de
» même. J'ai été pauvre, parce que vous
» l'avez voulu; & j'ai été content de ma
» pauvreté. J'ai été dans la bassesse, parce
» que vous l'avez voulu; & je n'ai jamais
» desiré d'en sortir. M'avez-vous jamais
» vu triste de mon état? M'avez-vous sur-
» pris dans l'abattement & dans le mur-
» mure? Je suis encore tout prêt à subir
» tout ce qu'il vous plaira ordonner de moi.
» Le moindre signal de votre part est pour
» moi un ordre inviolable. Vous voulez que
» je sorte de ce spectacle magnifique: j'en
» sors, & je vous rends mille très-humbles
» graces de ce que vous avez daigné m'y
» admettre pour me faire voir tous vos
» ouvrages, & pour étaler à mes yeux l'or-
» dre admirable avec lequel vous gouver-
» nez cet univers ». Quoiqu'il soit aisé de

remarquer ici des traits empruntés du Chriftianifme qui alors commençoit à jetter une grande lumiere, on fent néanmoins un homme bien content de lui-même, & qui, par fes fréquentes interrogations, femble défier la Divinité même, de trouver en lui aucun défaut. Sentiment & priere véritablement dignes d'un Stoïcien tout fier de fa prétendue vertu! Saint Paul, fi rempli de bonnes œuvres, ne parloit pas ainfi. *Je n'ofe pas me juger moi-même*, difoit-il. *Car, encore que ma confcience ne me reproche rien, je ne fuis pas juftifié pour cela: mais celui qui me juge, c'eft le Seigneur.* Au refte cette priere, toute imparfaite qu'elle eft, fera la condamnation de beaucoup de Chrétiens. Car elle nous montre qu'une parfaite obéiffance, un entier dévouement, une pleine réfignation à toutes les volontés de Dieu étoient regardés par le Paganifme même comme des devoirs indifpenfables de la créature à l'égard de celui de qui elle tient l'être. Ce Philofophe a connu le terme des devoirs & des vertus: il a eu le malheur d'en ignorer le principe.

Cor. c. 4. v. 3 & 4.

Epictete étoit à Rome dans le tems que S. Paul y faifoit tant de converfions, & que le Chriftianifme naiffant brilloit avec tant d'éclat par la conftance inouie des Fideles. Mais, loin de profiter d'une fi vive lumiere, il blafphémoit contre la foi des

premiers Chrétiens, & contre le courage héroïque des Martyrs. Dans le quatrieme chapitre du huitieme Livre d'Arrien, Epictete, après avoir montré qu'un homme qui sent sa liberté, & qui est persuadé que rien ne lui peut nuire parce qu'il a Dieu pour libérateur, ne craint ni les satellites ni les épées des tyrans, ajoute: LA FOLIE ET LA COUTUME *ont pu porter quelques-uns à les mépriser, comme elles y portent les Galiléens; & la raison & la démonstration ne pourront le faire?* Il n'y avoit rien de plus opposé à la doctrine Evangélique que l'orgueil Stoïcien.

C'est ainsi que les Chrétiens étoient appelés.

CHAPITRE TROISIEME.

HISTOIRE DES PHILOSOPHES

De la Secte Italique.

J'AI déjà dit que la secte Italique fut ainsi appelée, parce que c'est dans cette partie de l'Italie, appelée la grande Grece, qu'elle a été établie par Pythagore.

Je partagerai ce Chapitre en deux articles. Dans le premier j'exposerai la vie de Pythagore, & celle d'Empédocle le plus célébre de ses disciples. Dans le second, je rapporterai le partage de la secte Italique en quatre autres sectes.

ARTICLE PREMIER.

Diog. Laert.

PYTHAGORE. La plus commune opinion eſt que Pythagore étoit de Samos, & fils de Mnéſarque Sculpteur. Il fut d'abord diſciple de Phérécide, que l'on met au nombre des ſept Sages. Après la mort de ſon Maître, comme il avoit un deſir extraordinaire de s'inſtruire, & de connoître les mœurs des étrangers, il abandonna ſa patrie & tout ce qu'il avoit, pour voyager.

Il demeura un tems aſſez conſidérable en Egypte, pour y converſer avec les prêtres, & pour apprendre d'eux ce qu'il y avoit de plus caché dans les myſteres de leur religion & de leur ſageſſe. Polycrate écrivit en ſa faveur à Amaſis, Roi d'Egypte, afin qu'il le traitât avec diſtinction. Pythagore paſſa enſuite dans le pays des Caldéens, pour connoître la Science des Mages. On prétend qu'il a pu voir à Babylone Ezéchiel & Daniel, & profiter de leurs lumieres. Après avoir voyagé dans divers endroits de l'Orient, il alla en Créte, où il fit une liaiſon très-étroite avec le ſage Epiménide. Enfin, après s'être ainſi enrichi de différentes connoiſſances dans les divers pays qu'il parcourut, il revint à Samos, chargé de précieuſes dépouilles qui avoient été le but, & qui étoient le fruit de ſes voyages.

AN M. 3440.
AV. J.C. 564.

Le chagrin qu'il eut de voir sa patrie opprimée par la tyrannie de Polycrate, lui fit prendre la résolution de s'exiler volontairement. Il passa dans cette partie de l'Italie qui a été appelée la grande Gréce, & s'établit à Crotone, dans la maison de Milon le fameux Athléte, où il enseigna la Philosophie. C'est de là que la secte, dont il a été l'auteur, s'est appelée Italique.

Tusc. Quæst lib. 5. n. 9.

Avant lui, comme je l'ai déjà observé, ceux qui excelloient dans la connoissance de la nature, & qui se rendoient recommandables par une vie réglée & vertueuse, étoient appelés Sages, σοφοί. Ce titre lui paroissant trop fastueux, il en prit un autre, qui faisoit voir qu'il ne s'attribuoit pas la possession de la sagesse, mais seulement le desir de la posséder. Il s'appela donc *Philosophe*, c'est-à-dire Amateur de la sagesse.

La réputation de Pyhagore se répandit bientôt dans toute l'Italie, & lui attira un grand nombre de disciples. Quelques-uns ont mis de ce nombre Numa, qui fut élu Roi de Rome : mais ils se trompent. Pythagore fleurissoit au tems de Tarquin, dernier Roi des Romains, c'est-à-dire l'an de Rome 220, ou, selon Tite-Live, sous Servius Tullius. L'erreur * de ceux qui l'ont fait contemporain du Roi Numa, est

Tusc. Quæ lib. 1. n.
AN. M. 347
Tusc. Quæ lib. 4. n. 3.

* *Ovide a suivi cette fausse tradition au XV livre des Métamorphoses.*

glorieuse à l'un & à l'autre. Car on ne tomba dans cette pensée que parce qu'on crut que Numa n'auroit pu faire paroître tant d'habileté & de sagesse dans le gouvernement, s'il n'avoit été disciple de Pythagore. Ce qui est certain, c'est que dans la suite sa réputation étoit fort grande à Rome. Il falloit que l'on y eût conçu une grande idée de ce philosophe, puisqu'un Oracle, pendant la guerre contre les Samnites, ayant ordonné aux Romains d'ériger deux statues, l'une au plus brave & l'autre au plus sage des Grecs, ils les firent dresser en l'honneur d'Alcibiade & de Pythagore. Pline trouve ce double choix fort étonnant.

Plut. in Num. p. 65. Plin. l. 34. cap. 6.

Il faisoit subir à ses écoliers un rude noviciat de silence, qui duroit pour le moins deux ans : * & il le faisoit durer jusqu'à cinq années pour ceux en qui il reconnoissoit une plus grande démangeaison de parler.

Ses disciples étoient partagés en deux classes. Les uns étoient simples auditeurs, écoutant & recevant ce qu'on leur enseignoit, sans en demander les raisons, dont on supposoit que leurs esprits n'étoient pas encore capables. Les autres, comme plus formés & plus intelligens, étoient admis à proposer leurs difficultés, à pénétrer plus

Clem. Alex. Strom. l. 5.

Ἀκουστικοί.

Μαθηματικοί.

* Loquaciores enim vero ferme in quinquennium, velut in exilium vocis, mittebantur. *Apud. in Florid.*

avant dans les principes de la philosophie, & à apprendre les raisons de tout ce qui leur étoit enseigné.

Pythagore regardoit la Géométrie & l'Arithmétique, comme absolument nécessaires pour ouvrir l'esprit des jeunes gens, & pour les disposer à l'étude des grandes vérités. Il faisoit aussi grand cas & grand usage de la musique, à laquelle il rapportoit tout *, prétendant que le monde avoit été formé par une sorte d'harmonie que la lyre a depuis imitée; & il donnoit des sons particuliers au mouvement des sphéres célestes qui roulent sur nos têtes. On** dit que les Pythagoriciens avoient coutume en se levant d'éveiller leur esprit au son de la lire, pour se rendre plus propres à agir: & qu'avant de se coucher, ils reprenoient leur lyre, dont ils tiroient sans doute des sons plus doux, pour se disposer au sommeil, en calmant ce qui pouvoit leur rester des pensées tumultueuses de la journée.

* Pythagoras, atque eum secuti, acceptam sine dubio antiquitus opinionem vulgaverunt, mundum ipsum ea ratione esse compositum, quam postea sit lira imitata. Nec illa modò contenti dissimilium concordia, quam vocant ἁρμονίαν, sonum quoque his motibus dederunt. *Quint. l. 1. c. 10.*

** Pythagoreis certè moris fuit, & cùm evigilassent, animos ad lyram excitare, quo essent ad agendum erectiores; & cùm somnum peterent, ad eandem priùs lenire mentem; ut si quid fuisset turbidiorum cogitationum, componerent. *Quintil. lib. 9. cap. 4.*

Pythagore avoit une grande autorité sur l'esprit de ses disciples. Il suffisoit qu'il eût avancé quelque chose, sans autre preuve, ils en étoient pleinement convaincus: d'où vient parmi eux cette célébre parole, *le Maître l'a dit :* Αὐτὸς ἔφα. Une réprimande qu'il fit un jour à un de ses écoliers en présence de tous les autres, fut si sensible au jeune homme, qu'il ne put y survivre, & se donna la mort. Depuis ce tems, Pythagore, instruit & infiniment affligé par un si triste exemple, ne censura plus personne qu'en particulier.

Plut de adult. & amic. discr p. 70.

Ses leçons, & encore plus ses exemples, produisirent un merveilleux changement dans l'Italie, & sur-tout dans Crotone, qui étoit le principal lieu de sa résidence. Justin décrit fort au long la réforme qu'il introduisit dans cette ville. « Il vint, dit-» il, à Crotone, & en ayant trouvé les » habitans livrés généralement au luxe & » à la débauche, il vint à bout de les rap-» peler par son autorité aux régles d'une » sage frugalité. Il louoit tous les jours la » vertu, & en faisoit sentir la beauté & les » avantages. Il représentoit vivement la » honte de l'intempérance, & faisoit le dé-» nombrement des Etats dont ces excès » vicieux avoient causé la ruine. Ses dis-» cours firent une telle impression sur les » esprits, & causerent un changement si » général dans la ville, qu'on ne la recon-

Justin. l. 20. cap. 4.

» noiſſoit plus, & qu'il n'y reſta aucunes
» traces de l'ancienne Crotone. Il parloit
» aux femmes ſéparément des hommes, &
» aux enfans ſépatément de leurs peres &
» meres. Il recommandoit aux femmes les
» vertus de leur ſexe, la chaſteté & la ſou-
» miſſion envers leurs maris; aux jeunes
» gens un profond reſpect pour leurs peres &
» meres, & du goût pour l'étude & pour les
» ſciences. Il inſiſtoit * principalement ſur la
» frugalité mere de toutes les vertus; & il
» obtint des Dames, qu'elles renonçaſſent
» aux étoffes précieuſes & aux riches parures,
» qu'elles faiſoient paſſer pour des orne-
» mens néceſſaires à leur rang, mais qu'il
» regardoit comme l'aliment du luxe & de
» la corruption; & qu'elles en fiſſent le ſa-
» crifice à la principale divinité du lieu qui
» étoit Junon, montrant par ce généreux
» dépouillement la pleine conviction où
» elles étoient, que le véritable ornement
» des Dames étoit une vertu ſans tache,
» & non la magnificence des habits. On
» peut juger, ajoute l'Hiſtorien, de la
» réforme que produiſirent parmi les jeu-

* Inter hæc, velut genitricem virtutem frugalitatem omnibus ingerebat, conſecutuſque diſputationum aſſiduitate erat, ut matronæ auratas veſtes, ceteraque dignitatis ſuæ ornamenta, velut inſtrumenta luxuriæ deponerent, eaque omnia delata in Junonis ædem ipſi deæ conſecrarent; præ ſe ferentes, vera ornamenta matronarum pudicitiam, non veſtes, eſſe. *Juſtin. lib. 20. cap. 4.*

» nes gens les vives exhortations de Py-
» thagore, par le ſuccès qu'elles eurent
» chez les Dames, attachées pour l'ordi-
» naire à leurs parures & à leurs bijoux avec
» une paſſion preſque invincible. *In juven-*
» *tute quoque quantum profligatum ſit,*
» *victi feminarum contumaces animi ma-*
» *niſeſtant* ».

Cette derniere réflexion, qui peint aſſez au naturel le caractere des Dames, n'eſt pas particuliere à Juſtin. S. Jérome remarque auſſi, que * *le ſexe aime naturellement la parure.* « Nous connoiſſons, dit-il, » des Dames d'une chaſteté reconnue, qui » aiment à ſe parer, non pour plaire aux » yeux d'aucun homme, mais pour ſe » plaire à elles-mêmes ». Et il ajoute ailleurs, que dans quelques-unes ce goût va juſqu'à un excès que rien ne peut arrêter : *Ad quæ ardent & inſaniunt ſtudia matronarum.*

Hieron. Epiſt. ad Demetr.

Le zéle de Pythagore ne ſe renferma pas dans ſon école, & ne ſe borna pas à l'inſtruction des particuliers; mais pénétra juſques dans le palais des Grands. Ce philoſophe comprit que c'étoit travailler au bonheur & à la réforme des peuples entiers, que d'inſpirer aux princes & aux premiers magiſtrats des principes d'honneur, de pro-

* Φιλόκοσμος genus fœmineum eſt : multaſque etiam inſignis pudicitiæ, quamvis nulli virorum, tamen ſibi ſcimus libenter ornari. *Hieron. Epiſt. ad Gaudc*

bité, de juſtice, & d'amour du bien public.* Il eut la gloire de former des diſciples qui furent d'excellens légiſlateurs: un Zaleucus, un Charondas, & pluſieurs autres, dont les ſages loix furent ſi utiles à la Sicile & à cette partie de l'Italie appelée la grande Grece, & qui mérite les plus grandes louanges à plus juſte titre que ces fameux Conquérans, qui ne ſe font connoître dans le monde que par des ravages & des incendies.

Il s'appliquoit fortement à pacifier les guerres dans l'Italie, & les factions inteſtines qui troubloient les villes. Il ne faut faire la guerre, diſoit-il ſouvent, qu'à ces cinq choſes, aux maladies du corps, à l'ignorance de l'eſprit, aux paſſions du cœur, aux ſéditions des villes, & à la diſcorde des familles. Voilà cinq ennemis qu'il vouloit qu'on combattît à toute outrance & ſans ménagement.

Les habitans de Crotone voulurent que leur Sénat, qui étoit compoſé de mille perſonnes, ſe conduisît en tout par les conſeils d'un ſi grand homme, & ne décidât rien que de concert avec lui, tant il s'étoit acquis de crédit par ſa prudence & par ſon zéle pour le bien public.

Valer. Max. lib. 8. c. 15.

* Zaleuci leges Charondæque laudantur. Hi, non in foro, nec in conſulto rum atrio, ſed in Pythagoræ tacito illo ſanctoque ſeceſſu didicerunt jura, quæ florenti tunc Siciliæ & per Italiam Græciæ ponerent. *Senec. Epiſt.* 90.

Crotone ne fut pas la ſeule ville qui profita de ſes avis : pluſieurs * autres ſe reſſentirent du bon effet des études de ce Philoſophe. Il paſſoit de l'une à l'autre pour répandre avec plus de fruit & d'abondance ſes inſtructions, & il laiſſoit dans tous les lieux où il s'arrêtoit, des traces précieuſes de ſon ſéjour, par le bon ordre, la diſcipline, & les ſages réglemens qu'il y établiſſoit.

Il avoit des maximes admirables ſur la morale, & vouloit que l'étude de la Philoſophie tendît uniquement à rendre les hommes ſemblables à Dieu. C'eſt l'éloge que donne Hiéroclès à une piece de poéſie, intitulée *Carmen aureum* (Vers d'or), qui contient les dogmes de ce Philoſophe.

Hierocl. in præf. ad carm. aurea.

Mais il étoit peu éclairé ſur la nature même de Dieu. Il ** croyoit que Dieu eſt une ame répandue dans tous les êtres de la nature, & dont les ames humaines ſont tirées : ſentiment que Virgile *** a exprimé en parfaitement beaux vers dans le quatrieme livre des Géorgiques. Velléius, dans Ci-

* Plurimis & opulentiſſimis urbibus effectus ſuorum ſtudiorum approbavit. *Val. lib.* 8. *c.* 7.

** Pythagoras cenſuit Deum animum eſſe per naturam rerum omnem intentum & commeantem, ex quo animi noſtri caperentur. 1 *de Nat. deor. n.* 37.

*** Eſſe apibus partem divinæ mentis, & hauſtus
Æthereos dixere. Deum namque ire per omnes
Terraſque tractuſque maris, cœlumque profundum.
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque ſibi tenues naſcentem arceſſere vitas.

céron, réfute ce ſentiment d'une maniere agréable, mais ſolide. « Si cela étoit ainſi, » dit-il, Dieu ſeroit déchiré & mis en pié» ces, quand ces ames s'en détachent. Il » ſouffriroit, & un Dieu n'eſt point capa» ble de ſouffrir; il ſouffriroit dans une par» tie de lui-même, quand elles ſouffrent, » comme il leur arrive à la plupart. Pour» quoi, d'ailleurs, l'eſprit de l'homme igno» reroit-il quelque choſe, s'il étoit Dieu ? »

La Métempſycoſe étoit le principal dogme de la philoſophie de Pythagore. Il l'avoit emprunté ou des Egyptiens, ou des Brachmanes les anciens ſages des Indes. Cette opinion dure encore parmi les idolâtres de l'Inde & de la Chine, & fait le principal fondement de leur religion. Pythagore croyoit donc qu'à la mort des hommes leurs ames paſſoient dans d'autres corps, & que ſi elles avoient été vicieuſes, elles étoient renfermées dans des corps de bêtes immondes ou malheureuſes, pour y expier les fautes de la vie paſſée; & qu'après une certaine révolution d'années ou de ſiécles, elles venoient animer d'autres hommes.

Laërt.

Ce Philoſophe ſe glorifioit, ſur cette matiere, d'un privilege tout particulier: car * il ſe vantoit de ſe ſouvenir dans quels

* Habentque
Tartara Panthoïdem iterum Orco
Demiſſum; quamvis clypeo Trojana refixo
Tempora teſtatus, nihil ultra

corps il avoit été avant que d'être Pythagore. Mais il ne remontoit que jusqu'au siege de Troie. Il avoit été premiérement Æthalide, fils putatif de Mercure; & ayant eu permission de demander à ce dieu tout ce qu'il voudroit, excepté l'immortalité, il lui demanda la grace de se souvenir de toutes choses même après sa mort. Quelque tems après il fut Euphorbe, & reçut de Ménélas une blessure au siege de Troie, dont il mourut. Ensuite son ame passa dans Hermotime; & pour lors il entra dans le temple d'Apollon au pays des Branchides, & fit voir son bouclier tout pourri, que Ménélas en revenant de Troie avoit consacré à ce Dieu pour marque de sa victoire. Depuis il fut un pêcheur de Délos nommé Pyrrhus, & enfin Pythagore.

Il assuroit que dans un voyage qu'il avoit fait aux enfers, il avoit remarqué l'ame du poéte Hésiode attachée avec des chaînes à une colonne d'airain, où elle se tourmentoit fort. Que pour celle d'Homere, il l'avoit vue pendue à un arbre, où elle étoit environnée de serpens à cause de toutes les faussetés qu'il avoit inventées & attribuées aux dieux; & que les ames des maris qui avoient mal vécu avec leurs femmes, étoient rudement tourmentées dans ce pays-là.

Nervos atque cutem morti concesserat atræ,
Judice te non sordibus auctor,
Naturæ. *Horat. Od.* 28. *lib.* 1.

Pour donner plus de poids & de crédit à ses fictions fabuleuses, il avoit usé d'industrie & d'artifice. Dès qu'il fut arrivé en Italie, il s'enferma dans un logis souterrain, après avoir prié sa mere de tenir un registre exact de tout ce qui se passeroit. Quand il se fut tenu là autant de tems qu'il le jugea à propos, sa mere, comme ils en étoient convenus, lui fit tenir ses tablettes, où il vit les dates & les autres circonstances des événemens. Il sortit de ce lieu-là avec un visage pâle & tout défait. Il assembla le peuple, & assura qu'il revenoit des enfers; & afin qu'on ajoutât foi à ce qu'il vouloit faire croire, il commença par raconter tout ce qui étoit arrivé pendant son absence. Ce récit toucha & surprit tous les auditeurs. On ne douta pas qu'il n'y eût quelque chose de divin dans Pythagore. Chacun se mit à pleurer, & à jetter de grands cris. Les Crotoniates conçurent pour lui une estime extraordinaire, reçurent ses leçons avec avidité, & le prierent de vouloir bien aussi instruire leurs femmes.

Il falloit qu'il y eût dans le peuple une crédulité bien aveugle, ou plutôt une grossiere stupidité, pour ajouter foi à de pareilles réveries, qui souvent même se contredisoient. Car il ne paroît pas trop facile de concilier la transmigration des ames en différens corps, avec les peines que

Pythagore ſuppoſoit que les ames des méchans ſouffroient dans les enfers ; & encore moins avec ce qu'il enſeigne ſur la nature des ames. Car, comme le remarque le ſavant Traducteur des livres de Cicéron ſur la nature des dieux, l'ame des hommes & l'ame des bêtes, ſelon Pythagore, eſt la même ſubſtance, c'eſt-à-dire une particule de cette ame univerſelle, qui eſt Dieu lui-même. Quand donc on dit que l'ame de Sardanapale, en punition de ſes débauches, paſſe dans le corps d'un cochon, c'eſt préciſément la même choſe que ſi l'on diſoit : Dieu ſe modifie en cochon, pour ſe punir lui-même de n'avoir pas été ſage & modéré, tandis qu'il étoit modifié en Sardanapale.

Divinæ particulam auræ. *Horat.*

Lactance * a raiſon de traiter Pythagore de vieux radoteur, & de dire qu'il falloit qu'il crût parler à des enfans & non à des hommes faits, pour leur débiter d'un air grave & ſérieux des fables ſi abſurdes, & des contes de bonnes femmes.

Empédocle ſon diſciple enchériſſoit ſur les rêveries de ſon Maître, & faiſoit une généalogie de ſon ame encore plus extravagante & plus variée, puiſqu'il publioit,

* Videlicet ſenex vanus (ſicut otioſæ aniculæ ſolent) fabulas tanquam infantibus credulis finxit. Quod ſi bene ſenſiſſet de iis quibus hæc locutus eſt, ſi homines eos exiſtimaſſet, numquam ſibi tam petulanter mentiendi licentiam vindicaſſet. Sed deridenda hominis leviſſimi vanitas. *Lactant. divin. Inſtitut. lib. 2. cap. 18.*

au rapport d'Athénée, qu'il avoit été fille, garçon, arbrisseau, oiseau, poisson, avant que d'être Empédocle.

Athen. l. 8. pag. 365.

Mais comment un aussi grand Philosophe que Pythagore, & si estimable par beaucoup d'excellentes qualités, a-t-il été conduit à un pareil systême? Comment a-t-il pu s'attirer une si grande foule de Sectateurs, en leur debitant des opinions capables de révolter tout homme de bon sens? Comment des peuples entiers, qui d'ailleurs sont instruits & policés, ont-ils conservé ce dogme jusqu'à nos jours?

Il est constant que Pythagore, & tous les anciens Philosophes, quand ils commencerent à philosopher, trouverent *le Dogme de l'immortalité de l'ame généralement établi dans les peuples;* & c'est sur ce principe que Pythagore, comme les autres, commença à publier sa doctrine. Mais quand il s'agissoit de fixer ce que cette ame devenoit après la courte fonction qu'elle avoit faite d'animer un corps humain, Pythagore, & tous les Philosophes avec lui demeuroient embarrassés & confondus, sans pouvoir rien répondre qui fût capable de satisfaire un esprit raisonnable. Ils ne pouvoient s'accommoder des champs Elysées pour les vertueux, ni du Styx pour les méchans, pures fictions des Poétes. Ces amusemens des ames bienheureuses leur paroissoient bien insipides; & devoient-ils

durer ſans fin, & pendant toute une éternité? Mais les ames de ceux qui n'avoient fait ni bien ni mal, comme celles des enfans, qu'en faiſoit-on? Quel étoit leur ſort & leur état? Que devoient-elles faire pendant toute l'éternité?

Pour ſe tirer de cette objection fort embarraſſante, quelques Philoſophes deſtinoient les ames des ſages & des gens d'eſprit à contempler le cours des aſtres, l'harmonie des cieux, la naiſſance des vents & des orages, & autres météores, comme l'enſeigne Sénéque, & quelques autres Philoſophes. Mais le commun du monde ne pouvoit avoir part aux joies ſavantes & ſpéculatives de ce Paradis philoſophique. A quoi étoit-il donc occupé dans la ſuite de tous les ſiecles futurs? On ſentoit bien qu'il ne ſeroit pas d'un Etre auſſi ſage que Dieu, de créer tous les jours des êtres purement ſpirituels pour animer des corps pendant quelques jours, & pour n'avoir plus de fonction le reſte de leur durée. Pourquoi créer tant d'ames d'enfans qui meurent en naiſſant & dans le ſein de leurs meres, ſans avoir pu faire le moindre exercice de leur raiſon? Eſt-il de la ſageſſe de Dieu de produire chaque jour des milliers d'ames nouvelles, & de continuer d'en créer chaque jour d'autres pendant toute l'éternité, leſquelles ne ſerviront à rien? Que faire de ces millions infinis d'ames inutiles & oiſives?

ves? Quel pouvoit être le but de ces amas d'eſprits qui s'accumuloient inceſſamment, ſans deſtination & ſans fin?

Ces difficultés étoient accablantes pour toutes les ſectes des Philoſophes. Dans l'impoſſibilité d'y ſatisfaire, quelques-uns ſont venus à douter de l'immortalité de l'ame, & même à la nier. Les autres, qui n'ont pu ſe réſoudre à renoncer à un dogme que Dieu a gravé trop profondément dans le cœur des hommes pour pouvoir ſe le diſſimuler, ſe ſont vus contraints à les faire paſſer d'un corps dans un autre : & comme ils ne pouvoient concevoir les peines éternelles, ils ont cru punir ſuffiſamment les méchans en les renfermant dans le corps des bêtes. Et de là ils ſont tombés dans les abſurdités qu'on leur reproche avec juſtice. Mais les autres Sectes ne ſe défendoient guère mieux des abſurdités qui naiſſoient de leurs différens ſyſtêmes.

Je reviens à Pythagore. Par une ſuite néceſſaire de la Métempſycoſe, il concluoit, & c'étoit un des points capitaux de ſa morale, que l'homme commettoit un grand crime quand il tuoit ou qu'il mangeoit des animaux ; parce que tous les animaux, de quelque eſpece qu'ils ſoient, étant animés de la même ame, il y avoit une horrible cruauté à égorger un autre ſoi-même. C'eſt ce qu'Ovide, dans l'endroit où il feint que Pythagore débite ſes maximes au Roi Nu-

Métamorph. lib. 15.

ma, décrit ingénieusement à sa maniere dans ces trois vers.

Heu ! quantum scelus est in viscera viscera condi,
Congestoque avidum pinguescere corpore corpus,
Alteriusque animantem animantis vivere letho.

Mais, remarque encore très-spirituellement le Traducteur déjà cité, qu'auroit répondu Pythagore à un homme qui lui auroit demandé conformément à ses principes : « Quel mal fais-je à un poulet en » le tuant ? Je ne fais que lui faire changer » de forme, & il risque bien plus de ga» gner que de perdre à ce troc. Peut-être » que son ame, tout en sortant de chez lui, » ira animer quelque embrion, qui un jour » sera un grand Monarque, un grand Phi» losophe : & au lieu de se voir captive » dans un poulet, à qui des hommes peu » charitables laissent souffrir dans une basse» cour les injures de l'air, & cent autres » incommodités, elle se verra logée dans » un assemblage de corpuscules, qui for» mant le corps, tantôt d'un Epicure, » tantôt d'un César, regorgera de plaisirs » & d'honneurs ».

Le même Philosophe défendoit à ses disciples de manger des féves : d'où vient qu'Horace les appelle parentes ou alliées de Pythagore ; *faba Pythagoræ cognata.* (*Sat. 6. lib. 2.*) On apporte différentes raisons de cette défense, entr'autres, * que les féves, par

* Ex quo etiam Pythagoricis interdictum putatur,

l'enflure qu'elles cauſent, excitent des vapeurs fort contraires à la tranquillité de l'ame néceſſaire à ceux qui s'appliquent à la recherche de la vérité.

Je ne finirois point, ſi j'entreprenois de rapporter en détail toutes les merveilles attribuées à Pythagore. Si l'on en croit Porphyre, cet ennemi déclaré du chriſtianiſme, & Iamblique ſon diſciple (car ce ſont là les dignes garans qu'on cite de tous ces miracles), Pythagore ſe faiſoit entendre & obéir des bêtes mêmes. Il ordonna à une ourſe qui faiſoit de grands ravages dans la Daunie de ſe retirer, & elle diſparut. Il défendit à un bœuf, après lui avoir dit un mot à l'oreille, de manger des féves : onques depuis il n'y toucha. On affirme qu'en un même jour on l'avoit vu & entendu diſputer dans une aſſemblée publique en deux villes fort éloignées l'une de l'autre, & ſituées l'une en Italie, l'autre en Sicile. Il prédiſoit les tremblemens de terre, appaiſoit les tempêtes, chaſſoit la peſte, & guériſſoit des maladies. Sa cuiſſe d'or ne doit pas être omiſe. Il la montra à ſon diſciple Abaris, prêtre d'Apollon l'Hyperboréen, pour lui prouver qu'il étoit lui-même cet Apollon ; & il l'avoit auſſi montrée, dit-on, dans une aſſemblée publique à Cro-

ne faba veſcerentur, quòd habet inflationem magnam is cibus, tranquillitati mentis quærentis vera contrariam. *Cic. lib.* 1. *de Divinat. n.* 62.

tone. Quelles merveilles le même Iamblique ne rapporte-t-il point de cet Abaris? Porté sur une fléche au travers de l'air comme sur un Pégase, il faisoit bien du chemin en peu de tems, sans que ni les rivieres, ni les mers, ni les lieux inaccessibles aux autres hommes, pussent ou arrêter ou retarder ses courses. Croiroit-on qu'on pût sérieusement, sur le témoignage de tels Auteurs, citer comme réels & véritables des miracles & guérisons opérés par Pythagore? *Credat Judæus Appella.* Les gens sensés, même parmi les payens, s'en moquoient ouvertement.

Il est tems de finir son histoire. On rapporte en bien des manieres différentes les circonstances de sa mort. Je n'entrerai point dans ce détail. Justin marque qu'il mourut à Métaponte où il s'étoit retiré après avoir demeuré vingt ans à Crotone, & que l'admiration qu'on eut pour lui alla si loin, que sa maison fut convertie en un temple, & qu'on l'honora comme un dieu. Il vécut jusqu'à un âge fort avancé.

Justin. lib. 20. cap. 4.

EMPÉDOCLE, philosophe Pythagoricien, étoit d'Agrigente, ville de Sicile. Il fleurissoit dans la LXXXIV[e] olympiade. Il fit plusieurs voyages, comme c'étoit alors la coutume, pour enrichir son esprit des plus rares connoissances. De retour dans sa patrie, il fréquenta les écoles des Pythagoriciens. Quelques uns le font disci-

AN.M. 3560.

ple de Pythagore: mais on croit qu'il lui étoit postérieur de plusieurs années.

Il s'appliquoit non-seulement à composer des ouvrages, mais encore à réformer les mœurs de ses concitoyens, & il ne tint pas à Empédocle qu'il ne fît à Agrigente ce que Pythagore avoit fait à Crotone. La ville d'Agrigente étoit plongée dans le luxe & la débauche. On y comptoit, selon Diogéne Laërce, huit cens mille habitans: ce qu'il ne faut pas entendre de la ville seule, mais encore de son territoire. J'en ai marqué ailleurs les richesses & l'opulence. Empédocle avoit coutume de dire que les Agrigentins se livroient à la bonne chere & au plaisir, comme s'ils comptoient mourir le lendemain; & qu'ils s'appliquoient à construire des édifices, comme s'ils comptoient ne devoir jamais mourir.

Diog. Laërt.

Rien ne fait mieux connoître le luxe & la mollesse des Agrigentins, que l'ordre qui fut prescrit à ceux qui étoient commandés la nuit pour défendre la ville contre les attaques des Carthaginois. Cet ordre portoit que chaque homme n'auroit pour se coucher qu'une peau de chameau, un pavillon, une couverture de laine, & deux oreillers. Les Agrigentins trouverent cette discipline très-dure, & eurent bien de la peine à s'y soumettre. Parmi ces citoyens livrés au luxe, il y avoit néanmoins d'honnêtes gens qui faisoient un très-bon usage

Diod. lib. 13. p. 205.

de leurs richesses, comme je l'ai exposé ailleurs.

Diog. Laërt. L'autorité qu'Empédocle s'étoit acquise à Agrigente, ne lui servit qu'à y faire régner, autant qu'il put, la paix & le bon ordre. On lui offrit l'autorité suprême, qu'il refusa constamment. Son principal soin fut de faire cesser les divisions qui régnoient parmi les Agrigentins, & de leur persuader de se regarder tous comme égaux, & comme ne formant tous ensemble qu'une même famille. Il porta ensuite son attention à réprimer l'insolence des principaux de la ville, & à empêcher qu'on ne dissipât le trésor public. Pour lui, il employoit ses revenus à marier les filles qui n'avoient point de dot.

Plut. adversf. Col. p. 1126.

Diog. Laert. Ce fût pour établir, autant qu'il lui étoit possible l'égalité entre les habitans d'Agrigente, qu'il fit casser le conseil composé de mille citoyens choisis entre les plus riches. Il le rendit triennal, de perpétuel qu'il étoit, & fit en sorte qu'on en accorda l'entrée à ceux du peuple, ou au moins à ceux qui étoient dans la disposition de favoriser le gouvernement Démocratique.

Diog. Laert. Lorsqu'Empédocle alloit aux jeux olympiques, on ne parloit que de lui. Ses louanges faisoient le sujet ordinaire des conversations. C'étoit un usage ancien de chanter en public les vers des grands Poëtes, comme ceux d'Homere, d'Hésiode, d'Ar-

Athen. lib. 14 p. 620.

chiloque, de Minerme, de Phocylide, & d'autres. On fit cet honneur à ceux d'Empédocle. Le chantre Cléoméne chantoit aux Jeux olympiques ses *Purifications*, poëme moral de trois mille vers hexamétres, composé par notre Philosophe sur les devoirs de la vie civile, le culte des dieux, & les préceptes de morale. On appeloit ainsi ce poéme, parce qu'il contenoit des maximes qui enseignoient le moyen de purifier l'ame & de la perfectionner. On croit que les *Vers dorés* faisoient partie de ce poéme.

Καθαρμοι.

Carmen aureum.

Empédocle étoit en même-tems Philosophe, Poéte, Historien, Médecin & même, selon quelques-uns, Magicien. Il y a bien de l'apparence que sa magie n'étoit autre chose que la connoissance profonde qu'il avoit acquise de tout ce qu'il y a de plus secret dans la nature. On attribuoit à magie le service important qu'il avoit rendu aux Agrigentins, en faisant cesser certains vents réglés, qui par leur souffle violent causoient un grand dommage aux fruits de la terre; & à ceux de Sélinonte, en les guérissant de la peste causée par la puanteur des eaux d'un fleuve qui passoit dans leur ville. Sa magie étoit, pour le premier fait, d'avoir bouché une ouverture de montagne, d'où sortoient des exhalaisons infectées qu'un vent du midi poussoit vers le territoire d'Agrigente; & pour le second

Idem.

fait, d'avoir fait entrer à ses frais dans le fleuve de Sélinonte deux petites rivieres qui en adoucirent les eaux, & qui leur ôterent leur mauvaise qualité.

Laërt.

Le plus merveilleux effet de la magie d'Empédocle, & qui le fit regarder comme un dieu, est la résurrection prétendue d'une femme d'Agrigente, nommée Panthia. Pline en parle, aussi-bien qu'Origéne. Hermippus, qui se contente de dire que cette femme ayant été abandonnée des médecins, & apparemment tenue pour morte, fut guérie par Empédocle, réduit ce miracle à sa juste valeur; & Galien paroît entrer dans ce sentiment.

Lib. 6. c. 52.
Lib. 2. cont. Cels.
De locis affect. lib. 6.

Diog. Laert.

On dit qu'Empédocle *, afin de confirmer les peuples dans l'opinion où ils étoient de sa divinité en disparoissant tout d'un coup, alla se précipiter dans les gouffres du mont Etna. Mais cette extravagance a bien l'air d'être de l'invention de ceux qui se sont fait un plaisir, soit de jetter du merveilleux dans la vie de ces Philosophes, soit au contraire de les rendre ridicules. Des Auteurs plus sensés nous apprennent qu'il se retira dans le Péloponnése, où il mourut, à l'âge de 60 ans, comme le dit Aristote, vers le commencement de la LXXXVIIIe olympiade.

AN. M. 3576.

* Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam
Insiluit. *Orat. de Art. poet.*

ARTICLE SECOND.

Division de la Secte Italique en quatre Sectes.

La ſecte Italique de Pythagore ſe diviſe en quatre autres : celle d'Héraclite, qui porta ſon nom ; l'Eleatique, qui eut pour chef Démocrite ; la Sceptique, dont Pyrrhon fut le fondateur ; & l'Epicurienne, qu'Epicure établit.

Secte d'Héraclite.

On ſait peu de choſes de ce Philoſophe. Il étoit d'Ephéſe, & vivoit vers la LIXe Olympiade. On dit qu'il n'eut point de maîtres, & qu'il devint ſavant par ſes continuelles méditations.

AN.M. 3460. *Laert.*

Entre pluſieurs traités qu'il compoſa, celui de la nature, qui étoit un recueil de toute ſa philoſophie, fut le plus eſtimé. Darius, roi de Perſe, fils d'Hyſtaſpe, ayant vu cet ouvrage, écrivit une lettre fort obligeante à Héraclite, pour le prier de venir à ſa cour, où ſa vertu & ſa ſcience ſeroient plus conſidérées que dans la Grece. Le Philoſophe, peu ſenſible à des avances ſi gracieuſes & ſi pleines de bonté, répondit groſſiérement, Qu'il ne voyoit parmi les hommes qu'injuſtice, que fourberie, qu'avarice, qu'ambition ; & que ſe contentant de peu comme il faiſoit, la cour de Perſe

lui convenoit mal. Il n'avoit pas tort dans le fond. Il n'eſt pas étonnant qu'un Grec né libre, ennemi de la hauteur des Rois barbares, des ſervitudes & des vices des Courtiſans, faſſe un grand cas de la pauvreté jointe à l'indépendance, & l'eſtime infiniment plus que la grande fortune qu'il pouvoit attendre d'un Monarque vivant au milieu de la pompe, du faſte, de la molleſſe, & des délices, dans une nation la plus décriée pour le luxe. Il auroit pu ſeulement accompagner ſon refus de manieres plus honnêtes.

C'étoit un vrai miſanthrope. Il n'étoit content de rien, tout lui déplaiſoit. Le * genre humain lui faiſoit pitié. Voyant tout le monde ſe livrer à la joie dont il ſentoit le faux, il ne paroiſſoit jamais en public ſans verſer des larmes, ce qui lui fit donner le ſurnom de *Pleureur*. Démocrite au contraire, qui ne voyoit rien de ſérieux dans ce qui occupe le plus ſérieuſement les hommes, ne pouvoit s'empêcher de rire. L'un ne trouvoit dans la vie que miſeres, l'autre que niaiſeries & bagatelles. Ils avoient tous deux raiſon dans un certain ſens.

* Heraclitus, quoties prodierat, & tantùm circa ſe malè viventium, imò malè pereuntium viderat, flebat, miſerebatur omnium, qui ſibi læti feliceſque occurrebant. Democritum contrà aiunt nunquam ſine riſu in publico fuiſſe: adeo nihil illi videbatur ſerium eorum quæ feriò agebantur. *Senec. de Ira. lib.* 2. *cap.* 10.

Huic omnia, quæ agimus miſeriæ; illi ineptiæ videbantur. *Id. de Tranq. anim. cap.* 15.

Héraclite, ennuyé & fatigué de tout, prit enfin les hommes en une si grande aversion qu'il se retira sur une montagne, pour y vivre d'herbes dans la compagnie des bêtes sauvages. Une hydropisie, que ce genre de vie lui causa, l'ayant obligé de descendre à la ville, il y mourut peu de tems après.

§. II. *Secte de Démocrite.*

DÉMOCRITE, Auteur de cette secte, l'un des plus grands Philosophes de l'antiquité, étoit d'Abdére dans la Thrace. Xerxès, roi de Perse, ayant logé chez le pere de Démocrite, lui laissa quelques Mages, qui furent les précepteurs de son fils, & qui lui enseignerent leur prétendue Théologie & l'Astronomie. Il reçut ensuite les leçons de Leucippe, & apprit de lui le systême des Atômes & du Vuide.

Laert.

L'inclination extraordinaire qu'il eut pour les sciences, le porta à voyager dans tous les pays du monde où il espéra de trouver d'habiles gens. Il vit les Prêtres d'Egypte : il consulta les Caldéens & les Philosophes Persans. On veut même qu'il ait pénétré jusques dans les Indes & dans l'Ethiopie, pour conférer avec les Gymnosophistes.

Il * négligea le soin de ses revenus, &

* Democritus, verè falsò-ve, dicitur oculis se privasse, ut quàm minimè animus à cogitationibus abdu-

laissa ses terres incultes, afin de s'occuper avec moins de distraction à l'étude de la sagesse. On a été jusqu'à dire, mais avec peu de vraisemblance, qu'il s'étoit crevé les yeux, dans l'espérance de méditer plus profondément, lorsque les objets de la vue ne feroient point diversion aux forces intellectuelles de son ame. C'étoit s'aveugler en quelque sorte que de s'enfermer dans un tombeau, comme on dit qu'il faisoit, pour vaquer plus librement à la méditation.

Laert. Athen. lib. 4. *p.* 168.

Ce qui paroît le plus certain, c'est qu'il dépensa pour ses voyages tout son patrimoine, qui montoit à plus de cent talens. (cent mille écus.) A son retour il fut cité en justice, pour avoir ainsi dissipé son bien. Les loix du pays portoient que ceux qui auroient dépensé leur patrimoine, ne seroient point enterrés dans le tombeau de leur famille. Il plaida lui-même sa cause, & produisit pour témoin du légitime emploi qu'il avoit fait de ses biens le plus parfait de ses ouvrages, dont il fit lecture aux Juges. Ils en furent si charmés, que non-seulement ils le renvoyerent absous, mais lui firent rendre, sans doute du tré-

ceretur. Patrimonium neglexit, agros deseruit incultos, quid quærens aliud, nisi beatam vitam? *De Finib. lib.* 5. *n.* 87.

Miramur, si Democriti pecus edit agellos
Cultaque, dum peregrè est animus sine corpore velox.
Horat. Epist. 12. *lib.* 1.

ſor commun de la ville, autant de bien qu'il en avoit dépenſé dans ſes voyages, lui érigerent des ſtatues, & ordonnerent qu'après ſa mort le public prendroit ſoin de ſes funérailles : ce qui fut exécuté. Il voyagea en grand homme, pour s'inſtruire, & non pour s'enrichir. Il alla chercher juſqu'au fond des Indes les richeſſes de l'érudition, & ne ſe ſoucia guère des tréſors qu'il trouvoit preſque à ſa porte dans un pays abondant en mines d'or & d'argent.

Il paſſa quelque tems à Athénes, * le centre de toutes les ſciences, & le domicile des beaux eſprits. Mais, loin de chercher à y faire briller ſon mérite, & à y faire parade de ſes rares connoiſſances, il affecta d'y demeurer inconnu : circonſtance remarquable dans un ſavant, & dans un philoſophe!

On rapporte un fait aſſez ſingulier, mais fondé uniquement ſur les lettres d'Hippocrate, que les ſavans croyent ſuppoſées. Les Abdérites voyant Démocrite, leur compatriote, ne ſe ſoucier de rien, rire & ſe moquer de tout, dire que l'air eſt rempli d'images, chercher ce que diſent les oiſeaux dans leur chant, habiter preſque toujours dans des tombeaux, craignirent

* Veni Athenas, inquit Democritus, neque me quiſquam ibi agnovit. Conſtantem hominem & gravem, qui glorietur à gloria ſe abfuiſſe! *Tuſc. Quæſt. l.* 5. *n.* 104.

que la tête ne lui tournât, & qu'il ne devînt entiérement fou, ce qu'ils regardoient comme le plus grand malheur qui pût arriver à leur ville. Ils écrivirent donc à Hippocrate, pour le prier de venir voir Démocrite. Le grand intérêt qu'ils prenoient à la ſanté d'un concitoyen ſi célébre leur fait honneur. L'illuſtre Médecin qu'ils avoient fait venir, ayant eu quelques converſations avec le prétendu malade, en jugea bien différemment d'eux, & diſſipa toutes leurs craintes, en déclarant qu'il n'avoit pas connu d'homme plus ſage ni plus ſenſé que ce Philoſophe. Diogéne Laërce fait auſſi mention de ce voyage d'Hippocrate à Abdére.

On ne trouve rien de certain ni ſur le tems de ſa naiſſance, ni ſur le tems de ſa mort. Diodore de Sicile le fait mourir âgé de 90 ans, la premiere année de la XC^e^ olympiade.

AN.M. 3548.

Laert.

Démocrite étoit un beau génie, un eſprit vaſte, étendu, pénétrant, & qui s'appliqua à toutes les plus rares connoiſſances. La Phyſique, la Morale, les Mathématiques, les Belles-Lettres, les beaux Arts ſe trouverent dans la ſphére de ſon activité.

On dit qu'ayant prévu qu'une certaine année ſeroit mauvaiſe pour les oliviers, il acheta à vil prix une grande quantité d'huile, & y fit un gain immenſe. On * s'é-

* Mirantibus qui paupertatem & quietem doctrina-

tonnoit, avec raiſon, qu'un homme qui n'avoit jamais paru ſe ſoucier que de l'étude, & qui avoit toujours fait tant de cas de la pauvreté, ſe fût jetté tout d'un coup dans le commerce, & eût ſongé à amaſſer de ſi grands biens. Il expliqua bientôt lui-même ce myſtere, en reſtituant à tous les marchands dont il avoit acheté l'huile, & qui étoient au déſeſpoir du mauvais marché qu'ils avoient fait, tout ce qu'il avoit gagné deſſus, & ſe contentant de faire connoître qu'il ne tenoit qu'à lui de devenir riche. On raconte une hiſtoire pareille de Thalès.

Epicure eſt redevable à Démocrite de preſque tout ſon ſyſtême; & pour * rendre l'élégante expreſſion Latine, c'eſt des ſources de ce dernier que coulent les eaux dont Epicure arroſe ſes jardins. Celui-ci ſe fit tort en n'avouant pas les obligations qu'il avoit à Démocrite, & en le traitant de rêveur. Nous expoſerons dans la ſuite ſes ſentimens ſur le ſouverain bien de l'homme, ſur le monde, ſur la nature des dieux.

C'eſt auſſi Démocrite qui a fourni aux Pyrrhoniens tout ce qu'ils ont dit contre *Laërt.*

rum ei ſciebant imprimis cordi eſſe. Atque, ut apparuit cauſa & ingens divitiarum curſus, reſtituiſſe mercedem (*ou plutôt* mercem) anxiæ & avidæ dominorum pœnitentiæ, contentum ita probaſſe opes ſibi in facili, cùm vellet, fore. *Plin. l.* 18. *cap.* 28.

* Democritus vir magnus in primis, cujus fontibus Epicurus hortulos ſuos irrigavit. *De nat. deor. lib.* 1. *n.* 121.

le témoignage des ſens. Car, outre qu'il avoit accoutumé de dire que la vérité étoit cachée au fond d'un puits, il ſoutenoit qu'il n'y avoit rien de réel que les atomes & le vuide, & que tout le reſte ne conſiſtoit qu'en opinion & en apparences.

Laërt. On prétend que Platon étoit ennemi déclaré de Démocrite. Il avoit ramaſſé avec ſoin tous ſes livres, & alloit les jetter au feu, lorſque deux Philoſophes Pythagoriciens lui repréſenterent que cela ne ſerviroit de rien, parce que pluſieurs perſonnes s'en étoient déja pourvues. La haine de Platon envers Démocrite a paru, en ce qu'ayant fait mention de preſque tous les anciens Philoſophes, il ne l'a jamais cité, non pas même dans les endroits où il s'agiſſoit de le réfuter.

§. III. *Secte appelée Sceptique ou Pyrrhonienne.*

PYRRHON, natif d'Élide au Péloponnéſe, fut diſciple d'Anaxarque, & l'accompagna juſques aux Indes. Ce fut ſans doute à la ſuite d'Alexandre le Grand, d'où l'on peut connoître en quel tems il a fleuri. Il avoit exercé le métier de Peintre avant que de s'attacher à la Philoſophie.

Ses ſentimens ne différoient guère des opinions d'Arcéſilas, & ſe terminoient à l'incompréhenſibilité de toutes choſes. Il trouvoit par-tout, & des raiſons d'affir-

mer, & des raiſons de nier, & c'eſt pour cela qu'il retenoit ſon conſentement après avoir bien examiné le pour & le contre, ſans conclure autre choſe, ſinon qu'il ne voyoit encore rien de clair & de certain, *non liquet*, & que la matiere dont il étoit queſtion avoit beſoin d'être encore approfondie. Il paroiſſoit donc toute ſa vie chercher la vérité, mais il ſe ménageoit toujours des reſſources pour ne pas tomber d'accord qu'elle ſe fût montrée à lui. C'eſt-à-dire, qu'en effet il ne vouloit pas la trouver, & qu'il cachoit cette affreuſe diſpoſition ſous le ſpécieux dehors de la recherche & de l'examen.

Quoiqu'il ne ſoit pas l'inventeur de cette méthode de philoſopher, elle ne laiſſe pas de porter ſon nom : l'art de diſputer ſur toutes choſes, ſans prendre jamais d'autre parti que de ſuſpendre ſon jugement, s'appelle *Pyrrhoniſme*. Les Diſciples de Pyrrhon s'appeloient auſſi *Sceptiques*, d'un mot grec qui ſignifie *conſidérer*, *examiner*, parce que c'étoit là où ſe terminoit tout leur travail.

Σκέπτομαι.

L'indifférence de Pyrrhon eſt étonnante, &, ſi tout ce que Diogéne de Laërce en rapporte eſt vrai, elle alloit juſqu'à la folie. Cet Hiſtorien dit qu'il ne préféroit rien à rien, qu'un chariot & un précipice ne l'obligeoient point à faire un pas en arriere ou à côté, & que ſes amis qui le

Laërt.

Ariſtocles apud Euſeb. Præp. Evang l. 14. c. 18.

ſuivoient lui ſauverent fort ſouvent la vie. Cependant un jour il prit la fuite pour ſe garantir d'un chien qui le pourſuivoit. Et comme on le railloit ſur cette crainte contraire à ſes principes, & indignes d'un Philoſophe : *Il eſt difficile*, répondit-il ; *de dépouiller entiérement l'homme.*

Diog. Laert.

Anaxarque ſon maître étant tombé dans un foſſé, il paſſa outre ſans daigner lui tendre la main. Loin qu'Anaxarque lui en ſût mauvais gré, il blâmoit ceux qui reprochoient à Pyrrhon une dureté ſi inhumaine, & loua ſon diſciple de cet eſprit indifférent & qui n'aimoit rien. Que deviendroit la ſociété & le commerce de la vie avec de tels Philoſophes ?

Stobæus, ſermone 118.

Pyrrhon ſoutenoit qu'il n'importe pas plus de vivre que de mourir, ou de mourir que de vivre. *Pourquoi donc ne mourez-vous pas* ? lui demanda-t-on. *C'eſt à cauſe de cela même*, répondit-il : *parce que la vie & la mort ſont également indifférentes.*

Diog. Laërt.

Il enſeignoit ce dogme abominable, & qui ouvroit la porte à tous les crimes : Que l'honneur & l'infamie des actions, leur juſtice & leur injuſtice, dépendoient uniquement des loix humaines & de la coutume : en un mot, qu'il n'y avoit rien en ſoi-même d'honnête & de honteux, de juſte & d'injuſte.

Diog. Laërt.

Sa patrie le conſidéra extrêmement, lui conféra la dignité de Pontife, &, en ſa fa-

veur, accorda une exemption de tributs à tous les Philoſophes : conduite bien ſinguliere à l'égard d'un homme que l'on combloit d'honneurs, pendant qu'il ne lui étoit dû qu'un profond mépris.

§. IV. *Secte Epicurienne.*

EPICURE, l'un des plus grands Philoſophes de ſon ſiecle, naquit à Cargettium, dans l'Attique, la troiſieme année de la CIX[e] Olympiade. Son pere Néoclès, & ſa mere Chereſtrata, furent du nombre des habitans de l'Attique que les Athéniens envoyerent dans l'île de Samos. C'eſt ce qui fit qu'Epicure paſſa dans cette île les années de ſon enfance.

Diog. Laërt.

AN. M. 3662.

Il ne revint à Athénes qu'à l'âge de dix-huit ans. Ce ne fut pas pour s'y fixer : car quelques années après il alla trouver ſon pere qui demeuroit à Colophon ; & depuis il ſéjourna en différens endroits. Ce ne fut qu'environ à l'âge de trente-ſix ans qu'il s'établit pour toujours à Athénes.

Diog. Laert.

AN. M. 3699.

Il y érigea une école dans un beau jardin qu'il avoit acheté. Une foule incroyable d'auditeurs vint bientôt de toute la Gréce, de l'Aſie, & de l'Egypte même, pour recevoir ſes leçons. Si l'on en croit le Torquatus de Cicéron, ardent défenſeur de la ſecte Epicurienne, les diſciples d'Epicure vivoient en commun avec leur Maître dans une union parfaite. Et au lieu

De Finib. lib. 1. n. 65.

que dans toute l'antiquité, à peine comptoit-on pendant plusieurs siécles trois couples de vrais amis, Epicure * avoit su en réunir des troupes nombreuses dans une assez petite maison. Le Philosophe Numénius, qui vivoit dans le second siécle, remarque qu'à travers les discordes & les divisions qui régnoient dans chacune des autres Sectes, l'union des disciples d'Epicure s'étoit conservée jusqu'à son tems. Son Ecole ne se divisa jamais : on y suivit toujours sa doctrine comme un oracle. Son jour natal étoit encore solemnisé du tems de Pline le Naturaliste, c'est-à-dire plus de quatre cens ans après sa mort : on fêtoit même le mois entier de sa naissance. Son portrait se trouvoit par-tout.

Euseb Præp. Evang. l. 14. c. 5.

Plin. lib. 34. cap. 2.

Epicure composa un grand nombre de livres, on les fait monter à plus de trois cens ; & il se piquoit de n'y rien citer, & de tirer tout de son propre fond. Quoiqu'il ne nous en reste aucun, il n'y a point d'ancien Philosophe dont les sentimens soient plus connus que les siens. On en est sur-tout redevable, sans parler de Cicéron dans ses œuvres Philosophiques, au Poéte Lucréce, & à Diogene Laërce. Le savant Gassendi a ramassé avec beaucoup d'exactitude tout ce qui se trouve sur la doctrine

* Epicurus una in domo, & ea quidem angusta, quàm magnos, quantaque amoris conspiratione consentientes tenuit amicorum greges ! *Cic.*

& fur la perfonne d'Epicure dans les anciens livres.

Il mit dans une extrême réputation le fyftême des Atomes. Nous verrons qu'il n'en étoit pas l'inventeur, mais qu'il y changea feulement quelque chofe. Son dogme fur le fouverain bonheur de l'homme, qu'il met dans le plaifir, contribua beaucoup à décrier fa fecte, & à la faire valoir : il en fera auffi parlé dans la fuite, comme de fes fentimens fur la nature des dieux, fur la providence & fur le deftin.

L'éloge que fait d'Epicure Lucréce, fon fidéle interpréte, nous marque ce qu'on doit penfer du fyftême de ce Philofophe. Il le repréfente comme le premier des humains qui ait eu le courage de s'élever contre les préjugés qui aveugloient l'univers, & de fecouer le joug de la Religion, qui jufqu'à lui avoit tenu tous les hommes afſervis fous fon empire ; & cela fans être arrêté ni par le refpect pour les dieux, ni par la crainte du tonnerre, ni par aucun autre motif.

Humana ante oculos fœdè cùm vita jaceret,
In terris oppreffa gravi fub relligione....
Primùm Graius homo mortales tollere contrà
Eft oculos aufus, primufque obfiftere contrà :
Quem nec fama deûm, nec fulmina, nec minitanti
Murmure compreffit cœlum.

On loue Epicure de n'avoir jamais varié *Laërt.*

Plut. in Demetr. p. 905.

dans le zéle pour le bien de ſa patrie. Il n'en ſortit point dans le tems que Démétrius Poliorcéte aſſiégeoit Athénes, & voulut avoir ſa part des maux qu'elle ſouffroit. Il ſe nourrit de féves, & en nourrit ſes diſciples. Il ſouhaitoit de bons ſouverains, & ſe ſoumettoit à ceux qui gouvernoient mal. Maxime importante, & qui eſt le fondement de la tranquillité des Etats. Tacite l'exprime en ces termes : *Bonos Imperatores voto expetere, qualeſcumque tolerare.* « Faire des vœux pour avoir de bons Empereurs, les tolérer quels qu'ils ſoient ».

Tacit. Hiſt. lib. 4. cap. 8.

Epicure mourut dans les douleurs d'une rétention d'urine, qu'il ſupporta avec une patience & une conſtance extraordinaire, la ſeconde année de la CXXVII[e] olympiade. Il commençoit d'entrer dans ſa ſoixante-douzieme année.

AN. M. 3733.

RÉFLEXION GÉNÉRALE

Sur les Sectes des Philoſophes.

J'ai tâché d'expoſer le plus clairement qu'il m'a été poſſible l'hiſtoire des différentes ſectes des Philoſophes payens. Avant que de quitter cette matiere, & d'expoſer les divers ſentimens de ces ſectes, je crois devoir avertir par avance le Lecteur qu'il ſeroit trompé, s'il s'attendoit à voir un grand changement, une grande réforme dans les mœurs des hommes par les

différentes inſtructions de tous ces Philoſophes. La ſageſſe, dont ſe vantoient les plus éclairés parmi tant de ſectes qui partageoient l'univers, n'a pu finir aucune queſtion, & a multiplié les erreurs. Toute la Philoſophie humaine n'a prétendu inſtruire les hommes qu'à marcher d'une maniere digne de l'homme ; parce qu'elle n'a reconnu dans les hommes que des qualités humaines, & qu'elle ne les a deſtinés qu'à la jouiſſance des biens humains. Et ſes inſtructions ne ſont pas inutiles en ce point, qu'elles détournent au moins les hommes de la vie brutale qui déshonore l'excellence de la nature humaine, & qui leur fait chercher leur bonheur dans la plus vile portion de leur être, c'eſt-à-dire dans le corps. Mais toute cette réforme ſe réduit à bien peu de choſe. Quel progrès ont fait les ſectes des Philoſophes, quoique revêtues de tant d'éloquence, & ſoutenues de tant de ſubtilité ? Elles ont laiſſé les hommes dans l'état où elles les ont trouvés, dans les mêmes perplexités, les mêmes préventions, le même aveuglement.

Et comment auroient-elles pu travailler à la réforme du cœur humain, ne ſachant ni en quoi il étoit déréglé, ni quelle étoit la ſource de ſon déréglement. Sans la révélation du péché d'Adam que connoiſſoit-on de l'homme & de ſon véritable état ? Depuis ſa chûte il eſt plein de contrariétés

M. Du Guet, J. C. crucifié, Tome I. c. 5. d'après M. Pascal.

étonnantes. Il retient de sa premiere origine des sentimens de grandeur & d'élévation, que sa dégradation & sa bassesse n'ont pu étouffer. Il veut tout, il aspire à tout. Son desir pour la gloire, pour l'immortalité, pour un bonheur qui renferme tous les biens, est infini. Et, d'un autre côté, il s'amuse à tout. Un néant l'occupe, un néant l'afflige ou le console. Il est un enfant en mille occasions; foible, découragé, abattu : sans parler de ses vices & de ses passions, qui le déshonorent & l'avilissent, & qui le rendent quelquefois inférieur aux bêtes, dont il est plus voisin que de l'homme par ses indignes inclinations.

Principes de la Foi, T. I. c. 9.

L'ignorance de ces deux états a jetté les Philosophes dans deux excès également absurdes. Les Stoïciens, qui s'étoient fait une idole de leur sagesse chimérique, inspiroient à l'homme des sentimens d'une grandeur pure : ce n'est pas là son état. Les Epicuriens qui l'avoient dégradé en le réduisant à la matiere, lui inspiroient des sentimens de bassesse pure, & c'est aussi peu son état. La Philosophie n'étoit point capable de discerner des choses si voisines, & en même tems si éloignées : si voisines, puisque l'état de l'homme les réunit ; & si éloignées, puisqu'elles appartiennent par leur nature à des états totalement différens. Un tel discernement n'a

n'a point été fait avant Jesus-Christ, ou indépendamment de Jesus-Christ. L'homme ne s'est point connu, & n'a pu se connoître avant lui. Il s'est ou trop élevé, ou trop abaissé. Ses maîtres l'ont toujours trompé, ou en flattant un orgueil qu'il falloit abattre, ou en ajoutant à une bassesse qu'il falloit relever. Je comprens par-là combien la révélation m'étoit nécessaire, & combien le don de la Foi me doit paroître précieux.

Il est vrai que la maniere dont le péché d'Adam a passé jusqu'à moi, est couverte d'obscurités. Mais de ce seul point que cachent les ténébres, vient la lumiere qui éclaircit tout, & dissipe toutes mes difficultés. Je n'ai donc garde de refuser de croire une seule chose, dont la foi est récompensée par l'intelligence de tant d'autres : & j'aime mieux soumettre ma raison à un seul article qu'elle ne comprend pas, mais qui est révélé, que de la révolter sur une infinité d'autres qu'elle comprend aussi peu, & dont la révélation divine ne lui interdit pas l'examen, & n'applanit pas les difficultés.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

Avant-Propos.

J'Entends par hiſtoire de la Philoſophie, l'hiſtoire des dogmes qu'enſeignoit chaque Secte des anciens Philoſophes.

La Philoſophie, chez les Anciens, contenoit trois parties : la Dialectique ou Logique, qui dirige les opérations de l'eſprit, & s'applique à former le raiſonnement; la Phyſique, (ſous laquelle étoit auſſi renfermée la Métaphyſique) qui conſidere la formation du Monde, les effets de la nature, l'exiſtence & les attributs de la Divinité, la nature de l'ame; enfin la Morale, qui régle les mœurs, & traite des devoirs de la vie.

Voilà une ample matiere. On n'attend pas de moi que je la traite à fond. J'ai déjà déclaré plus d'une fois que je n'écrivois point pour les ſavans. On entend tous les jours parler, & pluſieurs livres font ſouvent mention de Stoïciens, de Péripatéticiens, d'Epicuriens. J'ai cru qu'il étoit à propos de mettre le commun des hommes au fait des principales queſtions agitées parmi ces Philoſophes, mais ſans entrer dans un détail exact de leurs diſputes, qui ſouvent ſont très-épineuſes & très-déſagréables.

Avant que d'entrer en matiere, je ne puis m'empêcher de faire obſerver le merveilleux

goût qui régnoit dans l'antiquité parmi les personnes les plus considérables par rapport à toutes les sciences, & en particulier par rapport à l'étude de la Philosophie. Je ne parle pas seulement des Grecs. Nous avons vu dans quelle estime étoient à la cour de Crésus ces fameux Sages de la Gréce, le cas & l'usage que Périclès faisoit des leçons d'Anaxagore ; avec quel empressement les plus illustres citoyens d'Athénes recherchoient les conversations de Socrate ; quel dévouement Dion, malgré les attraits d'une Cour livrée au plaisir, fit paroître pour Platon ; quel goût inspira Aristote à Alexandre le Grand, son éleve, pour les connoissances même les plus abstraites ; enfin combien Pythagore & ses disciples furent considérés par les princes de cette partie de l'Italie qui fut appelée la grande Grece.

Les Romains, à cet égard, ne le céderent point aux Grecs, depuis qu'une fois la connoissance & le goût des beaux Arts se furent introduits parmi eux. Paul Emile, après la conquête de la Macédoine, regarda comme un des plus doux fruits de sa victoire, de faire venir de la Gréce à Rome un Philosophe, pour instruire ses enfans qui étoient déjà dans le service, & pour l'entretenir lui-même dans ses heures de loisir. Scipion l'Africain, qui * détruisit Carthage & Numance, ces deux redoutables rivales de Rome, fut, ** au milieu des

* Africanus duos terrores imperii Romani, Carthaginem Numantiamque deleverat. *Pro Mur. n.* 58.

** Ille, requiescens à reipulcherrimis muneribus, otium sibi sumebat aliquando, & à cœtu hominum frequentiaque interdum, tanquam in portum se in solitudinem recipiebat. *De offic. lib.* 3. *n.* 2.

plus importantes occupations, tant en guerre qu'en paix, ſe procurer des momens de repos & de retraite, pour jouir de la converſation de Polybe & du Philoſophe Panétius qu'il avoit toujours avec lui. Lélius, ce modéle de vertu, plus reſpectable par ſa douce ſageſſe que par ſes dignités, l'ami intime de Scipion, partageoit avec lui le plaiſir de ces ſavans & agréables entretiens. L'amitié * de ces deux grands hommes pour Panétius alloit juſqu'à la familiarité, & Cicéron dit que ce Philoſophe en étoit bien digne. Quels honneurs Pompée ne rendit-il point à Poſidonius, étant allé exprès à Rhodes, au retour de ſes glorieuſes campagnes contre Mithridate, pour voir & entendre ce Philoſophe! Luculle **, dans le tems même de ſes campagnes, où un Général peut à peine reſpirer, trouvoit pourtant des momens de loiſir pour ſatisfaire le goût qu'il avoit pour les Belles-Lettres, & en particulier pour la Philoſophie, & pour entendre le Philoſophe Antiochus qui étoit le compagnon de tous ſes voyages.

Scipio tam elegans liberalium ſtudiorum omniſque doctrinæ & auctor & admirator fuit, ut Polybium Panætiumque præcellentes ingenio viros, domi militiæque ſemper ſecum habuerit. *Vell. Paterc. lib.* 1. *cap.* 13.

* Homo imprimis ingenuus & gravis, dignus illa familiaritate Scipionis & Lælii, Panætius. *De Finib. lib.* 4. *n.* 23.

** Majore ſtudio Lucullus cùm omni literarum generi, tum philoſophiæ deditus fuit, quàm qui illum ignorabant, arbitrabantur. Nec verò ineunte ætate ſolùm, ſed & quæſtor aliquot annos, & in ipſo bello: in quo ita magna rei militaris eſſe occupatio ſolet, ut non multùm imperatori ſub ipſis pellibus otii relinquatur. Antiochum ſecum habuit. *Ac. Quæſt. lib.* 4. *n.* 4.

M. l'abbé Gédoyn fait remarquer, au ſujet d'une lettre de Denys d'Halicarnaſſe à Pompée, l'uſage que les grands hommes de la République Romaine ſavoient faire de leur loiſir. L'excellente éducation, dit-il, que recevoient les Romains, les rendoit ſavans preſque dès l'enfance. On les inſtruiſoit à fond dans leur langue, & dans la langue Grecque : ces deux langues, qui étoient vivantes, leur coûtoient peu à apprendre. On leur inſpiroit de bonne heure du goût pour les excellens Ecrivains. Ce goût, verſé, s'il faut ainſi dire, dans des ames tendres, ſe fortifioit avec l'âge, & les portoit à rechercher la ſociété des Savans, dont la converſation pût ſuppléer aux lectures que les affaires leur déroboient. De là il arrivoit que les Romains, ayant tous l'eſprit cultivé par les Lettres, vivoient entr'eux dans un commerce continuel d'érudition. Et quelle devoit être la converſation d'un grand nombre de Romains, lorſqu'ils venoient à ſe trouver enſemble ! Hortenſius, Cicéron, Cotta, Céſar, Pompée, Caton, Brutus, Atticus, Catulus, Lucullus, Varron & pluſieurs autres !

Mém. l'Acad. Belles-tres, T. p. 126.

Mais jamais perſonne n'a porté plus loin le goût & l'ardeur, ſur-tout pour la Philoſophie, que Cicéron. On a peine à comprendre comment un homme, autant occupé qu'il l'étoit & par les ſoins de la plaidoirie & par les affaires de l'Etat, a pu trouver du tems pour approfondir, comme il avoit fait, toutes les queſtions agitées pour lors parmi les Philoſophes. C'eſt que, comme il le dit lui-même par rapport aux Belles-lettres, le tems que les autres donnoient à la promenade, au plaiſir, aux ſpectacles, au jeu, il l'employoit, ou dans le cabinet, ou

Pro A poet. n. 1

dans des entretiens familiers avec des amis du même goût que lui. Il * étoit convaincu qu'une telle étude & une telle récréation convenoient parfaitement à des Sénateurs & à des hommes d'état, pourvu qu'elles ne leur fiſſent rien retrancher de ce qu'ils doivent au public. Aimeroit-on mieux, dit-il, que leurs entrevues fuſſent muettes en quelque ſorte, ou qu'elles ne roulaſſent que ſur des bagatelles, & ſur des affaires de néant?

Les livres philoſophiques qu'il nous a laiſſés, qui ne ſont pas la partie de ſes ouvrages la moins eſtimable, marquent juſqu'où, dans ce genre, il avoit porté ſon application. Sans parler de tout le reſte, il y donne d'excellentes régles pour ceux qui écrivent ſur des matieres conteſtées, & qui entreprennent de réfuter leurs adverſaires. Il ** veut qu'on ne s'engage dans les diſputes que par un pur amour de la vérité, ſans prévention, & ſans deſir de montrer de l'eſprit, ou de faire pré-

* Si quodam in libro verè eſt à nobis philoſophia laudata, profectò ejus tractatio optimo atque ampliſſimo quoque digniſſima eſt: nec quidquam aliud videndum eſt nobis quos populus Romanus hoc in gradu collocavit, niſi ne quid privatis ſtudiis de operâ publicâ detrahamus.... Quaſi verò clarorum virorum aut tacitos congreſſus eſſe oporteat, aut ludicros ſermones, aut rerum colloquia leviorum. *Ac. Quæſt. lib.* 4. *n.* 6.

** Ego, ſi oſtentatione aliqua inductus, aut ſtudio certandi ad hanc potiſſimùm philoſophiam me applicavi, non modò ſtultitiam meam, ſed etiam mores & naturam contemnendam puto. *Academ. Quæſt. l.* 4. *n.* 65.

Differentium inter ſe reprehenſiones non ſunt vituperandæ. Maledicta, contumeliæ, tum iracundiæ, contentiones, concertationeſque in diſputando pertinaces, indignæ mihi philoſophia videri ſolent. *De Finib. lib.* 1. *n.* 27.

valoir ſes ſentimens. Il en écarte toute paſſion, toute colere, tout emportement, toute médiſance, & toute injure. *Nous * ſommes*, dit-il, en parlant de lui-même, *préparé à réfuter nos adverſaires ſans opiniâtreté, & à ſouffrir ſans reſſentiment qu'on nous refute.*

Que ce caractere eſt aimable ! Qu'il eſt beau de chercher dans les diſputes, non à vaincre ſes adverſaires, mais ſeulement à faire triompher la vérité ! Quel avantage l'amour-propre même, s'il étoit permis de l'écouter, ne trouveroit-il point dans une telle conduite, à laquelle il n'eſt pas poſſible de refuſer ſon eſtime, qui ajoute une nouvelle force aux raiſons, qui en gagnant les cœurs, prépare les eſprits à la conviction ; & qui, par des manieres douces & modeſtes, ôte à l'aveu mortifiant de s'être trompé cette peine ſecrette qu'une mauvaiſe honte y attache preſque toujours ! Quand eſt-ce que ce goût pour l'étude, & cette ſage modération dans les diſputes, revivront parmi nous ?

Il faut pourtant l'avouer, à l'honneur de notre ſiecle : nous avons des perſonnes d'un rare mérite qui ſe diſtinguent particuliérement par ces deux qualités. Je ne parlerai ici que de M. le Préſident Bouhier. Ses ſavantes Remarques ſur le texte de pluſieurs livres de Cicéron, ſuffiroient ſeules pour montrer juſqu'où cet illuſtre Magiſtrat a porté l'étendue de ſes connoiſſances. « Peut-être, dit fort à propos M. l'Abbé d'Olivet, dans une Préface qui eſt à la tête de la nouvelle édition des Tuſculanes, traduites, partie par M. le Préſident Bouhier, partie par M. l'Abbé d'Oli-

* Nos & refellere ſine pertinacia ; & refelli ſine iracundia parati ſumus. *Tuſc. Quæſt. lib.* 2. *n.* 5.

vet, avec un ſuccès qui fait également honneur à l'un & à l'autre : « Peut-être que l'exemple d'un homme de ſon rang & de ſon
» mérite, réveillera en France le goût de la
» Critique ; goût autrefois ſi commun, que le
» célébre Lambin, lorſqu'il travailla ſur Cicé-
» ron, trouva du ſecours dans les plus grands
» perſonnages de ſon tems. Car, pour dire ceci
» en paſſant, la liſte qu'il nous en a laiſſée, &
» qu'on peut voir à la ſuite de ſa Préface,
» prouve que ce même Cicéron, qui de nos
» jours eſt relégué dans les Colléges, faiſoit,
» il y a deux cens ans, les délices de tout ce
» qu'il y avoit de plus conſidérable & dans la
» Robe & dans le Clergé ».

Mais j'admire encore plus le caractere de modeſtie & de ſageſſe qui régne dans les écrits de M. le P. Bouhier, que ſa vaſte érudition. M. Davies avoit fait en Angleterre des obſervations ſur le même texte de Cicéron que lui. *La carriere*, dit le Magiſtrat, *que nous courons l'un & l'autre dans cette eſpéce d'amuſement Littéraire, ne reſſemble point à celles où les rivaux ne doivent aſpirer qu'à l'honneur de vaincre. La vraie gloire des Critiques conſiſte à chercher la vérité, & à rendre juſtice à qui l'a trouvée. J'ai donc été charmé de la rendre au ſavant Anglois.* Il le remercie même des lumieres qu'il lui a données ſur quelques mépriſes. Quelle comparaiſon entre un caractere ſi modéré & ſi raiſonnable, & la vivacité de ces Auteurs, jaloux de leur réputation juſqu'à ne point ſouffrir la plus légere critique.

Je reviens à mon ſujet. La diviſion de la Philoſophie en trois parties, la Dialectique,

la Morale, & la Phyſique, me fournit celle que je dois ſuivre dans ce petit Traité.

CHAPITRE PREMIER.

Sentimens des anciens Philoſophes ſur la Dialectique.

LA Dialectique, ou la Logique, eſt la ſcience qui donne des régles pour diriger les opérations de notre eſprit dans la recherche du vrai, & pour * nous apprendre à le diſcerner du faux. J'ai marqué aſſez au long dans le IVe tome du Traité des Etudes, de quelle utilité étoit cette partie de la Philoſophie, & l'uſage qu'il en falloit faire.

Ariſtote eſt parmi les Anciens, le plus excellent Auteur pour la Dialectique. Outre pluſieurs autres Ouvrages, nous avons de lui quatre livres de l'*Analyſe*, où il établit tous les principes du raiſonnement. « Ce génie, dit le P. Rapin dans la compa-» raiſon qu'il fait d'Ariſtote & de Platon, » ce génie, ſi plein de raiſon & d'intelli-» gence, approfondit tellement l'abyme de » l'eſprit humain, qu'il en pénétra tous » les reſſorts par la diſtinction exacte qu'il

* Dialectica veri & falſi quaſi diſceptatrix & judex. | *Academ. Quæſt. lib. 4. n. 91.*

» fit de ses opérations. On n'avoit point
» encore sondé ce vaste fond des pensées
» de l'homme, pour en connoître la pro-
» fondeur. Aristote fut le premier qui dé-
» couvrit cette nouvelle voie pour parve-
» nir à la science par l'évidence de la dé-
» monstration, & pour aller géométrique-
» ment à la démonstration par l'infaillibi-
» lité du syllogisme, l'ouvrage le plus ac-
» compli, & l'effort le plus grand de l'es-
» prit humain ».

Cet éloge est grand, & ne laisse rien à desirer: mais on ne peut disputer à Aristote la gloire d'avoir porté fort loin la force du raisonnement, & d'en avoir démêlé avec beaucoup de subtilité & de discernement les regles & les principes.

Zenone? Cicéron * paroît reconnoître ce Philosophe pour l'Auteur & l'inventeur de la Dialectique: lui-même en fait honneur à Zénon d'Elée au rapport de Diogéne Laërce. On croit donc que Zénon fut le premier qui trouva cette suite naturelle de principes & de conséquences, dont il forma un art, qui jusques-là n'avoit eu rien de fixe ni de réglé. Mais Aristote, sans doute, enchérit beaucoup sur lui.

Cette ** étude faisoit la principale occupation des Stoïciens, qui reconnoissoient

* Aristoteles utriusque partis Dialecticæ princeps. *Topic. n. 6.*

** Stoïcorum in dialecticis omnis cura consumitur. *Brut. n. 118.*

pour Chef un autre Zénon. Ils ſe piquoient d'exceller dans cette partie de la Philoſophie. En effet leur maniere de raiſonner étoit vive, preſſante, ſerrée, propre à éblouir & à embarraſſer leurs adverſaires; mais obſcure, ſéche, dénuée de tout ornement, & ſouvent elle dégénéroit en minuties, en ſophiſmes, en * argumens captieux & entortillés, pour me ſervir du terme de Cicéron.

Quoique la queſtion, s'il y a quelque choſe de certain dans nos connoiſſances, ne dût être regardée que comme une queſtion préliminaire à la Dialectique, elle en faiſoit pourtant le principal objet, & c'eſt ſur quoi les Philoſophes diſputoient avec le plus de vivacité. La différence de ſentimens ſur ce ſujet conſiſtoit en ce que les uns croyoient qu'on pouvoit avoir des connoiſſances ſûres, & porter des jugemens certains; & que les autres au contraire prétendoient qu'on ne pouvoit rien connoître certainement, ni par conſéquent rien affirmer de poſitif.

La maniere de diſputer dont avoit uſé Socrate, pouvoit bien avoir donné lieu à cette derniere méthode de philoſopher. On ſait qu'il ne diſoit jamais ſon ſentiment, qu'il ſe contentoit de réfuter celui des au-

Ac. *Quæſt.* n. 15.

* Contortulis quibuſdam ac minutis concluſiunculis... effici volunt non eſſe malum dolorem. *Tuſc. lib.* 2. n. 42.

tres ſans rien affirmer poſitivement, & qu'il déclaroit ne ſavoir autre choſe ſinon qu'il ne ſavoit rien, & c'étoit même pour cela qu'il croyoit mériter l'éloge qu'Apollon lui avoit donné d'être le plus ſage des hommes. Pluſieurs croient que Platon ſuivit la même méthode, mais on n'en convient pas.

Ibid. n. 17. Ce qui n'eſt point douteux, c'eſt que les deux plus célébres diſciples de Platon, Speuſippe ſon neveu & Ariſtote, qui formerent deux fameuſes Ecoles, le premier celle des Académiciens, l'autre celle des Péripatéticiens, abandonnerent la coutume qu'avoit Socrate de ne parler jamais qu'en doutant, & de ne rien affirmer, & que réduiſant la maniere de traiter les queſtions à de certaines régles & à une certaine méthode, ils en firent un art, une ſcience, connue ſous le nom de Dialectique, qui fait une des trois parties de la Philoſophie. Ces deux écoles portoient un nom différent, mais dans le fond avoient les mêmes principes, à peu de choſes près. Nous les confondrons pour l'ordinaire ſous le nom d'ancienne Académie.

Le ſentiment de l'ancienne Académie étoit, que, quoique nos connoiſſances priſſent leur origine dans les ſens, ce n'étoient pas les ſens qui jugeoient de la vérité, mais l'eſprit, qui ſeul méritoit d'être cru, parce qu'il eſt le ſeul qui voye les cho-

ſes telles qu'elles ſont en elles-mêmes, c'eſt-à-dire qui voye ce que Platon appelle les idées, leſquelles ſubſiſtent toujours dans le même état, & ne ſouffrent aucun changement.

Zénon, le chef des Stoïciens, qui étoit de *Citium* petite ville de Cypre, accordoit quelque choſe de plus au témoignage des ſens, qu'il * prétendoit être certain & évident, mais en ſuppoſant certaines conditions, ſavoir qu'ils fuſſent ſains & en bon état, & qu'il n'y eût aucun obſtacle qui en pût empêcher l'effet.

Academ. Quæſt. lib. 1 n. 30.

Epicure alloit encore plus loin. Il donnoit une telle certitude au rapport des ſens **, qu'il les regardoit comme une régle infaillible de vérité: en ſorte qu'il enſeignoit que les objets étoient préciſément tels qu'ils nous paroiſſent: que le ſoleil, par exemple, & les étoiles fixes n'avoient pas réellement plus de grandeur qu'ils ne paroiſſent en avoir à nos yeux. Il admettoit un autre moyen de diſcerner la vérité, c'eſt l'idée que nous avons des choſes, ſans laquelle nous ne pouvons former aucune queſtion, ni porter aucun jugement. *Antecepta animo quædam informatio, ſine qua nec intelligi quicquam, nec quæri, nec diſputari poteſt.*

Lib. 1. Nat. Deor. 43.

* Ita tamen maxima eſt in ſenſibus veritas, ſi & ſani ſunt & valentes, & omnia removentur quæ obſtant & impediunt. *Lib.* 4. *n.* 19.

** Epicurus omnes ſenſus veri nuncios dixit eſſe. 1. *de Nat. Deor. n.* 70.

Zénon employoit le même principe, & insistoit particuliérement sur les idées claires, évidentes & certaines que nous avons naturellement de certains principes par rapport aux mœurs & à la conduite de la vie. « L'homme * de bien, dit-il, est déterminé » à tout souffrir, & à se laisser déchirer » par les plus cruels tourmens, plutôt que » de manquer à son devoir, & que de » trahir la fidélité qu'il doit à sa patrie. » Je demande pourquoi il s'impose à lui- » même une loi si dure & si contraire en ap- » parence à ses intérêts, & s'il est possible » qu'il prenne une telle résolution, s'il n'a » dans l'esprit une idée claire & distincte » de la justice & de la fidélité, qui lui » montre évidemment qu'il doit s'exposer » à tous les supplices, plutôt que de rien » faire qui soit contraire à la justice & à » la fidélité »?

Ce raisonnement que Zénon fonde sur la certitude des idées claires & évidentes, montre la fausseté du principe reçu communément dans l'école des Péripatéticiens,

* Quæro etiam, ille vir bonus, qui statuit omnem cruciatum perferre, intolerabili dolore lacerari potiùs, quàm aut officium prodat aut fidem, cur has sibi tam graves leges imposuerit, cùm, quamobrem ita oporteret, nihil haberet comprehensi, percepti, cogniti, constituti? Nullo igitur modo fieri potest, ut quisquam tanti æstimet æquitatem & fidem, ut ejus conservandæ causa nullum supplicium recuset, nisi iis rebus assensus sit, quæ falsæ esse non possunt. *Academ. Quæst. lib.* 4. *n.* 23.

Que toutes nos idées viennent de nos ſens. Car, comme le remarque la Logique de Port-Royal, il n'y a rien que nous concevions plus diſtinctement que notre penſée même, ni de propoſition qui nous puiſſe être plus claire que celle-là, *Je penſe, donc je ſuis*. Or nous ne pourrions avoir aucune certitude de cette propoſition, ſi nous ne concevions diſtinctement ce que c'eſt qu'*être*, & ce que c'eſt que *penſer*. Et il ne faut point demander que nous expliquions ces termes, parce qu'ils ſont du nombre de ceux qui ſont ſi bien entendus par tout le monde, qu'on les obſcurciroit en voulant les expliquer. Si on ne peut nier que nous n'ayons en nous les idées de l'être & de la penſée, qu'on nous diſe par quels ſens elles ſont entrées dans notre eſprit. Il faut donc convenir qu'elles ne tirent en aucune ſorte leur origine des ſens.

Nihil eſt in intellectu, quod non priùs fuerit in ſenſu.

Zénon * montroit encore le faux, & même le ridicule du ſentiment des Académiciens par une autre réflexion. Dans la conduite commune de la vie, il eſt impoſſible, diſoit-il, de prendre un parti fixe, & de ſe déterminer à rien, ſi l'on n'a dans

* Si, quid officii ſui ſit, non occurrit animo, nihil unquam omnino aget, ad nullam rem unquam impelletur, nunquam movebitur. Quod ſi aliquid aliquando acturus eſt, neceſſe eſt id ei verum, quod occurrit, videri. *Ibid. n.* 24.

l'esprit un principe fixe & assuré, qui nous détermine à prendre un parti plutôt qu'un autre. Ainsi l'on demeurera toujours dans l'incertitude & dans l'inaction.

Les Sectateurs de l'ancienne Académie & du Portique convenoient donc ensemble, en ce que les uns & les autres soutenoient, quoique sur différens principes, qu'il y avoit des moyens sûrs de connoître la vérité, & par conséquent des connoissances évidentes & certaines.

Academ. Quæst. lib. 1. n. 44.

Arcésilas s'éleva avec beaucoup de vivacité contre ce sentiment, s'attachant en particulier à combattre Zénon, & il forma une secte qui fut appelée la moyenne Académie, laquelle subsista jusqu'à Carnéade, quatrieme successeur d'Arcésilas, qui fonda la secte appelée la nouvelle Académie. Comme elle n'avoit fait que de légers changemens dans la moyenne, on les confond ensemble, & on les désigne toutes deux par le nom d'*Académie nouvelle*. Cette secte eut beaucoup de crédit. Cicéron l'embrassa ouvertement, & s'en déclara le défenseur.

Si on l'en croit, ce ne fut point par opiniâtreté, ni par un frivole desir de vaincre, qu'Arcésilas attaqua Zénon, mais par l'obscurité qui se trouvoit dans toutes les connoissances, laquelle avoit obligé Socrate, aussi bien que Démocrite, Anaxagore, Empédocle, & presque tous les an-

ciens Philoſophes, d'avouer leur ignorance, & de convenir qu'on ne pouvoit rien ſavoir, rien connoître avec certitude, pas même ce que Socrate s'étoit réſervé, en diſant: *Je ne ſais qu'une choſe, qui eſt que je ne ſais rien.*

Le fort de la diſpute entre Zénon & Arcéſilas rouloit ſur le témoignage des ſens. Zénon prétendoit qu'on pouvoit par leur miniſtere connoître certainement la vérité: Arcéſilas le nioit. La principale raiſon de ce dernier étoit, qu'il n'y a aucune marque certaine qui diſtingue, & faſſe diſcerner les objets faux & trompeurs, & ceux qui ne ſont pas tels. Il y en a qui ſont, ou qui paroiſſent ſi parfaitement ſemblables entr'eux, qu'il n'eſt pas poſſible d'en faire le diſcernement. On eſt donc expoſé, en jugeant & en affirmant quelque choſe, à ſe tromper, & à prendre le vrai pour le faux, & le faux pour le vrai, ce qui eſt tout-à-fait indigne du Sage. Et * par conſéquent, s'il veut ſe conduire avec prudence, il doit ſuſpendre ſon jugement, & ne décider de rien. C'eſt auſſi ce que faiſoit Arcéſilas; il paſſoit les jours entiers à diſputer contre les autres, & à réfuter leurs ſentimens, ſans jamais dire le ſien.

Ibid. n. &c.

* Ex his illa neceſſario nata eſt ἐποχὴ, id eſt aſſenſionis retentio. *Academ. Quæſt. lib.* 4. *n.* 59.

Les Académiciens, à son exemple, en userent toujours depuis de la même sorte. Nous avons vu que Carnéade, quand il alla à Rome avec deux autres Députés, parla un jour pour la justice, & le lendemain contre, avec la même force & la même éloquence. * Ils prétendoient que le but de ces discours où ils soutenoient le pour & le contre sur un même sujet, étoit de découvrir par ces recherches quelque chose qui fût vrai, ou du moins qui approchât de la vérité. La seule différence, disoient-ils, qu'il y a entre nous, & ceux qui croyent savoir quelque chose, c'est que ces autres Philosophes donnent hardiment pour vrai & pour incontestable le parti qu'ils soutiennent, & que nous avons la modestie de donner le nôtre seulement pour probable & vraisemblable. Ils ajoutoient que c'étoit sans fondement qu'on accusoit leur doctrine de réduire les hommes à l'inaction, & de troubler les devoirs de la vie; puisque la probabilité & la vraisemblance suffisoient pour les déterminer à prendre un parti plutôt qu'un autre. Nous avons un excellent Traité de Cicéron, intitulé *Lucullus*, & que l'on compte pour le quatrieme livre des Questions Académi-

Ibid. n. 108. &c.

* Neque nostræ disputationes quidquam aliud agunt, nisi ut, in utramque partem dicendo & audiendo, eliciant & tanquam exprimant aliquid, quod aut verum sit, aut ad id quàm proximè accedat. *Lib.* 4. *n.* 7. 8.

ques; dans lequel Cicéron fait soutenir par Luculle l'opinion de la vieille Académie, qu'il y a des choses que l'homme peut savoir & comprendre; & pour lui, il soutient l'opinion contraire, qui est celle de la nouvelle Académie, que l'homme ne peut aller au-delà des apparences, & qu'il ne peut avoir que des opinions probables. Luculle en finissant sa dissertation, qui est assez longue & très-éloquente, apostrophe ainsi Cicéron. « Est-il possible, lui dit-il, » après l'éloge magnifique que vous avez » fait de la Philosophie, que vous puis- » siez embrasser une secte qui confond le » vrai avec le faux, qui nous ôte tout usage » de la raison & du jugement, qui nous » défend de rien approuver, & qui nous » dépouille de tous les sens? Encore ces » peuples Cimmériens, qu'on dit ne voir » jamais le soleil, ont-ils quelques feux, » quelque crépuscule qui les éclaire. Mais » ces Philosophes, pour lesquels vous vous » déclarez, au milieu de ces profondes té- » nébres dont ils nous environnent, ne nous » laissent aucune étincelle dont la lueur » puisse nous éclairer. Ils nous tiennent » comme garotés par des liens, qui ne » nous permettent pas de faire aucun mou- » vement. Car enfin, nous défendre, com- » me ils font, de donner notre con- » sentement à quoi que ce puisse être, » c'est réellement nous ôter tout usage de

Academ. Quæst. lib. n. 61. 62.

» l'esprit, & nous interdire en même tems » toute action ». Il est difficile de mieux réfuter les dogmes de la nouvelle Académie, qui en effet semble dégrader l'homme, en le confinant dans une ignorance absolue, & ne lui laissant pour se conduire que le doute & l'incertitude.

Le P. Malbranche, dans sa Recherche de la vérité, établit fort au long un excellent principe sur les sens. C'est que les sens nous ont été donnés de Dieu, non pour nous faire connoître la nature des objets, mais leur rapport avec nous; non ce qu'ils sont en eux-mêmes, mais s'ils sont avantageux ou nuisibles à notre corps. Ce principe est très-lumineux, & détruit toutes les petites chicanes des anciens Philosophes. Pour ce qui est des objets en eux-mêmes, c'est par les idées que nous les connoissons.

Log. de P. R. IV. Part. ch. 1.

J'ai dit que les nouveaux Académiciens se contentoient de nier la certitude, en admettant la vraisemblance. Les Pyrrhoniens, qui sont une branche & une suite de la Secte Académicienne, ont même nié cette vraisemblance, & ont prétendu que toutes choses étoient également obscures & incertaines.

Mais la vérité est que toutes ces opinions qui ont fait tant de bruit dans le monde, n'ont jamais subsisté que dans des discours, des disputes, ou des écrits, &

que personne n'en a jamais été sérieusement persuadé. C'étoit des jeux & des amusemens de personnes oisives & ingénieuses : mais ce ne furent jamais des sentimens dont ils fussent intérieurement pénétrés, & par lesquels ils voulussent se conduire. Ils prétendoient qu'on ne peut distinguer le sommeil de la veille, ni la folie du bon sens : malgré toutes leurs raisons, pouvoient-ils douter qu'ils ne dormoient point, & qu'ils avoient l'esprit sain ? Mais s'il se trouvoit quelqu'un capable de former ce doute, au moins personne ne sauroit douter, comme dit S. Augustin, s'il est, s'il pense, s'il vit. Car, soit qu'il dorme ou qu'il veille, soit qu'il ait l'esprit sain ou malade, soit qu'il se trompe ou qu'il ne se trompe pas, il est certain au moins, puisqu'il pense, qu'il est & qu'il vit ; étant impossible de séparer l'être & la vie de la pensée, & de croire que ce qui pense n'est pas & ne vit pas.

CHAPITRE II.

SENTIMENS DES ANCIENS PHILOSOPHES

Sur la Morale.

La morale, qui se propose pour objet de régler les mœurs, est, à proprement parler, la science de l'homme. Toutes

les autres connoiſſances ſont en quelque ſorte hors de lui, ou du moins on peut dire qu'elles ne vont point juſqu'à ce qu'il y a en lui de plus intime & de plus perſonnel; je veux dire juſqu'au cœur : car c'eſt là que l'homme eſt tout ce qu'il eſt. Elles peuvent le rendre plus ſavant, plus éloquent, plus juſte dans ſes raiſonnemens, plus habile dans les myſteres de la nature, plus propre à commander des armées, & à gouverner des états : mais elles ne le rendent pas meilleur, ni plus ſage. C'eſt pourtant l'unique choſe qui le touche de près, qui l'intéreſſe perſonnellement, & ſans laquelle tout le reſte doit lui paroître aſſez indifférent.

C'eſt pour cela que Socrate crut devoir préférer le réglement des mœurs à tout le reſte. Avant lui les Philoſophes ne s'occupoient preſque qu'à ſonder les ſecrets de la nature, à meſurer l'étendue des terres & des mers, à étudier le cours des aſtres. Il * fut le premier ** qui mit la morale en honneur, & qui, pour me ſervir des termes de Cicéron, fit *** deſcendre la Philoſo-

* A Socrate omnis, quæ eſt de vita & moribus, philoſophia manavit. *Tuſcul Quæſt. lib.* 3. *n.* 8.

** *Les Philoſophes plus anciens, & ſur-tout Pythagore, avoient donné à leurs diſciples de bons préceptes de Morale : mais ils n'en faiſoient pas leur capital comme Socrate.*

*** Socrates primus philoſophiam devocavit è cœlo, & in urbibus collocavit, & in domos etiam introduxit, & coegit de vita & mori-

phie du ciel dans les villes, l'introduisit même dans les maisons, & la familiarisa avec les particuliers, en l'obligeant de leur donner des préceptes sur les mœurs & sur la conduite de la vie.

Elle ne se borna pas au soin des particuliers. Le gouvernement des Etats a toujours fait le principal objet des réflexions des plus célebres Philosophes. Aristote & Platon nous ont laissé sur cette matiere plusieurs Traités d'une grande étendue, qui ont toujours été fort estimés, & qui renferment d'excellens principes. Cette partie de la Morale s'appelle Politique.

Je ne la traiterai point ici séparément ; je me contenterai dans la suite, en parlant des devoirs, de rapporter quelques extraits de Platon & de Cicéron, qui feront connoître quelles nobles idées ils avoient sur la maniere de gouverner les peuples.

La Morale doit instruire les hommes, principalement sur deux matieres. Elle doit en premier lieu leur enseigner en quoi consiste le souverain bonheur, auquel ils aspirent tous; puis leur montrer les vertus & les devoirs qui peuvent les y conduire. Il ne faut pas s'attendre que le Paganisme nous donne sur des matieres si importantes des maximes bien pures. Nous y trouverons un mélange de lumiere & de ténébres qui

bus, rebusque bonis & malis quærere. *Ibid. lib.* 15. *n.* 10.

nous étonnera, mais qui pourra beaucoup nous inftruire.

Je joindrai à la Morale un petit Traité fur la Jurifprudence.

ARTICLE PREMIER.

Sentimens des anciens Philofophes fur le fouverain bonheur de l'homme.

Il n'y a point dans toute la Philofophie morale de matiere plus intéreffante que celle qui regarde le fouverain bonheur. On agitoit dans les Ecoles plufieurs queftions affez indifférentes pour le commun des hommes, & dont on pouvoit négliger de s'inftruire, fans que les mœurs & la conduite de la vie en fouffriffent beaucoup. Mais * l'ignorance de ce qui conftitue le fouverain bien jette l'homme dans une infinité d'erreurs, & fait qu'il marche toujours au hafard, fans avoir rien de fixe, & fans favoir ni où il va, ni quelle route il doit tenir; au lieu que ce principe une fois bien établi, il connoît clairement tous fes devoirs, & fait à quoi s'en tenir pour tout le refte.

* Summum bonum fi ignoretur, vivendi rationem ignorari neceffe eft. Ex quo tantus error confequitur, ut, quem in portum fe recipiant, fcire non poffint. Cognitis autem rerum finibus, cùm intelligitur quid fit & bonorum extremum & malorum, inventa vitæ via eft, conformatioque omnium officiorum...... Hoc conftituto, in philofophia, conftituta funt omnia. *De Finib. bon. & mal. lib.* 5. *n.* 15.

Ce ne * ſont pas ſeulement les Philoſophes qui ſe ſont mis en peine de rechercher en quoi conſiſte le ſouverain bien : ce ſont généralement tous les hommes ; ſavans, ignorans, éclairés, ſtupides. Il n'y a perſonne qui ne prenne parti ſur cette importante queſtion. Et quand l'eſprit demeureroit indifférent, le cœur ne ſauroit s'empêcher de faire un choix. Il pouſſe de ſon fond un crit ſecret, qui dit à l'égard de quelque objet : Heureux celui qui en eſt le poſſeſſeur.

L'homme a l'idée & le deſir d'un bonheur ſouverain gravés dans le fond de ſa nature : & cette idée & ce deſir ſont la ſource de tous ſes autres deſirs & de toutes ſes actions. Depuis le péché, il ne lui en reſte qu'une notion confuſe & générale, laquelle eſt inſéparable de ſon être. Il ne ſauroit s'empêcher d'aimer & de chercher ce bien qu'il ne connoît plus que confuſément : mais il ne ſait où il eſt, ni en quoi il conſiſte, & cette recherche le précipite en une infinité d'erreurs : car trouvant des biens créés qui contentent quelque petite partie de cette avidité infinie qui le dévore, il les prend pour le bien ſouverain, il y rapporte ſes actions, & tombe ainſi dans une infinité d'égaremens criminels.

* Omnis auctoritas philoſophiæ conſiſtit in beata vita comparanda. Beatè enim vivendi cupiditate incenſi omnes ſumus. *Ibid. n.* 86.

C'eſt ce que nous verrons clairement dans les divers ſentimens qui ont partagé les Philoſophes ſur cette matiere. Cicéron l'a traitée avec beaucoup d'étendue & d'érudition dans les cinq livres qui ont pour titre *de Finibus bonorum & malorum*, où il examine en quoi conſiſtent les véritables biens & les véritables maux. Je m'attacherai au plan qu'il a ſuivi, & j'expoſerai après lui ce qu'ont penſé ſur ce ſujet les Epicuriens, les Stoïciens, les Péripatéticiens, c'eſt-à-dire les trois Sectes de Philoſophie les plus célébres.

Les deux dernieres nous fourniront de tems en tems d'excellentes maximes ſur divers ſujets, mais qui ſeront le plus ſouvent mêlées de faux dogmes & d'erreurs groſſieres. Il ne faut pas s'attendre à y rien trouver d'inſtructif par rapport aux biens futurs. La Philoſophie humaine n'éleve point l'homme au-deſſus de lui-même, & ſe borne à la terre. Quoiqu'il y ait eu pluſieurs Philoſophes perſuadés de l'immortalité de l'ame, & par conſéquent convaincus que la vie préſente n'eſt qu'un inſtant dans la durée infinie de nos ames, ils n'ont pas laiſſé de donner à cette vie d'un moment toute leur étude & toute leur attention. Ce qui devoit arriver en l'autre vie, n'étoit le ſujet que de quelques entretiens ſtériles, dont ils ne tiroient aucune conſéquence pour leur propre conduite ni pour

celle des autres. Ainsi ces prétendus Sages, qui connoissoient tout excepté eux-mêmes, & qui savoient la destination de chaque chose particuliere, excepté celle de l'homme, peuvent, à juste titre, être regardés comme des insensés. Car c'est l'être que de ne savoir ce qu'on est & où l'on va; que d'ignorer sa fin, & les moyens d'y parvenir; que de savoir ce qui est superflu & étranger, & d'être aveugle sur ce qui est personnel & nécessaire.

§. I. *Sentimens d'Epicure sur le souverain bien.*

Le nom seul d'Epicure nous avertit que dans la question dont il s'agit, il * ne faut point attendre qu'il nous inspire de nobles & généreux sentimens.

On appelle souverain bien, selon tous les Philosophes, celui auquel tous les autres se rapportent, & qui ne se rapporte lui-même à aucun autre. Epicure fait consister le souverain bien dans le plaisir, & par une conséquence nécessaire, le souverain mal dans la douleur. C'est la nature elle-même, dit-il, qui nous enseigne cette vérité, & qui nous apprend dès notre naissance, à rechercher comme souverain bien tout ce qui peut nous faire plaisir, & à éviter comme souverain mal tout ce qui

De Finib. lib. 1. *n.* 29 30.

* Epicurus, in constitutione finis, nihil generosum sapit atque magnificum. *De Finib. lib.* 1. *n.* 23.

peût nous faire de la peine. On n'a pas besoin d'argumens bien recherchés pour établir cette vérité, non plus que pour prouver que le feu est chaud, la neige blanche, le miel doux. Tout cela se sent. Qu'on suppose d'un côté un homme jouissant, & pour l'esprit & pour le corps, des plus grands plaisirs, sans crainte qu'ils soient interrompus; & de l'autre un homme livré aux plus vives douleurs, sans aucune espérance de soulagement : est-il douteux de quel côté on doit placer le souverain bien & le souverain mal?

De Finib. lib. 2. n. 93. Tusc. Quæst. lib. 2. n. 44. 45.

Comme il ne dépend pas de l'homme de s'exempter des douleurs, Epicure oppose à cet inconvénient un reméde fondé sur un raisonnement qu'il croit fort persuasif. *Si la douleur est grande*, dit-il, *elle sera courte*; *si elle est longue*, *elle sera légere*. Comme s'il n'arrivoit pas souvent qu'une maladie fût en même tems & longue & douloureuse, & comme si un raisonnement pouvoit quelque chose contre le sentiment.

Tusc. Quæst. lib. 3. n. 33. &c.

Il proposoit un autre reméde, non moins inefficace, contre la vivacité de la douleur, qui consistoit à rendre notre esprit distrait sur les maux qu'on souffre, & à tourner toute son attention sur les plaisirs qu'on a sentis autrefois, & sur ceux qu'on espere goûter encore dans la suite. Quoi *, lui

* Non est in nostra potestate, fodicantibus iis rebus quas malas esse opinemur, dissimulatio vel oblivio.

répliquoit-on, pendant que la violence de la douleur me pique, me pénetre, me déchire, me brûle, & ne me laisse aucun moment de repos, vous m'ordonnez de l'oublier & de la laisser à l'écart. Cette dissimulation & cet oubli sont-ils donc en mon pouvoir? Est-ce qu'il dépend de moi d'étouffer la voix de la nature, & de lui imposer silence?

Obligé de renoncer à tous ces faux & pitoyables raisonnemens, il ne restoit plus d'autre issue à Epicure que d'avouer que son Sage seroit sensible à la douleur, mais qu'il ne laisseroit pas de se croire heureux dans cet état; & c'est à quoi il se réduisoit. En l'entendant ainsi parler, Cicéron a toutes les peines du monde, dit-il, à s'empêcher de rire. Si le Sage est tourmenté, s'il est brûlé; (on s'attend qu'Epicure va dire qu'il résistera constamment, & qu'il ne succombera point: ce n'est pas assez pour lui: il va encore plus loin.) si le * Sage se trouve enfermé dans le taureau brûlant de Phalaris, plein de joie il s'écriera: *Que l'etat où je suis est doux! Que je m'en mets peu en peine!* On est étonné d'entendre sortir cette parole de la bouche du Panégyriste de la Volupté, qui fait

Tusc. Quæst. lib. 2. n. 17.

Lacerant, vexant, stimulos admovent, ignes adhibent, respirare non sinunt; & tu oblivisci jubes, quod contra naturam est? *Cicer.*

* In Phalaridis tauro si erit, dicet: *Quàm suave est hoc! Quàm hoc non curo!* Cicer.

consister le souverain bien dans le plaisir, & le souverain mal dans la douleur. On l'est * encore plus, quand on voit Epicure soutenir ce généreux personnage jusqu'à la fin, & qu'on l'entend lui-même au milieu des douleurs aigues de la pierre, & des tourmens que lui faisoit souffrir une affreuse colique qui lui déchiroit les entrailles, s'écrier: *Je suis heureux. C'est ici le dernier & le plus fortuné jour de ma vie.*

Cicéron demande comment on peut concilier Epicure avec lui-même? Pour ** lui, qui ne nie pas que la douleur ne soit douleur, il ne porte pas à un si haut point la vertu du Sage. « C'est bien assez, dit-il, » qu'il supporte les maux avec patience. » Je ne demande pas qu'il les souffre avec » joie. Car enfin la douleur est une chose » triste, dure, amere, contraire à la nature, » & difficile à souffrir ». C'est là penser & parler raisonnablement. Le langage d'Epicure est celui de la vanité & de l'orgueil,

* Quid porro? Non æquè incredibile videtur, aliquem in summis cruciatibus positum, dicere: *Beatus sum?* Atqui hæc vox in ipsa officina voluptatis est audita: *Beatissimum*, inquit *hunc & ultimum diem ago*, Epicurus: cùm illum hinc urinæ difficultas torqueret, hinc insanabilis exulcerati dolor ventris. *Senec. Epist.* 92.

** Tullius dolorem dolorem esse non negat.... Ego, inquit, tantam vim non tribuo sapientiæ contra dolorem. Sit fortis in perferendo, officio satis est, ut lætetur etiam, non postulo. Tristis enim res est sine dubio, aspera, amara, inimica naturæ, ad patiendum tolerandumque difficilis. *Tuscul. Quæst. lib.* 2. *n.* 33 & 18.

qui cherche à ſe donner en ſpectacle, & qui faiſant parade d'un faux courage, prouve une véritable foibleſſe.

Au reſte, ces conſéquences abſurdes d'Epicure étoient des conſéquences néceſſaires qui ſuivoient invinciblement de ſes principes erronés. Car ſi le Sage doit être heureux auſſi long-tems qu'il eſt ſage, la douleur ne lui faiſant pas perdre ſa ſageſſe, ne peut non plus lui faire perdre ſon bonheur. Ainſi il eſt contraint d'aſſurer qu'il eſt heureux au milieu des plus vives douleurs.

Il faut avouer qu'on trouve dans Epicure des maximes, & même des actions, qui ont quelque choſe de ſurprenant & d'éblouiſſant, & qui donnent de ſa perſonne & de ſa doctrine une idée toute oppoſée à celle qu'on s'en forme ordinairement. C'eſt pourquoi pluſieurs Savans fort célébres ont pris ſa défenſe, & fait ſon apologie.

Il * déclare hautement, dit Cicéron, qu'on ne peut vivre agréablement, à moins qu'on ne vive avec ſageſſe, honnêteté & juſtice; & qu'on ne peut vivre de la ſorte, ſans vivre agréablement. Que ne renferme point un tel principe!

Sur les autres matieres de morale, & ſur les régles des devoirs, il étale des maximes qui n'ont pas moins de nobleſſe & de ſévérité.

* Clamat Epicurus, non poſſe jucundè vivi, niſi ſapienter, honeſtè, juſtèque vivatur: nec ſapienter, honeſtè, juſtè, niſi jucundè. *De Finib. lib.* 1. *n.* 57.

Senec. Epist. 9.

Sénéque rapporte plusieurs de ses paroles, qui sont certainement fort louables. *Je n'ai jamais songé*, dit-il, *à plaire au peuple : car, ce que je sais, le peuple ne l'approuve point ; & ce que le peuple approuve, je ne le sais pas.*

Id. Epist. 11.

A la place du peuple Epicure * substitue quelque homme de bien d'une grande vertu & d'une grande réputation, qu'il veut que nous ayons toujours devant les yeux comme un gardien & un surveillant, de sorte que nous fassions toutes nos actions comme s'il en étoit spectateur & juge. En effet, c'est retrancher la plus grande partie des fautes, que de leur donner un témoin qu'on respecte, dont l'autorité & la pensée seule régle & purifie nos actions les plus secrettes.

Si ** vous voulez, disoit Epicure, rendre Pythocles véritablement riche, il ne faut rien ajouter à ses biens, mais seulement retrancher de ses desirs & de ses cupidités.

Je ne finirois point, si je voulois rappor-

* Aliquis vir bonus nobis eligendus est, ac semper ante oculos habendus, ut sic tanquam illo spectante vivamus, & omnia tanquam illo vidente faciamus. Hoc, mi Lucili, Epicurus præcepit; custodem nobis & pædagogum dedit : nec immeritò magna pars peccatorum tollitur, si peccatoris testis adsistat. Aliquem habeat animus, quem vereatur, cujus auctoritate etiam secretum suum sanctius faciat.

** Si vis, inquit, Pythoclea divitem facere, non pecuniæ adjiciendum, sed cupiditatibus detrahendum. *Senec. Epist.* 21.

ter beaucoup d'autres maximes d'une morale auſſi exacte. Socrate parle-t-il mieux qu'Epicure? Et l'on prétend que ſa conduite répondoit à ſa morale.

Quoique les Jardins d'Epicure euſſent pour inſcription, *Ici la volupté eſt le ſouverain bien*, le maître du logis, gracieux d'ailleurs & fort honnête, recevoit ſes hôtes avec du pain & de l'eau.

Senec.Ep.2

Lui-même, ce docteur de la volupté, avoit certains jours, où il raſſaſioit ſa faim bien ſobrement. Il marque dans une lettre qu'il ne dépenſoit pas un as entier pour ſon repas, c'eſt-à-dire un ſou; & que Métrodore, ſon compagnon, qui n'étoit pas encore ſi avancé, dépenſoit l'as entier.

Id. Ep. 18

Nous avons vu avec quel courage, près de rendre l'eſprit, il ſouffroit les plus vives & les plus cruelles douleurs. Que répondre à ces faits, & à beaucoup d'autres pareils, car on en rapporte pluſieurs?

Que répondre auſſi d'un autre côté à des faits tout contraires, & en grand nombre, & aux reproches qu'on lui faiſoit de s'abandonner à la crapule & aux débauches les plus honteuſes, comme on le voit dans Diogéne Laërce.

Mais Cicéron tranche la queſtion en un mot, & la réduit à un ſeul point. « Croyez-» vous, lui diſoit-on, qu'Epicure ſoit tel » qu'on le veut faire paſſer, & que ſon » deſſein ſoit de porter au déréglement &

Tuſc.Quæ lib. 3. n. 47.

» à la débauche? Je ne le crois pas, répond
» Cicéron : car je vois que d'ailleurs il
» avance de fort belles maximes, & d'une
» morale très-févere. Mais il ne s'agit pas
» ici de ses mœurs, ni de sa conduite : il
» s'agit de ses dogmes & de ses sentimens.
» Or il s'explique sur ce qu'il entend par
» le plaisir & la volupté, d'une maniere qui
» n'est pas obscure. *J'entends* * *par ce mot*,
» dit Epicure, *les plaisirs de la chair*, *la*
» *vue des objets qui flattent agréablement*
» *les yeux*, *les divertissemens*, *la musi-*
» *que*. Ajoutai-je quelque chose de faux? Si
» cela est, qu'on me réfute : car je ne
» cherche qu'à éclaircir la vérité ».

De nat. Deor. lib. 11. n. 111.

Le ** même Epicure déclare *qu'il ne peut pas même concevoir qu'il y ait un autre bien que celui qui consiste dans le boire*, *dans le manger*, *dans l'harmonie des sons qui flattent l'oreille*, *& dans les voluptés obscénes*. Ne sont-ce pas là ses propres termes, dit Cicéron? *An hæc ab eo non dicuntur?*

En supposant qu'il soutenoit un tel dogme, devoit-on compter pour quelque cho-

* Non verbo solùm posuit voluptatem, sed explanavit quid diceret. *Saporem*, inquit, *& corporum complexum, & ludos, atque cantus, & formas eas quibus oculi jucundè moveantur.*

** Testificatur, ne intelligere quidem se posse, ubi sit aut quid sit ullum bonum, præter illud, quod cibo, aut potione, & aurium delectatione, & obscœna voluptate capiatur. *De Finib. lib. 2. n. 7.*

ſe les plus beaux diſcours qu'il tenoit d'ailleurs ſur la vertu & ſur l'honnêteté? On en jugeoit comme des livres qu'il avoit écrits ſur la Divinité. On étoit perſuadé que dans le fond il ne croyoit point de dieux. Cependant il parloit dans ces Livres du reſpect qu'on leur doit en termes magnifiques, pour mettre ſes véritables ſentimens & ſa perſonne à couvert, & pour ne point s'attirer d'affaires de la part des Athéniens. Il avoit le même intérêt à couvrir un dogme auſſi révoltant que celui qui fait conſiſter le ſouverain bien dans la volupté.

De nat. deo lib. 1. n. 11 & 123.

Torquatus faiſoit valoir extrêmement en faveur d'Epicure, dont il défendoit la doctrine, l'endroit où ce Philoſophe diſoit que l'on ne peut pas mener une vie agréable ſi elle n'eſt ſage, honnête & juſte: *non poſſe jucundè vivi, niſi honeſtè, & ſapienter, & juſtè vivatur.* Cicéron ne ſe laiſſe point éblouir par un vain éclat de paroles, dont Epicure s'efforçoit de couvrir la turpitude de ſes dogmes. Il prouve fort au long que la ſageſſe, l'honnêteté, la juſtice ne peuvent point s'allier avec le plaiſir dans le ſens qu'Epicure lui donne, qui fait honte à la Philoſophie, & qui déshonore la nature même. Il demande à Torquatus, ſi, lorſqu'il ſera nommé Conſul, ce qui devoit bientôt arriver, il oſera, dans ſa harangue devant le peuple ou dans

De Fini lib. 2. n. 5 &c.

Ibid. n. 7

le Sénat, déclarer qu'il entre en charge bien résolu de se proposer la volupté pour fin & pour but dans toutes ses actions? Pourquoi ne l'osera-t-il pas, sinon parce qu'il sent bien qu'un tel langage est infâme?

De Finib. 2. n. 63, 65. Je finirai tout cet article par un beau contraste que fait ici Cicéron. D'un côté, il représente L. Thorius Balbus de Lanuvium, l'un de ces voluptueux habiles & délicats qui se font une occupation & un mérite de rafiner sur tout ce qui s'appelle délices : lequel, libre de tout chagrin pour le présent & de toute inquiétude pour l'avenir, ne se livroit point brutalement aux excès du boire & du manger, ni aux autres divertissemens grossiers, mais qui, attentif à sa santé & à certaines bienséances, menoit une vie douce & molle, assembloit tous les jours chez lui une compagnie d'amis choisis, avoit toujours une table servie des mêts les plus fins & les plus exquis, ne se refusoit rien de ce qui pouvoit flatter agréablement ses sens, ni aucun de ces plaisirs sans lesquels Epicure ne concevoit pas ce que pouvoit être le souverain bonheur; en un mot, qui étoit industrieux à cueillir par-tout, pour ainsi dire, une fleur délicate de joie & de volupté, & qui annonçoit par un teint vermeil le fond merveilleux de santé & d'embonpoint dont il jouissoit. Voilà, dit Cicéron en s'a-

dreſſant à Torquatus un homme, ſelon vous, ſouverainement heureux.

Je * n'oſerois vous nommer celui que j'ai deſſein de lui oppoſer, mais la vertu le nommera elle-même pour moi : c'eſt le fameux Régulus, qui de ſon plein gré, ſans y être forcé que par la parole qu'il avoit donnée aux ennemis, retourna de Rome à Carthage, où il ſavoit quels ſupplices lui étoient préparés, & où effectivement on le fit mourir par la faim & par des veilles forcées. C'eſt dans ces tourmens-là même que la vertu le déclare à haute voix infiniment plus heureux que votre Thorius, couché ſur les roſes, & nageant dans la volupté. Régulus avoit fait de grandes guerres, avoit été deux fois Conſul, avoit reçu l'honneur du triomphe : mais il ne comptoit preſque pour rien tous ces avantages en comparaiſon de ce dernier événement de ſa vie, que ſa fidélité à ſa parole & ſa conſtance lui avoient

* Ego, huic quem ante ponam non audeo dicere : dicet pro me ipſa virtus, nec dubitabit iſti veſtro beato M. Regulum anteponere. Quem quidem, cùm ſua voluntate, nulla vi coactus præter fidem quam dederat hoſti, ex patria Carthaginem reverti ſſet, tum ipſum, cum vigiliis & fame cruciaretur, clamat virtus beatiorem fuiſſe, quàm potantem in roſa Thorium. Bella magna geſſerat, bis conſul fuerat, triumpharat : nec tamen ſua illa ſuperiora tam magna nec tam præclara ducebat, quàm illum ultimum caſum, quem propter fidem conſtantiamque ſuſceperat, qui nobis miſerabilis videtur audientibus, illi perpetienti erat voluptarius. *De Finibus, lib.* 2, *n.* 65.

attiré; événement, dont le ſimple récit nous afflige & nous effraie, & dont la réalité fut pour Régulus un ſujet de joie & de plaiſir.

Qu'on mette à la place de Régulus un Chrétien qui ſouffre pour la vérité, rien ne ſera plus concluant que le raiſonnement de Cicéron. Sans cela, c'eſt réfuter une abſurdité par une autre, & oppoſer une fauſſe idée de bonheur à un bonheur honteux.

§. II. *Sentimens des Stoïciens ſur le ſouverain bien.*

Nous ſortons de l'Ecole la plus décriée parmi les anciens Philoſophes pour la doctrine & pour les mœurs, qui avoit pourtant beaucoup d'autorité, & dont les dogmes étoient, dans la pratique, preſque généralement ſuivis, l'attrait du plaiſir étant bien plus efficace que tous les plus beaux raiſonnemens. Nous paſſons maintenant dans une autre Ecole, que le Paganiſme a fort vantée, dont il s'eſt fait beaucoup d'honneur, & où il a prétendu que la vertu s'enſeignoit & ſe pratiquoit dans toute ſa pureté & toute ſa perfection. On voit bien que je parle des Stoïciens.

C'étoit un principe commun à tous les Philoſophes, que le ſouverain bien conſiſtoit à vivre ſelon la nature : *ſecundùm naturam vivere, ſummum bonum eſſe.* La différente maniere dont ils expliquoient

Finib. lib. 4. n. 14.

cette conformité avec la nature, faiſoit la diverſité de leurs opinions. Epicure la mettoit dans le plaiſir, quelques-uns dans l'exemption de la douleur, d'autres dans d'autres objets. Zénon, le Chef des Stoïciens, la faiſoit conſiſter uniquement dans la vertu. Selon lui, vivre ſelon la nature, vivre conformément à la nature, en quoi ſeul conſiſte le bonheur, c'eſt vivre honnêtement, vivre vertueuſement. Voilà ce que la nature nous inſpire, à quoi elle nous porte, l'honnêteté & la vertu : & elle nous inſpire en même tems une ſouveraine horreur pour tout ce qui eſt contraire à l'honnêteté & à la vertu.

Cette * vérité ſe reconnoît ſenſiblement dans les enfans, en qui l'on admire la candeur, la ſimplicité, la tendreſſe, la reconnoiſſance, la compaſſion, la pureté, l'ignorance du mal & de tout artifice. D'où leur viennent de ſi excellentes vertus, ſinon de la nature même, qui ſe peint & ſe montre dans les enfans comme dans un miroir? Dans ** un âge plus avancé, pour peu

* Id indicant pueri, in quibus, ut in ſpeculis, natura cernitur... Quæ memoria eſt in his bene merentium! quæ referendæ gratiæ cupiditas! Atque ea in optima quaque indole maximè apparent. *De Finib. lib. 5. n. 61.*

** In his verò ætatibus quæ jam confirmatæ ſunt, quis eſt tam diſſimilis homini, qui non moveatur & offenſione turpitudinis, & comprobatione honeſtatis? Quis eſt qui non oderit libidinoſam, protervam adoleſcentiam? Quis contra in illa ætate pudorem, conſtantiam, etiamſi ſua nihil in-

que l'on se souvienne que l'on est homme, peut-on refuser son estime à une jeunesse sage, réglée, modeste : & de quel œil voit-on au contraire de jeunes gens livrés à la débauche & aux déréglemens ? Quand on lit dans l'histoire, d'un côté, des actions de bonté, de douceur, de clémence, de reconnoissance ; de l'autre, des actions de violence, d'injustice, d'ingratitude, de cruauté : quelque distance de tems qu'il y ait entre ces hommes dont parle l'histoire & nous, sommes-nous maîtres de nos sentimens, & pouvons-nous nous empêcher d'aimer les uns, & de détester les autres ? Voilà, dit Zénon, le cri de la nature, qui nous fait entendre qu'il n'y a de vrai bien que la vertu, de vrai mal que le vice.

Les Stoïciens ne pouvoient pas raisonner plus juste ni plus conséquemment dans leurs principes, qui étoient la source de leurs erreurs & de leurs égaremens. D'un côté convaincus que l'homme est fait pour le bonheur, qui est sa derniere fin & le terme de sa destination ; & de l'autre bornant toute la vie & la durée de l'homme à cette vie présente, & ne trouvant dans ce court espace rien de plus grand, de plus estimable, de plus digne de l'homme que la vertu:

terfit, non tamen diligat . . Cui Tibuli nomen odio non est? Quis Aristidem mortuum non diligit? An obliviscamur, quantopere in audiendo legendoque moveamur, cùm piè, cùm amicè, cùm magno animo aliquid factum cognoscimus *Ibid. n. 62.*

il n'eſt pas étonnant qu'ils y plaçaſſent le bonheur & la derniere fin de l'homme. Ne connoiſſant point une autre vie, ni les promeſſes éternelles, ils ne pouvoient mieux faire dans l'étroite ſphere où ils étoient renfermés par l'ignorance de la Révélation. Ils ont monté auſſi haut qu'il leur étoit poſſible. Ils ont été obligés de prendre le moyen pour la fin, le chemin pour le terme. Ils ont pris pour guide la nature, faute de trouver mieux. Ils ſe ſont appliqués à la conſidérer par ce qu'elle a de grand & de ſublime, pendant que l'Epicurien ne la regardoit que par ce qu'elle a de terreſtre, d'animal, de corrompu. Ainſi ils ont dû faire conſiſter le bonheur de l'homme dans la vertu.

Quant à ce qui regarde la ſanté, les richeſſes, la réputation, & d'autres pareils avantages, ou les maladies, la pauvreté, l'ignominie, & d'autres incommodités de ce genre : Zénon ne les mettoit au rang ni des biens ni des maux, & n'en faiſoit dépendre ni le bonheur ni le malheur des hommes. C'eſt pourquoi il ſoutenoit * que la vertu ſeule & par elle-même ſuffiſoit pour faire leur bonheur; & que tous les Sages, en quelqu'état qu'ils ſe trouvaſſent, étoient toujours heureux. Cependant il ne

* Virtutis tantam vim eſſe, ut ad beatè vivendum ſe ipſa contenta ſit... Sapientes omnes eſſe ſemper beatos. *De Finib. lib.* 5, *n.* 77.

laiſſoit pas de compter pour quelque choſe, mais pour peu ces ſortes de biens & de maux extérieurs, qu'il définiſſoit d'une maniere différente, pour les termes, de celle des autres Philoſophes, mais qui, dans le fond, revenoit à peu près aux mêmes ſentimens.

De Finib. lib. 3. n. 43. 45.

On peut juger de tout le reſte par un ſeul exemple. Les autres Philoſophes regardoient la douleur comme un mal effectif & réel, qui incommodoit extrêmement le Sage, mais qu'il tâchoit de ſupporter avec patience, qui ne l'empêchoit pas d'être heureux, mais qui rendoit ſon bonheur moins complet. Ainſi, ſelon eux, une action honnête & exempte de douleur, étoit préférable à celle où la douleur auroit été jointe. Les Stoïciens croyoient qu'un tel ſentiment dégradoit & déshonoroit la vertu, à laquelle tous les autres biens extérieurs joints enſemble n'ajoutoient pas plus que les étoiles à l'éclat du ſoleil, une goute d'eau à la vaſte étendue de l'Océan, un denier aux millions innombrables de Créſus: c'étoient les comparaiſons dont ils ſe ſervoient. Un Sage Stoïcien comptoit donc la douleur pour rien; & quelque violente qu'elle fût, il ſe donnoit bien de garde de l'appeler un mal.

Tuſc. Quæſt. lib. 3. n. 61.

Pompée, au retour de Syrie, paſſa exprès par Rhodes pour voir Poſidonius, célébre Stoïcien. Quand il fut arrivé à la

maiſon de ce Philoſophe, il défendit à ſon Licteur de frapper de ſa baguette la porte de ce logis, comme c'étoit la coutume. Celui *, dit Pline, à qui l'Orient & l'Occident s'étoient ſoumis, voulut que les faiſceaux de ſon Licteur fiſſent hommage à la demeure d'un Philoſophe. Il le trouva au lit fort malade d'une goutte qui lui faiſoit ſouffrir de cruels tourmens. Il lui témoigna la peine qu'il avoit de le voir en cet état, & de ne pouvoir l'entendre comme il s'en étoit flaté. Il ne tiendra qu'à vous, repartit le Philoſophe; & il ne ſera pas dit, qu'à cauſe de ma maladie, un ſi grand homme ſoit venu chez moi inutilement.

Alors commençant un long & grave diſcours, il entreprit de lui prouver qu'il n'y avoit rien de bon que ce qui étoit honnête. Et ** comme cependant la douleur ſe faiſoit ſentir vivement, & lui enfonçoit ſes pointes dans tout le corps, il répeta ſouvent: *Tu ne gagneras rien, ô douleur : quelque incommode & violente que tu puiſſes être, je n'avouerai jamais que tu ſois un mal.*

* Pompeius, confecto Mithridatico bello, intraturus Poſidonii ſapientiæ profeſſione clari domum, fores percuti de more à lictore vetuit: & faſces Lictorios januæ ſubmiſit, cui ſe Oriens Occidenſque ſubmiſerat. *Plin. l. 7. cap. 30.*

** Cùmque ei quaſi faces doloris admoverentur, ſæpè dixit: *Nihil agis, dolor; quamvis ſis moleſtus, nunquam te eſſe confitebor malum.*

Ibid. n. 60.

Un autre Stoïcien fut de meilleure foi ; c'étoit Denys d'Héraclée, diſciple de Zénon, dont il avoit long-tems & vivement ſoutenu les dogmes. Tourmenté * par la pierre, qui lui faiſoit jetter les hauts cris, il reconnut la fauſſeté de tout ce qu'on lui avoit enſeigné au ſujet de la douleur. *J'ai employé*, diſoit-il, *pluſieurs années à l'étude de la Philoſophie, & je ne puis ſupporter la douleur. La douleur eſt donc un mal.*

Il n'eſt pas néceſſaire de demander aux Lecteurs quel jugement ils portent de ces deux Philoſophes. On voit peint avec les plus vives couleurs, dans les paroles & dans la conduite du premier, le caractere des faux Sages du Paganiſme. Ils ſe donnent en ſpectacle, & ſe nourriſſent de l'attention des autres, & de l'admiration qu'ils croient leur cauſer. Ils ſe roidiſſent contre leur ſentiment intérieur par la honte de paroître foibles, en cachant un déſeſpoir réel ſous l'apparence d'une fauſſe tranquillité.

Il faut avouer que la douleur eſt la plus redoutable épreuve de la vertu. Elle enfonce ſon aiguillon dans le plus intime de l'ame : elle la brûle ; elle la tourmente, ſans qu'il ſoit en ſon pouvoir d'en ſuſpen-

* Cùm ex renibus laboraret, ipſo in ejulatu clamitabat, falſa eſſe illa, quæ antea de dolore ipſe ſenſiſſet.... *Plurimos annos in Philoſophia conſumpſi, nec ferre poſſum* (dolorem :) *malum eſt igitur dolor.*

dre le ſentiment : elle la tient appliquée malgré elle à une ſecrette & profonde playe qui conſume toute ſon attention, & qui lui rend inſupportable le tems, dont les inſtans lui paroiſſent des années. La philoſophie humaine tâche en vain, dans cet état, de faire paroître ſon Sage invulnérable ou inſenſible : elle ne fait que l'enfler d'une vaine préſomption, & le remplir d'une force qui n'eſt que dureté. Ce n'eſt point ainſi que la vraie religion inſtruit ſes diſciples. Elle ne traveſtit point la vertu ſous de belles, mais chimériques idées. Elle éleve les hommes à une véritable grandeur, mais c'eſt en leur faiſant reconnoître & avouer leur propre foibleſſe.

Ecoutons l'homme mis à la plus rude épreuve qui ait jamais été : c'eſt Job. On lui annonce coup ſur coup, & preſque ſans intervalle, la perte de tous ſes troupeaux tant de gros que de menu bétail, l'enlévement ou le meurtre de ſes eſclaves, enfin la mort de tous ſes enfans écraſés & enſevelis ſous les ruines de la maiſon où ils mangeoient tous enſemble. Au milieu de tant de coups ſi peſans, ſi imprévus, ſi promptement redoublés, ſi capables d'ébranler l'ame la plus forte, aucune plainte ne lui échappe. Uniquement attentif au devoir de ce moment précieux, il ſe ſoumet aux ordres de la Providence : *Le Seigneur m'avoit tout donné, le Sei-*

gneur m'a tout ôté : il n'est arrivé que cè qui lui a plu. Que le nom du Seigneur soit béni. Il fait paroître la même soumission & la même constance après que le démon a frappé son corps d'une plaie universelle, qui va jusqu'aux entrailles & jusqu'à la moëlle des os, & qui le pénétre par les pointes de la douleur la plus aigue.

Job, dans cet état, songe-t-il à se donner en spectacle, & à s'attirer des admirateurs par une vaine apparence de courage? Il en est bien éloigné. Il avoue que sa chair est foible, & que lui-même n'est que foiblesse. Il ne dispute point de force contre Dieu, & reconnoît que de son propre fonds il n'a ni force, ni conseil, ni ressource. *Ma force*, dit-il, *ressemble-t-elle à celle des pierres? & ma chair est-elle de bronze? N'est-il pas évident que je ne puis trouver en moi aucun secours?* Ce n'est pas là le langage de la Philosophie payenne, qui n'est qu'enflure & qu'orgueil.

Job. VI. 11. & 13.

Les Stoïciens faisoient de leur Sage un homme absolument parfait, sans passion, sans trouble, sans défaut. C'étoit un vice chez eux que de donner entrée dans son cœur à quelque sentiment de pitié & de compassion : c'étoit la marque d'un esprit foible & même peu réglé : *Miseratio est vitium pusilli animi, ad speciem alienorum malorum succidentis : itaque pessi-*

Senec. de Clement. lib. 2. cap. 5.

mo cuique familiarissima est. La * compassion, continue le même Séneque, est un trouble & une tristesse causée par la vue des maux d'autrui : or le Sage n'est susceptible ni de trouble, ni de tristesse. Son ame jouit toujours d'une tranquille sérénité, qu'aucun nuage ne peut dissiper. Comment seroit-il touché des maux des autres, puisqu'il ne l'est pas des siens propres ?

Les Stoïciens raisonnoient ainsi, parce qu'ils ignoroient ce qu'est l'homme. Ils détruisoient la nature, prétendant la réformer. Ils réduisoient le Sage à une idole de bronze & de pierre, dans l'espérance de le rendre ferme dans ses propres maux, & dans ceux d'autrui. Car ils vouloient qu'il fût également insensible aux uns & aux autres, & que la compassion ne lui fit pas regarder dans le prochain comme un malheur, ce qu'il devoit considérer par rapport à lui-même comme indifférent. Ils ne savoient pas que les sentimens qu'ils s'efforçoient d'éteindre, faisoient partie de la nature de l'homme, & que c'étoit détruire tous les liens de la société, que d'arracher de son cœur la compassion, la tendresse, & le vif intérêt que la nature même

* Misericordia est ægritudo animi, ob alienarum miseriarum speciem. Ægritudo autem in sapientem virum non cadit. Serena ejus mens est, nec quidquam incidere potest quod illam obducat.... Hoc sapienti ne in suis quidem accidet calamitatibus, sed omnem fortunæ iram reverberabit, & ante se franget.

nous inſpire pour tout ce qui arrive au prochain.

L'idée chimérique qu'ils ſe formoient de la ſouveraine perfection de leur Sage, éroit la ſource du ridicule ſentiment par lequel ils établiſſoient que toutes les fautes étoient pareilles. J'ai montré ailleurs l'abſurdité de ce dogme.

Ils en ſoutenoient un autre non moins abſurde, mais bien plus dangereux, qui étoit une ſuite de leur ſentiment ſur ce qui fait le ſouverain bien de l'homme, ſentimen bon & ſolide en un ſens, mais dont ils tiroient une mauvaiſe conſéquence. Ils prétendoient * qu'on ne devoit point faire conſiſter le ſouverain bien de l'homme dans aucune des choſes qu'on pouvoit lui enlever malgré lui, & qui n'étoient point en ſon pouvoir, mais dans la vertu ſeule, qui dépend de lui uniquement, & que nulle violence étrangere ne peut lui arracher. Il étoit bien clair que les hommes ne pouvoient pas ſe procurer à eux-mêmes, ni ſe conſerver la ſanté, les richeſſes, & les autres avantages de cette nature : auſſi s'adreſſoient-ils aux dieux pour les obtenir, & pour en conſerver la poſſeſſion. Ces avantages ne pouvoient donc pas faire

* Hoc dabitis, ut opinor, ſi modò ſit aliquid eſſe beatum, id oportere totum poni in poteſtate ſapientis Nam ſi amitti vita beata poteſt, beata eſſe non poteſt. *De Finib. lib.* 2. *n.* 86.

partie

partie du ſouverain bien. La vertu ſeule avoit ce privilége, parce que l'homme en eſt le maître abſolu, & qu'il ne la tire que de ſon propre fonds. Il ſe la donne à lui-même ſelon eux, il ſe la conſerve, & n'a pas beſoin pour cela d'avoir recours aux dieux, comme pour les autres biens. *Hoc quidem omnes mortales ſic habent, externas commoditates... à diis ſe habere : virtutem autem nemo unquam acceptam deo retulit.* Jamais, diſoient-ils, perſonne s'eſt-il aviſé de les remercier de ce qu'il étoit homme de bien, comme il les remercie des richeſſes, des honneurs, & de la ſanté dont il jouit? *Num quis quòd bonus vir eſſet, gratias diis egit unquam? at quòd dives, quòd honoratus, quòd incolumis.* En un mot, c'eſt le ſentiment de tous les hommes, que nous devons demander à Dieu les biens de la fortune, mais que pour la ſageſſe, nous ne la tirons que de notre propre fonds. *Judicium hoc omnium mortalium eſt, fortunam à deo petendam, à ſe ipſo ſumendam eſſe ſapientiam.*

De nat. deor. lib. n. 86. 88.

Ils portoient leur fol orgueil juſqu'à mettre par cet endroit leur * Sage au-deſſus de Dieu, parce que Dieu eſt vertueux & exempt de paſſion par la néceſſité de ſon

* Eſt aliquid quo ſapiens antecedat deum. Ille naturæ beneficio non timet; ſuo ſapiens. *Senec. Epiſt.* 53.

être ; au lieu que le ſage l'eſt par ſon choix & par ſa volonté.

Je ne m'arrêterai point ici à faire obſerver, ſur ce que je viens de dire, & ſur ce qui a précédé, dans quelles abſurdités a donné la ſecte la plus eſtimée & la plus reſpectée chez les Anciens, &, en un certain ſens, la plus eſtimable & la plus reſpectable. Voilà de quoi eſt capable la ſageſſe humaine abandonnée à ſes propres forces & à ſes lumieres, ou plutôt livrée à ſa foibleſſe & à ſes ténébres.

Il me reſte à expoſer le ſentiment des Péripatéticiens ſur le ſouverain bien de l'homme.

§. III. *Sentiment des Péripatéticiens ſur le ſouverain bien.*

Si l'on en croit Cicéron, la différence qui ſe trouve entre les Stoïciens & les Péripatéticiens ſur la queſtion du ſouverain bien, conſiſte moins dans les choſes que dans les paroles, & dans le fond les ſentimens des uns & des autres reviennent au même. Il reproche ſouvent aux Stoïciens d'avoir introduit dans la Philoſophie plutôt un langage qu'un dogme nouveau, pour paroître s'écarter de ceux qui les avoient précédés ; & ce reproche paroît aſſez fondé.

Les uns & les autres convenoient du principe ſur lequel on doit établir le ſouve-

rain bien de l'homme, qui est de vivre selon la nature, conformément à la nature : *secundùm naturam vivere.* Les Péripatéticiens commençoient par examiner quelle est la nature de l'homme, afin de bien poser leur principe. L'homme, disoient-ils, est composé de corps & d'ame : telle est sa nature. Il faut donc, pour le rendre parfaitement heureux, lui procurer tous les biens & du corps & de l'ame : c'est là vivre selon la nature, en quoi de part & d'autre l'on convient que consiste le souverain bonheur. En conséquence, ils plaçoient au rang des biens la santé, les richesses, la réputation, & les autres avantages de cette sorte ; & au rang des maux la maladie, la pauvreté, l'ignominie, &c. laissant néanmoins une distance infinie entre la vertu & tous les autres biens, entre le vice & tous les autres maux. Ces * autres biens, disoient-ils, mettent le comble à la béatitude de l'homme, & rendent sa vie parfaitement heureuse, mais de sorte que, sans ces biens, elle peut être heureuse, quoique moins pleinement.

Les Stoïciens pensoient à peu près de même, & comptoient pour quelque chose ces avantages & ces incommodités du crps, mais ils ne pouvoient souffrir qu'on

* Illa, quæ sunt à nobis bona corporis numerata, complent ea quidem beatissimam vitam, sed ita, ut sine illis possit beata vita existere. *De Finib. lib.* 5. *n.* 71.

De Finib. lib. 5. n. 91. 92.

les appelât des biens & des maux. Si une fois, diſoient-ils, on admet que la douleur eſt un mal, il s'en ſuivra que le Sage, lorſqu'il ſouffrira quelque douleur, n'eſt point heureux : car la béatitude ne peut ſe trouver dans une vie, où il y a quelque mal. On ne raiſonne point ainſi, répliquoient les Péripatéticiens, dans toute autre affaire. Une terre couverte de beaux blés & en abondance, ne ceſſe point d'être cenſée fertile, parce qu'il s'y trouve un peu de mauvaiſes herbes. Quelques pertes légéres, mêlées avec des gains conſidérables, n'empêchent pas que le trafic ne ſoit regardé comme très-avantageux. En tout le fort emporte le foible. Il en eſt ainſi de la vertu. Mettez la * dans un plat de la balance, & dans l'autre le monde entier : la vertu l'emportera toujours infiniment. Voilà une idée magnifique de la vertu !

Je croirois abuſer de la patience du lecteur, ſi je m'arrêtois plus long-tems à réfuter ces ſubtilités & ces mauvaiſes chicannes des Stoïciens. Je le prie ſeulement de ſe ſouvenir de ce que j'ai remarqué dès le commencement, que dans cette queſtion, où il s'agit du ſouverain bonheur de l'homme, les Philoſophes, de quelque ſecte qu'ils ſoient, n'enviſagent ce bonheur que par

* Audebo .... virtutis amplitudinem quaſi in alte ra libræ lance ponere. Terram, mihi crede, ea lanx & maria deprimet.

rapport à la vie présente. Les biens éternels leur étoient ou inconnus ou indifférens.

ARTICLE SECOND.

Sentimens des anciens Philosophes sur les vertus & sur les devoirs de la vie.

« Quoique la Philosophie, dit Cicéron, » soit un pays où il n'y a point de ter» res incultes ni de landes, & qu'elle » soit fertile & abondante d'un bout à l'au» tre; elle n'a point de contrée plus riche, » que celle qui traite des devoirs, & d'où » l'on tire les régles & les préceptes qui » peuvent donner à nos mœurs une forme » certaine & constante, & nous faire vi» vre selon les loix de l'honnêteté & de la » vertu ». Il est vrai qu'on trouve chez les Payens d'excellentes maximes sur ce sujet, & capables de nous faire rougir. J'en rapporterai quelques-unes tirées de Platon & de Cicéron, en m'attachant plus aux pensées du premier, qu'à ses expressions.

Offic. lib. 3. n. 5.

Le but du gouvernement est de rendre les sujets heureux, en les rendant vertueux.

Le premier soin de tout homme chargé de la conduite des autres, (& l'on entend par-là généralement tous ceux qui sont destinés à commander, Rois, Princes, Généraux d'armées, Ministres, Gouverneurs de Provinces, Magistrats, Juges, peres

Plat. de Leg. lib. 12. pag. 961-963.

de famille) le premier ſoin de quiconque eſt en autorité de quelque façon que ce puiſſe être, c'eſt de bien établir le but qu'il doit ſe propoſer dans l'uſage de cette autorité.

In Alcib. 1. pag. 114. De Leg. lib. 5. pag. 742.

Quel eſt le but d'un homme chargé du gouvernement d'une République ? Ce n'eſt point, dit Platon en plus d'un endroit, de la rendre riche, opulente, puiſſante; d'y faire abonder l'or & l'argent; d'étendre au loin ſon domaine; d'y entretenir des flottes & des armées nombreuſes, & par-là de la rendre ſupérieure à toutes les autres ſur terre & ſur mer. Il eſt aiſé de voir qu'Athénes eſt ici déſignée. Il ſe propoſe quelque choſe de bien plus grand & de plus ſolide : c'eſt de la rendre heureuſe en la rendant vertueuſe ; & elle ne peut être telle que par une piété ſincere & une ſoumiſſion parfaite à l'égard de Dieu.

Ib. pag. 420.

Quand nous parlons, dit-il ailleurs, d'une ville, d'une république heureuſe, nous ne prétendons pas borner cette félicité à quelques particuliers ſeulement, aux premiers de la ville, aux nobles, aux Magiſtrats : nous entendons que tous ceux qui compoſent cette ville, cette République, ſoient heureux chacun dans leur condition, & ſelon leur état ; & voilà le devoir eſſentiel de celui qui ſe charge de la gouverner.

Ib. pag. 954.

Il en eſt d'une Ville, d'un Etat, comme

du corps humain. Cette comparaiſon eſt tout-à-fait juſte & riche en conſéquences. Le corps eſt compoſé de la tête & des membres, & parmi ces membres il y en de plus nobles, de plus apparens, de plus néceſſaires les uns que les autres. Peut-on dire que le corps ſoit ſain & en bon état, quand le moindre & le dernier des membres eſt malade ?

Il y a entre tous les habitans d'une ville un rapport mutuel de beſoins & de ſecours, qui forme entr'eux une liaiſon admirable. Le Prince, les Magiſtrats, les riches, ont beſoin de nourriture, de vêtement, de logement. Que deviendroient-ils, ſi dans un ordre inférieur il n'y avoit des gens deſtinés à leur fournir tous ces beſoins ? La Providence y a pourvu, comme le remarque Platon, par l'établiſſement de diverſes conditions, auxquelles la néceſſité a donné lieu. Si tous étoient riches, il n'y auroit ni laboureurs, ni maçons, ni ouvriers. Si tous étoient pauvres, il n'y auroit ni Princes, ni magiſtrats, ni Généraux d'armées, capables de gouverner & de défendre les autres. C'eſt cette dépendance mutuelle qui a formé les Villes, & qui a raſſemblé & réuni dans l'enceinte des mêmes murailles une multitude d'hommes de différens emplois & de divers métiers, tous néceſſaires pour l'utilité commune, & dont aucun par conſéquent ne doit être négligé, &

De Rep. lib. 2. pag. 369. 374.

encore moins mépriſé, par celui qui gouverne. De cette multiplicité de talens, de conditions, d'emplois, de métiers, réduite en quelque ſorte à l'unité par cette communication mutuelle & par cette tendance à une même fin, réſulte un ordre, une harmonie, un concert d'une beauté merveilleuſe, mais qui ſuppoſe toujours qu'afin que le tout ſoit parfait, chaque partie doit avoir ſa perfection & ſon ornement.

Ibid. lib. 2. p. 95.-954.

Pour revenir à la comparaiſon d'une ville, d'un état, avec le corps humain, le Prince en eſt comme la tête & l'ame: les Miniſtres, les Magiſtrats, les Généraux d'armées, les autres Officiers deſtinés à exécuter ſes ordres, ſont ſes yeux, ſes bras, ſes piés. C'eſt le Prince qui les doit animer, les mettre en mouvement, les faire agir. C'eſt dans la tête que réſide l'intelligence, & c'eſt cette intelligence qui régle l'uſage des ſens, qui fait mouvoir les membres, qui veille à leur conſervation, à leur intégrité, à leur ſanté. Platon emploie ici la comparaiſon d'un Pilote, dans la tête ſeule de qui réſide la ſcience de conduire le vaiſſeau, & à l'habileté duquel eſt confié le ſalut de tous ceux qui y ſont renfermés. Qu'un Etat eſt heureux, quand le Prince parle & agit de la ſorte!

Quiconque eſt chargé du ſoin des autres, doit ſe perſuader fortement qu'il eſt établi pour les inférieurs, & non les inférieurs pour lui.

Il ne faudroit, ce ſemble, que conſulter le bon ſens, la droite raiſon, & même l'expérience commune, pour convenir de ce principe. Il eſt rare cependant que les ſupérieurs en ſoient véritablement convaincus, & en faſſent la régle de leur conduite.

Platon, pour mettre ce principe dans tout ſon jour, commence par introduire dans le dialogue un Thraſymaque, qui plaide la cauſe, ou plutôt qui fait l'apologie d'un gouvernement corrompu. Celui-ci prétend, que dans tout gouvernement on doit regarder comme juſte, ce qui eſt utile au gouvernement: Que celui qui commande, & qui eſt en place, n'y eſt point pour les autres, mais pour lui-même: Que ſa volonté doit faire la régle de ceux qui lui ſont ſoumis: Que ſi l'on s'en tenoit à une juſtice rigoureuſe, les ſupérieurs ſeroient bien à plaindre, n'ayant pour leur partage que les ſoins & les inquiétudes du gouvernement, ſans être en état d'avancer leurs familles, de faire plaiſir à leurs amis, de rien accorder à la recommandation, puiſqu'on ſuppoſe qu'en tout ils doivent ſe conduire par les principes d'une exacte & rigoureuſe juſtice.

De Rep l. 1. p. 338. &c.

Il eſt peu de perſonnes, ou plutôt il n'en eſt point, qui tiennent un pareil langage : mais il n'en eſt que trop qui le mettent réellement en pratique, & qui en font la régle de leur conduite.

Platon réfute fort au long tout ce pitoyable raiſonnement, &, ſelon ſa coutume, il emploie des comparaiſons tirées de l'uſage commun de la vie : je me contenterai ici de cette unique preuve, pour montrer que ceux qui commandent ſont pour leurs inférieurs, & non les inférieurs pour ceux qui commandent.

Un Pilote ſe charge de conduire un vaiſſeau rempli d'un grand nombre de perſonnes, que différentes vues & différens intérêts engagent à paſſer dans un pays étranger; eſt il jamais venu dans l'eſprit d'aucun homme raiſonnable de penſer que ces paſſagers fuſſent pour le Pilote, & non le Pilote pour les paſſagers? Oſeroit-on dire que les malades dont ſe charge un Médecin ſont pour lui, & n'eſt-il pas viſible que les Médecins, auſſi-bien que l'art de la Médecine, ne ſont établis que pour rendre la ſanté aux malades? Les Princes ſont ſouvent repréſentés dans l'antiquité ſous l'idée de *Paſteurs des peuples.* Le paſteur certainement eſt pour ſon troupeau, & il n'eſt perſonne aſſez déraiſonnable pour prétendre que le troupeau ſoit pour le paſteur.

Ποιμένα λαῶν.

C'eſt de cette doctrine de Platon que

l'Orateur Romain avoit emprunté l'importante maxime qu'il inculque si fortement à Quintus Cicéron son frere, dans l'admirable lettre où il lui donne des avis pour se bien conduire dans le gouvernement de l'Asie qui avoit été confié à ses soins. *Pour* * *moi*, dit-il, *je suis persuadé que l'unique but & toute l'attention de ceux qui sont en place, doit être de rendre aussi heureux qu'il est possible tous ceux qui sont soumis à leur autorité..... Et non seulement*, ajoute-t-il, *quiconque gouverne les citoyens ou les alliés, mais quiconque est chargé du soin des esclaves, même des bêtes, doit leur procurer tous les secours & tous les avantages qui dépendent de lui, & rapporter tous ses soins à leur utilité.*

La conséquence naturelle de ce principe, Que tous les supérieurs, sans aucune exception sont établis pour le bien de ceux qui leur sont soumis, est qu'ils ne doivent donc dans l'usage de leur autorité & de leur pouvoir, envisager que l'utilité publique. Il s'ensuit encore de là qu'il n'y aura que des gens de bien placés dans les charges, qu'ils n'y entreront même que

Plat. Rep. lib. p. 347. Ibid. lib. p. 520. 521

* Ac mihi quidem videntur huc omnia esse referenda ab iis qui præsunt aliis, ut ii qui eorum in imperiis erunt, sint quàm beatissimi.... Est autem, non modò ejus qui sociis & civibus, sed etiam ejus qui servis, qui mutis pecudibus præsit, eorum quibus præsit commodis utilitatique servire. *Cic. Epist. 1. ad Q. Fratr.*

malgré eux, & qu'il faudra leur faire violence pour les contraindre de les accepter. En effet on ne recherche point une place où l'on ne voit que peine, que travail & qu'embarras. Et cependant, dit Platon, rien n'est plus commun aujourd'hui que de briguer les charges, & de prétendre aux premieres places, sans y porter d'autre mérite qu'une ambition sans bornes, & une aveugle estime de soi-même : & c'est cet abus qui fait le malheur des villes & des états, & qui cause enfin leur ruine.

La justice & la bonne foi sont les fondemens de la Société. Sainteté du serment.

Cic. Offic. l. 1 n. 20. 23.

Le lien le plus ferme de la société est la Justice, & le fondement de la Justice est la bonne foi, qui consiste à garder inviolablement les paroles qu'on a données, & les traités dont on est convenu.

Offic. lib. 1. 41.

L'injustice ne peut prendre que deux différentes formes, dont l'une tient du renard, c'est celle de l'artifice & de la fraude, & l'autre du lion, c'est celle de la violence. L'une & l'autre sont également indignes de l'homme, & contraires à sa nature : mais la plus odieuse & la plus détestable, est la fraude & la perfidie, sur-tout lorsqu'elle couvre des dehors de la probité ses pratiques les plus noires.

Il * faut bannir du commerce des hommes toutes ſortes de ruſes & d'artifices, & proſcrire cette habileté maligne, qui ſe couvre & ſe pare du nom de prudence, mais qui en eſt infiniment éloignée, &** qui ne convient qu'à des gens doubles, cachés, déguiſés, trompeurs, malins, artificieux, perfides : car tous ces noms, ſi odieux & ſi deteſtables, ſuffiſent à peine pour marquer le caractere de ceux qui renoncent à la ſincérité & à la vérité dans le commerce de la vie.

De quel nom faut-il donc appeler ceux qui ſe jouent de la ſainteté du ferment, qui *** eſt une affirmation religieuſe faite en préſence & ſous les yeux de Dieu, que l'on en prend à témoin, que l'on en rend en quelque ſorte garant, & qui vengera certainement l'abus ſacrilége que l'on aura fait de ſon ſaint nom ?

Le reſpect que l'on doit à la Divinité ſur ce ſujet, ne pouvoit, ſelon Platon, être porté trop loin. C'eſt par ce principe qu'il ſouhaitoit que dans les Jugemens où il ne s'agit que d'intérêts temporels, les

De Leg. l. 11. *p.* 948. 949.

* Quocirca aſtutiæ tollendæ ſunt, eaque malitia, quæ vult illa quidem videri ſe eſſe prudentiam, ſed abeſt ab ea diſtatque plurimum. *Lib.* 3. *n.* 71.

** Hoc genus eſt hominis verſuti, obſcuri, aſtuti, fallacis, malitioſi, callidi, veteratoris, vafri. *Ibid. n.* 57.

*** Eſt jusjurandum affirmatio religioſa. Quod autem affirmatè, quaſi Deo teſte, promiſeris, id tenendum eſt. *Ib. n.* 104.

Juges n'exigeassent des parties aucun serment, pour ne les point exposer à en faire de faux, comme il arrive, dit-il, à plus de la moitié de ceux qu'on oblige de jurer; étant très-rare & très difficile qu'un homme, qui espere pouvoir sauver par un parjure ses biens, sa réputation, ou sa vie, respecte assez le nom de Dieu, pour n'oser le prendre en vain. Cette délicatesse est remarquable dans un payen, & mérite bien des réflexions.

Ib. n. 917. Platon va encore plus loin. Il déclare que c'est déshonorer la Majesté divine, & manquer au respect qu'on lui doit, non-seulement de jurer légérement & sans une raison importante, mais d'employer le nom de Dieu dans les conversations & dans les discours familiers. Il n'auroit donc pas approuve un usage, devenu maintenant fort commun, même parmi des gens de bien, de s'écrier ainsi à tout propos, & lorsqu'il ne s'agit rien moins que de religion, *O mon Dieu !*

Différens devoirs de la vie civile. Belles maximes sur la vertu.

Offic. lib. 1. 16. Chacun doit regarder l'utilité commune comme le but auquel il doit tendre. Car, dès qu'on ne connoîtra d'utilité que la sienne propre, & qu'on voudra tout tirer à soi, nulle sorte de société ne sauroit subsister entre les hommes.

Tout ce qui est sur la terre a été créé pour l'usage des hommes, & les hommes eux-mêmes ont été formés les uns pour les autres, afin de s'entr'aider mutuellement par des services réciproques. Ainsi il ne faut pas croire que nous soyons nés pour nous seuls. Notre patrie, nos peres & meres, nos amis ont droit sur tout ce que nous sommes, & nous devons leur procurer tous les avantages qui dépendent de nous.

C'est sur ces principes de ce qu'on doit à la société & à la justice, que les Stoïciens décident plusieurs questions de morale d'une maniere qui sera la condamnation de bien des Casuistes chrétiens.

Dans un tems de disette, un marchand de blé, suivi de plusieurs autres, arrive le premier dans un port. Doit-il déclarer que plusieurs autres marchands arriveront bientôt; ou peut-il n'en point parler, pour mieux vendre son blé? La décision est qu'il doit le déclarer, parce que le bien de la société humaine pour laquelle il est né, le demande.

Ib. n. 50. &

Un homme a reçu un paiement en fausse monnoye. Peut il la donner à d'autres comme bonne, la connoissant fausse? Il ne le peut, s'il est homme de bien.

Ibid. n. 91

Un autre vend un lingot d'or, qu'il prend pour du cuivre. Celui qui le marchande est-il obligé d'avertir le vendeur

Ib. n. 9

que c'eſt de l'or, ou peut-il profiter de ſon ignorance, & n'acheter qu'un écu, ce qui en vaudra peut-être mille ! il ne le peut pas en conſcience.

Plat. in Critone, p. 49.

C'eſt * une maxime inconteſtable, dit Platon, & qui doit ſervir comme de fondement à toutes les actions de la vie civile, qu'il n'eſt jamais permis de faire tort à perſonne, ni par conſéquent de rendre le mal pour le mal, injure pour injure, ni de ſe venger de ſes ennemis, & de faire retomber ſur eux les mêmes maux qu'ils nous ont fait ſouffrir. Voilà ce que la droite raiſon nous enſeigne. Mais les Payens ne ſont pas fermes ſur ce point de morale. « Celui-là eſt homme de bien, dit Cicéron, » qui fait plaiſir à tout le monde, & qui » ne nuit à perſonne, à moins qu'il n'y ait » été provoqué par quelque injuſtice ». *Virum bonum eſſe, qui proſit quibus poſſit; noceat nemini, niſi laceſſitus injuria.*

Offic. lib. 3. 75.

De Leg. l. 5. pag. 742.

Une des régles de la République de Platon, eſt qu'il ne faut jamais prêter à uſure.

Ib. lib. 11. pag. 913.

On ne peut jamais s'approprier le bien d'autrui. « Si j'avois trouvé un tréſor, dit » Platon, je n'y toucherois point, quand » même les Devins conſultés aſſureroient

* Ἀρχώμεθα ἐντεῦθεν βουλευόμενοι, ὡς οὐδέποτε ὀρθῶς ἔχοντος οὔτε τοῦ ἀδικεῖν, οὔτε κακῶς πάσχοντα ἀμύνεσθαι ἀντιδρῶντας κακῶς.

» que je pourrois me l'approprier. Ce tréſor, » dans nos coffres, ne vaut pas les pro- » grès que nous faiſons dans la vertu & dans » la juſtice, quand nous avons le courage » de le mépriſer. D'ailleurs, ſi nous nous » l'approprions, c'eſt une ſource de malé- » dictions ſur notre famille ».

Il prononce de la même maniere ſur une choſe que l'on a trouvée dans ſon chemin.

Ib. pag. 91

Tous les autres biens, ſans la vertu, doivent être regardés comme de véritables maux. Et cette * vertu n'eſt ni un préſent de la nature, ni le fruit de l'étude & des efforts de l'eſprit humain, mais un don précieux que Dieu accorde à qui il lui plaît.

In Mene pap. 246.

In Menon pag. 99.

Contraſte d'un juſte accablé de maux, & d'un ſcélérat comblé de biens.

Platon ſuppoſe deux hommes, qui penſent & qui ſont traités bien différemment: d'un côté un ſcélérat achevé, ſans foi, ſans probité, ſans honneur, mais qui prend le maſque de toutes ces vertus; de l'autre, un Juſte parfait, (je dis parfait ſelon l'idée des payens) qui ne ſonge qu'à être juſte, & non à le paroître.

Le ** premier, pour parvenir à ſes fins,

* Ἐν καλῶς ἐζητήσαμεν, ἀρετὴ ἂν εἴη οὔτε φύσει, οὔτε διδακτόν· ἀλλὰ θεία μοίρᾳ παραγιγνομένη, ἄνευ νοῦ, οἷς ἂν παραγίγνηται.

** Quæro ſi duo ſint, quorum alter optimus vir, æquiſſimus, ſumma juſtitia,

n'épargne ni fourberie, ni injustice, ni calomnie, & compte pour rien les plus grands crimes, pourvu qu'il puisse les tenir cachés. Religieux au dehors, il affecte d'honorer les dieux avec pompe & avec éclat, leur offrant des présens & des sacrifices & en plus grand nombre & plus magnifiques qu'aucun autre. Par ce moyen, trompant les hommes, dont les yeux peu clairvoyans ne pénétrent point jusques dans le fond du cœur, il vient à bout d'entasser dans sa maison richesses, honneurs, estime, réputation, puissans établissemens, mariages avantageux pour lui & pour ses enfans, en un mot, tout ce que la fortune la plus brillante peut avoir de plus flatteur.

Le second, souverainement homme de bien, simple, modeste, renfermé en lui-même, uniquement occupé de ses devoirs, inviolablement attaché à la justice, loin

singulari fide; alter insignis scelere & audacia: &, si in eo errore sit civitas, ut bonum illum virum sceleratum, facinorosum, nefarium putet; contrà autem, qui sit improbissimus, existimet esse summa probitate ac fide; proque hac opinione omnium civium, bonus ille vir vexetur, rapiatur, manus ei denique auferantur, effodiantur oculi, damnetur, vinciatur, uratur, exterminetur, egeat, postremò jure etiam optimo omnibus miserrimus esse videatur: contrà autem, ille improbus laudetur, colatur, ab omnibus diligatur; omnes ad eum honores, omnia imperia, omnes opes, omnes denique copiæ conferantur; vir denique optimus omnium existimatione, & dignissimus omni fortuna judicetur: quis tandem erit tam demens, qui dubitet utrum se esse malit? *Cic. apud Lactant. divin. Instit. lib. 5. cap. 12.*

d'être honoré & récompensé comme il le méritoroit, (auquel cas, dit Platon, on ne pourroit pas discerner si c'est à la vertu même qu'il tient, ou bien aux honneurs & aux récompenses qui en seroient la suite) est dans un décri général, noirci par les calomnies les plus atroces, regardé comme un méchant & un scélérat, livré * aux traitemens les plus durs & les plus ignominieux, *mis en prison, fouetté, déchiré de coups, enfin mis en croix*; & il aime mieux essuyer les tourmens les plus cruels, que de renoncer à la justice & à l'innocence. Y a-t-il quelqu'un, s'écrie Cicéron, assez insensé pour hésiter un moment auquel de ces deux hommes il aimeroit mieux ressembler?

On est étonné de trouver chez les payens des sentimens si nobles, si élevés, si conformes à la droite raison & à la justice. Il faut se souvenir que malgré la corruption générale, & les ténébres répandues parmi ces payens, la lumiere du Verbe éternel ne laisse pas de luire jusqu'à un certain point dans leur esprit: *Lux in tenebris lucet.* C'est cette lumiere qui leur découvre diverses vérités, & qui leur fait connoître les principes de la loi naturelle.

Joan. 1.

* οὕτω διακείμενος ὁ δίκαιος μαστιγώσεται, στρεβλώσεται, δεδήσεται, ἐκκαυθήσεται τὼ ὀφθαλμώ· τελευτῶν, πάντα κακὰ παθὼν, ἀνασχινδυλευθήσεται. Id est suspenditur.

C'eſt cette lumiere qui l'écrit dans leurs cœurs, & qui leur donne en pluſieurs points le diſcernement des choſes juſtes & injuſtes : ce qui fait dire à ſaint Auguſtin, *Que les méchans voyent dans* LE LIVRE DE LA LUMIERE *de quelle ſorte il faut vivre.*

In libro Lucis.

Or quand on voit dans la Gréce une foule d'hommes ſavans, un peuple de Philoſophes, qui ſe ſuccédent les uns aux autres pendant quatre ſiecles entiers ; qui s'occupent uniquement du ſoin de chercher la vérité; qui, pour y mieux réuſſir, renoncent la plupart à leur bien, à leur patrie, à leur établiſſement, & à tout autre emploi que celui de s'appliquer à l'étude de la ſageſſe, peut-on croire qu'un événement ſi ſingulier, & même unique, qui ne s'eſt rencontré dans aucune autre partie du monde, ni dans aucun autre tems, ſoit l'effet du haſard, que la providence n'y ait eu aucune part, & qu'elle ne l'ait rapporté à aucune fin ? Elle n'avoit pas deſtiné les Philoſophes à réformer les erreurs du genre humain. Ces beaux eſprits ont diſputé pendant quatre cens ans ſans preſque convenir de rien entr'eux, & ſans rien finir. Aucune Ecole n'a entrepris de prouver l'unité d'un Dieu : aucune n'a eu même la penſée d'établir la néceſſité d'un Médiateur. Mais combien leurs préceptes ſur la morale, ſur les vertus, ſur

les devoirs, ont ils été ûtiles pour empêcher le débordement des vices? Quel affreux désordre auroit-on vu, si la secte Epicurienne eût été seule & dominante? Combien leurs recherches ont elles contribué à conserver les dogmes importans de la distinction de la matiere & de l'esprit, de l'immortalité de l'ame, de l'existence d'un Être souverain? Plusieurs d'entr'eux avoient sur tous ces points d'admirables principes que Dieu même leur avoit fait connoître, (*Deus enim illis manifestavit*) préférablement à tant d'autres peuples qu'il laissoit dans la barbarie & l'ignorance.

Rom. 1.

Comme ces connoissances, & les actions vertueuses qui en étoient la suite, peuvent être envisagées sous un double point de vue, elles doivent aussi produire en nous deux effets tout opposés. Si on les regarde comme une émanation de cette lumiere éternelle qui luit dans les ténébres mêmes, qui peut douter qu'elles ne soient dignes de notre estime & de notre admiration? Mais si on les considere dans le principe d'où elles partoient, & dans l'abus qu'en faisoient ces payens, elles ne peuvent être louées sans réserve & sans exception. C'est par cette régle qu'il faut juger de tout ce que nous lisons dans l'Histoire profane. Les actions de vertu les plus éclatantes qui y sont rapportées, sont toujours infiniment éloignées de la vertu pure & véritable,

parce qu'elles ne ſont point rapportées à leur principe, & qu'elles ont pour racine la cupidité, c'eſt-à-dire l'orgueil & l'amour propre. *Radicata eſt cupiditas : ſpecies poteſt eſſe bonorum factorum, verè opera bonaeſſe non poſſunt.* On ne juge pas de la racine par les branches, mais des branches par la racine. Les fleurs, & même les fruits, peuvent paroître ſemblables; mais leur racine eſt très-différente. *Noli attendere quod floret foris, ſed quæ radix eſt interna.* Ce n'eſt pas ce que ces actions ont de réel qu'on doit condamner, mais ce qu'elles ont de défectueux. Ce n'eſt pas ce qu'elles ont qui les rend vicieuſes, mais ce qui leur manque. Et ce qui leur manque, c'eſt la charité, don ineſtimable, qui ne peut être remplacé par aucun autre, & qui ne ſe tranſporte point hors de l'Egliſe & de la véritable religion. Auſſi voyons-nous que nul des Payens, qui d'ailleurs ont établi de fort belles régles ſur les devoirs de l'homme par rapport aux autres hommes, n'a fait de l'amour de Dieu le principe fondamental de ſa morale : nul n'a enſeigné la néceſſité de lui rapporter les actions de probité humaine. Ils ont connu les branches de la morale, ſans en connoître la tige & le tronc.

S. Aug

ARTICLE TROISIÉME.

De la Juriſprudence.

Je joins la juriſprudence à la morale, dont elle fait partie, ou du moins à laquelle elle a un grand rapport. C'eſt une matiere qui a beaucoup d'étendue, mais que je traiterai fort ſuccinctement. Les Mémoires que m'a fourni un habile Profeſſeur de Droit, & qui eſt fort de mes amis, (c'eſt Monſieur Lorry) m'ont été d'un grand ſecours.

La juriſprudence eſt la connoiſſance du Droit, des loix. Chaque peuple a eu ſes Loix particulieres, & ſes Légiſlateurs. Moyſe eſt le plus ancien de tous: Dieu lui-même lui dicta les Loix qu'il vouloit que ſon peuple obſervât. Mercure Triſmégiſte chez les Egyptiens, Minos chez les habitans de l'Iſle de Créte, Pythagore chez les peuples de la grande Gréce, Charondas & Zaleucus dans le même pays, Lycurgue à Sparte, Dracon & Solon à Athénes, ſont les plus célébres Légiſlateurs de l'antiquité payenne. Comme j'en ai parlé pour la plupart avec aſſez d'étendue dans le cours de l'Hiſtoire, je paſſerai tout d'un coup aux Romains.

Les premiers commencemens du Droit Romain ont été très-médiocres. Sous les Rois, Rome n'avoit qu'un petit nombre

de Loix, qui étoient proposées d'abord par le Sénat, & confirmées ensuite dans l'assemblée du peuple. Papirius *, qui vivoit du tems de Tarquin l'ancien, fut le premier qui ramassa les Loix que les Rois avoient faites. Cette Collection fut appelée, du nom de son Auteur, *Droit Papirien.*

La république, après avoir aboli la domination des Rois, retint quelque tems les Loix Royales : mais elles furent ensuite expressément abrogées par la Loi Tribunitienne, en haine du nom Royal. Elle usa depuis d'un Droit incertain jusqu'aux douze Tables, qui furent dressées par les Décemvirs, & composées des Loix d'Athènes & des principales villes de la Gréce, où l'on avoit envoyé des Députés pour y recueillir celles qu'ils trouveroient les plus sages & les plus propres pour un gouvernement Républicain. Ces ** Loix furent le fondement & la source de tout le Droit Romain : &

* *On ne sait pas précisément le tems où a vécu ce Papirius. Le Jurisconsulte Pomponius* (*dans la Loi* 2. *au Digeste* de origine Juris) *dit qu'il fit la collection des Loix Royales sous Tarquin l'ancien. Peut-être est-ce ce C. Papirius souverain Pontife dont parle Denys d'Halicarnasse* (lib 3 p. 178) *lequel, après l'expulsion des Rois, renouvella & remit en vigueur les Loix de Numa sur la religion, qui avoient été comme abrogées par le non-usage.*

** Qui nunc quoque in hoc immenso aliarum super alias acervatarum legum cumulo, fons omnis publici privatique est juris. *Liv. lib.* 3. *n.* 34.

Cicéron

Cicéron * ne craint point de les mettre infiniment au dessus de tous les Ecrits & de tous les Livres des Philosophes soit pour le poids de l'autorité qu'elles avoient acquise, soit pour l'étendue de l'utilité qu'on en pouvoit retirer.

La briéveté & en même tems la sévérité de la Loi des douze Tables donna lieu l'interprétation des Prudens, & à l'Edit du Préteur. Les premiers s'occuperent à en développer l'esprit & l'intention : le second à en adoucir la rigueur, & à suppléer ce qui pouvoit y avoir été omis.

Dans la suite des tems, les Loix s'étant multipliées à l'infini, l'étude en devint absolument nécessaire, & en même tems fort difficile. Des hommes célébres par leur naissance, par leur esprit, par leur science, & par leur amour pour le bien public, connus sous le nom de Jurisconsultes, donnerent toute leur application à cette étude. Les jeunes Romains, qui songeoient à se frayer un chemin aux grandes charges de la République par le talent de la parole qui en étoit l'entrée, alloient prendre chez eux les premieres teintures du Droit, sans lesquelles il n'étoit pas possible de

* Fremant omnes licet, dicam quod sentio. Bibliothecas mehercule omnium Philosophorum unus mihi videtur XII tabularum libellus, si quis legum fontes & capita viderit, & auctoritatis pondere, & utilitatis ubertate superare. *De Orat. lib.* 1. *n.* 195.

réussir dans le barreau. Les * particuliers dans toutes leurs affaires avoient recours à eux, & leur maison étoit regardée comme l'Oracle de toute la ville, d'où l'on remportoit des réponses qui fixoient les doutes, calmoient les inquiétudes, & marquoient la route qu'il falloit tenir dans la poursuite des procès.

Ces réponses n'étoient que de simples avis, qui pouvoient éclairer les Juges, mais qui ne leur imposoient point nécessité de les suivre. Auguste commença à leur donner plus d'autorité, en nommant lui-même des Jurisconsultes, qui n'étoient plus bornés à servir de conseil aux particuliers, mais étoient tenus Officiers de l'Empereur. Depuis ce tems-là, leurs avis mis par écrit, & scellés de l'autorité publique, eurent force de Loix, & les Empereurs obligerent les Juges de s'y conformer.

Ces Jurisconsultes mirent au jour différens Ouvrages sous différens titres, qui ont beaucoup contribué à former la Jurisprudence, & à la réduire en art & en méthode.

* Est sine dubio domus Jurisconsulti totius oraculum civitatis, *unde cives sibi consilium expetant suarum rerum incerti : quos ego* (c'est Crassus, qui parlant au nom des Jurisconsultes, leur fait l'application de ce qu'Ennius avoit dit à la gloire de l'Oracle de Delphes) *quos ego mea ope ex incertis certos compotesque consilii dimitto ut ne res temerè tractent turbidas.* De Orat. l. 1. n. 199. 200.

Ces Loix, par succession de tems, se multiplierent beaucoup, & donnerent lieu à des doutes & à des difficultés par les contradictions qu'on croyoit y trouver. Pour lors on avoit recours au Prince, qui en donnoit la solution. Il jugeoit aussi par des Décrets les causes qui lui étoient dévolues par appel, & répondoit par des Rescrits à toutes les consultations des particuliers, qui lui étoient adressées par placets ou requêtes. Et de là sont venues en partie les constitutions des Empereurs si pleines de sagesse & d'équité, & qui ont formé le corps de la Jurisprudence Romaine.

Pour former ces décisions avec plus de maturité, ils appeloient auprès d'eux de savans Jurisconsultes, & ne donnoient leurs réponses qu'après les avoir bien concertées avec tout ce qu'il y avoit dans l'Empire de personnes plus versées dans la connoissance des Loix & du Droit public.

Je dirai ici un mot de ceux d'entre les Jurisconsultes qui dans les derniers tems ont été les plus célébres.

AN. J.C. 205.

PAPINIEN (*Æmilius.*) Il fut fort considéré par l'Empereur Sévere, à qui il avoit succédé dans la charge d'Avocat fiscal. Il étoit regardé comme l'asyle des Loix, & un trésor de la science du Droit. L'Empereur Valentinien III le releve au-dessus de tous les Jurisconsultes, en ordonnant par sa Loi du 7 Novembre 426, que quand ils

Cod. Th. 1. T. 4. l. 1.

ſe trouveront partagés ſur quelque point, on ſuivra le ſentiment qui ſe trouvera appuyé par ce génie éminent, comme il l'appelle. En effet Cujas juge que c'eſt le plus habile Juriſconſulte qui ait jamais été, & qui ſera jamais.

uj. in Cod. Th.

L'Empereur Sévere voulant qu'un ſi grand mérite fut relevé par une grande dignité, lui donna celle de Préfet du Prétoire, dont un des principaux emplois étoit dès-lors de juger les procès avec l'Empereur, ou en ſon nom. Papinien, afin de s'en mieux acquitter, avoit pris pour ſes Conſeillers & ſes Aſſeſſeurs Paul & Ulpien, dont les noms ſont auſſi fort célébres parmi les Juriſconſultes.

Dio. l. 77. pag. 870. &c.

Sévere, en mourant, avoit laiſſé deux enfans, Caracalla & Géta. Quoiqu'ils euſſent tous deux le nom d'Empereur, cependant Dion aſſure que Caracalla en avoit ſeul le pouvoir ; & bientôt après il ſe défit de ſon Collégue de la maniere du monde la plus cruelle & la plus barbare, l'ayant fait aſſaſſiner entre les bras de leur mere commune, &, ſelon quelques-uns, l'ayant tué de ſa propre main.

Caracalla répandit le ſang de tous ceux que ſon frere avoit aimés, qui l'avoient ſervi, ou qui lui avoient appartenu, ſans diſtinction d'âge, de ſexe, ni de qualité ; & Dion dit qu'il commença d'abord par vingt mille domeſtiques ou ſoldats. Il ſuf-

Cæſariani.

fiſoit d'écrire ou de prononcer le nom de Géta, pour être auſſitôt mis à mort; de ſorte qu'on n'oſoit plus même le mettre dans les Comédies, où on avoit coutume de le donner à des eſclaves.

Papinien ne put échapper à ſa cruauté. On prétend que Caracalla avoit voulu l'obliger à lui compoſer un diſcours pour excuſer la mort de Géta devant le Sénat, ou devant le Peuple, & qu'il lui avoit répondu généreuſement : *Il n'eſt pas auſſi aiſé d'excuſer un parricide, que de le commettre ; &, c'eſt un ſecond parricide que d'accuſer un innocent après lui avoir ôté la vie.* Il ſe ſouvenoit ſans doute qu'on avoit fort blâmé Séneque, d'avoir compoſé une lettre que Néron adreſſa au Sénat pour juſtifier l'aſſaſſinat de ſa mere. On tua auſſi le fils de Papinien, qui étoit alors Queſteur, & qui, trois jours auparavant, avoit donné des Jeux magnifiques.

Tacit. Ann. lib. 14. *cap.* 11.

FABIUS SABINUS. L'Empereur Héliogabale ayant ordonné à un Centenier d'aller tué Sabin, cet Officier, qui avoit l'oreille un peu dure, crut qu'il lui diſoit de le faire ſortir de la ville. Cette erreur du Centenier ſauva la vie à Sabin. Il paſſoit pour le Caton de ſon tems. L'Empereur Alexandre, qui ſuccéda à Héliogabale, le mit au nombre de ceux qu'il attacha à ſa perſonne, & dont il prenoit conſeil pour gouverner ſagement.

AN. J. C. 221.

AN. J. C. 222.

ULPIEN (*Domitius Ulpianus*) tiroit ſon origine de la ville de Tyr. Il avoit été Conſeiller & Aſſeſſeur ſous Papinien du tems de Sévere. Alexandre étant devenu Empereur, voulut l'avoir auprès de ſa perſonne en qualité de Conſeiller, & pour avoir ſoin de tout ce qui devoit ſe rapporter devant lui, qui eſt apparemment ce que l'on a appelé depuis Grand Référendaire. Il le fit enſuite Préfet du Prétoire.

Scriniorum magiſter.

In Alex. vit.

Lampride le met à la tête de ces hommes ſages, doctes & fideles, qui compoſoient le Conſeil d'Alexandre, & aſſure que ce Prince lui déféroit plus qu'à aucun autre, à cauſe de ſon amour extraordinaire pour la juſtice; qu'il n'y avoit que lui ſeul qu'il entretint en particulier; qu'il le regardoit comme ſon Tuteur; & qu'il a été un excellent Empereur, parce qu'il a beaucoup ſuivi les conſeils d'Ulpien dans la conduite de l'Empire.

Comme Ulpien tâchoit de rétablir la diſcipline parmi les Prétoriens, ils ſe ſouleverent contre lui, & demanderent ſa mort à Alexandre. Au lieu de la leur accorder, il le couvrit ſouvent de ſa pourpre pour le défendre des effets de leur colere. Enfin l'ayant attaqué pendant la nuit, il fut contraint de s'enfuir au palais, & d'implorer le ſecours d'Alexandre & de Mamée. Mais tout le reſpect de l'autorité Impériale ne le put ſauver, & il fut tué

par les soldats à la vue même d'Alexandre. On a encore divers Ecrits d'Ulpien.

PAUL (*Julius Paulus.*) Il étoit de Padoue, où l'on voit encore sa statue. Il fut nommé Consul sous Alexandre, puis Préfet du Prétoire. Il étoit, aussi bien que Sabinus & Ulpien, du Conseil que Mamée, mere d'Alexandre, & Mœsa sa grand-mere, avoient formé à ce jeune Prince pour conduire les affaires pendant son bas âge. On sait combien ils lui furent utiles, & quelle réputation ils lui firent. L'Empire Romain avoit donc alors tout ce qui peut rendre un Etat heureux, un très-bon Prince, & d'excellens Ministres : car l'un est peu utile sans l'autre ; & il est peut-être même plus dangereux pour les peuples d'avoir un Prince bon par lui-même, mais qui se laisse tromper par les méchans, que d'en avoir un plus méchant, qui veille néanmoins sur ses Officiers, & qui les oblige à faire leur devoir. Alexandre fit toujours un grand cas du mérite de Paul. On dit qu'il n'y a point de Jurisconsulte qui ait tant écrit que lui.

In Alex. vit.

POMPONIUS étoit encore de la Cour & du Conseil d'Alexandre. Quel heureux régne! Comme il vécut jusqu'à l'âge de 78 ans, il composa un grand nombre d'Ouvrages. Entr'autres il fit un Recueil de tous les célébres Jurisconsultes jusqu'à l'Empereur Julien.

MODESTINUS (*Herennius*) vécut aussi sous Alexandre, qui l'éleva au Consulat. Il étoit, comme les quatre précédens, disciple de Papinien, par les soins duquel ils furent tous formés à la Jurisprudence. Quels services un homme seul quelquefois rend dans un Etat par son savoir & par ses éléves!

TRIBONIEN étoit de Pamphylie. Il fut honoré des premieres charges à Constantinople par l'Empereur Justinien. C'est sous ce Prince, & par ses soins, que le Droit Civil prit une nouvelle forme, & fut rédigé dans un ordre qui subsiste encore, & qui lui fera un honneur immortel.

Avant lui il y avoit déjà eu plusieurs *Codes*, qui étoient des Compilations ou Abrégés des Loix Romaines. Deux Jurisconsultes, Grégoire & Hermogéne, firent un Recueil de Droit, qu'on appela de leur nom *Code Grégorien* & *Code Hermogénien*. C'étoit une Collection des Constitutions des Empereurs depuis Adrien jusqu'à Dioclétien & Maximien en 306. Ce travail fut inutile, faute d'autorité pour le faire observer. L'Empereur Théodose le Jeune fut le premier qui fit un *Code* compris en seize Livres, composé des Constitutions des Empereurs depuis Constantin le Grand jusques à lui, & abrogea toutes les autres Loix qui n'y étoient pas compri-

ſes. C'eſt ce qu'on appelle le *Code Théodoſien*, publié en 438.

Enfin l'Empereur Juſtinien, voyant que l'autorité du Droit Romain étoit fort affoiblie en Occident depuis la décadence de l'Empire, réſolut de faire travailler à une compilation générale de toute la Juriſprudence Romaine. Il en donna la commiſſion à Tribonien, qui s'aida des lumieres des plus habiles Juriſconſultes qui fuſſent alors. Il choiſit les plus belles Conſtitutions des Empereurs depuis Adrien juſqu'à ſon tems, & publia ce nouveau *Code* en 529.

Il entreprit enſuite un nouveau travail par ordre de l'Empereur : ce fut de tirer les plus belles déciſions qui ſe trouverent dans les deux mille Volumes des anciens Juriſconſultes, & de les réduire en un corps, qui fut publié en 533 ſous le nom de *Digeſte*. L'Empereur donna à cette compilation la force de Loi par la lettre qu'il a miſe à la tête de l'Ouvrage, & qui ſert de Préface. On l'a appelé autrement *Pandecte*. Il y a cinquante Livres du Digeſte.

La même année parurent les *Inſtitutes* de Juſtinien ; c'eſt un Livre qui contient les élémens & les principes du Droit Romain.

L'année ſuivante, c'eſt à-dire en 534, l'Empereur fit quelques changemens dans

ſon premier Code qu'il abrogea, & lui en ſubſtitua un nouveau, auquel ſeul il donna autorité.

Enfin, après cette réviſion, Juſtinien publia 165 Conſtitutions, & 13 Edits, qu'on appelle les *Novelles*, ou parce qu'elles changerent beaucoup l'ancien Droit; ou, ſelon Cujas, parce qu'elles furent faites ſur de nouveaux cas, & après la réviſion du Code compilé par les ordres de cet Empereur. La plupart de ces *Novelles* furent faites en Grec, & on les traduiſit en Latin.

Le Corps du Droit Civil eſt donc composé de quatre parties, qui ſont le Code, le Digeſte, les Inſtitutes, les Novelles. Par le *Droit Civil* les Inſtitutes entendent les Loix qui ſont propres à chaque Ville, ou à chaque peuple. Mais aujourd'hui c'eſt proprement le droit Romain, contenu dans les Inſtitutes, le Digeſte, & le Code. On l'appelle autrement le *Droit écrit.*

On peut voir par tout ce que je viens de dire, quels ſervices peut rendre à ſes peuples un Prince qui s'applique d'une maniere ſérieuſe aux ſoins du gouvernement, & qui eſt bien convaincu de l'étendue & de l'importance de ſes devoirs. Juſtinien avoit remporté de grands avantages dans les guerres qu'il avoit entrepriſes, & * il avoit la ſageſſe de n'en attri-

* Ita noſtros animos ad Dei omnipotentis erigimus

buer le ſuccès ni au nombre de ſes troupes, ni au courage de ſes ſoldats, ni à l'expérience de ſes Généraux, ni à ſes propres talens & à ſon habileté, mais uniquement à la protection dont Dieu avoit favoriſé ſes armes. Mais s'il s'étoit contenté de cette gloire militaire, il auroit cru ne remplir qu'à demi les fonctions de la Royauté, établie principalement pour rendre la juſtice aux peuples au nom & en la place de Dieu même. Auſſi il déclare expreſſément dans un Edit public *, que la Majeſté Impériale ne doit pas être décorée ſeulement par les armes, mais encore armée par les Loix, pour bien gouverner les peuples en tems de paix comme en tems de guerre.

Après donc avoir pacifié les provinces de l'Empire comme Guerrier, il ſongea à en régler la police comme Légiſlateur, en établiſſant un Corps de Droit général, pour ſervir de régle à tous les tribunaux : Ouvrage qui avoit fait l'objet des vœux de ſes Prédéceſſeurs, comme il le marque en plus d'un endroit, mais qui leur avoit

adjutorium : ut neque armis confidamus, neque noſtris militibus, neque bellorum ducibus, vel noſtro ingenio; ſed omnem ſpem ad ſolam referamus ſummæ providentiam Trinitatis. *Epiſt. ad Trebon.*

* Imperatoriam majeſtatem non ſolùm armis decoratam, ſed etiam legibus oportet eſſe armatam, ut utrumque tempus, & bellorum & pacis, rectè poſſit gubernari. *Epiſt. ad cupidam legum Juventutem.*

paru environné de tant de difficultés, qu'ils l'avoient toujours cru impraticable. Il les ſurmonta toutes avec une conſtance que rien ne fut capable de rebuter.

Il employa pour cette importante entrepriſe ce qu'il y avoit de plus habiles Juriſconſultes dans toute l'étendue de l'Empire, préſidant * lui-même à leur travail, & revoyant exactement tout ce qu'ils avoient compoſé. Loin de s'en attribuer à lui ſeul l'honneur, comme cela eſt aſſez ordinaire, il leur rend à tous juſtice, il les cite avec éloge, il releve leur érudition, il les traite preſque comme ſes Collégues, & il recommande qu'on ait ſoin de remercier la Divine Providence de lui avoir procuré de tels ſecours, & d'avoir honoré ſon régne par la compoſition d'un Ouvrage ſi long-tems deſiré, & ſi utile pour l'adminiſtration de la Juſtice. Un Empereur moins zélé que Juſtinien pour le bien public, & moins libéral, auroit laiſſé tous ces Juriſconſultes dans l'obſcurité & dans l'inaction. Combien de rares talens en tout genre demeurent enfouis faute de protection ! Ce ne ſont pas les Savans qui manquent aux Princes : ce ſont les Princes qui manquent aux Savans.

* Noſtra quoque majeſtas ſemper inveſtigando & perſcrutando ea quæ ab his componebantur ; quicquid dubium & incertum inveniebatur . . emundabat, & in competentem formam redigebat. *Epiſt. ad Senat. & omnes populos.*

Les grandes qualités & les grandes actions de Justinien l'auroient rendu à jamais recommandable, si sa conduite par rapport aux affaires eccléſiaſtiques n'avoit terni sa gloire.

Je terminerai cet Article de la Jurisprudence par l'extrait de quelques Loix qui pourront donner au Lecteur une idée de la beauté & de la solidité des divers réglemens dont j'ai parlé.

Digna vox est majestate regnantis, legibus alligatum se Principem profiteri : adeo de auctoritate juris nostra pendet auctoritas. Et, re vera, majus imperio est summ ttere legibus principatum, & oraculo præsentis Edicti, quod nobis licere non patimur, aliis indicamus. « C'est une parole digne de la Majesté » d'un Prince, de déclarer que tout Souverain qu'il est, il se croit lié & astreint » par les Loix : tant notre autorité dépend » de celle du Droit & de la Justice. En » effet, il y a plus de grandeur à soumettre son pouvoir aux Loix, qu'à » exercer la souveraineté ; & nous sommes » bien aises de rendre public & de notifier » aux autres ce que nous ne croyons pas » nous être permis ». C'est un Empereur, maître de presque tout l'univers, qui parle ainsi, & qui ne craint point de donner atteinte à son autorité, en déclarant lui-

même les justes bornes dans lesquelles elle est renfermée.

Rescripta contra jus elicita, ab omnibus Judicibus refutari præcipimus; nisi forte sit aliquid, quod non lædat alium, & prosit petenti, vel crimen supplicantibus indulgeat. « Nous ordonnons à tous » les Juges de n'avoir aucun égard aux » Rescrits qu'on aura obtenus de nous con- » traires à la justice, à moins qu'ils ne ten- » dent à accorder quelque grace qui ne » fasse de tort à personne, ou à remettre à » des coupables la peine due à leurs cri- » mes ». Il est rare aux Princes de reconnoître qu'ils se soient trompés eux-mêmes, ou qu'on les ait trompés, & de rétracter en conséquence ce qu'ils ont une fois ordonné. Rien cependant ne leur fait plus d'honneur qu'un tel aveu, comme on le voit par l'exemple d'Artaxerxe, qui révoqua publiquement l'Edit injuste qu'on lui avoit arraché contre les Juifs.

Scire leges, non hoc est verba earum tenere, sed vim ac potestatem. « Savoir » les Loix, ce n'est pas seulement enten- » dre les mots dont elles sont composées, » mais en pénétrer la force & la vertu.

Non dubium est in legem committere eum, qui, verba legis amplexus, contra legis nititur voluntatem; nec pœnas insertas legibus evitabit, qui se contra juris sententiam sæva prærogativa verbo-

rum fraudulenter excusat. « Il n'est pas » douteux que celui là peche contre la Loi, » qui s'attachant aux seuls termes, agit » contre l'esprit de la Loi ; & quiconque, » pour s'excuser, cherche à éluder fraudu- » leusement le véritable sens d'une loi par » un attachement rigoureux à la lettre, » n'évitera point les peines marquées par » le droit pour une telle prévarication ».

Nulla juris ratio, aut æquitatis benignitas patitur, ut, quæ salubriter pro utilitate hominum introducuntur, ea nos duriore interpretatione contra ipsorum commodum producamus ad severitatem. « Il est contre toute justice & toute » équité, que ce qui a été sagement éta- » bli & réglé pour l'utilité des hommes, » soit tourné à leur désavantage par une sé- » vérité mal entendue, & une trop dure » interprétation ».

Observandum est jus reddenti, ut in adeundo quidem facilem se præbeat, sed contemni non patiatur. Unde mandatis adjicitur, ne in ulteriorem familiaritatem provinciales admittant : nam ex conversatione æquali contentio dignitatis nascitur. Sed in cognoscendo, neque excandescere adversus eos quos malos putat, neque precibus calamitosorum illacrimari oportet. Id enim non est constantis & recti Judicis, cujus animi motum vultus detegit ; & summatim ita jus reddi debet,

ut auctoritatem dignitatis ingenio suo augeat. « Il faut à la vérité qu'un Magistrat, chargé de rendre la justice, soit » d'un facile accès à tout le monde : » mais il faut aussi qu'en même tems il » évite de tomber dans le mépris. C'est » pourquoi, dans les instructions qu'on » donne aux Gouverneurs de Province, il » leur est recommandé de ne point trop se » familiariser ni s'égaler avec les provin- » ciaux, parce que leur dignité pourroit » en souffrir. Ce Magistrat, quand il est » occupé à rendre justice, ne doit ni faire » paroître de l'indignation contre ceux » qu'il croit coupables, ni se laisser atten- » drir jusqu'aux larmes par les prieres des » malheureux. Car comme le Juge doit » être d'une rectitude inflexible, il ne faut » point que son visage trahisse jamais & » décéle les sentimens de son cœur. En » un mot, il doit rendre la justice de telle » sorte, qu'il releve l'autorité de sa place » par la sagesse & la modération de son » caractere ».

Ulpianus. *Quæ sub conditione jurisjurandi relinquuntur, à Prætore reprobantur. Providit enim ne is, qui sub jurisjurandi conditione quid accepit, aut omittendo conditionem perderet hæreditatem legatumve, aut cogeretur turpiter, accipiendo conditionem, jurare. Voluit ergo eum, cui sub jurisjurandi conditione quid relic-*

tum est, ita capere, ut capiunt hi, quibus nulla talis jurisjurandi conditio inseritur : & rectè. Cùm enim faciles sint nonnulli hominum ad jurandum contemptu religionis, alii perquam timidi metu divini Numinis usque ad superstitionem : ne vel hi, vel illi, aut consequerentur, aut perderent quod relictum est, Prætor consultissimè intervenit. La disposition de cette loi est admirable. Elle dispense du serment celui à qui on a laissé une succession ou un legs à condition de prêter quelque serment, & elle veut qu'il en jouisse comme si cette condition n'avoit point été insérée, de peur qu'elle ne soit pour lui une occasion de jurer contre sa conscience, ou qu'elle ne l'oblige de renoncer au legs ou à la succession par une délicatesse de conscience poussée jusqu'à la superstition. Il seroit bien à souhaiter que l'esprit de cette loi fît abroger une infinité de sermens inutiles, qu'une mauvaise coutume a introduits dans toutes les Compagnies & dans tous les Corps de métier.

Advocati, qui dirimunt ambigua fata causarum, suæque defensionis viribus in rebus sæpe publicis ac privatis lapsa erigunt, fatigata reparant, non minùs provident humano generi, quàm si præliis atque vulneribus patriam parentesque salvarent. Nec enim solos nostro imperio militare credimus illos, qui gladiis, cly-

peis, & thoracibus nituntur, sed etiam advocatos. Militant namque patroni causarum, qui gloriosæ vocis confisi munimine, laborantium spem, vitam, ac posteros defendunt. « Les Avocats, qui
» terminent les procès dont le sort est tou-
» jours incertain, & qui par le secours de
» leur éloquence, soit par rapport au Pu-
» blic ou aux particuliers, rétablissent sou-
» vent des affaires ruinées, & soutiennent
» celles qui sont chancelantes, ne rendent
» pas un moindre service au genre humain,
» que s'ils sauvoient leur patrie & leurs
» peres & meres dans les combats, au prix
» de leur sang & par leurs blessures. Car
» nous mettons au nombre de ceux qui
» combattent pour notre Empire non-seule-
» ment ceux qui emploient pour sa dé-
» fense l'épée, le bouclier, & la cuirasse ;
» mais encore ceux qui prêtent à nos su-
» jets le glorieux secours de leur voix pour
» soutenir leurs intérêts dans les divers dan-
» gers où ils sont exposés, pour défendre
» leur vie, & pour mettre en sûreté jus-
» qu'à leur postérité la plus reculée ».

C'est avec raison que le Prince fait un si bel éloge d'une profession, qui fait un usage si salutaire des talens de l'esprit, & qu'il l'égale à ce qu'il y a de plus grand dans l'Etat. Mais en même tems il recommande aux Avocats d'exercer cette glorieuse profession avec un noble désinté-

ressement, & de ne le point déshonorer par une basse attache à un vil intérêt. *Ut non ad turpe compendium stipemque deformem hæc arripiatur occasio : sed laudis per eam augmenta quærantur. Nam si lucro pecuniaque capiantur, veluti abjecti atque degeneres inter vilissimos numerabuntur.* Il leur recommande aussi de ne point se livrer à la démangeaison & au plaisir inhumain de railleries piquantes & d'injures grossieres qui ne sont propres qu'à décrier l'Avocat; mais de se renfermer sévérement dans ce que l'utilité & la nécessité de la cause demandent de leur ministere. *Ante omnia autem universi advocati ita præbeant patrocinia jurgantibus, ut non ultra quàm litium poscit utilitas, in licentiam convitiandi & maledicendi temeritate prorumpant. Agant quod causa desiderat, temperent se ab injuria. Nam si quis adeo procax fuerit, ut non ratione sed probris putet esse certandum, opinionis suæ imminutionem patietur.*

Fin du douzième Volume.

TABLE
DU DOUZIEME VOLUME.

LIVRE VINGT-CINQUIEME.
DES BELLES-LETTRES.

AVANT-PROPOS.

CHAPITRE PREMIER.

LIVRE VINGT-SIXIEME.

DES SCIENCES SUPÉRIEURES.

SECONDE PARTIE.

Fin de la Table du XII. Volume.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, les deux derniers Tomes de l'*Hiſtoire Ancienne* de M. Rollin ; & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impreſſion. L'Auteur ne pouvoit terminer cette Hiſtoire qui a été très-favorablement reçue du Public, d'une maniere plus utile, qu'en expoſant avec préciſion & avec élégance l'origine, le progrès & les principes de toutes les Sciences & de tous les Arts. Fait à Paris, ce 4 Novembre 1737.

SECOUSSE.